MEDICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
MAY 26 1931

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

TOME LXVI

VIIe SÉRIE — TOME VI

I-X

JANVIER-OCTOBRE 1929

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES
MONTPELLIER

MCMXXIX

Digitized by Google

SOMMAIRE DU N° 1-10

JANVIER-OCTOBRE 1929

	Pages
J. ANGLADE. — Esquisse morphologique du parler de Lézignan (Aude)	1
A. DAUZAT. — Essais de Géographie linguistique, Nouvelle série.	45
L. KARL. — Notice sur un Dit de Jean de Condé	81

ABONNEMENT

Un an : France..... **30** fr.
Étranger..... **33** fr.

N.-B. — Les 2 années 1929 et 1930 ne constituent qu'*un seul* abonnement.

COLLECTION COMPLÈTE de la **Revue des Langues romanes**, depuis l'origine jusqu'à l'année courante (1870-1928), 65 volumes. **5.500** fr.

ENVOYER TOUT CE QUI CONCERNE

LA SOCIÉTÉ ET LA REVUE DES LANGUES ROMANES

(administration, abonnements, rédaction, bibliothèque)

à l'adresse unique :

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES
MONTPELLIER

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Tome LXVI

VIIe Série — Tome VI

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES
MONTPELLIER

MCMXXIX

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

TOME LXVI

VIIe SÉRIE — TOME VI

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES
MONTPELLIER

MCMXXIX

Digitized by Google

Digitized by Google

ESQUISSE MORPHOLOGIQUE
DU
PARLER DE LÉZIGNAN (AUDE)

AVANT-PROPOS

J'ai publié, il y a plus de trente ans, dans cette *Revue* [1], mon premier travail de linguistique romane. Je ne suis pas autrement fier de ce travail de début. Les études de linguistique générale n'existaient pour ainsi dire pas en province, au moment où j'étais étudiant. Certes Max Bonnet et Camille Chabaneau étaient des maîtres éminents, d'une curiosité d'esprit sans cesse en éveil et d'un sentiment remarquable de l'éminente dignité de l'enseignement supérieur. Mais Chabaneau était un autodidacte et Max Bonnet était surtout latiniste ; il leur manquait l'éducation linguistique, lacune commune à la plupart des étudiants de province de mon époque. Ils y suppléaient, Chabaneau surtout, par une véritable intuition.

Je reviens aujourd'hui au premier travail de ma jeunesse, pour lui donner une suite : Gaston Paris me la demandait dès cette époque-là.

La description morphologique d'un parler est moins difficile qu'une étude phonétique ; ou du moins les difficultés sont d'ordre différent.

1. *Revue des Langues Romanes*, t. 40, p. 145-176, 289-345. Il en a été fait un tirage à part (à cent exemplaires) sous le titre suivant : J. ANGLADE, *Contribution à l'étude du languedocien moderne. Le Patois de Lézignan* (Aude). *Dialecte Narbonnais. Phonétique.* Montpellier, C. Coulet, éditeur, 1897. In-8°, de XII + 102 p.

Digitized by Google

Les enquêtes philologiques — tous ceux qui en ont fait le savent — ne sont pas toujours très commodes pour les personnes qui vivent dans le milieu dont elles étudient — et dont elles parlent la langue. Et il n'est nullement paradoxal de dire qu'un étranger, bien doué intellectuellement, bien préparé et bien apte à ces études, a des chances de mieux voir qu'un indigène les phénomènes morphologiques et surtout phonétiques dont la nuance nous échappe par suite d'une trop longue accoutumance.

Pour réagir, j'ai essayé de me représenter mon parler comme un parler étranger, et j'ai interrogé des habitants du village, comme si je n'en parlais pas régulièrement le dialecte depuis près de soixante ans. Ces enquêtes et ces interrogatoires m'ont souvent servi de contre-épreuve.

Comme l'annonce le titre, l'ouvrage est une *description morphologique*. Ce titre indique qu'il n'est pas question ici d'histoire de la langue; cela serait impossible d'ailleurs pour Lézignan, car je ne connais aucun document linguistique écrit dans son dialecte, en dehors de la période contemporaine [1].

On pourrait se référer, à la rigueur, aux documents de la ville de Narbonne, qui sont si nombreux et si importants; mais ce serait peu utile d'abord et dangereux ensuite, chaque parler ayant quelque trait qui le différencie d'un autre.

Je n'ai pas voulu, non plus, à propos de mon parler, aborder certains points importants de l'histoire des langues romanes; c'est une tentation à laquelle succombent d'ordinaire les débutants; ils se figurent que leur parler est le centre de la philologie romane. Plus modestement, et plus scientifiquement, j'ai voulu donner les résultats d'une

1. Je viens de publier, dans le *Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne* (1929), une étude sur *Les Origines de Lézignan* (Tirage à part, Toulouse, libr. Ed. Privat, 1930).

Digitized by Google

enquête sur la forme actuelle d'un parler déterminé. Des enquêtes de ce genre ne sont pas très nombreuses en France[1] : la bonne volonté n'y suffit pas; il y faut quelque discipline et surtout quelque apprentissage. C'est un métier que de faire un livre de ce genre.

Je n'ai donc pas cru devoir, à propos de chaque chapitre, faire ni renvois ni références aux ouvrages généraux connus des romanistes, comme la *Grammaire des langues romanes* de Meyer-Lübke, sauf quand la question m'a paru en valoir la peine. Les faits observés dans mon parler se retrouvent dans beaucoup d'autres parlers occitans ; une bibliographie est inutile pour les non initiés, à plus forte raison pour les connaisseurs.

J'ai fait cependant exception, quand je compare mon parler aux parlers catalans ; on trouvera, dans ce cas, quelques renvois à l'excellent *Abrégé de Grammaire catalane* de Pompeu FABRA (Paris, 1928. In-8°, 96 p.). Pour le roussillonnais, j'ai renvoyé quelquefois à la thèse de mon ancien élève Pierre FOUCHÉ, *Morphologie historique du Roussillonnais*. Toulouse, 1924. (Thèse de Toulouse. In-8°, x + 192 p. Fait partie de la *Bibliothèque Méridionale*). Enfin, dans quelques cas, j'ai renvoyé au précis suggestif de Jules RONJAT, *Syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon, imp. Protat, 1913 (Thèse de Paris).

On ne connaît pas de textes écrits dans l'ancien parler de Lézignan : leudaires, coutumes, chartes, etc.

Les textes modernes sont rares : on a publié, dans quelques journaux, des chansons et on a imprimé sur feuilles volantes quelques écrits satiriques. Il existe aussi quelques chansons populaires modernes, conservées par tradition orale. Deux chansons se rapportent à l'histoire du grand tribun Barbès, mais elles peuvent provenir de

1. En dehors de l'*Atlas Linguistique de la France*, où une partie seulement de la morphologie a trouvé place.

Digitized by Google

Carcassonne ou de Narbonne, où les chansons politiques ont été assez nombreuses au XIXe siècle.

Nous avons publié jadis une traduction d'un passage de *Mireille*; on la trouvera dans la *Revue de philologie française et provençale*, t. IX.

Un auteur lézignanais, qui signe JAN-PIERRE a écrit récemment plusieurs récits dans son dialecte. Ils ont paru dans la *Cigalo Narbouneso* (années 1927 et suivantes. Imprimerie Brieu, Lombard, Narbonne) et il a été fait de quelques-uns de ces récits des tirages à part indiqués ci-dessous.

JAN-PIERRE. — *Le Carnet de la Revenjo*. 10 p. in-8°. Narbonne, impr. A. Brieu, 1927.

JAN-PIERRE. — *Les Valents de Fouich*. 28 p. in-8°. Narbonne, impr. A. Brieu, 1928.

JAN-PIERRE. — *Les Valents de Loufignac cercaboun d'aigo*. 16 p. in-8°. Narbonne, impr. A. Brieu, 1929.

Parmi les textes imprimés dont le parler se rapproche de celui de Lézignan, on peut citer les ouvrages suivants :

ACHILLE MIR. — *La Cansou de la Lauzeto*. In-8°, VIII + 272 p. Carcassonne, Bibliothèque de la *Revue Méridionale*, 1900 (Parler d'Escales, à 5 kil. environ à l'ouest de Lézignan).

ADAM PEYRUSSE. — *Narcisso, coumedio en cinq actes en verses narbouneses*. In-8°, 130 p. Montpellier, impr. Firmin et Cabirou frères, 1883 (Parler d'Ornaisons, à 6 kil. au sud de Lézignan).

Pour le Carcassonnais voir les différents travaux de B. CANTAGREL : *Notes sur le dialecte carcassonnais et les dialectes sous-limitrophes*, Rev. lang. rom., I, 312-315. *Notes sur l'orthographe et la prononciation languedocienne* (Introduction à : A. MIR, *Cansou de la Lauseto*, Montpellier, 1876). Cf. aussi : H. RAYNAUD, *Patois de Pépieux*, Rev. des Pat. Gall. Rom., t. III, 145-148. Ajoutons que nous venons de publier (*Bull. Comm. Arch. de Narbonne*,

Digitized by Google

1929) un mémoire sur *Les Origines de Lézignan* (avec tirage à part : Toulouse. Ed. Privat, éditeur).

Nous n'avons pas cru devoir adopter dans un ouvrage de morphologie une notation purement phonétique. Nous avons adopté l'orthographe usuelle de ceux qui écrivent actuellement dans notre dialecte (comme les rédacteurs de la *Cigalo Nabouneso*) ; elle rend assez bien les sons de notre parler, qui sont d'ailleurs peu compliqués.

Dans les cas intéressants, nous avons mis d'ailleurs la notation phonétique entre parenthèses, en la faisant précéder du mot *phon.* ou *phonét.*

Dans les textes non phonétiques, nous rendons *l* mouillée (qui se prononce dans notre parler comme en espagnol et en italien) par *lh*, et *n* mouillée par *gn* français.

Le *j* est le *j* français de *jour*, sans élément dental. A 25 ou 30 kilomètres de Lézignan, dans la Montagne-Noire, on entend *cambadzou* (phonét. *kambadzú*), léz. *cambajou* (*kambajú*).

Le *ch*[1], au contraire, est précédé d'un élément dental : *chabal* est prononcé *'chabal*.

Le *ch* français se retrouve dans quelques mots où il provient de *sy* (*s*, *yod*) + voyelle. Ex. *chòu* (< *siòu*), je suis.

Voici quelques observations sur la prononciation.

Nous avions l'intention de noter par *ʒ* (et non par *s*, comme on le fait ordinairement) la sifflante finale, soit seule (*meʒ*, mois, *peʒ*, poids), soit précédée d'une consonne (*milʒ*, les maïs, *porʒ*, les cochons). Mais nous y avons renoncé pour ne pas dérouter des lecteurs qui ne sont pas tous des linguistes. Il faut se souvenir seulement que ce *s* final est plus rapproché du *ʒ* français que du *s* espagnol par exemple.

Quand *s* est précédé d'un *n* (*valenʒ*, *denʒ*, vaillants,

1. On ne le trouve guère que dans les mots d'emprunt : on a *chabal* (mot importé), mais *cabalo* (nom de la jument).

Digitized by Google

dents), il se dégage très naturellement un autre phonème dental entre *n* et *z* et on entend *valen*^{d}*z*, *den*^{d}*z*; nous n'avons pas noté ce phonème additionnel, nous contentant de le signaler ici.

C'est l'influence française qui fait écrire par nos auteurs de langue d'Oc : *les omes an caut*, les hommes ont chaud; mais phonétiquement, en français comme en occitan, on entend : *lezomezancaut*, *lezomezonchau*[1].

S intervocalique indique le son français *ss* (moisson), *ç* (maçon).

Les diphtongues n'offrent pas de difficultés : *au*, *éu*, *èu*, *ìu*, *òu* ; *ai*, *éi*, *èi*, *oi*, etc.

Ch est une chuintante précédée d'un élément dental (*tch*), sauf dans quelques rares cas où *ch* précédé d'ailleurs de *i* ne possède pas cet élément.

ARTICLE

Article défini. — L'article défini est : masc. sing. *le* (phonét. *lé*).

C'est l'article que l'on appelle quelquefois « toulousain ». La plupart des villages qui sont dans le voisinage de Lézignan, du moins à l'Est et au Nord, ont l'article *lou* (par exemple Argens, à quatre kilomètres au Nord de Lézignan, mais sur la rive gauche de l'Aude, Roubia, 6 kil., rive gauche de l'Aude, etc.). Lézignan est donc à la limite des formes *le* et *lou*.

L'article féminin singulier est *la*. Pluriel. Masc. *lez* (phonét. *léz*) et *lei*. Fém. *laz* et *lai*.

En phonétique syntactique, dans le parler lézignanais,

1. Il n'y a, pour voir la différence, qu'à faire prononcer par un occitan *lez omez* et par un Espagnol *loss ombress* : on sentira toute la différence. *S* reste par habitude le signe du pluriel dans fr. *les ome*, occ. *les omes* ; mais c'est une graphie erronée, encore qu'elle soit maintenue par l'habitude.

Digitized by Google

s-ʒ finale s'amuït en *i* devant toutes les consonnes, excepté les sourdes, *p*, *t*, *k*. Elle se maintient devant les voyelles. Ainsi on a : *leʒ omeś*, les hommes; *les paires*, les pères; *les canars*, les canards; mais *lei farous*, les chiens de berger, *lei fuʒils*, les fusils, etc.; *las turros*, les mottes, *las talpos*, les taupes; mais *lai mas*, les mains, *lai fabos*, les fèves, *lai bolos*, les boules, *lai sardos*, les sardines.

ARTICLES COMPOSÉS. — Avec la préposition A : masc. sing. *al*, fém. sing. *a la*, fém. pl. *a las*.

Le masc. plur. *als* s'est réduit à *aʒ* devant voyelle : *aʒómes*, aux hommes, *aʒáures*, aux arbres.

Devant les consonnes autres que *p*, *t*, *k* il s'est produit le même amuïssement que dans l'article simple : *ai fenhans*, aux fainéants, *ai voulurs*, aux voleurs; mais *as canars*, aux canards, *as peiches*, aux poissons, *as teules*, aux tuiles.

Le féminin *a la* devient au pluriel *a las*, avec amuïssement de *s* final dans les mêmes conditions qu'au masculin pluriel.

Ex. — *A lai rougaʒous*, aux Rogations, *a lai festos*, aux fêtes; mais *a las cauʒos*, aux choses, *a las turros*, aux mottes, *a laṣ peros*, aux poires.

REM. — Par suite de l'influence de la forme *ai*, beaucoup plus fréquente, on entend de plus en plus, devant voyelle, la forme *aiʒ*, mélange de *ai* et de *aʒ* : *aiʒ omes*, aux hommes, *aiʒ aures*, aux arbres.

ARTICLE COMPOSÉ AVEC DE. — Masc. sing. *dal*, fém. sing. *de la*.

L'ancienne forme du masculin devait être *del*; l'analogie de *al* (jointe d'ailleurs à des raisons de phonétique) l'a transformée en *dal*.

Pluriel masculin *das*. Même observation au sujet de *s* final que pour *as* : *das canars*, des canards, *das teules*, des tuiles; mais *dai rabeiʒ*, des radis, *dai loupʒ* [1], des loups.

1. Phonétiquement *loulʒ*, cf. *infra*, pluriel des substantifs.

Digitized by Google

Pluriel féminin : *de laz* devant voyelle, *de las* devant les sourdes *p, t, k* : *de lai* ailleurs.

Ex. — *De lai fennos*, des femmes ; *de lai fangos*, des boucs ; mais *de laz erbos*, des herbes, *de laz turros*, des mottes.

Devant voyelle la forme masculine *das* se transforme petit à petit en *dais* pour les mêmes raisons données plus haut à propos de *az-aiz* : *daiz omes*, des hommes, *daiz aures*, des arbres, remplacent souvent *daz omes*, *daz aures*.

Article composé avec PER. — Masc. sing. *pel* ; fém. sing. *pella* (contraction de *per la*).

Ex. — *Pel fèns*, au milieu du fumier ; *pella fraugno*, au milieu de la boue.

Pluriel. — Masculin : *pes*, devenant *pei* devant les consonnes, sauf les sourdes *k, t, p*. Féminin : *pellas* (même observation).

Ex. — *Pei mils*, à travers les maïs ; mais *pes pès*, par les pieds. Féminin : *pellaz ortos*, à travers les jardins, *pellai favos*, à travers les fèves ; *pellai mas*, dans les mains.

Article composé avec SUS. — Masc. sing. *sul* ; fém. sing. *sula*.

Ex. — *Sul fèns*, sur le fumier ; *sula palho*, sur la paille.

Pluriel. — Masc. *Suz*, devant les voyelles, *sus* devant les sourdes *k, t, p*.

Ex. — *Sus pès*, sur les pieds ; *sus caulets*, sur les choux ; mais *sui libres*, sur les livres, *sui sauzes*, sur les saules.

Féminin. — *Sulaz* devant voyelle, *sulas* devant *k, t, p*.

Ex. — *Sulaz armos*, sur les armes ; *sulaz autros*, sur les autres ; mais *sulai favos*, sur les fèves.

Article composé avec AME. — Masc. sing. : *amel*, avec le.

Ex. — *Amel pè*, avec le pied ; *amel fuzil*, avec le fusil.

Fém. sing. : *ame la*.

Ex. — *Ame la fenno*, avec la femme ; *ame la dalho*, avec la faux.

Digitized by Google

Pluriel. — Masc. : *amez*, devant voyelle, *ames* devant *k*, *p*, *t* ; *amei* dans les autres cas.

Ex. — *Ames pès*, avec les pieds ; mais *amei libres*, avec les livres.

Fém. : *ame laz*, *ame las* et *ame lai*.

Ex. — *Ame laz èrbos*, avec les herbes ; *ame las teunos*, avec les tiennes ; mais *amelai mas*, avec les mains, *ame lai meunos*, avec les miennes.

Article composé avec la préposition JOUZ. — Masc. sing. : *joul* (phonét. *ẑul*).

Ex. — *Joul teule*, sous la tuile ; *joul pè*, sous le pied.

Masc. plur. : *jouz*, *jous* et *joui*.

Ex. — *Jous teules*, sous les tuiles ; *jous pès*, sous les pieds, *jous cádes*, sous les faux genévriers.

Mais *joui mántous*, sous les manteaux ; *joui libres*, sous les livres.

Jouz autris, sous les autres ; on entend aussi : *jouiz autris*.

Féminin. Sing. : *joula* : *joula taulo*, sous la table ; *joula grepio*, sous la crèche.

Pluriel. *Joulaz*, *joulas* et *joulai*.

Ex. — *Joulas taulos*, sous les tables ; *joulas cadièros*, sous les chaises ; mais *joulai muralhos*, sous les murs ; *joulai rajolos* sous les briques.

Préposition DEMEST. — Cette préposition, dont la forme pleine est *demest* devant un mot commençant par une voyelle, perd le *t* final devant l'article féminin ou masculin et *s* devenue finale devient *i*.

Ex. — *Demei le boués* parmi le bois, *demei la lègno*, parmi le bois ; mais l'article n'est pas affecté.

Article Partitif.

L'article partitif ne s'emploie pas, dans notre parler, après un verbe actif. On n'emploie que la préposition *de*, qui est d'ailleurs l'élément caractéristique de la partition.

Digitized by Google

Ex. — *Ei begut de boun vi*, j'ai bu du bon vin ; *ei manjat de boun pa*, j'ai mangé du bon pain. *Ei manjat de pa, ei begut d'aigo. Ei manjat de faboz, de pèzes, de mounjètos.*

Mais la partition est marquée par *das* (mas. plur. = *de les, dels, dals*) et *de las* (fém. plur.) après le verbe *être*, dans des phrases comme les suivantes : *es pas das pus valentz*, il n'est pas des plus vaillants ; *es pas de las pus satjos*, elle n'est pas des plus sages ; *aquel melou es pas das milhous*, ce melon n'est pas des meilleurs.

On peut encore considérer comme un article partitif l'article employé dans les constructions suivantes : *vèni querre de figos, m'en balharets de las maduros*, je viens chercher des figues, vous m'en donnerez *des* mûres. Cela indique un choix ; *t'en balharèi de maduros*, je t'en donnerai *de* mûres, est plus fréquent ; mais l'idée de choix, de partition est moins sensible.

Autres exemples : *pren de las maduros*, prends (en choisissant) des mûres. *Cauzissi de las maduros*, fais un choix parmi les mûres ; autres nuances : *cauzissi las maduros*, *choisis les* mûres ; *cauzissilos maduros*, *choisis-les* mûres.

Cf. encore les nuances suivantes : *n'i ey balhat de maduros*, je lui en ai donné *de* mûres ; *n'i ey balhat de las maduros*, je lui en ai donné *des* mûres.

Remarque. — Comme en français (et d'ailleurs dans la plupart des langues romanes) notre parler connaît l'emploi de régimes directs sans article avec les verbes : *abé* (*abe tort, razou*, avoir tort, raison), *douna* (*douna tort, razou*), *faire pòu*, faire peur, *faire vergougno*, faire honte), *prene, pourta* ; mais ces expressions archaïques d'ailleurs sont moins nombreuses qu'en français.

Démonstratif neutre SO en fonction d'article.

Le démonstratif neutre *So* (de *ecce hoc*) peut être employé en fonction d'article devant un adjectif neutre

Digitized by Google

ou un pronom possessif neutre. (C'est un démonstratif, comme on sait, qui a formé l'article dans la plupart des langues.)

Le nombre des adjectifs qui peuvent s'employer au neutre est d'ailleurs limité.

On dira donc : *so gran*, ce [qu'il y a de] grand, *so menut*, ce [qu'il y a de] petit, *so poulit*, *so bel*, le beau, *so lèt*, le laid, *so rouge*, *so blanc*, *so vert*, le rouge, le blanc, le vert, etc.

On dira de même : *so meu*, *so teu*, le mien, le tien, le sien ; *so nostre*, *so vostre*, *so seu*, le nôtre, le vôtre, le leur. *So das autres*, le bien d'autrui ; *so ʒ autre* (pour *so d'autre*), le restant. *So d'en naut*, le haut, *so d'assabal*, le bas. *So dessus dejoust*, sens dessus dessous (a. fr. *ce en dessus dessous*). *Cadun so seu*, chacun sa part.

So peut prendre un sens spécial (propriété) : *a so de Pierre*, à la pièce, à la vigne, au champ de Pierre ; *a so de Benet*, à la vigne, à la pièce de Benet.

A la tournure française *et le plus beau c'est que* correspond *et so pus bel es que* ou *so de pus bèl es que... Et so de pus fort es que*, et *le* plus fort c'est que...

Article Indéfini.

L'article indéfini est, au singulier, *un*, *uno*. *Un ome*, *uno fenno*, un homme, une femme.

Au pluriel, on fait précéder le substantif de la préposition *de*, *d'*. *D'omes*, *de fennos*, des hommes, des femmes.

Mais on emploie le pluriel, *unis*, *unos*, devant des mots allant par paire ou en leur donnant un sens emphatique ; ce dernier sens suffit même pour l'emploi du pluriel devant des mots désignant des objets qui ne vont pas par paire.

Ex. — *Unos moustachos !* une paire de moustaches (je ne vous dis que ça !). *Uniʒ èls*, *coumo de calels*, une paire

Digitized by Google

de quinquets ! *Et unos cambados*, et des enjambées ! *Et unos cambos*, et une paire de jambes (à n'en plus finir !).

Et unis pets de trou, et de ces coups de tonnerre ! *Et unos goutos*, et des gouttes ! *Et unos lancejados !* et de ces élancements ! *Et unis talhous, coumo·l pun !* et des morceaux comme le poing ! « J'avais une poule qui pondait tous les matins *et uniz ïòu !* (et de ces œufs !).

SUBSTANTIFS

Genre.

Le genre est ordinairement le même qu'en français. Il y a cependant, comme dans la plupart des dialectes occitans, quelques différences. Voici la liste des principaux mots qui ont un genre différent de celui du français.

Masculin. — Sont du masculin : *afaire*, *atac* (attaque d'apoplexie), *calandre* (l'alouette calandre), *cargue* (charge), *culhè* (cuiller), *dèume* (vieilli ; dîme), *déute* (dette), *espargoul* (asperge sauvage), *muscle* (moule marine), *image*, *ordi* (orge), *téule* (tuile), *trempe* (trempe de l'acier), *vis* (vis).

Féminin. — Sont du féminin : *anchoio* (anchois), *figuèro* (figuier), *lait* (lait), *mel* (vieilli au féminin ; miel), *ounglo* (ongle), *platano* (rare, remplacé par *un platanié*), *sanc* (sang), *som* (sommeil ; dans le sens de bref sommeil le mot est masculin : *faire un som*).

Par suite d'une coupe erronée *la serp* (couleuvre d'eau) devenu *l'asèr* est employé au masculin : *un gros asèr*. *Chifro* (fém. ; chiffre) est vieilli.

Masculins et féminins. — Il y a, dans les dialectes occitans (comme dans les autres langues romanes) des substantifs qui se présentent sous la forme masculine et féminine : cette dernière indique ordinairement une idée de *collectivité*, de *grandeur* ou de *grosseur*, par rapport à la forme masculine.

Digitized by Google

En voici des exemples dans notre parler. *Culhè* (cuiller) et *culhèro* (louche) ; *faich* (fagot), *faicho* (carré de légumes, planche) ; *ful* (feuillet, surtout de papier à cigarette), *fulho* (feuille de papier ; *fèlho*, feuille d'arbre) ; *gra* (grain) et *grano* (graine) ; *malhol* (jeune plantier), *malhòlo* (nom d'un tènement) ; *ort* (petit jardin), *orto* (grand jardin potager) ; *pairol* (chaudron), *pairòlo* (grand chaudron) ; *ramat* (quantité de ...), *ramado* (pluie) ; *roc* et *ròco* (ce dernier dans les noms de tènements). Cf. suprà : *la som* (sommeil) et *som* (petit sommeil, somme).

Bras a un féminin dans la forme *brasso*, employée uniquement dans l'expression : *a brasso* : à bras.

Uno centimo, *uno sòldo* désignait de gros sous (n'ayant aucune valeur monétaire) qui servaient à jouer principalement au bouchon.

La *bilheto* désigne un ordre de paiement et surtout de mobilisation. *Resaupre la bilheto*, c'est recevoir sa feuille de route.

NOMBRE

Pluriel. — Les noms ne se présentant que sous la forme du pluriel — ou s'y présentant le plus souvent — se divisent en deux grandes catégories.

Ils peuvent désigner : *a*) des objet composés de deux parties ; c'est une sorte de *pluriel-duel* ; *b*) de menus objets réunis en groupes, en tas, etc. ; c'est un *pluriel-collectif*.

Exemples. — A. *Cizèus* (ciseaux), *estenalhos* (tenailles), *lunetos* (lunettes), *mourdasos* (pincettes) ; *sèrcos* (crochet double, ou même triple et quadruple, pour rechercher des objets tombés dans l'eau et présentant une anse : cruches, seaux). *Faire las ussos* (froncer les sourcils). *Les poulses*, les tempes, *les pots*, les lèvres. *Las chambrièros*, trépied et chambrière de charrette.

Plusieurs noms désignant des parties de vêtements

Digitized by Google

composés de deux parties s'emploient plus souvent au pluriel qu'au singulier : *les calsous*, le caleçon, *las caussos* (vieilli), les chausses, le pantalon (ord. *les pantalouns*), *las caussétos*, les chaussettes, *las manchos* (anc. *margos*), les manches, *las guètos*, les guêtres, etc.

Il en est de même pour certaines parties du harnachement ou de l'équipement : *les esperous*, les éperons, *las rènnos*, les rênes, *les ranchès*, barres de bois ou de fer qui soutiennent les planches, des deux côtés d'une charrette ; ces planches s'appellent *las aussos*. Les *aussos* sont enlevées au moment des vendanges et remplacées par des ridelles en fer à claire-voie, *las guimbardos*.

B. — *Las aigos*, les piquettes ; *les ábets*, *les balles* ou *bales* du blé, de l'avoine, etc. ; *las brillos*, riz-de-veau ; *las bolbos*, les flocons ; *les bourrils*, flocons de neige ; *escourcouls* (dans la seule expression *faire escourcouls*, faire une perquisition) ; *las founzilhos*, partie trouble qui reste au fond d'une bouteille ; *las escourrilhos*, fond d'une bouteille de vin, de liqueur ; *las griussos* (rare), l'ensemble des *bales* après la dépiquaison ; *las lèus*, le mou, le poumon des animaux (le poumon humain se dit *les paumous*) ; *las menudos*, abatis de volaille ; *las pourgos*, synonyme de *griusos*, cf. *supra* ; *las prèssos*, le vin de presse ; *las semenilhos*, les menues semences (pois, haricots, lentilles) que l'on donnait autrefois aux *ramonets* (maîtres-valets), en plus des gages en argent, pour leur jardin potager ; *las flours*, *las flouretos*, les *fleurs* blanches qui se développent à la surface du vin dans des bouteilles ou des tonneaux mal bouchés ; *las cucos*, lentes des poux.

Les mots suivants, désignant de menus objets destinés à la consommation, sont employés le plus souvent au pluriel : *las bougnetos*, les beignets, *las gimbeletos*, les *gimbelettes* d'Albi (biscuits très durs), *les gratèus*, les fritons.

Il en est de même des fruits ou des légumes secs menus : *les agragnous*, sorte de prunelle sauvage très

Digitized by Google

âpre ; *las poumetos*, fruits de l'aubépine ; *las jentilhos*, les lentilles, etc.

Les *gousses* (mot à mot *les chiens*) désignent les produits d'une plante dont les fruits s'accrochent aux vêtements ou au poil des animaux, la bardane.

On emploie au pluriel, comme en français, les noms de certaines fêtes religieuses : *Pascos*, Pâques, *Paskétos*, dimanche de quasimodo. *Toutsans*, la Toussaint, *las Rougazous*, les Rogations. On dit également *vèspros*, *las Cendres*.

La saison des vendanges s'appelle : *las vendemios* ; au singulier, *la vendemio* est un collectif désignant l'ensemble de la récolte viticole. *Las sègos* la période des moissons n'est guère usité depuis que le pays s'est adonné à la monoculture (vigne).

Las èrgnos (hernies ?) est une expression que l'on n'emploie guère qu'en s'adressant à quelqu'un de hargneux, de grognon : *a tu las ergnos !* à toi, geignard !

Soufri las peiros, m. à m. : souffrir les pierres ; *i faguèt veire las peiros*, il lui en fit voir de cruelles.

MAINTIEN DES CAS

On sait que l'ancienne langue d'Oc avait un cas-sujet et un cas-régime, au singulier et au pluriel. Comme en français, c'est le cas-régime qui s'est généralisé en langue d'Oc. Les restes des cas-sujets au singulier sont rares ; ce sont à peu près les mêmes dans tous les dialectes occitans.

On peut citer les formes exclamatives suivantes (nominatifs en fonction de vocatifs ; *Chèzus !* Jésus ! réduit ordinairement à *Chèz*, pour marquer l'étonnement ; *Santo Vierges* ; *Boudius* (*bone Deus !*).

Formes latines liturgiques conservées : *Sántus*, *Anjèlus*, *Córpus* (Fête-Dieu), *orèmus*. Mot composé : *Diuzavól !*

Digitized by Google

m. à m. *Dieu le veut !* C'est le nom que l'on donne à la fête qui termine les vendanges ; *faire le Diuzavol*, faire la fête de la fin des vendanges.

Nostre Ségne représente encore *Noster Senior*. Le chef d'un groupe d'ouvriers agricoles s'appelle *Mousségne* (*Meus Senior*). *Moun segnur* tout court (gallicisme) désigne l'évêque du diocèse.

Fraire, *paire*, *maire*, *sor* sont, comme dans les autres dialectes occitans, des cas-sujets ; *pastre* également : *chantre*, *pintre* sont des gallicismes.

Digus, *pas digus* (personne) et *res* (rien) ont conservé le *s* du cas-sujet.

Les noms en *-aire* désignant des noms d'agents ne sont pas très nombreux. En voici une série : *acabaire*, dépensier ; *amoulaire*, rémouleur ; *asclaire* (vieilli), bûcheron ; *cassaire*, chasseur ; *chapaire*, goinfre ; *derauzaire*, détartreur ; *fouchaire*, piocheur ; *gorpejaire*, porteur de hotte (*gorp*) ; *pescaire*, pêcheur ; *pressaire*, pressureur ; *segaire*, faucheur ; *enregaire*, celui qui crayonne un champ en vue de sa plantation en vigne ; *faugnaire*, ouvrier qui foule les raisins avec les pieds.

Le suffixe est assez vivant comme on le voit par les mots suivants : *berlingotaire*, marchand de berlingots ; *biribinaire*, qui fait jouer au biribi.

Les cas-régimes en *-adou* (anc. occitan *-adór*) qui correspondraient à ces formes ou à des formes du même genre ont à peu près disparu ; citons cependant *pecadou*, pécheur, qui est rare, et *travalhadou*, ouvrier de terre (vieilli).

Les substantifs en *-eire* (lat. vulg. *-étor*) sont encore plus rares : *begueire*, buveur ; *vendeire* et surtout *revendeire*, revendeur ; *toundeire*, tondeur. *Le Moulzeire* est un sobriquet (*le Trayeur*). *Mouleire* est un nom propre, *Teisseire* également ; *Tichadou* existe également, en catalan-roussillonnais *Tixador*. *Legeire* (lecteur) est rare.

Les noms féminins correspondant aux formes en *-aire*,

Digitized by Google

qui étaient terminés, dans l'ancienne langue en *-airitz* (*-eiritz* pour les formes en *-eire*) ont été refaits dans la langue moderne et ont pris la terminaison générale du féminin *o*, ajoutée à *-air(e)* ; *alizairo*, repasseuse, *badairo*, imbécile, *echermentairo*, femme qui ramasse des sarments, *lavairo*, laveuse, *vendemiairo*, vendangeuse ; *revendeiro*, revendeuse.

Restes du génitif. — Les noms de la semaine sont : *dimenje*, *dilus*, *dimars*, *dimècres*, *dijòus*, *divendres*, *dissate*. Trois ont conservé dans leur deuxième partie les restes du génitif latin ; deux, *dilus* et *dimècres* ont un *s* analogique, *dimenje* et *dissate* n'en ont pas.

Peut-être avons-nous un reste plus intéressant du génitif dans le mot rare *venplèch*, vent de la pluie, qui ne peut guère correspondre qu'à *ventu(s)* **ploviae*.

Dans d'autres mots comme *palfer* (barre de fer), *aigo sal*, (eau de sel), je ne sais s'il faut voir une simple juxtaposition de nominatifs ou un nominatif suivi d'un génitif, plus exactement d'un cas oblique.

J'ai relevé deux noms de tènements qui gardent les traces d'un génitif, si tous deux remontent véritablement à l'époque gallo-romaine : *Santor* et *Plo de Maurou* (phonét. *Maurú*).

Lor (*illorum*) est inconnu dans notre parler, ainsi que les anciennes formes occitanes *Pascor*, *Nadalor*, *Mastror*.

Dans les mots empruntés au français moderne se rencontrent pêle-mêle des cas-régimes (*voltigeur*, *tailleur*, *ramouneur*, *vouleur*, etc.) et des cas-sujets : *pintre*, peintre, *mèro*, maire, *sœur* (de charité) ; noms propres terminés en *s* : *Jaques*, mais *Charle* (sans *s*).

FORMATION DU PLURIEL

Le pluriel se forme en ajoutant *s* à la forme du masculin ou du féminin.

Digitized by Google

Ex. — *L'ome, lez omes ; le razin, lez razins. La fenno, las fennos ; la peiro, las peiros ; iòu* (œuf), *iòus ; biòu* (bœuf), *biòus.*

PLURIEL SENSIBLE. — Le pluriel est en *-es* dans les substantifs masculins dont le radical est terminé par une des consonnes ou un des groupes de consonnes suivants : *s, z, ts, ch, 'ch, sk.*

Ex. — *Os* (os), *óses ; mes* (mois), *mézes ; cos* (corps), *cóses ; bras, bráses ; tros* (morceau), *tróses ; gous* (chien), *gouses.*

Nits (nid), *nizes ; crouts* (croix), *crouzes ; nouts* (nœud), *nouzes ; pouts* (puits), *pouzes.*

Peich (poisson), *peiches ; les creiches*, le haut des cuisses, l'aîne ; sing. inusité ; *faich* (fagot), *faiches ; raich* (rayon de roue), *raiches.*

Miemnètch [1] (demi-muid), *miejimètches ; ensatch* (essai), *ensatches. Clèsk* (coque, coquille), *clèskes ; bosk* (bois), *boskes.*

CHANGEMENTS PHONÉTIQUES DE LA CONSONNE FINALE DU RADICAL. — Dans les noms terminés par une ou plusieurs consonnes l'addition de *s* au radical du singulier produit certains changements dans la consonne finale de ce radical.

Les consonnes finales du singulier se réduisent aux phonèmes suivants :

Trois explosives sourdes : *k, t, p.*

Une sifflante sonore : *z.*

Les deux liquides *l, r.*

La nasale *n.*

Les chuintantes *ch* (sonore) et *'ch* (sourde).

Le groupe *ts* [2], les groupes *mp, nt, rt, rp, rk.*

1. Assimilation interne, pour *mètch mètch* < *medium modium.*

2. *F* finale ne se rencontre que dans des mots empruntés au français (*gnaf, pif, bif*) ou dans des exclamations comme *pif, paf, pouf, patapouf, ouf !*

Digitized by Google

Les liquides *l*, *r* et la nasale *n* ajoutent *s* sans modification du radical.

Ex. — *Chabal*, *chabals*; *dedal* (dé à coudre), *dedals*; *jour*, *jours*; *four*, *fours*; *cran* (crabe), *crans*; *la foun* (fontaine), *las founs*; *la tour*, *las tours*.

La sifflante sonore finale du singulier *z*, se change en sourde, *s*, dans les pluriels sensibles.

Ex. — *Le gouz* (le chien), *les gouses*; *le rouz* (le roux), *les rouses*; *coz* (corps), *cóses*; *braz*, *bráses*; *cabaz* (cabas), *cabáses*; *atraz* (embarras), *atráses*; *debaz* (chaussette), *debases*.

Cependant, quand la voyelle accentuée du radical est *e* la sonore est maintenue : *mez* (mois), *mezes*; *pez* (poids), *pezes*; *bourgez* (bourgeois), *bourgezes*; *francéz* (français), *francézes*; *pagéz* (paysan; peu usité), *pagézes*; *narbounez* (narbonnais), *narbounézes*.

Dans les mots terminés au singulier par le groupe *tz* ou *ts* ce groupe, en prenant le pluriel sensible *-es*, laisse tomber la dentale *t*.

Ex. — *Noutz* (nœud), *nouzes*; *nitz* (nid), *nizes*; *croutz* (croix), *crouzes*; *pouts* (puits), *pouzes*. Mais *prètz* (prix) fait *prètses* et non *prèzes*.

La chuintante finale *ch* ne change pas en prenant le pluriel sensible.

Ex. *Repaich* (repos), *repaiches*; *faich* (fagot), *faiches*; *escaich* (sobriquet), *escaiches*; *peich* (poisson), *peiches*; *bouich* (buis), *bouiches*; *raich* (rayon de roue), *raiches*; *engraich* (engrais), *engraiches*.

Le groupe *tch* ne change pas non plus.

Ex. — *Miemmètch* (demi-muid), *mieji-mètches*; *rabetch* (rapide, courant), *rabetches*; *gavatch* (nom donné aux gens de la montagne), *gavatches*; *ensatch* (essai), *ensatches*.

Les noms terminés au singulier par *k*, *p*, *t* ne prennent pas de pluriel sensible : l'addition de *z* transforme *k* et *p* en dentale (*t*) : on a donc dans les trois cas le groupe final *tz*, *ts*.

Digitized by Google

Ex. — a) *Amic*, *amits*; *pic*, *pits*; *rèc* (ruisseau), *rèts*; *foc* (feu), *fots*; *roc* (caillou), *rots*; *buc* (ruche), *buts*; *sac*, *sats*. Mais *trauc* (trou) fait *trauz*.

b) *Tap* (bouchon), *tats*; *cap* (tête), *cats*; *drap*, *drats*; *nap* (navet), *nats*.

c) *Rout* (rot), *routs*; *fouet*, *fouets*; *àbet* (balles du blé), *àbets*; *rat*, *rats*; *gat*, *gats*.

Quand les trois sourdes sont précédées d'une nasale, la nasale se maintient, mais le groupe sourde + *s* laisse tomber la sourde[1].

Ex. — a) *Bank*, *bans*; *flanc*, *flans*; *renk* (rang), *rens*.

b) *Camp*, *cans*.

c) *Cant* (chant), *cans*; *cent* (cent), *dous cens*; *plant*, *plans*; *Toutsans*.

Dans les groupes RC, RP, RT, la sourde disparaît devant le *s* du pluriel.

Ex. — *Porc*, *pors*; *gorp* (hotte), *gors*; *tort*, *tors*; *mort*, *mors*; *ort* (jardin), *ors*; *part*, *pars*; *quart*, *quars*.

ADJECTIFS

FORMATION DU FÉMININ. — Les adjectifs forment leur féminin en ajoutant *o* à la consonne finale du masculin, quand il est terminé par une ou plusieurs consonnes et transforment *e* masculin final en *o* dans les autres cas.

Ex. — *Bou* (phon. *bu*), *bouno*; *graz*, *gráso*; *lèt* (laid), *lèdo*; *groz*, *gróso*; *caut* (chaud), *caudo*; *frèt* (froid), *frédo*; *fresc* (frais), *fresco*; *lounc*, *loungo*.

Gran, *grando*; *fort*, *forto*; *vert*, *verdo*; *dous* (doux), *douso*; *mol* (mou), *mólho*; *paubre*, *pauro*.

CHANGEMENTS PHONÉTIQUES DANS LES FÉMININS. — Le féminin a conservé ou a fait reparaître devant l'*o* de ter-

1. En réalité il reste un léger élément dental entre *n* et *s* et on peut le noter ainsi : *bant*ˢ ou *band*ᶻ.

Digitized by Google

minaison la finale du radical latin ou autre tombée depuis longtemps au masculin.

Ex. — *Bou*, anc. *bon*, *boun* (bon), *bouno*, et, par analogie, *milhou* (meilleur), *milhouno*.

Gran (rad. *grand-*), *grando*.

Quand l'adjectif masculin se termine par une diphtongue dont le second élément est *u* latin, cet élément se durcit en *v* dans la formation du féminin.

Ex. — *Nòu*, *novo* ; *via*, *vivo* ; *espouriu* (pur), *espourivo* (*billo espourivo*, bile pure) ; *Jeziu* (Juif), *Jezivo* ; *agradiu* (agréable), *agradivo*.

Le *c* final des masculins devient *g*.

Ex. — *Paurue* (peureux), *paurugo* ; *pezuc* (lourd), *pezugo* ; *magnac* (chéri, terme hypocoristique), *magnago*.

Mais *rauc* (enroué) fait *rauco*. *Sec*, *seco*, correspondant à un radical latin avec double *c* : *secc-*.

L se maintient, sauf dans deux adjectifs.

Ex. — *Mountagnol* (montagnard, avec sens péjoratif), *mountagnolo* ; *cruel*, *cruèlo*.

Mais *fol* et *mol* font *folho* et *molho*. Dans *viel*, *vielho*, *l* mouillé du féminin correspond à l'ancien *l* mouillé du masculin : *vielh*.

T final passe a *d*, devant *o*.

Ex. — *Fret* (froid), *fredo* ; *caut*, *caudo* ; *siaut* (doux, avec *t* analogique), *siaudo* ; participes en *-at*, *-it* : *aimat*, *aimado* ; *cantat*, *cantado* ; *fenit*, *fenido*.

Mais *naut* donne *nauto*, jamais *naudo*. *Net* fait *neto* (rare), *t* correspondant à un double *t* latin : *nitidus*, *nit'dus*, *nittus*, *nett-us*.

La forme masculine peut être terminée par un des groupes suivants : *nc*, *nt*, *sk*, *st*.

Ces groupes ne changent pas.

Ex. — a) *Franc*, *franco* ; *estivenc* (d'été), *estivenco* ; *agoustenc* (né au mois d'août), *agoustenco* ; *blanc*, *blanco*.

b) *Valent*, *valento* ; *rabent* (gracieux), *rabento*.

Digitized by Google

c) *Fresc* (frais), *fresko*.

d) *Prèst* (prêt), *prèsto*.

Pour le groupe *rt* il faut considérer deux cas ; si le groupe *rt* est d'origine latine, il se maintient : *fort*, *forto* ; *tort* (tordu), *torto* ; s'il correspond, en roman, à un groupe latin *rd*, le *d* reparaît : *vert*, *verdo* ; *gran*, *grando* ; *sourt*, *sourdo* ; *lourt*, *lourdo* ; *falourt* (fou), *falourdo*.

Remarques. — Une forme figée se trouve dans *aigorden* (pour *aigo arden*), eau-de-vie.

D'autre part, si *nut* fait *nudo*, *cru* donne *cruzo* : *car cruzo*, viande crue.

Gran cauzo, correspondant au fr. *grand chose*, est peut-être un gallicisme.

La Jazent (la Vierge, la Gisante), que l'on trouve dans des *Noëls narbonnais*, ne paraît pas avoir été en usage dans notre parler.

Ma Gran (ma grand mère) est tout à fait vieilli.

Formation du pluriel. — En règle générale le pluriel se forme, comme pour les substantifs, en ajoutant *s* au phonème final du singulier.

Ex. — *Bou* (bon), *bous*, fém. *bouno*, *bounos* ; *viu* (vif), *vius*, fém. *vivo*, *vivos* ; *cruel*, *cruels*, *cruèlo*, *cruèlos* ; *bel*, *bels*, *belo*, *belos*.

Les masculins pluriels dont le singulier est terminé par une consonne ou un groupe de consonnes subissent, du fait de l'addition de *s*, les mêmes changements que les substantifs terminés au singulier par la même consonne ou le même groupe ; cf. *supra*, p. 18 sqq.

Ajoutons que les groupes de consonnes finaux sont moins nombreux dans les adjectifs masculins que dans les substantifs (masculins ou féminins).

Consonnes simples finales + s. — *L* ne change pas : *cruel*, *cruels* ; *mol*, *mols* ; *fol*, *fols* ; *n* non plus : *gran*, *grans* ; *agasan* ou *agasant*, *agasans*.

La sifflante *s* ne change pas devant la terminaison *-es* du pluriel.

Digitized by Google

Ex. — *Gros, groses*; *gras, grases*; *rous, rouses*; mais *graciuz, graciuzes.*

T final ne change pas devant *s* du pluriel : *petit, petits* ; *ainat, ainats*; part. pas. *pourtat, pourtats.* Cependant on entend plutôt *nauz* ou *naus* (de *naut,* haut) que *nauts.*

Groupes de consonnes + *S.* — Nk ; *k* disparaît : *blank, blans*; *frank, frans.* Nt ; *t* disparaît : *valent, valens* ; Rt ; disparaît : *fort, fors*; *vert, vers.*

PLURIELS EN *I.*

Il existe dans notre parler toute une série d'adjectifs qui prennent, en formant leur pluriel, tantôt le *s* caractéristique du pluriel, tantôt le groupe *is* ; quelques-uns ne paraissent posséder que cette dernière forme.

Ex. — *Poulits* et *poulidis* ; *freskis* (frais) ; *espésis* (épais) ; *prèstis* (prêts).

Quand l'adjectif précède le substantif, ce qui est le cas le plus général, la forme en *-is* paraît être de rigueur.

Ex. — *De belis talhous*, de beaux morceaux; *de bounis coumpagnous*, de bons compagnons ; *de poulidis mainatches*, de beaux enfants ; *de famouzis aures*, de beaux arbres ; *de michantis sujets*, de mauvais sujets; *de brabis* (ou *braves*) *boucis*, de beaux morceaux ; *de grandis oustalses*, de grandes maisons.

En fonction d'attribut, l'adjectif paraît répugner à cette forme : *soun poulits, brabes, famouzes*; mais pas toujours, car on dit volontiers[1] : *soun prèstis,* ils sont prêts ; *soun espécis,* ils sont épais ; *soun freskis*, ils sont frais.

Cf. cependant : *Soun passadis sous jours* (A. Mir, *Cansou de la Lauzeto,* Carcassonne, 1900, p. 61). On trouve, dans le même ouvrage : *premieris jours* ; *belis tresors* ; *belis ramels* ; *belis elhous* ; *miejis nuts* (demi-nus); *bounis boucis* ;

1. Cf. *supra.*

Digitized by Google

mous caris fraires, mes chers frères ; mais aussi : *braves peissous* ; *lous proumesis*, les fiancés. *Que de desoulats — Ne soun sourtidis counsoulats !* (*Ibid.*, p. 160). *Lous plagnuns de l'Agnel — Eroun mountadis vers lou Cel.* (*Ibid.*, p. 172). Ce sont les seuls exemples de ce genre que j'ai trouvés dans cet ouvrage de 267 pages.

Et, avec l'adjectif-participe postposé : *falquets refaudidis al jas* ; *èls rajentadis de plours* ; ces formes ne me paraissent pas régulières (on attendrait normalement *refauditz*, *rajentatz*) ; il semble qu'elles soient dues à des nécessités d'ordre métrique. *Lous èls negadis de plours* (*Ibid.*, p. 200).

Je ne crois pas que, en dehors du cas de l'adjectif préposé, il soit possible de donner une règle générale, sauf la suivante, qui n'est pas très rigoureuse : l'adjectif postposé et l'adjectif attribut répugnent à ces formes ; les participes passés employés avec l'auxiliaire *aver* ou *èsse* y répugnent encore plus. Ainsi : a) *de grossis èls* ; b) *d'èls groses* ; c) *les èls soun groses* ; d) *les an pourtats*. La formule *a* est la plus usuelle.

Dans *Les Valents de Fouich* (26 pages) je n'ai relevé que les exemples suivants : *michantis boucis*, mauvais morceaux (p. 3), *vielhis camarados* (p. 4), *vielhis amics* (p. 9), *michantis mouments* (p. 12), *vielhis veires* (p. 13), *belis manats de pelhenc* (p. 19), belles poignées d'herbe sèche, *belis talhous* (p. 24), beaux morceaux.

Je n'ai trouvé qu'un seul exemple avec l'adjectif postposé : *les pots èroun espessis* (p. 6), les lèvres étaient épaisses, et un seul exemple également avec un participe passé : *qui les a vistis et qui les vei !* (p. 3), qui les a vus et qui les voit !

Les adjectifs terminés en *-s* (*gros*, *gras*), en *sk* (*fresk*, frais), en *st* (*leste*) paraissent plus prédisposés que d'autres à former un pluriel sensible en *-is* dans quelque position qu'ils se trouvent.

Digitized by Google

Je crois, avec Meyer-Lübke (*Gram. des lang. rom.*, II, 56, *in fine*) que cet *i* ne vient pas directement du latin, mais qu'il a été emprunté à un petit nombre de mots (articles, pronoms) et appliqué à un certain nombre d'adjectifs. « Le phénomène a dû commencer par l'article et continuer par *tottī* et *tantī* ».

Cf. du même (*Gr.*, I, § 627) : « Les pluriels *beli, mali, soli*... sont mentionnés dans les *Leys d'Amors*, II, 204 ; on les trouve élargis en *-is* dans les textes de la Haute-Garonne, de l'Aude, du Tarn, de l'Aveyron, et encore actuellement dans l'Aude, l'Ariège, le Quercy et le Languedoc... Il faut ensuite citer à Val Soana *boni*,... *tüiti, pori, bassi*.. *I* doit avoir persisté tout d'abord devant une initiale vocalique dans les pronoms *quanti, tanti, autri*, et peut-être dans quelques adjectifs, puis il s'est étendu peu à peu pour devenir la désinence des adjectifs, particulièrement dans l'emploi de ceux-ci comme prédicats. » Renvois à Chabaneau, *Gram. Lim.*, 161, n. 4 ; P. Meyer, *Rom.*, XV, 591 sq.

Dans le même § (*in fine*) M.-L. parle du passage de *s* final à *i* à la fin des articles dans l'Aude, l'Ariège et le Quercy.

COMPARATIF

Quelques comparatifs archaïques se sont maintenus. *Milhou* (phon. *milhú*), féminin *milhouno*. *Piri* est un neutre ; *es piri*, c'est pire ; en parlant d'une personne on dit . *pus michant*. *Mendre* (fém. et masc. < *minor*) n'est employé que comme deuxième élément dans le superlatif relatif : *la mendre cauzo, le mendre bruch* (la moindre chose, le moindre bruit).

Le comparatif se forme normalement en mettant devant l'adjectif *mai* ou *pus* (réduit à *pu* devant consonne autre que *k, p, t*.

Digitized by Google

Ex. — Il est plus fort : *es mai fort* ou *es pu fort*. Il fait plus chaud : *fa mai caut*. Il est plus près : *es pus proche*.

Les deux formes *mai* et *pus-pu* paraissent s'employer indifféremment l'une pour l'autre. La périphrase avec *mai* est la plus ancienne ; l'emploi de *pus* peut être un gallicisme.

Au superlatif relatif la forme avec *le pus* domine : *le pu fort que siogue*, le plus fort qui soit.

Le superlatif absolu se forme en mettant *pla* (<*planum*) devant l'adjectif.

Ex. — *Es pla grand*, il est très grand (c'est plutôt la nuance du fr. *il est bien grand*). *Es pla fort*, il est très fort ; *es pla bravo*, elle est bien bonne.

Une nuance augmentative peut être indiquée par le suffixe *-as* joint à un adjectif.

Ex. — *Es fortás*, il est très fort ; *es belás*, il est très beau ; *es bravás*, il est bien « brave » (= bon). Mais le nombre de ces formations est assez limité.

ADJECTIFS ET PRONOMS POSSESSIFS

Formes fortes.

Singulier.		Pluriel.	
Masc.	Fém.	Masc.	Fém.
Le meu	*la meuno*	*les meunis*	*las meunos*
le teu	*la teuno*	*les teunis*	*las teunos*
le seu	*la seuno*	*les seunis*	*las seunos*
le nostre	*la nostro*	*les nostris*	*las nostros*
le vostre	*la vostro*	*les vostris*	*las vostros*
le seu	*la seuno*	*les seunis*	*las seunos*

Au pluriel le *s* final de l'article préposé subit les changements que nous avons indiqués à propos de l'article :

Digitized by Google

les meunis est phonétiquement *leimeunis*, *les seunis* > *leiseunis*, mais *les teunis* ne change pas.

Employée comme attribut la forme forte ne prend pas d'article, à moins que l'on n'insiste sur l'idée de possession, de propriété personnelle.

Ex. — *Aquel sac es meu*, ce sac est à moi. *Aquelo pèso es teuno*, cette pièce est à toi. *Aquelo vigno es seuno*, cette vigne est à lui. *Soun meunis*, ils sont à moi.

Mais : *aquel sac es le meu*, ce sac (parmi plusieurs sacs), ce sac est *le mien*, voilà le mien. *Aquelo saco es la teuno*, cette *sache* est la tienne (une *sache* parmi les autres). *Soun les meunis*, *les teunis*, ce sont les miens, les tiens (ceux que nous cherchions, que nous avions perdus).

Le neutre est confondu morphologiquement avec le masculin : *so meu*, ce qui m'appartient, *so teu*, ce qui est à toi ; *cadun so seu*, à chacun ce qui lui appartient. Les enfants traduisent souvent *so meu*, *so teu*, etc., par *ça mien*, *ça tien*.

FORMES FAIBLES.

Singulier		Pluriel	
Masc.	Fém.	Masc.	Fém.
moun	*ma*	*mous*	*mas*
toun	*ta*	*tous*	*tas*
soun	*sa*[1]	*sous*	*sas*
nostre	*nostro*	*nostris*	*nostros*
vostre	*vostro*	*vostris*	*vostros*
soun	*sa*	*sous*	*sas*

Même observation, au sujet de *s* final, que plus haut à propos du *s* final de l'article : ainsi *mous fraires* est pro-

1. Et comme en français, et sans doute par analogie avec lui, *moun*, *toun*, *soun* devant un nom féminin commençant par une voyelle : *moun amigo*, *toun amo*, *soun oulo* (pot).

Digitized by Google

noncé *mouifràires*; de même *touifraires*, *souifraires*; mais *mouzomes* (mes hommes), *mousparens* (mes parents). L'*i* provenant du ʒ reste même distinct, sous forme d'un *yod* léger, après l'*i* devenu final : on entend bien *nostriyfraires*, nos frères.

On remarquera que *lour* n'existe pas, ni à la forme forte ni à la faible. J'ai entendu dans ma famille chanter un *Noël* où se trouvait le couplet suivant :

Cant lhour *tan tristo mino*
Jouzèp vejèt,
Te lhour *virèt l'esquino*
E lhour *diguèt*...

Mais ce *Noël* avait été apporté de la Montagne-Noire, où mon arrière-grand-père avait longtemps séjourné au début du XIXe siècle.

PRONOMS PERSONNELS

Formes accentuées

Ieu moi
tu toi
el, *elo* lui, elle, *lou* (après impératif)
réfléchi *se*
nouzautris, *nouzautros* (fém.), nous
vouzautris, *vouzautros* (fém.), vous
elis, *elos* eux, elles, *louz* (après impératif).

Le pronom personnel ne s'emploie pas ordinairement devant les verbes, sauf quand on veut insister sur la personnalité du sujet parlant.

Ex. — *Veni*, je viens; *manji*, je mange; *bebi*, je bois. Mais : *ieu*, *aimi pas la salado*, moi, je n'aime pas la salade; *ieu*, *bebi que de lait*, moi, je ne bois que du lait. *Manjan de*

Digitized by Google

figos, nous mangeons des figues ; *manjats de cezes*, vous mangez des pois chiches.

Mais, pour marquer l'opposition : *nouz autris*, *nou 'n anan*, nous autres, nous nous en allons ; *vouz autris demourats*, *se voulets*, vous autres, restez, si vous voulez.

Le français emploie deux pronoms avec les verbes dits pronominaux, le premier pronom faisant fonction de sujet l'autre de régime : *nous nous faisons vieux*, *vieilles*.

Notre parler, comme la plupart des autres parlers occitans, n'emploie qu'un pronom, qui est celui du régime.

Ex. — *Nouz fazèn vièls*, *vièlhos*, [nous] nous faisons vieux, vieilles. *Se fa vielh*, il se fait vieux.

Lou et *louz* ne s'emploient que comme régimes directs et après un impératif.

Ex.— *Pren lou* (phonét. *prenlú*), prends-le ; *pren-louz* (*prenlúz*), prends-les ; *gallou* (phonét. *gal/lú*), regarde-le (réduction de *garo lou*) ; *gallouz* (*gallúz*), regarde-les.

On emploie aussi, mais beaucoup moins souvent, les formes *le*, *lez* (*pren lé*, *pren léz*) ; les formes *lou*, *louz* sont les plus anciennes et encore les plus usuelles.

Le pronom réfléchi est *se*, au sing. comme au pluriel, au masculin comme au féminin : *s'est tuat*, il s'est tué ; *s'es fait mal*, il s'est fait mal ; *se fa tart*, il se fait tard ; *se bagno*, il se mouille ; *se bagnoun*, ils se mouillent.

Quand il est précédé d'une préposition on emploie la forme française *swa* (*soi*).

Ex. — *Chez soi* (gallicisme), *cadun per swa*, chacun pour soi. *On penso a soi* (gall.), on pense à soi.

La forme *swa* (au lieu de *swè*, par exemple) indique que l'emprunt est relativement récent [1]. On ne dit jamais *a se*, *per se*, *de se*, etc.

La forme accentuée est naturellement celle qui est

1. Un siècle au maximum ; les emprunts de mots en *oi* faits avant le dix-neuvième siècle sont en *wè* : *ma fwè*.

Digitized by Google

employée avec les prépositions : *a tu, a ieu, a n'el* ; *a nouz autris, per vouz autros, per elos.*

FORME NON ACCENTUÉE.

DIRECTS.	OBLIQUES.
me, m' (devant voyelle),	*me*, à moi
te, t' (*id.*)	*te*, à toi
lou, le, l', la (*id.*), réfléchi *se, s'*	*le, i*, à lui, à elle
nous	*nous*, à nous
vous	*vous*, à vous
lous, les, las ; réfléchi *se, s'*	*les, i*, leur, à eux.

Ex. — *Me vezi*, je me vois ; *t'auzisi*, je t'entends ; *l'entendi*, je l'entends (homme ou femme) ; *nous dizoun*, on nous dit ; *vous vezoun*, on vous voit ; *les, las vezen*, nous les voyons ; *i diguèri*, je lui (*ou* leur) dis.

Le pronom personnel non accentué est toujours préposé au verbe, qu'il soit régime direct ou indirect.

Ex. — *Me dizoun*, on me dit ; *nous parloun*, on nous parle.

Exception est faite quand le verbe est à l'impératif.

Ex. *Digo me*, dis-moi ; *sauvo te*, sauve-toi ; *atrapo lou*, attrape-le ; *sauven nous*, sauvons-nous[1], etc.

PRONOMS DÉMONSTRATIFS

A

	Masc.	Fém.	Neutre.
Sing.	*Aquel*	*aquelo*	*aco*
Plur.	*aquelis*	*aquelos*	

1. On remarquera que, en dehors de la 1re pers. du sing. et des troisièmes personnes, le pronom n'est postposé, à l'infinitif, qu'avec des verbes dits pronominaux (un seul pronom en occitan).

Digitized by Google

B

Sing.	*aqueste*	*aquesto*	*aco*
Plur.	*aquestis*	*aquestos*	

L'origine des formes est connue : je crois à *eccum illo* (*ekęllo*) plutôt qu'à *atque illo* pour le premier pronom, et à *eccum isto* (*ekęsto*) plutôt qu'à *atque isto*.

Pour le deuxième pronom il y a une forme concurrente : *aicheste, aichesto*, et même *aicho*. Ces formes se rattachent à des formules *ecce isto, ecce ista* (*eccęsto, eccęsta*), *ecce hoc* (*eccoc*) ; le premier *c* est passé à *i*, puis la diphtongue prétonique *ei* est devenue *ai*, et, sous l'influence de l'*i* qui précède la sifflante *s* s'est transformée en chuintante. Cette seconde forme s'emploie concurremment avec la première (rad. *ak-*) sans qu'on puisse donner une règle précise de son emploi. Elle est d'un usage moins fréquent.

Aquel, aquelo désignent des objets plus ou moins éloignés ; *aqueste, aquesto* (*aicheste, aichesto*) des objets plus rapprochés ou personnels à la personne qui parle.

Aicel, aicelo n'existent pas.

Sur l'origine et la répartition de ces doubles formes, voir le mémoire important de M. Hilding Kjellman : *Étude sur les thèmes démonstratifs en provençal*, Gœteborg, 1928. In-8°, IV + 140 p., avec neuf cartes.

Comme antécédents de relatifs on trouve : *lou* (*ke*), celui qui ; *la* (*ke*), celle qui ; *so* (*ke*) ce qui. Pluriel : *lous* (*ke*), ceux qui ; *los* (*ke*), celles qui.

Aquel que ven, aquelis que venoun signifient : celui, ceux qui viennent et que vous voyez : sens particulier. *Lou ke ven, lo que vendra* signifient : la personne qui vient, celle qui viendra avec un sens indéfini et général. Ainsi dans les sentences générales, les proverbes : *lou ke pot pas, tant pis per el*, celui qui ne peut pas tant pis pour lui ; *lou ke travalho jouve*, celui qui travaille jeune.

Digitized by Google

So neutre a perdu sa force démonstrative et s'est transformé en une sorte de pronom : *so meu*, *so teu*, le mien, le tien.

Cependant il peut servir d'antécédent neutre à un pronom relatif.

Ex. — *Per so que val*, pour ce qu'il vaut ; *per so que costo*, pour ce que cela coûte !

Pour *so* devenant *sa* devant un verbe, cf. *infra*, à propos de *vo*.

Hoc, qui a donné dans l'ancienne langue *oc* et *o* est passé dans notre parler par des transformations successives à *ba*, atone-prétonique, et *bo*, *bot* en tonique (après impératif seulement).

Ex. — Je te le dis : *te ba dizi* (phonét. *tebadizi*). Je te le dirai : *te ba diréi*.

Dis-le moi : *digome bó* (phonét. *digomebǫ́*) et plus souvent *digomebot*. *Se sios malauto digo bot*, si tu es malade, dis-le (chanson populaire).

Le processus de ce développement est le suivant : devant *o* il s'est développé un phonème additionnel, *v* (cf. prov. *vounze* ; prononciation méridionale actuelle de *oui* (*wi*), *voui* ; anc. prov. *vostar* pour *ostar*). Le *v* s'est durci en *b* et l'*o*, dans un mot non accentué (sauf après impératif) s'est différencié en *a*[1].

Ba, dans le cas où il est employé avec un autre pronom, se place toujours immédiatement devant le verbe, sauf avec l'impératif.

1. *O* prétonique aurait dû passer à *ou* (esp. *u*) dans notre dialecte comme dans d'autres, où l'on a : *t'ou dézi*, je te le dis. Il se pourrait que l'*a* ne représente pas l'*o* disparu, mais qu'il provienne d'un emprunt fait à un mot suivant, comme dans la phrase : *me bo as dit*, tu me l'as dit, devenu *me b'as dit* (phonét. *mebaidit*). *Ba* aurait été extrait de formules de ce genre. Mais un autre petit mot a subi le même traitement : c'est *so*, pronom démonstratif neutre, devenu *sa* dans l'expression courante : *sa ditz*, ce dit-il. Il semble donc qu'il vaille mieux admettre un traitement phonétique uniforme pour *vo* et *so* devenus *ba* et *sa*.

Digitized by Google

Ex. — *Te ba dizi*, je te le dis ; *i ba dizi*, je le lui (*ou* leur) dis.

Après l'impératif, au contraire, il prend la place la plus éloignée.

Ex. — *Digoz i bot*, dis-le lui ; *digo me bo* ou *bot*, dis-le moi. *Proumeti me bot*, promets-le moi. *Escribi z i bot*, écris-le lui *ou* leur.

Nous avons déjà noté plus haut le mot composé *Diuzavol*, m. à m. *Dieu-le-veut*, où l'*o* primitif (*Diuz-o-vol*) est passé à *a* comme dans *ba* pour *vo*, *sa* pour *so*.

GROUPES DE PRONOMS

Il n'y a, dans notre parler, que deux groupes de pronoms où deux pronoms puissent se suivre : A) Après un impératif ; B) Devant tout autre temps. Il faut y ajouter (C) l'emploi des pronoms comme datifs éthiques.

A. — Après impératif le pronom personnel de la 1re et de la 2e pers. se place le premier ; le pronom de la 3e personne [1] le second.

Ex. — *Douno me lou*, donne-le moi (phonét. *dunomelú*). *Douno z i lou* (*dunozilú*), donne-le lui.

Douno me lo (*dunomeló*), donne-la moi ; *dounatz i lo*, donnez-la lui.

Balho me bo ou *bot*, donne-le moi ; *balho z i bot*, donne-le lui.

Dounatz nous la (*dunannuylá*), donnez-la nous.

B. — Devant un verbe à un autre temps, la place est : 1° pron. pers. rég. ind. + pr. rég. direct.

Avec *ba*, pas de difficultés : *me ba dizes*, *te ba ditz*, etc., vous me le dites, il te le dit, etc.

Même construction avec le féminin *la* ; *me la fas pourta*,

1. 3e pers. seulement *lou*, *lo*, *ba*.

Digitized by Google

tu me la fais porter ; *me la farets prene*, vous me la ferez prendre ; *te la direi*, je te la dirai.

Avec *le* la construction est la même, mais devant un verbe commençant par une consonne[1] *le* perd l'*e* et *l* s'agglutine au pronom qui précède.

On a ainsi la série : *me·l*, *te·l*, *se·l* ; *nou·l* (phonét. *nul*) *vou·l* (*vul*), *se·l*.

Ex. — *Me·l dounes* ? Tu me le donnes ?

Te·l porti. Je te l'apporte.

Nou·l pourtats ? Vous nous le portez ?

Vou·l gardats ? Vous vous le gardez ?

Les combinaisons *se·l manjo*, il *se le* mange, *se·l manjoun*, ils *se le* mangent, qui existent ailleurs, ne sont pas usitées dans notre parler.

C. — Mais il y a un autre cas intéressant où deux ou même plusieurs pronoms se suivent : c'est quand on emploie — et cela arrive souvent dans le récit ou la conversation — le datif *éthique*.

On peut employer ensemble deux datifs de ce genre : *te me·l vezi veni*, je *te me le* vois venir. *Te m'i fa peta le fouet*, il *te me lui* fait claquer le fouet. *Te me va querre un calhau*, il *te me* va chercher un caillou. *Te me la va cerca*, il *te me la* va chercher. *Te me ba ba querre*, il *te me le* va chercher (le premier *ba* représentant le pronom dém. neutre).

Au pluriel : *vous i ba pourtaren*, (nous) *vous lui le* porterons ; *vous i ba diren*, (nous) *vous lui le* dirons.

On remarquera que le datif éthique s'emploie avec les pronoms de la 2e personne en tête, même quand le pronom de la 1re personne fait partie de la formule, comme : *te me·l vezi veni*.

Après l'impératif, le datif éthique n'est guère habituel dans notre parler. On peut dire théoriquement : *manjo te lou*, mais on ne dit guère que *manjo lou*. Cependant on

1. Devant les verbes commençant par une voyelle *e* s'élide.

Digitized by Google

entend des formules comme *gardo te bot*, garde *toi le* et *gardats bou bo*, gardez *vous le*.

NE

Le pronom-adverbe *ne*, réduit à *n* quand il est enclitique ou devant voyelle, se place de la même manière que *ba*.

A. — Après impératif : *douno me né*, donne-m'en. *Dounoz i né*, donne-lui en.

B. — Devant un verbe à un autre mode : *te n dizi pas mai*, je ne t'en dis pas davantage. *Te n'oufrisi pas*, je ne t'en offre pas; *noun fouten*, (nous) *nous en* fichons; *voun pourtaren*, (nous) *vous en* porterons.

Autres combinaisons : *te m' i 'n foutèt uno fretado*, (il) *te me lui en* ficha une frottée ! *Te me* sont des datifs éthiques; sans ces éléments agglutinés pour ainsi dire (te me), la phrase se réduirait à *i n foutèt uno fretado* ! il lui en ficha une frottée !

I

Pour le pronom-adverbe (régime indirect) *i* (masc. et fém., sing. et plur.) sa place est :

a) *Après* un impératif : *digoz̃i* (phonét. *digoz̃i*), dis-lui; *digatz̃ i*, dites-lui *ou* leur; *pourtatz̃ i*, portez-lui *ou* leur.

Il garde sa première place quand il est employé après un impératif avec un autre pronom : *digatz̃ i bot*, dites-le lui; *pourtatz̃ i lo*, portez-la lui.

b) *Devant* un verbe à un autre mode que l'impératif.

Ex. — *I diguèt*, il lui (leur) dit; *i demandèt*, il lui (leur) demanda.

c) Dans le cas où il fait partie d'un groupe de pronoms avant le verbe il est en tête.

Ex. — *I ba diguèri*, je le lui dis; *i la penjèri*, je la lui

Digitized by Google

suspendis ; *i·l dounèri*, je le lui donnai ; *i les dounèri*, je les lui donnai.

Cependant il se place après le pronom datif éthique.

Ex. — *T'i 'n diguèt uno*, il *te* lui en raconta une ; *m'i 'n diguèt uno*, il *me* lui en dit une !

Quand il y a dans le groupe pronominal un pronom complément direct *i* s'intercale entre ce pronom complément et le pronom datif éthique, qui est toujours en tête.

Ex. — *T'i ba diguèt*, il le lui dit ; *m'i ba diguèt*, il me le lui dit.

T'i 'n faguèt peta uno, il te lui en fit claquer une !

Vous i ba daissèt aqui, il vous le laissa là.

PRONOMS RELATIFS ET INTERROGATIFS

Pronom relatif.

La forme unique est *que* (*ke*) pour le masculin et le féminin, le singulier et le pluriel.

Ex. — *La fenno que ven, l'an que ven* ; la femme qui vient, l'an prochain ; *las fennos que venoun*, les femmes qui viennent.

Pour rendre l'idée d'origine, de parenté, etc. (fr. *dont*) notre parler emploie une tournure composée du pronom relatif invariable *ke* et de l'adjectif possessif (3e personne).

Ex. — L'homme dont le fils est mort, *l'ome que soun fil es mort*. L'homme dont la femme a été tuée, *l'ome que sa fenno es estado tuado*.

Le cas indirect *à qui* s'exprime par un procédé analogue : la relation est marquée par le pronom relatif (*ke*) et la direction par le pronom personnel invariable *i*.

Ex. — L'homme à qui tu as donné la clef, *l'ome ke i as* (phonét. *kyáz*) *dounet la clau*.

Celui qui, *celle qui*, employés dans un sens général se rendent par *qui* (*ki*) invariable.

Digitized by Google

Ex. — *Qui a pas vist uno loubo ame set loubatous a pas res vist*, qui n'a pas vu une louve avec sept louveteaux n'a rien vu. *Qui a de car ne manjara, alleluia !* (chant populaire de Pâques), celui qui a de la viande en mangera.

Quand *celui qui, celle qui* a un sens moins général on emploie *lou ke* (celui qui), *lo que* (celle qui).

Ex. — *Lou que sara pres pagara*, celui qui sera pris paiera. *Lo que se maridara oungan*, celle qui se mariera cette année.

Les cas obliques se construisent normalement avec les différentes prépositions : *de lou que, de lo que* ; *a lou que, a lo que*, à celui, à celle qui, etc.

PRONOM INTERROGATIF

Qui (*ki*), masculin et féminin ; *que* (*ke*), neutre.

Ex. — *Qui ven* ? qui vient ? *Que faz*, que fais-tu. Pour les régimes indirects on dit : *a ki, de ki, per ki, ame ki*, etc., *a ke, de ke, per ke.*

Pour le neutre on emploie volontiers la forme partitive : *de que* : *de que faz aqui* ? que fais-tu là ? *De que penso* ? Que pense-t-il ?

L'interrogatif correspondant au fr. *lequel* (interrogatif) est *qu'un* (phonét. *kǫ́n*), *qu'uno* (*kǫ́no*).

Ex. — *Kœn vos* ? Lequel veux-tu ? *Kǫ́no as cauzit* ? laquelle as-tu choisie ?

Le même adjectif interrogatif sert pour l'adjectif exclamatif.

Ex. — *Boudius, kǫ́no*, bon Dieu, quelle (chose) ! *Boudius, kǫ́n*, bon Dieu, quel (objet)! *Kœn home*,' quel bel homme !

Le pronom interrogatif-exclamatif a un pluriel : *kǫ́nis, kǫ́nos*.

Ex. — *Kǫ́nis soun les teunis*, quels sont les tiens ;

Digitized by Google

kęnos soun las teunos, quelles sont les tiennes ? *Kęnis ẽls*, quels yeux ! *Kęnos maichos* ! quelles mâchoires !

Relatifs Généraux.

Qui que ce soit se rend par *quis que choguæ* (phonét. *kiskechǫ́ge*) et *quoi que ce soit* par *ques que chogue* (*keskechǫ́ge*) c.-à-d. originairement *qui es que siogue*[1], *que 's que siogue*.

Mais il y a une forme plus complète et d'ailleurs plus usuelle : *quis que se chogue, ques que se chogue* (*kiskesechǫ́gue*). *Quis que se chogue que vengue*, qui que ce soit qui vienne.

Les formes qui précèdent n'ont pas de pluriel.

Quand il s'agit de choisir, on emploie le pronom *qun que se chogue, quno que se chogue* (phonét. *kœnkesechǫ́ge, kœnokesechǫ́ge*).

Au pluriel les deux éléments, pronominal et verbal, varient : *qunis que se chogoun, qunos que se chogoun*.

Ex. — De quel pain, quel pain voulez-vous ? *De qun que se chogue*, n'importe lequel.

Avec les adverbes *ount* et *dount* on emploie le même pronom composé : *ount que se chogue, dount que se chogue*, où qu'il soit, d'où qu'il soit.

Quoi que se rend par *ques que* (tournure peu usitée d'ailleurs).

Ex. — *Ques que* (*késke*) *diguetz et faguetz*, quoi que vous disiez et fassiez.

On trouve aussi la formule simplifiée : *que diguetz ou que faguetz* (quoi) que vous disiez ou fassiez.

PRONOMS INDÉFINIS

Pronoms affirmatifs.

Fr. Quelqu'un : sing. *quaucun quaucuno* (*kaukǫ́n, kaukǫ́no*) ; plur. *kaukizǫ́nz* (et *kaukizǫ́niz*), *kaukozǫ́noz*.

1. *Sio, syo* est devenu phonétiquement *šo* (*cho*) dans notre dialecte. *Siogue-chogue* est le subjonctif présent du verbe *ėsse*.

Digitized by Google

On remarquera qu'au pluriel les deux éléments composants reprennent leur personnalité.

L'adjectif indéfini correspondant est *quauque, quauco* (*káuke, káuko*) ; plur. *quauquis, quaucos.*

Ex. — *Quauco fenno,* quelque femme, *quauquiz homes,* quelques hommes.

Quelque chose se dit *quicon* (*kikón*); *quicon de poulit,* quelque chose de beau. Quelque chose de plus, *quicon mai. Autre* se dit *autre, autro* au singulier, *autris, autros* au pluriel.

Pronoms négatifs. — Le pronom usuel en parlant des personnes est *diguz* (*digéz*), invariable.

Ex. — *Ei pas vist diguz,* je n'ai vu personne. *Diguz es pas vengut* ? Personne n'est venu ?

En parlant des choses on emploie *rez,* rien, dans le sens général.

Ex. — *Ei paz rez vist* (phonét. *parré*), je n'ai rien vu. *As pas rez* (phonét. *parréz*), tu n'as rien [1] ?

En parlant d'objets qui se comptent, on emploie *cap.*

Ex. — *Ei pas cap de sòu,* je n'ai aucun sou. *Ei pas cap de mainatje,* je n'ai pas d'enfants.

L'emploi de *cap* avec des noms abstraits est rare : on l'emploie avec des noms désignant des sentiments qui peuvent se nombrer : *ei pas cap de peno, ei pas cap d'emouciu,* je n'ai aucune peine, aucune émotion ; mais *ei pas cap de pòu,* je n'ai aucune peur, serait anormal.

Pronoms distributifs. — *Cado* (du grec *kata,* employé dans un sens distributif) est adjectif distributif invariable. *Cado jour,* chaque jour ; *cado semano,* chaque semaine.

Cadun et *caduno* (pas de pluriel) forment le pronom correspondant.

Ex. — *Cadun so seu,* chacun, ce qui lui appartient ; *caduno pourtavo un panier,* chacune portait un panier.

1. A la finale on emploie ordinairement la forme avec z (*réz, parréz*), à l'intérieur la forme *re.*

Digitized by Google

Au pluriel on dirait : *pourtavoun cadun, caduno un panier,* ils portaient chacun, chacune un panier.

On peut rattacher aux distributifs la forme *la un, la uno* (phonét. *laœ̃n*), qui est ancienne et qui provient probablement de *le un*, à moins que ce ne soit de *la una*, avec influence analogique sur le masculin.

Ex. — *Partiguèroun, la un d'un coustat, l'autre de l'autre,* ils partirent l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

Il y a une tendance d'ailleurs, dans la langue actuelle, à contracter *la un* en *l'un, la uno* en *l'uno*. Au pluriel d'ailleurs on dit : *leȝ unis, leȝ autres.*

Pronoms quantitatifs. — *Un, uno*; plur. *uns, unos*. Au pluriel *unis, unos* peut marquer l'étonnement, l'admiration : *et unos cambos*, et des jambes ! *et unis èls*, et des yeux ! On l'emploie aussi, comme on l'a vu plus haut à propos des substantifs, avec des substantifs marquant des objets qui vont par paire : *unos lunetos.*

La quantité se marque ordinairement par des adverbes : *pla*, beaucoup, *pauc*, peu, *trop*, trop, *prou*[1], assez. On sait que ces adverbes sont employés aussi en fonction d'adjectifs dans beaucoup de dialectes occitans : *n'i a planis, tropis, paukis.* Rien de pareil dans notre parler, excepté peut-être pour *trop* : on entend quelquefois *tropiȝ*, à la pause. On entend aussi : *n'i a tantiȝ*, il y en a tant, à côté de *n'i a tant*, invariable, et, à ce qu'il me semble du moins, plus usuel.

Fosso est également employé pour marquer la quantité, mais dans quelques expressions figées : *sion fosso*, nous sommes nombreux, *soun fosso*, ils sont nombreux.

J'ai entendu quelquefois *bel cop*, beaucoup, mais si le mot est vraiment indigène, il est vieilli.

1. *Prou* est l'ancien adverbe français, qui signifiait *beaucoup* : *peu ou prou*. Le sens s'est restreint pour s'arrêter à celui de *assez*.

Tant et *quant* sont devenus des adverbes invariables. On entend cependant : *n'ia tantiȝ d'autriȝ*, il y en a tant d'autres, et *quantis soun*, combien sont-ils ? Et même *quantos soun*, combien sont-elles ?

Digitized by Google

Tout, toute se rend par *tout, touto* (phonét. *tut, túto*), plur. *toutis, toutos.*

PRONOMS DE MANIÈRE. — *Tal* et *talo* ne sont guère usités que dans les formules *un tal, uno talo. Atal* invariable peut être employé comme attribut : *sion atal,* nous sommes comme ça, ou comme adverbe : *atal te cal dire,* il te faut dire comme ça, tu ne peux pas faire autrement.

Autre, autro ; pl. *autris, autros. Lez unis, lez autres, laz unos, laz autros,* les uns les autres, les unes les autres.

Il y a plusieurs tournures pour rendre l'idée générale et indéterminée exprimée en français par *on.*

D'abord on emploie, avec les *verba narrandi* surtout, la 3e personne du pluriel du verbe : *dizoun,* on dit ; *dizoun qu'an trapat un ome mort,* on dit qu'on a trouvé un homme mort. *An fait encanta,* on a fait publier. *Pagoun trento frans la journado,* on paie trente francs la journée.

Quelquefois on fait précéder le verbe du collectif *le mounde* (les gens) et le verbe se met au pluriel : *le mounde dizoun,* les gens disent, on dit : *le mounde racountoun so que voloun,* on raconte ce qu'on veut.

Enfin on emploie *on* (phonét. *onn*) pour exprimer d'une façon très générale et vague le pronom de la 1re personne, surtout au pluriel, comme dans le français populaire : « vous savez ? on n'a pas peur », *c.-à-d.* nous n'avons pas peur.

• Ex. — *On ditz,* on dit (soi-même), *on se ditz,* on se dit, *on se penso,* on se pense, *on penso,* on pense ; *dins la vido on fa coumo on* (coumo'n) *pot,* dans la vie on fait comme on peut (Dans ce dernier cas, l'emploi est le même qu'en français)[1].

1. Il me paraît vraisemblable que *hom,* qui existait en ancien occitan, est tombé et a été remplacé, dans les temps modernes, par *on* français.

Digitized by Google

ADJECTIFS NUMÉRAUX

Cardinaux.

Un, uno, un, une.
Douz (masc.), *doz* (fém. phonét. *dóz*).
Tres.
Quatre (*katre*).
Cinq.
Sieis (monosyllabe, avec triphtongue).
Sèt.
Bèit.
Nòu.
Dètz.
Ounze.
Doutze.
Tretze.
Quatorze (*katorze*).
Quinze (*kinze*).
Setse.
Dozo sèt (phonét. *dozosét*).
Dozo bèit.
Dozo nòu.
Bint.

On remarquera la forme féminine de *deux*, *doz*, qui correspond à un ancien *doas* contracté.

Dozo sèt, *dozo bèit* et *dozo nòu* correspondent à des primitifs *dètz e sèt*, *dètz e bèit*, *dètz e nòu*, devenus *dezeset*, *dezebèit*, *dezenòu* ; puis, par analogie de *trento un*, *caranto dous*, l'*e* de liaison primitif est passé à *o* : *dez o set*, *dez o bèit*. La forme *dozo-* doit provenir d'une assimilation vocalique.

Dizaines. — *Binto un*, *binto dous*, *doz*, *binto tres*, *binto quatre*, etc.

Digitized by Google

Trento, trente un, etc.

Caranto (réduit souvent à *kranto*), *cinquanto*, *swasanto* (gallicisme), *setanto*, *quatre-binz*, *nonanto*, *cent*.

Cent un (phonét. *sentœ̃n*), *cent douz*, etc. *Cen cinquanto*, *cen nonanto*, etc.

Cent précédé d'un chiffre et non suivi d'un autre prend, comme en français, la marque du pluriel : *dous cenz*, *tres cenz*, *quatre cenz*, etc.

Une *centaine* se dit un *centenat*, deux cents ou environ *un parel de cenz*.

Pour indiquer les centaines par approximation on emploie la formule *uniz dous cenz*, *trez cenz*, *quattre cenz*, etc.

Mille se traduit par *milo* invariable : *douz milo*, *trez milo*, etc.

Un millier se traduit par *un milherat*.

Une *douzaine*, *vingtaine*, *trentaine*, etc., se disent : *uno doutzeno*, *binteno*, *trenteno*, etc., qui paraissent des emprunts au français. Une *dizaine* se dit plutôt *unis dètz* que *uno detzeno*.

Ordinaux.

Prumier, *prumièro*, premier, première,
segoun, *segoundo*, second, seconde.
trezième, *ièmo*.
quatrième, *ièmo*.
cinquième, *ièmo*.
sieizième, *ièmo*.
setième, *ièmo*.
beitième, *ièmo*.
nobième, *ièmo*.
detzième, *ièmo*.
ounzième, *ièmo*.
doutzième, *ièmo*.

Digitized by Google

trelzième, ièmo.
quatorzième, ièmo.
quinzième, ièmo.
setzième, ièmo.
dozosetième, ièmo.
dozobeitième, ièmo.
dozonobième, ièmo.
bintième, ièmo.

A partir de vingt : *binto unième, ièmo, binto douzième, binto trezième,* etc.

De même *trento unième, caranto douzième, cinquanto trezième,* etc.

Centième et *millième.*

La finale *-ième* des ordinaux est évidemment empruntée au français, où d'ailleurs elle n'est pas primitive.

Le tiers, le quart sont restés comme substantifs : *prim* est même resté dans *vi prim*, vin premier, vin de goutte.

Les multiplicatifs n'existent que pour *deux* et *trois* : *le double, le triple.* Pour indiquer la multiplication des autres chiffres on emploie la formule : *chiffre* + *cop* + *mai* : *quatre-cops-mai*, quadruple, *detz-cops-mai*, dix fois plus, *cen-cops-mai*, centuple (phon. *senkommai*).

Joseph ANGLADE.

Digitized by Google

ESSAIS

DE

GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

NOUVELLE SÉRIE

I. — PIÈGES PHONÉTIQUES ET EXTENSION DE FORMES

1. — Provençal *aiga*.

Voilà longtemps que l'équation AQUA > prov. *aiga* a donné de la tablature aux romanistes.

On trouvera le détail des références dans la monographie que Mlle C. Hürlimann a consacrée naguère au développement du latin *aqua* dans les langues romanes[1]. Cette dissertation montre tous les dangers d'une interprétation superficielle et abstraite des matériaux offerts par les atlas linguistiques : méthode de logiciens étrangers à la vie complexe du langage contre laquelle Gilliéron a réagi, parfois avec exagération, mais avec une vigueur salutaire. Mlle Hürlimann considère toutes les variantes dialectales du mot qu'elle étudie comme des produits spontanés et indépendants d'évolutions phonétiques autochtones ; bien mieux ou bien pis : elle les groupe, indépendamment de leur répartition géographique, dans des schémas, rattachant les deux séries artificiellement formées, l'une à une tendance vélarisante, l'autre a une tendance palatalisante. Phonétiquement d'ailleurs, ses schémas accusent de lourdes erreurs : au point de vue historique, en faisant abstraction

1. *Die Entwicklung von* aqua *im Romanischen*, Zurich, 1903.

Digitized by Google

du prototype *aive* pour expliquer le français *eau* ; en méconnaissant, d'autre part, les tendances générales du français auquel est attribuée l'évolution vélarisante, alors que le provençal, rebelle à la palatalisation, est gratifié de la série palatalisante.

Sant doute peut-on expliquer phonétiquement le processus *aqua* > *aiga*. Théoriquement deux évolutions sont possibles : 1° *akwa* > **ag-wa* > ** aiwa* > **aigwa* > *aiga* ; 2° *akwa* > ** a-gwa* > **ai-gwa* > *aiga*. La seconde série doit être écartée d'emblée, le provençal n'offrant jamais de dégagement d'*i* après voyelle devant consonne palatale. En revanche, le passage de **aiwa* à **aigwa* > *aiga* pourrait s'appuyer sur l'analogie du germanique *treuwa* > **trewa* qui a abouti à *trega* par le renforcement du *w* intervocalique en *g*. Les formes *aigwa* du catalan occidental (Griera, *Atlas linguistic de Catalunya*, carte 36) et *aigwa* avec *w* très faible) que j'ai relevé près de Luchon à Castillon de Larboust, village de montagne archaïsant, semblent appuyer la première évolution.

Cependant, après un examen détaillé des formes passées et actuelles, je crois que nous sommes en présence d'un piège phonétique, comme l'histoire des langues en présente tant, et que le développement du mot a été beaucoup plus complexe.

Toute la question est de savoir si l'évolution *agwa* > *aiwa* est possible en provençal. Je ne le crois pas, à cause du parallélisme offert en latin vulgaire par EQUA (*ekwa*), AEQUARE, et LEUCA, mot gaulois devenu *lekwa* dans le Midi de la Gaule. La similitude d'*aqua* et d'*equa* est parfaite, à une voyelle près : encore cette voyelle est-elle plus palatalisante dans le second cas. Phonétiquement, si *g* (+ *w*) s'était vocalisé en *i* après *a* tonique, il aurait subi le même traitement *a fortiori* après *e*, de même qu'un *k* ou *g* ne peut se palataliser devant *a* sans se palataliser devant *e*. Or nous n'avons jamais **eiga*, **eigar*, **leiga* en ancien pro-

Digitized by Google

vençal, mais toujours *ega*, *egar*, *lega*; le catalan, qui offre aujourd'hui *aigwa* à l'ouest, *aiga* à l'est, présente respectivement pour EQUA les types *egwa* et *euga*. Peut-être la toponymie nous fournira-t-elle quelque jour le réactif de mots -ACUA > *-akwa*, qui manque dans le vocabulaire courant.

Si notre raisonnement est exact, AQUA devait aboutir en provençal à *aga* par l'intermédiaire **agwa*. Or si *aga* a vécu, on doit en retrouver des traces, soit dans les anciens textes, soit dans la toponymie, soit dans les dérivés, soit enfin dans les dialectes actuels les plus archaïsants.

Emil Levy, dans son *Petit dictionnaire provençal-français*, enregistre, à côté d'*aiga*, la variante *aga*, qui ne figure ni chez Raynouard, ni dans le *Provenzalisches Supplement Wörterbuch*, et la variante *augoe*, particulièrement intéressante. L'une et l'autre se rencontrent dans les anciens textes.

On peut admettre que dans le sud-ouest du domaine gascon AQUA > *agwa* a éprouvé la métathèse, en donnant, soit *auga* par simple permutation, soit *augwa* par anticipation de phonème. A. Luchaire, dans son *Recueil d'anciens textes gascons*, signale *augue* (Cartulaire de Saint-Jean-de-Sordes[près dePeyrehorade], p. 147, XIIe-XIIIe s.); Lespy, dans son *Dictionnaire béarnais*, plusieurs *augoe* et *augue*, extraits notamment du Dénombrement des maisons de la vicomté de Béarn sous Gaston Phœbus; le *Dictionnaire topographique* des Basses Pyrénées enregistre plusieurs *Auga* dans les canton de Morlaas, d'Arthez, de Sauveterre et surtout de Salies. Cette forme paraît avoir disparu des patois actuels.

La métathèse a dû s'opérer aussi primitivement en catalan sur un plus vaste domaine. Malheureusement ici les formes anciennes manquent, peut-être parce que le remplacement par *aiga* a été plus ancien. Mais deux critères permettront de reconstituer le type originaire.

D'abord les formes d'EQUA d'après l'*Atlas catalan*: *euge*

Digitized by Google

dans tout le catalan occidental et l'extrême sud du Roussillon (103) où Edmont n'avait trouvé ni la forme, ni le mot, avec variante *euke* au centre-ouest ; au contraire, au nord-ouest, la forme est *egwe*, *eggwa*, sans palatalisation aucune (diphtongaison vers l'aragonais : *yegwa*), avec réduction de *gw* à *g* au nord (*ege*, Roussillonnais) ; on relève quelques cas d'anticipation (*eugkwa* à Andorre ; *ieugwa* 71) ; au sud-ouest, l'évolution est différente : *ewa*, *iewa*, postulant la chute pure et simple du *g* au stade *egwa*. — Si maintenant nous prenons la carte « eau », nous trouvons *aige* à peu près exactement dans la région de *ege* et de *euge*, et *aigwa*, *-e*, correspondant à *egwe*, *eggwa*, *eugwa*. Le dégagement d'*i* ne pouvant pas plus être phonétique en catalan qu'en provençal, il faut en conclure que la forme *aiga* est venue de Provence, qu'elle s'est imposée purement et simplement là où le *w* final avait été éliminé, tandis que, plus à l'ouest, *agwa* a été refait en *aigwa* jusque sur la lisière aragonaise : le succès de cette forme a été dû, au moins en partie, à la différenciation qu'elle apportait par rapport au castillan. Au sud-ouest, *aigwa* a pénétré moins avant : il reste encore en valencien des témoins de la forme primitive : on attendait **awa* (**awa*), alors que l'Atlas donne *awia*, qui reste à expliquer. — Le mot « eau » manque dans les plus anciens textes catalans (XIe-XIIe s.) édités par M. Miret i Sans et M. P. Pujol (Barcelone, 1908, 1911, 1913) ; dans le récent dictionnaire de l'ancien catalan d'Aguiló et Balari, on ne trouve que *aygua*. Mais **auga* peut se déduire du composé *exaugar*, signalé par M. P. Fouché (*Phonétique historique du Roussillonnais*, p. 183) que ce mot a embarrassé en face d'*aiga* : dans notre hypothèse, il s'explique fort bien comme le résidu d'une forme ancienne maintenue dans un composé. A remarquer, comme je l'ai déjà signalé, que le Roussillon (du sud), contrairement à ce que croyait alors M. Fouché, connaît la métathèse *equa* > *euga*.

Digitized by Google

Revenons au provençal. En dehors des formes à métathèse, spéciales à l'extrême sud-ouest, l'évolution AQUA > *agua* > *aga* est attestée par un nombre important d'exemples répartis sur une aire assez vaste. En venant du sud-ouest, ces formes commencent en Béarn, au voisinage des précédentes. Lespy a relevé *ague*, à côté de *augue*, dans le Cartulaire de Saint-Jean-de-Sordes (p. 127). A. Luchaire a groupé plusieurs *aga* ou *agua* (Cart. de Bigorre) et l'*ague* précédent. Dans le recueil d'anciens textes landais de M. Millardet, *ague* est enregistré encore au début du XVIe siècle (Contis, 1515). — Plus à l'est, dans les textes les plus anciens, « eau » ne figure pas dans *Boèce*, mais la *Chanson de Sainte Foy* donne le mot sous la forme *agua* (v. 306). Si l'on passe au recueil des chartes du XIIe siècle de M. Brunel, on relève *aga* en Quercy (3 fois, p. 174 ; 1170), à Moissac (p. 267 ; 1193), *agua* dans le Toulousain (p. 156 ; 1179)[1]. Il est remarquable que toutes ces formes sont localisées dans le bassin de la Garonne et appartiennent, sauf les plus archaïques (*Sainte Foy*), à des textes non littéraires. On peut en conclure que la forme *aiga* est venue de la région Nîmes-Arles, qu'elle a gagné la Catalogne avant la Gascogne, et qu'en provençal elle s'est imposée d'abord comme forme littéraire.

L'analyse des dérivés et composés dans l'ancienne langue confirme l'hypothèse d'une substitution de formes. E. Levy donne un exemple d'*agar*, irriguer, = AQUARE (*Libert. de S. Pons*) et *aguiera* à la place de d'*aiguiera* ; voici *aguada*, (alluvion, Raynouard ; marée, en béarnais, 1136, Lespy ; Cart. de Sordes, p. 97, Luchaire) ; *adaguador*, canal d'irri-

1. Par contre, Cauterets a *aigue* dès 1317 (Meillon, *Toponymie de la vallée de Cauterets*). — En Auvergne, on ne rencontre que *aiga* dans les anciens textes (p. ex. *aigua* dans le *Terrier Dogue* de Clermont-Ferrand, XIIIe s., Arch. dép. 4 G. 55, f°s 12, 21, 39 v°, 76, 110 ; communication de M. Fournier) ; pour les noms de lieux, voir ci-après.

Digitized by Google

gation (Raynouard) ; *eissagador*, rigole, *Cout. de Bordeaux*, E. Levy), *eissaga*, irriguer (Mistral). Mistral donne également *aga*, irriguer, comme limousin (correspondant à l'*agar* de Levy). Le Vaucluse a eu *aguihet*, conduite d'eau, (1136) [1]. On trouverait d'autres exemples.

Les noms de lieux nous fournissent-ils des indications ? Mettons à part le type AQUIS, où les conditions phonétiques sont différentes : l'occlusive palatale s'y rencontre, non plus devant le groupe *wa*, mais devant un *s* final : ACQUIS > **agwes* > **ag's*. L'opposition entre les *Ax* (*Dax*) gascons (*ag's* > *ak's*) et l'*Aix* provençal (*ag's* > *ays* > *ais*) montre toutefois que les parlers du bas-Rhône sont plus enclins à la palatalisation du *g* implosif. — En composition, nous avons un certain nombre d'INTER-AQUAS dans le domaine provençal. Tous se présentent aujourd'hui sous la forme refaite *Entraigues* (avec quelques variantes orthographiques) [2], car le mot « eau » a été facilement reconnu. Par malheur les formes anciennes de ce nom sont rares et d'autant plus difficiles à trouver que, sur six départements intéressés, un seul possède un dictionnaire topographique, celui des Hautes-Alpes, qui donne six *Entraigues* (*-aygues*) sans formes anciennes. La plus ancienne forme connue de la commune du Vaucluse est *Entraigues* (1421), qui a un *i* comme dans les siècles suivants (communication de l'archiviste du Vaucluse). Un *Antraigues* du Cantal (c^ne^ de Condat-en-Feniers) est écrit *Entragues* (XVIIe s. et Chabrol, 1784 ; *Dict. top. du Cantal*). Chabrol (*Coutume d'Auvergne*, IV, 236) écrit pour [Eglise-Neuve d']Entraigues : « *Entraigues*, aujourd'hui *Entragues* ». *Entraygues*

1. Communication de l'archiviste départemental. La forme du mot est bizarre : est-ce une altération d'*aguier* (*aiguier*) ?

2. Aveyron, Hautes-Alpes (6), Cantal (5), Isère, Puy-de-Dôme (2), Var, Vaucluse. Je ne fais pas entrer ici en ligne de compte les *Entraigues* franco-provençaux (Ardèche, Savoie), ni celui de l'Indre, ni les lieux-dits, qui doivent être fort nombreux.

Digitized by Google

(Aveyron) est relaté sous une forme latinisée (*actum apud Interaguas*) dans un acte de 1277 (Saige et Dienne, *Doc. hist. relatifs à la vicomté de Carlat*, 1900, I, 128) : n'est-ce point le reflet d'une forme romane *aga*? Lalanne (*Dict. hist. de la France*) a trois articles « *Entraigues* ou *Entragues* » relatifs, le premier à des familles du Forez (d'Urfé), de Lyonnais, Provence, etc., le second à une famille du Languedoc, le troisième à la maison la plus célèbre, celle qui porte le nom de la localité du Rouergue, et dont le nom s'écrivait, aux XVe et XVIe siècles, Balzac d'*Entragues*, évidemment par archaïsme traditionnel.

Fort curieux est le nom de *Médagues* (c^ne^ de Cunlhat Puy-de-Dôme), ancien siège d'un prieuré (localité détruite). Un mémorial des chartes de fondation publié dans les *Mémoires de l'Académie de Clermont* (1877, 411-431) et d'époque non déterminée (les chartes remontent à la fin du XVe s.) offre les formes « de *Mediis aquis*, vulgo de *Mesdagues* (415), *Medagues* (416), *Mesdasgue* (421) : la forme *Medague* » est évidemment la bonne ; dans les autres, le scribe a introduit des *s* parasites. Dans les *Pouillés des diocèses de Clermont et Saint-Flour* publiés par Bruel, on relève p. 108 *B. Mariae de Medargues* et p. 109 *Prior de Medagnes* (corr. *Medagues*). Cassini écrit *Medague*, Maury *Medagues* dans son *Atlas départemental*. S'agit-il d'un composé de *aqua* ? Il le semble bien, encore qu'on ne puisse l'affirmer : en tout cas, il ne saurait remonter à MEDIIS AQUIS, mais pourrait représenter MEDIUM DE AQUAS. Toutefois la présence d'un *e* final dans tous les exemples, au lieu de l'*a* qu'on attendrait, laisse des doutes.

Un autre nom de lieu intéressant est *Agal*, *Agau*, nom de divers ruisseaux, notamment dans le Gard. Celui qui sort de la fontaine de Nîmes est appelé *Cagantiolus* en 940, *Rivus* en 995, *Aqualis* à partir du XIIIe s. ; un autre (c^ne^ de Saint-Gilles) est *Agals* en 1064. AQUALIS ne fait pas difficulté.

Digitized by Google

Reste enfin le témoignage des parlers actuels, qui ne sont pas non plus absolument muets. L'A.L.F. a enregistré le type *aiga* dans tout le domaine provençal, sauf à Gavarnie (*ạgo*). J'ai vérifié sur place la forme *ạgo* : j'en ai délimité l'aire, qui s'étend de Gavarnie, par Gèdre, à Luz [1], tandis que la vallée de Cauterets dit *ạigo*. Allèguera-t-on une influence espagnole, en arguant que les mêmes patois disent *yẹgo*, jument? Mais autant l'emprunt de *yẹgo* est explicable, en raison du commerce des chevaux, autant celui de *ago* l'est peu. En tout cas, à l'autre extrémité du domaine d'oc, j'ai retrouvé les mêmes formes, résidus irrécusables, cette fois, de l'ancienne forme, et qui corroborent les *aga*, *agua* médiévaux : « eau » se dit *ạgå* dans un petit groupe de patois archaïsants au sud-est d'Ambert, sur les confins du Forez (Saillant, Saint-Romain), région où la diphtongue romane *ai* est bien conservée (*årậirẹ*). — Enfin je rappelle *ạigwa* de Castillon de Larboust, que j'explique, comme le catalan occidental, par la réfection d'un ancien *agwa* (le *w* s'étant conservé devant *a* dans un patois très archaïsant ; fait plus général, au Sud-Ouest, après *k*).

Je crois avoir réuni un ensemble de faits assez nombreux et assez probants pour présumer qu'une forme *aiga* venue du bas Rhône a remplacé *aga* en provençal, *auga*, *augwa* en béarnais et catalan, pour se croiser avec *agwa* en catalan occidental (et à Castillon) : deux cantons archaïsants, aux deux extrêmes (Gavarnie ; Saillant), sont seuls restés hors d'atteinte. Reste à expliquer l'origine de cette forme *aiga*, qui n'est pas plus phonétique à Arles qu'en Gascogne ou en Catalogne.

1. Peut-être en trouverait-on d'autres exemples dans quelques recoins archaïsants des Pyrénées. Malheureusement, me fait observer M. Bourciez, le Recueil des idiomes de la région gasconne ne renferme pas le mot « eau » et ne l'a donné que d'une façon sporadique, comme traduction de « rivière ».

Digitized by Google

On a supposé (E. Bourciez, P. Fouché) que *aiga* serait le représentant de la forme vulgaire ACQUA enregistrée par l'*Appendix Probi*. Cette hypothèse me semble difficile à admettre. Présumer que le *c* de ACQUA ait pu se vocaliser, n'est-ce point céder à une illusion graphique ? ACQUA, conservé par l'italien, représente un exemple de redoublement (ou, plus exactement, de prolongation) de la consonne, tendance qui commençait à se manifester dans le latin vulgaire d'Italie et qui devait prendre une grande extension dans la péninsule. Le *k* prolongé, tenu, ou géminé d'*akkwa* serait-il donc plus favorable à la palatalisation que le *k* simple ? Bien au contraire, en ce qui concerne la palatalisation de la voyelle voisine, si l'on songe qu'on explique l'opposition gl*a*ce-pal*ais* en français par un redoublement **glakkia*, à peu près imposé par *PLATTIA > *place*. Conçoit-on mieux un dédoublement *ak-kwa* > *ai-kwa* ? Non, car nous n'en avons aucun exemple, que je sache : la consonne prolongée acquiert, au contraire, une intensité plus grande qui s'oppose à sa dislocation comme à son altération ; les phonèmes écrits *cc*, *pp*, *tt*, *ss*... sont les plus résistants de tous dans l'évolution des langues romanes, sans compter que ces groupes sourds ne se sonorisent jamais : il faudrait admettre un passage tardif de *aikwa* à *aigwa*, deuxième invraisemblance.

Je crois qu'il faut chercher l'origine d'*aiga* dans l'extension d'une forme empruntée à des parlers voisins, en l'espèce au franco-provençal. L'ancienne forme lyonnaise du mot était *aygui* = *aigi* jusqu'au XIVe siècle (*Romania*, XII, 563), plus tard *eygui*, puis *égui* ; le type du Forez méridional est *aigua* > *ẹ̈ga* (Veÿ), tout comme en bas Dauphiné (communication de feu Ronjat) [1]. Il est vraisemblable

1. Je ne me porterais pas caution, d'ailleurs, de la phonéticité des formes franco-provençales, et je me demande si les types *aiga*, *aigi* n'auraient pas été formés, à une époque antérieure, par croisement entre un *aiwa* indigène (largement représenté encore en franco-provençal) et l'*aga*

Digitized by Google

que la forme lyonnaise-dauphinoise a fait tache d'huile en gagnant de bonne heure le bas Rhône, où *aiga* a supplanté *aga*. Des extensions analogues s'observent de nos jours pour le même mot. A Suse, le docteur Couvert m'a signalé que, en dialecte local, la forme *ève*, courante vers 1880, avait fait place à l'italianisme *ąkwa* (*acqua*) et tendait à disparaître dans la montagne. Dans la vallée d'Aoste, la carte de l'ALF montre une juxtaposition et un entrecroisement de *ęigę* (*ęgę*) — *ęvę*, *ęwę* [1], qui ne s'explique que par la progression du premier type, importé, aux dépens du second, indigène (cf. le nom de lieu *Entrèves*, près de Courmayeur). En Savoie, *ęva* occupe tous les patois archaïsants (la plupart en haute montagne) à l'est, ce qui fait présumer que le type *aiga* > *ègę* a remonté de la plaine. De même, l'ancien français *eaue*, dont le rapport avec *aive* > *ève* est phonétiquement inexplicable (le *v* est resté dans *brève* comme dans *trève*) ne peut être élucidé que par l'hypothèse d'une contagion dialectale : substitution d'un type picard *ève* (où le *w* a appelé l'*a* comme l'*l* vélarisé) au francien *ève*, infériorité sans doute, après la monophtongaison *a.* > *ę*, par l'homonymie avec *Eve* (cf. des amphibologies « un seau d'. . . Eve », qui devaient paraître irrespectueuses) [2].

primitif provençal. C'est une autre étude à faire, en analysant parallèlement le développement de EQUA, AEQUARE dans le Lyonnais, le Dauphiné, etc.

1. L'ALF et le *Dict. savoyard* de Constantin-Désormaux n'ont relevé le *w* qu'en Chablais ; j'ai noté *ęwa* à Bramans (Maurienne).

2. L'ancien français offre une multiplicité de formes que les divergences entre la langue de chaque auteur et celle des différents scribes accentue encore. Néanmoins, en attendant qu'une analyse minutieuse vienne reconstituer la répartition originaire des formes (surtout à l'aide des textes non littéraires bien localisés), il apparaît que les formes terminées en *-ue* relèvent du groupe picard-wallon, et que la région de Bourgogne-Champagne (Villehardouin, etc.) a eu un type *aigue* en connexion avec la forme et l'aire lyonnaises. — La question n'est pas moins délicate dans le nord-ouest de l'Italie, où le provençal *aiga*

Digitized by Google

Quelle est la cause qui a pu infériориser le type provençal primitif *aga* ? Je suppose que l'homophonie avec le suffixe *-aga* (lat. -ACA) encore très vivace au moyen âge, homophonie consécutive à la réduction *gw* > *g*, a pu être prépondérante. *Aga* a dû donner l'impression d'un mot sans radical, donc sans caractéristique, comme *ive* supplanté par *jument*, *issir* par *sortir* [1]. Renforcé en *aiga*, le nouveau type, mieux constitué et mieux individualisé, a fait fortune, puisqu'il s'est étendu jusqu'à l'Océan et, en Espagne, jusqu'en valencien.

*
* *

2. — Provençal *chin*, chien.

La forme *chin*, chien, qu'on rencontre dans quelques exemples (très rares) en ancien provençal, a depuis longtemps intrigué les romanistes. C'est au point qu'Appel (*Chrestomathie*, 80, 35) a prétendu que le mot ne devait pas signifier « chien » dans un passage bien connu de Peire d'Alvernhe, où le mot à un *n* fixe (*chins* rime avec *retins*). A quoi Emil Levy, dans son *Provenz. Suppl. Wœrterbuch*, a rétorqué fort justement que la forme, si rare soit-elle, n'est pas isolée : il en cite trois autres exemples : *Girart de Roussillon*, 1457 ; *Blandin de Cornouailles*, 783 (*Romania*, II, 182) ; *Ludus Sancti Jacobi*, où *chins* rime avec *dedins* (*Revue des langues romanes*, I, 107). J'ajoute, pour la basse Auvergne, un exemple de 1477, où *chis* rime avec *connils* (*Morph. du patois de Vinzelles*, Appendice, p. 254). — L'ex-

déborde dans la vallée d'Aoste, les vallées vaudoises, et plus au sud. Toutefois *aigua* > *egwa* semble la forme normale en Ligurie, jusqu'à plus ample informé ; l'*aigua* de Fontan (ALF, 990) paraît se rattacher à ce groupe, bien qu'une influence provençale soit encore vraisemblable.

1. Cf. Gilliéron, *La faillite de l'étymologie phonétique*, 96 sqq. ; A. Dauzat, *Essais*, I, 24.

Digitized by Google

tension qu'a prise cette forme dans les patois actuels confirmerait, s'il en était besoin, l'authenticité des anciennes graphies. Un provençaliste comme Appel est inexcusable d'avoir ignoré que *chin* est la forme mistralienne.

Chin ou *chi* est-il phonétique dans une région du domaine provençal ? Je l'ai cru jadis (*Phon. hist. du patois de Vinzelles*, 60-61), mais j'ai reconnu ensuite que c'était une erreur, et, dans mon *Glossaire étym. du patois de Vinzelles*, 4383, j'ai indiqué brièvement que c'était une forme importée de l'Est. En effet, en basse Auvergne, la consonne palatale ou palatalisée n'exerce aucune influence sur l'*a* subséquent, et ce n'est pas la présence d'une nasale finale après cet *a* qui peut, comme je le présumais, produire un tel phénomène : il suffit d'ailleurs de penser à CHRISTIANUM > *crestiá* > *krìtyâ*, à JAM > *ja* > *dza*, rapprochés de la finale -ANUM > *a(n)* > *á* > *ó*, de CATTUM > *tsa*, de COLLOCARE, -ATUM > *kùtsá*, etc. L'analogie de *CANNAPEM > *chirbe* que j'alléguais n'est pas concluante : car c'est aussi une forme importée.

D'où vient la forme ? Sûrement du franco-provençal occidental, où *chin* est phonétique [1], et très probablement de Lyon, qui fut longtemps un grand exportateur de mots et de formes, vers l'ouest comme vers le sud. L'*n* final se maintenant en franco-provençal, on s'explique la forme *chin* sous la plume d'écrivains dont la langue ignore l'*n* dans les mots traditionnels. Les patois d'Auvergne et du Limousin oriental qui ont adopté cette forme, l'ont d'ailleurs mieux assimilée, puisqu'on ne retrouve nulle part de nasalité, à l'exception d'une demi-nasale relevé par Edmont à Ennezat (804) : *teyə̃*, influencé peut-être par le français. — Il y a eu plus de flottement dans la région rhodanienne. Si l'on songe que la limite de l'*n* caduc est à peu près for-

1. On a encore *chin* à Saint-Etienne au début du XVIIIe siècle (E. Vey, *Le dialecte de Saint-Etienne*, v° *chin* au Glossaire). J'ai indiqué cette forme entre crochets sur la carte.

Digitized by Google

mée par le Rhône (voir les cartes *foin*, *pain* etc. de l'ALF), on remarquera qu'au voisinage du franco-provençal (par réaction) le type *chi* déborde largement sur la rive gauche (836, 837, 847...) tandis qu'au sud, en revanche, on trouve des *chin* assez loin à l'ouest, jusque dans l'Hérault (759) : faut-il en conclure que, dans la région du bas Rhône, la rive gauche, sur laquelle se trouvent les grandes agglomérations, a opéré la substitution la première et a repassé *chin* à la rive droite? Même flottement pour la transposition du phonème palatal dans la contrée où *k* (*ka*) est conservé : l'ouest du Rhône a adopté généralement *tɛ*, l'est *ts*. Cela tient au phonétisme des parlers qui ont transmis la forme au bas Languedoc d'une part, à la Provence de l'autre : si l'on se reporte à dernière carte qui accompagne mes *Essais de géographie linguistique* (2e série), on verra que justement les patois palatalisants les plus méridionaux du Vivarais ont le *tɛ*, ceux de la Drôme (vers le Rhône) le *ts*. — Les formes auvergnates notées avec *œ* par Edmont (*tɛœ*, 703, 807, 812; *tɛyœ*, 704, 705, 805) appellent une explication. Cet *œ*, qui n'est nullement un *œ* fermé, mais un *e* muet (*ə*) très net, résulte comme je l'ai expliqué [1], d'une dissimilation de *i* sous l'influence d'un phonème précédent : *tsi* aboutit à *tɛə* comme *si* à *ɛə*, à la suite de la palatalisation de *s* devant *i* (*si* > *syi* > *syə* > *ɛə*); *sy* passe toujours toujours à *ɛ* dans la région.

L'extension géographique du type *chin* (*chi*) est remarquable. J'ai tracé sur la carte ci-jointe la limite méridionale approximative de la palatalisation de *a* tonique libre par un phonème palatal précédent (sauf à l'ouest, à cause de la discordance entre les noms de lieux et le vocabulaire courant [2]). Au nord de cette ligne, les types actuels en *ẽ*,

1. *Géogr. phon. d'une région de la basse Auvergne*, pp. 19 et 69.

2. D'après les noms de lieux (état primitif) la limite passe au sud des points 515-525 ; d'après le vocabulaire, au sud de la poche saintongeaise (A. Dauzat, *Les noms de lieux*, 78).

Digitized by Google

eyè, eẽ, tsè... ont été réunis, car leur séparation serait artificielle : sur certains points (le Bourbonnais par exemple) *eẽ* représente un ancien *chien* ou *chen*, tandis que plus à l'est les anciens types *chin* et *chien* ont abouti au même phonème nasal ; seule une étude minutieuse de chaque groupe de patois permettrait de reconstituer l'aire médiévale primitive de *chin*. Ce qu'on peut affirmer toutefois dans l'ensemble, c'est qu'au *chien* ou *chen* bourbonnais et berrichon s'opposait le *chin* lyonnais. — Du Lyonnais, *chi(n)* a donc gagné d'une part l'ouest, c'est-à-dire, par la trouée de Thiers, Clermont (dès le XIIe siècle) d'où il a rayonné sur la haute vallée de l'Allier, le nord du Cantal, l'ouest du Limousin, puis le sud-ouest (Velay), d'autre part la basse vallée du Rhône, où il serait intéressant de jalonner historiquement les étapes dans les textes provençaux depuis la fin du moyen âge ; du Rhône, la forme a gagné la montagne des deux côtés, surtout dans les Alpes. — Il est remarquable que les formes médiévales les plus anciennes, (XIIe siècle) se rapportent au nord de la langue d'oc : Peire d'Alvernhe était Clermontois ; *Girart de Roussillon* a été écrit dans la Marche limousine. Au contraire, le *Ludus S. Jacobi* (XVe siècle, région de Marseille) atteste qu'à cette époque *chin* avait gagné la Provence occidentale. Quant à l'auteur de *Blandin de Cornouailles* (XIVe siècle), il parait Catalan : son emploi de *chin* ferait présumer qu'il a séjourné dans la région du bas Rhône (à moins que la forme ne relève du scribe [1]).

Les patois actuels nous montrent l'extension d'une autre forme, que l'on retrouve également au moyen âge : c'est le limousin *tsé*, qui, en face de *pá—po, má—mo*... (pain, main) d'une part, *tsąbro*... de l'autre, n'est pas plus phonétique que le *tsī* de Provence. Emil Levy a relevé le pluriel *ches*

1. Le scribe emploie des graphies italianisantes (*gh* = *gu*, etc.). Il a donc pu subir des influences rhodaniennes.

Digitized by Google

dans Guillaume de Tudela : on sait que ce poète, originaire de Navarre, a écrit dans une langue assez incorrecte, qui accuse des influences septentrionales. Il y a là un limousinisme caractérisé (sans doute vulgaire au XIIIe siècle ; comme l'anonyme catalan, écrivain étranger il aurait accueilli un vulgarisme sans le descriminer). De toute évidence, il s'agit d'une adaptation de la forme française, qui devait être *chen* dans la région voisine où on l'a empruntée (il faudrait colliger les anciennes formes du mot en Angoumois, Poitou, Berry). Les formes en *i* (*tsĩ*, 610 ; *ei*, 509 ; *ei* 506, 519), qu'on relève au nord-ouest du Limousin, peuvent représenter, suivant le cas, soit le prolongement du *chi* auvergnat, soit une adaptation ou une évolution normale (ce dernier cas doit être celui du point 509) d'une forme d'oïl.

Quelle est la cause qui a provoqué une substitution aussi générale, puisque celle-ci a gagné à l'heure actuelle une bonne moitié du domaine provençal ? Je crois que la forme originaire a été infériorisée par une paronymie gênante avec le nom du chat. En latin vulgaire, *canis* et *cattus* avaient un ensemble de caractéristiques phoniques très différentes, qui sont allées en se réduisant en provençal : *chan*, au nord, et plus encore *chá* (type arverno-limousin) était assez voisin de *chat*, comme, au sud, *can*, *cá* de *cat* ; au pluriel, *chanz-chas* et *chaz*, *canz-cas* et *caz* étaient encore plus proches, en prêtant à une amphibologie fâcheuse dans la prononciation rapide. Les langages voisins, où *canis* seul avait éprouvé la palatalisation, offraient pour le chien des formes mieux différenciées : *chin*, *chien* en face de *chat* (*cat*) : est-il surprenant que l'une et l'autre aient progressivement gagné les parlers limitrophes, et fait tache d'huile ? La substitution peut être saisie sur le vif sur le pourtour actuel de l'aire *chi*(*n*), toujours en progrès : ainsi à Lavigerie (versant nord du Lioran), où « chat » se dit *tɕà*, la forme *tɕi* gagne sur la forme traditionnelle *tɕò*.

Digitized by Google

La forme palatalisée (type *chá*, *chan*) a été submergée complètement, à part quelques résidus : sa contiguïté géographique et sa parenté phonique (par similitude de l'élément consonantique) expliquent amplement sa disparition complète. — Quant à la forme non palatalisée, si la variante *kan* est plus atteinte que *ka*, cela tient uniquement à sa situation géographique dans la basse vallée du Rhône, grande voie de communication particulièrement sujette aux influences venues du nord, tandis que le Massif Central et les Causses offrent une barrière de résistance, que la carte montre d'une façon remarquable.

Dans les patois que leur éloignement a tenus à l'abri de la substitution précédente, la paronymie a pu être supportée, mais, comme elle gênait, la langue a cherché à l'éliminer par d'autres procédés, en développant notamment la tendance au remplacement du nom de l'adulte par le nom du jeune. Celle-ci est d'ordinaire spéciale aux animaux d'élevage, pour une raison de psychologie sociale bien connue [1] : on l'a étendue ici au chien, où elle n'aurait pas eu sa raison d'être sans un adjuvant d'un autre ordre. Le diminutif *kaɲó(t)* (*cagnot*) prend la place de *ka(n)* dans la vallée de la Garonne en aval de Toulouse, tandis qu'entre Toulouse et la Méditerranée (Lauraguais, pays de Foix, Aude...), c'est le mot *gotz* > *gus* [2], signifiant « petit chien » au moyen âge, qui désigne aujourd'hui l'adulte. Sur ces deux faits, l'ALF est exactement d'accord avec le *Trésor du félibrige*.

On sait qu'un accident a changé anciennement *cat* en *gat* dans une partie du Midi comme en Italie. On peut se demander si en langue d'oc la stabilisation d'un accident

1. A. Dauzat, *Essais de géographie linguistique*, I, 2.

2. M. Meyer-Lübke (REW 4789) explique ce mot par une onomatopée, ce qui n'est pas certain. Ne pourrait-on penser à un dérivé **gūtius* du radical gaulois *gutu-*? (Cf. irlandais *guth*, voix). Le sens serait « aboyeur ».

Digitized by Google

(qui doit remonter à la sonorisation des sourdes intervocaliques : ILLU-CATTU > *lo-gat*, ILLOS-CATTOS > *los-kats*) n'a pas été favorisée par le besoin de différencier les noms du chien et du chat. Inversement, il est notable qu'à l'heure actuelle le nom traditionnel du chien a mieux résisté dans l'aire de *ɟat* que dans celle de *kat* : dans le Var et les Alpes Maritimes, les deux aires *ɟat* sont en même temps des zones de résistance de *kan*. En Gascogne, la substitution de *kaɲot* à *ka*(*n*) s'opère en bordure de l'aire *ɟat*, et plus généralement du côté de *gat*. Seule l'aire *ɟus* > « chien » est entièrement dans le domaine de *ɟat* : ce qui prouve que, même entre *ɟat* et *ka*, l'incommodité de la paronymie a été ressentie. D'autre part, il est remarquable, comme M. Gamillscheg l'a montré en rapprochant les deux aires sur une même carte [1], que *ka*(*n*) a mieux résisté lorsqu'il s'est trouvé en face de *kat*, *ɟat*, avec *t* final (conservé dans le sud-ouest, le sud centre et l'extrême sud-est) qu'en face d'un *ka*, *tsa* sans *t* final. L'influence de la paronymie ne saurait donc faire aucun doute.

*
* *

3. — Auvergnat *jalh*, coq.

Pour rendre compte du type régional *djai* — *dʒai*, assez répandu dans la basse Auvergne, j'avais supposé [2] un latin vulgaire *GALLIUS, formé sur le modèle de créations analogues assez nombreuses [3]. Si je crois toujours que la

1. *Die Sprachgeographie* (Neuphilologische Handbibliotek, II), p. 61.

2. *Phonétique hist. du patois de Vinzelles*, p. 62 ; *Morphologie du patois de Vinzelles*, p. 54 ; *Géographie phonétique d'une région de la basse Auvergne* p. 78; *Glossaire étym. du patois de Vinzelles*, nº 1025. La forme médiévale *jalh* devrait être précédée partout de l'astérisque, comme elle l'est dans le Glossaire : car je ne l'ai jamais rencontrée dans les anciens textes.

3. Cf. A. Thomas, *Essais de philologie française*, pp. 74-78.

Digitized by Google

diphtongue *-ai* de *dzai* (plus ou moins altérée dans les patois actuels) représente un plus ancien *-alh*, je ne pense plus qu'il faille remonter au latin vulgaire pour expliquer cette forme divergente. C'est un des nombreux cas où le fait phonétique doit être interprété à l'aide d'autres éléments, et où la géographie linguistique nous montre combien on a tort de projeter, par une grave erreur de perspective, sur le plan lointain et trop commode d'un latin vulgaire complaisant à l'extrême, des diversifications généralement bien postérieures [1].

Les textes médiévaux ne peuvent résoudre la question. Car le mot « coq » ne se rencontre pas dans les textes assez rares qui pourraient être localisés avec certitude dans les régions où apparaît aujourd'hui le type *djai — dzai*. Il faut donc analyser la répartition géographique actuelle des formes.

Je n'ai pas recueilli le mot dans toutes les communes de la région. Mais je crois que mes sondages ont été assez rapprochés pour faire apparaître, sur la carte ci-jointe, l'extrême irrégularité de la distribution respective des types *djai-dzai* et *djal-dzal* > *djau, dzau* [2]. Le second entoure le premier : preuve que *jalh* > *dzai* s'est formé dans l'aire *jal* > *dzau*. — Un premier groupe *djai-dzai*, le plus important, et qui paraît homogène, occupe le Brivadois et

1. Dans le même sens, Terracher, *L'histoire des langues et la géographie linguistique*, Oxford, 1929, p. 21.

2. L'*l* final s'est conservé au sud et à l'ouest du Lioran. Au nord du Cantal et dans le Velay, l'*l* final issu de *ll* latin, tardivement amuï, aboutit à un élément imprécis, devenu tantôt consonantique (*ŷ* tirant sur *ĉ* : Lavigerie, points 709, 719), tantôt vocalique (*i* à 811-12-13). (Cf. *Bull. de la Société de ling.*, communication de M. Roques, t. XVIII, 1912-1913, p. IX). Le réactif est « cheval », qui donne *tsavaŷ* à 709... comme *dzaŷ*, *tsavai* à 811 comme *dzai*. Au contraire, dans le Brivadois, le Puy-de Dôme et les confins de la Corrèze et de la Loire on est dans une autre aire phonétique : le type *dzai, djai*, qui s'oppose partout à *tsavau, teavau*, ne peut reposer que sur un *-ai* ou un *-alh* médiéval.

Digitized by Google

le Lembron, sous les formes phonétiques *dzèi* au sud (Sainte-Ilpize, Brioude, Arvant, Sainte-Florine, Moriat, Nonette, Vodable...), *dzè* plus au nord (Vinzelles et environs, Saint-Étienne-sur-Usson, Saint-Genès-la-Tourette. Orbeil, point 807, Madriat...). On le retrouve plus à l'est (815 [1] et 816; et à Saillant, *dzái*, Saint-Anthème et La Chaulme, *dzàè*), à Ambert (*djai* d'après Michalias [2], où Edmont a relevé *djau*); puis, tout à fait isolé, au nord-est de la Corrèze (Bort, 708; *dzè* à Ussel; Eygurande, Merlines, Aix-la-Marsalouse ont *dzo*), dans un petit groupe au sud-est de Clermont (*dzèi*, Les Martres, la Roche-Noire; *dzéi*, Busséol; entre les *dzò* < *jau* du Cendre, Vic-le-Comte, Laps, Malintrat, Beauregard, Glaine, Sugères... et les *dzœ* < *jau* de Monton, Ponteix, *dzœu* de Coudes, *dzau* d'Issoire), plus sporadique encore à Chanat (*dzè*), à Montaigut-le-Blanc (*dzái*). Ces divergences s'affirment dans de petits groupes de patois homogènes, par exemple entre Tourzel (*dzœ* < *dzau*) et Vodable (*dzèi* < *dzai*), entre des villages en relations étroites; enfin certains patois hésitent plus ou moins entre les deux formes (Ambert, Saillant). Autant de présomptions en faveur du peu d'ancienneté de la scission.

Il n'y a donc pas lieu d'en chercher l'origine en latin. Un dérivé *GALLIUS, coq, n'est pas attesté en bas latin [3] et n'est postulé, à notre connaissance, par aucun parler roman. S'il est peu vraisemblable qu'une telle création latine ait pu se limiter à la basse Auvergne, l'irrégularité de la répartition géographique et la conservation de *jau* > *dzau* dans la majorité des parlers, spécialement dans les centres con-

1. Où Edmont note *dzai* en face de *tsava*. Pour le rapport des finales *-a* et *-au*, cf. ma *Morphologie du patois de Vinzelles*, pp. 36-7.

2. Michalias n'a noté que *djai* dans son Glossaire, mais il m'a confirmé qu'on employait aussi *djau*.

3. M. Meyer-Lübke postule un *adjectif* *GALLIUS, bigarré (REW, 3663), qui d'ailleurs n'est pas sûr, et qui ne saurait convenir ici.

Digitized by Google

servateurs (région de Clermont, Issoire, Thiers, Ambert) et les régions ou localités archaïsantes (groupe du Mont-Dore-Eygurande, région d'Echandelys, Monton, le Cantal, la haute vallée de l'Allier) rendent cette hypothèse totalement inadmissible.

Il s'agit donc d'une création romane relativement récente, qui a substitué, à l'étape *jau* = *djau*, une forme **jalh* ou **jai* à la forme traditionnelle. Nous avons dit que la phonétique ne nous offrait aucun critérium pour postuler *jalh* plutôt que *jai*, une évolution très générale ayant réduit anciennement *l* mouillé final à *y* > *i* dans toute la contrée.

En faveur de **jai*, on peut songer à une attraction paronymique de « geai », dont le type régional est précisément *jai*. Ce phénomène me paraît peu probable, car l'attraction s'exerce au profit d'un mot fort, très répandu, sur un mot faible, moins usité. Or ici le mot fort est évidemment « coq », vocable d'un usage quotidien, tandis que les occasions de parler du geai sont bien moins fréquentes. Le premier mot, gravé dans la mémoire plus profondément que le second, ne saurait donc être troublé, quand on l'évoque, par celui-ci.

Je présume donc qu'on a passé de *jau* à *jalh* et que cette dernière forme constitue un renforcement, une sorte de dérivation régressive pour remettre en harmonie avec les membres d'une famille assez nombreuse un mot que la vocalisation d'*l* en *u* avait isolé. Ces dérivés forment un groupe important, aujourd'hui un peu disséminé, mais qui devait être compact dans chaque parler (l'évolution *dzalγ* > *dzai* > *dzè* a de nouveau isolé le chef de file, en provoquant cette fois la dislocation de la famille). Il y a d'abord un diminutif très répandu *dzalγu*, jeune coq (Vinzelles, Ambert, etc.) qui représente théoriquement *GALLIONEM, sans qu'il soit nécessaire, encore une fois, de remonter au latin vulgaire pour expliquer une dérivation *-ion(e)*

Digitized by Google

qui est restée vivace pendant une partie au moins du moyen âge. On m'a signalé *dzaḷyàr*, vieux coq, dans la région des Monts Dore. Voici *dzălyà*, cocher (la poule), Lavigerie, etc. (**jal-i-ar* > *jalhar*) ; *dzaḷyó*, coquelicot, à Léotoing, *dzălyā*, id., à Saint-Ilpize, — tous mots avec l'*i* > *y*, thème de dérivation. Le nom du coq se présente parfois sous forme d'un dérivé de même type : *dzălyạ̀u* (Besse et environs : = *jal-i-aut* ; le sens originaire doit être « gros coq ») ; *dzayar* au point 817. Il faut noter enfin que la palatalisation de *l* devant *i*, générale dans toute la contrée, avait introduit *l* mouillé dans GALLINA > *jalina* > *dzaḷyịna* [1], mot qui a dû avoir, avec *dzalyu*, une influence prépondérante sur la réfection de *dzau* en **dzaly* : il est donc vraisemblable que cette réfection est postérieure à la palatalisation de *l* devant *i* (ce dernier phénomène ne paraissant guère antérieur au XVIIe siècle) [2]. Citons aussi des composés, qui offrent *l* palatalisé par l'*i* subséquent : *dzâr-dzălyi*, chant du coq (Lavigerie), *djéudjalyi*, femelle [originairement : poule] stérile, à Ambert, que Michalias avait oublié dans son Glossaire et qu'il m'a signalé.

La réfection de *dzau* en **dzaly*, d'après *dzaḷyịna*, *dzaḷyu*, etc. s'explique donc aisément. C'est l'évolution phonétique **dzaly* > *dzại* qui a amené ultérieurement une rencontre homonymique avec le nom du geai. D'où une certaine gêne dans les patois, qui s'en tirent généralement en appelant le geai « geai de bois » (*dzè dè bòu*, Vinzelles ; *jai de beu* = *djai dè bọ̀u* à Ambert, etc.). Cette homonymie a pu favoriser le remplacement du mot par *coq* (repris au français) qu'on observe sur les confins du Forez (*kòk* à Ver-

1. Le mot a disparu aujourd'hui au sens de « poule » (cf. mes *Essais de géographie linguistique*, 1re série, 41-43). Il devait être encore bien vivant au XVIIe siècle.

2. C'est au XVIIe siècle qu'apparaissent les premières palatalisations consonantiques en français moderne (A. Dauzat, *Manuel d'histoire de la langue française*, § 115). Dans les textes en patois d'Auvergne, on n'en relève aucune trace antérieure.

Digitized by Google

rières) : cette dernière localité, entre les *jalh* de 808, 816 et de la région Saint-Anthème-Saillant, devait en effet avoir ce dernier type, et non *jau*.

*
* *

4. — CUCC-, TUCC-, ZUCC-, *suc*, hauteur, montagne.

Voilà déjà longtemps que j'ai été intrigué par la double série *tuc-suc*, signifiant « hauteur, montagne » en diverses régions du Midi et cristallisée dans les noms de lieux sur un domaine plus vaste. Les deux types ne coexistent jamais au même endroit, et, bien que leurs aires ne soient pas nettement délimitées, ils appartiennent généralement à des régions différentes. Il semble *à priori* qu'on soit en présence de deux variantes d'un même mot. Une seule langue peut expliquer l'alternance *t-s* à l'initiale : c'est le germanique, qui a connu la mutation $t > ʒ$ (= *ts*) entre les VIe et VIIIe siècles, c'est-à-dire à l'époque où il était en contact intime avec le roman en Gaule et dans l'Italie du Nord. Certains mots germaniques (les plus nombreux) ont pénétré en roman avec *t* ; d'autres, les emprunts plus récents, avec *ʒ*, devenus *s* en français et provençal (mais *c* = *tɛ* ou *ʒ* = *ts* en toscan, *ts* en lombard-vénitien) ; quelques termes offrent, suivant la région (et la date d'emprunt), deux variantes, comme fr. *touffe*, it. *ciuffa* [1]. Toutefois quand on cherche en germanique, on ne trouve aucun substantif, aucune racine de sens voisin pouvant rendre compte d'un emprunt. Il y a là une énigme dont il serait intéressant de trouver le mot. Pour y parvenir, j'ai étendu mon enquête à d'autres formes.

Étudions d'abord la répartition géographique des différents

1. Meyer-Lübke, REW 8989 ; cf. aussi *ibid.* 8531 (it. *taccagno*, lombard *tsukañ i*), 8598 (it. *tattera* et *ʒazzera*), 8726 (vx. fr. *toivre* et *ʒoivre*), 8730 (fr. *tique*, it. *ʒecca*), 8759 (it. *tetta* et *ʒizza*.)

Digitized by Google

types. Comme nom commun, l'ALF a relevé *tuk*, montagne (carte 874) au sud-ouest du gascon (674, 681, 683, 690 ; *tat* à 648 paraît être un croisement avec le type *tepo* qu'on retrouve à 658-9, etc. ; cf. REW, 8731, où le mâconnais, savoyard, etc. est oublié). Mais ce sens est conservé sur un plus vaste domaine. Mistral enregistre *tuco*, hauteur, butte, en Gascogne et en Périgord. M. N. Sabord m'a signalé *tuquet* (*tukè*), monticule, ou plutôt sommet d'un monticule, dans le patois d'Eymoutiers (Charente). Le mot, enregistré dans le *Dictionnaire béarnais* de Lespy [1], est encore bien vivant dans les Pyrénées : M. Meillon (*Toponymie de la vallée de Cauterets*, 163 sqq.) indique pour *tuc* le sens « tertre, coteau, mont » et pour la variante féminine, qu'il écrit *tuqua* et qui paraît plus spécialement toponymique, une valeur voisine, mais plus spécialisée toutefois à Cauterets (hauteur pointue, pointe rocheuse). Le guide Joanne des Pyrénées donne au contraire le sens « montagne à cime arrondie », qui a dû être pris dans la région de Luchon. On trouve *tucor*, hauteur (corr. *tucol* ?) dans les Comptes de Riscle ; le dérivé *tucou* (*tukù*) représentant *tucól* est attesté en toponymie et dans quelques patois (le Joanne indique *tucô*, butte, à Auch) et le sous-dérivé *tucoulet* a été enregistré par Lespy en Béarn et par Sauvages en languedocien (pointe ou sommet d'une montagne). Comme sens métaphorique, Mistral donne : courge (Languedoc), tête (avec renvoi à *suco*), et vin du cru (vin de colline ?) à Béziers. — Si nous passons aux noms de lieux, *Tuque* est très répandu dans les Pyrénées centrales, avec des altérations vers l'est (la *Tute* de l'Ours, près d'Ax-les-Thermes ; le *Tauch*, S. de l'Aude ; pic de la *Tausse*, près de Montlouis) [2] : c'est presque toujours un nom de montagne précédé de l'article. Comme noms de localités, j'ai relevé dans le

1. A. Luchaire (*Recueil d'anciens textes gascons*) n'a ni *tuc*, ni *suc*, ni *cuc*. Ce devait être un mot vulgaire au moyen âge.

2. *Tuchan* représente un cognomen latin tout différent.

Digitized by Google

Dictionnaire des postes : *Tucau* (Haute-Garonne), *Tuc*-Gaillat (Landes), *Tuco* (Haute-Garonne, Landes, Hautes-Pyrénées), *Tucou* (Gironde), *Tucoulet* (Hautes-Pyrénées), *Tucq* (Landes), La *Tuque* (Dordogne, Gironde, Lot-et-Garonne), *Tuquel* (Tarn-et-Garonne), *Tuquet* (Dordogne, Gironde, Lot-et-Garonne), les *Tuquets* (Tarn). J'y joins le tunnel de *las Tuquettes* entre Périgueux et Agen (au sud de Saint-Front). Ajouter aussi *la Tuque*, quartier de ville (Mistral) en Gascogne et Périgord. — Cette aire paraît correspondre, à première vue, à un foyer d'action wisigotique.

Mais le type, sous la forme altérée *Truc*, s'étend bien au delà vers le nord et surtout le nord-est [1]. On trouve déjà *truc* plus ou moins sporadiquement dans le domaine précédent (Hautes-Pyrénées, Landes, Gironde..., p. ex. le *Truch*, hameau (Gironde), le *Truc de la Truque*, hauteur culminante dans les dunes de la grande forêt entre Arcachon et Cazaux) ; à l'exemple d'Arcachon se réfère le sens « hauteur » donné à *tru*, *truc*, *truco* par Mistral, qui le joint à d'autres sens très divers : grosse pierre, pierre enfouie, roche, obstacle, choc, accident (il y a confusion avec une autre racine, celle de *trucar*, frapper). Sur le pourtour nord, voici le *Trucq* (Creuse), et à l'est, la *Trucarié* (Tarn), la *Truquette* (Gard, c^ne^ de Valleraugue), le *Truc* (Ardèche, Saint-Etienne de Lugdarès), noms de localités, puis, en Lozère, quelques noms de montagnes, dans la région archaïsante de l'Aigoual, du mont Lozère, de l'Aubrac et de la Margeride (*Truc de Laubies*, *Truc de Finiels*, *T. de Fortunio*, *de la Fageole*, *de Randon*). Dans la région alpestre, voici, sporadiques, le *Truchet* (Isère), *Trucco*, village entre Breil et Bevera (Italie, vallée de la Roya); dans

1. Sans *r*, je n'ai relevé que le « *tuf* de la Grassa » (Savoie, S.-S.-O. du Mont Pourri), qui doit être une ancienne cacographie pour *tu* < *tuc*.

Digitized by Google

les Basses-Alpes, Arnaud et Morin [1] donnent *truc* dans leur dictionnaire (145) et pour deux lieux-dits (231-2); plus nombreux les *Truc*, noms de montagnes, du côté de la Savoie : le *Grand Truc*, à l'ouest de Pignerol, le *Truc Blanc* au sud des vallées de Rhème et de Valgrisanche (vallée d'Aoste), le *Truc* qui domine Modane au S.-O., le *Truc* au N.-O. de Bourg-Saint-Maurice, le *Truc* (Haute-Savoie) à l'est des Contamines, probablement le *Tricot* (S.-S.-O. de Chamonix), altération vraisemblable de **Trucot* et le château de *Turchon* près de Saint-Jeoire. La racine se retrouve dans quelques noms de villages de la région lyonnaise : Le *Truc* (Ain) et *Truchaut*, *Truchalt* = *truc-alt*, en 1443, *Truchière* et *Truchart* (Ain); *La Truche*, la *Truchat*, Loire; *la Truchère*, Saône-et-Loire [2]. Mais le mot est surtout fréquent dans la toponymie de la Suisse romande, où il signifie « sommet pointu, rocheux, » du Valais au Jura bernois [3]. On le retrouve dans l'est de la Franche-Comté (*Les Truches*, Doubs, forêt de la *Truche* et les *Truches*, territoire de Belfort) et dans les Vosges, où M. Marichal m'a donné le relevé des huit noms qui figureront dans son dictionnaire topographique, *La* ou *Les Truches*, toutes à l'Est (communes de Raon-l'Etape, Bande-Laveline, la Bresse, Plainfaing, Entre-deux-Eaux, Provenchères, Rochesson, Raon-sur-Plaine); la forme la plus ancienne est *Treuxe*, 1438 (pour la 2e), puis *Truche* (1594; 3e). Enfin, point extrême, le *Dictionnaire topographique de la Moselle* signale l'existence ancienne d'un *ban de Trusch* ou *Trousch* près de Rolbing. Il a pu se produire parfois des confusions avec la racine *troche*, boqueteau, voire,

1. *Le langage de la vallée de Barcelonnette*, 1920.

2. Faut-il y joindre *la Truchère* (Mayenne), qui agrandirait singulièrement l'aire primitive ? Ce n'est pas impossible, encore qu'il puisse s'agir de la racine *troche* dont je vais parler. Il y a aussi dans la Mayenne des *Trussière* et *Troussière*, de tout autre origine.

3. H. Jaccard, *Essai de toponymie* [de la Suisse romande], Lausanne, 1906, pp. 478-9.

Digitized by Google

près de la frontière linguistique, avec un mot germanique signifiant « jachère » (*trèche*, REW 8714). Mais le sens « éminence » est attesté par le chanoine Hingre dans son *Vocabulaire du patois de la Bresse*, comme dans une communication, que me signale M. Oscar Bloch, faite par Haillant au Congrès des Sociétés savantes, en 1883.

L'aire de zŭcc- > *suc* présente une configuration toute différente. L'ancien provençal ne nous a laissé le mot *suc* dans les textes qu'au sens métaphorique « sommet de la tête », conservé encore dans les patois (Provence, Languedoc, Nice, d'après Mistral). Que l'*s* représente un ancien *z*, la forme *zucs* du *Donat proensal* l'établit péremptoirement ainsi que les graphies « *zucs de Quermal... a dicto zuco... ad zucum de Costa longua* » dans les Pouillés des provinces d'Aix, d'Arles et d'Embrun (p. CIV, note) publiés par Clouzot (*Rec. des hist. de France*). — On ne peut localiser *suc*, tête, pour le moyen âge, comme la plupart des mots qui avaient été adoptés par les troubadours. La toponymie montre que le mot est inconnu au sud-ouest de la langue d'oc. J'ai relevé un seul *Suc* (c^on^ de Vicdessos) dans l'Ariège, un *Suquet* en Lot-et-Garonne (c^on^ de Sainte-Livrade, rive droite de la Garonne), trois *Suquet* dans la Dordogne (avec un *Sucaux*), trois dans l'Aveyron (et un *Sucarel*), tous noms de localités. Dans la Creuse, M. A. Thomas n'a relevé que le bois du *Suc* (commune du Trucq, où les deux formes se sont rencontrées), et le *Suchet*, commune de Bussière-Saint-Georges. Plaçons ici les *Suchaud* (Dordogne, Deux-Sèvres, Puy-de-Dôme). Dans le Puy-de-Dôme [1], *suc* et *suquet* figurent au glossaire de Michalias

1. Comme forme ancienne, M. P. Fournier, qui m'a fourni de précieux renseignements pour ma documentation, me signale *ung petict suc* (c^ne^ de Beaulieu [Lembron]) en 1457 (*Arch. dép. de la Haute-Loire*, cote prov. 501. H. 5087, n°s 1-2) et « au *suc* et montaigne de Vinzelettes » (entre Lamontgie et Orsonnette), 1620 (*id.*, cote prov. 501, H. 5089, n°s 8-11).

Digitized by Google

(Ambert); le diminutif *suquet* > *sukè* est très vivant au sens de : puy, butte, et abonde dans les lieux-dits, notamment dans l'arrondissement d'Issoire, le centre et l'ouest de celui de Clermont. Dans le Cantal, où l'ALF donne *eu* = montagne au point 709, le mot est fréquent comme nom de montagne ainsi que dans toute la Haute-Loire et l'Ardèche (nombreux *Sucs* entre le Béage et Vals), le Gard et l'Hérault (mais rien dans le *Dict. top. de l'Aude*). Mistral donne le mot, au sens de « hauteur » et de « tête », comme provençal et languedocien. En basse Provence, où je l'ai signalé plus haut dans un ancien texte, le mot paraît raréfié. Au S.-E., non loin des noms de Ligurie (voir ci-après), je note le *Suquet* de la vallée de la Vésubie et le côl de *Such*, entre Saint-Martin-Vésubie et Saint-Sauveur (Alpes-Maritimes). Arnaud et Morin donnent *suc* concurremment à *truc* pour la région de Barcelonnette et un seul lieu-dit le *Suquet* (*op. cit.*, pp. 125 et 229). Plus au nord, le mot apparaît sporadique comme nom de localité : le *Suc* (Ain) [1], *Suchet* et *Suchel* (Rhône), les *Suchaux* (Doubs). En Suisse romande, les *Suche* et dérivés (*Sucheron* > *Chasseron*) sont aussi disséminés que les *Truche*. Ici encore une contamination est possible, cette fois avec *souche*, qui peut revendiquer généralement le dérivé *suchère* < *souchère*. (Cf. *eukè*, touffe, panache, à la Grand'Combe, Doubs).

Le mot paraît inconnu aux pays d'oïl comme toponyme, mais il a dû être répandu dans le sud-est de ce groupe linguistique, avec la valeur « tête », que l'on trouve à peu près (le sens est « *cou* ») dans l'argot de Villon (argot des Coquillards dijonnais) et que Tarbé donne en patois champenois (*suque*) avec le sens « sommet de la tête » comme en Provence. Le *suc* de Marot (*Ball.* XI) paraît plutôt un

1. Nom de deux hameaux (c^nes de Replonges et de Saint-Etienne-sur Chalaronne, *Dict. des postes*), qui ne figurent pas, fait curieux, dans le *Dict. top. de l'Ain*.

Digitized by Google

emprunt au Midi (Marot était de Cahors) qu'à Villon. L'altération de sens chez Villon pourrait aussi faire croire qu'il s'agit d'un emprunt, pas très bien compris, au provençal. Le mot n'a pas été relevé par Godefroy.

Le groupe italien n'est pas moins bien représenté. Les noms de lieux du type *zucc-* offrent une aire sans doute indépendante de la précédente : elle commence en Ligurie (castello di *Zuccarello*, sur une hauteur conique, près d'Albenga ; monte *Zuccone* au N. de Sestri Levante ; monte *Zuccaro* au nord de Gênes ; colle di *Zuccarello*, près de Bettola, Piacentino Ligure ; *Zuccarello*, village près d'Ormea) ; elle continue par le Piémont septentrional (*Zuccaro*, val Sesia) ; le dérivé est tombé dans l'attraction de « sucre » : monte *Zucchero* (valle Verzasca, lac Majeur). Les formes s'échelonnent au nord de la Lombardie et de la Vénétie : à l'est du lac de Côme, il y a tout un groupe de montagnes (*Zuccone dei Campelli ; Zuc di Angelon, di Cam, Orcellera*, etc.) ainsi que dans la région de Bergame. Dans la haute Vénétie, mentionnons la *punta Zoc* près du Grappa, le *Monte Zucco* (Cadore, près de Calalzo), le *Zuc del Boor* (près de Dogna, non loin de Pontebba). Cette aire peut être rattachée avec vraisemblance à une influence longobarde [1]. — Dans la région limitrophe qui a été germanisée au cours du moyen âge, je relève, en Tyrol, *Zucherhütl* (haute vallée de Ridnaun), et les *Tschuggen* assez nombreux au nord des Grisons, dans l'Oberland bernois, la vallée de Viège (toutes contrées tardivement germanisées) et qui s'expliquent bien mieux par une reprise allemande de *zucc-* que par « souche » (it. *ciocco*) suivant l'hypothèse du *Dictionnaire géographique de la Suisse*. — Comme sens métaphorique, on peut penser à l'italien *zucca*, citrouille, qu'il est bien peu vraisemblable de rattacher à *cucutia* (REW 2369), représenté par

1. On ne peut en dire autant du *Zucco* qui paraît isolé en Sicile à l'ouest de Palerme. — Il faut y joindre sans doute le *monte Suchello* au N.-N.-E. de Bergame,

Digitized by Google

l'italien *cocuzza* et par des formes dialectales dédupliquées comme *kottsa*; le mot a passé à « tête » dans la langue vulgaire. L'analogie de *tuco*, courge et tête, *suc*, tête, en provençal, est frappante.

Voici maintenant un troisième type qui, offrant l'aire la plus vaste, a toute chance de représenter la forme la plus ancienne. C'est le seul qui déborde les Pyrénées. MM. Menendez Pidal et Griera, que j'ai consultés, n'ont relevé ni *tuc-*, ni *suc-* dans les Pyrénées espagnoles, en Aragon, Catalogne, etc. [1], tandis que le premier me signale *la Cuca* près de Canfranc (prov. de Huesca) et le second plusieurs *Cugul* rappelant le dérivé que nous allons trouver en Sardaigne : *castrum quod modo vocatur Cugul* (1178 ; près Vallvert, env. de Montclar); *serras de Cugul* (Llassanes, prov. de Barcelone), *Cogul* (prov. de Lerida).

En France, les *Cuc*, écrits généralement *Cuq*, sont assez nombreux dans le Sud-Ouest (Gers, Lot-et-Garonne, 2 dans le Tarn [2], Charente), outre *Cucq* (Pas-de-Calais; *Cucq*, 1173). Il faut y joindre les *Montcuq* (2 dans le Lot, 1 Lozère), si caractéristiques par l'addition de *mont* qui est venue renforcer une désignation topographique usée et incomprise. Comme formes à finale féminine, voici *Cuque* (Bouches-du-Rhône, près d'Aix), *La Cuche* (Haute-Loire, Mayenne). — Les dérivés sont plus nombreux encore en toponymie : *Cucal* (Lot-et Garonne), *cucc* + *et* dans *Montcuquet* (Tarn), *Moncuchet* (Savoie) et les nombreux *Cuchet* de la région franco-provençale, avec ou sans article (Ain, 7 ; Savoie, 2; Doubs, 1 ; Haute-Savoie, 1), qu'on retrouve en Charente

1. *Su*, nom de lieu de la prov. de Lérida, rapproché de *Surp*, *Surri* (id), n'a rien de commun avec *suc*. Comme nom commun, *cuc* = montagne ne figure pas dans les dictionnaires de Raynouard, Lévy, Lespy, etc., ni dans les anciens documents catalans édités par MM. Miret i Sans et Pujol.

2. Le château de Cuq-Vielmur est situé sur une hauteur. *Cucq* (Pas-de-Calais) est situé entre des dunes formant des buttes caractéristiques.

Digitized by Google

(2) ; *Cuchot* (Yonne); *Cuqueron* (Basses-Pyrénées), à rapprocher de *Coucouron* (Ardèche, Haute-Loire), *Cucuron* (Vaucluse), *Cucullet* (Isère), avec un suffixe *-ul-*, *-ur-*, déjà vu et qu'on retrouvera. *Cucugnan* (Aude), nom de domaine gallo-romain en *-anum*, postule un surnom **Cuccūnus*, indiquant l'origine et pourvu aussi d'un suffixe insolite [1]. *Cucuen* (Ain) doit se rapporter à la même racine : la finale est obscure et la forme de 1606, *Cucuens*, ne peut guère l'éclairer. Faut-il y joindre le col de *Cucheron* près de Saint-Pierre-de-Chartreuse ? C'est vraisemblable.

En Italie, les représentants paraissent plus abondants qu'en France, car j'en ai relevé un assez grand nombre, tout en disposant de répertoires moins riches ou plus restreints, et de cartes moins détaillées. Dans la région piémontaise-tessinoise apparaissent des noms de montagnes (qu'on ne trouve pas en France) : le *monte Cucco* au nord-est de Lugano et le *Moncucco* (plus cristallisé) au N.-N-E., et deux autres *Moncucco* au S.-E. et à l'O. de Domodossola ; le Gran *Cocor*, finale à rapprocher de *tucor* de Riscle, et la *cima Cuccagna* (attraction homonymique) au nord de Ceresole Reale, le Monte *Cucello* au N.-E. de Perosa Argentina, la cima *Cucca* au nord de Biella. Plus au sud, le Monte *Cucco* au nord de Savone, le Monte *Cuccoliera* au nord de Lucques, et de nombreux noms de montagnes dans le nord de la Toscane [2]. En Sardaigne [3] nous rencontrons pour la première fois le mot comme nom commun, dans le dérivé *kukkuru*, sommet, hauteur. Au nord-est de l'Italie,

1. Cf. Skok, *op. cit.*, 173. Schultze enregistre *Cuculnius*, que l'onomastique latine n'explique pas. La localité étant sur une hauteur, le suffixe *-anum* pourrait avoir (comme souvent *-acum*) une valeur topographique : dans ce cas, **cuccunus* représenterait un diminutif ou augmentatif de *cūccus*.

2. Bianchi, *Toponimia toscana*, *Archivio glottologico*, X, 310 et 312 ; Pieri, *Toponimia della valle del Serchio* (*id.*, *Suppl.*, V, 145 ; il y a une forme *Crucco*).

3. *Miscellanea Ascoli*, 234-36, et *Studi romanzi*, IV, 240.

Digitized by Google

nous retrouvons les noms de montagnes (interrompus en Lombardie par les *Zucco*) : Monte *Cucco* (ou Cornello) entre Trente et Malè, nom plus fréquent sur les confins slaves : pic au nord de Tolmezzo, un autre au S.-S. E., de Caporetto ; Monte *Cucco* di Rodditi, à l'est de Trieste (entre Cosina et Divacia), *Cucasit* au N.-O. de Tolmezzo. Ce toponyme doit être assez fréquent en Yougoslavie (cf. col de *Kukovića*, à l'ouest de Banjaluka). En albanais, on retrouve le mot comme nom commun (*tšukɛ*, colline, sommet [1]) et de même en grec moderne τσοῦκα, même sens (le mot grec doit venir de l'albanais ; je ne me charge pas d'expliquer l'altération *cu* > *tšu*). Enfin le roumain a le mot *cucă*, colline.

Le dernier type, *cruc-*, nous amène à un radical bien connu, le gaulois **crouca* > *crūca*, tas, qui est le prototype de divers mots dialectaux français signifiant « meule » (de foin, de blé), tas, monceau [2]. Mais il est remarquable que les mots romans présentent souvent la forme masculine qui supposerait un prototype **crūcu*, et que les formes sont toutes altérées, en dehors du guyennais *cruc*, tête, dont le sens ne correspond pas à celui du gaulois. Mistral a le mot *cucho* (marseillais *cuco*), tas, monceau ; le lyonnais-dauphinois, *cuchon*, tas, meule ; l'auvergnat (Vinzelles, etc.) *tyitsu* < *cuchó* (cf. mon Glossaire, § 4770) ; ces dernières formes ont dû exister bien plus au nord, d'après le *cuchet*, tas de foin, relevé par Godefroy (1267, Cart. Montiéramey, Aube) ; le *cuchon* (même sens) de Godefroy (1325, Cart. des Dombes) est franco-provençal ; je ne connais pas le vx. fr. *cuche*, tas, enregistré par M. Meyer-Lübke (REW,

1. Gust. Meyer, *Etym. Wœrt. der albanesischen Sprache*, Strasbourg, 1891, p. 449. Le mot se retrouve jusqu'à Corfou.

2. G. Dottin, *La langue gauloise*, p. 249 ; Meyer-Lübke, REW, 2340, et la communication de M. J. Loth à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 21 février 1930 (à propos du saintongeais *Cruc*, *Cruchau*.)

Digitized by Google

2340), qui n'est pas chez Godefroy et qu'il a peut-être induit des deux dérivés précédents. Il est visible que ces formes représentent une contamination entre *CRŪCA et CŪCCU. Mais l'hybridation entre les deux mots a été plus grande encore. *Cruc-* à son tour a réagi sur *cucc-*. Car *cruc* = montagne qu'on trouve dans divers toponymes, ne représente pas le mot gaulois dont le sens est bien différent : on n'appelle pas « tas » ou « tas de foin » une montagne, sinon par une métaphore isolée et exceptionnelle. A qui en douterait, on peut ajouter ici encore l'argument des irrégularités phonétiques. Si *Le Crucq* (Lot-et-Garonne) et *cruc*, tête, en Guyenne, peuvent représenter des équivalences correctes (en trompe-l'œil) d'un latin vulgaire *CRŪCU, comme le *Cruc* saintongeais voisin de Jonzac (c^ne^ de Sainte-Lheurine), il n'en est pas de même du dérivé *Cruchau*, signalé par M. Loth, et désignant un tumulus dans le même terroir : celui-ci suppose un *CRŪCCALIS, de même que les *Cruchon* et *Cruchet* dont je vais parler sont des dérivés romans d'un **cruche* < *CRŪCCA. Le croisement saute aux yeux une fois de plus. — A côté de *Cruc*, *Crucq* précités, plaçons *Monteru* (Ariège ; attraction homonymique de l'adj. *cru*) et sans doute *Montcrux* (Oise) [1]. Faut-il y joindre le *Crusch* de la Basse Engadine, entre Schuls et Nauders? il faudrait avoir des formes anciennes que je ne connais pas. Le dauphinois *kutso*, petite colline, enregistré par le REW, a subi l'influence de **crūca* quant à la finale. Parmi les dérivés, les uns n'offrent qu'une contamination d'initiale : le *Cruchet* (Manche, Sarthe), *le Cruchon* (Ain, Côtes-du-Nord). Dans une autre série, au contraire, *CŪCCU n'a gardé que son sens originaire et a pris la forme du mot gaulois : les *Cruets* (Ain), *Cruet* (Savoie), dent de *Cruet* (sur Menthon, Haute-Savoie),

1. *Crux-la-Ville* (Nièvre), ancien *Crus* (*Cruso* en latin, 1110 sqq), représente une autre racine.

Digitized by Google

probablement le mont *Gruetta* (vallée d'Aoste, près de Courmayeur), *Cruas* (Ardèche); *Cruis* (Basses-Alpes, au pied d'une montagne) est plus douteux. Par contre *Crussol* (Ardèche), sur son piton si caractéristique, ramène à un *CRŪCC-IOLUM. Je rattache à montagne, par analogie à *suc*, *tuc* > tête, la valeur *cruc*, *cruco*, tête, relevée en Guyenne et Gascogne (Mistral). — Enfin *cruchero*, hauteur, montagne, en galicien (Esp.) semble un dérivé de même racine.

Il n'est pas moins certain que le changement de *tuc* en *truc* est dû à *CRŪCA. Comme le précédent, on ne le relève que dans les régions qui ont été colonisées par les Gaulois ou soumises à leur influence. *Cruc* n'existe qu'en France (Gascogne exceptée), dans le nord-ouest de l'Italie et en Galice, où l'importance du substrat gaulois est bien connue et explique de nombreux faits de phonétique portugaise. Les *truc* s'observent dans la région franco-provençale, le Massif Central et plus au nord, autrement dit dans toute la partie à substrat celtique de l'aire primitive de *tuc*, qui est resté intact au sud-ouest (le mot gaulois *cruc-* avait dû gagner Bordeaux, d'où il a influencé *tuc* aux environs).

Quelle est maintenant l'origine de *CŪCC-? MM. Meyer-Lübke (REW 2009 et 2340), Guarnerio (*Miscellanea Ascoli*, *loc. cit.*) et Bianchi (*op cit.*) l'expliquent par une altération du latin *CŎCCUS, coquille d'œuf. Cette hypothèse ne me paraît pas admissible. D'abord elle ne permet pas de rendre compte de l'*ū*, que M. Garnerio a dû expliquer, pour le sarde *kukkuru*, par un croisement entre *CŎCCŪLUS et CŪCULLUS. Au point de vue du sens, l'équation coquille d'œuf = montagne est peu satisfaisante. Qu'à titre individuel, par une métaphore occasionnelle due à une configuration spéciale, une montagne puisse être appelée, « œuf » ou « coquille d'œuf », passe encore, bien qu'on ne trouve guère ce sémantème en toponymie, mais que « coque » devienne un nom commun signifiant montagne, voilà qui ne semble guère vraisemblable. La répartition géographique du mot

Digitized by Google

et de ses valeurs montre, au contraire, que le sens « montagne », conservé dans les régions les plus archaïsantes et les plus éloignées (Sardaigne, Illyrie, Dacie), est primitif et que ce mot s'est dégradé peu à peu vers le nord-ouest, en devenant un nom propre de montagne, puis en se cristallisant, en Gaule, dans des toponymes dont le sens est perdu depuis longtemps. L'extension géographique du terme, qui est considérable, fait conjecturer un type prélatin et prégaulois *CŪCCU, montagne : présomption confirmée par la présence des suffixes obscurs inconnus au latin et signalés plus haut.

La comparaison avec les formes *tuc*, *zuc* > *suc* montre également que *cuc* représente la forme primitive, car c'est cette série qui, dans l'aire commune aux trois, est la plus dégradée, la plus dépouillée de son sens : tandis que *tuc* et *suc* gardent la valeur de noms communs dans une grande partie de la France et sont ailleurs presque toujours précédés de l'article, *cuc* n'y est plus qu'un toponyme, usé depuis des siècles et privé d'article, sauf dans des dérivés où il a dû se conserver plus longtemps comme nom commun.

Les contaminations ont été nombreuses partout. Le mot n'était-il pas isolé dans la langue et par surcroît assez court pour prêter le flanc aux attractions homonymiques ? En Italie, il y a eu des croisements évidents avec CŎCCUS, ce qui explique l'*u* de l'it. *cucco*, œuf, et de divers dialectes. CŪCULLUS a agi aussi dans plus d'un cas, ce qui explique que le provençal moderne *couculucho* signifie à la fois capuchon et sommet d'une montagne (croisements de sens et de forme). On a vu l'influence de CRŪCA en pays gaulois et d'autres croisements plus limités. — Une autre attraction plus obscure pourra, croyons-nous, expliquer *tuc* et *zuc* > *suc*.

Les aires de *tuc* et *zuc* > *suc* paraissent bien confirmer l'hypothèse, réclamée par la phonétique, d'une influence germanique. L'aire *tuc* primitive, qu'on peut reconstituer

Digitized by Google

en adjoignant au « *tuc* » actuel les débris d'une zone plus vaste jalonnée par des « *truc* », correspond bien à une première action germanisante wisigotique-burgonde-franque (celle-ci au nord). — Celle de *zuc-suc* est encore plus caractéristique : *zucco* en Italie correspond nettement à un foyer longobard, tandis que les formes suisses attestent une influence alémanique parmi des populations encore romanes (y compris les *Tschuggen* de l'Oberland bernois et des Grisons). En France, la vague de *suc* a coupé et disloqué *tuc* qui, démembré au centre et à l'est, s'est croisé alors avec *cru(c)*, tas de foin (l'altération *cuc* > *cru(c)* doit être de même époque) : c'est l'influence franque, très nette, qui descend du nord au midi, se superpose à celle de Wisigots en Auvergne, des Burgondes dans le Lyonnais, déferle sur le Massif Central qu'elle contourne sans entamer la région la plus archaïsante (les *Truc* du Gévaudan) et descend en Provence par la vallée du Rhône. — Il va sans dire que certains types, favorisés par le rayonnement de tel ou tel centre, ont pu se développer et gagner du terrain : ainsi se justifient les entrecroisements *truc-suc* qu'on rencontre en Suisse romande et dans la Creuse, comme *cruc-cuc* dans l'Ain. Seuls les types *truc* et *suc* ont été assez éloignés l'un de l'autre pour être sentis comme des mots différents. Mais dans l'ensemble, s'il peut y avoir mosaïque géographique de formes, il n'y a pas coexistence de deux formes différentes au même endroit.

La difficulté qui subsiste est de retrouver la racine germanique qui a altéré *cuc* en *tuc*, puis en *zuc*. Nous croyons qu'il s'agit du fréquentatif *tukkôn* (de *tiuhan* > *ziehen*) exprimant l'idée de tirer. Le substantif verbal, qui devait être très usité, s'est cristallisé peu à peu dans la toponymie allemande; il est traduit en latin médiéval par *tractus*, endroit où on tire les barques (c'est, entre autre, le prototype de *Zug*, Suisse). Nous voilà loin de *cuc*, montagne. Nous devons être en présence d'une de ces attractions paro-

Digitized by Google

nymiques, qui s'exercent si souvent sans souci du sens, voire à contresens, dans l'histoire des langues (le français est particulièrement riche à cet égard). Cette attraction se sera opérée chez les Germains en voie de romanisation, qui, par association d'idées, ont dit *tūkku* pour **kūkku* ; peut-être la répulsion pour la répétition *k-kk* a-t-elle aidé à l'altération, qui devait avoir des motifs impérieux, puisqu'elle s'est produite avant et après la mutation consonantique, et indépendamment au moins chez les Longobards et chez les Francs.

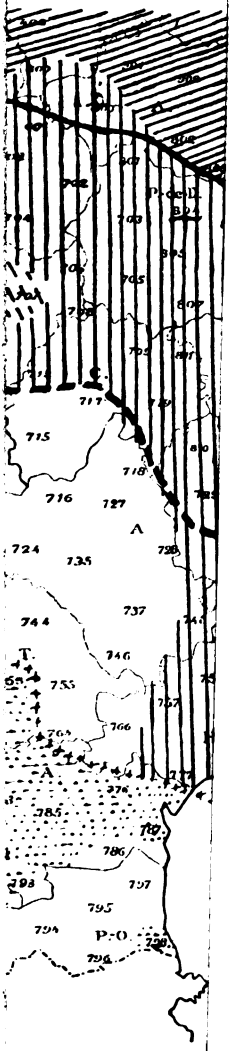
Le sens « tête » offert par les différents types est encore plus difficile à expliquer. Si une montagne a été souvent appelée « tête » par métaphore, l'inverse est anormal. Je me demande si le sens primitif de *CŪCCU, qui dut être toujours un mot vulgaire (appartenant à un langage primitif méprisé), n'aurait pas été « tête » avant, puis en même temps que montagne. C'est un des points obscurs d'un problème très complexe, qui demande encore beaucoup de recherches, mais dont j'ai cru utile de dégager les grandes lignes.

Albert DAUZAT.

Digitized by Google

CARTE I.

E CHIEN ET LE



une demi-

Digitized by Google

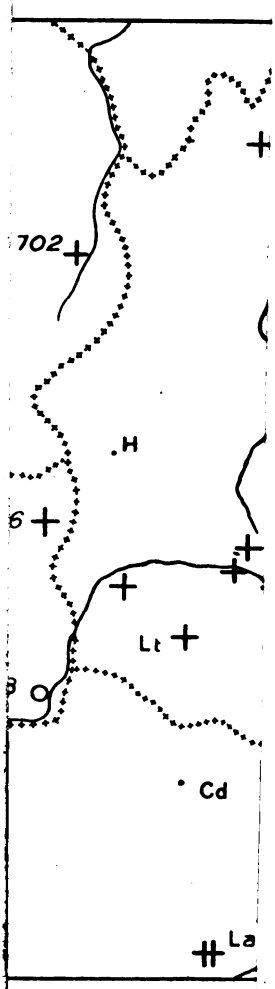
nym
à cor
ticuli
rée cl
associ
répuls
qui d
duite
penda
Franc

Le
plus d
appelé
deman
jours
tif mé
temps
problèr
recherc
lignes.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

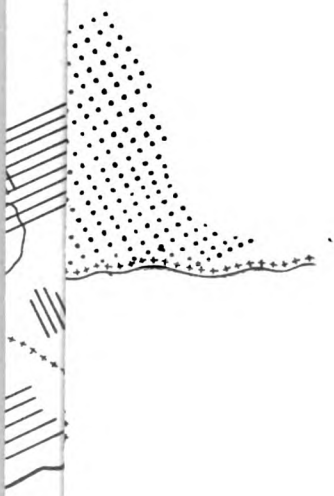
Digitized by Google

Digitized by Google

de la montagne.

lité.

de lieu.



Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE
SUR
UN DIT DE JEAN DE CONDÉ

V. Le Clerc nous a donné une analyse du Dit moral, le Sot du Comte, dans un article de l'*Histoire littéraire de la France* (XXIII, 1856, 167, 168), signalé d'après un manuscrit de la Bibl. Nationale (f. fr. 378 anc 6988 2.2) [1]. Une description et une notice bibliographique se trouvent dans l'étude d'E. Langlois sur les Manuscrits du *Roman de la Rose* (Paris, 1910, p. 3). Notre Dit n'y occupe qu'un seul feuillet (12 r° et v°), il est en état de fragment. La date attribuée à la copie, fin du XIIIe siècle, est mise en doute par Langlois et notre Dit fournit la preuve certaine qu'elle est du commencement du XIVe siècle. C'est un recueil de Dits qui précède le fragment du *Roman de la Rose*, car huit pièces sur douze appartiennent à ce genre. La langue du poème trahit l'origine picarde, mais elle est rapprochée du francien par un copiste qui devait être du centre. Le texte est orné d'une miniature représentant le comte accoudé dans son lit et réfléchissant, tandis que sa femme et son frère éloignent du pied de son lit le fou en le poussant vers la porte. La fille du comte se tient à l'autre côté du lit devant la paroi ornée d'une tenture colorée.

Le second manuscrit renfermant notre Dit se retrouve à la même Bibliothèque Nationale (f. fr. 25.566, anc. 2736, La Vallière 81). Il est du commencement du XIVe siècle. La reliure en maroquin vert est frappée du titre suivant : Chansons, jeux-partis et pièces satiriques diverses de trou-

Digitized by Google

vères du XIIIe siècle artésiens et flamands. En effet, la plus grande partie du volume (212 feuillets sur 283) doit être attribuée aux poètes du nord de la France, tels que Adam de la Halle (Arras), Jean Bodel (Arras), Richard de Fournival (Amiens), Baudouin de Condé (Hainaut), Jacquemart Gelée (Lille), Nicole de Margival (Soissons), Engreban (Arras), Jehan Petit (Arras). Un seul, Huon de Méry, auteur du *Tournoiement Antecrist*, est du pays voisin (Seine-et-Oise). Le dialecte picard prédomine dans les textes de ce manuscrit. *Li dis dou vrai aniel* (fol. 232), publié d'après ce manuscrit par A. Tobler (Leipzig, 1912) mentionne (v. 405) un comte de Flandre, identifié avec Gui de Dampierre ou Robert II d'Artois, à qui le trouvère Adenés a présenté son *Cléomadès* (v. 18.677) et que Guillaume Guiart a célébré dans sa *Branche de Royaux Lignages* (II, 4329). Ce Dit devait être composé après 1270 et avant 1294, l'année d'alliance de Gui avec le roi d'Angleterre.

Notre Dit (ff. 248 v°-250 v°) y est anonyme comme dans le premier manuscrit, il est précédé de la rubrique : Chest du Sot le conte. L'initiale M encadre une miniature représentant le comte malade couché dans son lit, entouré de sa femme et de sa fille qui se préparent à sortir par la porte ouverte. La composition et l'exécution sont primitives, les couleurs se sont effacées. La rubrique à la fin renvoie à la pièce suivante : C'est du songe du Castel.

P. Paris est le premier qui ait remarqué notre Dit, qu'il rattache à la poésie morale allégorique. Cependant il prend au sens concret le voyage du comte : son sot, dit-il, lui représente que son intérêt, avant tout, est de capter la faveur des habitants de la contrée qu'il va visiter sans espoir de retour (*l. c.*). V. Le Clerc parle de notre Dit au sujet des fabliaux. L'auteur du Dit manifeste « l'intention d'avertir les hommes puissants et de réprimer leurs excès par une crainte salutaire ». Le caractère religieux du texte fait

Digitized by Google

supposer qu'il « a pu faire partie de quelque sermon » (*l.c.*). G. Groeber (*Grundriss*, II, I, 1902, 909) trouve que la leçon morale n'y est pas très claire et il commet l'erreur de parler du « sot enrichi et conseiller de son maître ». Le style concis offre des difficultés à la lecture, mais l'étude des sources explique l'intention de l'auteur et le sens des allusions bibliques très nombreuses.

L'analyse qui va suivre rendra plus facile les renvois aux sources. L'*Introduction* (vv. 1-61) reproduit des réflexions banales, telles que : qui se croit infaillible devient orgueilleux. Le sage par démesure peut se tromper, tandis que le sot débonnaire nous donne de bons conseils qu'on doit suivre (v. 1-33). L'expérience a prouvé la justesse de l'exemple (v. 34-36). Après les semailles, vers la moisson, l'auteur a commencé le Dit. Le semeur escompte déjà la récolte, celui qui parle doit penser à la fin du discours. Qui commence sagement, termine souvent mal. Bien commencer et bien finir, c'est le grand mérite. Le *récit* (v. 62-241) est placé en Lombardie. Un bourgeois usurier et avare s'est enrichi, et par l'achat de certaines propriétés, il s'est acquis le titre de comte. Sa richesse lui garantit quelque réputation, mais les habitants de la contrée l'estiment peu. Sa femme est sage, sa fille aimable et son frère est chargé de l'administration de ses propriétés (v. 62-83). Il a un sot dans son service qui l'amuse avec ses propos innocents, quand il est à table, le matin ou le soir. Ils ont vécu ensemble dix ans, lorsque le comte est pris d'une maladie grave et il doit s'aliter. Longtemps il garde sa chambre, et le sot vient le voir trois fois par jour, mais la porte de la chambre lui est défendue. La femme, la fille et le frère du comte ont commencé à le dépouiller, l'honnêteté connue du sot les a gênés. Le sot n'est plus revenu, ce qui a causé du chagrin à son maître (v. 84-111). Au partage de ses biens, le comte malade lègue la moitié de ses terres à sa femme. Sa fille reçoit un quart, l'autre revient à son beau-frère. Pour garantir son salut et

Digitized by Google

la rémission de ses péchés, il donne aux pauvres une terre située dans son pays natal et qui vaut bien cent sous. Cette aumône modeste même ne va pas frustrer ses héritiers qui trouveront vingt setiers d'or et d'argent dans sa maison (v. 112-139).

Après la sortie de sa famille, le comte se croit être en règle avec sa conscience, il prend du repos et l'état de sa santé s'améliore. Il commence à manger et à boire, ce dont ses héritiers s'inquiètent. Le comte est bientôt restauré, alors il fait venir le sot qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Le sot se présente, mais son maître ne lui dit rien. Lorsque le sot en demande la raison, son maître lui reproche son indifférence pendant sa maladie. Le sot s'excuse, il n'est pas venu le voir, car on lui a refusé sa porte. Le comte lui pardonne, il est content, car ceux qui lui ont joué ce mauvais tour ont perdu le jeu. Il raconte au sot le partage de ses biens. Le sot garde le silence et son maître voit qu'il n'a pas agi à son gré. Il demande son avis, car il croit avoir accompli la volonté de Dieu qui ne l'a pas voulu perdre. Alors le sot lui révèle qu'une dure épreuve l'attend, ses péchés ont été gravés deux fois avant sa naissance (?). Dieu l'a condamné, et sa conscience reste chargée. Il a fait des préparatifs au voyage dans un pays lointain où il doit aller malgré lui. Il a voulu gagner des richesses avec la pauvre aumône qu'il a faite sur terre. Après avoir écouté ce sermon, le comte baisse la tête et réfléchit. Le remords le saisit, il a mérité sa punition, car il a contrarié la volonté de Dieu. Son sot l'a convaincu qu'il s'est trompé en partageant ses biens, ses héritiers se seraient moqués de lui. L'âme sans remords se perd. Il a voulu gagner le paradis avec cent sous, tandis que le tort qu'il a fait monte à cinq cent mille livres. Il sera chassé des jardins, car il a violé la foi et la loyauté. Cette réflexion a rendu au comte la sagesse et la confiance. Il a vendu les biens mal acquis. Pauvre d'argent, il est devenu riche en vertus. Il a repris tout ce

Digitized by Google

qu'il a légué à son frère, à sa fille et à sa femme pour le distribuer en aumône (v. 140-241).

La conclusion donne le conseil de suivre les paroles sages du sot en leur donnant un sens favorable. Par sa finesse d'esprit, le sot a prouvé la vérité. Les esclaves de ce vilain monde ne croient ni le sot, ni le courtois, ni l'innocent. Quand la mort approche, ils disposent de leurs biens à l'étourdie : à l'Église ils lèguent cent marcs après avoir gagné à tort cent mille. Le méchant ouvrier, rempli de convoitise, sera condamné à sept ans de souffrance, il sera absous alors et trouvera son repos en terre bénite au grand chagrin des diables. L'âme sera bien poursuivie, malgré l'absolution du prêtre, si elle croit mériter le paradis en récompense du peu de bien mal acquis. Il faut suivre l'exemple du bon comte qui a restitué toutes les richesses avant de se convertir. Qui n'a pas de repentir avant sa mort, celui-ci sera en détresse dans le pays d'où personne n'est pas encore rentré. Chacun doit y penser et réfléchir pour ne pas perdre son salut. Qui se laisse décevoir par des vanités, agit contre son intérêt. Ainsi finit le conte dont le sujet est le sot du comte (v. 242-288).

L'auteur du Dit a choisi le monde aristocratique pour y placer son sujet. C'est un tableau de mœurs qu'il trace avec quelques traits rapides. Il ne donne pas de détails sur la vie de famille du comte, sur le caractère du fou qui reste symbolique et abstrait. La scène où il veut tester est un peu développée, mais l'annulation du testament et son effet sont à peine mentionnés. Le Dit se rapproche des paraboles évangéliques, ce n'est qu'une paraphrase de plusieurs versets tirés de l'Écriture sainte. La table qui suit indique les passages de l'Evangile répondant aux vers de notre Dit :

Vers 1-36	S. Matthieu 5,3,—18,4—
Vers 37-43	S. Matthieu 13,3-9, 24-30,

Digitized by Google

Vers 44-57	Proverbe latin
Vers 79-63	S. Luc 16,1-13
Vers 112-141	S. Luc 12, 13, 15
Vers 197-203	S. Marc 10, 24
Vers 205-213	Ép. de S. Jacques 4,13
Vers 208	S. Luc 12,20,
Vers 216-233	S. Matthieu 19, 21, 23, 24, S. Matthieu 6, 20-24.
Vers 234-241	S. Matthieu 6, 17.

L'unique trait original semble être le rôle attribué au sot. Pour déguiser la hardiesse du reproche adressé au comte, l'auteur a choisi un sot innocent. Le désintéressement et la discrétion donnent plus de poids à sa parole. Il ne s'est pas enrichi comme l'intendant, il ne demande rien, il fait distribuer les richesses en aumône. Il est au service du comte pour l'amuser, mais il ne paraît point gai dans son rôle de moraliste. Il est obsédé par la pensée de la mort, il fait naître l'angoisse dans l'âme de son seigneur. La vie de famille, le conflit humain dans l'âme du comte ne l'intéresse pas. Il parle au nom d'une morale absolue prêchée par l'Église, il lui sacrifie les affaires, les plaisirs, les devoirs de ce monde. Le sot se distingue des fous, des bouffons au théâtre du moyen âge. Par sa morale austère, il se rapproche de l'idée exprimée dans le verset de l'Évangile (Matth. 5, 3) : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ». Vers la fin du moyen âge, on a généralisé cette idée en supposant la vanité de toute sagesse, la domination universelle de la folie. *La Nef des Fous* de Sébastien Brant (1457-1521), traduite dans toutes les langues est l'expression classique de cette conception.

Les deux manuscrits reproduisent notre Dit sans nom d'auteur. Les historiens de la littérature qui l'ont lu n'ont risqué aucune attribution. Pourtant le poème offre quelques traits qui révèlent sa patrie, son milieu et son époque. Le

Digitized by Google

Dit fut composé par un ménestrel picard. La Picardie était un foyer littéraire aux XIIIe et XIVe siècles. Cent soixante abbayes ont gardé et reproduit un grand nombre de manuscrits. Des seigneurs riches et généreux ont habité cinq cents châteaux forts où les trouvères ont trouvé des protecteurs. Enfin, la bourgeoisie enrichie des villes industrielles a manifesté des tendances et des goûts littéraires. Les seigneurs de la Picardie, avant sa réunion définitive à la couronne de France (1477), étaient les comtes de Flandres. Leur cour est fréquentée par des ménestrels, ancêtres des poètes bourguignons du XVe siècle. Le deuxième manuscrit semble avoir mieux gardé le dialecte original. Il offre des particularités graphiques, phonétiques et morphologiques qui le caractérisent.

Le dit s'adresse à un public aristocratique avec une intention moralisatrice. La leçon est déguisée sous l'allégorie transparente. L'auteur prêche une morale austère, il évoque l'idée de la mort pour convertir le comte de Lombardie. Cette localisation n'est qu'un autre moyen pour cacher la hardiesse du sermon laïque.

De tous les auteurs qui ont cultivé alors avec succès le genre des Dits, les plus célèbres étaient Baudouin de Condé et son fils Jean de Condé (près de Valenciennes). Baudouin était ménestrel de profession (vers 1250-1280) et rattaché à la cour de Marguerite II de Flandres (1244-1280), arrière-petite-fille d'Éléonore de Poitou. Poète d'une cour brillante, il composa ses Dits pour un auditoire aristocratique qu'il veut relever de la décadence. Son œuvre comprend 24 Dits dont les thèmes sont empruntés à la réalité, mais l'intention morale est déguisée pour ne pas blesser la susceptibilité ou l'amour-propre des seigneurs. Le cadre est allégorique, les qualités de gentilhomme y sont soulignées et le père les léguera à son fils. Pour la forme, les couplets octosyllabiques sont souvent reliés par des rimes léonines. La répétition de la même syllabe à

Digitized by Google

travers une pièce est un autre jeu du ménestrel (Mors la pomme). Un dernier trait à relever, c'est l'emploi du mot *fin* et de ses dérivés avant de terminer le poème. Cinq pièces montrent cette particularité (I, VII, XII, XVII, XVIII de l'édition Scheler, Bruxelles, 1866, 1).

« Tant pour la forme que pour le fond, il ne serait pas aisé, sans les rubriques des manuscrits, de discerner aujourd'hui les dits de Baudouin d'avec ceux de Jean, mêmes sujets, mêmes pensées et même adresse aux jeux des rimes équivoques et des strophes à vers rétrogrades. » Ce jugement de M. Ch. V. Langlois (Hist. Litt. de la France XXXV, 451) est attesté par l'étude du fond et de la forme. Jean de Condé (m.v. 1340) était ménestrel comme son père, au service de Guillaume le Bon du Hainaut et des Pays-Bas (1302-1337), nommé le père des ménestrels. Il a pris sa mission pour sacerdoce :

> . . qui en plusieurs dis . . .
> Les mals du siècle moult reprend
> Et ennorte a faire les biens.

Ses Dits et Contes prêchent la morale austère et l'école bourguignonne marchera sur ses traces. Le sens de la satire et de l'humour lui fait défaut. Il n'a pas excellé en riant, dit M. Langlois, mais en souriant.

L'œuvre de Jean comprend 75 pièces dont 36 sont signées. Elles se trouvent dans quatre manuscrits collectifs d'après lesquels Scheler les a publiées. L'attribution repose sur la tradition littéraire et des caractères intrinsèques. Il y a certainement des poèmes disparus dont il fait mention, mais il y a des Dits anonymes conservés qu'on doit lui attribuer. Notre Dit enrichit certainement l'œuvre de Jean de Condé. Nous en allons donner quelques preuves.

Jean de Condé commença à écrire en 1313. Les deux manuscrits qui ont conservé le Dit du Sot du Comte ont été écrits au commencement du XIVe siècle. L'auteur s'adresse

Digitized by Google

à un auditoire aristocratique qu'il veut convertir en ménageant sa susceptibilité. Le comte est un bourgeois ennobli, ce qui explique ses défauts. L'auteur du maître Pathelin, un Molière ou un Regnard se sont contentés d'une maison bourgeoise pour y placer la scène de tester. Le ménestrel qui moralise « par devant princes, dus et contes », comme Jean de Condé doit déguiser et tempérer l'attaque.

Le comte est moins convaincu par le discours du fou que par l'image grave de la mort. Elle est dressée devant le voyage lointain que l'âme doit entreprendre. La tristesse, qui enveloppe l'humanité dans les tableaux de Breughel le Vieux, de Lucas Cranach, assombrit l'horizon de Jean de Condé. Notre Dit en donne la sensation abstraite, il en éveille l'idée pour faire réfléchir.

Jean de Condé n'invente pas, il s'appuie en général sur quelque texte. Nous avons montré qu'il y a à peine un vers dans notre Dit qui ne trouve pas un verset correspondant dans l'Écriture. Il est à classer parmi les considérations morales qui sont souvent dans l'œuvre de Jean de Condé des paraphrases bibliques (VI, XVI, XLVIII de l'éd. de Scheler), une fois la paraphrase d'une parabole évangélique (VIII *ib.*) auquel notre Dit est à ajouter.

Les mêmes traits se rencontrent dans les poésies de Baudouin de Condé ou de Watriquet de Couvin (1313-1329). Nous y ajouterons des preuves tirées du style, des mots préférés du ménestrel que nous retrouvons dans le Dit. La recherche de la rime riche et l'effort de se servir des mêmes radicaux ou des homonymes, le goût des jeux de mots caractérisent aussi bien l'œuvre de Baudouin que celle de son fils. Le père néglige souvent le sens pour satisfaire l'oreille. Le fils se garde de cette exagération, les rimes riches lui servent d'ornement sans faire violence à la pensée. Il reprend l'habitude de son père de mettre en rime la syllabe -fin ou l'un de ses dérivés avant de terminer la pièce. 49 pièces sur 75 dans son œuvre sont

Digitized by Google

marquées de cette particularité et renforcent l'attribution. Il s'est nommé dans 9 autres et il ne reste que 16 anonymes n'ayant pas le terme *fin* en rime ou dans le vers final.

On trouve dans notre Dit sur 144 couplets une vingtaine avec des rimes équivoques ou des homonymes. Voici des exemples:

reprendre — mesprendre (5-6, 23-24)
sens — assens (7-8, 245-246)
garde — garde-regarde (9-10)
bouce — debouce (19-20) etc.
fais — fais (129-130)
conte — conte (287-288) etc.

Au début, on remarque des jeux de mots faisant alterner les mots suivants comme verbes, substantifs ou adjectifs :

semence — semencie (38)
commencier — commencie (41, 44, 47).

Mais le radical le plus souvent varié, c'est fin dans les deux sens : fine-finer-fin-fina (45, 47, 50, 52, 53, 55, 56) et l'homonyme :

fine-afiner-fin-finement (46, 48, 49, 51, 56, 57).

L'avant-dernier vers reprend le même terme et l'on y trouve le participe finé :

287 A tant vous ai finé mon conte.

Jean de Condé n'a pas le sens musical du vers, il écrit pour être lu, il s'adresse à l'intelligence. Ce défaut explique la pauvreté du rythme musical, l'uniformité de l'ornement stylistique dont notre Dit donne tant de preuves. La syllabe fin a le caractère d'un timbre qui renforce l'attribution.

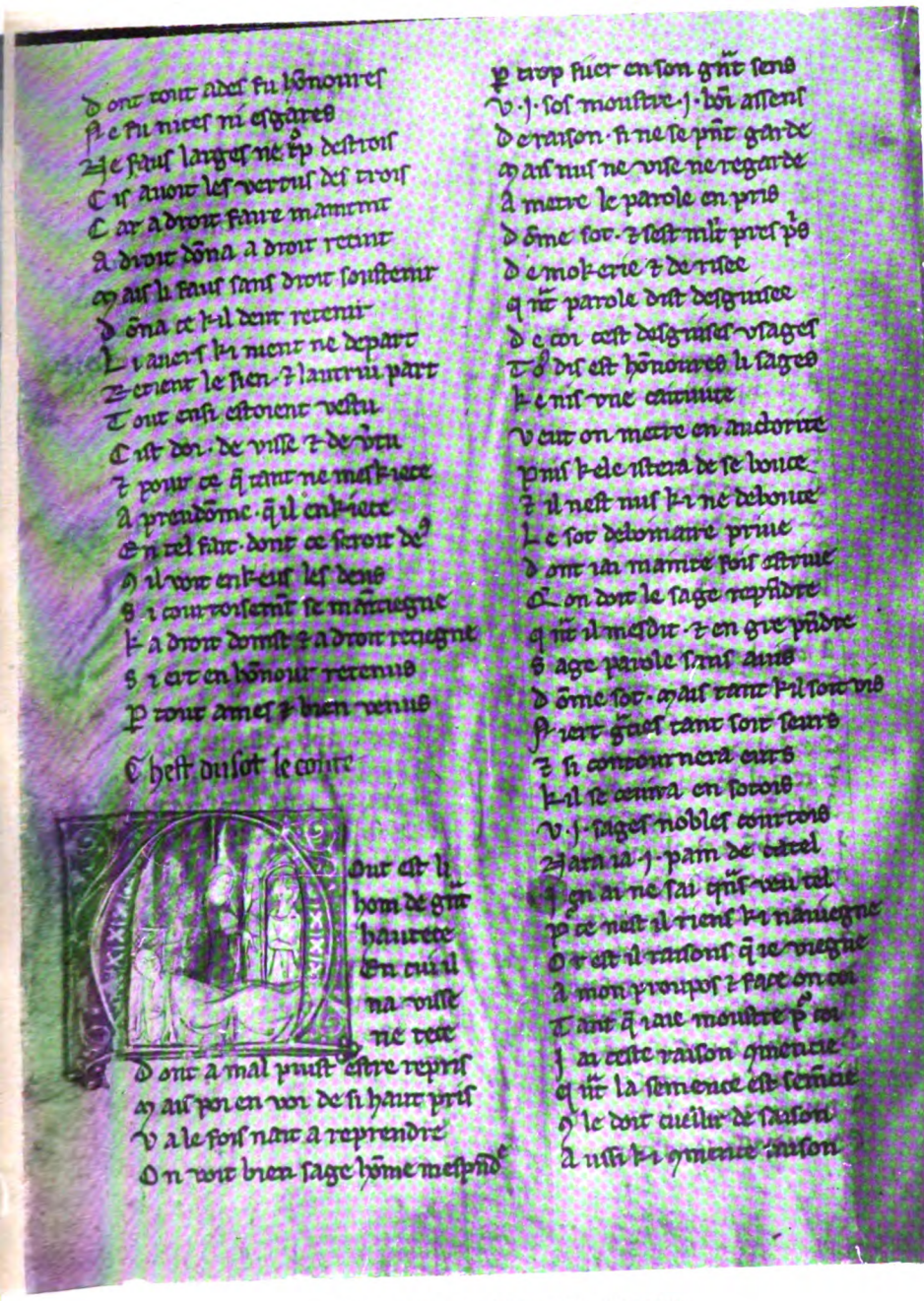
Digitized by Google

Digitized by Google

LE DIT DU SOT DU COMTE

dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 378, fol. 12 ro.

Digitized by Google



LE DIT DU SOT DU COMTE

dans le ms. de la Bibl. Nat. fr. 25. 566, fol. 248 vo

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Dit du Sot du Comte offre tant de traits de parenté avec les autres pièces qui sont certainement de Jean de Co ndé qu'il n'y a pas de doute qu'il n'en soit l'auteur. C'est un péché de jeunesse où il se présente imitateur de son père, tout en exagérant ou enrichissant l'ornement du style et l'élément musical du vers.

Louis KARL.

CH'EST DU SOT LE CONTE

fol. 248 c

Mout est li hom de grant hautece
En cui il n'a visse ne tece
Dont a mal puist estre repris.
Mais poi en voi de si haut pris
U a le fois n'ait a reprendre.
On voit bien un sage mesprendre
Par trop fiiier en son grant sens *d*
U uns sos monstre un boin assens
De raison, si ne se prent garde.
Mais nus ne vise ne regarde
A metre le parole en pris
D'omme sot et s'est moult pres pris
De mokerie et de risée,
Quant parole dist desguisée.
De coi cest desguisés usages, (?)
Tous dis est honnourés li sages
Ke nis une caitivité
Veut on metre en auctorité
Puis k'ele istera de se bouce.
Et il n'est nus ki ne debouce
Le sot deboinaire privé
Dont j'ai mainte fois estrivé
Qu'on doit le sage reprendre,
Quand il mesdit, et en gré prendre
Sage parole sans avis
D'omme sot ; mais tant k'il soit vis,
N'iert gracies, tant soit sëurs,
Et si contournera ëurs
K'il se cevira en sotois
U nus sages, nobles, courtois
N'ara ja un pain de catel.
J'en ai ne sai quant véu tel,

Digitized by Google

Pour ce n'ert il riens ki n'aviegne.
Or est il raisons que je viegne
A mon proupos et face on coi
Tant que j'aie moustré pour coi.
J'ai ceste raison commencie,
Quant la semence est semencie
C'on le doit cuellir de saison.
Aussi ki commence raison
Regarder doit au commencier *f. 249 a.*
Ke si le face semencier
Que de saison soit recueillie.
Car quant parole est commencie
Sagement et nicement fine,
Ele n'est pas plaisans ne fine :
Bien commencier et bien finer,
Ce fait le parole afiner.
Dont je tieng celui a plus fin
K'en sa besoigne a boine fin
Kom ki commence finement
Et dont fine malvaisement :
Boine fins fait loër l'ouvrier.
Dont ciex fist moult bel recouvrier
K'ainc de mal faire ne fina;
Et en la fin si s'afina
K'il fu fins et d'ame et de cors.
Boïns et biaus en est li recors,
C'est bien raisons que je m'acorde
A ce que je le vous recorde,
Puisque bele en ai la matere.
Voirs est k'il avint en la tere
De Lombardie ke manant
I avoit un bourgois tanant.
De gaaignier et d'amasser,
Ne ja ne s'en pëust laassier,
Moult ert destrois et couvoiteus,
Tant monteplia ses cateus
Par usure et par avarisse
Qu'il pourquist par sen malisse
K'il fu sires d'une conté.
Je ne vous aroie hui conté
Sa rikece ne son usage ;
Mais il ert de petit parage,
Honnourés ert pour son avoir. *f. 249 b*
Une femme ot de grant savoir,
S'en ot une fille engenrée
Ki ert u païs moult amée.

Digitized by Google

Cis quens ot un frere germain,
Cis freres ot du sien en main,
Aussi com aroit un baillvis ;
S'il en fëist trop grans alvis,
Tost l'ëust osté du service.
Cis quens c'on tenoit a si rice
Ot un sot, la fu ses deduis,
Car li sos ert nouris et duis
De dire paroles riables ;
En son socors ert si raisnables
Ke bien faisoit a conpaignier.
Li sires l'avoit au mengier
Et au coucier et au lever ;
Qu'on ne pëust mie trouver
Mellour sot : pas n'ert mesdisans.
Ensamble furent bien dix ans
Que li quens menoit boine vie,
Se li prist une maladie,
Si le couvint coucier au lit
U il ot moult poi de delit,
Car malades fu durement.
Et si jut li quens longuement
Et ert en sa cambre enfremés ;
Ses sos dont il estoit amés
I venoit cascun jour trois fois
Pour lui vëoir ; mais en defois
Li metoit on l'uis et l'ostel,
Car il trouvoit le frere tel,
Le femme au segnour et se fille
Que cascuns le deboute et pille.
A son segnour ne pot parler, *f. 249 c*
Adont si laissa il l'aler,
Dont moult fu agrevés li sire.
Si vaut departir son empire :
Huciet a sa fille et sa femme
Et son frere ; puis si aesme
Comment sa tere partira.
A sa femme dist k'ele ara
De se contée la moitié,
Li fille s'est tantost coitié,
Et demande k'il li donra.
Li quens forment s'en aïra ;
Puis li a dit k'il li donroit
L'un quartier et l'autre averoit
Ses freres ki l'avoit servi
De se terre ; bien desservi

Digitized by Google

L'avoit, se li en fait son don.
Et pour ce k'il ëust pardon
Et remede de ses pecies
A dit : « Je voel estre adrecies
A amender de mes tors fais
Et voel ci metre jus le fais
Des pecies ke j'ai demenés.
J'ai ens u liu u je fui nés
De terre ki bien vaut cent saus
Et pour ce que je soie assaus
Les doins jou a le povre gent.
Si arés tout l'or et l'argent
Dont il a çaiens vingt sestiers. »
Cascuns li dist que volentiers
Feront ceste aumosne pour s'ame.
Li freres, li fille et la dame
De le cambre s'en vont le pas.
Et tantost tourna a respas
Li quens, et se prist a repos, *f. 249 d*
Car boins li sambloit li propos
K'il avoit la endroit ëu.
Et quant si trois hoir ont vëu
K'il boit et mengue et repose,
Moult amassent miex autre cose :
De cel respas lor est trop grief.
Dont il avint k'a terme brief
Fu li quens auques respassés
Et que grans termes ert passés
Ke il n'avoit vëu son sot
Ki devant conpaignier le sot :
Dont l'a mandé hastéement,
Li sos i vint mout liement,
Son segnour voit, si s'agenelle,
Salue le ; s'a grant mervelle,
Quant son segnour vit taire coi.
— « Ha ! sire, fait li sos, pour coi
M'avés vo parole veée ? »
— « Sos, fait li quens, j'ai esprouvée
Vostre amour ki n'est pas certaine :
Quant tant jour et tante semaine
Jou ai jut en cel lit mortel,
C'une fois je ne te vi tel
Que devers ma cambre entrissiés ».
— « Ha! sire, fait li sos, laissiés
Ke me raison aie contée. »
Lors li dist, si l'a escoutée

Digitized by Google

Li quens et moult bien l'entendi,
Comment cascuns li deffendi.
Au sot dist : — « Je le te pardonne,
Car ta venue me fust bonne
Et moult m'eüst fait de soulas.
Or ai je sis et cil ont l'as
Ki cuidoient li sis avoir,
Cil cui je donnai mon avoir : *f. 250 a*
Li dés a se coste tournée.
Or enten, comment atournée
J'avoie toute ma besoigne ».
Dont li a conté sans mençoigne,
Comment departi sa contrée.
Et quant li sos l'ot escoutée
Le devise de cief en cief.
Dont se teut, si baissa le cief
Que nis un mot ne respondi,
Car moult bien seut et entendi
Que ses sires estoit deçus ;
Et li quens s'est bien aperçus
K'il ne li a pas dit a gré.
— « Sos, fait li quens, de men secré
Dont je t'ai ci conté le voir
Me respon, car je voel savoir
Se ce fu tres sage avisance.
De Diu me vint li pourvëance,
Il ne me voloit mie perdre. »
— « Encor avés assés a terdre,
Fait li sos, ains que soiés nés
Li graffe avoit deux planés
Dont vo meffait sont rabatu.
Encore vous ait Dix batu,
Se vaut moult poi vo conscience.
Je vous en dirai me science,
Fait li sos. N'estiés esbahis
D'aler en estrange pais
U vous irés coi k'il demeure ?
Nous n'en savons ne jour ni eure.
En cel pais cuidiés avoir
Plenté de bien pour poi d'avoir
Et vous estiés si povrement *f. 250 b*
Pourvëus, saciés vraiement,
Je vous en ai dit mon avis. »
Li quens en a baissié le vis
Et a pensé une grant piece.
— « Drois est, fait il, k'il me meskiece,

Digitized by Google

Quant si contre Diu ai ouvré.
Mes sos m'a sagement prouvé
Ma grant folie et mon meffait.
Quant je donnoie tout a fait
Ce que j'ai tolu et reubé
Celui et celes ki gabé
M'en ëussent aprés ma mort.
Perdus est ki ne se remort,
Bien deveroie estre maudis !
Grans marcies fust de paradis,
Se je l'ëusse pour cent saus.
Comment pëusse i estre assaus,
Quant j'ai de tort cinq cent mil livres ?
Paradis me fust bien delivres,
Mais ce fust dehors les courtix,
Au deviser fui poi soutix,
Je me pourvi com recrëans. »
La devint sages et crëans
Li quens et a chou entendi
Ke denier a denier vendi
K'il ne li remest uns partis.
Du faus avoir s'est departis,
Povre s'en fist et rice d'ame.
Son frere, sa fille et la dame
Retoli tout et fu rendu.
Pour ce doivent estre entendu
Sage mot de sote personne,
Se sot sage parole sonne.
Au sage sens prenge on le sens. *f. 250 c*
Li sos moustra bien les assens,
Com sos k'il fust de grant sens faire.
Mais cil ki ont tout lor afaire
Atourné a ce vilain monde,
Le sot, le courtois, ne le monde
Ne voelent croire nulement,
A le mort font un testament,
Si k'il voelent tout a lor guise.
Car en le main de sainte eglise
I met tes cent mars a le mort
Ki en a cent mile de tort !
Li faus ouvreres convoiteus
En ara sept ans a piteus ;
Si le rassaut et li donne atre,
Or puent diable pourbatre.
Quant prestres met ce en buée,
Bien doit estre l'ame huée

Digitized by Google

Ki cuide paradis avoir
Pour un petit de faus avoir
Ke li cors aquist faussement
Si en a laissié si largement,
Femme et enfans et despendu :
Las ! pour coi n'a il tout rendu,
Ensi que li boins quens rendi
Ki prist en gré et entendi
De son sot le consel creable ?
Et on ne voit nul si raisnable
C'on voelle croire pour bien dire ;
Moult est faus ki ne se remire
U li boins quens se remira
Ki si son afaire atira
K'il est en glore avoec les sains.
Ki n'est a le mort aussi sains
Et de ses meffais repentans, *f. 250 d*
Il porra bien trouver cier tans
U pais dont nus ne retourne.
Cascuns se pourvoie et atourne
Que li biens ne li soit veés,
Car a plenté vous en vëés
Ki moult povrement se pourvoient,
C'est nicetés : il se desvoient.
A tant vous ai finé mon conte
Ki est fais pour le sot le conte.

REMARQUES ET VARIANTES [1].

1. Le professeur E. Langlois (Lille) a eu l'obligeance de nous proposer l'interprétation de deux vers de sens douteux (vv. 200 et 259) que nous reproduirons plus bas. M. A. Zauner (Graz) nous a aidé à corriger les épreuves dont nous le remercions.

3 *B* D. en m. —
6 *A* b. s. homme —
8 *B* m. les a —
9 *B* ne s'en p. —
10 *B* ne ne g. —
11 *B* m. la p. —
40 *B* au c. —
44 *B* e. escueillie —
46 *B* e. ne bele ne —
110 *A* A. il l. —
167 *A* devens —

Digitized by Google

176 *sis* et *las* termes employés au jeu de dés —

200 *graffe* (stylet) et *planés* (taillés) sont des termes de l'art d'écrire, le sens reste douteux (E. Langlois), — vers trop court ; —

208 *A* e. avons n. —

259 *rassaut* (absout) et *atre* (lieu bénit pour le repos) : il l'absout et lui accorde la sépulture en lieu bénit (E. Langlois) —

261 *buée* (lessive) au sens métaphorique de l'absolution comme dans un sirventès de Marcabru (Pax in nomine Domini ! éd. par Appel, *Prov. Chrest.* N° 72.)

Le Gérant : M. DESBOIS.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXIX.

Digitized by Google

COUPURES

La Société des Langues romanes offre gratuitement aux auteurs 50 coupures de leurs articles, brochées sous la couverture même du numéro où l'article a paru.

Vient de paraître :

L'ASSIMILATION

NOTES DE PHONÉTIQUE GÉNÉRALE

PAR MAURICE GRAMMONT

Un volume in-8° raisin de 112 pages, *Paris, Champion*..... 8 fr.

GRAMMAIRE HISTORIQUE

DES

PARLERS PROVENÇAUX MODERNES

PAR J. RONJAT

Tome I, grand in-8° de XX-424 p., paru.

2 autres volumes sous presse.

Prix des 3 volumes. France..... 250 fr., Étranger 265 fr.

Digitized by Google

EN VENTE AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

A MONTPELLIER

Publications spéciales

I. M. Mila y Fontanals : Poètes catalans. Les Noves rimades. La Codolada, *Montpellier* et *Paris*, 1876. **10** fr. »

II. V. Lespy : Proverbes du pays de Béarn. Énigmes et contes populaires, *Montpellier*, 1876. **14** fr. »

III. J.-B. Noulet : Las Ordenansas et Coustumas del Libre blanc, publiées avec une introduction, des notes et un glossaire, *Montpellier*, 1878. **20** fr. »

IV. H. Doniol : Les Patois de la Basse Auvergne, leur grammaire et leur littérature, *Montpellier* et *Paris*, 1877. **10** fr. »

VI. J.-B. Noulet : Las Nonpareilhas Receptas per far las femnas tindentas, risentas, etc., publiées avec une introduction, des notes et un glossaire, *Montpellier* et *Paris*, 1880. **17** fr. »

VIII. J.-F. Thénard : Mémoire ou livre de raison d'un bourgeois de Marseille, *Paris*, 1881. **15** fr. »

IX. F. Castets : Il Fiore, poème italien du XIIIe siècle, en CCXXXII sonnets, imité du Roman de la Rose, par Durante. Texte inédit, publié avec fac-similé, introduction et notes, *Montpellier* et *Paris* (*presque épuisé*). **30** fr. »

X. M. Rivière-Bertrand : Muereglie, traduction en dialecte dauphinois de Mireille de Frédéric Mistral, *Montpellier*, 1881. **16** fr. »

XII. J. Azaïs : Verses bezieirencs, *Montpellier*, 1882. **14** fr. »

XIII. J.-B. Noulet et C. Chabaneau : Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle, *Montpellier*. **36** fr. »

XV. Trentenaire de la Société des Langues Romanes : Pièces et mémoires couronnés. Communications faites au Congrès des Langues Romanes, *Montpellier*, 1901. **15** fr. »

XVII. M. Grammont : Le Vers français, ses moyens d'expression, son harmonie, 3e éd. *Paris*, 1923 (*épuisé*).

XXII. F. Castets : I dodici Canti. Épopée romanesque du XVIe siècle, *Montpellier*, 1908. **22** fr. »

XXIII. F. Castets : La Chanson des quatre fils Aymon, *Montpellier*, 1909. **70** fr. »

XXV. A. Dauzat : Glossaire étymologique du patois de Vinzelles, *Montpellier*, 1915 **50** fr. »

— *Supplément*. **4** fr. »

XXVI. C. Chabaneau et J. Anglade : Onomastique des Troubadours, *Montpellier*, 1916. **30** fr. »

— *Supplément*. **4** fr. »

XXVIII. G. Millardet : Linguistique et dialectologie romanes, *Montpellier* et *Paris*, 1923 **45** fr. »

XXIX. J. Anglade : Les troubadours et les Bretons, *Montpellier*, 1928. **35** fr. »

MACON, PROTAT FRERES, IMPRIMEURS. — MCMXXIX

Digitized by Google

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

JUN 23 1932

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

TOME LXVI

VIIe SÉRIE — TOME VI

XI-XXIV

NOVEMBRE 1929 – DÉCEMBRE 1930

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

MONTPELLIER

—

MCMXXX

Digitized by Google

La publication de ce numéro bibliographique a été subventionnée par la Confédération des Sociétés savantes françaises.

SOMMAIRE DU N° 11-24

NOVEMBRE 1929 — DÉCEMBRE 1930

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Pages

J. LEITE DE VASCONCELLOS. — Antroponimia portuguesa (DAUZAT) 99
G. GOUGENHEIM. — La langue populaire dans le premier quart du XIXe siècle (DAUZAT) 101
F. PIQUET. — Le patois de Dombras (DAUZAT) 104
J. JARSAILLON. — Œuvres poétiques en patois d'Auvergne (DAUZAT) 105
V. BERTOLDI. — *Gava* e derivati... — Antichi filoni... — Relitti prelatini... (DAUZAT) 106
ZEITSCHRIFT ORTSNAMENFORSCHUNG (DAUZAT) 108
E. BOURCIEZ. — Éléments de linguistique romane (DAUZAT) ... 109
L. FOULET. — Petite syntaxe de l'ancien français (A. D.) 110
L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET, E. TAPPOLET, E. MURET. — Glossaire des patois de la Suisse romande (DAUZAT) 111
P. AEBISCHER. — Études de toponymie catalane. Le catalan *turó*... (DAUZAT) 115
P. FOUCHÉ. — Études de philologie hispanique (DAUZAT) 118
G. PEDROTTI, V. BERTOLDI. — Nomi dialettali delle piante (A. D.) 120
O. KELLER. — La flexion du verbe dans le patois genevois (A. D.) 121
F. LANGENBECK. — Beitrage zur elsässischen Ortsnamen- und Siedlungskunde (DAUZAT) 122
A. LOMBARD. — Les constructions nominales dans le français moderne (A. D.) 125
F. BOILLOT. — Psychologie de la construction dans la phrase française moderne (Dauzat) 126
A. PALACIO-VALDÉS. — Testamento literario (PITOLLET) 127
G. DELPY, A. VIÑAS. — L'Espagne par les textes (PITOLLET) ... 133
ESTUDIOS « IN MEMORIAM » DE A. BONILLA Y SAN MARTIN (PITOLLET) 142
SALVADOR DE MADARIAGA. — Anglais, Français, Espagnols (PITOLLET) 152
GUÍA DE GUIPÚSCOA (PITOLLET) 157

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

COMPTES RENDUS

J. Leite de Vasconcellos. — Antroponimia portuguesa, *Lisboa, Imprensa nacional*, 1928, gr. 8°, XIX-659 p.

Ce magnifique ouvrage est un traité complet d'anthroponymie, qui n'a son équivalent dans aucun pays roman. Bien que l'auteur l'ait écrit surtout pour le grand public, il est précieux pour les linguistes, qui retrouvent dans cet ouvrage toutes les qualités de l'éminent romaniste : puissance de synthèse, richesse de documentation et rigueur de méthode, sans parler de la clarté de l'exposé.

La question des noms de famille est un peu plus complexe dans la péninsule ibérique qu'en France ou en Italie, parce que l'usage du surnom patronymique s'y est développé plus tôt (peut-être sous des influences ibères) et parce que plusieurs surnoms (au sens large) ont pu se superposer en devenant plus ou moins héréditaires. Le portugais, à l'époque moderne, connaît le nom individuel ou nom de baptême (*nome proprio*), un surnom patronymique de type ancien (*sobrenome*), le nom de famille (*apelido*) et le sobriquet individuel (*alcunha*). La distinction entre les trois dernières catégories n'est pas très nette : la valeur des mots qui les désignent a toujours été assez imprécise et l'usage actuel reste flottant.

Le livre premier, qui comprend la moitié du volume, a pour objet l'étude systématique des noms, groupés par catégories, et analysés spécialement sous le rapport de la formation et de l'origine. L'auteur étudie d'abord les noms individuels par séries historiques, au fur et à mesure qu'ils apparaissent dans les textes, à partir du IVe siècle. En premier lieu, les noms chrétiens, latins ou grecs (ceux-ci disparaissent de bonne heure). Les noms ibériques, peu nombreux, ne sont relevés (sans doute par l'effet du hasard) qu'au IXe siècle ; cette source est bientôt tarie. Les noms germaniques prennent une grande extension (moins qu'en France toutefois) jusque vers les XIe-XIIe siècles, mais ils se réduisent progressivement à un certain nombre de types favoris. Les noms hébraïques, puis les noms de saints se développent lentement ; ces

Digitized by Google

derniers triomphent assez tard. La variété actuelle des prénoms paraît plus grande qu'en France, où la loi la restreint : beaucoup de noms anciens sont conservés ; un grand nombre ont été empruntés au latin païen ou chrétien, au français, à l'allemand, etc. Les motifs qui guident le choix du nom de l'enfant sont analysés avec faits à l'appui (pp. 82-94).

Les surnoms posent la question si discutée de l'origine des patronymes hispano-portugais en *-ez* : on sait que M. Meyer-Lübke les a rattachés à la finale latine *-icus* au génitif (*Dominici*), tandis que Schuchardt y voit un suffixe ibère : on trouvera ici la bibliographie da la controverse (p. 121). M. de V. se prononce pour la thèse de Schuchardt, qu'il appuie par de nouveaux arguments, tout en reconnaissant que ces patronymes se présentent à l'origine comme des génitifs : il y avait, au début, les variantes, *az*, *iz*, *oz*, *uz*, *ez*, et c'est seulement vers le XVe siècle que la dernière l'a emporté. L'onomastique portugaise garde aussi des traces de génitifs latins sans suffixe, de génitifs en *-onis* et surtout en *-anis* (parallèles au cas-régime *-ain* de l'ancien français). Tous ces exemples montrent que le génitif a vécu plus longtemps en Espagne qu'en Gaule. — La valeur originaire du patronyme s'étant perdue, celui-ci entre en décadence à partir du XVIe siècle. — Un autre type de surnom, qui consiste à faire suivre le nom de baptême du nom ou d'un des noms du père, s'est développé à mesure que s'affaiblissait l'usage du patronyme. Des surnoms religieux ont été aussi employés (*Maria da Piedade Luis dos Santos*).

L'origine des noms de famille (*apelidos*), qui se forment vers le XVIe siècle, est particulièrement complexe en Portugal. Les uns sont d'anciens patronymes ; d'autres représentent d'anciens noms individuels, des surnoms religieux ou d'origine, des sobriquets, devenus héréditaires. — Les noms de provenance étrangère sont assez nombreux. L'immigration allemande et néerlandaise en Portugal, qui fut sensible à la fin du moyen âge, a laissé des alluvions onomastiques. La dynastie portugaise dont le fondateur fut Henri de Bourgogne au XIe siècle, attira de nombreux gentilshommes français à sa cour ; aussi le groupe des noms français, peu ou point altérés, est-il important. P. 289. La répartition géographique des *Labat* montre qu'il s'agit d'un nom gascon = *la bat*, « la val » ; à l'explication *l'abat* on peut objecter aussi que les noms ou sobriquets de dignités devenus noms de famille dans le Midi ne sont pas pourvus de l'article (*Comte*, *Rey*, etc.). *Carnaut* (écrit généralement *Carnaud*) ne diffère pas de *Carnot* par l'orthographe seule, mais par le suffixe : là, le suffixe *-ald* > *-aud*, ici *-ot*, diminutif surtout répandu en Bourgogne et dans l'Est. P. 290. Il n'est pas sûr que *Borel* vienne de l'italien : ce nom est fréquent en Savoie, avec la variante *Borrel* ; le mot, en patois savoyard, signifie « collier » (cf. le *Dict. Savoyard* de Constantin et Désormaux, v° *borè*). P. 291. *Daulmay* pourrait être une altération de *Dumay* (*du mai* ; peut-être sous une forme de l'Ouest ou du Midi), nom de famille bien connu.

Le livre II, sous le titre « détails (*pormenores*) anthroponymiques »,

Digitized by Google

groupe un ensemble de faits relatif à diverses désignations d'ordre psychologique, familial, social : pour désigner une personne de façon vague (on emploie *Fulano, -a*, ou des noms très usuels comme *Pedro, Paulo*), pour désigner un enfant (*Custodio* ; cf. *Pupus* devenu sobriquet en latin), un errant ou un inconnu (*Zarro*), les personnes royales, etc., les noms des serfs et des esclaves (du Xe au XIXe s.), des Arabes et Mozarabes, des Juifs, les substitutions de noms et les pseudonymes. — Le livre III (vicissitudes grammaticales du nom) est relatif aux particularités phonétiques et syntaxiques, aux survivances morphologiques, à la suffixation. — Un appendice où sont traités quelques sujets annexes (titre de *dom*, noms coloniaux, etc.), une bibliographie très complète et un index terminent le volume. Cette brève analyse ne donnera qu'une idée imparfaite de sa richesse documentaire et des remarques pénétrantes de psychologie sociale qui illustrent les faits.

Albert DAUZAT.

G. Gougenheim. — La langue populaire dans le premier quart du XIXe siècle, d'après le *Petit Dictionnaire du Peuple* de J. C. L. P. DESGRANGES (1821), *Paris, Les Belles-Lettres*, 1929, in-8°, 233 p.

L'histoire du français populaire de Paris, dont la divergence par rapport au langage des milieux cultivés s'accuse dès le règne de Louis XIII, est encore à faire. Le travail qu'avait ébauché Charles Nisard [1], et qui concernait spécialement les XVIIe et XVIIIe siècles, n'a pas été repris, sinon pour la prononciation par M. Th. Rosset dans son ouvrage classique sur le XVIIe siècle [2]. M. Gougenheim a choisi un des meilleurs recueils de cacologie, celui de Desgranges (qu'une abréviation J = jeune, a fait prendre à tort pour un père Jésuite). A cette date de 1821, la société issue de la Révolution et de l'Empire était encore peu instruite, tandis que le peuple s'efforçait de mieux parler en copiant, souvent à contresens, le langage des classes cultivées.

Desgranges avait groupé deux séries, les mots barbares ou mal prononcés et les phrases vicieuses, par ordre alphabétique. M. G. s'est efforcé de dégager les faits et de les classer scientifiquement. Tâche délicate, car certains phénomènes qui apparaissent phonétiques de prime abord relèvent de l'analogie et de la contamination, et (moins souvent) *vice versa*.

Le chapitre relatif à la phonétique est très mêlé : M. G., qui est surtout grammairien, n'a pas dominé le sujet comme M. Rosset.

P. 1-3. Les prononciations « a long » (fermé) et *ai* (c.-à-d. *ä*) données comme également parisiennes demandent à être interprétées. Le fran-

1. *Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue*, Paris, A. Franck, 1872.

2. *Les origines de la prononciation moderne étudiées au XVIIe siècle*, Paris, A. Colin, 1911.

Digitized by Google

çais moderne a fermé et allongé *a* devant *s* intervocalique : *espâs*, *mâö*, *lâsé* (lacer) étaient donc aussi normaux que *pâs* (passe) ou *lâsé* (lasser) : le bon usage, d'après l'orthographe, a fait ici une distinction entre *a* + *ss* et *a* + *c* (= *s*) qui n'était nullement justifiée. L'évolution *a* > *ā* (son qui est intermédiaire entre *a* et *è*) concerne au contraire l'*a* bref ouvert, qui continue à s'ouvrir. — P. 4. *aumonne* (avec *o* tonique bref ouvert) est-il vraiment « du parisien » comme l'indique Desgranges ? Je pencherais pour un méridionalisme d'immigrés, ce qui est sûrement le cas pour *pentecotte*, « prononciation de damoiseau ». — La réaction contre l'*ou* protonique n'était pas encore généralisée dans le peuple, qui avait encore gardé des *ou*, ou des *ô*, étape intermédiaire. Par contre, des fausses régressions (ou formes hypercorrectes) ont produit *godron*, qui a été éliminé, *aujord'hui*, qui est resté, et quelques autres. — P. 10. Même fait pour dangéreux, aquéduc : c'est ici l'extension de la prononciation à la latine qui, dans les milieux cultivés, a changé *desir* en *désir*, etc. — P. 11. Les alternances *o–a* (*ormoire*...) ne relèvent pas de la phonétique, sauf « collaborateur » qui présente une assimilation. — P. 12-13. Il s'agit bien d'accidents et non de faits phonétiques, comme M. G. le présume p. 13. Cependant devant une consonne labiale il semble qu'il y ait une tendance *ü* > *i* dans les parlers d'oïl, par dissimilation (*ruban* > *riban* est fréquent ; ici *liméro* = numéro) ; *manifacture* offre une dissimilation vocalique. — P. 16-19. Pour l'hésitation entre *a* et *é* devant *r* implosif, je renvoie, ainsi que pour *o* protonique > *ou*, à mes *Essais de géographie linguistique* (2e série, p. 13-25) : ici les formes populaires en *a* se raréfient par rapport au XVIIIe s., preuve que le peuple s'éduque, tandis que les fausses régressions en *è* se multiplient (*erres* = arrhes, *quairton* = carton, etc.) ; seul *bouleverd*, attesté déjà par Ménage, peut être traditionnel et remonter directement à *Bollwerk*. — P. 19. *Belsamine* est sûrement une attraction homonymique (dans la conscience linguistique du peuple, c'est *belle ʒamine*). — La plupart des « confusions de nasales » sont des accidents ressortissant à l'analogie. Sont phonétiques : la dénasalisation devant consonne intervocalique (Montmorency = *mõmorãsi* > *momorãsi* > [par dissimilation] *mømorãsi* > *mémorãsi*, cf. ci-dessus « dangéreux »), et devant spirante (*monsieur* < *mossieu* > *møsyœ*) ; puis des faits d'assimilation (*toton* > *tonton*, *miroton* > *mironton*). — P. 25. Les hiatus conservés sont dus à des formes toniques (*aïue* > *aïe*) ou à des régressions (*eü* conservé artificiellement, d'où *evu* ou *éü*). La réduction normale de l'hiatus est *é* > *i* < *y* ; l'*i* se maintient après un groupe combiné (*kr*...) et dégage alors un *y*. — P. 32. *Bouis* est la prononciation traditionnelle, mais *louette* de *luette* est tout autre chose ; c'est une attraction homonymique (*la louette* = *l'alouette*). L'assourdissement de *o* protonique en *e* muet est un fait ancien, surtout devant *o*, *ou* tonique (cf. *sejour*, etc.). — P. 59. *brandon* > *branlon* a été influencé par *branler* ; au contraire *abdiquer* > *abliquer* est un fait phonétique. — P. 60. Il est tout à fait certain que *alieurs* pour *ailleurs*, etc., est une réaction due au désir de prononcer l'*l* mouillé qu'on ne savait plus articuler ; le renvoi à Rosset est inexact (p. 212 et

Digitized by Google

non 320). — P. 62. Contrairement à l'opinion de M. Rosset, je crois que *piailler* > *pialer* est une dissimilation ; cf. *chiailler* > *chialer*. Pour *jaillir* > *jalir*, je ne crois pas à l'influence picarde : le groupe *l* mouillé + *i* a gêné la langue vers le XVIe siècle ; elle y a remédié en éliminant l'élément *y*, ou, si l'on préfère, en dépalatalisant l'*l* ; la langue moderne, à son tour, tend à se débarrasser de l'*y* devant *i* : *fouillis*, *bouilli*, *Neuilly* se prononcent de plus en plus *fui*, *bui*, *nœi*. — P. 63. Le renvoi à Rosset pour *magne* est inexact (316 au lieu de 306). — P. 64. *Maquillon* = *maquignon* représente un changement de suffixe : c'est le type de la substitution de la finale plus usitée à la finale rare. — P. 70. *Cintième*, qui s'est maintenu avec *t* dental, est dû aussi à l'analogie de *vingtième*. — P. 74. *Superstitieux* > *supertitieux* ne devait pas être mêlé aux mots où la prononciation de *s* + consonne a été rétablie sous une influence savante : c'est une dissimilation. — P. 81-3. Les faits d'agglutination et de déglutination, qui sont judicieusement expliqués (p. ex. le *z* de *Zapoléon*, *Zapolitains*) ne devaient pas figurer à la phonétique, pas plus que des ellipses (*blé Turquie*) ou les attractions homonymiques (p. 84-5). En revanche, il aurait fallu faire une place, dans le consonantisme, à la prononciation des consonnes géminées (*i-mense* et *im-mense*) signalée incidemment p. 23 : la prononciation *immās*, que les grammairiens ont accréditée d'après l'orthographe, n'est guère antérieure au XIXe siècle : à cet égard le témoignage de Desgranges est intéressant.

Les faits morphologiques et syntaxiques sont très bien classés. Tout au plus pouvait-on souhaiter par endroits une intervention plus active de M. G. dans l'interprétation des faits. Après nous avoir alléchés p. 87 en nous annonçant que les changements de genre des mots à initiale consonantique soulèvent des problèmes intéressants, il nous déçoit un peu, par la suite, en laissant la plupart de ces problèmes en suspens : ne pouvait-il indiquer, tout au moins, que certains changements sont dus au sexe du sujet (*un* sentinelle, *un* vedette), d'autres à une attraction homonymique (*un* vipère, d'après *père*), d'autres à des synonymes (*la* chaud, d'après *la* chaleur), etc. : autrement dit à des motifs d'ordre psychologique ou formel ? — P. 111-112. La tendance populaire (qui a été enrayée) à faire passer nombre de verbes à la 1re conjugaison était intéressante à signaler. — P. 122. Intéressantes aussi les remarques de Desgranges sur l'extension de sens de certaines prépositions (*dans*, *après*...), dont la valeur originaire s'affaiblit. A l'expression critiquée « il n'avait pas de souliers *dans* les pieds », joignons un emploi analogue actuel, qui est courant : « ce chapeau me rentre bien *dans* la tête ».

Les faits lexicologiques sont plus difficiles à classer, en dehors de ceux qui relèvent de la préfixation et de la suffixation (P. 132 : *recoin* > *racoin* pourrait être phonétique ; cf. *requin* > *raquin*). M. G. a classé les mots en plusieurs séries alphabétiques : ceux qui sont indiqués sans valeur sociale, les mots triviaux, enfantins, militaires, enfin les mots parisiens et provinciaux. Il y a là quantité d'observations précieuses (pas dans le sens de Desgranges !), mais pour dater la survivance d'ar-

Digitized by Google

chaïsmes, l'apparition de néologismes, la pénétration de l'argot, etc. — P. 177. *Flème*, f., vient de l'italien *flemma*, qui a le même genre. — P. 195. *Espérer* = attendre, n'est pas uniquement méridional, mais aussi poitevin, normand, etc. ; toutefois il n'est pas parisien.

En résumé, ouvrage soigné et bon instrument de travail pour l'étude du français populaire.

A. DAUZAT.

F. Piquet. — Le patois de Dombras (Meuse), *Paris, Champion*, 1929.

Voilà une bonne monographie dialectologique, à la fois succincte et nourrie. L'auteur, professeur à la Faculté des Lettres de Lille et germaniste bien connu, a entendu donner une étude uniquement descriptive du patois de son pays natal. La publication, qui avait commencé en 1914, a été retardée considérablement du fait de la guerre. Il est regrettable que M. P. n'ait pas ajouté à son travail un appendice pour nous indiquer la répercussion de la guerre sur ce patois : s'il n'a pas eu le temps précédemment, souhaitons qu'il fasse cette enquête complémentaire et qu'il nous en donne les résultats un jour prochain. Dombras, situé entre Verdun et Montmédy, se trouvait dans la zone envahie, un peu en arrière du front. Il serait très utile, dans cette vaste région où une partie des villages fut détruite, où tous furent plus ou moins évacués pendant cinq ans, d'étudier les contre-coups linguistiques de ces événements.

Le vocabulaire, que précède une courte notice sur la localité, est le morceau de résistance [1]. Le nombre des mots (environ deux mille) n'est pas très considérable, mais la proportion des termes caractéristiques est élevée ; il ne faut pas oublier que le lexique des patois d'oïl va en s'appauvrissant à mesure qu'il se dégrade sous la poussée du français. M. P. nous prévient que ses matériaux représentent l'état du patois vers 1875 ; ses souvenirs personnels, contrôlés sur place à diverses reprises, ont été complétés par une dernière enquête faite en 1913. Pour la prononciation, dont la notation a été particulièrement soignée, une compatriote de l'auteur, qui a passé une partie de sa vie à Dombras, a servi de contrôle, sous la direction de l'abbé Rousselot qui a pris de nombreux tracés.

Les « observations grammaticales », déclare l'auteur, ne sont que des remarques destinées à mettre en lumière les faits les plus saillants. On les eût souhaitées un peu plus étoffées. La section phonétique surtout est trop brève ; encore renferme-t-elle des faits qui ne sont pas d'ordre phonétique, comme la prosthèse, l'aphérèse, l'épenthèse (avec lesquelles sont confondus des faits de contamination, p. ex. *hârêc.* arête) ; *grivart* (grillade), *pètart* (pintade) ne représentent nullement « un épaississement de la finale par l'addition d'un *r* », mais le rempla-

1. Il a été publié d'abord par tranches dans la *Revue de philologie française* (t. XXXVIII-XLI).

Digitized by Google

cement d'un suffixe peu fréquent par un autre plus usité. L'assourdissement des consonnes finales (*rop*, robe ; *ɛāp*, chambre) semble plus spécial aux régions qui ont un fort substrat germanique (il est très frappant dans le pays de Caux, où je l'ai observé à Yport). Certains faits communs avec le français populairè de Paris, qui ne les a pas tous conservés et où ils datent, en moyenne, du XVIIe siècle (*kansō*, caleçon ; *nātiy*, lentille...) ont toutes les apparences d'emprunts. — En morphologie, on remarquera que la forme du pluriel a gagné le singulier dans tous les noms populaires (*ɛvó*, cheval ; *yœ*, œuf...) et que l' « imparfait prochain » du lorrain oriental est ici inconnu. Quelques pages substantielles sont consacrées aux formes des pronoms et des verbes. — Il est regrettable que les notes syntaxiques soient réduites à quatre pages : on y relève des survivances du complément du nom sans préposition (*l may la ru*, le milieu de la rue), la rareté, dans cet emploi, de la préposition *à*, la fréquence de l'adjectif épithète devant le nom, qui rappelle une fois de plus le substrat germanique (*nwār nōy*, nuit noire ; *vār bŭnĕ*, bonnet vert), l'emploi de *à* avec le complément direct *mnāy ō fœmī*, « mener au » fumier = transporter le fumier) sous l'influence du besoin de précision qui a développé la même construction en espagnol et en gascon.

Une section onomastique, qui comprend essentiellement un recueil de lieux-dits, avec d'utiles observations, quelques proverbes et textes patois terminent le volume.

A. DAUZAT.

J. Jarsaillon. — Œuvres poétiques en patois d'Auvergne, publiées par J. COUDERT et B. PETIOT, *Paris, Champion*, 1929.

Ce recueil, précédé d'une notice biographique sur l'auteur, curé de Chabreloche (Puy-de-Dôme), mort en 1893, comprend cinq comédies, deux contes en vers, des poésies diverses et un petit glossaire. L'édition est faite avec soin. Malheureusement la valeur de l'œuvre ne répond guère au dithyrambe des éditeurs, qui ont comparé l'auteur à Térence et espèrent qu'il deviendra un des classiques du félibrige. La langue est lourde, prosaïque, d'une syntaxe artificielle ; elle est encombrée de chevilles, farcie de mots français, savants, scolaires, argotiques. Veut-on quelques échantillons, pris au hasard, de cette « poésie » dont tout sentiment poétique est absent, et qui rappelle tant d'élucubrations analogues dont la basse Auvergne est affligée depuis plus d'un siècle :

Jeanne, te chiparas, gardaras la pachenço,
Ou be vous payaras : ieu tou dise en counchenço.

D'aquelo discucheu viren jamais la fi.

En quel evenemen ei ben liuen de s'attendre.

Digitized by Google

Cultivo la paresso ;
Ni devouers, ni liçous, se fai puni sans cesso,

A la note zero diens tous les ezamens.

Il serait cruel d'insister... Même au point de vue dialectologique le recueil ne nous apporte rien de neuf, car, sur le patois d'Ambert, dans lequel écrivait Jarsaillon, nous avons des travaux d'une autre valeur, le Glossaire et la grammaire de Michalias, sans compter ses poésies, car lui était poète.

On peut regretter que l'argent consacré à éditer ce gros in-octavo n'ait pas été mieux employé, alors que tant de glossaires patois si utiles restent manuscrits et ne peuvent voir le jour.

A. DAUZAT.

V. Bertoldi. — *Gava* e derivati nell'idronimia tirrena (*Studi etruschi*, III, *Florence*, 1929) ; Antichi filoni nella toponomastica mediterranea incrociantisi in Sardegna (*Revue de linguistique romane*, IV, Paris, 1929) ; Relitti prelatini comuni alle Alpi ed ai Carpazi (*Archivio glottologico italiano*, *Turin*, 1930).

Ces brèves études méritent d'être signalées, car elles soulèvent des questions fort intéressantes. M. B. s'attache à retrouver les éléments les plus anciens des substrats prélatins, en combinant la méthode historique avec les procédés de la géographie linguistique. — L'auteur apporte une contribution importante, pour la toponymie de l'Italie septentrionale, à l'étude du radical *gaba* ou *gava*, cours d'eau, que j'avais présumé gaulois (*Rom.*, XLV, 252 et XLIV, 263), et qui, d'après ces nouveaux documents, apparait préceltique. M. Æbischer, peu après le travail de M. B., est revenu sur la question [1] pour montrer que certains toponymes qu'on serait tenté de rattacher à *gava* peuvent provenir du gaulois *gabros*, chèvre : mais la comparaison avec les toponymes italiens et la répartition géographique du type pyrénéen *gabarus*, *gabarra* rendent peu probable cette hypothèse en ce qui concerne ce dernier groupe.

M. B. retrouve l'hydronyme *gava* dans la toponymie sarde, à propos de laquelle il étudie d'autres communautés de radicaux (*colostri*, basque *golostri*, houx ; *tala*, présumé « terre argileuse ») et de suffixes (*-oro*, *-ava*, *-ana*, *-asai*, *-assai*) accolés à des radicaux très anciens. Il arrive ainsi à reconstituer des substrats à couches brisées : un filon libyque-sarde-ibérique, déjà signalé par M. Terracini, se croiserait en Sardaigne avec un filon anatolien-égéen-ibérique orienté est-ouest. Reconstitutions hardies, qui sont étayées par un faisceau de concordances encore ténu, mais remarquable. — Ces recherches demandent une grande prudence.

1. *A propos de deux noms de rivière catalans*, « *Gavarra* » et « *Gavarresa* » (*Butlleti de dialectologia catalana*, 1929, 66).

Digitized by Google

On en jugera en se reportant a l'explication toute différente que M. Griera [1] a donnée de l'élément *tala* dans les toponymes d'Espagne : agglutination d'un article ibère *ta* et de l'article bas-latin *illa* > *la*. L'explication de M. B. est plus vraisemblable : le type toponymique *tala-vinda* (x + « blanc »), qu'il a relevé en plusieurs régions de la Gaule, prouve à l'évidence que le premier élément n'est pas ibère et qu'il représente un substantif. L'existence d'un filon méditerranéen est-ouest me paraît assurée, d'autre part, par des concordances phonétiques : dans une communication du 20 avril 1929 à la Société de linguistique, j'ai indiqué la concordance des évolutions *mp* > *mb*, *nt* > *nd*, *nk* > *ng* et *mb* > *mm*, *nd* > *nn* dans la région pyrénéenne (foyer ibère) [2], le sud de l'Italie (foyer osque), l'albanais et (partiellement) le grec moderne (foyer illyrien) ; M. Meillet a signalé des faits analogues en arménien et en iranien ancien, et a conclu à l'existence probable d'un substrat commun à l'ibère, l'osque, l'illyrien, etc.

Dans la troisième étude, M. B. a relevé de curieuses concordances lexicologiques entre les Alpes et les Carpathes : **juppos*, *jubbos*, nom du genévrier nain, et deux noms de l'arolle, **aravo* et **gimru*, — toutes plantes spéciales à la haute montagne. Ces radicaux se retrouvent dans des noms communs et dans des toponymes, le premier pourvu parfois d'un suffixe ligure (*Giubiasco*, loc. du bas Tessin). Deux sont signalés par des auteurs anciens, ἰουπιτέλλους (Dioscoride) et *aravicelus* (Pline) : M. B. voit dans ces deux exemples le suffixe ligure *-elus* (pour *jupicellus*, que Dioscoride donne comme nom gaulois, on pourrait penser au suffixe latin si répandu *-icellus*, la valeur diminutive s'appliquant bien au genévrier nain). A signaler des remarques particulièrement intéressantes sur l'équivalence du suffixe ligure *-asco* et du suffixe latin *-ētum*, et sur la tendance du gaulois à l'abréviation avec redoublement consonantique (cf. **Vappu* de *Vapincum*). L'exemple de Pline joint à des mots dialectaux actuels (auxquels on peut ajouter le col des *Aravis* en Savoie) montre bien que le radical primitif d'*arolle* est **arav-* et non **arua* postulé par M. de Wartburg (F. E. W., I, 151). Pour *gimru*, qui aboutit dans les parlers actuels à *djembro* ou *ʒembro*, rappelons que cette dernière forme a été transcrite *ʒembro* ; le *ʒ* ayant été lu *ts* par les Allemands, le mot a passé en français avec une initiale sourde (pin *cembre*).

A. D.

1. *Zeitschrift für rom. Philologie*, XLV, 215, et *Festschrift Voretsch*, 425 et n. 2.

2. M. Menéndez Pidal (*Orígenes del español*, t. II, 2e éd., 303-5) croit à une transplantation, bien difficile à admettre, de la prononciation osque en Espagne ; l'aire géographique originaire du phénomène est nettement ibère. — J'ai repris la question (avec l'analyse d'autres substrats) au premier Congrès international de géographie historique (section de géographie linguistique, séance du 13 août 1930 à Liège). Ma communication a été publiée (avec cartes) dans *la Nature*, 15 janvier 1931.

Digitized by Google

Zeitschrift für Ortsnamenforschung. — Articles et comptes rendus intéressant les romanistes.

IV, fasc. 1 (1928). — Jorgu Jordan, *Bezeichnung für Rodeland in der rumaenischen Toponomastik* (48-60). La notion « terre défrichée » a été rendue en latin vulgaire par divers mots cristallisés dans des noms de lieux actuels : *runc* (lat. *runcare*), *curatura* paraissent spéciaux au latin d'Orient ; *arsa* (masculin aillenrs ; du verbe *ardere*) est très général (se rapportant au défrichement par le feu, usage ancien ; l'incendie a été parfois accidentel) ; *ruptura* se retrouve dans le domaine rhéto-roman. — Compte rendu, par Zachrisson, de trois travaux de A. Mawer et F. M. Stenton sur les noms de lieux d'Angleterre (89-94).

Fasc. 2. — J. Schnetz, *Untersuchungen zu Flussnamen Deutschlands* (die *Mindel*). La racine de cette rivière serait le celtique *menn*, clair (131-5). — W. Brandenstein. *Die Berg- und Flurnamen in der Granatspitzgruppe* (*Hohe Tauern*). La toponymie de ce massif autrichien renferme des traces de gaulois (*Karawanken*, de *carvos*), des éléments latins, enfin des apports germaniques et slaves qui se sont parfois hybridés (155-65). — J. Jordan, suite de l'art. du fasc. précédent. L'auteur passe en revue les noms de la terre défrichée qui représentent des emprunts (la plupart viennent du slave) : *circéa*, *lómul*, *otăsaŭl*, *pirlita*, *poiána*, *pojdrul*, *priseáca*, *bóiștea*, *trebișul*, *lăzul* (171-83). — W. Meyer-Lübke, *ital. Val d'Ossola*, *span. Huesca*. L'auteur postule un radical gaulois **osk-*, qui signifierait « frêne » (183-5). — Compte rendu, par A. Carnoy, de Aug. Vincent, *Les noms de lieux de la Belgique* (203-5).

Fasc. 3. — P. Skok, *Ortsnamenstudien zu* De administrando imperio *des Kaisers Constantin Porphyrogennetos* (214-44). Cette importante étude, que complète une carte à la fin du fascicule, concerne la toponymie gréco-latine et prélatine de la région illyrienne. — A. Dauzat, *Notes de toponymie gallo-romaine* : *Berry*, rattaché à **Biturigum* (tiré de *Bituriges*, sur le modèle d'*Andegavum*, *Pictavum*) ; *dor-*, *dur-*, cours d'eau (l'auteur rejette l'explication par l'adjectif gaulois *dūro*, et confirme sa thèse d'un radical préceltique) ; *Garonne*, *Gironde* (deux variantes d'un même type ; *Gironde* est le représentant saintongeais de *Garunda*, forme latine hypercorrecte créée par réaction contre la prononciation ibère *nn* = *nd*) ; *Vincelles*, *Vinzelles*, expliqués par un dérivé *vīn-icella*, petit vignoble (257-69). — J. Lœwenthal, *Celtica* : types gaulois, **alpobriga*, **taunos* (hauteur), **lemanos* (nom de fleuve), *alisontia* (id.), *vardo* (le Gard) = haute eau (269-71). — Comptes rendus, par J. Schnetz, de H. Zeiss, *Die vor- und frühgeschichtliche Besiedlung der Gegend von Regensburg* ; Fr. Wagner, *Die Romer in Bayern*.

V, fasc. 1 (1929). — H. Krahe, *Die Ortsnamen des antiken Apulien und Kalabrien* (1-25). Répertoire alphabétique (latin) très bien fait, avec les diverses formes anciennes, et renvois bibliographiques. — J. Schnetz, *Untersuchungen zu Flussnamen Deutschlands* (suite) ; encore *Mindel* ; rivières dénommées par groupes (52-6). — J. Lœwenthal, *Etymologisches Miszellen* (*Barbanna*, p. 57, rapporté à une racine prélatine **barb-* = mer,

Digitized by Google

marais ; intéresse la Romania). — A. Zauner, *Zu den Flussnamen Dor, Dur* : confirme, pour le Douro, les assertions de A. Dauzat, ci-dessus, IV, 3 (61-2). — Compte rendu, par W. Kaspers, de : J. Gotzen, *Die Ortsnamen des Kreises Geilenkirchen* (Rhénanie) (83-4) ; par G. Serra : de M. Gualzata, *Di alcuni nomi locali del Bellinzonese e Locarnese* (90-7).

Fasc. 2. — H. Krahe, suite de l'étude sur l'Apulie et la Calabre (139-66) : l'auteur, après avoir dégagé les éléments toponymiques latins et grecs, insiste sur les rapports que présentent les noms de la couche primitive avec l'illyrien ; analyse détaillée des suffixes et des thèmes. — W. Kaspers, *Die Ortsnamenliteratur der Rheinprovinz* (166-76). Bibliographie critique très soignée. — Comptes rendus, par Steinberger : de O. Stoltz, *Die Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol im Lichte der Urkunden* (176-81) ; par A. Pfalz, de : E. Schwarz, *Die Ortsnamen des östlichen Oberösterreich* (181-3) ; par H. Pottmeyer, de : H.-J. van de Wijer, *Bibliographie van de Vlaamsche Plaatsnaamkunde* (183-6).

Fasc. 3. — K. Finsterwalder, *Ueber Tauernnamen* (228-42). L'élément latin est important sur le versant méridional. — A. Dauzat, *Bibliographie toponymique de la Bourgogne* (245-51). Bibliographie critique. — Comptes rendus, par J. Schnetz, de : R.-E. Zachrisson, *On the meaning of early teutonic tribal names*, et *Germani, the name and its nearly history* (252-6) ; par Th. Baader, des *Nomina geographica neerlandica* (257-9) ; par W. Kaspers, de : J. Vannérus, *A propos des noms de lieux luxembourgeois en* -ing *ou en* -ingen (259-60) ; par E. Kranzmayer, de : L. Steinberger, *Kreuz und quer durch Tyrols Ortsnamenwelt* (262-3) ; par S.-P. Cortsen, de : S. Pieri, *In cerca di nomi etruschi* (263-5).

A. DAUZAT.

Édouard Bourciez. — Éléments de linguistique romane, 3e édition, révisée, *Paris, Klincksieck*, 1930, 759 p.

Le succès justifié de ce manuel si documenté, dont la 1re édition a paru en 1910, a nécessité une troisième édition, que l'auteur a tenu à mettre à jour, en révisant soigneusement la précédente. L'ouvrage s'est accru par là même d'une quarantaine de pages.

L'auteur signale qu'en ce qui concerne la prononciation des voyelles latines longues et brèves, il est revenu à sa rédaction primitive, qui ne touche pas au problème délicat des voyelles tendues et relâchées. Il a, d'autre part, reculé vers le XIe-XIIe s. la diphtongaison des voyelles toniques en provençal (*pieitz, fuelha, Dieu...*) qu'il ne croit plus synchronique à la diphtongaison des mêmes voyelles en français : cette question importante ne saurait être traitée incidemment dans un bref compte rendu, mais, dans l'ensemble, l'auteur paraît avoir raison, sous réserve que la diphtongaison a dû être plus ancienne en bordure de la langue d'oïl (p. ex. en Limousin), ce qui expliquerait l'*uel* de Boëce.

Une part plus grande a été accordée aux faits dialectaux, et des faits de français régional sont enregistrés à l'époque moderne. — P. 296. L'aire

Digitized by Google

-eau → *-yo* est plus vaste que l'auteur ne semble le croire, puisqu'elle a gagné (voir l'*ALF*) presque toute la langue d'oïl, à l'exception du S.-O. et de l'extrême Est. Le foyer originaire est non seulement picard, mais aussi champenois (cf. *biax*, etc., chez *Chrestien de Troyes*). L'évolution *-eau* → *-ėau* → *-ėo* → *-o* paraît exclusivement parisienne. — P. 305. La chute de *l* intervocalique existe aussi en bas Valais (val de Bagnes, Savièse, etc.). Dans le Massif Central, l'aire *l* → *w* englobe non seulement la haute Auvergne (Aurillac et le S.-O. exclus) et le nord de l'Aveyron, mais le Velay (qui a *v*) et la majeure partie du Gévaudan (qui a *g*) ; le *g* peut s'affriquer en *ĉ* (Murat, Saint-Flour) ; la forme *souguel*, soleil, relevée chez Vermenouze dont la langue est un peu hybridée, n'est pas proprement aurillacoise, mais de la région Mauriac-Salers. Je compte étudier prochainement ici même le développement de ce phénomène. — P. 640. L'ouverture de *e*, *o*, *œ* tonique final, prononciation archaïsante en général, s'est conservée plus ou moins longtemps à la périphérie de la langue d'oïl : je l'ai notée voilà trente à quarante ans à Saint-Malo (*mŏlò* = *Malo*) et plus récemment aux environs de Royan, à Guéret, etc. — P. 646. Il est rare aujourd'hui que *s* et *ʒ* (*z*), dans le français régional, ne soient pas nettement différenciés en Picardie et en Auvergne ; le fait est plus fréquent dans la région du Gévaudan. — Id. L'auteur ne donne pas de date, même approximative, pour l'évolution *r* lingual → *r* grasseyé, qui est bien, à l'origine, un phénomène urbain. On aurait aimé avoir son opinion sur cette chronologie si difficile à établir.

Il faut enfin savoir gré à M. Éd. Bourciez d'avoir signalé courageusement dans sa préface le danger que courent à l'heure actuelle les études romanes. La suppression de tout enseignement de linguistique romane au Collège de France et certains choix fâcheux qui, en province, n'ont pas appelé, pour remplacer deux maîtres éminents, des successeurs capables de les continuer, voilà de quoi susciter de légitimes inquiétudes, au moment où, de leur côté, nos revues spéciales ont tant de mal à assurer leur périodicité et où plusieurs d'entre elles ont dû se restreindre. Espérons que ce cri d'alarme sera entendu.

A. Dauzat.

Lucien Foulet. — Petite syntaxe de l'ancien français, 3e éd., revue, *Paris, Champion*, 1930, in-12, 393 p.

Cette nouvelle édition, complètement refondue et qui offre 90 pages de plus que la précédente, marque un perfectionnement sensible de cet ouvrage consciencieux et précis. On avait surtout reproché à l'auteur d'avoir pris une base trop étroite, en se bornant à quelques œuvres du XIIIe siècle publiées dans la collection des classiques français. Le nombre des œuvres dépouillées a augmenté en englobant le XIIe siècle. L'auteur ajoute que ces nouvelles recherches ont confirmé les règles qu'il avait établies, mais l'ont amené à marquer de nouvelles nuances. D'autre

Digitized by Google

part, il a développé l'étude du partitif, l'emploi des pronoms personnels et du participe présent. — La suppression de remarques qui alourdissaient la 2e édition lui a permis de développer, dans un intéressant appendice, intitulé « la syntaxe et la tradition manuscrite », ses idées sur les rapports entre la langue écrite et la langue parlée, la syntaxe et les dialectes, la syntaxe et la graphie. M. F. n'a pas de peine à démontrer qu'au XIIIe siècle la langue parlée était en avance, dans son évolution, sur la langue écrite : la déclinaison devait avoir disparu dès le XIIe siècle (M. Terracher et M. Titz sont arrivés à la même conclusion) ; d'où importance accordée à l'ordre des mots qui tend à se cristalliser, développement de l'emploi du pronom-sujet, enfin extension de l'emploi du partitif. En forçant un peu la formule, M. F. conclut que la langue parlée du XIIIe siècle est devenue la langue littéraire du XVIIe siècle, de même que la langue littéraire du XIIIe siècle représente le bas-latin familier. — Pour les dialectalismes de syntaxe, les recherches sont à peine amorcées. L'auteur signale la faveur avec laquelle on accueillait au XIIIe siècle les formes picardes. — P. 39. L'auteur pouvait indiquer que la construction « complément-sujet-verbe », rare au XIIIe s., marque le début de l'évolution qui transforme la construction VI (complément-verbe-sujet), la langue devenant rebelle à l'inversion.

A. D.

L. Gauchat, J. Jeanjaquet, E. Tappolet et **E. Muret.** — Glossaire des patois de la Suisse romande, fasc. VI et VII, *Neuchâtel, Attinger*, 1929-1930.

La richesse de ce recueil monumental, qui paraît avec une régularité remarquable, ressort de plus eu plus au fur et à mesure de la publication, en apportant une précieuse contribution à la lexicologie romane.

alyon, équivalent du français *haillon*. Le mot s'est ennobli en Suisse au sens d'habillement, vêtements (même : de cérémonie), tandis qu'il n'a cessé de se déprécier en France. Le sens français commence seulement à pénétrer.

Intéressants objets régionaux pour lesquels la gravure accompagne le texte : *amapyœu*, peigne à dents de fer (pour le chanvre), fixé à l'extrémité d'un banc (formé de *mapa*, graines du chanvre) ; — *amatsə*, type de coinçage ; — *bou n an*, pain d'étrenne donné au parrain ; maisonnette transportée pour la cérémonie du nouvel an (l'article *an* [nouvel an] est très riche en folk-lore).

ambourg, fonctionnaire communal adjoint au maire : terme emprunté à l'allemand (*Heimburge*) et propre au Jura bernois (ancien évêché de Bâle), où l'on relève d'autres noms allemands de fonctionnaires : *banvè*, garde-champêtre, *vouèby*, huissier.

âme, arma. Intéressante documentation folklorique, qui explique des noms de lieux (*Larmaz*, Pré des *Ames*), endroits hantés par des âmes en peine.

Digitized by Google

Amédée. Article onomastique fort instructif. Ce nom, jadis très usité en Savoie (d'après des noms de souverains), en Suisse romande et en Bourgogne, rare ailleurs, a eu des formes vulgaires (*Amey* et variante) qu'on retrouve dans les noms de famille, et qui se sont parfois croisées avec *amé* = AMATUS, voire avec *ami* et *amiet*.

amigne, plant de vigne. Voici un radical à ajouter au *Rom. etym. Wœrterbuch* : AMINEA, adjectif dérivé du nom d'une localité du Picenum dont ce plan devait être originaire (le mot est dans Virgile). L'indication du Glossaire (« d'origine grecque ») pourrait induire en erreur.

amitao, équivalent du provençal *amistous*. Il serait intéressant de tracer l'aire de ce mot, formé sur *AMICITATEM par changement de suffixe. Ce type englobe grosso modo la langue d'oc et le franco-provençal et déborde un peu sur le domaine d'oïl (Berry, Bourbonnais...). Il est inexact de dire que le mot appartient au français populaire, si l'on ne précise pas la région : M. Sainéan a bien indiqué, dans le passage cité, qu'il s'agit d'un mot berrichon ; quant au recueil de Villatte, malgré son titre « Parisianismes », c'est une compilation dans laquelle ont été admis, faute d'une critique suffisante des sources, bien des mots étrangers au langage de Paris. En Anjou (Verrier et Onillon) on a un type un peu différent, *amitieux*, refait sur *amitié*.

amole, flacon, qui prolonge aussi un type provençal (*amola*), avec la variante neuchâteloise *aumole* (vx. prov. *aumola*), suppose un croisement en latin vulgaire (*AMULLA) entre AMPULA et HAMULA que le REW n'a pas enregistré.

amont a gardé une vitalité qui ne doit pas surprendre dans un pays montagneux : adverbe, préposition, substantif, nom de lieux, il joint des verbes de mouvement, de repos, indique la situation, la direction, l'orientation, et il entre en composition avec d'autres particules (*damont, contr'amont, en amont, paramont, ici amont*, etc.).

L'ancien mot (disparu) *amorteriser*, amortir, mettre en mainmorte, qu'on trouve dans les textes français de la région dès le XVIe siècle, aurait mérité d'être enregistré dans le *Dictionnaire de la langue française au XVIe siècle* de M. Huguet. De même *amortiser*, concéder à titre de mainmorte.

De nombreux termes (*amota, amotsyè, amouela, amouiller, amouler*...) attestent encore l'exubérance, que nous avons précédemment signalée, de la préfixation avec *a*.

Amour offre nombre de locutions figées, sans parler de diverses locutions conjonctives et prépositives (formations très vivantes dans les patois, parce que plus imagées que les abstraits *pour* [*que*]... et *afin*, complètement usé). On retrouve encore le féminin (au pluriel) dans un dicton : « froides mains, chaudes amours ».

ana, ruer, dérivé de « âne », d'un type sémantique assez rare.

anbasnè, barbouiller, curieuse dérivation de *basin*, cheval marqué de blanc à la tête, équivalent de l'ancien français *baucenc* ; s'est appliqué plaisamment à l'homme ayant une tache quelconque au visage. Le substantif *anbasnur* a gardé, à côté du sens dérivé, la valeur primitive,

Digitized by Google

« tache blanche au front du cheval », qui confirme l'étymologie.

La composition avec *an-* (fr. *en-*) ne s'annonce pas moins riche qu'avec *a-* (types *embaver*, *emborner*, *embouter*, etc.; *ankouénoté* [qui est dans un coin], *anleslè*, sali de lait, *anmalé*, salir de bouillie (*mal*), *anpeturiè* (mener paître, etc.).

Le type *AMBOSTA, mot gaulois, étudié par M. Jud (*Rev. fil. esp.* VII, 339), n'a pas été enregistré par M. Meyer-Lübke, même dans sa dernière édition, mais seulement par M. de Wartburg (85). C'est le prototype de divers mots romans signifiant « jointée »; il est ici bien vivant (*anbo̯sa*).

anbr, framboise, n'existe en Suissse romande qu'au nord-ouest du Jura bernois (Ajoux, Franches-Montagnes), où il représente l'extrémité méridionale d'une aire qui couvre le nord-est de la France. Comme ce type se retrouve dans le sud-est, en Italie du nord et en rhéto-roman, on peut songer à un type prélatin qui aurait pu se croiser avec des mots germaniques (*brombeer*, *himbeer*). Le radical, comme le croit Horning, doit être le même que celui des trois noms de l'airelle noire : les auteurs rejettent l'étymologie de M. Jud (gaulois *AMBIBROUCA, *ambibroucella Rom.*, XLII, 337), très ingénieuse, mais qui ne cadre pas avec d'autres types dialectaux. D'après la carte qui ouvre le fasc. VII, il semble bien, comme le supposent les auteurs du glossaire, qu'*anbrohlya* soit la forme la plus ancienne de la région, *ambroche* représentant une francisation approximative, et *ambrʒala* un croisement avec « groseille ». On peut aussi se demander si le même radical n'est pas intervenu pour altérer le nom de la prêle, *anbrœy*, que les auteurs rattachent à UMBILICUS : un croisement avec *anbr* n'est pas invraisemblable. Quant à *anbrune*, autre variante, plus spécialement savoyarde et piémontaise, du nom de l'airelle noire, un croisement entre *anbr* et *brune* semble très plausible.

Voici encore (fasc. VII) divers objets, ustensiles, etc. régionaux illustrés par la gravure : plusieurs types d'*anbyé*, dispositifs divers pour rattacher, accrocher, resserrer (du gaulois *AMBILATTIUM, propr^t « autour de la verge », bas latin *amblacium*) ; *anchobè*, mettre une allonge de paille au lien de la gerbe ; « char d'Anjou » ; « ânes (chevalets) pour scier le bois, égoutter le linge, etc. ; « ange », figure du jeu de tarots ; « anglaise », sorte de redingote qui se portait au milieu du XIXe siècle (je signale, car ce sens n'est pas enregistré dans les dictionnaires, que les tailleurs appellent toujours *anglaises* deux coutures verticales symétriques qu'offrent certaines redingotes sur les devants) ; deux types d'anneaux.

ancien. Le mot est toujours très usité en Suisse romande, comme adjectif ou subtantif, au sens de « vieux, vieillard ». Pour l'étymologie, il est très vraisemblable qu'il s'agit d'un mot de la langue des clercs, *ANTIANUS, qui a pénétré tardivement, comme tant d'autres, dans la langue populaire, ce qui explique à la fois le trisyllabisme d'*ancien* en vieux français et la non-palatalisation de l'*a* en franco-provençal (ici *anhyan*, *ansyan*...).

Digitized by Google

anda, cristallisé dans quelques formules rimées qui l'ont conservé en Vaud et Valais, est le prolongement du savoyard *anda*, marcher. Ce sera un point de repère précieux lorsque la publication de la carte « aller » de L'ALI permettra d'étudier la répartition des types *andar*, *anar*, *alar*.

andain. Pour établir définitivement l'étymologie et décider entre le latin *AMBITANEUM et le gaulois *ANDE-DALG- (cf. Gamillscheg, *Et. Wœrt.*), il faudra relever l'aire géographique du mot. En attendant, la forme *andainus* du IXe siècle, la présence du *d* dans toutes les formes même en Italie et enfin le sens plaident en faveur du gaulois.

andjibes, fouillis : une fois de plus la Suisse romande prolonge une aire provençale (cf. Mistral *engibassa*). Le mot se rattache au même radical que *gibecière*.

andouarlé, étourdir, représente une curieuse dérivation d' « endormir », d'après le radical des personnes toniques (*endors...*) à l'aide du suffixe *-eler*, et avec influence d'*andorvè* (propre atteint du tournis, de la « douve », en parlant du mouton ; par extension, étourdi). La Suisse a aussi la variante *andrømlè*, qui a mieux conservé son sens originaire (assoupi).

« Tirer l'*andrille* », être dans la gêne, expression propre à la Suisse et à la Savoie, paraît une altération de « trainer la *mandrille* », locution courante en lyonnais et dans le Midi. La déglutination est curieuse et remonterait à l'époque où *mandrille* pouvait être senti *m'andrille* (*m'* = *ma*).

anduira, bâtiments, *andyona*, chambre, baraque, mots obscurs que les auteurs rattachent à AMBITUS. Le suffixe -ATURA, postulé pour le premier, est séduisant, bien qu'il y ait une difficulté phonétique (mais il s'est produit tant de croisements de suffixes !) : des exemples italien (*andadura*, banc des rameurs, à Brescia) et poitevin (*endure*, avenue où les bestiaux viennent pacager) semblent l'appuyer.

Encore quelques mots allemands propres à la contrée : *andyèta*, seau, spécial à la région fribourgeoise et vaudoise (de l'all. fribourgeois *handgelte*, seau à main) ; *angrabé*, enfouir (all. *Grab*) ; etc.

L'article *âne* est très riche en locutions tirées du physique et du caractère de l'âne. La forme provençale *aze* a pénétré dans des imprécations et jurons vieillis (ce qui confirme, avec bien d'autres faits, le recul de l'influence provençale depuis un ou deux siècles). Emplois métaphoriques et composés nombreux (beaucoup de noms de plantes : oreille d'âne, pas d'âne, pain d'âne, pet d'âne, etc.).

Deux particules interrogatives intéressantes, *anon*, et *anødon*, n'est-ce pas ? Les auteurs rattachent la première à ET NON ; la seconde serait un croisement entre la précédente et *nødon*, dont il sera parlé plus loin. Ne pourrait-on pas penser aussi, pour la dernière, à une forme méridionale *ana* (va !) + *donc* ?

anfyé, allumer, intéressant archaïsme (*INFOCARE, vx. fr. *enfouer*). Il est remarquable que les *Anglais*, qui ne sont connus en Suisse que

Digitized by Google

depuis la fin du XVIIIe siècle (comme touristes) ont donné lieu à nombre d'appellations dérivées, souvent péjoratives : richard, original, fantasque. nigaud, flâneur, paresseux. L'élément satirique de ces locutions a favorisé l'extension du sens « porc anglais », race de porcs importée d'Angleterre, qui a donné lieu parallèlement à tout un développement sémantique.

angon, gond, est une forme spéciale à l'Est (de la Wallonie à la Savoie). Sa situation géographique l'a fait rattacher au francique *ango*, pointe, épine, mais le grec latinisé ANCON, coude, crochet, pourrait aussi en être le prototype, sans compter une contamination certaine avec GOMPHUS → *gond*. Problème complexe, dont le présent glossaire, qui précise l'aire d'*angon*, aide à fixer l'une des données.

Joli doublet : *angos* (dans : poire d'angoisse) et *angoisse* (sens figuré), repris au français avec la prononciation archaïque *-wè-*.

anichon, petit âne. Ce suffixe *-ichon*, attribué ici au français populaire et familier, est particulier au sud et sud-est des pays d'oïl, ainsi qu'à une partie du franco-provençal.

aniksi, exciter (un chien), intéressante formation onomatopéique, renforcement d'*anɔsi* (vx. fr. *anesser*, du germ. *anaʒʒan*) par l'interjection *ks'*.

anivarsèla, messe anniversaire : croisement, qui existait déjà en vx fr. (*anniversel*) entre *anniversaire* et *annuel*. — *anmèyolè* représente aussi le vx fr. *emmailloler*, avant le changement de *maillol* en *maillot*.

anoly, bouvillon d'un an ou deux (*ANNUCULUS), est plus connu par sa variante *ANNOTICUS, que seule enregistre le REW (484) avec ANNOTINUS.

anondre, maintenant, limité au canton de Neuchâtel, est bien difficile à expliquer ; peut-être *orendroit* est-il à l'origine de cette formation.

anpoua, framboise, qui continue au sud l'aire *anbr* (v. ci-dessus), semble représenter aussi un type prélatin, sans qu'on ait encore pu établir quel rapport relie ces deux mots, qui ne sont peut-être que les variantes d'un même groupe.

A. DAUZAT.

Paul Æbischer. — Études de toponymie catalane (*Barcelona, Institució Patxot*, 1928) ; Le catalan *turó* et les dérivés romans du mot prélatin *taurus*, *Barcelona*, 1930, extrait du *Butlleti de dialectologia catalana*, XVIII.

Dans les *Études de toponymie catalane*, l'auteur a groupé deux séries de phénomènes. La seconde, qui concerne les noms de lieu en -ANUM, -ACUM, -ASCUM, de la Catalogne et du Roussillon, devait être logiquement la première. Mais M. Æ. a préféré remonter du connu à l'inconnu et étudier d'abord les composés du type : nom commun (topographique) + nom de personne. Ceux-ci ne sont pas très nombreux : CURTIS ne se rencontre qu'une fois (*Corsavy*) et on ne saurait s'en étonner si l'on songe que le foyer principal de cette formation fut l'Austrasie ; seul VILLA est assez bien représenté par 29 noms (c'est encore peu, en face des

Digitized by Google

quelque trois cents noms en *-ville* du seul département d'Eure-et-Loir) : quelques formations avec *camp*, *castell*, *coll* [1], *ort*, *mont* (2 seulement), *palau* (PALATIUM), *puig*, *vall* (2). Comme dans les pays d'oc, la composition est toujours du type : substantif + complément ; la formation avec préposition, plus tardive (ou refaite), s'observe dans une minorité de noms (dès 1036 : *villa de Maier*). Le nom géographique a pu disparaître ; mais le domaine a-t-il pu porter le nom de son propriétaire sans dénomination géographique ? Sans compter les gentilices en -IUS, -IA, pris adjectivement, où l'on est en présence d'une ellipse originaire [*fundus*] *Antonius*, [*villa*] *Cantilia*, on trouve, un peu partout, un certain nombre d'anthroponymes cristallisés à partir de l'époque franque : toutefois il est bien difficile d'affirmer qu'ils n'ont pas été employés, pendant une période plus ou moins longue, avec un déterminatif. On relève ici un certain nombre de noms germaniques et romans, qui figurent parfois tels quels (dès le Xe siècle) dans les anciens textes.

Les noms de lieux en -ANUM, -ACUM, -ASCUM en Catalogne et Roussillon ont été étudiés, à l'occasion, dans les grands ouvrages de d'Arbois de Jubainville, Longnon, Gröhler, et, plus spécialement, ceux du Roussillon par Skok et ceux de Catalogne per Balari. Il manquait une étude d'ensemble, que nous donne aujourd'hui M. Æ., avec une recension très minutieuse des formes anciennes ; quelques pages pénétrantes relatives à la méthode et à la critique des formes méritent d'être signalées. — La première série (ANUM) est, comme en bas Languedoc, de beaucoup la plus nombreuse : ce qui indique, ici comme là, une mise en valeur intensive du sol à l'époque romaine, qui explique le petit nombre des formations domaniales pendant la période franque. Le suffixe latin a-t-il rencontré ici un suffixe indigène identique ? C'est fort possible, encore que la présence de radicaux anthroponymiques prélatins ne prouve rien, un nom indigène de possesseur ayant fort bien pu s'adjoindre à un suffixe latin. Une source germanique (accusatif en *-ane*), qui n'est pas à écarter, est ici assez rare. Enfin M. Æ. a montré que les noms en -ANUM peuvent représenter un nom de personne sans suffixe toponymique, les anthroponymes en -ANUS ayant été fréquents dans la région. De toute façon, ce type de désignation est resté vivant plusieurs siècles après la chute de l'empire romain, fait qui n'est ni surprenant, ni isolé : l'Auvergne, p. ex., a eu des formations en -ANICUM → *-argue* encore plus tardives, comme *Chaumontargue*. En écartant, avec raison, l'hypothèse *AMNIANUS de M. de Montoliu pour deux noms de cette série, l'auteur affirme (p. 58) avec Gröhler que *Entrammes* (Mayenne) et *Antran* (Vienne) remontent à un type gaulois (INTER)AMBES : en est-il bien certain ? N'est-il pas aussi trop absolu lorsque, après avoir reconstitué (pp. 92-8) un domaine GALLIANUM d'après un nom de rivière, il semble nier, d'une façon générale, que des villages, en Catalogne, aient pu, à l'inverse, tirer leur nom d'un cours d'eau ? je crois qu'on peut

1. *Colljou* ne représenterait-il pas COLLIS-JOVIS (ou JOVEM, au cas régime), la colline de Jupiter ?

Digitized by Google

trouver en toutes régions des exemples des deux cas, bien que dans des proportions différentes, suivant les époques : l'évolution « rivière→ village » est surtout prélatine et le phénomène inverse surtout bas-latin ou médiéval (cf. *SEGISAMA retrouvé par M. E. Muret dans le nom de la *Seymaz* suisse, et CINTODURUM par moi-même dans la *Santoire*, ancienne *Centoyre*, cantalienne). — Les noms de lieux en -ACUM relevés ici sont au nombre d'une quarantaine (un assez grand nombre porte sur des localités disparues). Avec raison, M. Æ. estime qu'il ne s'agit pas de vestiges d'une colonisation gauloise, mais d'une extension du type -ACUM hors des pays gaulois sous l'empire romain, époque pendant laquelle cette formation s'est développée. Il est remarquable que ce suffixe a gagné davantage en pays ibère qu'en pays purement ligure, où le suffixe indigène -ASCU, -OSCU, lui a barré la route. — Celui-ci n'est représenté ici que par un petit groupe, mais dont l'importance s'accroît vers l'ouest, c'est-à-dire dans la partie la plus archaïsante des Pyrénées. Je ne partage pas les conclusions de M. Æ. à cet égard : l'origine ligure de ce suffixe me paraît vraisemblable, ou mieux : le suffixe paraît appartenir à un substrat italo-celtique, antérieur à l'arrivée des Gaulois, dont les Ligures de l'époque de César auraient formé un des groupes et seraient le résidu. Les témoignages des anciens auteurs grecs sont particulièrement précis, si l'on songe surtout que l'établissement des Ibères en Espagne (synchronique d'après les théories actuelles, à celui des Étrusques en Italie) n'est pas tellement ancien. Les hypothèses de Philipon n'ont pas trouvé beaucoup de crédit : on ne conteste plus guère aujourd'hui la filiation ibère → basque, mais en revanche, plus on étudie la toponymie gasconne et espagnole et moins les éléments ibères y apparaissent nombreux.

La monographie de *turó*, tertre, hauteur, est très intéressante et offre une grande richesse de matériaux bien classés : rare au nord de l'Espagne, le mot est fréquent en Gaule (sauf au nord-est) et dans l'Italie du nord-ouest ; on le retrouve dans le pays napolitain. Il a gardé sa valeur topographique des deux côtés des Pyrénées et dans la France centrale, tandis qu'on ne le rencontre plus que dans des cristallisations toponymiques dans les Alpes et en Italie. — L'hypothèse d'un mot prélatin *TAURUS, celtique ou italo-celtique, admise par l'auteur, soulève quelques difficultés : divers dialectes, p. ex. l'auvergnat, postulent O et non AU ; on ne peut pas faire fonds de la graphie *tauri* du *Codex Cavensis* (p. 209), qui, en 871, ne saurait être qu'une *Rückbildung*, la diphtongue *au* s'étant monophtonguée, plusieurs siècles auparavant, en Italie ; les Ταῦροι grecs, fleuves ou montagnes, peuvent être simplement des « taureaux » (cf. le *Cervin*, le *Karawanken* [gaulois *carvos*], etc.). Aux deux hypothèses émises p. 214, il faut en ajouter une troisième, celle d'une création du latin vulgaire, qui n'aurait survécu que dans certaines régions : TŌRUS, employé par des écrivains classiques au sens « hauteur », conviendrait assez bien, TAURUS serait une fausse régression favorisée par TAURUS, et un croisement avec TŪRRIS expliquerait les formes avec *rr*. Néanmoins cette hypothèse, qui n'explique pas les ū → ü, n'emporte

Digitized by Google

pas la conviction et il est fort possible qu'il s'agisse d'un mot prélatin [1], peut-être même pré-indo-européen : les rapprochements de la dernière page entre les TAURINI et les toponymes alpestres, siciliens et asianiques, sont suggestifs, et la solution de continuité offerte par l'habitat étrusque est particulièrement troublante. — La documentation toponymique pouvait être encore enrichie, pour la France, par un dépouillement critique du *Dictionnaire des postes* et de quelques dictionnaires topographiques départementaux qui n'ont pas été utilisés : il y a, par exemple, 8 *Le Thuret* et 2 *Les Thurets* dans Eure-et-Loir, formes dont la position topographique est presque toujours très caractéristique et qui se trouvent toutes dans le Perche, région de vallons et monticules. En revanche, *Thuret* (Puy-de-Dôme, à la lisière extrême des parlers occitaniens) représente TURIACUM (*Tuiriaci*, 1226 ; *Tuirec*, 1195, dans : Brunel, *Les plus anciennes chartes en langue provençale*, nº 282).

A. DAUZAT.

Pierre Fouché. — Études de philologie hispanique (*New-York-Paris*, 1929 ; extrait de la *Revue hispanique*, t. LXXVII).

M. P. Fouché a groupé sous ce titre un ensemble d'études intéressantes. Les deux premières sont d'ordre phonétique. — Voici d'abord diverses questions délicates relatives au traitement de ō et ŭ latins en castillan. Il s'efforce de démontrer que dans certains cas le traitement de ces deux voyelles a divergé avant l'époque de leur fusion. Reprenant et développant une théorie qu'il a exposée ailleurs (cf. *R. des langues rom.*, 1927, 143-4), il précise l'influence du *y* subséquent qui a changé ō en *ŭ* à distance et au contact, et qui, dans les mêmes cas, a empêché l'ouverture d'*ŭ* en *o*. Le principe semble juste ; mais il n'est pas toujours facile de rendre compte des exceptions. Que *ŭ* ait passé à *o* lorsque le *y* avait disparu à l'époque de l'ouverture spontanée de *ŭ*, cela va de soi pour PŪTEUM → **pūtyu* → **putsu*, mais on ne saurait l'admettre devant *ly* → *l*, car l'élément *y* n'a pas disparu dans le phonème *l* mouillé, il s'est plutôt renforcé en accentuant sa palatalisation. Un essai de tableau chronologique des phénomènes concernant l'évolution de ō, *ŭ* latin en castillan témoigne d'un vigoureux effort de synthèse. M. F. cherche à rendre compte de tous les phénomènes de ce genre par la phonétique : il faut faire entrer aussi en ligne de compte la possibilité de régressions, sur le modèle du latin, comme en a signalé M. Menéndez Pidal (*Orígenes del español*, 2e éd., p. 176, p. ex. *terridurio*, etc.) — L'étude suivante est relative aux alternances vocaliques à trois termes dans les verbes

1. En faveur de l'origine celtique on peut faire valoir le flottement, en latin vulgaire, entre *au* et *ū*, en rappelant une ingénieuse hypothèse formulée ici-même (1915, p. 338) par Ronjat : les Romains, qui n'avaient pas dans leur langue la diphtongue gauloise *ou*, l'ont rendue par le son le plus voisin et ont pu hésiter entre *au* et *ū*.

Digitized by Google

castillans (mientes, mentimos, mintiendo) : par une analyse pénétrante, M. F. reconstitue l'état phonétique primitif selon l'action exercée par le *y*, et les actions analogiques successives. Incidemment, afin d'expliquer pourquoi *ie* entravé s'est réduit à *i* dans certains mots (*avispa*...) et non dans d'autres (*tiesta*...), il suppose dans la première série le maintien d'une coupe *ave*^{s}*-pa*, tandis que la seconde série aurait eu la coupe *te-sta* : conjecture gratuite et qui ne donne toujours pas le pourquoi d'une scission anormale ; il semble bien que la nature de la consonne qui suit *s* ait été déterminante. — Une étude d'ensemble remarquable est consacrée au parfait en castillan. Une des questions les plus délicates est la formation des parfaits faibles de la classe III : renonçant à la théorie traditionnelle (type *vendĕdi* d'après *dĕdi*), M. F. estime que les formes de l'espagnol et du portugais se rattachent au paradigme classique *vendĭdi*, qui se serait ainsi conservé en Ibérie comme en latin d'Orient : il faut reconnaître que, même en admettant un croisement ancien avec la conjugaison en *-ire*, la théorie courante n'explique pas tout et que certaines objections de l'auteur sont très fortes.

A propos de l'ouvrage de M. Meyer-Lübke, *Das Katalanische* (Heidelberg, 1925), M. F. examine à son tour le problème de l'apparentement du catalan avec les groupes voisins. Se plaçant au point de vue phonétique, il lui est facile d'opposer le catalan et le castillan, mais il n'a pas de peine à prouver, en revanche, contrairement à l'opinion de M. Meyer-Lübke, que le catalan se sépare assez nettement du provençal. Certains critères toutefois sont contestables, par exemple les monophtongaisons *ai* → *è* et *au* → *o*, qu'on observe sur presque toute la périphérie de la langue d'oc. Il ne semble pas impossible de concilier les points de vue en présence. On peut poser qu'à l'origine le catalan est bien du provençal (ce qui explique, avec la *reconquista*, sa frontière si nette, quoique géographiquement artificielle, du côté castillan, surtout au sud), mais du provençal à substrat ibère, comme le gascon, et sans substrat ni apport (autant dire) gaulois : les circonstances politiques et sociales ont séparé anciennement les deux groupes, en accentuant les différences de tendances originaires : la frontière (artificielle aussi) entre catalan et languedocien ne peut s'expliquer que par la survivance d'une frontière ethnique. N'empêche que le catalan écrit actuel donne encore l'impression d'un dialecte archaïque de l'ancienne langue d'oc. — L'auteur apporte un certain nombre de rectifications de détail à l'exposé de M. M.-L.

Une autre série d'observations concerne le *Manual de gramatica historica de la lengua castellana* de M. Menéndez Pidal (5e éd., 1925). L'une des plus intéressantes est relative au traitement des groupes initiaux *cl*, *pl*... en espagnol. M. F. rejette la théorie courante d'après laquelle la palatalisation ne se serait produite phonétiquement que devant voyelle tonique : d'après son explication, elle aurait été spéciale aux groupes *sourde* + *l*, tandis que dans le groupe *sonore* + *l*, l'occlusive serait tombée. Cette dernière discrimination semble juste, encore qu'elle n'exclue pas nécessairement la non-palatalisation de *cl*, *pl* devant voyelle

Digitized by Google

atone. La difficulté réside dans la scission de la série *fl* qui (en dehors des mots introduits tardivement où le groupe se conserve tel quel, de même que dans les autres séries) a la double évolution *fl* → *l* et *fl* → *l* : la première, suivant l'auteur, représente le type normal, tandis que la seconde suppose une dissimilation, soit de *fl* en *l* provoquée par une labiale avant l'époque de palatalisation des groupes (**Flambla* → *Lambla*), soit, après la palatalisation, de *fly* en *fl* sous l'influence d'un *y* subséquent. L'explication est bien subtile et purement conjecturale. La tendance *fl* → *l* ne doit-elle pas plutôt se rattacher à l'évolution générale *f* → *h* si caractéristique de l'espagnol ?

Par la richesse de la documentation comme par la rigueur de la méthode, ce livre fait honneur à son auteur. Au moment où l'avenir de la linguistique romane semble menacé en France, tant par une crise intellectuelle générale que par certains choix fâcheux, M. F. se place au premier rang des jeunes qui continueront la tradition de nos maitres et sur qui la science peut compter.

A. Dauzat.

G. Pedrotti et **V. Bertoldi**. — Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino e della Ladinia dolomitica, *Trento, Moranni*, 1930.

Ce beau volume illustré, qui contient cent reproductions de plantes sur planches hors texte et onze cartes linguistiques, est dû à la collaboration d'un botaniste et d'un linguiste. C'est un répertoire extrêmement riche, classé par ordre alphabétique des noms savants des genres : trois index (noms dialectaux ; noms savants et noms italiens ; divers) facilitent le maniement de l'ouvrage. L'étude est conçue au triple point de vue botanique, linguistique et folk-lorique. Chaque article nous donne le nom savant et les désignations de l'italien courant, puis les noms dialectaux recueillis avec la localisation respective, et, s'il y a lieu, les noms du fruit, du bulbe, etc. ; des notes étymologiques expliquent brièvement l'origine des types dialectaux et leur expansion ; les caractéristiques et les usages de la plante sont indiqués ensuite, puis les coutumes qui s'y rattachent ; enfin les toponymes formés avec les noms de la plante. Le petit atlas botanique dialectal qui termine le volume comprend les cartes de l'*alnus glutinosa* (aune commun), le *colchicum autumnale* (colchique d'automne), l'*equisetum arvense* (prêle des champs), l'*erica carnea* (bruyère couleur de chair), l'*hedera helix* (lierre grimpant), l'*humulus lupulus* (houblon), le *rhododendron hirsutum* (rh. cilié), le *rubus saxatilis* (ronce des rochers), le *vaccinium myrtillus* (airelle myrtille, 2 cartes) et le *berberis vulgaris* (épine-vinette).

L'enquête a été conduite avec le plus grand soin. La collaboration des deux spécialistes nous fournit des assises sûres, qui manquent souvent aux travaux de ce genre. On sait combien les linguistes, même pourvus de quelques connaissances botaniques, ont de mal à identifier les noms de plantes, soit dans leurs enquêtes personnelles, soit, plus encore, dans les ouvrages linguistiques. Il est à souhaiter que ce travail fasse

Digitized by Google

école : ce n'est qu'avec des matériaux rigoureusement contrôlés et identifiés comme ceux-ci qu'on pourra asseoir sur des bases solides et scientifiques la géographie linguistique des plantes. Une remarque (plutôt qu'une critique) pour terminer : la lecture du livre pourrait faire croire à une rigidité des dénominations dialectales qui n'est pas adéquate à la réalité, la désignation des plantes étant sujette, dans le langage des paysans, à certains flottements, imprécisions, etc., variables suivant les individus (on en trouve ici des exemples, p. ex., p. 439 pour la violette ; je suppose aussi que nombre de ruraux doivent confondre ou ne pa distinguer dans le langage courant bien d'autres espèces, voire genres, de plantes ou d'arbres, p. ex. l'*abies excelsa* et l'*abies pectinata*). Mais comme le but des auteurs était de nous donner une botanique dialectale avec son maximum de diversification, ils devaient rechercher les sujets qu possédaient le vocabulaire technique le plus précis.

A. D.

Oskar Keller. — La flexion du verbe dans le patois genevois, *Genève*, 1928, série II, t. 14 de l'*Archivum romanicum*.

M. O. Keller, élève de M. Gauchat, qui nous a donné en 1919, comme dissertation inaugurale à Zurich, une bonne monographie phonétique du dialecte genevois [1] et un intéressant article sur le passé défini du même parler dans le *Festschrift Gauchat* (1925), complète sa publication sur le patois genevois par une étude morphologique très fouillée, relative à la flexion du verbe. L'auteur comptait d'abord mettre sur pied une morphologie parallèle à sa phonétique : mais il a restreint son sujet afin de l'étendre géographiquement, car il a pu disposer, pour l'étude des formes verbales, en dehors des matériaux provenant de son enquete personnelle à Certoux et Confignon, d'assez nombreux relevés faits par les auteurs du *Glossaire de la Suisse romande* et par quelques autres linguistes, sans compter les points de l'ALF (assez rapprochés dans cette région). Comme il avait, en outre, des textes dialectaux remontant au XVIe siècle, il a pu asseoir cette étude sur une solide documentation. En réalité ce travail déborde de beaucoup la région genevoise, par des comparaisons constantes et très utiles avec la Savoie, les autres cantons romands et le Jura français.

Le matériel, très riche, est bien classé. Ce qu'on peut reprocher à l'auteur, c'est un peu trop de passivité : on aurait aimé qu'il cherchât à dégager plus nettement, à travers ses paradigmes, les éléments phonétiques et le travail de l'analogie. Quand il propose, souvent timidement, une hypothèse, celle-ci n'est pas toujours très heureuse : postuler que HABUTUM a donné *aŭ* (*u* = *ŭ*) et non *aŭ* en franco-provençal est invraisemblable ; ce qu'on peut admettre, c'est que, dans les parlers où le

1. *Der Genferdialekt dargestellt auf Grund der Mundart von Certoux*, I Teil (Lautlehre), Zurich, Leemann, 1919.

Digitized by Google

groupe en hiatus s'est contracté, *aũ* a pu passer tardivement à *au*. Toutefois les généralisations de formes sont assez bien indiquées. L'imparfait de l'indicatif, pour lequel l'auteur avait comme guide l'excellent travail de Hubschmied, est le temps le mieux traité. L'auteur ne paraît pas avoir eu connaissance de ma *Morphologie du patois de Vinzelles*, où il aurait trouvé d'utiles points de comparaison pour les réactions analogiques.

Dans sa conclusion, où il insiste avec raison sur l'importance des influences phonético-syntaxiques, M. K. confirme la théorie, émise dans son précédent ouvrage, sur la division du franco-provençal en deux groupes, celui du nord (au plutôt nord-est [1]) comprenant la Suisse romande, à l'exception de Nyon et Genève ; mais faut-il rattacher cette subdivision aux circonscriptions religieuses du VIe siècle, voire à la limite entre Helvètes et Allobroges ? Je crois, malgré les hésitations de l'auteur (qui se contredit quelque peu au début et à la fin de la p. 172) que l'ancien lyonnais (il faudrait toutefois remonter plus haut que le XIIe siècle) est bien la base du franco-provençal : mais, pour des raisons politiques et sociales, la segmentation linguistique de cette région a été rapide ; il est fort compréhensible que le segment helvétique, plus éloigné, se soit détaché le premier, tandis que Grenoble, Chambéry, Genève, ont subi plus longtemps l'influence de Lyon ; l'étude de certaines aires phonétiques permet de reconstituer ces étapes (cf. mes *Essais de géographie linguistique*, 2e série, pp. 80, 88 et 93).

Au demeurant le travail de M. K., solide, bien documenté, méritait d'être accueilli dans la collection de l'*Archivum romanicum*.

A. D.

F. Langenbeck. — Beiträge zur elsässischen Ortsnamen- und Siedlungskunde (extrait de l'*Elsasslothringisches Jahrbuch*, t. IX, 1930).

La toponymie alsacienne ne saurait laisser les romanistes indifférents : outre la recherche du substrat gaulois et latin, le processus de la germanisation les intéresse ainsi que l'extension de certaines formes romanes en pays germanisé ; le parallélisme de diverses formations des deux côtés de la frontière linguistique ne laisse pas, non plus, d'être instructif pour eux.

Peu de problèmes toponymiques ont donné lieu à des discussions aussi prolongées, voire aussi passionnées que la stratigraphie des noms de lieux alsaciens. Les préoccupations politiques ont plus d'une fois vicié les polémiques, à tel point qu'on a pu dire, sans trop d'exagération, qu'en Alsace les francophiles s'étaient faits les champions des Francs, les germanophiles des Alamans et les autonomistes... des Triboques, qui ne se seraient pas attendus à tel honneur. Mais aujourd'hui la vivacité

1. Un lapsus p. 167, l. 21 : il faut lire *sud-est* et non *nord-est* du département du Jura.

Digitized by Google

des controverses s'est apaisée ; on peut commencer à dégager les points acquis et à faire la synthèse des résultats. A ce débat, on regrettera que les linguistes français aient été à peine représentés : la France y a surtout participé par l'organe d'historiens qui n'ont pas toujours été heureux lorsqu'ils se sont aventurés trop hardiment sur un terrain qui n'était pas le leur ; d'autres, plus prudents, comme M. Paul Lévy, dans sa remarquable *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine*, se sont contentés de présenter un résumé des problèmes toponymiques dans leur état actuel, sans conclure sur les points délicats. M. Langenbeck, qui vient de reprendre la question avec objectivité, a le double mérite de mettre au point, par une judicieuse critique, les théories de ses prédécesseurs, et de serrer la vérité d'un peu plus près, grâce à l'apport de recherches personnelles et de documents historiques précis.

Avec l'auteur, on admettra que les substitutions de noms de lieux sont relativement rares quand un peuple change de langue : c'est l'assimilation qui prévaut. Ce principe permet d'expliquer, je crois, la rareté des noms de lieux gallo-romains dans la plaine d'Alsace comme en Flandre, problème que M. L. laisse de côté : il s'agit de deux pays marécageux, peu colonisés par les Gaulois et même par les Romains et qui ont été mis en valeur pour la plus grande partie par les Germains, ici les Alamans, là les Francs. — La colonisation de l'Alsace par les Alamans, que l'auteur confirme par de nouveaux faits et arguments, ne saurait plus faire de doute : infiltration de colons avant 400, germanisation rapide d'une plaine peu habitée à partir du Ve siècle. La conquête des Francs, au siècle suivant, fut essentiellement militaire ; elle n'offre pas les caractères d'une colonisation superposée à la précédente.

Restent à expliquer, en combinant les données de la répartition géographique et de l'histoire, les différents types de toponymes germaniques. A l'aide des méthodes de géographie linguistique, je suis arrivé à des conclusions très voisines de celles que préconise M. L. D'abord ces différents types sont communs à tous les envahisseurs germains de nos régions ; aucun n'est spécial aux Francs pas plus qu'aux Alamans : on trouve des *-ingen* comme des *-heim* en masses compactes dans des pays de colonisation tant franque qu'alamanique. Il y a surtout une différence d'époque. Les *-ingen* forment la couche la plus ancienne, qui est restée à l'extrême limite de la vague germanique, en contact avec les pays romans : ils se sont formés dans la période anarchique consécutive à l'invasion (c'est pourquoi on a pu les considérer comme des fondations collectives, *Massensiedlungen*) ; mais ils correspondent surtout, en bloc sinon en détail, aux toponymes gallo-romains en *-acum*, dont, pour un certain nombre, ils représentent des traductions. Ce ne sont pas tous des noms de domaines ; cette formation a gagné aussi les lieux-dits (*Flurnamen*). Mais c'est un type de dénomination (l'auteur a donné des exemples précis) qui, par la suite, a reculé nettement au profit des composés.

C'est ici qu'il faut regarder des deux côtés de la frontière linguistique. La substitution du composé au dérivé dans les formations nou-

Digitized by Google

velles, l'abandon du type *-ingen* au profit des *-heim*, *-weiler*, *-dorf*, etc. est parallèle et à peu près synchronique au remplacement, côté roman, du suffixe *-acum* par les composés en *-ville*, *-viller*, *-court*, etc. Changement général de tendance linguistique. L'impulsion est-elle venue de source germanique ? C'est vraisemblable, encore que *-ingen* ait conservé sa vitalité plus longtemps que *-acum*. Favorisées par la langue officielle, les nouvelles désignations gagnent même une partie des anciens *-ingen*.

Parmi les composés, M. L. a montré que les *-burg* remontaient pour la plupart à d'anciennes forteresses romaines débaptisées ; les *-kirch(en)* représentent les centres paroissiaux les plus anciens (*Mutterkirchen*). Les deux catégories les plus nombreuses sont les *-heim* et les *-weiler*. Les premiers, massés dans la plaine, sont des formations alamaniques : je crois que la plupart désignent les nouveaux domaines fondés par les Alamans (qui ont occupé d'abord les vastes terres libres de la plaine) dans des centres de défrichement et d'assèchement, — type nettement régionalisé, très dense, très rural, et qui peut correspondre quelquefois, mais bien rarement, à des créations stratégiques ; ce sont essentiellement des *Ausbau-* et *Herrensiedlungen*. A côté de ce type, il y a eu d'autres variantes, contemporaines ou postérieures, *-dorf*, *-hof(en)*, *-haus(en)*, provoquées parfois par la topographie comme *-berg*, ou s'appliquant originairement à un terroir comme *-feld*.

Reste la question la plus délicate, celle des *-weiler*, qui s'alignent assez nombreux sur les coteaux bordant à l'ouest la plaine d'Alsace. Leur origine est évidemment romane, puisque le mot représente VILLARE, mais il est non moins certain que ce mot, comme élément vivant et générateur de composés, a pénétré, sous la forme *-wiler* (*-weiler*) en germanique (tout comme CELLA > *zell*), où il s'est altéré, en s'éloignant de la frontière linguistique, en *-wir* (*-weier*) : M. L. a cité des formations indubitablement médiévales. — Pour bien comprendre l'expansion de ce type, il faut d'abord se placer en pays roman. VILLA est le mot primitif désignant le domaine, dont VILLARE représentait un démembrement ; mais en Lorraine, VILLA fut de bonne heure supplanté par CŌRTIS : désormais VILLARE ayant perdu ses attaches linguistiques ne fut plus perçu dans son sens primitif et arriva rapidement, surtout sur la périphérie linguistique, à désigner le domaine lui-même, d'autant plus facilement que de nouveaux domaines après les invasions s'étaient constitués par des morcellements. Il est non moins probable que la première vague de germanisation, qui avait rapidement submergé une plaine marécageuse peu peuplée, s'arrêta aux pieds des coteaux et à l'entrée des vallées bien cultivées (vignes, céréales, etc.) où habitait une population plus dense. On peut donc présumer que la masse des *-weiler* jalonne l'extrémité du domaine roman à cette époque (VIe siècle ?), en remarquant, bien entendu, que la population mixte était nombreuse, qu'il y avait des enclaves linguistiques, et que la frontière des langues ne dut se fixer, aux dépens du roman, que vers la fin du VIIIe siècle. En dehors des *-weiler* créés en pays de langue allemande sur la zone de

Digitized by Google

l'ouest, il n'est sans doute pas impossible que les six *-wihr* situés à l'est de Colmar (et que M. P. Lévy a oublié d'encercler sur sa carte) représentent un îlot linguistique roman tardivement assimilé, mais l'analogie des *-weier* du pays de Bade fait plutôt présumer qu'ils ont été formés bien après la germanisation de la région.

M. L. a manié avec sûreté une riche documentation et a signalé nombre de faits ou de détails peu connus (p. ex. les noms doubles, les localités formant deux agglomérations).

A. DAUZAT.

A. Lombard. — Les constructions nominales dans le français moderne, étude syntaxique et stylistique, *Uppsala et Stockholm*, 1930.

M. A. Lombard étudie dans ce travail le développement des constructions nominales dans le français littérraire depuis la fin du Second Empire. Il s'agit d'une tendance assez nette qui s'est surtout accusée avec les écrivains naturalistes et leurs successeurs : importance particulière donnée au substantif et qui a pour résultat de changer de nombreux tours de phrase. Cette tendance a déjà été signalée par la critique littéraire ; elle méritait d'être étudiée de façon scientifique au point de vue grammatical. L'auteur, qui a fait un dépouillement consciencieux des textes ainsi que des travaux qui touchent à son sujet, a montré les avantages et les inconvénients présentés par la substitution du substantif au verbe, ou à l'adjectif. Parmi les causes, il a insisté avec raison sur les dénominations techniques qui généralisent l'emploi du substantif comme épithète (p. ex. pour les noms de couleurs : une étoffe *orange*) ou qui suppriment le verbe dans des cas de plus en plus nombreux (formules commerciales, rapports, etc.). Ces causes auraient pu être plus nettement groupées : les exemples des pp. 257-68 auraient gagné à être rapprochés des pp. 70-3. Les causes littéraires auraient pu être aussi mieux marquées, car elles sont d'ordre divers : il y a le « style de calepin », qui se rattache à l'impressionisme et qui a acclimaté les phrases sans verbe chères à Alphonse Daudet et à Loti ; il y a l'aversion pour l'adjectif épithète, dont les romantiques avaient abusé, question que M. L. a négligée ; il y a enfin la tendance au développement du substantif abstrait, qu'il a fortement marquée. Il y avait lieu aussi de relever plus nettement les concordances et les oppositions entre la langue parlée et la langue écrite : l'extension de l'emploi du substantif comme épithète est empruntée au langage parlé ; les phrases sans verbe s'y rencontrent, mais sous l'empire d'une forte émotion qui empêche d'achever la phrase. Au contraire le développement systématique du substantif abstrait aux dépens de l'adjectif épithète ou de la construction verbale est un procédé essentiellement littéraire. Si l'ancien français, comme l'a remarqué Ettmayer, était éminemment verbal, c'est parce qu'il était très voisin, au point de vue stylistique, de la langue parlée ; mais le français parlé actuel n'est pas moins verbal, témoin les créations continuelles de dérivés et parasynthétiques verbaux qui offensent tant les puristes. Ces quelques

Digitized by Google

réserves faites, il n'est que juste de reconnaître que, traitant un sujet délicat et complexe, l'auteur a fait preuve de discernement et de méthode : c'est un bon travail, qui classe son auteur parmi les jeunes d'avenir.

A. D.

Félix Boillot. — Psychologie de la construction dans la phrase française moderne, *Paris, Presses Universitaires*, 1930.

Depuis que M. Ch. Bally a attiré l'attention sur l'importance des éléments affectifs dans le domaine de la syntaxe, de nombreux travailleurs se sont engagés dans cette voie. Le livre de M. Boillot, de qui la production est aussi abondante que variée, ne fait pas double emploi avec ces recherches plus ou moins spécialisés, car il nous donne une synthèse qui n'avait pas encore été faite. Après un bref aperçu historique, l'auteur oppose l'ordre rationnel à l'ordre affectif, puis analyse sommairement les procédés de construction qui permettent de varier la phrase en français moderne : inversion, déplacement de l'adjectif épithète (avant ou après le substantif), ellipse. L'inversion est traitée de façon un peu vague : il était utile de distinguer d'une part l'inversion proprement dite « verbe-sujet », puis le déplacement des compléments (mis en tête de phrase, etc.), ensuite les relations entre ces deux faits ; enfin le rejet du participe passé ou de l'infinitif (*... a sa gloire flétrie* ; *j'ai maints chapitres vus*) méritait une petite place ; d'autre part la place du pronom atone n'est pas sans importance, de nombreux auteurs revenant au tour classique « il *me* veut donner ». La division en effets intellectuels, sensoriels et affectifs n'est pas absolument rigoureuse : l'auteur le reconnaît à l'occasion ; mais elle a une base réelle et elle permet un classement nouveau des faits. Le chapitre sur la musique de la phrase traite du rythme et de l'harmonie, en accord avec les théories de M. Grammont et avec quelques vues nouvelles sur la symétrie et la chute de la phrase. Celui qui concerne la répétition est un des plus fouillés : l'auteur montre comment la répétition transforme l'effet intellectuel en effet affectif ou superpose l'un à l'autre et il indique, avec de nombreux exemples, la variété des effets produits. Il signale en passant (le sujet serait intéressant à développer) comment certains auteurs ont abusé ou usé sans raison de l'inversion ou de constructions figées, en un mot d'archaïsmes de syntaxe. Il est plus délicat de déterminer pourquoi les écrivains n'ont pas eu recours, en maintes circonstances, aux ressources que leur offrait la syntaxe littéraire pour sortir du type dit logique ; je crois que, dans bien des cas, c'est pour se rapprocher davantage de la langue parlée. Le fait paraît clair dans les exemples de Molière : « Vous en savez l'auteur ? » « Vous ne vous tairez pas ? », qui nous montrent que, dès cette époque, la langue parlée tendait déjà à adopter la construction « sujet + verbe » pour l'interrogation, qui dans ce cas était uniquement marquée par l'intonation.

L'ouvrage est clair, bien construit, enrichi surtout d'un très grand

Digitized by Google

nombre de citations caractéristiques (et de quelques citations d'auteurs anglais, comme éléments de comparaison). M. B., qui connaît bien la bibliographie de son sujet, met intelligemment à profit les travaux de ses devanciers en leur rendant ce qu'il leur doit. N'a-t-il pas trop négligé le point de vue historique ? Il eût été bon de noter que tels vers de Corneille, tout en restant fort beaux, sont nettement archaïques et que bien des constructions, possibles sous Louis XIII ou Louis XIV, ne sont plus admissibles aujourd'hui.

Le livre du distingué professeur de l'Université de Bristol sera particulièrement utile aux étudiants, aux jeunes écrivains, comme aux étrangers désireux de pénétrer la technique littéraire du français moderne.

Albert DAUZAT.

Armando Palacio-Valdés. — Testamento Literario (*Madrid, V. Suárez*, 1929, 278 p. in-16, 5 pesetas).

Nous pouvons, sans doute, envisager cet ouvrage comme le dernier paru — et, sans doute, le dernier, absolument parlant, de l'illustre vieillard, du romancier qui aura su, tout au long d'une carrière cependant si longue et si féconde, réaliser cette gageure de n'être, du moins en apparence, avant toute chose qu'un parfait *caballero*, qu'un homme du monde qui eût vécu en marge et éloigné des disputes et misères de la vie littéraire et insoucieux, de tout point, des petits moyens dont usent les gens de plume pour soigner leur renommée, minime ou grande.

En réalité, il a paru, depuis celui qui fera l'objet de cet article, un petit récit romanesque de D. Armando qui mérite bien que nous lui consacrions quelques lignes. Il s'intitule : *A Cara o Cruz* et comprend 145 pages d'un texte tellement interligné qu'une édition de composition typographique courante en eût été réduite d'un bon tiers. Édité — cette fois directement, car on sait que notre auteur publie ses romans à son compte, en utilisant la firme éditoriale de Victoriano Suárez — par Pueyo et vendu 2 pesetas, les feuilles de Madrid nous ont appris que son auteur avait touché pour cette bluette la bagatelle de 15.000 pesetas, dont il faut croire qu'elle a surpris l'auteur lui-même, puisque — dans une missive adressée au professeur et hispaniste de Turin, Luigi Ambruzzi et par lui citée dans un article de la Revue *Convivium* en décembre dernier (n° 4 : *Il Patriarca del Romanzo Spagnuolo moderno*, p. 518) — il la reconnaît « fantastique ». Mais les éditeurs espagnols ont leurs raisons ; et celles de Pueyo, pour sa *Selección*, seront ce qu'elles seront, bien que de tels honoraires laissent loin en arrière ceux payés, p. ex., par Precioso pour sa petite collection, dont les vacillants avatars nous ont été dévoilés, au commencement de décembre 1929 à l'occasion de « Volpone » et de ses adaptations espagnoles, lors des polémiques avec Araquistain, dans *El Sol*, *A B C* et *Heraldo*

Digitized by Google

de Madrid. Il s'agit, dans *A Cara o Cruz*, de savoir, pour Julio Samper, laquelle de deux jumelles, également parfaites et bien dotées, il prendra pour épouse : dilemme un peu moins simple que celui de l'âne de Buridan et que l'on résout par le procédé — que seuls des moralistes inexpérimentés en matières matrimoniales jugeront inadéquat — de « pile ou face », avec, pour conséquence, le bonheur sans mélange des deux conjoints : historiette simpliste dont l'art du conteur sait escamoter la foncière banalité.

Le *Testamento literario* de Don Armando nous a déçu. Après ces essais réticents d'autobiographie que furent les *Papeles del Doctor Angélico* — publiés en 1911 et, en volume, 16me des *Obras Completas*, seulement en 1921 —, les *Años de Juventud del Doctor Angélico* — publiés en 1917, à partir du 1er janvier, dans la Revue *La Revista Quincenal*, qu'éditaient à Barcelone, Bruch, 35, MM. Bloud et Gay, de Paris et en volume en 1920 — et *La Hija de Natalia*, qui porte le sous titre : *Ultimos Dias del Doctor Angélico* (1924) — sans oublier *La Novela de un Novelista* qui, dédiée « a los niños de hoy » et véritablement autobiographique, mais seulement de l'enfance et de l'adolescence, date de 1922 et a paru en notre langue en feuilleton de l'*Action française* en 1927, dans la traduction de Mme Henriette Noël —, après tant de promesses riches d'espérances, nous attendions mieux d'un écrivain ayant derrière lui plus d'un demi-siècle d'expériences complexes de la vie et de la littérature. Eh quoi ! l'homme qui, « en sus tiempos mozos » —, alors qu'il dirigeait, et cela nous renvoie à 1876, la *Revista Europea* — fut l'un des habitués de ce *Bilis Club* que fréquentaient Eduardo del Palacio, « Clarín », Blanco-Belmonte, Mariano de Cavia, Reina et tant d'autres ; qui fut le sérieux et transcendental, moins que jovial et humoriste critique des *Oradores del Ateneo*, des *Novelistas Españoles*, du *Nuevo Viaje al Parnaso* et encore — mais, cette fois, en collaboration avec Alas — de *La Literatura de 1881* ; qui, proposé par l'Association de la Presse de Madrid pour le prix Nobel de Littérature, déclarait à Alberto Polanco — ainsi que l'affirmera A. Fernández Escobés dans le *Consultor Bibliográfico* de juillet-décembre 1927, p. 30 — que ce prix n'était que pure loterie, accordé dans la plus complète ignorance de l'œuvre ainsi récompensée — « los señores aquellos dan el premio, a lo mejor, sin conocer las obras, por el ruido : han premiado a gente que no habrá sido traducida y cuya lengua no creo que conociesen allá » : ce sont ses propres paroles — ; l'homme qui, après le minuscule hommage de Jerez — voir *El Sol* du 24 novembre 1924 : *el Homenaje a Palacio Valdés* — aura connu la délirante entreprise de la *Correspondencia Militar* — pour janvier 1929, sous ce Directoire qui l'avait chassé de la Présidence de l'« Ateneo », des hommages inouïs, dont le détail se trouve dans le *Noticiero del Lunes* du 16 janvier 1928 —, qui par exagération entraina cette si curieuse protestation des « jeunes » dans la *Gaceta Literaria*, contre laquelle s'élèvera, indigné, le bon Ambruzzi dans l'hebdomadaire de Turin : *Il Nazionale*, no du 3 mars 1928 — : cet homme, disions-nous, qui, au témoignage du défunt

Digitized by Google

« Andrenio », aura été — nous n'osons affirmer qu'il l'est encore — « el novelista español más estimado y más gustado por los públicos extranjeros » — et cela signifie qu'il aura gagné le plus d'argent grâce à eux, après Blasco Ibáñez, auquel il a dédié, dans *A B C*, à sa mort, une apologie étonnante [1] — ne trouve, au seuil de l'éternelle disparition, à léguer à ses contemporains que de banales recettes, que des expériences à la douzaine. Excès de prudence, ou abus d'optimisme ? Un peu de l'un et de l'autre, sans doute, sans compter d'autres facteurs, qui n'ont rien à voir avec l'idéalisme pur.

La dédicace de ce « Testament » proclame bien qu'« avant de fermer les yeux pour toujours », D. Armando prétend « laisser réuni dans le présent volume tout ce qu'il a dit de son art et de ceux qui le cultivent ». Phrase, en vérité, quelque peu ambiguë, parce que donnant à entendre, encore que discrètement, qu'une portion au moins de ces textes n'est point inédite et que, des prologues, articles et discours d'antan, l'on redonne ici la teneur à peine modifiée et ce, sous le facile prétexte que la pensée de notre auteur n'avait, depuis tant d'années, « changé que peu ou point du tout » et que « ce qu'il opinait à 20 ans, de l'art littéraire », restait « aujourd'hui encore sa conviction ». Ce point de vue, parfaitement défendable — et l'on aura remarqué, si l'on a à cœur de suivre, dans la presse espagnole, le mouvement actuel des idées en Espagne, qu'en dépit de certains hommages, dont celui, en tant de pages, de la *Gaceta Literaria*, rendus à Unamuno à son retour *tras lo montes*, certains jeunes entendent se réserver, cette fois aussi — n'a qu'un défaut, qui est que l'impression générale d'un tel livre est celle du « déjà lu ». Nous connaissions, en effet, à peu près tout l'essentiel de ce livre, soit par les manifestes préfixés à quelques-uns des romans, soit par la *conferencia preliminar* et les explications de Palacio-

1. Dans *Hispania* de Californie, une *girl* germano-américaine qui répond au patronymique de Wagenheim (le home des balances !) est allée, comme nous naguère, visiter Palacio Valdés dans son bungalow de Capbreton (Landes) et a reçu, dévotieuse, de ses lèvres souriantes la confession que son œuvre filmée — *José*, *La Hermana San Sulpicio*, *La Aldea Perdida*, pour le moment —, faisait tomber une pluie de piécettes dans l'escarcelle du bon vieillard, avec tant de raison superoptimiste ! Voir le fascicule de novembre 1929, p. 440-441 : *A chat with Armando Palacio Valdés on feminism*; mais cette naïve admiratrice n'a pas connu la conférence de Mlle María Felisa Rogerio Sánchez sur *La mujer en las Novelas de Palacio Valdés*, donnée le 29 novembre 1924 à l'« *Asociación de Antiguos Alumnos del Instituto de San Isidro* » et dont la « grande éloquence », couronnée de « nombreuses félicitations », est vantée par la « *Libertad* » du dimanche 30 novembre 1924. Voir aussi le chapitre XXII de la biographie de Cruz-Rueda : « *Las mujeres y el novelista* », p. 172. A l'occasion de notre visite à Capbreton, nous avons publié un article : « *Don Armando Palacio-Valdés à Capbreton* », dans l'« *Indépendant des Basses-Pyrénées* » (Pau) du jeudi 30 août 1925.

Digitized by Google

Valdés dans ses *Páginas Escogidas* parues en 1927 chez Calleja, soit, enfin, par les déclarations autorisées de son biographe officiel, D. Ángel Cruz-Rueda, alors professeur au Lycée de Jerez : *Armando Palacio-Valdés, Estudio biográfico*, paru en 1925 à l'« Agencia Mundial de Librería » (Paris, Madrid, Lisboa). On se souviendra que M. Cruz-Rueda a bénéficié sous le Directoire — car la mode des prix littéraires a aussi gagné l'Espagne — du prix national de 5.000 piécettes pour ses *Gestas de España*.

Non, certes, que la riante sagesse, la philosophie optimiste qui constituent, en quelque sorte, la marque intellectuelle de Palacio-Valdés, ne s'avèrent, une fois de plus, en ces pages sentant, tout de même, un peu le réchauffé. A en croire le critique nordaméricain G. Showerman — dans un article de la *Sewance Review*, t. XXII (1914), p. 398-403, que M. Romera-Navarro juge le meilleur de tous ceux qu'a inspirés notre romancier (*Historia de la Literatura Española*, 1928, p. 601) — les traits caractéristiques du génie de Palacio-Valdés se résumeraient dans une sorte de sens hellénique de la proportion, de l'équilibre, en même temps que de la simplicité et de la sobriété. Et nous ne méconnaîtrons pas qu'il lui eût été aisé — voyez, en France, Clemenceau et les exécuteurs posthumes de ses rancunes et de ses haines — de donner cours à certains caprices rétrospectifs de vengeance, hélas ! humains — si humains : « *menschliches, allzu menschliches !* », disait Nietzsche — en écrivant des pages mordantes, amusantes, au lieu d'une série de petits sermons laïques en faveur de la moralité littéraire. Loin de là. Il s'est de parti pris réfugié dans le passé, et les exemples qu'il allègue ne touchent que des morts ou, quand par hasard, il lui arrive de faire allusion à des vivants, la phrase s'enveloppe de cotons et d'ouates et aucun nom ne transpire de ces brumes voulues. Ainsi s'amoncellent trop de tirades sur de très vieux, de très vénérables lieux communs et le style somnolent n'étincelle que trop rarement d'un de ces éclairs d'ironie critique où excellait naguère Don Armando. Suite, donc, en somme, ennuyeuse de chapitres où le professionnel n'apprend rien de bien original : *la vocation* (p. 9) ; *la métaphysique* (p. 23) ; *l'esthétique* (p. 47) ; *les influences* (p. 101) ; *la famille et les amis* (p. 115) ; *la politique* (p. 149) ; *l'hygiène* (p. 173) ; *la gloire* (p. 211) ; *l'argent* (p. 227) ; *pensées du crépuscule* (p. 243) ; *dernières confidences* (p. 263).

Nous oserions presque affirmer que ce qu'il y a de mieux en ces chapitres, c'est leurs titres. Titres, en effet, alléchants et prometteurs, mais où l'on chercherait en vain la « substantifique moelle » d'humaine sagesse à la Montaigne. Considérants bourgeois, timorés, qui pourront réjouir certaines clientèles anglo-saxonnes, nous n'en doutons pas — et l'on sait, à ce propos, que si la *Espuma* est l'une des œuvres les plus insignifiantes du romancier, elle est l'une des plus lues en Angleterre, après *Maximina* — mais que l'homme de lettres contemporain ne saurait parcourir sans un sourire. Non qu'il n'y ait lieu, du point de vue d'une philosophie pratique à l'espagnole plus encore qu'à l'européenne, d'admirer la façon dont a su équilibrer sa vie morale un homme qui

Digitized by Google

nous affirme avoir ressenti autrefois de grandes inquiétudes métaphysiques. Et il s'est attardé, avec une insistance touchante, à nous retracer les étapes de sa conversion à un christianisme nullement ascétique d'ailleurs, mais jovial et bon vivant, qui est venu concilier merveilleusement les contradictions que présentaient à Palacio-Valdés les divers systèmes philosophiques où s'attarda un moment sa juvénile curiosité. L'auteur de *La Fe*, ou de *El origen del Pensamiento*, a une manière à lui d'envisager et de débrouiller les grandes énigmes de l'esprit ; et comme, au fond, chacun demeure l'artisan responsable de sa propre certitude intellectuelle, nous nous garderons de chercher une vaine querelle à qui affirme l'avoir trouvée de telle façon plutôt que de telle autre, qui pourrait nous sembler plus adéquate, plus « scientifique ». « Jeder muss glücklich sein nach seiner Façon » : de toutes nos lectures à travers l'abstruse littérature philosophique allemande, nous avons dégagé cet apophtegme et y avons — un peu tardivement, il est vrai — adapté notre conduite à l'égard d'autrui. Félicitons du moins notre auteur de répudier les prosélytismes fâcheux. Quand il écrit, par exemple, ceci, p. 31, il mérite toutes louanges, parce que de telles paroles réduisent, ou à peu près, à néant, de fâcheuses ferveurs néophytiques : « En voyageant à travers la vie et les livres, j'ai pu me persuader qu'il existe à peine des opinions purement intellectuelles. Et ce n'est point par l'intelligence que nous sommes, en art, réalistes ou idéalistes, en politique absolutistes ou libéraux, monistes ou pluralistes en philosophie. Nous sommes l'un ou l'autre par tempérament, par hérédité, par intérêt — surtout par intérêt ! —, par imitation, par caprice ». Un peu plus loin, voici un autre aveu qui, lui aussi, annihile les tentatives importunes de troubler la quiétude d'autrui pour le convertir à tel ou tel système de félicités ultraterrestres : « Le mystère ! Oui, un mystère profond nous enveloppe. Plus grande est la lumière, plus copieux le mystère. L'esprit humain ressemble à un papillon qui s'efforce de pénétrer à travers un globe de cristal. Plus l'éclairage est vif, et clair le cristal, plus considérables sont les efforts de la bestiole et plus navrante leur inutilité. » L'unique ressource serait donc le « *credo quia absurdum* » ? Disons simplement que la certitude morale est un produit du sentiment et, sauf de rares exceptions, n'est pas, à proprement parler, un fruit de l'intellect. « La certitude — écrit Palacio-Valdés, p. 36 — est un état mental qui naît rarement à la suite d'un raisonnement : les grandes vérités nous viennent baignées de lumière et de majesté, non pas cachées derrière un syllogisme ». Et ce serait en faisant le bien, en agissant selon les merveilleux postulats de la charité chrétienne que Don Armando aurait, en retrouvant la foi de son enfance, reconquis également la quiétude de l'esprit, la paix de l'âme, la certitude de la conscience. Pourquoi faut-il, cependant, que cette solution s'avère chancelante du fait que l'on ne sépare pas, dans cette recette de vie heureuse, la pratique de la religion chrétienne de celle de la « philosophie » tout court ? L'une exclut l'autre, et quand nous lisons, p. 187, cette affirmation péremptoire : « Levantemos el corazón,

Digitized by Google

vivamos siempre en la atmósfera serena de la religión o (*sic*) de la filosofía y las flechas pasarán rozando nuestra epidermis sin hacernos sangre », nous demeurons pantois.

L'espace nous manque pour transcrire ici toutes les réflexions, toutes les objections que nous inspire un tel ouvrage. L'auteur, dans son désir inné d'éviter les polémiques, de ménager la chèvre et le chou, s'en tient le plus souvent à de vagues généralités, fuit comme la peste les précisions matérielles et donne ainsi l'impression d'un calcul presque déplaisant de modération voulue. Encore une fois, son « aujourd'hui » n'est que du lointain « hier ». L'École naturaliste et son chef français sont invoqués comme le dernier cri de l'audace littéraire et cela nous rejette à la bonne époque de Pereda et de la Pardo Bazán. Si l'on nous parle de la frivolité foncière des « romanciers mondains », soyez sans crainte, c'est à Octave Feuillet que l'on en aura, et point du tout a Paul Bourget, réputé — ne vit-il pas encore ? — sans nul doute par trop « moderne », et, en Angleterre, à « Lython Bulwer » (*sic*, p. 75), encore qu'on n'ignore guère que l'auteur de *Rienzi*, Bulwer-Lytton, n'a rien de commun avec son fils, Lytton-Bulwer et que, né en 1801 et mort en 1872, ce rival de Scott, Dickens et Thackeray, n'est pas plus d'*aujourd'hui* que ne l'est le fou mystique slave dont on nous conte, p. 42, qu'« aujourd'hui même, un homme de souveraine intelligence et d'indiscutable bonne foi, le comte Léon Tolstoï, tombe, l'Évangile en mains, précipité dans les plus grandes extravagances ». Ces « aujourd'hui » qui remontent à plus de vingt ans en arrière sont d'un anachronisme cocasse. Et l'on souffre, positivement, de voir l'auteur, par cet excès de prudence dont on a parlé, manquer l'excellente occasion qui s'offrait enfin à lui, de dire leur fait aux « jeunes » qui s'étaient servis de l'organe de Giménez-Caballero pour la galéjade que l'on sait. Quelle belle leçon pouvait leur adresser l'ex-Président de l'*Ateneo* ! Mais il se contente d'observer, p. 189, que « les jeunes écrivains désirent avec angoisse la gloire et envient celui qui a réussi à l'atteindre », puis passe outre !

Tel quel, nous souhaitons, que ce « Testament » soit traduit prochainement en notre langue. Palacio-Valdés s'y défend d'être optimiste — encore qu'avec une amusante contradiction [1]. Mais comment n'eût pas été optimiste un écrivain auquel la Fortune a toujours souri ? *Los duelos con pan son menos*, proclame la sagesse populaire castillane. Si on nous déclare, p. 220, qu'il fallut « sept ou huit ans » pour vendre la première édition — de 2.000 exemplaires — de *La Hermana San Sulpicio*, on a soin d'ajouter aussitôt qu'aujourd'hui — un aujourd'hui, cette fois, très actuel — il s'en débite, au compte direct de l'auteur, plus de 10.000 par an. Or, plus de 200.000 francs de notre monnaie

1. P. 25, il se reconnaît un « temperamento optimista » et n'en écrira pas moins, p. 265 : « No, no soy optimista : mi conciencia se ha rebelado siempre contra tal calificativo, cuando lo he visto estampado en los juicios que he merecido a la crítica ».

Digitized by Google

pour un seul livre, cela explique bien des optimismes. Cette « Sœur Saint-Sulpice » a eu l'heur, précisément, d'être récemment retraduite en notre langue, dans le *Temps* (27 novembre 1928-17 janvier 1929), par Mme Tissier de Mallerais, bien que nous en eussions une version ancienne en volume, œuvre de Mme Th. Huc (Max Deleyne) — qui a traduit aussi Alarcón (*La prodigue*, 1893, 2e éd., 1898) et Eusebio Blasco (*Une Femme Compromise*, 1896) — préfacée par Émile Faguet (Paris, Ollendorff, 1903) et dédiée « a mi señora Doña Manuela Vela de Palacio Valdés ». Pendant ce temps, la version française de *Santa Rogelia* — sur laquelle R. Cansinos-Assens a écrit des pages si cruelles (*La Nueva Literatura*, t. IV, Madrid, 1927, p. 16-28) — entreprise par Mme Venturini — une vieille admiratrice de l'auteur : voir, dans « *L'Express du Midi* » (Toulouse), ses articles, signés « Philine Burnet » : *Nos amis d'Espagne* (22 octobre 1920), *La Novela de un Novelista* (3 avril 1922), *El Ateneo; D. Armando Palacio Valdés et son dernier livre* : « *La Hija de Natalia* » (22 avril 1924), *Nos amis d'Espagne* (16 avril 1925) — reste depuis des années en suspens chez Plon [1]. Et déjà, dans le premier de ses articles, en 1920, cette dame, qui professe l'espagnol dans notre Midi, déclarait que le maître, à Capbreton où elle l'avait visité, lui avait confié les traductions de « *Riverita* » et de « *Maximina* » — dont la première était déjà publiée —, qui n'ont jamais paru sous son nom et, pour la seconde, n'a point encore été donnée en français.....

Camille PITOLLET.

G. Delpy et A. Viñas. — L'Espagne par les textes (*Paris, Hachette*, 1929, VI et 328 p. in-16, illustrées de 68 gravures, 4 cartes (dont une en couleurs) et 2 plans; 18 francs).

On a déjà signalé — dans une brève *note* de la *Chronique* (1930, nº 1, p. 95) du *Bulletin Hispanique* — l'apparition de ce nouvel ouvrage scolaire, appelé à rendre, comme le précédent, des mêmes auteurs, de réels services à l'enseignement secondaire de l'espagnol. Cette fois, ce n'est plus l'*Espagnol*, mais l'*Espagne par les textes* que l'on nous présente et, dans leur *préface*, MM. Delpy et Viñas avouent que leur « plus vive ambition serait satisfaite », si ces pages, « offrant à la vue et à la pensée les aspects essentiels du paysage et du peuple, de l'histoire, de la littérature et de l'art, promettaient d'accomplir à travers l'Espagne un pittoresque et fructueux voyage ». Voyage qui ne serait que le préambule de l'autre, effectif, ainsi que l'a noté l'éditeur du *Bulletin Hispanique*, dans la *note* sus mentionnée : « l'élève qui les aura étudiées d'un bout à l'autre saura quelque chose de l'Espagne, et il aura sûrement envie d'y aller. » En vérité, nous comptions déjà, parmi nos

1. Elle a paru, depuis qu'ont été écrites ces lignes, en septembre 1930, à la librairie mentionnée, sous le titre : *Sainte Rogélia, de la Légende Dorée*, 1 vol. in-16, 15 francs. Nous lui dédions plus loin un article.

Digitized by Google

livres d'enseignement, deux ouvrages analogues à celui-ci, que nous regrettons de n'avoir pas vu cités dans la *préface* de l'*Espagne par les textes* : l'un, par Mlle V. Paraire et M. G. Rimey, intitulé : *La Patria española* (Paris, A. Colin, 1913 ; 2e *éd.*, 1920) ; l'autre, par l'infortuné Barry, ex-professeur au lycée de Tarbes : *España y Españoles. Paisajes, monumentos, tipos de la Corte y de Provincias ; usos y costumbres ; leyendas y tradiciones* (Paris, Garnier, *s. a.* [1917] ; 2e *éd.* 1919). Ouvrages fort utiles, à des degrés divers, en leur temps et, sans doute, aujourd'hui encore, bien que le premier soit totalement dépourvu de *notes* — en revanche, il possède une bonne illustration — et que le second, non illustré, n'en ait que de trop rares et incomplètes [1] et soit, en outre, dans le choix de textes aussi copieux que suggestifs, un peu trop désordonné. MM. Delpy et Viñas, qui connaissent certainement ces deux volumes, n'eussent peut-être point mal fait d'emprunter au premier une réalisation excellente, qui consistait à faire précéder chacun des chapitres dédiés aux diverses provinces d'Espagne d'une sorte d'exposé historique et sociologique qui fût autre chose que la répétition de clichés périmés, mais représentât la mise au point précise, *up to date*, de la situation respective actuelle de chacune des dites provinces. En effet, si choisis que l'on suppose les extraits destinés à présenter l'exacte physionomie de chacune des divisions administratives traditionnelles de la péninsule ibérique, de tels extraits ne peuvent pas ne point avoir certain caractère d'arbitraire et, forcément, ne donner, par suite, qu'une vision imparfaite, fragmentaire et tronquée des multiples aspects provinciaux de l'existence espagnole. Au contraire, un résumé substantiel, écrit spécialement pour orienter l'esprit de l'élève sur ces multiples aspects, serait d'une utilité inappréciable. Qu'on n'objecte pas que de semblables textes sortiraient du cadre précis d'un tel ouvrage : M. Viñas, Espagnol, historien professionnel, professeur à l'Université de Séville — encore que lecteur, depuis longtemps déjà, à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris —, manie assez bien la plume pour avoir le droit de figurer à côté, *p. ex.*, d'un José Somoza, d'un Murguia, d'un Ciro Bayo, d'un Amós de Escalante, à moins que d'un Rebullosa, d'un Juan Bautista Carrasco, ou même d'un Luis G. Urbina. Citerons-nous, comme exemple de l'impression durable, profonde que peuvent laisser dans l'esprit des exposés de la nature de ceux dont nous regrettons l'absence, le souvenir que nous avons conservé de ceux — lus et médités lorsque nous allâmes pour la première fois en Espagne, il y a 30 ans — mis par feu Richard Ford en tête de la description de chacune des provinces d'Espagne dans la *huitième* édition (London, John Murray, 1892) de son *Handbook for travellers in Spain* ? Si incurablement anglais — c'est-à-dire partiaux et d'un unilatéralisme plus d'une fois choquant — qu'ils soient, leur profonde ori-

1. L'une, au moins, vaut son pesant d'or : c'est celle où il est dit que *Botín*, de Madrid, n'est qu'une succursale de .... *Potin* de Paris. Sans doute, feu Barry n'y avait jamais savouré le classique *cochifrito*.

Digitized by Google

ginalité, leur documentation directe font que ces tableautins de l'Espagne d'alors — c'est-à-dire d'une époque où « *to be always able to bask in the open air, to throw physic to the dogs, to watch the sun, the stars, the country, the blue Mediterranean, and the people, with the satisfaction of every day getting better* » étaient encore consolation suffisante pour justifier le voyage outre-Pyrénées, c'est-à-dire dans un pays où « *life in the country-towns and villages* » n'était autre que « *a Bedouin Oriental existence* » et Madrid, simplement « *a dear, second-rate European capital* » [1] — ne s'effacent plus de ma mémoire.

Nous parlions tout-à-l'heure du caractère « arbitraire » des extraits donnés comme exprimant en résumé les multiples aspects de chacune des provinces d'Espagne. Voici, pour n'en citer qu'une, la Catalogne, qui est peut-être celle qui requiert le plus d'attention. On nous la présente à l'aide de très courts passages de Fray Jaime Rebullosa (*Cataluña*, 1603) et des *Cartas Marruecas* de Cadalso (publication posthume, 1793), puis, en *additions*, de deux extraits de Melo (*Movimientos, Separación y Guerra de Cataluña*, 1645) et Moncada (*Expedición de Catalanes y Aragoneses contra Turcos y Griegos*, 1623). Après quoi viennent : *Un rio pirenaico, el Segre*, de Juan Bautista Carrasco, *Ampurias*, de Giménez Soler, *Gerona : Raimundo Berenguer*, de Gustavo Adolfo Bécquer, *El casco antiguo de Barcelona*, de Luis G. Urbina, *las Ramblas*, de Gómez Carrillo, *El Montserrat*, d'*Azorin*, *Tarragona* de Miró, avec, aux *additions*, un nouveau passage de Melo, et un autre de *Don Quichotte* (II, LXI : *Ce qui arriva à D. Quichotte à son entrée à Barcelone*). Une poésie de ce fou romantique que fut Juan Arolas : *Trovadores provenzales*, clôt le chapitre. Est-ce suffisant pour caractériser un pays aussi complexe ? Nous laissons juge le lecteur et passons, non sans ajouter que ce que nous disons de la Catalogne pourrait sans peine être dit d'autres provinces, et que quelques pages, *p. ex.*, sur les expositions de Séville et de Barcelone, dont on n'a pas — dans un livre mis en vente à l'automne 1929 [2] — soufflé mot, auraient avantageusement remplacé les citations de Mariana.

1. Paroles de Ford à la *Preliminary Information*, *en tête du tome I*, p. 19. Il y a, dans ces 80 pages d'instructions préliminaires, des trouvailles uniques, qui en font aujourd'hui encore une lecture savoureuse au plus haut point. Ford, dont les *Gatherings in Spain* sont l'une des plus heureuses productions, connaissait à fond la Péninsule. Voici l'exacte référence de ses *notices* sur chaque Province, dans l'édition précédemment citée : *Les deux Castilles*, p. 1-3 ; *Les Provinces Basques*, p. 172-175 ; *Léon, les Asturies et la Galice*, p. 187-192 ; l'*Extrémadure*, p. 275-278 ; (tome II du *Handbook*) : l'*Andalousie*, p. 299-303 ; *la Murcie et Valence*, p. 435-440 ; *la Catalogne*, p. 469-472 ; *l'Aragon et la Navarre*, p. 513-517 ; *les Iles Baléares*, p. 548-549.

2. Que la rédaction en ait été poursuivie dans le printemps de 1929, nous en avons une preuve p. 317, où l'on donne la date de la mort (printemps 1929) du poète et polygraphe, victime du Directoire, Enrique de Mesa.

Digitized by Google

Dans un livre comme celui qui fait l'objet de ces lignes, aucune précaution contre les erreurs matérielles n'est superflue. Pourquoi faut-il qu'en matière d'accentuation, y règne le plus incroyable arbitraire ? Nous ne relèverons pas ici toutes les fautes que nous avons marquées dans notre exemplaire ; ce serait futile et trop long. De même, les signes de la ponctuation et les italiques omis ou mal mis ne seront pas indiqués dans cette critique, qui déjà est prolixe. Signalons donc simplement, page par page, aux auteurs ce qu'il serait utile de corriger dans une prochaine réédition, qui ne saurait tarder, si le succès de l'*Espagnol par les textes*, qui a eu trois éditions en si peu de temps — cela nous changera de *Andando !* -- doit être aussi celui du présent livre, et nul plus que nous ne le souhaite, au profit de la valeur spécifique et de la dignité même de notre enseignement, si longtemps rabaissé par l'usage moutonnier d'un ouvrage sans valeur éducative, pur produit de la plus servile « méthode directe » et dont les réimpressions non corrigées ni modifiées d'aucune sorte constituent, sans doute aucun, un scandale pédagogique en dépit de M. Boussagol.

P. 2 : *Covadonga* (et non *Coradonga*) : p. 6-7, ces deux textes (de la *Crónica General* et du *Don Quichotte*) nécessitaient des *notes* ; p. 8, la *note* sur Gracián est inexacte : *el Criticón* est de 1651, *1653* et 1657 et pourquoi ne pas dater *el Héroe* (1637), *el Discreto* (1646), *el Oráculo Manual* (1647) et dater de 1648 — quand la première édition est de 1642 — l'*Arte de Ingenio o Tratado de Agudeza*, qu'on dénomme : *Agudeza y Arte de Ingenio* ? ; p. 10, pourquoi, à huit lignes d'intervalle, parler d'un *cabo de la Gata*, après l'avoir exactement dénommé (cf. aussi p. 278) *cabo de Gata* (*gata* étant ici l'apocope de *agata* et nullement le synonyme de *chatte* français) ? ; p. 12, à propos de *Valdepeñas hidalgo*, un autre passage, p. 172, affirmera *« que da nombre al borgoña español »* : il eût fallu expliquer qu'en effet il s'agit bien de *ceps de Bourgogne*, transplantés dans cette vallée pierreuse d'Espagne : le détail mérite en vérité d'être précisé ; p. 14, on se demande ce que peut signifier ce *Agl. unos 40*, à la suite de Murcia ; p. 15, *Enciclopedia España*, lire : *Espasa* (d'ailleurs correctement citée, p. 166) ; p. 16, *nuestras* (pour *nuestros*) *romances* [1] ; p. 16, il est sans doute intéressant d'apprendre que *« bajo el título de : » En torno al casticismo » Mig. de Unamuno ha reunido cinco ensayos »* — pourquoi ne pas dater cet ouvrage, le meilleur de cet écrivain ? —, mais l'on s'étonne d'avoir à subir cinq autres citations de lui avant d'apprendre — quel laconisme pour un homme si bruyant ! — que *« Unamuno era Rector y Catedrático de la Universidad de Salamanca »* : un point, c'est tout (p. 158) ; p. 18, pourquoi citer la *Grammaire* de l'Acad. Esp. dans l'édition de 1924, puisque la plus récente est celle de 1928 ? ; *Ibid.*, il eût fallu, à propos de prononciations régionales, ne pas taire les deux désignations typiques : *ceceo* et *seseo*, d'autant plus qu'on les mentionnera, mais à propos du parler andalous, p. 184 ; p. 20, une *note* eût dû rectifier l'hérésie de Castelar,

1. P. 17 : *nuestros romances*.

Digitized by Google

qui fait de San Isidoro, à Léon, un « sévère monument bizantin », alors qu'il est roman ; en outre, il eût fallu préciser, pour l'élève, ce qu'est *san Isidoro* par rapport à *san Isidro* (observons, à ce propos, que Madrid n'a, dans ce livre, pas l'honneur d'un seul extrait !) ; p. 21, *ajeno* (non *ageno*)[1] et, au même extrait — on se demande ce que vient faire là cette reproduction, très mutilée, du *prologue* mis par Zorrilla à ses *Cantos del Trovador* — *asaz* aurait besoin d'une explication étymologique et historique, comme, p. 32, *enantes* ; p. 22, *arcada* est impropre pour cet *arco* arabe ; p. 27 *la Navarra* esl impropre (*Navarra*), par contre, p. 310 : *de Perú* (pour *del Peru*) et encore p. 312 : *Independencia de Perú* ; p. 32, *las* (pour *los*) *onores*[2] ; p. 35, *Condestable de* (inutile) *Hernández de Velasco* ; p. 41, *Jesús a la columna*, n'est-ce pas un gallicisme ?, *ibid., el Cristo ?* ; p. 59, n'eût-il pas été bien de citer, à côté des romances relatifs au rôle du Cid lors du siège de Zamora, la seconde partie du drame de Guillén de Castro ? ; p. 60, le titre du romance manque ; p. 66, il fallait une note expliquant « *un grado de pompa* » ; p. 83, *la calle del Turco*, n'eût-il pas fallu dire son nom actuel, de même que, p. 277, on a dit que la *calle del Principe Alfonso*, à Murcie, s'appelait naguère, *Traperia* ; p. 84, *P. Galdós*, pourquoi cette abréviation d'un patronymique ? ; *ibid., Martinez Campo*, pour *Martinez Campos* ; p. 92, la *note* sur *atalaya*, au sens masculin, est en contradiction avec le passage d'Unamuno cité p. 301, *ligne* 2, mais c'est Unamuno qui a tort en employant *atalaya*, dans ce passage, au masculin ; p. 96, Tolède « conserve une messe mozarabe » : n'eût-il pas fallu préciser, indiquer la chapelle mozarabe de la cathédrale ? ; p. 106, *cuena*, pour *Cuenca* ; p. 109, que vient faire la parenthèse : *texto siguiente* et n'eût-il pas mieux valu citer l'auteur de ces trois vers ? ; *ibid.*, il manque une *note* sur *entimbrar*, que l'élève chercherait vainement dans son dictionnaire espagnol ; p. 110, pourquoi cette abréviation : *figur.* ? ; p. 114, il faudrait une *note* à *briza*, néologisme d'Unamuno ; *ibid., socorra*, lire *socorre* ; p. 117, dans le monastère de Loyola est *enclavée* la *santa casa* du fondateur des Jésuites ; p. 122, « *que nos ha contado Trueba* », ce *nos* est un peu étrange ici ; p. 124, *chacoli* vient, exactement, de l'arabe *chacalet*, la forme basque n'est qu'intermédiaire ; p. 127, il eût fallu dire que cette dénomination : *el Baztán*, vient de l'arabe et, signifiant *jardin*, fut appliquée aussi par les conquérants musulmans à la Murcie, et, ici, à une vallée de la Navarre vraiment belle ; p. 131, la *note* 1 ne s'applique pas à *señalado*, mais à *Santillana* ; *ibid. infama*, pour *infame* ; p. 132, la collégiale de Santillana del Mar est du XIIe, non du XIIIe siècle : l'étymologie *Santillana* (*Santa Juliana*) nécessitait une explication ; p. 138, nous croyions que la « *famosa cueva* » — dite, d'ailleurs, « *cueva de Áuseva* » — renfermait la source de l'Auseva et était le lieu où Pelayo s'enfuit et se cacha, pour, finalement, n'y être enterré qu'après exhumation de ses restes d'abord déposés dans la petite église d'Abamia, Santa Eulalia,

1. P. 32 : *ajeno*.
2. Même page : *otros onores*.

Digitized by Google

par lui construite ; p. 139, *sobre-nadando* : pourquoi pas *sobrenadando* ? ; *ibid.*, *Peña-Labra*, *Peña-Vieja*, même remarque ; *ibid.*, *liza*, ne faut-il pas lire : *lisa* ? ; *ibid.*, *esculpida* est évidemment, ici, un terme exagéré ; p. 153, *d'un-ha cousa*, lire : *d'unha cousa* [1] ; p. 159, à la date de 1668, on a oublié la mention : *Tratado de Aquisgrán* (mentionné p. 311 avec le gallicisme : *Tratado de Aix-lá-Chapelle* [2]) ; p. 161, la thèse de doctorat de M. Maurice Legendre est citée sans date (comme c'est malheureusement le cas des titres d'ouvrages reproduits dans *l'Espagne par les textes*) et en espagnol : *Las Jurdes, estudio de Geografía humana* : pourquoi ? ; p. 103, *sentado* et non *sentada* ; p. 165, la *note* sur Mérida aurait dû être mise p. 19 ; p. 169-170, ces explications de Giménez Soler — dont l'ouvrage est cité p. 243 sous un autre titre — ne sont guère scientifiques (en outre : *Hispalis* est une faute) ; p. 179, *Columela* et non *Columella*, et est-il bien correct d'employer, dans le sens de *se souvenir*, *recordar* à la forme réfléchie ? p. 172, dire que La Carolina fut peuplée de *colons allemands*, sans plus, est quelque peu inexact ; p. 173, *desfile* est ici un solécisme pour *desfiladero*, d'ailleurs employé à la même page, et, déjà, p. 26, à propos de Pancorbo ; p. 178, qu'est-ce-que ce « *llantés* » que les Allemands importaient à Séville ? ; p. 179, *calle del Candilejo* et non *de Candilejo* ; *ibid.*, attribuer *la Estrella de Sevilla* à Lope de Vega est, bien que toujours courant — ainsi dans le dernier *Manuel* paru en Espagne d'histoire de la littérature espagnole, celui de D. Manuel de Montoliu (*Literatura Castellana*, Barcelona, 1929), p. 564 — un peu risqué tout de même, après le travail de Foulché-Delbosc, rappelé dans sa courte nécrologie, *Revista de Filología Española*, 1929, nº 3, p. 335 ; p. 191, *la Familia de Alvareda* et non *Alvarado* ; p. 196, *Almirante* et non *Amirante* ; p. 198, *Vicente* et non *Vincente* ; p. 206, n'en déplaise aux mânes de Rubén Darío, Ford n'a jamais écrit dans son *Hand-Book* que le climat de Málaga « *es superior a todos los de Italia y España para enfermedades del pecho y que aqui el invierno es desconocido* » ; voici ses paroles, dans l'édition citée plus haut, I, [17] : « *Huelva, Murcia and Malaga may be pronounced the most savoured winter stations in Europe... Malaga enjoys a mild winter climate, and the same immunity from frost as does the Riviera from Nice to San Remo ; but it is not a clean or healthy city. The drainage is as defective as can be* [3] » et II, p. 382, Ford ajoute qu'à Málaga « *the wind is often very trying* » ; p. 210, *almocárabes* et non *almocábares* ; p. 216, *arreo* et non *arres* ; p. 220, ce petit déploiement polyglotte sur le saxifrage nous laisse rêveur : pourquoi n'avoir pas commencé par l'étymologie latine, qui expliquerait tout ? p. 223, puisque les gravures de ce livre en illustrent les textes, pourquoi donner ici la Porte *del Cuarte* à Valence, quand c'est celle *de Serranos*, à une

1. P. 146 : *unha camisa*.

2. P. 312 on mentionnera le traité de 1748 : *Tratado de Aquisgram* (*sic*).

3. Aujourd'hui, il y aurait encore beaucoup à dire sur l'alimentation en eau potable de Málaga. Nous en parlons par expérience.

Digitized by Google

autre extrémité de la ville, que décrira un passage de D. Teodoro Llorente ; p. 125, « ce *Pont* de *Segovia* » est pour le moins bizarre ; p. 227, *Edad Media*, sans trait d'union ; p. 228, pourquoi une majuscule à *mariñanas* ? p. 231, *Zaragoza* ne vient pas de « *Cæsar-augusta* », mais de *Caesarea Augusta* — Strabon, III, 225 : Καισαραυγουστα —, après avoir été la Salduba celtibérique, de même que, *ibid.*, *Baza* vient du latin *Basti*, mais par la transcription arabe : *Bastah ; ibid.*, *han* et non *ha* ; p. 233, pourquoi parler d'un « *L. Moratin* » quand il s'agit de *Leandro Fernández de Moratin* ? ; p. 234, *sus reyes* et non *su ; ibid.*, l'expression « *las discordias de los reinos de Taifas* » restera incomprise, si l'on n'explique pas qu'il s'agit des gouverneurs de provinces qui, durant le dernier califat (Hischen II) se déclarèrent indépendants, dans l'Espagne arabe, de 1009 à 1090 ; p. 235, *dos otras*, plus correctement : *otras dos* ; p. 239, *Levante* et non *levante*[1] ; p. 240, *Lérida* et non *lérida* ; p. 241, *fuentes del Garona* et non *de Garona ; ibid.*, *vegueres* et non *begueres* ; p. 243, *Almorávides*, avec majuscule et accent sur l'*a* minuscule ; p. 249, *Broadway* et non *Brodway* ; p. 250, *carrer de les Corts* et non *carrere* ; p. 251, entre les innombrables fautes d'accents, celle infligée à *Rubén* (écrit *Ruben*, constamment) Darío ; p. 253, *si no desilusión* et non *sino ; ibid.*, *Santas Creus* et non *Santa* ; p. 256, *mágicas* et non *májicas* : d'ailleurs, il eût fallu illustrer de *notes* ces accumulations de noms de trouvères, inconnus pour la plupart, même du maître ; p. 209, *Hannibal*, puis, p. 210, *Aníbal* : cette double graphie étonnera l'élève ; *ibid. Sagonte* n'est plus l'équivalent, *aujourd'hui*, de Murviedro, une *note* historique n'eût pas été de trop ; p. 263, le *Cid* a été transféré à la cathédrale de Burgos, bien qu'il soit avéré que ses ossements n'existent plus ; *ibid. acequia* aurait dû être expliqué par son étymologie arabe, ainsi que les termes *noria*, *azud*, *etc.* en usage dans la *Huerta* ; p. 265, *conservación*, pour *conversación ; ibid. por qué* et non *porqué* ; p. 266, pas d'italiques à *sirve* ; p. 270, pourquoi « *estos pueblos mediterráneos* » et non pas « *los pueblos* » tout court ? ; p. 274, Valladolid ne vient pas de *Vallisolitem*, mais de l'arabe *Belad Waled* (pays de Waled) ; d'ailleurs, à côté de cette forme érudite, il en est une autre, qui a donné *pinciano*, *a* ; p. 276, cette étrange *noria*, qui figure déjà dans l'ouvrage de Paraire et Rimey, est d'un fonctionnement un peu difficile à comprendre, surtout si l'on s'en tient à la classique définition d'un tel appareil ; p. 276, ces deux sonnets de Núñez de Arce, qui figurent déjà, également, dans les *Primeros Pinitos* des auteurs d'*Andando* sans aucune explication, — mais en revanche, avec une illustration d'un espagnolisme importé directement d'Allemagne ! — avaient besoin d'une *note* disant qu'il s'agit ici de la terrible inondation de Murcie en 1879, où près de 1.000 maisons furent détruites ; p. 277, ce texte d'Echegaray est donné comme provenant d'« *España moderna* » : l'élève s'imaginera que c'est une œuvre de cet écrivain et non un extrait d'article paru dans la défunte Revue de D. José Lázaro ; p. 279, il manque une *note* sur *Verdolay*,

1. P. 273 : *Levante*.

Digitized by Google

aussi nécessaire que celle relative à *Albatalia* ; p. 278, *Les Calletes*, l'élève ne s'expliquera pas cette dénomination en mallorquin et risquera de n'y pas voir l'équivalent du castillan : *las Caletas* (*cala* a été expliqué, d'ailleurs, p. 278, sans allusion à ce terme) ; en outre, p. 284, on a traduit à demi en castillan (*Puerto Pi*) le terme géographique majorquin : *Porto Pi*[1] ; p. 285, *payés* vient de *pagus*, comme *alfana* vient de *equus* sans doute : entendons qu'il eût fallu donner la forme dérivée latine : p. 286, le « *pirata Orchali* » était, en réalité, le fameux *Uchali* du *Cautivo* cervantin, corruption d'*Ulugh* ou *Aluch Ali* (en turc : *le renégat Ali*. Nous avons donné quelques renseignements sur lui dans notre édition du *Cautivo*, chez Hatier. Ajoutons ici que l'historien italien G. B. Adriani, dans sa *Storia dei suoi tempi* — qui va jusqu'en 1574 — donne sur lui, aux livres 21 et 22, de curieux renseignements. Il mourut empoisonné peu après 1580) ; p. 287, n'eût-il pas fallu préciser davantage, à propos de Valldemosa, les conditions du séjour de G. Sand et de Chopin, puisque ce morceau est tiré du volume *Verba*, de Gabriel Alomar, qui y consacre à ce thème un long chapitre ? ; p. 290, quand même Mahon aurait été fondée par « le Carthaginois Magón », il resterait à déterminer *lequel* des généraux ayant porté ce nom en fut le fondateur ; p. 291, *miel* et non *mie* ; p. 298, qu'est-ce que *interrey* (*rey interino* ?) ? ; p. 301, ce n'est pas *Atlántica*, mais *Atlántida* qu'il fallait[2] ; *ibid.*, pourquoi revenir ici au *Mulhacén*, déjà décrit p. 10 ? ; p. 305, *carena*, sans doute : *casco* et n'eût-il pas fallu le noter ? ; p. 306, il manque la légende : *ejemplar de la flora canariense* ; p. 311, *Paz de Nimegua*, pour *Nimega*[3] ; *ibid.*, à la date 1724, l'indication : *Abdicación de Felipe V. Reinado y muerte de Luis I* ; il fallait ajouter que Philippe V reprit alors le pouvoir jusqu'en 1746, date où régna son successeur, Ferdinand VI, jusqu'en 1759, où monta sur le trône Charles III ; p. 313, pourquoi arrêter cette chronologie historique à l'année 1902 et ne pas inclure les principaux événements du règne d'Alphonse XIII, jusqu'à nos jours ? ; p. 315, *Amós* est un prénom, c'est à *Escalante* qu'il fallait reporter cet écrivain, qui, en outre, est cité p. 131 ; *ibid.*, « *Blanco-Fombona. — V(éase) Fombona* » : non, puisque le patronymique de ce Vénézuélien est *Blanco-Fombona* ; *ibid.*, manque *Breuil*, cité p. 142 ; *ibid.*, ce n'est pas « *Caballero* (*Fernán*), qu'il fallait citer, mais *Fernán Caballero*, puisque ce pseudonyme littéraire est emprunté au nom d'un village sur la ligne de Madrid à Almadén par Ciudad Real et peu avant cette cité ; *ibid.*, *Campillo*, il eût fallu, pour différencier ce ministre de Philippe V d'autres *Campillos*, ajouter à la suite de son patronymique : *José del* ; *ibid.*, manque *Cartailhac*, cité avec *Breuil*, p. 142 ; « *ibid.*, *Carrasco. — V(éase) Gil* » : pourquoi ce renvoi et ne pas avoir simplement mentionné *Gil* (*Enrique*), selon qu'est généralement nommé l'auteur de *El*

1. Mais, p. 289, aucune *note* n'explique le sens de *Drach* en castillan, dans l'expression : *Cuevas del Drach*.
2. P. 303 : *Atlantida*, sans accent.
3. P. 159 : *Tratado de Nimega*.

Digitized by Google

Señor de Bembibre ? ; p. 316, « *Cisneros* (*Cardenal Jiménez de*) », mais *Jiménez* est un patronymique : c'est donc à *Jiménez* qu'il fallait citer [1] ; *ibid.*, *Darío* est né en 1864, non 1867 ; *ibid.*, le patronymique du *Greco* est généralement graphié en Espagne *Theotocopuli* et non *Theotokopoulos* ; *ibid.*, « *Larra* (*Mariano José de*) », fort bien, mais alors pourquoi, plus haut : « Clarín (Leopoldo *Alas*) », avec *Alas* en italique, comme si c'était un pseudonyme et pourquoi n'avoir pas indiqué aussi le pseudonyme de Larra ? ; p. 317, manque *Legendre* (*Maurice*) ; *ibid.*, « *Lope de Vega. — V*(*éase*) *Vega* », à quoi bon citer sous *Lope*, puisque *Lope* est un prénom ? ; *ibid.* les dates de López de Gómara sont-elles *1510-1560* même avec un ?, ou 1512-1572 ? ; *ibid.*, celles de Pedro Mexía — car c'est ainsi qu'on graphie habituellement, et non *Mejía* [2] — sont-elles 1500 — avec un ? — -1552, ou 1502-1562 ? ; *ibid.*, pour *Melo*, pourquoi ce ? à la suite de ses dates : *1608-1666* ? ; *ibid.*, « *Montalbán* (*Pérez de*) » et, sous *Pérez* : « *Pérez de Montalbán. — V*(*éase*) *Montalbán* » ; cependant, immédiatement à la suite : « *Pérez Galdós* (*Benito*) », sans renvoi, cette fois, à *Galdós* : l'élève ne saura plus à quoi s'en tenir ; *ibid.*, en suivant cette méthode de classification, il eût fallu ici : *Moratín. — V*(*éase*) *Fernández de* (*Leandro*) », mais le vocable est omis, tant sous *Fernández* que sous *Moratín* ; *ibid.*, « *Núñez* (*Fernán*) », non, le patronymique étant « *Fernán-Núñez* » ; *ibid.*, manque *Pérez Lugín*, dont on reproduit un passage de *La casa de la Troya*, p. 145 ; *ibid.*, « *Quintero. — V*(*éase*) *Álvarez* » : toujours la même confusion ; p. 318, *Torres y Villaroel*, pour *Torres y Villarroel* ; *ibid.*, *Méjico* : on sait que le gouvernement mexicain a décidé officiellement de conserver l'ancienne orthographe : *México* ; *ibid.*, manque *Viñaza* (*Conde de la*), cité p. 83 ; p. 318, *aljama*, ajouter p. 174 ; *ibid.*, *atalaya*, p. 301 ; *ibid.*, *enantes*, cité p. 32, a été oublié ; p. 320, *Mérida* et non *mérida* ; *ibid.*, les renvois à « *estar sobre* » et « *solana* » sont inexacts ; *ibid.*, *vihuela*, ajouter 126.

Nous aurions bien des choses à dire sur les sujets de devoirs, sur certaines *notes* de trop grande érudition grammaticale ou philosophique, *etc.* Mais en voilà trop déjà. Si nous avons insisté, c'est qu'un tel ouvrage mérite vraiment qu'on le prenne en considération, puisqu'il vient combler le vide de ce *Por España* que les heureux auteurs d'*Andando* annonçaient depuis tant d'années comme étant « en préparation » et que le succès financier inouï des *Pinitos* et d'*Andando* surtout semblerait avoir dû engager à publier enfin. Au lieu de cela, nous voyons que M. Fouret s'est mis enfin à produire seul et dans un genre qui nous rejette fort loin de ce mythique *Por España*.

Camille PITOLLET.

1. Même page : *Giménez Soler* est cité correctement, bien qu'on le mentionne aussi à *Jiménez*, comme *Cisneros*, pour renvoyer de *Jiménez* à *Cisneros*. C'est un jeu classique, mais bien futile.

2. Les auteurs ont cru devoir renvoyer de *Mexía* (*Pero*) à *Mejía* (*Pedro*).

Digitized by Google

Estudios eruditos « in memoriam » de Adolfo Bonilla y San Martín (1873-1926) con un Prólogo de *Jacinto Benavente*. — Publícalos la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Central en homenaje a su ilustre ex-Decano (*Madrid, Imprenta Viuda e Hijos de Jaime Ratés*, 1927, XIV et 654 pp. grand-in-16; tome II, *ibid.*, 1930, 758 pp. grand in-16; sans indication de prix [1]).

Une mention à la fin de l'un et de l'autre de ces volumes dit que la publication s'en est faite sous la direction de Lucio Gil Fagoaga, de l'Université de Madrid et Gerhard Moldenhauer, de celle de Halle — mention du tome I, achevé d'imprimer en mai 1927 — et aujourd'hui de celle de Bonn —, mention du tome II et dernier, achevé d'imprimer en mai 1930. Mais on sait que M. Moldenhauer — et le récent *Bædeker* d'Espagne en langue allemande (*Spanien und Portugal, Handbuch für Reisende, Fünfte Auflage*, Leipzig, Karl Baedeker, 1929) se charge de l'apprendre à qui l'ignorerait, p. 58 — est en réalité délégué à Madrid pour diriger l'*Arbeitsstelle für deutsch-spanische Wissenschaftsbeziehungen*, alias : *Centro de Intercambio Intelectual germano-español*, établi Calle de Zurbano nº 32, dans un local disposant d'une salle de lecture et d'une bibliothèque. Mais il y a d'autres choses encore qui ont besoin, — pour que l'histoire de cet *Hommage* soit — dans les limites dont nous disposons ici — tirée quelque peu au clair — d'être dites, ne fût-ce que sommairement.

Commençons par le commencement. Qui était, exactement, Adolfo Bonilla quand, aux premiers jours du printemps de 1924, l'idée vint à MM. Narciso Alonso Cortés, Adolfo Álvarez Buylla, Mariano Gaspar Remiro, Lucio Gil Fagoaga, Joaquín Hazañas y la Rúa, José Jordán de Urríes, au Marquis de Lozoya, à MM. Emilio Miñana y Villagrasa, Gerhard Moldenhauer, Manuel de Montoliu, au Comte de la Mortera, à MM. Hugo Obermaier, Antonio Rubió y Lluch, Pedro Sainz y Rodríguez et Rafael de Ureña y Smenjaud de se constituer en Commission d'Hommage et, à ce titre, de signer, en la datant de Madrid, 1er avril, une circulaire où on lisait que Bonilla, atteignant le 27 septembre prochain ses 50 ans, il leur avait paru opportun « aprovechar esa circunstancia para ofrecer al profesor Bonilla un homenaje que, a la vez que ocasión para brindarle las primicias de algunos trabajos de investigación, sea para él el único premio a que en su vida de abnegación y de esfuerzo ha querido aspirar » ? Adolfo Bonilla était né à Madrid le 27 septembre 1875 et avait étudié le Droit et les Lettres à l'Université de sa ville natale, où il publiait dès 1897 une « étude de métaphysique juridique » qu'il intitulait : « *Concepto y Teoría del Derecho* ». Élève de Menéndez y Pelayo, celui-ci l'avait pris en vive amitié, ayant tout de suite — comme il devait le confesser en public — reconnu en lui « un ardent et insatiable désir de connaître, un jugement sain, si sûr et si inébranlable

1. Les trois tomes de l'*Hommage* à R. Menéndez Pidal se vendent 160 pesetas : une petite fortune.

Digitized by Google

qu'il l'a préservé de la passion et du fanatisme et une intelligence remarquablement agile et vigoureuse ». Et déjà, le vieux polygraphe le comparait aux grands humanistes de la Renaissance.

La chance avait, corroborée par de tels appuis, aussitôt souri au jeune prodige. Pour avoir dit naguère, dans une autre *Revue* et à propos d'un autre *Hommage*, qu'il était plus facile d'arriver en Espagne monarchiste à de hautes sinécures universitaires qu'en pays d'inquiète et intrigante démocratie, je me suis attiré les représailles d'un des plus bouillants zélateurs du personnage ainsi fêté et me suis vu, un moment, menacé d'une de ces némésis auxquelles je suis depuis si longtemps accoutumé qu'elle ne réussissent plus même à m'émouvoir. C'est pourtant vrai, de toute vérité, qu'au delà des Pyrénées il existait encore des castes privilégiées, pour lesquelles les portes ailleurs si difficiles à s'ouvrir sont d'avance accueillantes et ainsi voyons-nous Bonilla entrer sans peine à l'Université de Valence dans une chaire de Droit Commercial, collaborer à une révision des Codes du Commerce tant national qu'étranger, jouir — à titre d'avocat de la Bourse de Commerce de Madrid et de Membre consultant de la Commission générale de Codification — d'un crédit technique considérable, car, dans des cas délicats, son opinion faisait autorité et détenir, un quart de siècle, la chaire de philosophie de l'Université de Madrid, être membre des diverses Académies qui assurent aux Espagnols ambitieux d'honneurs le doux plaisir de la vanité satisfaite : ce n'avait été pour Bonilla qu'une bagatelle. Il n'avait pas encore réussi à décrocher l'oripeau de la toge doctorale parisienne *honoris causâ* — car se souvenait-on, à Paris, que son nom figure en bonne place dans la liste des professeurs de Madrid qui, en 1916, affirmèrent leur amour de l'Allemagne à l'assaut de notre France (voir *Amistad Hispano-Germana*, Barcelone, 1916, page 115) et qu'aussi tard encore que janvier 1925, il déclarait, dans le manifeste par lui rédigé et par le romancier Ricardo León et mis en tête de leur *Hispania* (nº 1, 15 janvier 1925) que leur but, en fondant cette *Revue*, c'était d'attirer les jeunesses hispaniques — le texte dit « las juventudes de la Raza » !!!!! — à l'Université Espagnole — en effet ! — « para librarlas del virus de París » ? — mais du moins possédait-il les chlamydes californiennes et celles, plus chères à son cœur, de Wurzbourg et de Rostock.

Comblé d'honneurs, *persona grata* du Directoire — qui l'avait envoyé au commencement de mai 1925 représenter son pays aux cérémonies de l'anniversaire de la République de Cuba et de la prise de possession du Président Machado et il n'était revenu de cette tournée « autour du monde » qu'en juin suivant —, Bonilla avait, en 1918, senti l'ambition d'ajouter à ses déjà copieux titres honorifiques celui de Sénateur du Royaume. Il avait, pour ce, sollicité la délégation des professeurs de cette fantômatique Université littéraire de Saint-Jacques de Compostelle, dont le roman de Pérez Lugín : *La Casa de La Troya*, est allé dévoiler — mis en édition classique par Arthur L. Owen à la *Stanford University Press* — les romantiques aventures d'un étudiant aux Yankees de la Northwestern University, ainsi qu'à ceux de Stanford et des Uni-

Digitized by Google

versités de Wisconsin et de Kansas. La longue circulaire qu'il composa à cet effet, datée de Madrid, février 1918, exalte une vie « de constante trabajo y de continuado sacrificio en pro de los ideales universitarios ». Elle ajoute, à tous les titres du candidat, un titre assez inédit en Espagne : « el de no pertenecer a ninguno de los partidos politicos militantes, cuya ingerencia en el régimen de la Instrucción Pública, unida a otras causas que no hay necesidad de especificar aquí, ha perturbado honda y constitucionalmente nuestra vida universitaria ». L'Université — continuait ce manifeste — « ne doit s'inféoder à aucun esprit de parti, générateur de favoritisme. Elle est tres supérieure à chacun d'eux, parce qu'elle incarne les intérêts suprêmes de la Culture, qui doivent être également favorisés par toutes les fractions politiques et qu'aucune de ces fractions, en conséquence, n'a le droit de représenter spécialement, sans notoire ignominie pour les autres et pour l'Université elle-même qui le consentirait. Peut-être est-il licite moralement — bien que ce ne soit désirable ni en théorie, ni en pratique — d'appartenir à une fraction politique quelconque. Mais si celui qui signe le présent document formait partie de l'une d'elles, il peut affirmer qu'il considérerait incompatible un tel fait avec la haute représentation de sénateur universitaire ». On retrouve dans les manifestations de ce document les idées déja émises par Bonilla dans le discours par lui lu lors de l'inauguration solennelle des cours de l'Université de Madrid, l'automne de 1914, alors que tant de ses pairs, en France, étaient partis défendre les frontières de l'Est, où se ruaient les hordes de Barbares « scientifiques » qu'il admirait. Mais de telles idées, si elles honorent qui les émettait, ne laissent pas d'être peu démonstratives de l'état cultural espagnol dans ses foyers les plus élevés et, aussi bien, c'est là vérité de La Palice, sur laquelle il serait puéril d'insister.....

Bonilla appartenait à cette classe d'hommes privilégiés, autant par la Société dont ils faisaient partie — ou, mieux, par l'état de choses social dont ils participaient — que par la nature elle-même. Je le connus il y a 30 ans, alors qu'il venait de publier la traduction espagnole de la Littérature de Fitzmaurice-Kelly à la *España Moderna* et s'apprêtait, en collaboration avec un ami commun, défunt lui aussi, Don Rafael de Ureña y Smenjaud, à donner une *Biblioteca de Jurisconsultos y Politicos Españoles anteriores al Siglo XVI*. Moins âgé que moi d'un an, nous nous rencontrions dans la salle de travail de la Bibliothèque de l'Académie, rue Philippe IV, où le P. Miguel Mir accumulait les fiches lexicologiques et limait quelques traits acérés contre la Compagnie, qu'il connaissait si bien. Bonilla y venait de bon matin, alors qu'à Madrid on a coutume de dormir, et y travaillait avec cette tenace application, ce *Sitzfleisch* que seuls les vrais savants possèdent. Nullement avare de paroles, il se sentait si sûr de l'avenir qu'il lui arrivait de sourire de commisération émue, lorsque je lui exposais le détail des intrigues dont notre Université recélait, à cette époque des *combinazioni* de Mérimée père, l'imbroglio et, comparant au sien mon triste destin d'outlaw, il éprouvait cette âpre et cependant douce volupté de qui con-

Digitized by Google

temple de loin le malheur d'autrui : *suave mari magno*... Nous devions renouer amitié au commencement de 1925 et, sans cependant nous revoir — Bonilla, à deux reprises, le 30 IV et le 30 VI 1925, m'exprimait son ardent désir de s'entretenir avec moi [1] — avons alors maintenu une assez volumineuse correspondance, tronquée par la plus imprévue des morts [2]. Et je revois toujours ce gros garçon à la face ronde et aux moustaches relevées, dont la pléthore de vie s'échappait en productions contradictoires, allant du roman, des vers, de la politique — en dépit de ses dénégations —, de l'histoire sociale et biographique aux spéculations les plus hautes de la philosophie et du droit. La liste de ses *Œuvres*, une première fois compilée par son factotum, J. A. Galvarriato —, qu'il avait chargé de la cuisine d'*Hispania* —, dans un écrit qui remonte à 1928 — *La Obra de Adolfo Bonilla y San Martin*, Madrid, 1928 —, se trouvera complète dans le livre de son ami, l'Académicien D. Julio Puyol, paru à Madrid à la typographie de la *Revista de Archivos* sous les auspices de l'Académie des sciences morales et politiques, sur 274 pages, en 1927 : *Adolfo Bonilla y San Martin (1875-1926). Su Vida y sus Obras*. Ce livre contient le détail d'une carrière qui ne se résume pas seulement en environ 300 titres

1. Lettre du 30 IV 1925 : « Dentro de tres dias saldré para Cuba, pero regresaré a mediados de Junio. Si volviese por París, he de avisarle a Vd. para que hablemos acerca de muchas cosas. ¡ Si viera Vd. cuán de veras lo deseo ! » Lettre du 30 VI 1925 : « Posible es que, hacia fines de año, pase una temporada en París. ¡ Cuánto celebraré que nos veamos y que hablemos de muchas cosas ! » Mais, au lieu de cela, ce fut la fatale maladie et son avant-dernière lettre — la dernière est du 25 décembre 1925 — m'annonce, le 22 novembre 1925 : « ¡ Cuatro meses llevo en cama, con una grave enfermedad (asistolia, con complicaciones) ! Todavia no me dejan salir de la habitación ; pero ya estoy fuera de peligro, según dicen los doctores : ello le explicará a Vd. que, contra mi costumbre, haya tardado en contestarle... » Il était si bien « hors de danger » — les voilà bien, les morticoles ! — qu'il succombait le 18 janvier suivant. Sa dernière lettre m'accuse réception d'un gros travail que je lui adressais sur « les dernières productions littéraires de J. N. Boehl von Faber », que, trouvant trop savant, il avait envoyé au Secrétaire du Bulletin de l'Académie de l'Histoire, qui l'égara. Je n'ai pas eu le courage de recommencer ce travail, depuis, et il restera, comme tant d'autres, inédit.

2. Bonilla fut sans doute le seul Espagnol qui se soit abonné à la défunte *Renaissance d'Occident* (1920-1930) et ce, pour y lire mes *chroniques* mensuelles. Il m'écrivait, le 26 avril 1925 : « .... he leído sus dos articulos : muy bello el « *Christus autem natus es* » ; de mucha miga, por varios conceptos, la *Lettre Espagnole*. Por Vd., la *Renaissance d'Occident* ha ganado un suscriptor más. Hoy envio la nota el Director, para que me honre, de aquí en adelante, con esa preciosa Revista..... »

Digitized by Google

de livres et d'articles. On sait qu'à la fin du tome III de l'Hommage à Menéndez Pidal — auquel a collaboré Bonilla — a été ajoutée une Bibliographie, qui va de 1895 à la date de publication de cet Hommage : 1925. Elle compte 175 numéros et été complétée récemment. Loin de moi la frivole pensée de juger un homme sur les unités composant le chiffre de sa production. Mais, tout de même, il ne laisse pas d'être piquant d'entendre Menéndez Pidal — qui s'est volontairement confiné dans le domaine un peu étroit de la philologie et de la littérature des origines en Espagne — se prononcer sur un collègue si différent de lui à tant d'égards et d'un renom mondial bien moindre, encore que le méritant, à d'autres titres sans doute.

C'est au lendemain de la mort du Doyen de la Faculté des Lettres de Madrid que l'actuel directeur de l'Académie Espagnole et chef du *Centro de Estudios Históricos*, s'est, avec toute la diplomatie convenable et de rigueur en de pareils actes, prononcé, dans sa notice nécrologique du défunt composée au titre exprès de directeur du Corps en question. Voici donc le passage : « Le comte de la Mortera regrettait que Bonilla, si orné d'admirables qualités, en vînt à dépasser Menéndez y Pelayo par la variété des attentions qui préoccupaient son esprit. Pensons que le polygraphisme de Bonillare reposait sur une noble conception, laquelle, si, de certains points de vue, est peut-être jugée périlleuse — étant donné le cercle restreint de l'existence et de l'activité d'un homme — renferme au fond une aspiration idéale, nécessaire dans l'intérieur des bornes où elle est possible. Parce que notre époque, en même temps qu'elle nous force, avec quelque cruauté, à réduire le champ de la vision scientifique pour que les résultats présentent toute la force de la pensée complexe et exacte, ne laisse pas de nous montrer également chaque jour la convenance de ne pas nous isoler dans un spécialisme trop strict, car tous les problèmes de la culture sont solidaires les uns des autres. Bonilla rêva de ressusciter de nos jours ces augustes figures de la Renaissance qui promenaient leur audacieux et compréhensif regard sur toutes les manifestations du savoir et de l'activité de l'homme, ce pourquoi ils se considéraient humanistes. L'intention de l'érudit moderne est d'une valeur si positive qu'il y aurait injustice de notre part à établir en ce moment une démarcation entre ce qu'il obtint pleinement et ce qu'il essaya et prépara. »

Doué d'une mémoire au moins égale à celle de Menéndez y Pelayo, Bonilla possédait une force, une constance de travail stupéfiantes. Quand il avait mûri un sujet, il s'asseyait à sa table et ne se levait que le manuscrit achevé, sans une rature, prêt à passer à l'imprimerie. Dates, titres, faits, tout lui venait à l'esprit avec une précision livresque. Le labeur nocturne ne lui faisait pas peur et là-dessus sa femme — dont le patronymique rappelait la France : Terson de Paleville — en pourrait conter de bien bonnes. Mais cette superproduction le minait et, outre qu'il a laissé maintes œuvres de longue haleine sans les mener à bout — telles son Histoire de la Philosophie espagnole, dont il n'a composé que deux tomes (1908-1911) et son édition des Œuvres de

Digitized by Google

Cervantes avec Schevill, arrêtée au tome 12, qui allait commencer le *Don Quichotte* — il a fini par s'y ruiner la santé. C'est, d'ailleurs, Schevill lui-même qui, dans l'*Hispania* californienne — volume X, nº 4 (octobre 1927) — a reconnu qu'il entreprenait indubitablement trop, en rejetant courtoisement la faute sur ses « associés » et que ses épaules « étaient inaptes à porter un fardeau aussi hétérogène ». S'étourdir, arrivé à un certain âge, par la masse des besognes littéraires est un opium que l'on peut un moment estimer souverain. L'essentiel n'est-il pas de remplir le vide des jours, de plus en plus angoissant à mesure qu'avance la vieillesse ? L'ambition, aussi, comme l'avarice, ne fait que croître à mesure que les années augmentent et l'ambition littéraire n'en est pas l'une des formes moins dominatrices et envahissantes. La vie, en outre, implique pour certains êtres dionysiaques une promesse sans cesse renouvelée de nouvelles créations. Pour eux, la continuité du labeur donne à l'existence son sens. N'est-ce point, en effet, une suffisante récompense que celle de planer au-dessus des misérables contingences dont se satisfont les âmes communes, dans l'ivresse de mondes illimités — puisque ce sont des mondes d'idées — où la joie de recréer la vie vous égale à l'auguste fantôme d'un Dieu faiseur d'univers ? Quand on a connu ces voluptés-là, rien n'importe plus que de continuer à produire, jusqu'au saut final dans l'inconnu et, sans doute, dans le bien heureux néant.

Bonilla affichait, en philosophie, la doctrine du sage, le pur stoïcisme. Cet Inspecteur de l'éducation croyait-il aux fables que l'Espagne officielle imposa à la naïveté de ses plèbes ? Une telle demande apparaît, évidemment, puérile. Je n'ai pas oublié qu'un jour, sur le Prado, nous parlions de Lope — qu'il connaissait déjà fort bien, comme le démontrent les *notes* dont il avait enrichi ce chapitre de Fitzmaurice-Kelly, ainsi, d'ailleurs, que tant d'autres — et qu'il se moquait, avec cette grâce lapidaire qui lui était propre, d'une contradiction qui, dans la vie de presque tous les Espagnols représentatifs, choque au moins autant que dans celle du Phénix des Beaux Esprits : à savoir le parfait accord entre une vie dissolue et une foi pure, orthodoxe et, même, souvent les pratiques idolâtres de cette foi. « Lisez donc — m'avait conseillé Bonilla — à ce sujet le *Prologue* de Fernández-Guerra à son Quevedo, au tome 23 de la B.A.E. de Ribadeneyra. » Et il avait ajouté, avec ce sourire entendu qui valait bien des paroles : « Est-ce que nous n'avons pas un drame national, où chacun se reconnaît, le *Don Juan Tenorio* de Zorrilla, incarnation scénique et à jamais immortelle du principal dogme de la religion espagnole : *Pecca fortiter et crede fortius ?* » Et il avait conclu en répétant les propres termes de la *note* 1 à la page 336 du volume cité : « que despues, con pedir perdón y recibir un hábito, habrás hallado el remedio y aquí no ha pasado nada. » Schevill, dans la nécrologie qu'il a donnée de Bonilla dans *Hispania* — volume IX, nº 2 (mars 1926) — prétend qu'il « parlait souvent de son désir pour une autre existence », mais le professeur de l'Université de Californie s'empresse de ponctuer qu'aussitôt il ajoutait, « in a

Digitized by Google

lighter mood », que sa satisfaction serait bien grande s'il pouvait converser de nouveau avec Don Marcelino. Ce platonisme ne tire donc pas à conséquences.

Nous aurions bien des choses encore à dire d'Adolfo Bonilla. Mais il ne faut pas abuser de l'hospitalité de cette si libérale *Revue*. Les deux tomes de l'Hommage qui ont occasionné ces lignes n'ont pas l'aspect cossu des trois gros volumes dédiés à Menéndez Pidal. Le papier en est quelconque, la typographie, cependant, en est soignée. Un portrait de Bonilla — le dernier qui ait été fait de lui, alors qu'il avait rasé sa moustache, qui lui donnait un air trop « Philistin » — orne le premier tome. Passons sur les quelques lignes, quelconques, de Benavente, en guise de *Prologue*. Benavente est bien venu à parler de Socrate..... Mais *motus*, n'allons pas remuer de vilaines ordures. Il y a, dans le premier tome, 37 contributions ; le second et dernier en contient 40. L'Hommage à Menéndez Pidal en renferme 135. Nul doute que les promoteurs eussent pu en réunir autant, si les moyens pécuniaires ne leur eussent fait défaut. Car c'est leur absence qui explique les délais apportés à la publication de ces deux volumes. La France figurait dans l'Hommage à Menéndez Pidal avec 19 contributions, d'ordre inégal et d'espace différent. Mais nous avons, ailleurs, dit avec quel arbitraire avait été imparti cet espace, si bien qu'une contribution que nous lui destinions — la relation détaillée des persécutions dirigées par une coterie hispano-allemande contre l'érudit Pérez Bayer, le grand antiquaire et numismate espagnol du XVIIIe siècle —, dut être remplacée par un court travail sur la façon dont fonctionnait la censure royale sous Charles III en Espagne. Ici, la représentation de la France n'est plus que de 6 contributeurs : MM. Jacques Chevalier, professeur à l'Université de Grenoble — 3 pages : « *Y a-t-il une philosophie espagnole ?* » —, Georges Cirot, doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux — 16 pages, en latin, sur les auteurs employés par Ambrosio de Morales pour écrire sa *Corónica General de España* —, le R. P. Paul Dudon, S.J. — 8 pages : « *La rencontre d'Ignace de Loyola avec Luis Vives à Bruges (1528-1530)* » —, feu R. Foulché-Delbosc, Directeur de la *Revue Hispanique* [1] — 15 pages : « *Un voyage en Espagne au début du règne de Charles II* » —, G. Desdevises du Dezert, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand — 9 pages : « *Une lettre de Napoléon* » — et l'auteur de ces lignes, le dernier des professeurs du Lycée Louis-le-Grand — 16 pages : « *Un episodio desconocido del segundo Viaje de Jansenio a España en los años de 1626-1627.* »

Les autres contributions se répartissent comme il suit :

Espagne : 33 ; Allemagne : 14 ; États-Unis d'Amérique : 11 ; République Argentine : 3 ; Portugal : 2 ; Cuba : 2 ; Angleterre : 1 ; Italie : 1 ;

1. Avec lui est morte cette inestimable *Revue*, trop peu connue, hélas ! hors d'un très petit cercle de savants, et, en France, ignorée de trop de professeurs d'espagnol, comme trop de l'érudition hispanique. Voir, par contraste, l'exemple des professeurs américains dans leur *Hispania*.

Digitized by Google

México : 1 ; Canada : 1 ; Autriche : 1 ; Russie : 1. M. Pedro Sainz y Rodríguez, qui s'était d'abord chargé de centraliser les contributions à l'Hommage, avait fixé que l'étendue maximum de chacune d'elles serait de 20 pages à 2.500 lettres chacune. Nous basant sur cette prescription, nous n'envoyâmes qu'un manuscrit modeste. Mais, comme il arriva — encore que de façon plus surprenante — avec l'Hommage à Menéndez Pidal — où l'on trouve des articles dépassant de beaucoup les limites fixées et atteignant une cinquantaine de pages — les bornes ainsi établies ne furent pas observées et M. Lucio Gil Fagoaga, qui remplaça M. Sainz dans l'office d'éditeur des volumes, s'il est excusable — *quia nominor leo* — de s'être octroyé 51 pages pour disserter sur la méthodologie de la critique esthétique, nous semble inexcusable d'avoir laissé le Dr. Edmund Schramm remplir 60 pages d'un exposé de l'action de Thomas Arnold en tant que réformateur de l'enseignement supérieur en Angleterre, alors que le livre de Bruno Dressler, paru à Leipzig et Berlin en 1928 — soit deux années avant la publication du tome II de l'Hommage, où ce travail est imprimé pp. 641-701 — sous le titre : *Geschichte der englischen Erziehung*, suffisait à renseigner le curieux, sans compter que l'auteur a ignoré, dans son exposé, la biographie de Thomas et Matthew Arnold par J. Fitch : « *Thomas and Mathew Arnold* », parue à New York en 1899. Mais on sait suffisamment que l'occasion offerte par la publication d'un recueil de Mélanges en hommage à un représentant particulièrement qualifié — ou particulièrement retors — d'une quelconque discipline universitaire, est fréquemment utilisée par les participants en dépit du bon sens. M. Maurice Grammont l'observait fort pertinemment, ici même [1], disant que, s'« il arrive que quelques-uns des articles qui les composent aient été écrits pour la circonstance et touchent en quelque manière aux travaux et à la personne de celui à qui ils sont dédiés », cependant ce ne sont, le plus souvent que « des études ou des *notes* quelconques, que leur auteur aurait pu tout aussi bien publier n'importe où [2]. ». On l'a vu, chez nous, avec l'Hommage à M. Baldensperger, tout récemment encore et l'Hommage à Bonilla n'est pas fait pour démentir cette preuve frappante de la professionnelle vanité, aussi acharnée qu'hypocrite.

Pour en convaincre qui pourrait encore en douter, et aussi pour ren-

1. *Revue des Langues Romanes*, t. LXV, p. 411.

2. Une modification originale de la formule — tout de même un peu artificielle — de l'Hommage nous semble être celle qu'a imaginée M. Gustave Lanson, quand il a publié chez Champion ces *Études d'Histoire Littéraire* — réimpression de vieilleries plus ou moins disparates — qui sont données — ou, pour mieux dire, vendues (35 francs) — comme « réunies et publiées par ses collègues, ses élèves et ses amis ». Comme elle se montent, en tout et pour tout, à 12, il s'en suivrait que les « collègues, élèves et amis » du Directeur honoraire de l'École normale Supérieure n'ont jamais été très nombreux. Hâtons-nous d'ajouter que ce serait là grossière erreur.....

Digitized by Google

seigner sur le contenu d'ouvrages difficiles à se procurer ceux qui cultivent le champ de la philologie et des littératures romanes, nous donnerons ici l'ordre successif des travaux qui constituent ces deux volumes.

Tome I. — Autographe de Bonilla, p. IX ; prologue, par J. Benavente, p. XI-XIV ; Jacques Chevalier, Y a-t-il une philosophie espagnole ? p. 1 ; José J. de Urries y Azara : Un juicio de Menéndez Pelayo, p. 5 ; Pedro Font Puig : El sentimiento de comunión desinteresada con el no yo como fuente de placer estético, p. 13 ; Hugo Obermaier : E Paleolítico del África Menor, p. 27 ; A. Rubió y Lluch : Un personatje atenés de la época catalana, Dimitrios Rendi, p. 45 ; Miguel Artigas, Nueva Reducción de las « *Coplas de la Panadera* », según un manuscrito de la Biblioteca Menéndez y Pelayo, p. 75 ; Alberto María Carreño : La Imprenta y la Inquisición en el Siglo XVI, p. 91 ; Rudolph Schevill : El episodio de Clavileño ; Helmut Hatzfeld : Mittel der Spannung im « *Quijote* », p. 127 ; Milton A. Buchanan : Extraneous matter in the first Part of Cervantes's « *Don Quijote* », p. 143 ; Tomás Carreras y Artau : La filosofía de la libertad en « La Vida es Sueño » de Calderón, p. 151 ; Wolfgang von Wurzbach : Eine unbekannte Ausgabe und eine unbekannte Ausführung von Calderons « *El Secreto a voces* », p. 181 ; Juan Mille y Giménez : El « Diego de Mendoza » de las « *Flores de Poetas Ilustres* », ayo del quinto Duque de Alba, p. 209 ; Gerhard Moldenhauer : Spanische Zensur und Schelmenroman, p. 223 ; Julio Puyol : Plática de Disciplinantes, p. 241 ; Ludwig Pflandl : Der « *Peregrinus Compostellanus* » des Innsbrucker Jesuitengymnasiums, p. 267 ; Angel González-Palencia : Una Oda inédita de Estébanez-Calderón, p. 289 ; Armando Castroviejo : Notas acerca del Teatro en Granada según los programas de beneficios desde 1829 à 1841, p. 301 ; Ricardo Monner Sanz : Refranero gatuno, p. 319 ; Antonio Gallego y Burín : Datos para la historia del periodismo español : una Colección de periódicos del Reinado de Fernando VII (1820-1823), p. 347 ; Juan Givanel Mas : Algunes notes referents al Periodisme barceloní de 1840 a 1844, p. 369 ; José María Chacón y Calvo : Los comienzos literarios de Zenea, p. 389 ; Jorge Max Rohde : Juan María Gutiérrez, p. 397 ; Wilhelm Meyer-Lübke : Zwei französische Tanzliedchen, p. 411 ; Arthur Franz : Seelische und körperliche Bewegung in Dantes « *Divina Commedia* », p. 415 ; D. Scheludko : Bemerkungen zu den Quellen von Mistrals « *Calendau* », p. 431 ; E. C. Hills : Notes and Queries on the metre of the Poem of the Cid, p. 471 ; H. R. Lang : Las formas estróficas y términos métricos del « *Cancionero de Baena* », p. 485 ; S. Griswold Morley : Ortología de cinco comedias autógrafas de Lope de Vega, p. 525 ; Ricardo del Arco : Escritos inéditos del célebre Antonio Agustín : Correcciones a los « *Comentarios* » del cronista Blancas y apuntes heráldicos, p. 545 ; Werner Mulertt, : Aus der Geschichte der spanischen Sprachreinigungsbestrebungen, p. 583 ; P. Barnils : Algunas consideraciones acerca de la fonética normal y la fonética patológica, p. 605 ; José Alemany Bolufer : Acerca del hipérbaton, p. 609 ; Manuel

Digitized by Google

de Montoliu : La paraula catalana « rai » : estudi lexicogràfic i etimològic, p. 615 ; Bernardo Alemany Selfa : Una perífrasis homérica que hoy tiene exacta eqivalencia en valenciano y en catalán y la tuvo también en el castellano antiguo, p. 631 ; Fr. W. von Rauchhaupt : Der « *Fuero Juzgo* » im heutigen Recht Spaniens, p. 639. — *Tome II.* — Lucio Gil Fagoaga : Sobre Metodología de la Crítica Estética, p. 1 ; E. Ovejero y Maury : La objetivación del pensamiento lógico, p. 53 ; Alejandro Díez-Blanco : La Psicología social, ensayo' de Metodologia y Sistemática, p. 73 ; José Ramón Mélida : Hércules Ibérico, p. 101 ; P. Bosch Gimpera : Els Ibers històrics. Per a la millor comprensió de la historia d'un nom étnic, p. 121 ; Charles H. Haskins : Michael Scot in Spain, p. 129 ; Georges Cirot : De auctoribus ab Antonio de Morales adhibitis ad scribendam historiam, praesertim de Sebastiano, Sampiro, Isidoro « el de Beja », p. 135 ; Paul Dudon : La rencontre d'Ignace de Loyola avec Luis Vives à Bruges (1528-1530), p. 153 ; Francisco Martínez y Martínez : Fiestas en Valencia con motivo de la victoria de Lepanto, p. 163 ; Carlos Riba : El viaje de Felipe II a Portugal (1580-83), p. 177 ; Camille Pitollet : Un episodio desconocido del segundo viaje de Jansenio a España (1626-1627), p. 217 ; Francisco P. Amat : El Abrojo, p. 235 ; Vicente Castañeda : De lo que ocurrió al Conde de Albátera en Valencia, celebrándose fiesta de toros en honor de San Pascual Bailón, año 1699, p. 249 ; Ernst Werner : Zwei Spanienreisende aus Deutschland um die Mitte des XVI. Jahrhunderts, p. 275 ; R. Foulché-Delbosc : Un voyage en Espagne au début du règne de Charles II, p. 285 ; Erasmo Buceta : Relaciones anglo-hispanas : Apuntes preliminares para un estudio de las traducciones inglesas de romances en el primer tercio del Siglo XIX, p. 301 ; Karl Voretzsch : Die spanische Sprache und Literatur in der deutschen Romanistik der Frühzeit, p. 319 ; G. Desdevises du Dezert : Une lettre de Napoléon, p. 359 ; Hugo Kehrer : Köpfe des Velázquez, p. 369 ; Karl Sapper : Die Spanier als Tropenkolonisatoren, p. 375 ; Adalbert Hämel : Das älteste Drama vom Conde Fernán González, p. 383 ; Luigi Sorrento : I « *Trionfi* » del Petrarca « a lo divino » e l'allegoria religiosa negli « *Autos* », p. 397 ; Joseph E. Gillet : Torres Naharro and the Spanish Drama of the sixteenth Century, p. 437 ; Ángel Valbuena Prat : Camões y Garcilaso, p. 469 ; Hugo A. Rennert : Para el texto de la Comedia : « *El sembrar en buena tierra* », p. 479 ; J. P. Wickersham Crawford : An early nineteenth-century English version of « *La Estrella de Sevilla* », p. 495 ; Homero Seris : Comedia de Preteo y Tibaldo, por Perálvarez de Ayllón y Luis Hurtado de Toledo. Estudio comparativo de la edición príncipe, p. 507 ; Philip H. Churchman : « *Ningund Rey* », a preliminary Study, p. 535 ; Antonio L. Valverde : Los « *Bancos de Flandes* » mencionados en el « *Quijote* », p. 539 ; Pedro Sainz y Rodríguez : El concepto de Patria y de Región en la Obra de Menéndez y Pelayo, p. 543 ; H. Thomas : The English translations of Guevara's Works, p. 565 ; Fidelino de Figueiredo : Do gothico e das cathedraes na litteratura portuguesa : Apontamentos cri-

Digitized by Google

ticos, p. 583 ; Mario Méndez-Bejarano : Lágrimas Poéticas, p. 601 ; Aurelio M. Espinosa : Apuntaciones para un Diccionario de Nuevomejicanismos : algunas formas verbales raras y curiosas, p. 615 : J. Leite de Vasconcellos : Linguagem portuguesa de Alamedilla, ou « Almedilha », p. 627; T. de Aranzadi : Hechicismo, p. 633; Edmund Schramm : Thomas Arnold als Reogarnisator der höheren Schulen in England ; seine Bedeutung als Erzieher und Lehrer, p. 641 ; Rafael de Ureña y Smenjaud : Formación del « Forum Conche », p. 703 ; Amalio Huarte : Una biografía inédita del Dr. Pichardo, p. 715 ; Adolfo Pons y Umbert : Prosa de Historia, p. 731. Maintenant, il me reste à souhaiter à mes lecteurs de s'ingurgiter, comme moi, cette salade et de ne pas en avoir, plus que moi, la nausée : ¡ *Quién hubiese tal ventura sobre las aguas del mar, Como hubo el conde Arnaldos La mañana de San Juan !*

Camille PITOLLET.

Salvador de Madariaga. — Anglais, Français, Espagnols, avec une *Préface* d'ANDRÉ MAUROIS (*Paris*, 1930, *Nouvelle Revue Française*, 279 pages, 15 francs.)

Le vendredi soir, 24 octobre 1930, j'ai trouvé dans le *Temps*, — qui on le sait, est daté du lendemain : c'était donc celui du 25 — une information intitulée : Le Prix politique de l'*Europe Nouvelle*. On y annonçait que le « jury du prix politique de l'*Europe Nouvelle*, destiné à récompenser le meilleur ouvrage politique de l'année, s'est réuni, aujourd'hui, en un déjeuner chez Mlle Louise Weiss. Assistaient à ce déjeuner : MM. André Tardieu, président du conseil ; Léon Blum, Georges Bonnet, Charléty, de Peyerimhoff, de Piessac, Marcel Ray, Maurice Reclus, André Siegfried et Mlle Louise Weiss. S'étaient excusés : MM. Avenol, Philippe Berthelot, Henri Moysset. Le jury, après avoir examiné les titres de nombreux candidats, notamment ceux de M. Charles Loyseau, auteur de *Saint-Siège et fascisme*, a décerné le prix à M. Salvador de Madariaga pour son ouvrage : *Anglais, Français, Espagnols*. »

Comme, dans l'*Europe Nouvelle* du 4 octobre précédent, j'avais lu que le futur volume récompensé allait paraître aux éditions de la *Nouvelle Revue Française* — en attendant, on commençait, dans cet hebdomadaire, à en publier des extraits —, je n'eus rien de plus pressé, après l'annonce du *Temps*, que de passer chez un libraire du boulevard Saint-Michel, mon voisin, et de lui demander si l'ouvrage était paru. « *Mon Dieu*, me dit-il, *oui ! Le voici.* » Et il me tendit un exemplaire où je lus, à la dernière page, que le volume avait été achevé d'imprimer le 17 octobre. Cet exemplaire n'en portait pas moins l'indication : *septième édition* ! Mais nous n'en sommes plus à trouver étranges ces procédés d'éditeurs dont personne n'est plus dupe... que le fisc.

J'examinai plus en détail le livre et trouvai qu'il ne contenait aucune indication permettant aux lecteurs du grand public de soupçonner que

Digitized by Google

c'était là tout autre chose qu'une œuvre originale, en ce sens que, parue *en 1928* à Londres, chez Humphrey Milford, aux éditions de l'*Oxford University Press*, avec *préface* d'Alfred Zimmern (in-8° de XX et 556 pages : *Englishmen, Frenchmen, Spaniards, An Essay of comparative Psychology*), sa traduction espagnole était suffisamment ancienne pour que, l'été de 1930, la *Librería Horizonte* à Madrid pût la faire figurer au chapitre : *essais, descriptions, impressions* (p. 79) de son excellent guide bibliographique : *Libros de España*, en ces termes : *Ingleses, Franceses y Españoles, por Salvador de Madariaga, 5 pesetas. Ensayo de psicología comparada. El autor, tan conocedor de la vida y las lenguas francesa e inglesa como de las españolas, estudia agudamente la estructura social y política, la familia, la evolución histórica, en los tres países.* Mais, encore une fois, ni dans les deux pages de recommandation enthousiaste du livre par l'Israélite Herzog, dit *André Maurois*, ni dans la *préface* de 9 pages et demie par l'auteur, il ne se rencontrait la moindre allusion à la double publication de ce livre, en anglais d'abord, en espagnol ensuite. Et nous n'en trouvâmes pas non plus dans le numéro du 1er novembre 1930 de l'*Europe Nouvelle*, où M. Jean Allary s'est chargé de prôner à son tour ce superficiel travail, remontant au temps où notre Basque espagnol était chef — ou directeur — de la « Section du Désarmement » au secrétariat de la Société des Nations, où il avait été nommé en 1920, sa profession, depuis, étant celle de maître de littérature espagnole à l'un des *Colleges* de l'Université d'Oxford. Des critiques, ou apologies postérieures — dont deux signées de prétendues hispanistes — manifestent la même ignorance, prenant le livre primé pour une œuvre originairement écrite en langue française. Nous en sommes là...

Si l'on en croyait cet étourdi, ce bas flatteur de Jean Cassou — *Panorama de la Littérature espagnole contemporaine*, Paris, Kra, 1929, p. 167 — voici — mais Cassou n'avait donc pas même lu Marcel Carayon, introducteur de Madariaga en France, dans un article : *Un Espagnol Européen*, de la Revue : *Europe*, 15 juin 1925 ? — ce que serait Madariaga : « Salvador de Madariaga est, lui aussi, un de ces Espagnols qui ont su assouplir leur particularisme au contact de cet autre étroit particularisme qu'est le particularisme anglais. En outre, il parle et écrit le français avec la même perfection que l'anglais : c'est un ancien élève de notre École Polytechnique et de notre École de Mines et il a pu durant le long séjour qu'il a fait dans les bureaux de la S.D.N. à Genève, se pénétrer de ce qu'on appelle l'éthique internationale. Ses livres — *La Giralda sagrada, Arcaval y los Ingleses, etc.* : ce dernier livre va être prochainement traduit en français — sont une perpétuelle confrontation des psychologies anglaise, française et espagnole. A cet exercice, il a aiguisé son esprit et en a fait l'arme la plus vive et la plus pénétrante. On peut voir en lui une sorte de Maurois espagnol, qui sait ramener les problèmes les plus complexes à une forme simple, aisée, agréable, aimablement railleuse et piquante. Les idées et les mœurs de l'Occident ont en lui un témoin agile et vigilant. »

Je me souviens qu'en pleine guerre, dans l'hebdomadaire que publiait

Digitized by Google

à Madrid, sous le titre *España*, Luis Araquistain — et où j'ai d'ailleurs écrit deux articles — on trouvait de temps à autres des vers signés : *Julio Arceval*, un soi-disant aveugle dont les « romances » eurent le don d'émouvoir Unamuno. Cela se passait sur la fin de 1918 et c'est de Salamanque, 25 janvier 1919, qu'est daté l'article de celui-ci, inséré comme *préface* du petit volume qui recueillit ces « romances », quand, en 1922, M. F. Cervantes, alors Directeur de la charmante Collection d'Auteurs Espagnols des éditions « *Atenea* » à Madrid, les y édita sous le numéro 21. La même année, et dans la même Collection, parurent, sous le numéro 23, les *Ensayos Anglo-Españoles* du même auteur, qui, à l'*Introduction*, disait : « Le hasard a voulu que la première œuvre publiée par l'auteur de ce livre — un Espagnol élevé par l'école en France et par la vie en Angleterre — ait été un livre en anglais et pour des Anglais, à savoir une collection d'essais intitulée : *Shelley and Calderón and other Essays on English and Spanish Poetry*, qui vit la lumière à Londres à la fin de 1920. » Cependant, des articles de M. Madariaga réunis, au cours même et au commencement surtout de la Guerre en une plaquette éditée à Tortosa par une « *Editorial Monclús* » sous le titre : *La Guerra desde Londres* (1917), j'avais cité, dans un travail de la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes* intitulé : *Du temps où la Guerre était « fraîche » et « joyeuse »*, un passage prouvant que, depuis ma première connaissance avec le faux « aveugle », je n'avais pas cessé de lire ses productions et j'ai, je crois, encore quelque part parmi mes livres son *Manojo de Poesias inglesas puestas en verso castellano*, qui vit le jour à Cardiff en 1919, chez William Lewis, avec un prologue de R. B. Cunninghame Graham — patronymique connu des hispanistes qui s'intéressent à Teresa de Jesús, puisque c'est Gabriela Cunninghame Graham, morte en 1906, qui, en 1894, avait publié, à Londres, en deux volumes, une originale biographie de la sainte : *Santa Teresa, her Life and Times*, deux volumes de minutieuses et réussies recherches, que Mérimée a oublié de citer dans son *Manuel*, p. 302, *note*.

M. Madariaga tentera peut-être la plume du critique Salaverría, qui, Gómez de Baquero mort et *Azorín* converti — une fois de plus — au « nouveau cours » politique espagnol, représente, actuellement, l'un des rares critiques relativement indépendants de Madrid. Ses *Nuevos Retratos* (Madrid, *Renacimiento*, 1930, 5 pesetas), s'ils viennent compléter fort à propos les *Retratos* (Madrid, *Enciclopedia*, 1926) et les *Instantes* (Madrid, Espasa-*Calpe*, 1927), touchent bien quelques mots d'un des autres « Espagnols assouplis » à la Cassou, le « Chesterton » — il faut bien varier les formules — ibérique et directorial Ramiro de Maeztu, mais sont muets sur notre lauréat. C'est dommage, car la presse française n'a pas célébré son petit triomphe *inter pocula*, Tardieu-Siegfried-Léon Blum — ô plus que touchante trinité d'aristarques — fonctionnant comme arbitres, comme cela eût été le cas, si quelque Boche, de ceux que l'on festoie dans les colonnes des *Nouvelles Littéraires* du cuistre d'*Une heure avec*, eût décroché la timbale. Mais patience, cela ne saurait tarder à venir.

En attendant, c'est Maurois qui a la parole et c'est lui que l'on croira,

Digitized by Google

lorsqu'il proclame la profondeur de vues de Salvador de Madariaga. Les couleuvres qu'avale le public français depuis que tout, en France, va, dans la République des Lettres surtout, à la débandade, sont de proportions tellement massives qu'il serait puéril de s'étonner qu'un aussi grave jury ait concédé la palme à d'aussi pauvres généralisations, spécialement alors qu'elles avaient été jugées à leur exacte valeur par le collaborateur d'un organe qui, naguère, imposait ses vues à l'élite et que personne, sauf quelques professeurs, ne lit plus aujourd'hui, la *Revue Critique d'Histoire et de Littérature.*

Cette dernière avait, en effet, publié dans son fascicule de 1930 — soixante-quatrième année, avril 1930 — un article de M. Lucien Febvre, qui, à propos de l'édition anglaise du livre couronné, en dénonçait la brillante superficialité. Tout en reconnaissant à l'auteur beaucoup de talent et de lectures, de la finesse, du tact, de la sensibilité, un effort de compréhension et d'équité qui ne se dément pas — et cela, c'est le point de vue du simple « lecteur cultivé » — M. Lucien Febvre, en historien conscient de ce que doit être sa discipline, faisait aussitôt les restrictions suivantes :

« ... Tant de livres ingénieux et sympathiques, s'ils témoignent en faveur de leurs auteurs, ne servent pas cependant, ne servent en rien la cause des recherches scientifiques sur ces problèmes de psychologie collective qui sont à peine posés et qu'il est, par conséquent, bien prématuré de vouloir résoudre. Nous ne sommes pas de ceux qui dressent, devant eux, la question préalable. Nous croyons qu'un champ d'études immenses s'ouvre devant les travailleurs qui se mettent courageusement à prospecter des territoires jusqu'ici inconnus. Mais la besogne pressante n'est pas de conclure. Elle est d'organiser la recherche. On ne fait pas de synthèse quand il n'y a pas d'analyse déjà prête. »

Qu'est-ce, en effet, que ces « Anglais », ces « Français », ces « Espagnols » qui nous sont présentés ? De quel sac à malice sortent-ils ? Je n'ignore pas que la mode est aux « comparatismes » : littérature comparative, psychologie comparée, *etc.* Tout cela fait sans doute très bien sur une couverture de Revue, ou de volume. Cela permet d'aligner des textes, de risquer des rapprochements, de se donner, aux dépens d'autrui, un air d'ingéniosité, ou de science, quand, souvent, tout cela découle du hasard des trouvailles et surtout de la richesse de la bibliothèque dont on dispose. Déjà, dans son livre de 1923 : *The Genius of Spain, etc.*, Madariaga s'était laissé allé à ces périlleuses généralisations, dont ne sont dupes que les incompétents. La traduction espagnole qu'il en a donnée en 1924 à l'*Editorial Cervantes*, à Barcelone, sous le titre : *Semblanzas Literarias Contemporaneas*, confesse que le premier de ces essais n'a qu'un caractère subjectif. Il est dédié « au génie espagnol ». On ne saurait rien imaginer de plus sommaire que ces rapides, que ces précaires évaluations, sur lesquelles s'établit la conclusion que l'Espagne « figure parmi les premières puissances spirituelles de l'Europe » (p. 24). Cette « Espagne », pur « être de raison », est-elle la complexe et

Digitized by Google

inquiétante masse de demi-illetrés qui s'apprêtent peut-être — ces lignes sont écrites les 5 et 6 novembre 1930 — à donner au monde le spectacle de la plus persistante jacquerie à laquelle, depuis la Révolution russe, il ait assisté ? Précisément, j'ai interrompu cet article, ce jeudi 6 novembre, pour, à 6 heures du soir, parcourir le *Temps* du lendemain. Il contient une lettre de Léon Rollin, miraculeusement datée de Madrid, 6 *novembre* (il ne faudrait jamais avoir fait de journalisme pour s'étonner de ces petits trucs, en usage même au 5 de la rue des Italiens et de plus en plus, hélas ! car le *Temps* se « modernise », lui aussi). Rollin, qui connaît bien l'Espagne, avoue que « l'appréhension d'un déchaînement des passions populaires se manifestant par une sorte de jacquerie dans les campagnes et par le terrorisme syndicaliste dans les villes, agit non seulement sur les monarchistes pour les maintenir sur la défensive, mais aussi sur ceux que leur opposition au régime amène à prendre des attitudes révolutionnaires ». Que ce mouvement dont l'énigme reste totale, soit préparé, c'est ce que nul n'ignore et Rodrigo Soriano, qui n'a pas été compris dans la dernière amnistie du gouvernement Berenguer, m'en écrivait tout récemment encore — de son exil de Montevideo — des choses édifiantes. Or, que nous donne-t-on de cette Espagne-là, dans le dernier livre de Madariaga ? Son préfacier français avoue qu'il ignore tout de la péninsule ibérique, encore qu'il trouve ressemblants les portraits de la France — sauf une prudente réserve, à la fin de la dite *Préface* — et de l'Angleterre. Cela le dispense d'apprécier une peinture qui, — pour reprendre les paroles de M. Lucien Febvre — si elle peut « flatter tels ou tels amours-propres, revêtir à la lecture un grand air d'à-propos et de vérité », n'en reste pas moins, quand « on va au fond », quand « on passe ces pages brillantes au crible de l'esprit critique », un absolu néant, qui ne laisse après lui qu'un « plaisir évanoui ». Cette peinture-là ne vaut pas mieux, comme procédé technique, que celle de Montherlant lorsque, dans un article de la *Revue de France*, au printemps de 1929, il nous resservait les vieilles balivernes de l'islamisme de l'Espagne contemporaine : « Je remarque simplement que, ayant noté sans arrière-pensée certains traits caractéristiques de l'Espagne, je trouve, la chose faite, que la plupart de ces traits sont d'Islam. Cet idéal mystique et sensuel tour à tour, cette noblesse, ce retrait, ce secret, cette courtoisie qui recouvrre un antagonisme, ce mépris du travail et ce manque d'esprit de suite, cette incuriosité, ce détachement, cette déraison, ou plutôt cette sublime indifférence — qui est bien au contraire la raison suprême —, c'est l'Islam, *etc.*, *etc.* » On croirait, ma parole, lire du Jean Cassou et combien vous avez eu raison, Salaverría, de vous gausser, à la page 23 de vos *Nuevos Retratos*, de cette conception désuète de l'Espagnol par les illustres hispanistes du dernier bateau, en France plus qu'ailleurs ! Hispanistes improvisés, auxquels manque la longue préparation, qui ignorent tout du complexe passé de l'Espagne, si bien évoqué, par Aubrey F. G. Bell, en 1912 (mais ces gens-là ne lisent rien !) dans son merveilleux volume, chez John Lane : *The magic of Spain*, à cent coudées au-dessus de leurs

Digitized by Google

fantaisies et qui se jetteront sans doute sur le volume de Madariaga pour y trouver la confirmation de leurs géniales psychologies. *Mundus vult decipi*. C'est la loi du jour, et nous ne regimberons pas contre l'aiguillon.

Camille PITOLLET.

Guia de Guipúzcoa, editada por la *Excma. Diputación de Guipúzcoa*. 1930.

Ce guide, paru à Saint-Sébastien en novembre 1930 — mais l'indication de cette ville ne se trouve nulle part comme lieu d'édition, ni non plus, celle de l'imprimeur et on n'y trouve pas de mention de prix — se compose de 255 pages de texte et XV pages de supplément, ainsi que d'une carte. Il a pour but — nous déclare l'anonyme auteur de la préface, qui occupe les 3 premières pages — de faciliter aux automobilistes la visite de la province de Guipúzcoa. Nous avions, en France, l'excellent *Pays basque, français et espagnol*, de MM. Pierre Lamare et J. Dalbanne, dans les *Guides illustrés*, de la maison Hachette. Mais il date déjà — ayant été imprimé en 1925 — et l'on sait que le temps, aujourd'hui, court 100 fois plus vite qu'autrefois. Ses indications, même pour le bays basque français, n'étaient pas toujours absolument exactes. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, étant allé en 1927 dans cette région, et y ayant fait l'ascension de la Rhune [1], je m'arrêtai à Ascain. Le *Guide* en question marque d'une étoile l'Hôtel de la Rhune et mentionne simplement l'Hôtel Etchola, qui en est voisin. Encore que le premier ait eu l'honneur d'héberger Loti — on a, l'été de 1930, apposé une plaque commémorative sur cet hôtel — me sera-t-il permis de déclarer que le second réunit, du point de vue cuisine, de telles qualités que j'y fis connaissance avec des gourmets d'Espagne, venus spécialement de Saint-Sébastien pour en savourer les spécialités, d'ailleurs exquises? Ce petit exemple, vécu, pourrait être multiplié à beaucoup d'exemplaires — et qu'on me pardonne cette façon de m'exprimer. Le nouveau *Guide* de la *Diputación* de Guipúzcoa rendra évidemment des services aux touristes — le fait qu'on n'admet plus comme touristes dignes qu'on s'intéresse à eux que des gens à auto, n'est-il pas caractéristique de notre « démocratique » époque? Les itinéraires, partant tous de Saint-Sébastien, sont bien et sobrement décrits. L'indication des hôtels, distributeurs d'essence, garages, *etc.* est reportée à la fin, aux pages du court *Supplément*. Le *Michelin* espagnol reste quand même supérieur. Mais si l'on veut avoir de brèves notions sur les Basques et leur pays, les pages 7-8 seront utiles à lire, même après celle du *Guide*

1. Il faudrait dire *Larrhun* (du basque *larre* pâturage et *on* bon : cf. *Larrón* (nom de rivière en Navarre) et *Larraona* (village du même lieu), mais nous arrangeons les mots basques à notre manière et d'*Ondarrabia* (*les deux rives de sable*), nous faisons intrépidement le plat arabe de « Fontárabie » : cf. Wentworth Webster, *Les loisirs d'un étranger au Pays Basque*, 1901.

Digitized by Google

Hachette, beaucoup plus savantes d'ailleurs et qu'on s'étonne de ne pas voir citées dans ce livre espagnol.

Pour nous, la Province de Guipúzcoa, en dehors de son pittoresque naturel et de ses habitants si sympathiques — les Basques français, que Loti a mis à la mode, sont devenus un peu trop « dessalés » et ceux d'Espagne leur sont incomparablement supérieurs en qualités raciales, autochtones et, en outre, la chèreté de vie est moindre, sur l'autre versant : on trouve couramment, dans le pays basque espagnol des pensions, dans de bons hôtels moyens, à 10 pesetas — a le charme d'une contrée en progrès, infiniment plus que la *meseta central*. On y est modernistes, tout en gardant le culte des vieux usages. Le téléphone par exemple y est répandu partout, plus qu'ailleurs, en France même et il est dommage que M. Ignazio Etxaide, Directeur du réseau téléphonique de la Province, n'ait pas donné, parallèlement au texte basque, une version castillane de sa plaquette : *Telefonoaren Sortze ta Aurerabena*, imprimée à Donostia'n (Saint-Sébastien) en 1929. Les institutions de prévoyance et d'épargne sociales y fleurissent et ce n'est pas là que le bolchevisme prendra. Les monuments, tant civils que religieux, conservés avec un soin pieux, fournissent au touriste l'occasion de s'arrêter au moindre village. Feu le chroniqueur de la Province — et des deux autres provinces basques — D. Carmelo de Echegaray, avait composé sur ces édifices deux charmantes plaquettes, imprimées aussi par les soins de la *Diputación* et que nous devons à l'amitié de Don Luis Ezcurdia, chef de bureau à la *Diputación* : *Monumentos Religiosos de Guipúzcoa* et *Monumentos Civiles de Guipúzcoa* (Barcelona, 1921). Rédigées à l'occasion d'un congrès d'architectes espagnols à Saint-Sébastien, elles contiennent, dans leurs *Prologues respectifs* de 15 pages chacun, tout l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur les principaux monuments religieux et civils du pays. Le reste de ces charmants opuscules en reproduit de parfaites vues photographiques. Pour la maison basque, si populaire un peu partout, nous recommandons la lecture de l'ouvrage, richement illustré, de M. Alfredo Baeschlin : *La Arquitectura del caserio vasco* (Barcelona, Canosa, 1930, 40 pesetas).

Camille PITOLLET.

Gabriel Boussagol, Professeur de langue et de littérature espagnoles à la Faculté de Toulouse. — Anthologie de la littérature espagnole des débuts à nos jours (*Paris*, 1931, *Delagrave*, « *Collection Pallas* », LII et 369 pages in-32, sans indication de prix).

Ce petit volume, paru en octobre 1930 avec la date de 1931, est dédié « à Reine, Marguerite et Pierre » par son auteur, qui à l'*avant-propos*, confesse que, « voici bien des années » qu'il « aurait dû paraître », ajoutant qu'il « sait gré à son éditeur... d'en avoir attendu avec tant de patience le manuscrit ». Mais si l'auteur a été lent à remettre son travail, le dit éditeur ne l'a point été à en annoncer trop tôt la parution, puisque, dès l'été d'avant, on pouvait lire sur son cata-

Digitized by Google

logue que cet ouvrage était en vente à ses magasins de la rue Soufflot, où nous nous rendîmes, en effet, en juin, pour apprendre que l'annonce était prématurée. « La littérature espagnole — déclare encore M. Gabriel Boussagnol — est trop peu connue et trop méconnue. Mon intention n'est pas seulement de la faire admirer, mais aussi de la faire un peu connaître des non initiés ». En vérité, ceux qui la connaissent déjà — et, sans doute, l'admirent — n'iront pas à ce volume. Il ne reste donc que ceux qui ne la connaissent pas et ceux-ci deviendraient donc *ipso facto* des « connaisseurs » et des « admirateurs ». Souhaitons-le, sans trop y croire.

Car il faut un solide bon vouloir pour regarder, à travers ces pages, « défiler — nous transcrivons derechef l'*avant-propos* — le Cid, les Infants de Lara, Macías, Guzmán le Brave, les Maures, la Conquête du Nouveau Monde, *etc.*, *etc.*, tout en s'instruisant du mouvement littéraire espagnol : ce n'est pas en vain que Ganivet, dans cette Anthologie, nous parle de Gibraltar ». Et, pour les y voir effectivement « défiler », sans « se défiler » soi-même, en dépit du « peu — copions encore — de l'âme de l'Espagne héroïque — *toréador, prends garde !* — chevaleresque, picaresque, mystique, et, pour tout dire, ardente et passionnée » que l'on offre, en supplément à ce lecteur « non initié », parmi lequel il est dit, *sub fine*, que l'on compte « les élèves de nos écoles », — raison évidemment suffisante d'avoir « veillé à ne choquer en rien » leur âme, on le sait, très candide, — il faut encore, outre que des yeux de *zahori*, une imagination positivement méridionale, qui nous fait, hélas ! défaut.

Nous avions déjà, chez Hachette, chez Colin, puis, plus récemment, chez Didier et chez Hatier, de ces extraits traduits, encore qu'en moins grand nombre et dans un ordre moins complet — relativement complet, s'entend, vu le format de cette Collection — de littératures étrangères et même — ce *même* est mis à dessein — espagnole. M. Gabriel Boussagol, cependant, n'est pas l'unique auteur de ces versions. Il a « puisé dans quelques-unes, déjà imprimées, parfois même depuis longtemps. » Il a « demandé à Mlle Viennot et MM. Baradat et Barrère » de « traduire des pages d'auteurs bien connus d'eux ». Le reste est de lui, mais pourquoi ne pas avoir indiqué ce qui était de ces deux collaborateurs masculins, de la collaboratrice féminine et de M. Gabriel Boussagol en personne ? Il nous dit bien que ce qu'il a traduit « représente la plus grande part », mais nous eussions préféré savoir exactement de qui était tel ou tel texte, mis en français. En tout cas, c'est bien de M. Gabriel Boussagol seul qu'est l'*Essai sur l'Évolution de la Littérature Espagnole des Origines à nos Jours*, qui occupe les pages VII-LII. Nous nous abstiendrons de le critiquer. S'il est écrit pour, simplement, des « non-initiés » à seule fin de leur faire « admirer » la littérature espagnole, passe. M. Marc Homps, collègue d'espagnol de M. Gabriel Boussagol à Toulouse, veut y voir — *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes*, novembre 1930 — « un petit chef-d'œuvre de concision ». C'est son affaire et toutes les opinions sont respec-

Digitized by Google

tables, sans doute. La page XLVII en particulier est par lui définie « un tableau brossé de main de maître. » Soit, encore que cette « page » ne doive être que la seconde moitié de la page en question et l'on pourrait, *en puridad de verdad*, se demander quelle maîtrise contiennent ces 23 lignes qui s'achèvent à la page suivante par 8 autres, à moins qu'il ne faille encore comprendre dans ce « tableau brossé de main de maître » tous les traits qui n'y sont pas et que l'imagination de M. Marc Homps y découvre sans doute. Pour nous qui ne nous représentons pas les choses — même d'Espagne — d'autre sorte que documentairement, il nous a semblé que la meilleure manière de justifier notre disconformité était encore de placer sous les yeux de nos lecteurs ce magistral tableau. Le voici donc :

« 98 ! Le traité de Paris met fin à la guerre de Cuba et consacre la déchéance coloniale de cette Espagne qui avait été la mère féconde de 20 peuples lointains. Le pessimisme s'empare des âmes ; on doute des destinées de la patrie ; on s'interroge avec anxiété ; on reprend le thème, si vieux déjà, de la décadence espagnole. On cherche les causes et les remèdes ; on parle de fermer à triple tour le sépulcre du Cid : il ne faut pas s'endormir dans la contemplation des gloires défuntes ; « escuela y despensa », dit Joaquín Costa : développons l'instruction et l'économie nationale ; Ganivet et Unamuno s'interrogent et se répondent angoissés : trêve de discours sonores et creux : on prend l'éloquence et on lui tord le cou ; une prose aux contours simples exprimera l'inquiétude et l'amertume du jour. Une génération d'écrivains iconoclastes veut rompre avec le passé et régénérer l'Espagne. L'austère Castille est scrutée par une élite d'artistes, d'écrivains, de penseurs, qui veulent lui arracher le secret de la race et de sa vitalité. On se penche sur les cités endormies, on revient aux vieux auteurs du moyen âge : Berceo, Hita ; on exalte le Greco, peintre des âmes ardentes et tourmentées... »

Ici s'arrête la page signalée par le collègue de M. Gabriel Boussagol comme « un tableau brossé de main de maître ». Mais ce ne sont là que des mots : *words*, *words*, *words* ! Nous fûmes pour la première fois en Espagne en 1900, après avoir été reçu, à Paris, à la licence ès lettres et c'est en octobre 1900 que nous commençâmes, à Toulouse, la préparation de l'agrégation d'espagnol, soit donc en un temps où M. Gabriel Boussagol n'existait point même encore nominalement parmi les aspirants à hispanistes. Or, en 1900, la perte de l'Empire Colonial et le désastre de Cavite ne dataient que de deux ans. Mon Dieu, comme on ne s'en souciait guère, alors, et comme l'Espagne était loin d'être ce qu'on nous dit dans ce « tableau, *etc.* ! » Et comme le bruit de sourdes lamentations pessimistes que M. Gabriel Boussagol croit avoir alors rempli la Péninsule ne s'y entendait guère ! On y vivait la vie insouciante et joyeuse de ces lointaines époques et les quelques littérateurs que cite M. Gabriel Boussagol n'avaient, en dehors d'un très petit cercle d'intellectuels, aucune audience. « *Simple y pura literatura* » : tel est le verdict d'un témoin, hommes de lettres au surplus, lui-même

Digitized by Google

et l'un des plus clairvoyants de notre époque, M. J.-M. Salaverría, dans l'étude de 37 pages qu'il consacre à la *Generación del 98* dans son nouveau volume de portraits, par nous signalé dans un autre de ces articles. Mais à quoi bon enfoncer des portes ouvertes ?

M. Gabriel Boussagol donne 113 extraits d'auteurs dans son livre. Cela fait, pour chacun d'eux, une moyenne de 3 pages. S'imagine-t-on un Lope, un Quevedo, un Cervantes, un Tirso, un Calderón, un Góngora, un Gracián, un Solís, un Moreto, et tous les autres grands représentants d'une littérature riche entre toutes, réduits à une telle portion congrue ? Dira-t-on que ces échantillons inciteront les « non-initiés » à « s'initier » définitivement ? Souhaitons-le sans trop y croire et souhaitons aussi que M. Gabriel Boussagol ait l'heureuse idée de composer un autre recueil, parallèle à celui-ci, qui contiendrait les textes espagnols dont il donne ici la traduction. On aurait ainsi une anthologie utile, qui fournirait un aperçu assez complet de l'évolution des lettres transpyrénaïques et qui servirait, certainement, beaucoup plus que réduite à ce seul volume. Ce serait, non plus « l'espagnol », ni « l'Espagne » par « les textes », mais un vivant commentaire aux leçons du maître sur les grands auteurs qui, au cours des âges, ont illustré la Péninsule Ibérique. De cette façon, l'élève d'espagnol pourrait, les deux textes de cette anthologie en mains, contrôler lui-même certaines indications de son professeur et se livrer, en dehors des heures de classe, à une très utile besogne de lecture et de comparaison de textes facile, puisque, pour comprendre les passages obscurs, il aurait un guide à sa portée.

Camille PITOLLET.

Ramón Gómez de la Serna. — Azorín. Edición de 3.000 ejemplares, con y sin ilustraciones, con retrato y autógrafo de Azorín. Published in Spain : Ediciones *La Nave*, número 17. *Madrid*, 1930. Primera Edición, 324 pages.

On n'est jamais mieux trahi que par les siens. Voici un livre, écri dans la manière bien connue de Ramón — qui est naturel toutes les fois qu'il consent à être lui-même et, alors, il est simplement délicieux parce que sans apprêts : mais cela ne lui arrive encore que de temps à autre, malheureusement ! — qui eût pu contenir en cinquante pages. Car tout le verbiage des autres n'apporte rien de nouveau au sujet, que le triste témoignage de la trouble et plus que douteuse originalité du plus acharné des graphomanes de l'Espagne contemporaine. Après la méthode Mulertt — dans l'*Azorín* de 1926, corrigé *philologico modo* au premier fascicule de cette *Revista de Estudios Hispánicos* de Puerto-Rico et New-York qui contient tant de bonnes choses et traduit en Espagnol en 1930, à Madrid, à la *Biblioteca Nueva* —, la méthode Ramón, en attendant l'habile et, — espérons-le — scientifique (c'est-à-dire impitoyable) scapel de Diez-Canedo. Nous ne sommes pas sûr, pourtant, que jamais plus se représente, pour fouiller le cas Azorín — car c'en est un, d'un pathologisme à peu près unique en Espagne — un

Digitized by Google

expert aussi sagace, aussi indépendant, aussi impitoyablement justicier que Julio Casares, dans ces 109 pages uniques de *Crítica Profana* (Madrid, 1916), pp. 132-242. Mais enfin, nous avons Ramón, enfant terrible qui, entreprenant l'apologie de son héros, lui lance, de temps à autre, quelques pavés d'ours — d'un ours héraldique et gourmand, comme celui de Madrid, qui grimpe aux arbousiers et s'enivre de la fade ambroisie des *madroños*. Non qu'il y entende, le moins du monde, malice et cet excellent garçon sera sans doute fort surpris de nous voir lui attribuer des intentions qu'il n'a très certainement jamais eues. Mais le fait est que, sans lui, divers documents révélateurs, diverses menues choses typiques fussent restés ensevelis dans l'oubli. Il les produit dans l'intention bien arrêtée de renforcer sa thèse apologétique, sans soupçonner, encore une fois, qu'il prête des armes à l'ennemi. Par ennemi, j'entends un juge moins prévenu que ce biographe à bâtons rompus et sans méthode, qui divague à tour de bras, remplit pages sur pages en de fastidieux bavardages, s'écoute, s'applaudit, se trouve très drôle et... continue.

Nous pouvons parler d'Azorín en connaissance de cause. Depuis qu'en l'automne de 1901, à Madrid, José María Llanas Aguilaniedo nous le fit connaître — il nous avait donné, en effet, son livre : *Alma Contemporánea*, dédicacé en des termes d'une amitié ardente et c'est la mention, que nous y avions trouvée, à la page 338, de *La Evolución de la Crítica*, qui fut cause que dès ces temps lointains nous découvrîmes Martínez Ruiz — nous ne cessâmes de suivre sa curieuse évolution, en lisant tout ce que de lui nous pouvions nous procurer. Même dans ce lointain exil de Hambourg, l'*Imparcial*, qui, dans l'hiver de 1905, donnait par articles sa *Ruta de Don Quijote*, nous parvenait et c'est par nous — une correspondance copieuse subsiste, qui contient, sur mille menues histoires de notre hispanisme, les plus savoureux détails et c'est elle qui nous rappelle ceci — que le père Mérimée en eut connaissance, car la lettre où il nous prie de lui envoyer à Toulouse ces articles, dont nous lui avions signalé l'intérêt, ne laisse pas de doute sur l'ignorance où notre ancien maître était alors de l'écrivain. Même, ayant remarqué dans celui de ces articles — *La primera salida*, numéro du 15 mars 1905 — qui avait motivé la correspondance en question, le vocable « *liego* », nous fîmes sur lui — car il ne figurait dans aucun dictionnaire — une série de recherches qui prirent corps plus tard dans un bout d'article de la Revue hollandaise *Vragen en Mededeelingen op het Gebied der Geschiedenis, Taal-en-Letterkunde*, numéros 9 et 19. Et il est dommage, vraiment, qu'Azorín — dont l'éphémère activité au sein de l'Académie espagnole s'est bornée, outre un discours sans rime ni raison, à proposer l'admission dans le fameux *Diccionario* de trois vocables, qui n'y étaient pas, — ait oublié ce terme que M. Cortazar avait demandé, le 16 mars 1905, à la docte Corporation, de recueillir, ce qu'elle n'a pas fait, encore qu'il ne soit peut-être qu'une forme locale de ce *lleco* qu'une enfantine étymologie rattache « peut-être au grec *léthè*, oubli, mort » et dont des formes parallèles se retrouvent dans le léonais sous la graphie *llego* et en Mur-

Digitized by Google

cie sous celle : *pliego*, dans le sens de « friche », « jachère », que Gottfried Baist, par nous consulté à Freiburg en 1905, avait tenté d'expliquer avec sa science étymologique coutumière (voir notre article des *Vragen*, 4 mars 1910, p. 100 et suivantes). Mais, à peine redevenu, au lycée de Saint-Brieuc, à même de reprendre, le doctorat expédié, nos chères besognes d'érudition, c'est à Azorín que nous nous adressions comme présentant à notre inquiète curiosité des choses d'Espagne le plus beau prétexte d'investigations contemporaines. A la lettre que nous lui adressâmes, il ne daigna, cependant, pas répondre. Il fallut que nous fissions agir Gómez de Baquero, en janvier 1909 et cette intervention ayant été efficace, Azorín nous écrivit la première d'une suite de missives, dont nous donnerons quelques extraits. Dans celle-ci, en date de Madrid, 20 janvier 1909, le député de Purchena avoue qu'il serait bien embarrassé pour nous fournir ces renseignements que nous lui demandions sur le début de sa carrière, trouvant trop laconiques ceux qu'il avait fournis à feu Andrés González-Blanco, pour le premier tome de ses *Contemporáneos*, p. 73, où la question est escamotée sous de trop vagues références bibliogradhiques.

« Dice el Sr. Gómez de Baquero que usted desea noticias sobre mi vida literaria. Yo no sé qué decir sobre este asunto. Me causa cierta melancolía volver la vista atrás. En *Las Confessiones* he contado mi infancia. *La Voluntad* y *Antonio Azorín* son también libros autobiográficos, en cierta medida. Mis libros, ya los conocerá usted. *El Alma Castellana*, *La Fuerza del Amor* son trabajos de reconstitución histórica. Los posteriores pintan la vida actual castellana. En la pintura de esta vida castellana — la vida gris de los pueblos — es en lo que yo he intentado ahondar. Usé el seudónimo de Azorín por primera vez en el periódico diario *España*. Allí publiqué todos los artículos que figuran en *Los Pueblos*. En 1905, hice, como usted sabe, un viaje por la Mancha, siguiendo la ruta de D. Quijote y publiqué mi libro : *La Ruta de D. Quijote*. Después he publicado *El Político*, fruto de mis observaciones en la vida política. Posteriormente, no he publicado ningún libro. Hago periodismo político en el diario *A B C*. Escribo un artículo semanal en el *Diario de Barcelona*. No escribo en ninguna parte más. Se han publicado sobre mi personalidad literaria bastantes estudios y monografías. Yo siento cada vez más horror a la exhibición ; me parecen una cosa indelicada los reclamos de los periódicos, los artículos ditirámbicos, los homenajes, los banquetes. »

Un peu plus tard, le 1er février 1909, Azorín me déclare que, de son passé littéraire, il a perdu tout souvenir, qu'il ne garde point même des exemplaires de ses livres. Il ajoute ceci, qui est l'exactitude même pour ses quelques livres qui, à cette époque, eussent dus être connus chez nous et que j'eusse désiré traduire : « Mis libros no pueden ser traducidos al francés. Así lo he dicho ya antes de decírselo a usted. Son demasiado castellanos para traspasar la frontera. En francés — o en otra lengua — no serían nada, si es que en castellano son algo ». Nous en restâmes là, à la suite de ce refus. Puis, quand, en pleine guerre, le

Digitized by Google

destin nous envoya de Londres à Madrid — de la censure postale au poste de secrétaire de notre attaché naval — nous reprimes contact avec Azorín. Il était alors — mars 1917 — député de Sorbas. J'habitais à deux pas du 8 de la Calle de los Madrazo, *Carrera de San Jerónimo*, en face la parfumerie Gal. Azorín m'écrivit sur ces belles feuilles dont l'enveloppe s'orne du timbre de la franchise postale en bleu, que surmonte une couronne royale. Il n'hésitait pas à se proclamer ami de la France et l'*A B C* ne lui interdisait pas de le répéter, sous des formes ingénieusement variées. Le 5 avril 1917, il nous mandait, à la Calle de Olózaga, à l'Ambassade de France, une protestation de dévouement : « Yo soy un buen amigo de Miguel de Montaigne desde hace veinte años... y amigo de la patria de Montaigne. En cuanto al latinismo, digo lo que Menéndez y Pelayo : « *Lejos de mi las nieblas hiperbóreas...* » Quelques jours plus tard, le 10 avril 1917, nous assistions à ses côtés à l'inauguration des Conférences de l'Institut Français, et l'*A B C* du lendemain publiait, avec un article de lui, une photographie représentant la Pardo Bazán entre Mérimée et M. le professeur Martinenche, conférencier. « Aucun pays d'Europe — disait Azorín dans cet article — n'a prêté une attention aussi empressée à la pensée espagnole — spécialement dans ses manifestations littéraires — que la France. C'est maintenant et toujours que les grands écrivains ont été connus par la France dans le reste du monde. Et c'est à travers la France que sont parvenues en Espagne les nouvelles modalités philosophiques et littéraires de toute l'Europe ». M. le professeur Martinenche avait parlé de Gautier et de Hugo interprètes de l'Espagne. L'article d'Azorín, écrit avant la conférence, expose sommairement le problème de l'Espagne vue à travers les romantiques. Il l'avait effleuré déjà et en avait inséré quelques pages dans ses *Lecturas Españolas*, dans la Collection Nelson, en 1912. Mais, dans cet article, d'une érudition toujours aimable, Azorín finissait en répétant la phrase de Menéndez y Pelayo, qui se trouve dans l'*Epistola a Horacio* et en souhaitant que ce poème fût choisi « como tema de ejercicios castellanos en las aulas francesas ». Que de fois, ce fut, dans la suite, le propre Azorín qui fit l'objet de notre choix, pour ce genre d'exercices et à combien de jeunes hommes avons-nous fait connaître et son nom et son œuvre ! Mais continuons l'évocation de ces jours lointains où il nous fût donné de sentir vibrer mieux que jamais l'âme « neutre » de l'Espagne. Azorín m'envoyait souvent ses articles, ou c'était moi qui, les lisant, lui communiquais mes impressions. Les lettres allaient et venaient entre la rue des peintres Madrazo et celle du politicien de Logroño. Parfois, sur ces petites cartes de visite ourlées d'une énorme tranche noire, où le seul vocable AZORÍN en grosses majuscules s'enlève sur un blanc et minuscule rectangle, l'écrivain — il était encore député de Sorbas — me remerciait de lui avoir envoyé moi-même quelque travail, car ma plume, sous divers pseudonymes nécessités par la guerre, ne chômait pas, ni en Espagne ni en France. Le 23 avril 1917, par exemple, il nous écrit — et nous citons cette missive comme modèle des autres :

Digitized by Google

« Distinguido Señor : He querido en mi artículo exaltar el genio de Michelet, Taine, etc. y abominar de la antipática pedantería tudesca. Por esa brutal objetividad teutónica de las fichas, no se va a ninguna parte ; se va a la supresión de la iniciativa individual, de la espontaneidad, de la vida. Entre Michelet y cualquier pedante de los salidos de los *laboratorios* germánicos, me quedaré siempre con Michelet. Gracias cordiales por su carta... » Cette lettre répondait à certaines objections relatives à un article : *La erudición*, dans l'*A B C* du vendredi 20 avril, où nous avions trouvé étrange le rapprochement — comme méthode de travail — entre Taine et Michelet. Mais Azorín — ainsi que le lui reproche Casares, qui, d'ailleurs, fut, lui, germanophile — négligeait manifestement la forme — sinon le fond — de ces articles de propagande et écrivait de façon trop précipitée, souvent. D'autres fois, c'étaient les articles d'Azorín dans la *Vanguardia* de Barcelone qui faisaient les frais de ces échanges épistolaires. A l'Ambassade, j'étais le seul Français soucieux de littérature, en ce sens qu'ayant la bonne fortune de me trouver dans un pays où il était loisible de songer à cultiver les lettres pures, j'en profitais pour limer la rouille béotienne que ces années de totale paresse cérébrale accumulèrent dans les cerveaux les mieux doués. *Azorín* ne perdait pas une occasion de raviver la flamme sacrée ; mais, Calle de Olózaga, qui se souciait de le suivre ? Plein de lectures françaises, il faisait cependant à notre librairie la plus active des propagandes, recommandant en plein déchaînement de la plus brutale violence le culte des *templa serena*. Je me souviens avec quelle émotion je lisais — dans la *Vanguardia* du 22 mai — son éloquent plaidoyer en faveur des travaux de MM. Victor Bérard et Emile Male, qu'il opposait aux pédantes compilations boches, à base d'adroits plagiats. Quand, le 21 mai, il dédia un autre article à la brochure de Mousset dans l'*A B C*, je lui écrivis de nouveau touchant Philippe II et il accepta avec courtoisie mes objections, d'ailleurs fondées. Un peu plus tard, ce sera Unamuno qui fera l'objet de nos échanges. Le 13 octobre, Azorín nous en écrit et ajoute : « Dias pasados estuve en la Embajada a recomendar un asunto comercial. No he tenido noticias de él y probablemente volveré uno de estos días. Preguntaré por usted y tendré el gusto de saludarle. Cordialemente suyo ». Que de semblables visites on recevait alors, d'amis de la France venus « pour affaires » ! Il faut avoir été mêlé à cela pour savoir combien les guerres abaissent le niveau moral des meilleurs et où peut mener le souci de l'argent. Mais, sur la fin de cette même année, Azorín devint sous-secrétaire d'État à l'Instruction Publique et aux Beaux-Arts et ses billets sont désormais signés : José Martínez Ruiz. Nous avons, dans un petit article des *Langues Modernes*, à ce moment-là, célébré comme il convenait l'échange du parapluie de soie rouge — d'ailleurs irréel — pour la casaque dorée, les valets galonnés et l'immense automobile officielle.

Revenons maintenant au livre de Ramón. Nous ne pouvons qu'engager à le lire ceux qui s'intéressent a la connaissance de l'un des plus alertes écrivains de l'Espagne antérieure à la nouvelle réaffirmation — dont Giménez Caballero nous dit (*Books Abroad*, janvier 1931, p. 7)

Digitized by Google

que ses lignes de contact vont de Madrid à Lisbonne, Barcelone, Rome et Constantinople et au delà de l'Atlantique, du Mexique jusqu'à la Patagonie, « tout le reste étant l'ennemi », la France, naturellement, y comprise, car il n'est, pour devenir bon gallophobe, que d'avoir été, à 20 ans, lecteur d'espagnol dans une Université française, fût-ce celle de Strasbourg ! On trouvera, dans ces pages, maints détails précieux pour fixer la physionomie littéraire d'un écrivain qui a su évoluer, au grand scandale de ceux qui persistent à croire que la ligne droite reste le plus court chemin d'un point à un autre. Il est regrettable que Ramón, qui gâche les 56 premières pages de son livre à des professions de foi enfantines, qui consacre d'inutiles chapitres à de longues digressions oiseuses — Valle Inclán, Baroja, Maeztu, Silverio Lanza, Ganivet. — n'ait pas insisté davantage sur la nouvelle phase de la production d'Azorín, la phase dramatique. Nous attendons là M. Díez-Canedo, qui, nous l'espérons, dira ce qu'il faut dire de ces essais de théâtre surréaliste. Azorín, au fond, en lâchant successivement tous les partis auxquels il a adhéré et dont il a profité, est resté logique avec lui-même. Il voulait, lui aussi, « *meter ruido en el mundo* ». S'il n'a pas réussi à en faire autant que son ancien patron des campagnes anarchistes du *Pueblo* de Valence, du moins peut-il se vanter d'avoir eu une fameuse presse et d'avoir fait son « *revuelo* » ici-bas. Et, pour certains ambitieux de gloire, n'est-ce point là le but suprême, le souverain prix de la vie ? La gloire consiste, croyons-nous, à réaliser vieux une pensée de jeunesse. Or, quel fut l'idéal de la jeunesse d'Azorín ? Celui de la rébellion. M. Casares, qui analyse si impitoyablement les premiers fruits imprimés de la pensée d'Azorín, en a ignoré, ou oublié un — dont les idées sont d'ailleurs prises du *Péril anarchiste* de Félix Dubois, paru à Paris en 1894. Ce petit livre, paru chez Fernando Fé à Madrid en 1895 — faut-il signaler sa curieuse dédicace « à M. A. Hamon, 132, Avenue de Clichy, Paris » ? — est signé J. Martínez Ruíz et s'intitule : *Anarquistas Literarios* — car c'est ainsi qu'en ces temps-là on appelait en Espagne les « Intellectuels. » — On y trouve p. 7 la définition suivante de l'anarchiste . « ¿ Qué es un arquista ? Un hombre dotado del espíritu de independencia bajo una o muchas de sus formas (temperamento de oposición, de examen, de crítica, de innovación), animado de un gran amor a la libertad y poseedor de una gran curiosidad, de un vivo deseo de conocer. A una tal mentalidad, hay que añadir un ardiente amor al prójimo, una sensibilidad moral muy desarrollada, sentimiento intenso de la justicia, sentido de la lógica y poderosas tendencias a la lucha... » Batailleur, indépendant, individualiste et sans doute aussi altruiste — dans la mesure d'une pratique au moins théorique de cette vertu qui ne se démontre, cependant, que par l'action — logicien, désireux de justice, observateur et propagandiste : n'est-ce point là le vrai Azorín de toujours ? En ce sens, on peut lui rendre ce tribut qu'à travers ses apparentes variations, il est resté toujours lui-même et que ce soit, en finissant ces lignes, le suprême hommage d'un de ses plus anciens admirateurs de France.

Camille PITTOLET.

Digitized by Google

Don Guillén de Castro. Las Mocedades del Cid, annotées par M. Louis Dubois, agrégé d'espagnol, professeur honoraire de l'Université, officier de l'Instruction Publique (*Collection Privat, Classiques espagnols, Toulouse* et *Paris*, 1930. Un volume in-12 de 211 p. cartonné demi-toile, 14 francs).

Il n'y aurait pas lieu d'écrire un article de bibliographie sur cette nouvelle édition scolaire du drame de Guillén de Castro, parue en l'automne de 1930, si, à cette occasion, il ne nous semblait opportun de dire quelques mots des livres de ce genre. Naguère, à l'époque ou M. Jean Camp, n'ayant pas encore essayé de nous supplanter déloyalement à Louis-le-Grand — il en fut pour sa courte honte —, nous honorait de ses confidences de jeune arriviste frais émoulu sur le pavé de Paris, il nous souvient qu'il faisait grand cas, dans ses conversations avec nous, d'un mince livret qu'il venait — nous étions alors en 1926 — de publier en union avec un « professsur certifié » d'espagnol du nom de Victor Dhers, sous le titre, tout de même un peu prétentieux : *La Conjugaison Espagnole. Son histoire, suivie de l'étude philologique des verbes irréguliers*, une mince plaquette de 100 pages bien inférieure, de beaucoup, à ce que l'on trouve sur le même sujet dans Alaux, *Cours supérieur* (Paris, 1917), pp. 117-206, ou même au chapitre du *Verbe* de l'excellente et trop peu connue *Grammaire espagnole, Cours supérieur*, de l'abbé Guillaume Bernard, ancien professeur de rhétorique en Espagne (Paris, Poussielgue, 1909). pp. 147-220. Ce qui n'empêche pas M. Jean Camp de prétendre, sur le prospectus de son éditeur, que son livre « comble une importante lacune », puisque « pour la première fois en effet — sous un aspect aussi bref et aussi clair que possible — sont exposés l'origine des formes verbales espagnoles, leur évolution, leur classification ». *In illo tempore*, donc, M. Jean Camp, poète dramatique lui-même, nous confessait, entre autres projets de sa conquête, non de Plassans, mais de Lutèce, celui d'éditer prochainement les *Mocedades del Cid*, en s'aidant, cette fois encore, des lumières de son collègue « certifié ». Aussi n'est-ce point sans quelque surprise — puisque, sans jeu de mot, nous avons perdu « contacts » avec M. Jean Camp, que l'*Action Française*, a, dans l'intervalle, à la suite de la *Gazette des Méridionaux*, proclamé « grand ibérisant », « grand félibre » et, enfin « parfait honnête homme » (nº du 24 janvier 1931) — qu'au lieu de la signature de l'auteur de *Trencavel*, nous lûmes sur la couverture celle de ce vénérable Louis Dubois qui, en toute sortes de verdeurs, enfonce décidément Mathusalem, que, dans notre Bourgogne natale, on appelle *Mathieu Salé*.

M. Louis Dubois était déjà, quand, en compagnie de l'infortuné Francisco Oroz, il y a plus de trente ans, nous nous préparions à l'agrégation, à Toulouse, auteur— en même temps que professeur au lycée de cette ville — d'éditions classiques, chez Garnier. Mais, à cette époque lointaine, il n'avait point encore composé sa *Grammaire* et son recueil d'*Exercices* espagnols et c'est du recueil de Guim, ex-professeur à l'Uni-

Digitized by Google

versité de Cervera, qu'il usait dans ses classes, lorsque nous y fîmes le stage pédagogique de rigueur. Nous nous souvenons encore de cette méthode, qui n'avait absolument rien de « direct » et il faut croire qu'en dépit des années M. Louis Dubois lui est resté fidèle jusqu'au bout, puisque, dans cette sorte de « chant du cygne » pédagogique qu'est l'avant-propos, ou manifeste — on n'ose dire « préface de Cromwell » — mis en tête de la *sixième édition* « revue et considérablement augmentée » de ses *Exercices*, il chante en sourdine les funérailles de la dite méthode et reproduit ce qu'il pensait déjà d'elle plus de 20 ans auparavant. Les éditions qu'il avait sur la conscience étaient, chez Garnier, un *Don Quijote* et des *Novelas Ejemplares*, l'un et les autres fragmentaires. En ce temps-là encore — mais il s'agit d'un temps si lointain, cette fois ! — la maison Garnier avait à sa tête le vieux fondateur et je me souviens, quand, en 1902, j'entrai à mon tour comme auteur dans cette *Collection* où Dubois m'avait devancé, alors qu'il n'était encore qu'à Mont-de-Marsan et, « Provençal transplanté par les hasards de la vie en terre gasconne » — ainsi le définit-on dans *L'Echo Littéraire et Artistique de Gascogne* (Dax) du 12 mars 1898, p. 83 [1], au moment où il était transféré à Toulouse, — étonnait les Gascons par son amour de la *galéjade* et des plaisanteries de haulte graisse, mais aussi par sa manie — déjà — de rimer *invita Minerva*, je me souviens, disais-je, du geste auguste du père Garnier lorsque, le traité signé qui lui concédait l'absolue propriété de l'ouvrage et les quelques francs de ce marché par lui payés, il prit sur son secrétaire un *Guide de la conversation espagnole* et m'en fit don ! *Ça pourra vous servir !* ponctua-t-il, sans malice. Hélas ! J'imagine que Louis Dubois, s'il a laissé les éditions classiques chez Garnier pour en offrir à Privat-Didier, c'est qu'il sait à quoi s'en tenir sur les générosités de l'éditeur millionnaire. Il m'a conté naguère — il y a de cela quatre ou cinq ans — les conditions moins pingres que lui consentait l'éditeur toulousain. Tout de même, il lui a fallu longtemps avant de rien toucher comme appoint des rééditions de sa *Grammaire*, qui confesse-t-il dans l'*Avant-propos* susmentionné, a eu onze rééditions, ce qui, sans battre Alaux ni Guim, est bien quelque chose. Je n'ose dire ce qu'il m'avoua avoir touché pour son édition, antérieure à celle que l'on annonce ici, des deux comédies de Leandro Fernández de Moratín : *La Comedia Nueva* et *El Si de las Niñas*, chez les mêmes éditeurs que le drame de Castro. Mais ce que je puis avouer, c'est qu'éditeur moi-même de Fernández de Moratín et de Guillén de Castro — ces éditions, qui se vendent trente sous, sont aussi soignées, sinon plus, j'ose m'en flatter, que celles de Louis Dubois, dont le prix est si supérieur — ainsi que d'autres auteurs espagnols chez un riche éditeur parisien, je n'ai eu en tout et pour tout que 400 francs par volume. Là, du moins, on sait à quoi s'en tenir. C'est le prix. Ailleurs, il vous arrive de signer des marchés et, après avoir perçu pour l'exemplaire *broché* de votre

1. Article : *Louis Dubois*, signé : *La Cigale* (sans doute « Serge Barranx »).

Digitized by Google

œuvre un pourcentage ridicule sur le premier mille de l'édition, vous vous apercevez, quand vous réclamez « la suite », que vous êtes dupe des roueries d'un vulgaire marchand de papier brouillé, qui s'arrange admirablement pour ne rien vous redevoir, pour vous prouver, au contraire, que si canaille il y a, c'est vous qui êtes la canaille... Mais je m'aperçois que, sous prétexte de signaler l'édition de Louis Dubois, je me laisse aller à des digressions odieuses. De cette édition, disons donc que l'acheteur en aura pour son argent, mais — puisque M. Louis Dubois a omis de le faire — ne lui en recommandons pas moins la nôtre, de deux ans antérieure à la sienne et qui, évidemment, ne la vaut pas — puisque, répétons-le, elle ne coûte que trente sous ! — au nº 379 de la Collection « *Les classiques pour Tous* », chez Hatier, 8, rue d'Assas, Paris, VIe. *Goûtez et comparez : qualité sans rivale !*

Camille PITOLLET.

Eleuterio F. Tiscornia, Martín Fierro, comentado y anotado. *Tome I.* Texto y Notas. (*Buenos Aires*, 1925, I volume grand in-16 de XX-501 pp.) II. La lengua de Martín Fierro (*Buenos Aires*, 1930. Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Buenos Aires. Instituto de Filología. (*Biblioteca de Dialectología Hispanoamericana*, III ; I volume in-16 de XIV et 316 pp., avec une carte de la distribution géographique du « voseo », en Hispano-Amérique.)

Entre autres ouvrages dont nous sommes redevable à l'amabilité d'écrivains hispano-américains, nous tenons à consacrer quelques lignes à ceux que, de concert avec M. Eleuterio F. Tiscornia, Membre du *Consejo Nacional de Educación*, nous a fait parvenir le directeur de l'*Instituto de Filología* de l'Université de Buenos Aires, D. Amado Alonso. Du *Martín Fierro*, je ne crois pas que l'on sache grand chose en France. Un article qu'a publié sur lui Marcelle Auclair dans la *Revue Européenne* du 1er mai 1925 ne signifie rien de bien sérieux et les pages de la *Revue de l'Amérique Latine*, si elles sont communément ouvertes à toutes sortes de divagations, semblent avoir, depuis que se publie cet organe sans public, grâce à l'argent de qui l'on sait, une sorte d'effroi maladif pour les études qui ne seraient pas un verbiage à l'eau de rose. A ce point de vue, l'on regrette l'ancien *Bulletin de l'Amérique Latine*, mort en juillet 1921 après 10 ans d'existence et si mal remplacé par cette Revue mensuelle qu'ont lâchée instantanément les brillants collaborateurs qu'elle annonçait, en juillet 1921, sur son prospectus de fondation : la comtesse Mathieu de Noailles, Rachilde, Gérard d'Houville, Aurel, Henri de Régnier, Charles Maurras, Paul Appel, E. Boutroux, Louis Bertrand, J.-H. Rosny aîné, Claude Farrère, Jacques Bainville, Edouard Herriot, André Gide, André Suarès, Léon Daudet, Paul Fort, Camille Mauclair, Fortunat Strowski, Georges Dumas, Charles Guernier, Homem Christo (lui aussi !!), Léon Lafage, Jules Supervielle, Binet-Valmer « *etc., etc.* » et, du côté des écrivains de langue espagnole : Leo-

Digitized by Google

poldo Lugones, Francisco García Calderón — dont le frère, Ventura, co-directeur de la *Revue*, devait lui-même l'abandonner piteusement, après l'avoir tant fait mousser lorsqu'elle n'était qu' « *in fieri* », — Ángel de Estrada, Francisco L. de la Barra, Graça Aranha, Carlos Reyles, Alfonso Reyes, Carlos A. Villanueva, E. Montarroyos, Gofredo da Silva Telles, Gonzalo Zaldumbide, Hugo D. Barbagelata, A Zérega Fombona, et, derechef, « *etc., etc.* ». S'il est vrai, comme on n'hésitait point à l'affirmer alors, que cet organe comptât « sur l'appui moral et matériel de tous ceux qu'intéresse le rayonnement de la civilisation et de la pensée latines » en France, force serait de conclure qu'en dehors de certains banquets où fleurit cette amitié *inter pocula*, le nombre de ces gens-là ne s'élève guère au-dessus du point de congélation des liquides sur l'échelle de Réaumur, hélas ! Nous n'avions, à cette lointaine époque, pas été jugé digne de figurer dans ces listes, mais les deux directeurs n'en comptaient pas moins sur nos articles. L'un, Ventura García Calderón, nous écrivait, à ce sujet, le 16 juillet 1921, une lettre d'excuses, où se trouve cette phrase : « *Sólo por un olvido involuntario y que me apena profundamente, no hemos incluido el nombre de Ud. en la brillante lista de colaboradores. Repararemos la injusta omisión anunciando en nuestros primeros números el título de algún artículo sensacional que tenga Ud la bondad de preparar para nosotros, etc., etc. Venga a verme cuando quiera : Ud. sabe con cuánto placer le recibo siempre..., etc., etc.* » L'autre, C. Lesca, le 1er août de la même année : « *Tout d'abord, toutes mes excuses et mes regrets pour l'oubli de votre nom dans le programme de la Revue. Il ne s'agit en effet, que d'un oubli... Vous êtes, pourtant, l'un des premiers à qui j'ai parlé de la future Revue et à qui j'ai parlé d'une collaboration. Elle ne nous fera pas défaut, n'est-ce pas ? C'est de beaucoup le plus important... Votre nom ne figure malheureusement pas dans le programme, mais nos lecteurs le verront au bas d'articles pleins de substance. C'est le principal. Pardonnez-nous donc, cher Monsieur, et surtout ne croyez pas à une mesure préméditée...* » Je raconterai un jour, avec pièces à l'appui, « comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé » — pardon de l'inversion, qui n'est là qu'au profit d'un vers bien beau pour une si vilaine histoire, laquelle viendra en son temps... Et déjà, le 8 janvier 1923, C. Lesca m'avait écrit : « *Croyez bien que, personnellement, j'ai toujours regretté les incidents qui vous ont tenu éloigné de la Revue, car je n'ai jamais oublié le précieux et fidèle collaborateur que vous avez été pour le Bulletin. J'avais prié Calderón il y a longtemps de vous exprimer ces sentiments et j'espère qu'il l'a fait..., etc., etc.* » S'il est triste de vieillir, du moins, à mesure qu'elles s'écoulent, les années réservent-elles l'inappréciable avantage de revenir en philosophe sur le passé et de trouver, en ces sortes de rétrospections dépouillées de la gangue des contingences grossières immédiates, cette délectation morose d'une essence toute spirituelle que seuls connaissent et savent apprécier à sa mélancolique valeur les hommes qui, ayant lutté, peuvent — même en sachant qu'il n'y aura sur leur tombe qu'une variante de l'inscription funéraire que se composa le Bourguignon Piron — se rendre le témoignage que,

Digitized by Google

si modeste, si humble, si effacée qu'ait été leur existence, ils ne l'ont pas vécue en vain, puisqu'ils ont su la remplir de ce qui ne passe pas : d'une flamme intellectuelle.

Nous disions que les deux volumes de M. Eleuterio F. Tiscornia ne laissent à peu près plus rien à désirer sur la genèse, la langue et la signification du *Martin Fierro* dans la littérature argentine. Voici une édition critique entourée de tout l'appareil de rigueur et dont le commentaire s'élargit en une précieuse étude, non seulement de l'« *habla gauchesca* », mais encore des parlers familiers argentins, tant de la plaine que de la cité — nous recommandons à ce sujet le sixième des *Cuadernos* publiés par ce même *Instituto de Filología* : *Contribución al estudio del italianismo en la República Argentina*, par Renata D. de Halperin — et ce, à la lumière du vieil espagnol (XV-XVIIIe siècles), avec lesquels ils ont tant de point de contact. La langue elle-même des Gauchos avait fait l'objet, en 1875, de remarques intéressantes de G. Maspero, qui en étudiait quelques singularités phonétiques dans un travail inséré au tome II des *Mémoires de la Société Linguistique de Paris*, pp. 51-65, mais le savant égyptologue n'avait qu'effleuré la question, reprise avec plus d'ampleur en 1897 par Fred. M. Page, dans un travail publié à Darmstadt en 1897 : *Los Payadores Gauchos. The descendants of the Juglares of old Spain in la Plata. A Contribution to the Folk-lore and Language of the Argentine Gaucho.* Mais cette littérature a vieilli et il faut saluer, dans l'œuvre du professeur Tiscornia, le brillant éveil de la philologie en Argentine, en attendant que ces obscures et complexes questions de phonétique, de morphologie et de vocabulaire hispano-américaines, dont l'intérêt pour les hispanisants devrait être si vif — ceux de l'Amérique du Nord, sur ce domaine comme sur tant d'autres, laissent maintenant bien loin en arrière le chétif, maigre et poussif hispanisme de France, tombé à rien en moins de 25 ans et que l'on ne fait rien, absolument rien pour faire renaître de ces cendres — trouvent enfin leur centre de défrichement naturel dans cette Académie américaine qu'un jour ou l'autre on se décidera à créer et dont le siège semble tout naturellement devoir être à Buenos Aires, capitale intellectuelle, de plus en plus, des Républiques qui s'étendent du Mexique à la Terre de Feu. M. Eleuterio F. Tiscornia a eu soin de munir ses deux précieux volumes d'une bibliographie à jour, complétant de façon inappréciable les listes si incomplètes données par D. Augusto Malaret en 1928, pp. 7-10 de la *Fe de erratas* de son *Diccionario de Americanismos* de 1925 (641 pp. en vente pour 5 $ à la Librería Lago, 154 W., 14th. St., New-York et à celle de Sanjurjo Vidal, 10 San José St., San Juan, Puerto Rico). Nous ne voyons malheureusement pas que ni l'un ni l'autre aient songé à citer la si utile *Bibliography of American Spanish*, compilée par C. Carroll Marden, professeur nord-américain, d'abord, en 1911, au tome II, pp. 267-292, des *Studies in honour of A. Marshall*, parus à Baltimore, puis en 1925, au premier volume de l'*Homenaje* à D. R. Menéndez Pidal, pp. 589-605. Ni, non plus, qu'ils aient fait mention quelque part des 6 tomes du travail de D. José A. Rodríguez García : *Bibliografía de la*

Digitized by Google

Gramática y Lexicografía castellanas y sus Estudios afines, dont les tomes I et II avaient parus à La Havane dès 1903 et, respectivement, 1907 (cf. la lettre d'un philologue de Barcelone à D. Pedro de Mugica dans *El Lenguaje* (Madrid), 3e *année*, nº 27, p. 93)[1]. Regrettons, enfin, que M. Tiscornia n'ait pas fait mention d'un ouvrage directement en relation avec le *Martín Fierro* et qui, émanant de José-María Salaverría, ne pouvait être que très utile à citer, parce que, comme toujours, piquant, ingénieux et plein de bon sens : *El Poema de la Pampa : « Martín Fierro » y el Criollismo Español*, paru en 1918 dans la si belle *Biblioteca Calleja*, en un volume de 238 pages qui font parfaitement connaître le poème et l'ambiance où il se meut. Nous signalerons, pour finir, un curieux détail : celui de la représentation au commencement de décembre — exactement le 4 décembre 1922 — à Madrid, au *Teatro de la Zarzuela*, par la Troupe Argentine qui y jouait alors diverses pièces du répertoire national, du *Martín Fierro*, qui est loin de posséder l'intensité dramatique d'une autre œuvre sur le même sujet : *El último Gaucho* et qui, d'ailleurs, ne détenant, pour des spectateurs de la *Meseta Central*, qu'une valeur émotive très secondaire, n'eut, en dépit d'une excellente représentation, qu'un succès d'estime...

Camille PITOLLET.

Aurelio M. Espinosa, traduit et augmenté de *notes* par Amado ALONSO et Angel ROSENBLAT. — Estudios sobre el español de Nuevo Méjico. I. Con nueve estudios complementarios de Amado ALONSO.

1. M. Malaret, qui nous a aimablement rendu visite à son retour d'Espagne, en 1928, est un ancien professeur et avocat de Puerto Rico qui a su — c'est encore chose aisée dans les paradis de la Centre-Amérique — ne faire qu'un bond de la chaire magistrale (oh ! si peu !) à d'autre postes, plus honorifiques et surtout mieux rétribués, dont le dernier, qu'il occupe présentement, est celui de *Registrador de la Propiedad* à San Juan, Puerto Rico. Nous nous souvenons d'avoir lu, entre autres fruits de ses facilités multiples, un article sur la capacité juridique — nous eussions préféré d'autres « capacités » — de la femme de son île, inséré dans la défunte *Revue* madrilène *Nuestro Tiempo*, de son compatriote Salvador Canals, *alias* : Canallals (comme on l'appelait à cause de ses bonds, à lui aussi, dans certaine presse de Madrid, *in illo tempore*). M. Malaret, qui cite les ouvrages principaux du grand Chilien M. L. Amunátegui Reyes, ne connaît-il donc pas sa délicieuse plaquette : *La Reforma ortográfica ante nuestros poderes públicos, ante la Real Academia Española i ante el buen sentido* (Santiago de Chile, 1918), qui contient de si justes observations sur la rationalisation de l'orthographe espagnole ? Enfin, il y a lieu de s'étonner que M. Malaret ait tu le si curieux *Glosario de Afronegrismos* (Habana, 1924) de D. Fernando Ortiz, avec *Prologue* de J. M. Dihigo, professeur de linguistique de l'Université de la Havane. La bibliographie de cet ouvrage (p. XVII-XXVIII) est, en effet, des plus riches et précieuses, et, sans doute, unique.

Digitized by Google

Buenos Aires, 1930. Facultad de Filosofia y Letras de la Universidad. Instituto de Filologia. *Biblioteca de Dialectologia Hispanoamericana*. I. 472 pp. in-16.

Les philologues sont gens qui exercent sur le cours des choses humaines une influence qui n'est évidemment perceptible, en dehors de leur petit public, qu'avec un assez fort verre grossissant. Cette influence, cependant, pour échapper aux yeux du vulgaire, n'en est pas moins considérable, puisque, comme les termites, ces animaux-là fabriquent des mondes avec les débris de mondes préalablement détruits. Il faut avoir pour eux beaucoup de révérence et un certain effroi. Leur morsure, comme celle du sieur Fréron, est mortelle, avec cette différence, toutefois, qu'elle n'opère généralement pas au fond d'un vallon, encore que s'exerçant, elle aussi, sur des ophidiens, mais d'une autre espèce, l'espèce, à bave et salive, de leurs collègues en philologie. Parmi les innombrables variétés du genre *philologus*, la variété romane intéresse plus spécialement cette *Revue*, sans doute. Elle n'a point seulement son martyrologue et son livre d'or dans les pages que dirige M. Maurice Grammont. Un diligent historien saurait sans doute exalter congrument la nuance rare de son héroïsme. Le seul chapitre des philologues à la guerre serait, dans un tel livre, passionnant. C'est que le philologue, à l'encontre des plus absolus monarques, n'abdique jamais. Conscient de revêtir un sacerdoce, il conserve devant la mort le geste onctueux et la main bénisseuse. J'aurais, sur ce terrain, à conter de charmantes anecdotes, que j'ai recueillies d'ailleurs sans malice et simplement *ut non essem tantæ suavitatis expers*, comme disait Gilles Ménage, à la page 304 du tome I des *Menagiana*, dans l'édition d'Amsterdam, 1713. En voulez-vous une, garantie sur facture, puisqu'émanant d'un philologue bon teint, qui l'a consignée au numéro d'août-octobre 1914 de *El Lenguage*, de R. Robles, philologue de Madrid, encore que d'une autre école que Don Ramón ? Je ne la déflorerai pas. La voici en sa grâce aborigène, telle que l'a déposée Pedro de Mugica, de Berlin, sur la page 248 :

« Un sargento de la reserva, en tiempo de paz, catedrático extraordinario de filologia románica de Göttingen, tenia que acompañar a unos Franceses prisioneros desde Maubeuge a Alemania. Oiase el retumbar del cañón. De pronto, ve el teniente del grupo que el profesor se ensarza en una disputa con un prisionero. El Franchute acciona, fuertemente excitado. Tras los anteojos del catedrático se ven chispas de furor. Acude el teniente, temiendo pelotera y palos, y lanza un *¡Rayos y Truenos !* formidable. El professor explica el caso y el teniente revienta, por poco, de risa. El Francés, que sostiene las botas con bramantes, era catedrático de l'*École des Hautes-Études* de Paris. Y la disputa versaba *sobre la frecuencia del subjuntivo en los « Cantos de Amor » provenzales.* »

La voilà bien, la guerre « fraîche et joyeuse » ! Quel malheur que les seuls philologues ne la fissent pas ! Le choc des occlusives avec les

Digitized by Google

fricatives, le heurt des labiales et des dentales, l'enfoncement des vélaires, le renfort des toniques et des post-toniques, quel délicieux *Kriegsspiel* nous eussions eu et quels merveilleux profits en eût tirés la *Kultur !* Au lieu de cela... Mais on connaît suffisament la chanson, que n'a pas inventée, malheureusement, un philologue, encore que son auteur fût, ou ait été étudiant de Harvard :

I have a rendez-vous with Death
At some disputed barricade...

La suite dans l'*Anthologie des Ecrivains morts à la guerre*, tome II, p. 759. M. Amado Alonso est un philologue d'un autre métal que son précurseur — auteur, entre autres médiocres livres, d'un médiocre *Manuel* d'Histoire de la Littérature espagnole, paru en 1929 à l'*Editorial Cervantes*, — qui, arrivant de Barcelone à Buenos Aires, scandalisa par ses projets d'une philologie téméraire le correspondant de l'*A B C* en Argentine, M. Fernán Cid, qui n'eut pas trop, pour manifester sa stupeur, de deux denses colonnes du journal royaliste madrilène (voir le numéro du vendredi 3 juillet 1925 : *El « Diccionario dialectal » argentino*, suite de l'article : *El « Idioma » argentino*, dans l'*A B C* du mercredi 3 juin précédent). M. Amado Alonso n'envoie pas dire aux philologues romans que, sous prétexte qu'il n'y aurait pas, sur ces régions du rastaquouérisme, d'ouvrages scientifiques dans leur spécialité, ils ont eu grandement tort de les considérer comme inexistantes, alors qu'elles offrent un champ d'action illimité, de possibilités infinies à leurs entreprenantes offensives. Le temps n'est plus où l'Allemand chilénisé R. Lenz — c'était en 1892 — croyait devoir s'excuser d'écrire en sa langue natale ses études linguistiques américaines — *Chilenische Studien*, aux tomes V et VI des *Phonetische Studien* de Viëtor, — parce que ses lecteurs espagnols n'eussent pas pu comprendre qu'on pût faire de formes vulgaires du langage un sujet d'études scientifiques. La Dialectologie a acquis droit de cité en Amérique latine — pardon, M. Menéndez Pidal : en Hispano-Amérique ! — et la Géographie linguistique l'y a suivi de près. Et, là bas aussi, on s'est mis à la besogne de reconstruire étape par étape le processus suivi par l'idiome littéraire avant d'atteindre ses formes actuelles de développement. Cela est d'un bon augure dans les pays qui ont donné le jour à un Bello, à un Cuervo et ont accueilli comme un des leurs Hanssen et d'autres encore, qui, vivant, n'ont pas besoin d'être loués. Mais, comme il ne s'agit ici que d'un premier tome — consacré, avec une prodigieuse richesse d'observations précises, à la seule phonétique, — nous attendrons qu'ait paru la fin de ce gros travail — l'original anglais du professeur nord-américain : *Studies in New Mexican Spanisch*, fut publié en 1909, 1911 et 1914. — plus particulièrement sa partie morphologique, pour en dire tout le bien qu'il mérite. Le territoire qu'embrassent ces patientes, minutieuses recherches représente la partie du Nouveau Mexique située au nord de Socorro, avec Santa Fe comme centre, ainsi que la vallée de San Luis dans le Colorado. Il y a là 250.000 « *hispano parlantes* » — 175.000 au Nouveau Mexique, 50.000 au Colorado, 25.000 en Ari

Digitized by Google

zona, — mais l'étude que nous annonçons s'est limitée à une partie seulement de ce territoire, qu'habitent 150.000 âmes de parler espagnol. L'intérêt d'une telle recherche pour le simple hispaniste, c'est qu'on n'y perd jamais de vue la méthode comparée et la grammaire historique espagnole.

Camille PITOLLET.

Armando Palacio Valdés. — Santa Rogelia (De la Leyenda de Oro). *Madrid, Editorial Pueyo*, 1926, 306 p. in-16, 5 pesetas.

Armando Palacio Valdés, de l'Académie Royale d'Espagne. — Sainte Rogélia (de la *Légende dorée*). Roman traduit de l'espagnol par Mme PHILINE BURNET. *Paris, Plon*, 1930, 281 p. in-16, 15 francs.

Nous avons quelque peu été surpris en lisant dans le courrier littéraire de l'*Intransigeant* du 9 janvier 1931 la note suivante :

« M. André Bellessort écrit dans le *Correspondant* :

« On aurait dû nous traduire depuis longtemps déjà les romans d'Armando Palacio Valdés... Un seul de ses livres, je crois, *La Sœur Saint-Sulpice*, avait été traduit, médiocrement, il y a une vingtaine d'années... Aujourd'hui, la qualité de la traduction, pour le consoler des longueurs de l'attente : Mme Tissier de Maillerais (*sic*) a repris *La Sœur Saint-Sulpice* et nous donne dans une forme excellente *Le Roman d'un Romancier* et *Lalita* et Mme Philippe Brunet (*sic*) son émule, *Sainte Rogélia*. Ces quatre livres et ceux qui suivront, je l'espère, naturaliseront Palacio Valdés dans notre pays. »

« Les *Treize* connaissent au moins une autre traduction d'un roman de Palacio Valdés : celle de *Tristan*, qu'a publiée, voici près de trois ans, Mme Berthe Bridé. »

Quelque temps auparavant, dans l'organe mensuel : *Vient de Paraître*, une autre *note*, signée des initiales de M. G. Pillement, nous avait plus surpris encore. Elle disait, à la suite du titre en français du roman :

« On a déjà traduit diverses œuvres de cet auteur, doyen des lettres espagnoles, qui sait être à la fois piquant et moral, pittoresque et sentimental, et certaines, comme la *Sœur Saint-Sulpice*, nous apportent un parfum de l'Espagne bien agréable. Mais *Sainte Rogélia*, qui est l'histoire d'une ouvrière des mines des Asturies douée de toutes les vertus et qui en fait un saint usage, est un livre par trop moralisateur. Il est vrai que la traduction est déplorable et ferait paraître insipide le chef-d'œuvre le plus coloré. »

Il ne faut s'étonner de rien, dès que nos littérateurs abordent la matière espagnole (voyez p. ex., pour citer un cas d'aujourd'hui, l'article de M. Henry Bordeaux, de l'Académie Française, sur *L'Espagne dans notre littérature*, dans *Figaro* du 22 février 1931 : on ne saurait imaginer de plus lamentables clichés (*Les routes d'Espagne sont ouvertes, etc., etc.*)...). M. Pillement écrit beaucoup sur l'Espagne et traduit, un peu partout, des textes littéraires espagnols. Il doit savoir ce qu'il dit. Au lieu de traiter de « déplorable » la traduction, n'aurait-il pas mieux fait

Digitized by Google

de s'enquérir d'abord du texte original ? Il aurait vu, alors, que celui-ci a été exactement rendu et que la faute n'est pas à l'auteur de la version française, mais à Palacio-Valdés, si la narration de cette édifiante aventure apparaît « insipide » à un lecteur délicat. Mais ici se pose un problème qui demande qu'on l'examine d'un peu près.

En janvier 1928, la *Gaceta Literaria* a publié sur le vieillard d'irrévérencieuses opinions de jeunes hommes. Passons. Il est clair que la réaction des jeunes a besoin de cadavres. Fatigués d'entendre répéter sur tous les tons que Palacio-Valdés était « le romancier espagnol le plus estimé et le plus goûté des publics étrangers », celui « qui a — frémis, dans ta tombe de Menton, ombre de Blasco Ibáñez ! — le plus été traduit en langues étrangères » et ce, parce qu'il « est le plus universel, le plus lyrique, le plus sentimental, le plus tendre, le plus subjectif et — car il paraît qu'ici les extrêmes se touchent — le plus universel » et, qu'en outre, « son humour a tous les charmes de celui des Anglo-Saxons », *etc.*, *etc.*, les susdits jeunes ont pensé qu'un homme qui avait débuté dans la carrière de romancier en 1881, quelque dix ans seulement plus tard que Pérez Galdós [1], appartenait au passé et n'avait rien de commun avec les aspirations du nouvel âge, si radicalement en contradiction avec lui, sur tous les domaines intellectuels, et qu'il fallait l'exclure d'une époque de refonte sociale d'où ne peut pas ne pas sortir, prochainement, une autre Espagne. Et, d'un geste d'indifférence dédaigneuse, ils l'ont renié, cependant que l'Association de la Presse madrilène le proposait pour le *Prix Nobel*, à titre, surtout, de « patriarche des lettres nationales » et puisque Pérez Galdós, qui la méritait, n'avait pu obtenir cette aubaine. Au demeurant, Palacio-Valdés avait eu le bon esprit d'anticiper le verdict de la fondation Nobel et — comme certain renard gascon, d'autres disent... asturien — de s'en gausser. « *Es una loteria* — avait-il confessé aux reporters — : *los señores aquéllos dan el premio, a lo mejor, sin conocer las obras, por el ruido...* » (Déclarations recueillies par *El Consultor Bibliográfico*, juillet-décembre 1927, tome V, fascicule I, p. 50). Mais nous, que ne lient aucuns liens d'intérêt, que le souci de l'exacte documentation seul inspire, nous n'avons pas lieu de redire sur le vieillard les clichés de gens qui sont victimes des apparences. Puisque la presse française — nous avons recueilli des articles antérieurs, touchant les traductions de *Tristan*, du *Roman d'un Romancier* (par Mme Henriette Noël, dans l'*Action Française* en 1927, puis en volume en 1930 à la *Nouvelle Revue Française*), de *Lalita* (de nouveau dans l'*Action Française* en 1930, puis en volume chez Plon la même année, occasion qui permit à M. Maurice Constantin-Weyer de proclamer sa joie d'avoir découvert, lui aussi, cet Espagnol merveilleux (*Action Française* du 5 juin 1930), qui date en vérité d'un peu loin en arrière [2], mais ce que l'on ignore n'est-il pas toujours nouveau ?) — ne

1. Mais, dès 1869, il écrivait dans un journal des Asturies : voir le ch. XII de sa biographie, par A. Cruz Rueda, p. 68 et suiv.

2. Tous ces gens-là ignorent que bien avant qu'ils « découvrissent »

Digitized by Google

trouve rien de mieux à faire qu'imprimer de lamentables niaiseries, essayons de dégager ici quelques-unes des grosses vérités qu'il importe que l'on proclame sur un écrivain si ancien et sur son dernier roman traduit en français.

Une chose frappe lorsqu'on a lu tout l'œuvre de Palacio-Valdés : c'est qu'il ait été possible que cet écrivain fût le contemporain de ces lutteurs qui ont renouvelé le roman dans son pays, qui comptent les plus illustres noms des romanciers du dernier âge. Il a cependant commencé par la critique, en particulier dans les colonnes de la *Revista Europea*, de l'éditeur Medina, qu'il dirigea quelque temps — comme Pérez Galdós dirigea la *Revista de España* — et où il soumit à son jugement des écrivains aussi divers que *Fernán Caballero*, Fernández y González, Pérez Escrich, Ortega y Frías, *etc.* Il y reprochait à *Fernán Caballero* sa tendance à moraliser, attaquait Manuel de la Revilla pour son culte des doctrines de Hegel et Menéndez y Pelayo, qu'il accusait de faire montre d'une érudition trop peu en harmonie avec son jeune âge (dans *Los Heterodoxos Españoles*). Il fréquentait alors le *Bilis Club*, avec Mariano de Cavia, *Clarín*, Eduardo del Palacio, Blanco-Belmonte, Reina et beaucoup d'autres encore et c'est en collaboration avec *Clarín* qu'il publia *La literatura en 1881* (Madrid, 1882), qu'avaient précédée trois autres œuvres de critique littéraire : *Los oradores del Ateneo* (1878), *Los novelistas españoles* et *Nuevo Viaje al Parnaso* (1879). Il a réimprimé ces trois recueils sous le titre de *Semblanzas Literarias*, très tardivement d'ailleurs. Grand admirateur de la littérature anglaise de ces temps lointains, il en adaptait déjà, à sa manière, les enseignements. Mais ce ne fut là qu'une phase de début et alors qu'il était encore célibataire. Dès qu'il se fut marié — à 30 ans, en 1883, avec une jeune Gijonaise de seize ans, qui mourut en 1885 après lui avoir donné un fils, lequel pratiquait surtout la moto, cause de sa mort en 1922 — il laissa là son existence de bohème, encore qu'il soit demeuré dans le veuvage jusqu'en 1899, date de sa seconde union avec une Gaditaine, par lui connue à Madrid. Sa carrière d'écrivain bourgeois commence avec cette retraite — très relative — du monde, du moins du monde des gens de lettres professionnels, qu'il ne recherchera désormais plus et qui ne viendront à lui qu'une fois son succès assuré et, avec le succès, la fortune établie à demeure dans son foyer. Ainsi s'expliquent diverses manifestations, comme celle, entre autres, du *Pen Club* en 1925, où les jeunes — il s'agissait seulement de bien manger — n'hésitèrent pas, cette fois, à s'asseoir à la table du banquet.

Palacio-Valdés conçoit le roman comme le concevait Prosper Mérimée. Pour lui, c'est un récit qui doit charmer et intéresser, sans autres soucis, le lecteur. Conception, on le comprend, qui se rapproche

Palacio-Valdés, d'autres journalistes en avaient fait autant, p. ex. Émile Faguet, Émile Moreau (dans *La Liberté*), Ph.-E. Glaser (dans *Le Figaro*), Gaston Deschamps (dans *Le Temps*), F. Vézinet (dans *Le Parthénon*), L. Bordes (dans la *Revue des Lettres françaises et étrangères*), *etc.*, *etc.*

Digitized by Google

de celle du roman-feuilleton et que ne sauve — et ce n'est guère le cas dans *Santa Rogelia !* — de la vulgarité de ce genre que le soin avec lequel il fouille ses personnages, ou, plutôt, *son* personnage, car généralement le récit tourne, à travers d'innombrables digressions, autour d'un seul héros, ou, tout au plus, d'un couple de héros. Et, comme plaire est le seul but que poursuit notre auteur, il s'ensuit qu'il ne s'écarte jamais d'une honnête moyenne et répugne absolument à tirer les registres de la passion. Mais en Espagne, la seule clientèle possible étant celle de la classe moyenne, il s'ensuit aussi que Palacio Valdés n'écrit que pour des bourgeois et adapte ses thèses à la mentalité bourgeoise. L'optimisme tempéré de quelque ironie est donc sa règle. Sa face rose et fleurie reste l'image de sa littérature.

Mais ce romancier bourgeois trahirait les espoirs mis en lui par son public, s'il ne soutenait de son mieux et tout en n'en ayant pas l'air, l'éthique de sa clientèle. Il est antilibéral, ennemi de la démocratie et sévère, encore que souriant, gardien d'une morale qui veille surtout à sauvegarder le coffre-fort. Lisez *Marta y Maria* et comparez-la à la *Marianela* du grand Galdós ! Ce catholique pratiquant a le cœur de pierre des gens qui ne connaissent que le devoir, la candide et effroyable dureté de ceux qui, ferrés sur la lettre de l'Évangile, en oublient, ou en ignorent l'esprit. Avec cela, de prudentes réserves mentales, comme on l'a vu, si on a lu les pages du *Testamento*, et de savantes autant qu'insupportables risettes à gauche. Le sage, en effet, sait ménager la chèvre et le chou. Et nous répéterons : lisez *Marta y Maria*. C'est le second des romans de l'auteur. Il l'a publié, à Barcelone, en 1883, à 20 ans, âge de toutes les générosités, de toutes les généreuses chimères. Qu'y trouvons-nous comme leit-motiv ? Le contraire de la thèse évangélique, résumée dans la phrase fameuse : *Maria optimam partem elegit*. Pour ce jeune homme, déjà, la fourmi valait mieux que la cigale. O bourgeois avant la lettre ! Ou, plutôt : O bourgeois de toujours !

Mais revenons à *Santa Rogelia*. Serait-ce vrai — nous trouvons cette traduction dans le *Bulletin de la Société d'Études des Langues Méridionales* d'octobre-décembre 1930, p. 35 — qu'il faille rendre ce titre par : *Sœur Rosalie ?* Nous avons, en tout cas, vainement cherché l'existence de ce prénom dans la partie du calendrier catholique réservée à l'Espagne et même chez les Bollandistes. Quant à la *Legenda Aurea* de Giacomo da Varaggio, elle est tout aussi muette. Déjà, par un artifice analogue, mais combien plus généreux, Vidal y Planas avait canonisé, au nom du tout-puissant Amour, une radieuse pécheresse, Santa Isabel de Ceres et tous avaient accepté cette glorification scénique si justifiée et tous y avaient applaudi. Ici, nous avons affaire à une sainte pour bourgeois, dont toute la sainteté consiste à abandonner son amant, médecin justement célèbre dont elle a un fils, pour aller rejoindre son mari, ancien mineur et risque-tout, que ses exploits ont fait enfermer à Ceuta. Une fois dans ce bagne, l'épouse légitime, que plus rien n'attache à cette brute et qui, affinée par le docteur, a trouvé chez lui et dans son entourage le foyer idéal, se borne à apporter des cigarettes au prisonnier. —

Digitized by Google

qui a d'ailleurs assez de fierté pour n'en pas vouloir — et à mettre sa précieuse vertu à l'abri des assauts de quelques séducteurs à la Juan Tenorio. La mort de celui qu'elle n'aime plus — par un suicide fort opportun — lui redonne sa liberté, à moins d'un an de là et elle se hâte de rejoindre à Madrid son médecin et le fils qu'elle en a eu, avec lesquels nous espérons qu'elle filera désormais le plus parfait amour, ayant régularisé sa situation scandaleuse et exploitant comme il convient, dans les milieux aristocratiques où opère le docteur, la légende d'une sainteté aussi en harmonie avec leur morale qu'en contradiction avec la pure doctrine de la Courtisane rachetée par amour, dont *Résurrection* de Tolstoï a popularisé une formule absolument incompréhensible à ce genre de public, bien que totalement conforme aux doctrines de qui est censé avoir dit : *que celui d'entre vous qui n'a pas péché, lui jette d'abord la pierre !*

On comprendra maintenant pourquoi nous disions plus haut que si M. G. Pillement s'était donné préalablement la peine de lire l'original de *Santa Rogelia* — dans l'édition à compte d'auteur (car Palacio Valdés, redisons-le ici, gère lui-même la vente de ses livres, par personne interposée s'entend) —, il n'en eût pas mis sur le dos de la traductrice des tares qui sont le fait de l'auteur. L'*Action Française* — qui affecte à l'endroit de Palacio-Valdés un enthousiasme de bon augure — a, d'ailleurs, en signalant l'article du *Correspondant*, adopté elle aussi la formule d'une « Philine Burnet » « émule » de Mme de Mallerais. Cette dernière, dans *Lalita*, en a de bien bonnes : elle nous parle d'*agrégés* de légation, fait passer un enterrement *sous* la *Puerta del Sol*, etc. (nous ne savions pas encore que le *Metropolitano* qui s'honora du nom d'Alphonse XIII eût remplacé les *Funerarias* à Madrid). Mais là n'est pas la question. La question, c'est que *Santa Rogelia* n'est qu'un feuilleton qui n'a point même les grâces du style de la bonne époque de Palacio Valdés, dont *La Hermana San Sulpicio* — réimprimée sans cesse et même avec de biens médiocres illustrations de Longoria dans *Lecturas*, en 1927 — *Los Majos de Cádiz*, *La alegria del Capitán Ribot* valent leur renom d'œuvres « magistrales », cependant que les derniers restes d'une ardeur qui s'éteint — déjà en 1903, après *La Aldea Perdida*, il avait fait savoir *urbi et orbi* qu'il n'écrirait plus et en 1906 il donnait *Tristán o el Pesimismo*, dont la traduction française de Mme Bridé était aussitôt — décembre 1927 — inscrite sur la liste mensuelle des ouvrages recommandés aux bibliothécaires municipaux de Paris et du département de la Seine par les soins de l'Inspecteur de ces Bibliothèques, M. Paul Gsell et voici qu'en terminant ces lignes, nous recevons la nouvelle que *Sinfonia Pastoral* et *El gobierno de las Mujeres* viennent démontrer une fois encore que le *Testamento* n'était pas sans codicilles, — ne méritent du critique que l'*Après Algéciras*, *hélas !* du bon siècle.

Terminons ce trop long article par une indiscrétion amusante. L'histoire de la publication de *Sainte Rogélia* a des petits côtés curieux. Elle épouvanta certaines firmes à cause de ses pages trop « catholiques », qui la refusèrent nettement. D'autres, au contraire, tout en l'estimant apte

Digitized by Google

à leur clientèle « comme il faut », y censuraient des expressions « trop crues » — car Mme Philine Burnet a *traduit*, non *interprété*, ni *arrangé* son texte, comme X.Y.Z. — et déclinaient l'offre ! Enfin, Plon accepte le manuscrit. Mais il ne l'accepte que pour le garder deux ans et plus. Un ami, qui a été mêlé aux tractations qui eurent lieu alors, m'en a contées de belles. Après tours et détours, on décide de publier d'abord *Lalita*, dans la version de la traductrice officielle, qui se vante d'avoir obtenu de « l'illustre Maître », en 1927, « l'exclusivité de ses œuvres » et signe ses missives : *Membre de la Société des Gens de Lettres*, oubliant que ce titre ne doit pas être usurpé et que la carte qu'elle possède comme nous porte : *La Société des Gens de Lettres est composée : 1° de Sociétaires, 2° d'Adhérents. Les Adhérents ne doivent pas prendre le titre de « Sociétaires », ni de « Membres de la Société des Gens de Lettres... »* Or, *Lalita*, mise à 12 francs, ne fut pas réputée brillante [1]. *Sainte Rogélia*, traduite et présentée *avant* elle, vint *après* et sa traductrice récolta l'épithète d' « émule » de Mme de Mallerais. Elle, qui avait traduit *Riverita* et *Maximina* entre 1919 et 1923 et qui, maîtresse d'espagnol depuis si longtemps, *sait* la langue qu'elle enseigne et dont elle est à même de rendre, en un français qui a fait ses preuves, les nuances les plus intimes ! Ainsi va le train des affaires humaines et, là comme ailleurs, il faut prendre les choses comme elles se présentent, sourire tout au plus, ne s'indigner jamais...

Camille PITOLLET.

A History of Spanish Literature, by ERNEST MÉRIMÉE, translated, revised and enlarged by S. GRISWOLD MORLEY. — *New York, Henry Holt and Company*, 1930, XV et 635 pp., 3 dollars 25 cents.

Voici la cinquième fois que le *Précis* de feu E. Mérimée est édité. Il parut en l'été de 1908 [2] et n'avait récolté que des louanges — voir, *p. ex. Le Siècle* (24 octobre 1908), le *Bulletin de la Société d'Études des Professeurs de Langues Méridionales*, n° 7 (mai-juillet 1908), p. 16, le *Bulletin Critique*, 1908, nos 17-18, p. 413, la *Revue Internationale de*

1. Peu de semaines après la publication de *Sainte Rogélia*, les exemplaires que nous en avons vus dans diverses librairies parisiennes portaient, qui 4e, qui 7e *édition*. Souhaitons à Mme « Philine Burnet » de toucher des honoraires en rapport avec cette vente rapide, qui confirmerait les dires du *Bulletin* cité plus haut, que *Sœur Rosalie* a « eu en France un franc succès ». Souhaitons le même « franc succès » aux diverses « retraductions » que l'on prépare, à la suite de celle de la *Sœur Saint-Sulpice*, et qui, sans doute, représenteront autant de nouveautés sur l'Espagne pour nos faiseurs parisiens de gloire littéraire au jour le jour.

2. En un vol. in.-18 de XIX et 525 pp. Le *Catalogue de l'Enseignement Secondaire* de la maison Garnier pour l'année scolaire 1909-10 l'annonce toujours comme devant paraître « en octobre 1907 ».

Digitized by Google

l'Enseignement, 15 septembre 1909; p. 286-287, l'*Archiv* de Morf et Brandl, t. CXXI (1908), p. 239, *La Cultura*, de Bonghi, 15 juillet 1908, *Cultura Española*, mai 1908, p. 514-515, la *Revista de Archivos*, t. XVIII (1908), p. 494-495, *etc.* —, quand, dans la *Revue Hispanique*, t. XVIII, feu R. Foulché-Delbosc publia sur lui cette « *vernichtende Kritik* [1] » de 41 pages dont les vieux hispanistes conservent certainement le souvenir terrifiant. M. Griswold Morley ne cite pas, dans sa *Préface*, la version espagnole du *Précis* — il en eût trouvé la mention dans la *Bibliographie* de la *Revista de Filología Española* — que donna, à Santiago de Chile, in-8° de XIV et 460 pp., E. Nercasseau y Morán et il ne semble pas non plus s'être aperçu qu'une bonne part du volume était passée, purement et simplement, dans une *Histoire* de la littérature espagnole qu'il n'a pas citée, en 4 tomes, parue à Madrid en 1915-1917, par D. A. Salcedo Ruiz : *La Literatura española*. Laissons ces détails et abordons tout de suite le vif du sujet.

Il y a diverses façons de concevoir un *Manuel* comme celui-ci. Puisqu'on l'a voulu — ainsi est-il déclaré au *prologue* de 1908 —, de nature pédagogique, il n'y a qu'à s'incliner devant les critères pédagogique qui l'informent. Nous verrons plus loin de quelle « pédagogie » il s'agit. Les critères érudits eussent dicté une autre rédaction, c'est évident. Et il y avait, tout de même, une manière de concilier « pédagogie » et « érudition », dont le volume de M. G. Lanson sur la littérature française, paru en 1894 et qui a connu (et connaît encore) un si merveilleux succès, fournissait le modèle, fort bien suivi par A. Bossert dans sa *Littérature allemande* de 1901. M. E. Mérimée, quand il livra au public ce travail, avait derrière lui une longue — une très longue carrière enseignante, consacrée uniquement à la préparation de futurs maîtres secondaires d'espagnol, dans la seule Université où existât alors un enseignement du castillan. Nous avons été son élève deux années à Toulouse, en qualité de boursier et l'y avons vu au travail. Que de loisirs, en ces temps bénis ! On ne peut prétendre que les deux ou trois heures de cours hebdomadaires eussent suffi à absorber l'activité d'un maître. Il avait donc toutes possibilités de se préparer, longuement, posément, à ce *magnum opus* qui faisait si défaut chez nous. Ni Malmontet (1810), ni Sismondi (1813), ni Anaya (1818), ni Liaño (1818), ni Lefranc (1843), ni de Puibusque (1843), ni Foster (1851), ni Baret (1863) ne signifiaient rien de sérieux et je passe ceux qui parurent après Baret, ou composés pour des lecteurs étrangers et traduits en notre langue, ou destinés surtout à des philologues. Seule la version française de Fitzmaurice-Kelly, parue en 1904 chez A. Colin,

1. Expression du défunt hispaniste bavarois A.-L. Stiefel en 1909, au t. IX, fascicule II, des *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte* de Max Koch, p. 270. « *Mérimées Autorität* — écrivait Stiefel — *ist durch die vernichtende Kritik, die Foulché-Delbosc an seinem « Précis » übt, sehr erschüttert* ». Et il exalte Foulché comme étant « *ebenso scharfsinnig, wie vorsichtig und gründlich* ».

Digitized by Google

réunissait les principales qualités requises et il n'est que trop évident que Mérimée a adroitement utilisé ce livre, dans la version espagnole duquel — elle avait paru à Madrid en 1901 —, on lui faisait deux délicats compliments, p. 259, *note* et p. 403, *note*. Mais qu'en dépit de ce devancier immédiat, il ait accumulé tant et de si grossières erreurs dans ce *Précis*, c'est là chose que ne s'expliqueront jamais ceux qui, comme nous, n'ont pas connu la façon de travailler de ce grand amateur, de ce bourgeois à la mentalité étroite en dépit d'un libéralisme de surface, de cet épicurien qui sut toujours mettre délicatement en pratique l'éternelle et facile philosophie du *carpe diem*. Les corrections de Foulché-Delbosc resteront comme l'irrécusable preuve de ce que l'on avance ici. Et il faut insister encore sur ce point : qu'ayant eu, depuis 1908, *quinze années* pour refaire et mettre au net un travail partiellement manqué, Mérimée, après avoir donné sur la fin de 1922, une édition remaniée de son livre, y a laissé tant de bévues grossières que « la somme des erreurs corrigées se monte à plusieurs centaines. La plupart sont des dates — six et plus, parfois, dans une seule page — et il en est d'autres, importantes, sur le chiffre des auteurs, des pieces, des parties, des volumes, des éditions, *etc.*, d'une œuvre (comparez par exemple, les pages sur les *Cancioneros*). D'autres roulent sur les titres des livres ; quelques-unes sont dans la citation des textes ; certaines, dans les noms des auteurs, outre d'innombrables corrections orthographiques à chacun de ces cas. En outre, la traduction anglaise corrige des erreurs qui, si elles ne l'étaient pas précisément en 1922, le sont aujourdui... Enfin, dans un autre ordre d'idées, elle corrige aussi des appréciations de l'original qui sont également erronées actuellement — erreurs réellement *de fait* — à la lumière d'études récentes... Beaucoup d'autres affirmations et d'opinions plus ou moins problématiques, de l'original, maintenues dans le texte de la traduction, sont soulignées par d'opportunes *notes* critiques, ou d'information.... La révision comprend aussi de légères altérations dans la disposition du matériel et d'autres corrections moindres, y compris de nombreux changements dans l'ordre de mention des auteurs et des œuvres, des transpositions de phrases et de paragraphes, *etc.*... Pour ce qui est du travail d'amplification..., il comprend une partie d'additions moindres, des noms d'auteurs, des titres d'œuvres, des titres et sommaires de chapitres, des traductions anglaises — quelques-unes indiquées dans le texte, la plupart en *notes* — et différentes phrases et paragraphes. Les additions les plus importantes ont lieu dans les résumés historiques qui précèdent les diverses époques littéraires, sous forme de paragraphes et de pages nouvelles, en particulier au sujet des littératures européennes contemporaines des époques racontées, y compris la littérature anglaise, qui était à peine représentée dans le texte. Une fort importante adjonction, c'est celle des nombreuses et copieuses *notes* bibliographiques à travers tout le texte, amplifiant celles de l'original et bien des fois nouvelles. Elles comprennent les principales éditions et une liste de critique choisie. Cette partie du travail est complétée par une abondante bibliogra-

Digitized by Google

phie générale, à la fin du livre, convenablement classée (pp. 599-608). Finalement, la période contemporaine a été augmentée et complétée. L'œuvre littéraire des écrivivains déjà cités dans le *Précis* est continuée jusqu'à ces dernières années. Et le tableau de la littérature de cette période est complété par le fait qu'on y a admis les noms les plus représentatifs de l'heure actuelle [1] ».

En 1922, Mérimée, non seulement s'était efforcé — c'était chose aisée, puisqu'on les lui indiquait, page par page — de corriger ses plus grossières erreurs, mais il avait tenté de mettre son volume à ce qu'il croyait être le point de la science. Résidant à Madrid depuis sa mise à la retraite — il y était logé *gratis* à l'Institut de la rue du Marquis de la Ensenada —, il y disposait de toutes les sources d'information, bibliographiques et autres. De plus, l'apparition, dans l'intervalle, d'importantes *Histoires* de la Littérature espagnole — Cejador en 16 volumes, de 1915 à 1921 ; les diverses rééditions, corrigées et augmentées de Fitzmaurice-Kelly, dont le *Manuel*, paru en 1898, était devenu, par manque d'autre, une sorte de *Standard handbook* dans les pays de langue anglaise et les nations latines, en particulier — lui rendaient la besogne aisée. Si l'on examine d'un peu près cette refonte de 1922 du *Précis*, on constate qu'elle comporte près de 150 pages de plus que l'édition originale, que l'auteur avait réimprimée *sans changements* en 1918. Ces accroissements portent surtout sur la période contemporaine. Antonio Machado, E. Díez-Canedo, E. Marquina, Ricardo León, Eduardo Ortega y Gasset, Bobadilla y figurent enfin. On y trouve « même » les noms d'Insúa et de Hoyos y Vinent, alors dans toute la ferveur de leur *sicalipsis*, héritée de Trigo ! Audace sans doute grande. Benavente, les frères Quintero, Galdos, Blasco Ibáñez, Baroja, Valle-Inclán y sont un peu moins parcimonieusement mentionnés, ainsi que quelques philosophes, orateurs et critiques. La conclusion de 1908 est remaniée, aussi. Mais pas de bibliographie sérieuse, méthodique... sous le prétexte badin qu'elle a été faite par d'autres. Et, toujours, la même capricieuse énumération d'œuvres et de noms, sans valeur dans un ouvrage de ce genre, dont il eût cent fois mieux valu supprimer les monotones énonciations en faveur d'assez longues citations de textes, d'analyses aussi d'ouvrages essentiels, si utiles à l'étudiant, qui, sachant *moins*, eût *mieux* su, si, bien guidé et amené à juger par lui-même, il eût, de la sorte senti plus profondement et se fût moins entraîné à retenir des formules... Mais c'en est trop déjà. Voyons ce qui reste à critiquer de cette refonte nouvelle, à laquelle l'auteur nous dit qu'ont collaboré quantité d'hispanistes, entres autres MM. Erasmo Buceta, Robert K. Spaulding, Mildred Stapley Byne, G. Cirot, Aubrey F. G. Bell, Miguel Artigas, César Barja, R. Schevill, les secrétaires du

1. Nous empruntons ces indications à l'article de D. César Barja, de l'Université de Californie à *Los Angeles*, dans la Revue : *Hispania*, de février 1931, p. 77-80.

Digitized by Google

Centro de Estudios Hispanicos, etc. [1]. Nous n'indiquerons, pour ne pas être prolixe, que le plus essentiel, page par page.

P. 4, *Asturica Augusta*, sans virgule séparative ; p. 5, il était inutile de répéter deux fois encore (p. 150 et 158) cette indication relative au Portugal ; p. 6, les « traits généraux » des diverses provinces d'Espagne énumérés ici et qui, d'ailleurs, comme on se hâte de le dire, « ne sont particuliers à l'Espagne », doivent-ils être appliqués à Calderón, défini p. 382, « le plus parfait représentant de la race » ? ; *ibid.*, *saudade* et non *saudades* ; p. 7, qu'est-ce que « l'âme espagnole » ? ; p. 10, le catalan n'est pas « allié de près au provençal du Sud de la France », c'est une vieille erreur depuis longtemps réfutée ; p. 11, l'affirmation sur les « parlers régionaux d'Espagne » qui « tombèrent peu à peu à l'état de patois » est, sous cette forme absolue, inexacte ; *ibid.*, *Ile-de-France*, et non *Île de France* ; *ibid.*, *note 1*, il fallait citer la *seconde édition* (1929) de *Los Origenes del Español*, corrigée et augmentée ; *ibid.*, note 2, il fallait dire que c'est à la *XVe édition* (Madrid, 1925, XXII et 1276 pp. in-fo) que l'Académie a dénommé son *diccionario*, non plus *castellano*, mais *español* ; p. 18, parler d'une conversion des Wisigoths au « catholicisme » en 589, est ridicule ; *saint Jacques le Majeur* serait mieux appelé *saint James the Elder* que *saint James the Greater* ; p. 22, *note 1*, après *Porter*, une virgule ; *ibid.*, p. 3, il fallait dire que le fameux devant d'autel de Silos est maintenant au musée (restauré) de Burgos, dans l'*Arco de Santa Maria* ; p. 23, la *Catedral Vieja* de Salamanque devait être désignée ainsi, en espagnol : p. 26, on s'étonne que le traducteur ait supprimé la mention de l'*Apocalypse de Beatus* (*Précis*, p. 28 ; cf. mon article, *Mercure de France*, 15 octobre 1923) ; p. 26, pourquoi mal accentuer, ici et ailleurs, le titre du *Poème du Cid* (*Cantar de Mio*) (pour : *Mio*) *Cid*) ? ; p. 26, « *Sr. Cejador* » repose dans le Seigeur depuis 1926 et n'est plus « *señor* » du tout ; p. 29, *note 2*, on a oublié le) après *3rd. ed.* ; p. 42, on serait curieux de connaître d'un peu près ces « hommes qui, longtemps, viendront cueillir la fleur de la poésie dans le jardin de Berceo » ; p. 43, pourquoi le *Tesoretto* de Latini, cité inexactement sous la forme : *Tesoro*, l'est-il sous un titre français pp. 62, 66 et 85 ? ; p. 48, *note 2*, *Foulché-Delbosc* et non *Delvosc* ; p. 49, la *Razón de amor* est appelée un peu plus bas *Razón feyta d'amor*, puis,

1. P. 601 de son ouvrage, M. Griswold Morley cite rapidement — parmi les auteurs d'*Histoires* analogues à celle-ci — l'*Historia de la Literatura Española* de son collègue de l'Université de Pensylvanie, M. Romera Navarro, parue en 1928 chez D. C. Heath and Cy sur XVIII et 701 pp., comme étant simplement un « *general survey, with some plot-analyses* ». C'est trop peu dire. L'ouvrage vaut infiniment mieux que cette dédaigneuse définition. L'auteur, quant à lui, déclare avoir reçu l'aide de MM. M. A. Buchanan, Hayward Keniston, A. Castro, F. Rodríguez Marín, A. Gil Albacete, R. Schevill, E. C. Hills, A. Green, J. Padín, feu H. A. Rennert et J. P. Wickersham Crawford. Ni un de plus, ni un de moins ! *Tantæ molis erat...*

Digitized by Google

p. 52, de nouveaau, comme on le fait habituellement, *Razón de Amor* ; p. 55, croirait-on qu'il fût possible de parler, au XIIIe de siècle, d'une « bourgeoisie » — *sic*, en français ! — espagnole, que l'on voit réapparaître p. 142 ? Ne valait-il pas mieux employer l'expression *middle classes*, comme, d'ailleurs, deux fois à la p. 56 ? ; p. 57, comme exemple de l'influence du « Midi français » sur l'Espagne, on cite le nom de Thibaut de Champagne...., sans doute parce qu'il fut roi de Navarre ; p. 62, *ajedrez* et non *açedrez* ; p. 64, on aimerait un peu plus de précision sur les « quatre versions présentes de la *tercera Crónica General* » (cf. p. 71, 133 et 181) ; p. 72, pourquoi orthographier ici *Maynet* la chanson de geste (*cf. Romania*, IV, 305) qui a été convenablement orthographiée pp. 27 et 31 ? ; p. 87, « Mme C. Michaëlis de Vasconcellos » repose également dans le Seigneur — c'était d'ailleurs une *Frau* — depuis 1926 ; p. 96, à propos de Bernat Metge, citer la volumineuse étude linguistique d'A. Par : *Sintaxi catalana segons los escrits en prosa de Bernat Metge* (Barcelona, 1923); p. 99, *Erasmus* serait né ici en 1465, mais, page 155, *Erasmus* serait né en 1466, comme p. 157 ; p. 100, pourquoi pas un mot des littératures anglaise et allemande ?; p. 103, lire: *to that* ; p. 104, il est bien de citer l'édition de 1873, Madrid, des *Origenes* de Mayáns (graphié : *Mayans*) avec *prologue* de Hartzenbusch, mais pourquoi l'avoir omise où il fallait, p. 447 ? ; p 110, l' « *abstracteur de quintessence* » qu'aurait été (*Précis*, p. 132) Juan de Mena devient ici un quelconque Coty, « *distiller of essences* » ? ; p. 113, *coterie* et non *côterie* ; p. 115, que vient faire ce « *his own classic* » pour traduire l'expression : *ce recueil*, p. 138 du *Précis* ? ; p. 117, lire : *viajes* [1]. *El Victorial*.... ; p. 124, la bibliographie de Jorge Manrique et des *coplas* est trop incomplète ; p. 128, *note* 1, *diversas* et non *diuersas*, puisque l'on écrit *de nuevo* ; p. 129, savourons ce couplet sur « l'éternelle, inutile plainte des opprimés », si bien à la mode du jour pour l'Espagne de 1931 ! ; p. 135, *id.* sur « l'Espagne, chevaleresque et passionnée », pour laquelle « *M. Brunetière* » viendra, p. 138, à la rescousse et renvoyons à la page 593, *note* 1, où il n'est plus question que de « F. Brunetière » ; *ibid.*, *note* 3, *Prefacio* et non *Prefácio* ; p. 136, « *don Alfonso* », puis « *D. Affonso* » : chut ! *de mortuis nihil nisi*... ; *ibid.*, *note* 1, *p. 110* et non p. *111* ; p. 138, pourquoi parler de « Spanish *aubade* » en français ? ; p. 140, *Curial y Güelfa*, en castillan, non *Guelfa*, qui est catalan et il eût fallu signaler la récente étude linguistique d'A. Par sur le roman : « *Curial e Guelfa* », *Notes lingüistiques y d'estil* (Barcelona, 1928) ; d'ailleurs Par a — il eût fallu le dire, *note* 1 — édité en 1928 ce roman, avec R. Miquel y Planas, dans la *Biblioteca*

1. Le *Précis* (p. 210) disait : « *la malice* ». A la p. suivante, on y parle d'« *une foule de comedias* » fondées sur les récits des romances : M. Griswold Morley traduit par « *numberless comedias* ». P. 204, *La Lozana Andaluza* est traduit : *The Jaunty Andalusian Girl*. On eût attendu : *The Sprightly*... D'ailleurs il règne, dans ce volume, un éclectisme d'amateur dans la traduction des titres.

Digitized by Google

catalana ; *ibid.*, *note* 4, il eût fallu au moins mentionner la *Celestina* allemande de Cristof Wirsung : voir mes *Contributions à l'étude de l'hispanisme de G. E. Lessing*, p. 223, *note* 1, ainsi que la précieuse *Contribución al estudio bibliográfico de la Celestina*, de J. Givanel Mas (Madrid, 1921) ; d'autre part, il importait de fondre dans cette *note* ce que l'on trouve p. 159 et p. 290, *note* 1 ; p. 143, savourons, également, cette fleur de rhétorique, à l'usage des « cours publics » dont nos Universités conservent le peu glorieux privilège : « *la chevalerie d'Amadis est morte au couteau du ridicule* »... *Le voilà, ce poignard qui, du sang de son maître* .. Du moins le « couteau » n'était pas dans le texte du *Précis!* ; *ibid.*, *note* 2 à la p. 142, lire : *Gerarda*, *in* et non : *Gerarda* ; *in*.... ; *ibid.*, *note* 3, le titre de l'ouvrage de P. Mazzei cité là n'avait pas besoin d'être répété en entier p. 210, *note* 3 ; p. 145 : *il is remarkable*, etc. : cela n'est « remarquable » que pour qui ignore le vrai esprit de l'Espagne ; p. 150, c'est une grosse exagération que de prétendre ainsi que l'Espagne du XVIe siècle ait été « un vaste musée » : les témoignages précis de voyageurs étrangers sont assez nets ; p. 156, parmi ces Italiens « d'un type maniéré », sans doute faut-il compter aussi Tansillo, cité p. 162 ? ; *ibid.*, « l'orgueil castillan » qui « supportait mal la supériorité de l'Italie », fait ici sa première apparition : nous aurons lieu de le trouver plus loin, à d'autres sauces ; *ibid.*, retenons ceci, que « depuis le XVIe siècle, l'Espagne n'a rien créé de neuf » ; p. 137, au XVIe siècle, en Espagne, on « ne semblait pas être informé de l'existence de grands écrivains français », on « ferma la porte à la France au moment où le Grand Siècle de celle-ci était proche ». Fort bien — encore que ce ne soit qu'une exagération —, mais comment se fait-il alors que, p. 197, on proclame « la vaste diffusion des anciens romans français » dans la Péninsule à la même époque, puis que, p. 218, on concède que l'Espagne n'a emprunté que « peu de chose » à la France ? ; *ibid.*, *Cléopître* et non *Cléopatre* ; p. 158, *Istorie fiorentine*, non *fiorentini* ; p. 159, pourquoi pas un mot de l'Allemagne (cf. A. Schneider, *Spaniens Anteil an der deutschen Literatur des 16. und 17. Jahrhunderts*, Strassburg, 1898 et les adjonctions de Farinelli dans la *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, 1899, XIII, 413-445) ? Pour l'Italie, il y avait lieu de citer H. Vaganay dans la *Revue Hispanique*, 1902 (IX), 1903 (X), 1904 (XI), 1905 (XII) et 1910 (XXIII). Il faut aussi ajouter, sur l'influence de Shakespeare en Espagne, le travail de M. Alfonso Par : *Contribución a la bibliografía española de Shakespeare*, paru en mars 1930 comme no 7 des *Publicationes del Instituto del Teatro Nacional* (Barcelona, 144 pp. in-16) ; p. 161, à propos de cette épître de Boscán à Hurtado de Mendoza, il fallait renvoyer à la p. 165 ; p. 162, *tercetos* sera, d'autres fois, remplacé par *tiercets* et même par *tercets* : bizarre variété ; p. 163, tout ce qui est dit ici des amours de Garcilaso a besoin d'être précisé en présence des données de l'article : *The loves of Garcilaso*, par J. Entwistle, de l'Université de Glasgow, dans *Hispania*, 1930, pp. 377-388 ; p. 164, *Fábula* et non *Fabula* : p. 166, il est dit p. 169 et 195 que le traducteur d'Olivier de la Marche (en particulier du *Chevalier délibéré*) est

Digitized by Google

Jiménez de Urrea et, ici, on cite comme son traducteur Charles-Quint, pour *Le Chevalier délibéré* : que ne lisait-on, avant de commettre cette dernière affirmation si téméraire, la p. 185 de la version allemande (éditée par Hämel, Heidelberg, 1925) de *l'History* de Fitzmaurice-Kelly ! ; *ibid.*, évidemment si Gatierre de Cetina fut « poignardé » (*stabbed*) en 1554, il ne pouvait plus être en vie en 1557 : pourquoi n'avoir pas dit simplement qu'il avait été « gravement blessé », comme on le trouve exactement dans Hurtado et González-Palencia, 2e éd. (1925), p. 314 ? ; p. 167, voici une affaire de transfusion du sang, au XVIe siècle (*cf.* p. 389, pour une autre, au XVIIIe siècle, cette fois), bien étrange et qui ne rime guère avec ce qu'on lira p. 216 sur « la précoce promesse de la poésie lyrique » : a-t-on donc oublié les grands lyriques de ce temps-là, Jean de la Croix, Louis de León et les autres ? ; p. 170, pourquoi, deux fois, *cancionero*, avec une minuscule ? ; *ibid.*, *note* 6 à la p. 169, ce *Catálogo*, de D. Domingo García Peres sera de nouveau cité, mais avec un titre différent, p. 387, *note* 2, le titre exact étant : « *Catálogo de los autores portugueses que escribieron en castellano* » (Madrid, 1890), et non, comme écrivent Hurtado et González Palencia (*éd. cit.*, p. 290) : *Bibliografía de escritores portugueses qué escriben en castellano*, par « Garcia Pérez » ; p. 271, pourquoi, deux fois, *laisse*, en français ? L'anglais n'a-t-il donc pas le mot *strophes*, ou *stanzas* ? ; p. 172, « *in all parts of the world* » est tout de même un peu fort : le *Précis* dit : *ça et là* (p. 204) ; p. 173, *note* 1, *1920* et non *1620*, naturellement ; p. 175, pourquoi diable traduire *romances de germanía* par *r.* « *of thuggery* », mot hindoustani qui est, d'ailleurs, un contresens, au lieu de *r.* « *of roguery* » ? ; p. 176, *note* 5 à la p. 175, *Romanzen-Poesie* et non *poesie* ; p. 177, ces divagations sur les *romances* eussent dû être retouchées et la *note* 1 ne suffit pas, comme correctif ; p. 179, voici de nouveau — *ecce iterum Crispinus !* — l'« orgueil castillan », en compagnie, cette fois, de la « mélancolie galicienne », de la « *gaieté andalouse* » et de « l'esprit d'aventure méditerranéen » : sommes-nous à Toulouse, au cours public, A. D. 1900, ou aux *U. S. A.*, en 1930 ? ; p. 180, suffit-il de dire que le *romancero* a exercé une influence sur la littérature « de l'Allemagne », sans plus ? On aimerait à être mieux fixé ; p. 187, pourquoi ne pas avoir donné le titre complet : *Libro de los Inventores del Marear y de sesenta Trabajos que ay en las Galeras* ? ; p. 188, *of his days* et non *day* ; *ibid.*, pourquoi les « défauts » de Sénèque et de Cicéron (*Précis*, p. 219) sont-ils devenus de la « faiblesse » (*weakness*) ? Ce qui n'empêche pas de vanter, p. 269, l' « éloquence véritablement cicéronienne » de Granada ; *ibid.*, *hablista* et non *hablistan* ; p. 189, pourquoi répéter, p. 191, *note* 1, en entier la mention, à la *note*, de l'article de M. Bataillon ? ; p. 191, « l'orgueil vraiment espagnol », et non plus seulement « castillan »[1] ; p. 194, il eût fallu parler avec plus de précision « de l'ouvrage en italien sur Colomb publié à Venise en 1571 »,

1. P. 283, l'Espagne a tenu, au XVIe siècle, « une place honorable dans chacune des branches du savoir ».

Digitized by Google

sous le nom de Fernando Colón : *cf.* sur ce livre Carlos Pereyra : *Historia de América Española*, t. I (Madrid, 1920), p. 44, *note* 1 ; *ibid.*, *note* 1, cette mention de « H. Thomas », sans plus, est insuffisante et, puisqu'on lui consacre la *note* 4 de la p. 196, inutile ; en outre, pourquoi n'avoir indiqué que p. 218, *note* 2, le lieu et la date de parution ? Et que peut bien être « une Nature vue de loin, comme à travers les fenêtres de l'Alcázar de Tolède » et qu'a de commun le paysage qu'on y découvre avec celui de la *Diana* et des *Églogues* de Garcilaso ? ; p. 202, ce qui est dit là du « zénith de l'Age d'or » est immédiatement contredit, p. suivante, par « l'état moral et économique non satisfaisant » de la Société espagnole à cette époque, puis p. 216 ; *ibid.*, *note* 1, le titre du travail de Moldenhauer est mal donné, c'est : *Spanische Zensur und Schelmenroman*, je le citais dans mon éd. du *Lazarillo*, 1928, p. 5, *note* 1 ; p. 203, la *sopa boba* n'était pas « distribuée dans *tous* les monastères » ; *ibid.*, *note* 1, *Poesias varias* et non *barias* ; p. 204, évidemment c'est une faute d'impression qui fait mourir Villalón « après 2558 » (1558) ; p. 205, le chapitre sur le *Lazarillo* est insuffisant, la question de la première édition n'est pas examinée (p. 202) sérieusement : p. 207, *note* 1, M. G. M. pourra lire, sur *Le théâtre Espagnol* qu'il cite la notre critique, ici même, t. LXIII, p. 349-368 et t. LXV, p. 190-194 ; p. 208, *note* 1, tout ceci est bien peu méthodique, surtout en vue du texte de la p. 205, *note* 1 ; p. 214, *visitação* et non *visitacão* ; p. 216, ce qui est dit ici de la lente décadence du genre épique est nettement contredit p. 241 et affirmer que les promesses anciennes de la poésie lyrique n'aboutirent à rien, c'est ignorer le débordant lyrisme de Lope et Calderón, pour ne citer que les deux plus connus ; p. 217, définir le gongorisme et le conceptisme « un double fléau » puis, p. 232, « une maladie profondément enracinée » et continuer p. 233-234 ces lamentations, pour les reprendre encore p. 274 et p. 280, c'est accuser, une fois de plus, un étroit classicisme en même temps qu'une totale incompréhension de l'évolution des genres littéraires ; *ibid.*, on admirera cette conception de la lutte, en France, entre « l'esprit de liberté » et la « nécessité de maintenir l'ordre » ; p. 219, *note* 2 à la p. 218, l'*Archiv* s'appelle exactement : *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* ; p. 221, *note* 1, que vient faire ici le petit recueil insignifiant de Bonilla et ne valait-il pas mieux signaler à la place la *Colección de Poesias Liricas* (1. *Poetas de los siglos XV-XVIII*) publiée en 1875 à Leipzig chez F. A. Brockhaus par Carolina Michaëlis ? ; p. 223, Luis de León « ne sera jamais surpassé par aucun poète espagnol » : ce jugement classe la compréhension de l'auteur ; p. 224, cette caractéristique des « Andalous » et des « Castillans » n'est qu'un très vieux cliché ; *ibid.*, *note* 1, *Asensio* et non *Asenio* ; p. 225, l'auteur oublie sans doute, lorsqu'il parle de la « lyre castillane » d'Herrera, qu'il vient de mettre en opposition les Andalous et les Castillans : p. 228, les compositions poétiques de Góngora « éparses de toutes parts » : un des trop nombreux clichés chers à Mérimée ; *ibid.*, que Góngora ait été, dans sa première manière, « satisfait d'être un ingénieux disciple

Digitized by Google

d'Herrera », voilà qui détruit l'affirmation de la p. 229, déclarant que le gongorisme « peut être trouvé dans Herrera presque complètement développé » ; p. 230, pourquoi citer l'*Antidoto*, qui est de 1618, après le *Discurso*, de 1624 ? ; p. 232, *note* 1, pourquoi citer avec tant d'imprécision l'édition de Góngora par la *Revista de Occidente* ? ; p. 236, l' « enviable position » des frères Argensola, leur « pure et chaste diction »: autant de très vieux clichés, de nouveau ; p. 237, *note* 6, cette indication fait double emploi avec celle p. 275, *note* 1 ; p. 238, Mérimée semble être convaincu que les gens qui occupent « de hauts postes » n'ont pas de loisirs pour composer toute sorte de choses frivoles, en particulier des poèmes : oubliait-il Claudel ? ; p. 239, on ne s'attendait pas à voir resservie ici la *patraña* depuis longtemps réfutée du « portrait » de Cervantes par Jáuregui ; p. 241, derechef « l'orgueil castillan », immédiatement suivi de « l'orgueil épique de la race » ; *ibid.*, ces *quatre groupes* qui en font, en réalité, *cinq* sont chose cocasse ; p. 242, « tous » les contemporains de Virués : c'est là un peu s'avancer ; « les gemmes de la couronne » de Lope : s'il fallait relever tous ces clichés, nous n'en finirions pas ; p. 244, pourquoi répéter ce qui a été dit déjà, p. 198, de ce *Caballero Assisio*, ou *Asisio* ? ; *ibid.*, cette fois, ce n'est plus l'orgueil castillan mais la « vanité espagnole », avec l' « usuelle négligence de forme » : p. 245, ce seul titre : *el jurado de Córdoba*, eût du faire comprendre qu'il ne s'agissait pas — comme on l'explique p. 334, *note* 2, — seulement et uniquement d' « un membre des deux corps de gouvernement de la cité de Tolède », dont le second — celui des *regidores* — n'était pas non plus spécial à cette ville ; p. 247, Mérimée aurait dû se souvenir plus souvent que tant de sèches énumérations d'œuvres et d'auteurs étaient « fatigantes » ; *ibid.*, *note* 5, il existe, sur l'*Araucana*, un travail *capital*, que l'on s'acharne à ne pas citer et que son auteur, professeur de littérature étrangère à l'Université de Rennes, A. Nicolas, a dédié en septembre 1868, à la mémoire du duc de Rivas, avant de le publier, à Paris, en deux tomes, chez Delagrave (1868 et 1869) : *L'Auraucana, poème épique espagnol... traduit complètement pour la première fois en français, avec une Introduction, des Notes et un Catalogue Raisonné des poésies narratives en Espagne.* L'*Introduction*, de CCCXII pages, est un modèle d'érudition et de bon goût critique ; dans cette *Introduction*, il y a, p. CCXCVIII et suivantes, une longue analyse de la *Raquel* de Luis de Ulloa, qui est citée ici, p. 246, sans références critiques ; ajoutons que le travail de Boyer, cité dans cette *note*, est mal transcrit — il s'intitule : *Étude littéraire sur l'A. d'Ercilla* — et qu'il eût fallu mentionner la très importante édition de *Morceaux choisis* de l'*Araucana* par J. Ducamin, Paris, 1900 ; p. 254, *poético* et non *poética* et pourquoi citer *F. A.* Wulff, puis *F.* Wulff, comme si c'étaient deux personnages distincts ? ; *ibid.*, *note* 3, c'est ici qu'il fallait citer — et non p. 353, *note* 1 — H. J. Chaytor, qui a réimprimé *intégralement* l'*Arte Nuevo* (en renvoyant, sur cet ouvrage de Chaytor, au *Bull. of Sp. Studies*, III (1926), 144-145, à la *Modern Language Review*, XXI (1926), 467 et à J. F. Montesinos, *Rev. de Fil.*

Digitized by Google

Esp., 1928, 198-199) ; p. 256, *note* 3. Évidemment, cette *note* est transcrite à l'étourdie de Hurtado et González Palencia, p. 438, nº 284, mais encore faudrait-il procéder moins écolièrement. Qu'est-ce que « *E. Fueter, Historiographie, p. 276* » ? Un ouvrage allemand ? On ne devine pas, sous ce copiage hâtif, l'ouvrage français, paru à Paris en 1914 : *Histoire de l'Historiographie moderne !* (même observation pour la *note* 1 de la p. 259, transcrite partiellement de l'ouvrage espagnol, nº 293, même page) ; p. 263, cette déclaration des lignes 14-16 avait-elle besoin d'être répétée p. 265, lignes 3-5 à partir du bas de la p. ? ; *ibid.*, *note* 2, ajouter : E. Allison Peers, *Ramón Lull, a Biography* (London, 1929, XVIII-454 pp.) ; p. 265, *note* 1, pourquoi donner si incomplet le titre de l'ouvrage de Zimmels, où il faut *Hebräus* et non *Hebraus* ? Cette bibliographie est d'ailleurs trop sommaire : voir version allemande de Fitzmaurice-Kelly, p. 506, *s. v. Abrabanel* (Judas) ; p. 265, le *Précis* disait, p. 299, qu'on estimait à 3.000 les œuvres des « écrivains pieux » du XVIe siècle espagnol, mais ajoutait prudemment : *les a-t-on bien comptées* ? M. G. M. supprime la restriction et semble adopter ce chiffre fantastique ! ; p. 266, *note* 1, ajouter, de Jean Baruzi : *Aphorismes de saint Jean de la Croix* (Bordeaux et Paris, 1924) ; p. 267, on admirera, sur sainte Thérèse, cette phrase peu compromettante : « quant à l'action réciproque du physique et du spirituel, elle ne peut ni être niée, ni être déterminée scientifiquement dans ses limites et sa force ». Il manque, d'ailleurs, à la bibliographie de sainte Thérèse la mention du beau livre de l'abbé R. Hoornaert sur *Sainte Thérèse écrivain, son Milieu, ses Facultés, son Œuvre* (Paris, Lille, Bruges, 1922) et du dévotieux chapitre que lui dédia le gérant de notre *Casa Velazquez* à Madrid, M. Legendre, dans sa *Littérature Espagnole* (Paris, 1930), p. 69-84 (mais M. Legendre n'est pas au courant de la question du sonnet *A Cristo crucificado*, qu'il traduit, après d'autres, le croyant de la sainte) ; p. 268, *note* 1, on est surpris de cette référence : « *Rev. Filol. Esp.*, IX, 1922, 104, nº 11238. » Quelle malice ! A quoi bon aller chercher là le renvoi pur et simple au t. XI (1921), p. 50-51, de la *Revista de la Universidad* de Tegucigalpa, où le sonnet ci-dessus est attribué au Mexicain Juan Manuel de Guevara ? N'eût-il pas été plus simple d'y renvoyer directement ? ; p. 272, cette *Historia de la Reina Sabá* n'est — il fallait le dire — qu'une suite de sermons et n'eût-il pas été préférable de citer, d'Orozco, au lieu de cet ouvrage, ses *Siete Palabras*, où se trouve la plus ancienne apologie, connue dans un livre imprimé, de l'idiome castillan ? ; p. 275, *note* 1, ajouter le *Quevedo* (Paris, 1929) de M. R. Bouvier (*cf. Bulletin hispanique*, 1930, p. 300-301) et, à cause de son *Introduction*, la traduction italienne du *Buscón* par l'éminent hispanophile de Naples, A. Giannini : *Vita del Pitocco* (Roma, 1927) ; p. 277, on ne voit pas comment l'omission « des pauvres et des soldats » dans l'Enfer de Gómez de Quevedo est « bien espagnole » ; p. 278, Quevedo reste « au second rang »... dans la classification du professeur Mérimée ; p. 279, que ce soient surtout les lecteurs d'Outre-Rhin qui découvrent le génie de Gracián est une sot-

Digitized by Google

tise, basée sur Schopenhauer — qui n'est pas un public — : d'ailleurs on ne cite pas, à la *bibliographie*, les travaux de V. Bouiller sur Gracián dans le *Bulletin hispanique* — et, sur le thème : *Gracián et Nietzsche*, dans la *Revue de Litt. Comparée*, 1926, 381-401 — et l'enthousiaste *Préface* (voir sur elle mon article dans la *Renaissance d'Occident*, mai 1926) de Rouveyre aux *Pages caractéristiques* de Gracián (Paris, 1925) ; p. 281, Mérimée estime qu'en Espagne « la philosophie est considérée comme quantité négligeable par des spécialistes en la matière », puis, p. 282, que la « pauvreté » de l'Espagne en philosophie n'est qu' « apparente » et même, p. 570, « relative » ; *ibid.*, *note* 2, après tout ce que j'ai réuni sur Huarte p. 113-127 de mes *Contributions* à l'étude de l'hispanisme de Lessing, que ce livre reste ignoré ici, c'est bien un comble ! ; p. 283, *note* 5, la bibliographie de Pedro de Valencia est trop indigente ; p. 283, Luisa Sigea de Velasco « était fameuse par son érudition, ses poèmes latins et sa beauté » : ce serait le cas d'ajoujer : *last, but not the least* ; *ibid.*, *note* 2, *académica*, non *académico* ; p. 287, sur César Oudin et ses *Refranes* de 1605, il fallait renvoyer aux pp. 108 et suivantes de l'*Ambrosio de Salazar* de Morel-Fatio (Paris, 1901) ; *ibid.* *Tácito* et non *Tacito* ; p. 295, *note* 2, il est presque incroyable que soient ignorés les 3 volumes, indispensables, du *Catàleg de la Col.lecciò Cervàntica Bonsoms*, rédigé par J. Givanel à Barcelone, en 1916, 1919 et 1925, ainsi que *La Colección Cervántica de la Sociedad Hispánica de América*, par H. Seris (University of Illinois, 1918) ; de plus, lire : *errores cervantinos* et non *cervantinas* ; p. 297, le *golfe du Lion* est confondu avec un *golfe de Lyon* (*Gulf of Lyons*) ! ; p. 298, comparer cette énumération des « vingt-trente *comedias* » — en réalité, on en énumère 7 — de Cervantes avec celle donnée p. 300, *note* 3 ; p. 299, l'*Academia Selvage* est graphiée *Selvaje* p. 531, *note* 1 ; p. 301, le thème de *la gran Sultana* est tellement « sauvagement improbable » qu'elle est à base historique ! ; p. 304, il n'eût pas été superflu d'indiquer que l'*hospital de la Resurrección* était à Valladolid ; p. 306, *note* 2, pourquoi mentionner ici la réimpression de 1915 de *La Ruta de D. Quijote*, et, p. 592, l'édition originale, de 1905 ? ; p. 306, *note* 3, cette question de la prononciation ancienne de l'*x* est trop vite expédiée ; p. 307, *note* 1, la littérature sur « Avellaneda » est trop sommaire ; p. 308, tout ce qu'avance Mérimée sur l'interprétation du *Don Quichotte* [1] est risqué et, dans cette page en particulier, on peut fort bien admettre le succès de l'œuvre du seul point de vue du récit, sans arrière-pensée satirique, *etc.* ; p. 309, parler de la *loteria* au XVIe siècle, est sans doute un anachronisme ; *ibid*, *note* 3, la « brillante étude » d'Américo Castro a été discutée avec qnelque profondeur par M. Legendre, *op. cit.*, p. 63-68 ; p. 314, *note* 2, manque une) après 90 ; peut-être n'eût-il pas été superflu de dire un mot, dans

1. P. 143, il en vante « la mesure, le goût et l'élégance vraiment classiques » : ce serait à discuter. Mais, ici, c'est tout un livre qu'il faudrait écrire *et non est hic locus*.

Digitized by Google

le texte, des *Odas de Horacio* et des *Sucesos etc.*, cités dans cette *note* ; p. 322, *note* 2, de nouveau apparaît le *Théâtre Espagnol*, dont il a été question plus haut, à la remarque sur la p. 207 ; p. 330, le titre du recueil de 1608 n'est pas exact : c'est : *Doze comedias de quatro poetas naturales de la insigne y coronada ciudad de Valencia* (cf. H. Alpern, *La Tragedia par los Celos*, Paris, 1926, p. 13) ; *ibid.*, *note* 4, c'est *Felipe III* et non *Felipe II* ; p. 331, *note* 3, *Nachträge* et non *Nachtrage*, et pourquoi ne pas renvoyer ici à la traduction espagnole de Schack par E. de Mier (Madrid, 1885-87) en 5 vol. ? Elle est indiquée p. 603 ; p. 332, *note* 1, pour une fois qu'on cite les éditions de classiques espagnols de la *Collection Mérimée*, fallait-il choisir la plus grotesque de toutes, celles des *Mocedades* par Lacroix ? Il manque à cette liste le *Don Guillén de Castro. Ensayo de crítica bio-bibliográfica*, de feu R. Monner Sanz (Buenos Aires, 1913) ; p. 334, *note* 3, il manque le *Lope de Vega* de Marcel Carayon (voir *Bulletin Hispanique*, 1930, p. 294-296) ; p. 336, *Sarria* et non *Sarria* ; *ibid*, le mot *boucher* est inexact, le beau-père de Lope, Antonio de Guardo, était autre chose de plus élevé que simple débitant de viande (*abastecedor de las carnicerías, del pescado y de la sisa del tocino en la Corte*) ; *ibid.*, *Nevares Santoyo* et non *Santoya* ; Marta fut aveugle en 1626, puis folle en 1630 et mourut le 7 avril 1632, peu après avoir recouvré la raison ; p. 340, que signifient ces titres *en français* : *Roland*, *Renaud*, *Ogier*, *etc.* ? ; p. 341, ce rapprochement avec Balzac est, pour le moins, « drôlatique » ; *ibid.*, cette affirmation que « Lope n'étudia par l'histoire » est contredite 7 lignes plus bas, puis pp. 342, 344 et 347 ; elle est, d'ailleurs, téméraire ; *ibid*, *Peribañez* et non *Peribáñe* ; *ibid.*, *note* 1, le titre exact de la *Revue* est : *Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo del Ayuntamiento de Madrid* ; p. 342, humons d'une narine gourmande cette « riche saveur de l'inattendu » ; p. 343, la *comedia*, dans son ensemble, « fournit une vivante, pittoresque et complète peinture » de la vie espagnole : c'est pourquoi, p. 347, on affirme que « l'étude consciencieuse de la réalité et de la vie » semblent être « la moindre des préoccupations » des auteurs de *comedias* ; p. 344, *précieuse* et non *precièuse* ; *ibid.*, ajouter à la *note* 3, J. A. van Praag, *La Comedia espagnole aux Pays-Bas au XVIIe et au XVIIIe siècle* (Amsterdam, 1922) ; p. 348, ce chapitre sur Lope est digne d'un conférencier mondain, d'un professeur d'Université pour « cours publics » ; on n'y a pas soufflé mot de Lope poète lyrique, si bien mis en lumière par Romera-Navarro, *op. cit.* p. 311-312 ! Et les restrictions des pp. 345-347 témoignent d'une grande étroitesse d'esprit, en dépit des apparences ; p. 349, le résumé des indications du *Viaje Entretenido* sur les troupes dramatiques est fort inférieur à celui que donne Fitzmaurice-Kelly. Le *Précis*, p. 392, expliquait ainsi la *farándula* : « huit ou dix hommes, trois femmes ». M. G. M. traduit : « *three women, eight to ten* « *comedias* »... ». Qu'est-ce à dire ? Ne valait-il pas mieux donner exactement les « *ocho maneras de compañías y representantes* » qu'indique cet acteur espagnol du XVIe siècle ? ; *ibid.*, la description d'un *corral* est défectueuse : *cf.* Milton A. Buchanan, *At a spanish theatre in the seven-*

Digitized by Google

teenth century, dans *The University Monthly* (Toronto), avril et mai 1908 ; p. 350, de quelle *Amarilis* entend-t-on parler ? Il n'en est qu'une universellement connue, c'est Marta de Nevares Santoyo ; *ibid.*, pourquoi cet *even* (*that even display, etc.*)? Est-il donc défendu d'être « élégant », quand on n'est pas professeur à Toulouse, ou quelque chose d'analogue ? Il semble que ce soit souvent le contraire qui soit vrai ; p. 351, *note* 1, enfin voici *ABC* cité pour un article sur Tirso de Molina ! Mais cette citation était déjà dans Hurtado et González-Palencia, nº 463, p. 707 ! On ne trouvera, d'ailleurs, pas d'autre citation de ce journal, ni d'autres, où tant d'articles précieux restent enfouis, faute d'une bibliographie qui les consigne méthodiquement ; p. 352, *la Huerta de Juan Fernández* et les *Jardines del Duque de Lerma*, dont on parle ici vaguement, étaient une partie de l'ancien *Salón del Prado* et servaient de promenade publique : *cf.* R. Sepúlveda, *Madrid Viejo* (Madrid, 1888), p. 46 (*Las Verbenas*) ; p. 354, il fallait citer, sous la mention des pièces historiques de Tirso, sa trilogie sur les frères Pizarro : *Hazañas de los Pizarros*, en trois parties, dont la seconde : *Amazonas en las Indias*, est curieuse ; de même, parmi les pièces religieuses, celle sur Ruth : *La mejor espigadera* ; p. 355, voici, de nouveau, les Andalous, « séducteurs, poétiques et.... d'humeur volage » ! ; *ibid.*, *note* 1, le pauvre Barry, devenu ici arbitre dans une question jugée avant lui, a. du moins, été cause qu'une *deuxième*, puis (p. 357, *note* 1) une *troisième fois* fût citée la *Collection Mérimée*, mais le texte de Schrœder n'est pas exactement donné : c'est : *Die dramatischen Bearbeitungen der Don Juan = Sage in Spanien, Italien und Frankreich bis auf Molière einschliesslich* (cf. *Rev. Fil. Esp.*, 1914, 410-411) ; p. 356, « *of other men* » est d'un effet cocasse ; *ibid.*, *note* 1, n'était-ce pas ici qu'il fallait citer la thèse de doctorat de M. Ernest Martinenche ? ; p. 357, *note* 1, l'ouvrage de Monner Sanz sur Alarcón n'est qu'un recueil de conférences scolaires faites à Buenos Aires en 1914 sur « le dramaturge et le moraliste », peu de choses, et beaucoup d'à peu près ; p. 358, *Garci* et non *Garci* ; *ibid.*, le *Précis*, p. 401, déclarait : « quoi qu'en dise Voltaire, il est probable que, même sans la *Verdad*, nous aurions eu un Molière ». M. G. M. traduit : « *in spite of Voltaire's well known remark, it is probable*, etc. » Est-elle si « bien connue » que cela, la « remarque de Voltaire » ? Parions que bien des Américains l'ignorent. On sait qu'il est d'usage, chez certains, de qualifier de « bien connu » ce que la plupart ignorent ; p. 359, *note* 3, il paraît que, dans *Molière et le théâtre espagnol*, p. 99-106, M. Ernest Martinenche exagère la dette de Molière à l'endroit d'A. Hurtado de Mendoza dans *l'École des Maris*. Pourquoi ne pas avoir renvoyé aussi, par comparaison, au passage de feu G. Huszar (*Molière et l'Espagne*, Paris. 1907)? ; p. 360, l'*Orfeo* n'est pas si certainement qu'on l'assure de Pérez de Montalván : *cf.* mon article : *L'Orfeo est-il de Pérez de Montalván*, au nº 24 de *Vragen en Mededeelingen of het Gebied der Geschiedenis, Taal-en Letterkunde* (Arnhem) ; *ibid.*, ne fallait-il pas dire que Montalván avait perdu la raison dans ses dernières années ? ; p. 362, ajouter à « *cf. above, p. 320* » la mention « *and p. 385* » ; *ibid.*, ce qui est dit

Digitized by Google

là — et on y revient p. 394 — des prétendues collaborations dramatiques de Philippe IV est superficiel, frivole, *cf.* mon article : *Philippe IV fut-il auteur dramatique* ? dans *La Renaissance d'Occident*, *avril 1923*, p. 787-795 ; p. 363, savourons (il s'agit de Quiñones de Benavente) : « il est vrai qu'il naquit vers la fin du XVIe siècle et qu'il ne mourut pas jusqu'en 1651 ». Est-ce donc là un âge si surprenant ? ; *ibid.*, *Jocoseria* et non *Jccoseria* ; p. 313, on ne mentionne ici que « *Felipe V* », tout court, mais, p. 403, ce Bourbon monte en grade : c'est « *Felipe V. et Animoso* » ; p. 366, pourquoi ne pas nommer simplement ces « deux ou trois autres » ? ; p. 367, on aimerait savoir quel est au juste le « style « mignon » français » ; *id.*, il n'eût pas fallu oublier de la sorte que l'appauvrissement, tant matériel qu'intellectuel, de l'Espagne était le fait de la colonisation américaine ; p. 380, parmi les savants italiens admis à l'honneur d'une citation : « Giovanni Domenico, 1625-1712 and Jacques, 1677-1756 ». Pauvre « Jacques » ! ; p. 370, cette pièce attribuée (avec un ?) à Coello — bien qu'il n'en soit question, p. 386, que sous un autre titre —, est *certainement* de lui, quoique imprimée sous le nom de Calderón, au t. VIII des *Escogidas* ; p. 371, ces deux chapitres sont expédiés hâtivement, sous prétexte qu'ils n'offrent qu'une « monotone procession de noms obscurs » : un total de 28 pages — dont onze à Calderón —, malgré Solís, Melo, Antonio de Mendoza, *etc.* La fatigue de l'auteur est manifeste. On s'en aperçoit davantage encore lorsqu'on arrive au XVIIIe siècle ; *ibid.*, *note* 2, *Kjobenhavn* et non — par deux fois — *Kjbenhavn* ; p. 372, que vient faire la *Monja de Méjico*, dans une *Histoire de la Littérature Espagnole* ? La remarque s'applique à d'autres mentions, dans la suite, d'écrivains purement hispano-américains ; *ibid.*, p. 335 on avait dit que Lope avait « probablement » étudié chez les Jésuites ; ici, on l'affirme ; la vérité est en marche ; p. 373, on dira seulement p. 381, *note* 1, que l'édition de *La Vida es Sueño* par Milton A. Buchanan est sans *notes*. Le tome II, promis depuis plus de 20 ans, ne vient toujours pas ; *ibid.*, on avait cité dès la p. VII l'ouvrage d'A. Flores ; à quoi bon recommencer ? ; p. 375 ; *note* 1, est-ce bien la peine de faire à la *mauvaise* édition de *L'Alcalde de Zalamea* — puis, p. 380, *note* 1, à celle, aussi *mauvaise*, de *La Vida es Sueño* — dans la *Bibliothek spanischer Schriftsteller* du Dr Adolf Kressner (Leipzig, Gebhart und Wilisch), l'honneur de ces deux mentions ? ; même Hamel, dans le Fitzmaurice-Kelly allemand, les passe sous silence ; p. 380, *note* 2, il n'eût pas été superflu de renvoyer au *Rivas y Larra* d'« Azorín », où le *Mágico Prodigioso* est représenté comme « *un guirnigay de confusiones, embrollos y ocurrencias desatinadas* ». Il est vrai que l'auteur semble avoir voulu se rectifier dans *Los dos Luises* ; p. 381, « le protestant Ticknor » a, malgré que sa religion le rendit suspect au Mérimée bien pensant — *pecca fortiter, crede fortius* — écrit une *Histoire de la Littérature Espagnole* à cent coudées au-dessus de celle-ci, toutes considérations d'époques et de moment intellectuel gardées ; p. 382, je crois avoir démontré, dans ma *Querelle calderonienne* (Paris, Alcan, 1909), que la

Digitized by Google

renaissance du caldéronisme en Allemagne ne datait pas « du commencement du XIXe siècle », mais avait ses racines dans l'hispanisme teuton du siècle précédent, qui n'avait pas cessé d'être actif ; mais Mérimée, membre de mon jury de soutenance de doctorat, n'avait sans doute pas pris la peine de lire mes thèses ; quant à attribuer au caldéronisme allemand des fins gallophobes — p. 460, il est dit nettement que l'on entendait, en exaltant Calderón, dénigrer Racine —, c'est faire preuve d'une navrante ignorance de l'âme germaine à cette époque, opposée par nature au pseudo-classicisme, étroit et artificiel, des épigones du « grand siècle ». Le « classicisme » de Mérimée, ancien professeur de belles-lettres et hispaniste par accident, ne pouvait comprendre cette élémentaire évidence ; *ibid.*, Calderón est donné comme « le plus parfait représentant de la race » espagnole. Or, on s'évertue à faire ressortir, un peu plus haut, le « particularisme » de l'Espagne. Où est la « race », dans cette poussière d'individualités divergentes, opposées selon les Provinces ? ; p. 383, « traits essentiels du génie espagnol » : « sa dureté, sa netteté de contour, sa puissance d'idéalisation, mais aussi son manque de vraie humanité et de tendresse ». *Magister dixit* ; *ibid.*, *note* 1, ajouter l'édition Nils Flaten (New York, 1929) de *Del Rey abajo, ninguno* et sa critique par G. Irving Dale, *Hispania*, 1931, p. 153-159 ; p. 385, *note* 3, c'est vainement que j'ai consacré au *Conde de Sex* tant de pages de mon *Lessing* : on les ignore ; p. 387, *note* 3, *Calderonian*, avec un point sur l'i ; p. 388, Barrios, à peine mentionné, est digne d'être mieux connu ; je lui avais dédié une longue *note* dans mon travail : *Sur un livre inconnu de poésies judéo-espagnoles* (*Cultura Española*, nº XII, 1908), pp. 975-1022 (cf. en particulier p. 983, *note* 2) ; vains labeurs de minutieuse érudition où se sont consommées, en pure perte, les plus belles heures d'une vie (voir C. Pitollet : *Un quasi-procès. Autre « simple histoire »*, Le Puy-en-Velay, 1931) ; p. 389, que les noms cités par Mérimée « ne donnent qu'une très faible notion du nombre des dramaturges de la décadence et de leur déplorable fertilité », c'est là une formule trop aisée pour s'en tirer et couper court ; voir la liste de ces dramaturges à la fin de notre édition du *Si de las Niñas* (Paris, 1928), p. 87-92 ; p. 393, voilà bien les faiseurs de gloire ! Nicolás Antonio a 4 lignes, comme le moindre gribouilleur inconnu ! Et encore, ce qu'on dit de lui est-il inexact — et sans références ! [1] ; p. 395, à propos des Juifs de

1. Mérimée n'a cure de précision : il a eu, on l'a dit, plus de 15 ans — *grande mortalis aevi spatium* — pour corriger ses erreurs et son éditeur américain nous apprend que, publiée l'édition de 1922, il marquait, sur un exemplaire interfolié, des corrections ou adjonctions nouvelles, qu'a utilisées M. G. W. Nicolás Antonio, cependant, n'a pas participé à cette révision, au contraire. En 1908, on observait, p. 360, que « la deuxième édition de la *Bibliotheca*, 1788 (en réalité 1787-88, 4 vol. in-fº), a été revue et augmentée par Pérez Bayer ». En 1930, il n'est plus question de *deuxième édition* ! On y affirme que la *Bibliotheca His-*

Digitized by Google

Bordeaux, n'eût-il pas fallu renvoyer aux recherches de G. Cirot dans son *Bulletin Hispanique?*; p. 396, pourquoi ne pas citer l'ouvrage d'Álvarez de Baena, *Hijos de Madrid?*; p. 397, c'est seulement ici que l'on s'avise de donner l'équivalent espagnol de *boring* (*pesadas*)!; *ibid.*, *note* 1, le travail de López Barrera, professeur de français au lycée de Santander, avait commencé au nº 1 (janvier-mars) de la *VII*e *année* (1928), p. 83-95, ce qui a été omis, et, en outre, il avait été précédé par une étude sur *Brantôme y el género bufo y grotesco de las « Rodomontadas Españolas » en la literatura francesa*, dans la *Revista de Archivos* de 1923; p. 403, *note* 1, comment peut-on oublier ici l'ouvrage capital, sur le XVIIIe s. espagnol, de A. Salcedo Ruiz: *La Época de Goya, Historia de España e Hispano-América desde el advenimiento de Felipe V hasta la Guerra de la Independencia*, magnifiquement édité, en 1924, avec 128 gravures, par M. Rafael Calleja?; p. 310, « pour la première fois », il « est nécessaire de mentionner la littérature allemande par rapport à l'espagnole »!; p. 411, *Ritter* = *und* et non *Ritter und*; *Laokoon* et non *Laokoon*; *Sturm und Drang* et non *Sturm und Drung* et pourquoi un Novalis entre « », cette transcription latine de « Hardenberg » étant devenue un second patronymique?; p. 413, « le *Diario de los Literatos de España* mit la balle au mouvement en 1737 ». Et la *Poética* de Luzán, la même année, que fit-elle? On ne le dit pas ici, mais p. 415: toujours la manie de la formule, incomplète et trompeuse!; il fallait citer sur les journaux en Espagne au XVIIIe s. et plus tard: Ossorio y Bernard, *Papeles viejos e investigaciones históricas* (Madrid, 1890) et les *Apuntes* d'Hartzenbusch (Madrid, 1894); p. 414, que viennent faire ce Péruvien et ces « Espagnols américanisés » des « rives du Pacifique »?; p. 410, cette « volaille qui crie » en recevant les « traits barbelés » de Hervás, comme cela date!; p. 417, sur Montiano, j'ai accumulé les indications dans mon *Lessing*: on ignore tout; p. 418, « théâtre, combats de taureaux, amour et vers: un programme éminemment espagnol »; *ibid.*, *note* 1, il fallait citer le travail de Cotarelo: *Traductores castellanos de Molière*, dans l'Homenaje à Menéndez y Pelayo, I, 69-141 et les pertinentes remarques de Vézinet, dans *Molière, Florian et la littérature espagnole* (Paris, 1909), p. 11-178 (ouvrage cité p. 434, *note* 2); p. 419, sur ce thème, si intéressant, de Rachel, il fallait renvoyer à la p. 266 et à la p. 387 et à Alexandre Nicolas, *op. cit.*, où le thème de Rachel dans la littérature espagnole est traité p. CCXCVII-CCCX; *ibid.*, le « combat recommença, plus féroce que jamais », mais cette fois les volailles sont mortes, on se bat entre hommes; p. 421, « quel Espagnol ne connaît pas la burlesque tragédie de *El Muñuelo*...? L'Espagnol ne connaît — et il est curieux que cette faute traîne dans le *Précis* depuis

pana Vetus parut à Madrid en 1696 (au lieu de 1684) et on oublie de dire que la *Bibliotheca Hispana Nova*, en 2 vol. in-fº aussi, avait paru à Rome. Quant à la réédition du XVIIIe siècle, y prirent part, pour la partie *nouvelle*, J. A. Sánchez, A. Pellizer et R. Casalbon. Voir la notice d'Eugenio de Ochoa au t. XIII de la *B.A.E.* (Madrid, 1850).

Digitized by Google

1908 — que *El Buñuelo* ; quant à ces « abbés » français en Espagne, on se demande ce qu'ils font là ; p. 424, cette comparaison de Moratín avec Térence ne saurait être que très approximative ; p. 425, la fausse religiosité n'est pas « un vice trop commun dans la société espagnole de tous les siècles », mais universel ; *ibid.*, le *Si de las niñas* proteste contre l'abus de l'autorité « maternelle », non « paternelle » ; p. 431, « *he chants with gusto is successive amours* » : *ah ! qu'en termes galants... !* ; p. 432, *magüeristas* et non *magueristas* ; *ibid.*, *note* 2, *magüer* et non *maguer* ; p. 433, *destruidas* et non *destruidas* ; p. 434, ce n'est pas *in the French* « *Encyclopédie* »... qu'avait paru « un certain jugement dédaigneux » sur l'Espagne, mais c'est dans *L'Encyclopédie méthodique, ou par ordre de matières, par une société de gens de lettres, de savants et d'artistes*, t. I (1782), p. 554-568, que Nicolas Masson publia cet article sur l'Espagne : cf. J.-J.-A. Bertrand : *M. Masson, Bulletin Hispanique*, 1922, p. 120-124 ; *ibid.*, *note* 2, il faut ajouter la charmante édition des *Fábulas Literarias*, à la *Librería de los Bibliófilos Españoles* (Madrid, 1925), dans la *Pequeña colección de los Bibliófilos*, où ont paru, du même auteur, *La Librería* (Barcelona, 1921) et *La Comedia Nueva*, de Moratín (Madrid, 1926) ; l'érudit éditeur de cette belle collection est M. R. Miquel y Planas, à Barcelone ; p. 496, c'est en *juillet* 1809 que Cienfuegos est mort à Orthez ; *ibid.*, *Constitución* et non *constitución* ; p. 438, ces dates du *Tesoro* de Quintana sont erronées ; nous les donnions exactes dans notre *Parnaso Español del Siglo XIX* (Paris, 1927), p. v ; p. 439, « ce ne sont pas les règles, mais la passion vraie et la sincérité du cœur qui créent les chefs-d'œuvre » : certainement, mais que de fois, dans ce livre, on semble, en proclamant la souveraineté « classique », penser le contraire ! ; p. 440, il fallait ajouter à cette mention de F. Rousseau celle de son autre travail sur *Les Sociétés secrètes en Espagne au XVIIIe siècle et sous Joseph Bonaparte*, *Revue des Etudes Historiques*, 1914, p. 170-190 [1] ; mais ce qu'on cite de lui est erroné. Les *Souvenirs d'un proscrit espagnol réfugié en Angleterre* (*1810*) n'ont pas du tout paru — cette indication erronée est prise probablement dans Fitzmaurice-Kelly — dans la *Revue Hispanique* en 1910. Ce qui y parut à cette époque, c'est une étude sur ce personnage. Les *Souvenirs* ont paru dans la *Correspondance*

1. François Rousseau, né à Bagneux (Seine), en 1862, mort à Paris le 11 novembre 1927 des suites d'une opération, avocat et ex-secrétaire du *Bulletin Critique*, était un fervent hispaniste, qui a laissé, à sa mort, un copieux matériel inédit de recherches hispaniques. Ses principaux travaux imprimés sur l'Espagne sont : *Règne de Charles III d'Espagne* (Paris, 1907, 2 vol.) ; *Un réformateur français en Espagne au XVIIIe s.* (Jean Orry), (Corbeil, 1892) ; *Expulsion des Jésuites en Espagne*, *Revue des Questions Historiques*, janvier 1904 ; *De Bâle à Tolentino. Lettres inédites du chevalier d'Azara*. *Ibid.*, janvier 1913 ; *Charlotte-Joaquine de Bourbon, reine de Portugal* (*1775-1830*). *Ibid.*, janvier 1914 ; *Les Sociétés Secrètes de la Révolution Espagnole en 1820*. *Ibid.*, janvier-mars 1916 ; *Le merveilleux en Espagne au XVIe et XVIIe s.* *Ibid.*, juillet 1925.

Digitized by Google

Historique et Archéologique en 1913 et, l'année suivante, chez Champion, en une brochure tirée à 25 ex. ; enfin, l'article de Piñeyro sur Blanco-White a été recueilli en 1911, pp. 105-205 du volume *: Bosquejos, Retratos, Recuerdos,* paru à Paris chez Garnier frères ; p. 441, *Père André, sic,* en français ! Et il s'agit du jésuite Juan Andrés ! ; *ibid.*, voici de nouveau les Andalous, avec leur « enflure », leur « pompe », leur « solennel verbiage » de « toujours » ; *ibid.*, Nietzsche, juge de l'emphase espagnole ! La référence, naturellement, est omise. *Ibid.*, M. G. M., qui traduit les titres quand bon lui semble, aurait bien dû rendre en anglais ces phrases, qui traînent dans le *Précis* depuis 1908 : *estilo crespo, sonoro, altisonante y campanudo, de repique y volteo...* ; *estilo blondo, petimetre, almidonado y a lo Chamberi* ; p. 442, le *Comité de Salut Public* est traduit par *the public « Comité de Salut » ... !* ; p. 444, croirait-on qu'on ait oublié, dans ce chapitre sur l'érudition, le nom de Floranes, auquel Menéndez y Pelayo a dédié une si copieuse étude en 1908, au t. XVIII de la *Revue Hispanique* (voir aussi *Revista de Filologia Española*, 1923, p. 292-300) ? ; p. 446, avec quelle légèreté il est parlé de ce grand érudit que fut Pérez Bayer ! Une ligne et demie, c'est tout ! Et pas même de renvoi à quelque travail sur lui (*cf.* Fuster, *Bibliot. Valentina*, t. II, (Valence, 1830), p. 141-162 ; mon *Lessing*, p. 326 et suiv. ;la *Revista de Archivos*, mai-juin 1908, p. 469-477 ; Cirot, *Mariana*, p. 467 ; *Bulletin Hispanique*, 1912, p. 140-173 ; *El humanista P. B. y el pueblo de Benicasim*, par F. Cantó Blasco, dans *Boletin de la Sociedad Castellonense de Cultura*, 1926, p. 309-316 et Hübner, *Corpus Inscript. Lat.*, t. II (Berlin, 1869), p. XXIII, nº 75. Voir aussi *O. G. Tychsen, etc.*, par A. Th. Hartmann (Brême, 1820), t. II², p. 295 et suiv.) ; p. 447, pas même la mention du laborieux Dieze, dont la traduction allemande, si riche d'adjonctions, des *Origenes* de Velázquez a déclanché tout le mouvement de l'hispanisme allemand, précurseur du romantisme ! ; p. 449, la « bataille » continue, mais, ici, entre Italiens et Espagnols ! ; p. 452, « les docteurs sont plus difficiles à tuer que les moines ». C'est M. G. W. qui le dit. Le *Précis* se contentait d'écrire : « les médecins *eurent* la vie plus dure que les moines » (p. 501) ; p. 456, *note* 1, on se demande s'il était utile de parler « du retour de l'absolutisme en Espagne » en 1923, si, p. 501, on reconnaît que le Directoire « a accompli quelques réformes dans l'administration et pacifié le Maroc, au prix de la réduction des libertés. » Paris, vaut bien une messe, sans doute ! ; p. 458, de nouveau la « bourgeoisie », qui change *même* plus « radicalement » que le clergé. Et ce *même* vaut, ici, de l'or ; p. 459, *note* 4, à quoi bon citer de nouveau en entier le titre de l'ouvrage de Le Gentil, p. 492, *note* 3 ? ; p. 460, derechef la « bourgeoisie » qui, une fois de plus, est à l'honneur ; *ibid.*, le *Grand Orient* s'est développé *tremendously* (p. 611, le *Précis* dit *énormément*) pendant la domination napoléonienne en Espagne ! ; p. 464, *note*, ajouter, sur *Martinez de la Rosa*, la thèse de doctorat de J. Sarrailh (1930) ; p. 466, ici « bourgeois » et « Philistins » sont assimilés ; p. 471, *note* 2, pourquoi citer de nouveau en entier le titre de mon ouvrage sur Mora, p. 495, *note* 2 ? ; p. 475, le duc de Rivas est mort

Digitized by Google

« chargé d'honneurs » : le *Précis* se bornait, p. 526, à dire : « comblé » ; p. 477, pourquoi avoir oublié, p. 490, de dire quels « types espagnols » avait composés Gil y Zárate et avoir tu, à cette place, les collaborations de Bretón de los Herreros et de Zorrilla, *p. ex.* ? ; p. 480, si les auteurs étaient au courant de la question Louis XVII, ils ne compteraient pas le fils de Louis XVI — ou de Fersen — parmi les « princes perdus », puisqu'il est certain aujourd'hui qu'il survécut à la catastrophe révolutionnaire ; p. 481, n'eût-il pas fallu observer que « le Mexicain Manuel Eduardo de Gorostiza » passa une bonne partie de sa vie en Espagne, pour justifier sa présence ici ? ; p. 482, Bretón « peint la « bourgeoisie » plus par prédilection que par prudence ou timidité » ! Et (p. 483) « il mérite bien » l'étude sur laquelle M. Le Gentil a été fait professeur de portugais à la Sorbonne ! ; p. 483, *Academia del Mirto* devrait être en italiques. Mais l'expression n'est pas non plus en italiques dans Hurtado et González-Palencia (*1re éd.*, p. 941 ; *2e éd.*, p. 941) ; p. 487, Antonio Flores, mort *en 1866*, a publié *en 1853* des « tableaux sociaux de 1800, 1850 et 1899 ». Mais le renseignement est pris à la p. 487 de Hurtado et González-Palencia. Le *Précis* ignorait cela ; p. 489, Mesonero n'est qu'un « bourgeois », mais du moins « caustique et spirituel » ; p. 49,, sur Clemencín, voir l'article de J. Sarrailh, *Bull. Hisp.*, 1922, pp. 125-130 ; p. 496, on est étonné de trouver là le romaniste de Bonn, Diez, qui, après Grimm, Depping et Böhl, fut, nous dit-on, éclipsé par Durán ; p. 407, que vient faire ici le « vénézuélien Andrés Bello » ? ; p. 502, souhaitons aux « modernes *arbitristas* » qui « bavardent constamment » de « régénération », de ne pas mériter dans la prochaine édition du *Précis* (en quelle langue ?) qu'on leur dénie (p. 507) « une importance non encore justifiée par des faits subséquents » : *¡ Ojo, Republicanos, mucho ojo !* ; p. 502, *Rusiñol* et non *Rusinol* ; *ibid.*, la « tortueuse église de la *Sainte-Famille* à Barcelone » n'est qu'à peine commencée (depuis 1882 !) et ne sera jamais achevée ; p. 504, c'est une calomnie gratuite à l'endroit de tant d'intellectuels espagnols de prétendre qu'en dehors d'Oscar Wilde et Bernard Shaw, « il est difficile d'indiquer aucun Anglais, pur littérateur, fort lu en Espagne ». Que Dickens — comme on l'ajoute aussitôt — ait été « grandement admiré, sinon imité par Galdós et Palacio Valdés », c'est là une banalité qui ne corrige nullement la sottise précédente ; p. 505, *note* 1, pourquoi ne citer le petit *Manuel* de Petriconi que p. 519, *note* 2, et répéter là le titre du livre de Cassou, dont l'édition « revue, mise à jour et augmentée » de 1931, n'est ni revue sérieusement, ni mise à jour, ni augmentée, mais reste aussi superficielle, partiale et erronée que précédemment. Pourquoi, aussi, avoir tu qu'un rapide résumé de l'histoire littéraire contemporaine de l'Espagne jusqu'en 1922 a été donné au tome XXI (Barcelona, 1923) de l'*Enciclopedia Espasa*, au ch. IV de la *6e Partie* (*Cultura*) et que ce tome XXI a été tiré à part en 1925 sous le titre : *España, Estudio geográfico, político, histórico, científico, literario, artístico y monumental*, dont la magnificence n'est surpassée que par le merveilleux *Libro de Oro Ibero-Americano*, t. I, édité par l'*Union Ibéro-Américaine* peu de temps avant la Révolution

Digitized by Google

du 14 avril 1925 et dont on donne ci-dessous une analyse ? ; p. 507, nouvel essai d'« infusion de sang », mais, ici, « dans les languissantes Universités ». Et on écrit cela à la date de 1930 ! Il est vrai que toute l'information moderniste du livre s'arrête à « Azorín » ! ; p. 508, ces indications sur la littérature catalane moderne sont fantaisistes et trop incomplètes ; p. 509, *note* 2, pourquoi ne pas nommer l'éditeur des *Páginas desconocidas* de Bécquer ? C'est D. Fernando Iglesias Figuerora. Voir sur cette publication mes deux articles : *G.-A. Bécquer, Renaissance d'Occident*, mars et avril 1924, pp. 918-927 et 106-108 ; p. 510, Campoamor n'est qu'un « bourgeois à l'aise » ; cependant, c'est lui que l'Espagne « républicaine » achète le plus « parmi les vieux », plus que Machado, plus que Rubén, plus que Bécquer. *Se vende como agua*, dit *Heraldo de Madrid* du jeudi 23 avril 1931, à l'article de C. González-Ruano sur « la semaine de la bonne lecture », ce qui ne cadre guère avec l'assertion de la p. 512 de ce livre ; *ibid.*, *note* 2, *Petits* et non *Pêtits* ; *ibid.*, *note* 2, pourquoi citer de nouveau le titre complet de l'ouvrage de Piñeyro, cité déjà p. 462, *note* 1 ? ; p. 511, ce dédain pour Victor Hugo « penseur » fait sourire et rappelle les basses insultes d'un Léon Daudet ; p. 512, le « mensonge stupéfiant de la Démocratie » est en voie de devenir vérité un peu partout, même en Espagne et sauf aux U. S. A. ; *ibid.*, *note* 3, il manque sur Núñez de Arce la référence du curieux passage de Rubén Darío sur sa déchéance, *España Contemporánea*, à la date du 13 octobre 1899, p. 258-263 ; p. 514, il manque, dans cette section, la mention d'Antonio Arnao (1828-1889), que ses vers de pauvre employé n'ont pas rendu célèbre, mais qui mérite d'être au moins cité ; p. 518, le triste destin de Rueda, aveugle, eût pu être indiqué en passant, comme, aussi, on eût dû faire allusion aux mésaventures de Vicente Medina en Argentine, que son retour récent en Espagne lui permettra difficilement d'oublier ; quant à R. D. Perés, il y avait sur lui un article de M. E. Martinenche, en 1908, dans la *Revue Latine* de Faguet, où sa traduction espagnole de *The Jungle Book* était déclarée très exacte ; p. 519, le titre complet du livre de Madariaga sera inutilement répété p. 541, *note* 1 ; *ibid.*, *note* 4, la bibliographie de Rubén Darío doit être complétée en vue de l'article : *Rubén Darío y la crítica*, de M. A. Torres Rioseco, dans *Hispania*, 1931, p. 99-106 ; p. 521, Juan R. Jiménez est « descendant de Góngora, fils de Bécquer, frère d'Albert Samain » : on pourrait continuer ce petit jeu de société ; *ibid.*, Villaespesa représente « la nouvelle école avec pureté et talent » : le malheur, c'est que cette « nouvelle école » est, actuellement, déjà bien vieille, le *Précis* de 1908 la révélait déjà (p. 459) comme devant s'imposer « sans doute bientôt à l'attention de la foule ». Et le monde a marché depuis ! ; p. 523, Marquina est, avec le même à propos, catalogué dans la « nouvelle école »... *que fué* ; mais tout ce qui suit est vague et aurait besoin, pour être corrigé et mis au point, de trop de pages. Défilé hâtif de noms, qui mériteraient de longues considérations. Quand on nous dit, p. ex., que les vers de Jorge Guillén « brillent comme de l'ivoire poli », nous sommes bien avancés ! Et ceux de Guillermo de

Digitized by Google

Torre, quel effet font-ils ? On ne le mentionne pas plus qu'on ne mentionne les vraiment « jeunes poètes », dont les noms ne peuvent être ignorés de quiconque lit les revues d'Espagne, ou même simplement la *Gaceta Literaria*. Mais il est certain qu'un livre comme celui-ci devrait — à l'instar d'une autre *Histoire de la Littérature Castillane*, qui n'est pas citée ici, celle de Manuel de Montoliu (Barcelona, *Editorial Cervantes*, 1929) — s'arrêter après le romantisme et qu'il faudrait, ensuite, réserver à un nouveau volume l'étude des lettres contemporaines. Quand, dans un *Manuel* scolaire, on a dépassé la page 500 pour atteindre le seuil de la période moderne, il est clair que celle-ci risque d'être sacrifiée, si l'on ne veut pas donner à l'ouvrage des dimensions incompatibles avec son prix et son format. Il est, d'ailleurs, fort aisé de parler des morts. Les vivants sont matière plus délicate, surtout quand l'auteur de ce genre de livres se pique d'académisme. Or Mérimée s'entendait admirablement à ménager la chèvre et le chou, dès que ses intérêts étaient en jeu, ou ceux de sa dynastie. Loin de moi l'idée de comparer son travail à celui d'un barbouilleur clérical — G. Jünemann, auteur d'une *Historia de la Literatura Española y Antologia de la misma*, publiée chez les « éditeurs pontificaux », Herder et Cie, à Fribourg-en-Brisgau —, mais ce Jünemann a du moins le courage de ses convictions et elles lui inspirent de temps à autre quelques bons passages, tandis que Mérimée ne perd jamais le souci du moyen terme, où seuls d'habiles sophistes ont prétendu que se tenait la vertu. Cette attitude de calculatrice prudence n'apparaît jamais mieux que lorsqu'il traite de personnages aussi équivoques que M. Unamuno. Ce vieux maître en toutes les palinodies est redevenu, de par la grâce de la *República Española*, recteur de Salamanque et tête du Conseil Supérieur de l'Instruction Publique. Ce n'est pas cet imprévu retour de fortune qui nous empêchera de lui dire son fait. Mais, quand Mérimée a à le juger, le coup d'Etat de Primo de Rivera n'est encore pas réalisé et Unamuno n'a point encore son auréole de victime. Mérimée se gardera, cependant, de lui dire ses quatre vérités. Et son éditeur yankee, suivant docilement sa trace, ajoutera, p. 524, que l'abject recueil *De Fuerteventura a Paris*, paru en 1925 àParis, aux éditions *Excelsior*, « reflète une amertume trop personnelle ». La vérité, c'est — comme le lui disait alors E. Gascó Contell dans sa *Voz Latina* (Paris), — que *Unamuno cree tener un concepto de España, pero lo que en realidad tiene, es un concepto de simismo*. Et, dans cette phrase, tout est dit sur le personnage ; p. 524-525, nous ne pouvons critiquer ici ces généralités, cette bibliographie, trop insuffisantes ; p. 529, « indifférent (le *Précis* dit, p. 582 : nonchalant !) comme un Andalous » ; p. 531, le prix Nobel (à Echegaray) est une gloire couronnante ; mais, pour Benavente, p. 534, ce ne sera qu'une sèche mention et, pour Ramón y Cajal (p. 574), un quelconque incident ; *ibid.*, *pro domo suâ*, avec la barre sur l'*a* ! Quelle minutie, parmi tant de négligences ! ; p. 532, il fallait mettre ici la *note* 1 de la page 554 ; *ibid.*, *note* 2, l'article de M. le Professeur Martinenche fut traduit dans *la España moderna* du 1er juin 1906, p. 118-158 (voir mon second article

Digitized by Google

sur Pérez Galdós dans *Nouvel Age*, juillet 1931) et, en outre, le livre : *Las Máscaras* est de 1919, non de 1917 ; p. 536, *El pasajero* de Valle-Inclán est déclaré ici un drame, mais, p. 561, une œuvre lyrique, ce qui est le cas en effet ; *ibid.*, *note* 2, pourquoi de nouveau citer R. Sánchez et son livre avec tout le titre, puisqu'on vient de les citer p. 535, *note* 3 ? ; p. 537, la « grâce andalouse » est « inexprimable et inexportable » : elle est donc (*ibid.*) comme ces « fruits exotiques qui doivent être mangés sur place : exportés, leur saveur s'évanouit » ; autre *Stilblüte* : « l'écueil à deux pointes de la vulgarité et du propos graveleux » ; p. 539, Muñoz Seca méritait mieux ; p. 541, *note* 1, *Fr. Diego de Valencina* et non *Valencia* ; *ibid.*, *note* 2, l'indigence de cette bibliographie apparaît à la lecture de mon article sur *Fernán Caballero*, *Bulletin hisp.*, 1931, n° 4 ; p. 542, l'auteur a l'air d'être convaincu que les femmes sont, par nature, amoureuses du passé ! ; p. 546, *chascarrillos* et non *chascarrillos* (et il n'eût pas été superflu de dire qu'ils étaient au t. XV des *Obras Completas*) ; *ibid.*, la cécité de Valera lui a « seulement conféré cette impalpable qualité de *completeness* (*ce je ne sais quoi d'achevé*, dit le *Précis*, p. 598) qui est la couronne du talent » : merci pour la langouste ! ; p. 550, la maîtresse d'école n'est pas le *Cisne de Vilamorta* et je ne sais où Mérimée a découvert dans *Morriña* une « puissante étude de psychologie madrilène » ; p. 551, ce qui est dit là de Pérez Galdós est sujet à contrôle (ainsi sur *la Fontanade Oro*) ; voir mon premier article : *Sur Pérez Galdós*, *Le Monde Nouveau*, avril 1920, p. 1365-1372 ; *ibid.*, *note* 1 ; singulière imprécision touchant les tomes — il y en a onze — publiés par Ghiraldo ; p. 554, *El Idilio de un Enfermo* est de « 1883 ou 1884 » en volume (cf. Cruz-Rueda, p. 111) ; *ibid.*, *note* 2, ajouter l'article de L. Bordes, *Bullet. Hisp.* I (1899), p. 45-46 ; p. 555, Peseux-Richard est une médiocre autorité critique et, au demeurant, il s'arrête à 1918 ; or, depuis, Palacio-Valdés a continué d'écrire et son *Testamento Literario* n'est pas du tout (je le dis ailleurs, ici même) son « adieu au monde » ; *ibid.*, *note* 1, les *Œuvres complètes* de Picón ne sont même pas énumérées (1909-1920, chez V. Suárez ; réimpression en 1923 à *Renacimiento* ; *cf.* mon article, *Renaissance d'Occident*, janvier 1926, p. 257-263 : *D. J. O. Picón*) ; p. 556, si Mérimée avait lu Bonafoux (*Mosquetazos de Aramis ; Literatura de Bonafoux ; Huellas Literarias* [Paris, Garnier, 1894 ; cf. p. 357-415 : *Yo y el plagiario Clarín*]), il eût hésité à déclarer ainsi, sans restrictions, que Leopoldo Alas était « toujours sincère » ; *ibid.*, p. 2, cette littérature bibliographique sur Blasco Ibáñez est piteusement insuffisante (*Gascó*, non *Gasco*) ; p. 557, une partie des *Muertos mandan* se passe à Majorque ; les *Argonautas* sont surtout un récit de voyage en mer, d'Europe en Argentine ; parmi les romans tauromachiques, il faudrait citer *La Mujer, el torero y el toro*, d'Insúa, trad. en français par M. Pomès chez André Guilmain et signaler la publication, par cet éditeur, en espagnol à Madrid et en français à Paris, de romans de jeunesse de Blasco, dont celui-ci, pendant sa vie, ne voulait pas entendre parler. Mais nos auteurs s'arrêtent, pour cet écrivain, à 1926 ! ; p. 558, Blasco n'a pas du tout « visité les États-Unis » avant la

Digitized by Google

grande guerre ; pas un mot, d'ailleurs, de son voyage autour du monde et des trois volumes où il le raconte ; pas un mot des pamphlets contre le Roi et pour la République, ni du journal *España con Honra*, ni du volume *Por España y contra el Rey* (Paris, *Editions Excelsior*, 1925) ; *ibid.*, la bibliographie de Baroja est trop incomplète ; p. 559, Baroja jusqu'ici était à peu près inconnu en France : c'est pourquoi, sans doute, on dit qu'« il a été intensivement traduit » ; p. 560, R. León « n'a rien que le talent de commun avec Baroja » : c'est déjà, du moins, quelque chose ; p. 561, de nouveau, la « nouvelle école », dont, cette fois, Valle-Inclán est « l'un des plus éminents représentants » ; p. 562, *Luces de Bohemia* « grave la vie que nous appelons de bohème avec une indélébile aiguille » (mais cela est de M. G. W.) ; *A. M. D. G.* de Pérez de Ayala — pardon, de S. E. M. l'Ambassadeur de la *República Española* en Angleterre — « dénude d'un scalpel ironique la vie... » : il paraît que l'auteur n'aime plus qu'on le lui en fasse souvenir ; p. 564, j'ai dit déjà que les Américains, comme Zamacois ici, n'avaient rien à faire dans ce livre ; d'ailleurs, les 4 lignes qu'on lui concède s'arrêtent en 1910 (voir la liste de quelques-unes de ses œuvres, parues depuis, dans le *Catálogo general* (Madrid, 1930) de la *C. I. A. P.*, p. 212) ; p. 564, on ignore encore la mort de Miró, comme, p. 525, celle de Fernando Maristany, auquel j'ai dédié une nécrologie dans *La Esfera* ; *ibid.*, en reconnaissant que Danvila, actuel Ambassadeur à Paris, est ici à sa place, comment ignorer qu'il fut autre chose qu'un romancier « de société et de vie aristocratique » et un auteur d'« études historiques », puisqu'il a écrit la belle série de romans historiques, éditée par *Espasa-Calpe*, *Las luchas fratricidas de España*, sur l'avènement des Bourbons d'Espagne ? (voir dans *La Librairie*, nº 289, mon article : *Danvila. L'avenir des relations littéraires hispano-françaises*) ; p. 595, *la Biblioteca de* (non : *del*) *Palacio* et les œuvres du comte de Las Navas s'arrêtent-elles donc, même aussi incomplètes, en 1899 ? ; *ibid.*, Concha Espina « jouit d'une réputation sans cesse croissante » : phrase que l'on peut commettre à New York, que nul n'admettra à Madrid, aujourd'hui (et, de nouveau, la dernière œuvre citée d'elle est de 1926) ; *ibid.*, d'Insúa la dernière œuvre citée est de 1925 ; p. 566, d'Antonio de Hoyos y Vinent, dont la « conversion » à la décence eût dû être signalée, on ne connaît pas d'ouvrage postérieur à 1918 ; *ibid.*, de Pedro de Répide, le dernier livre cité est de 1925 ; *ibid.*, « il ne manque pas de jeunes écrivains aujourd'hui dans le roman », mais « il est encore tôt pour les juger » : formule trop aisée ; p. 566, admirons ce *?* après la date erronée (1880) de la naissance de « Ramón », si, dans *Mi autobiografía* (1923), il déclare, p. 475, être né à Madrid le 5 juillet 1891 ! Il sera flatté de se voir vieilli, ici, de 11 ans ; p. 567, sur José Francés, ajouter : *José Francés e a Crítica de Arte*, par Silvio Julio, dans *Apostolicamente* (Rio de Janeiro, 1926), p. 45-47 ; *ibid.*, j'ai déjà dit ici, t. LXV (1928), p. 347, *note* 1, que « le Cubain Alfonso Hernández Catá » était né « à Aldeadávila de la Ribera, aux bords du Tormes, près Salamanque » et l'on ne connaît de lui — sur plus de 15 volumes — que trois romans,

Digitized by Google

dont le dernier est de 1926 ; *ibid.*, *Rafael*, non *Ramón* (et on l'écrit exactement p. 590) María Tenreiro, dont les *Chroniques républicaines* du *Sol* nous enchantèrent ; p. 568, *De mi país*, d'Unamuno, n'est pas de 1903, mais de 1885 (cf. A. González-Blanco, *Los Contemporáneos*, I, p. 75, *note* 1) ; p. 509, sur Blanca de los Ríos, ajouter l'article de María Luisa Solano, dans *Hispania*, 1930, p. 389-398 : *Una gran escritora española* ; *ibid.*, pourquoi taire les romanciers sur l'Extrémadure (en part. Antonio Reyes Huertas, dont un au moins des romans locaux : *La sangre de la raza* (Madrid, 1922) et, encore, *Agua de Turbión* (*ibid.*, 1926) sont si remarquables) et ignorer la série sévillane de José Más et jusqu'au nom de ce romancier ? ; *ibid.*, ne disons rien de ce malheureux paragraphe sur Gómez Carrillo (on ignore même la date de sa mort, 1927), où tout est inexact, sans valeur ; p. 572, on admirera ces lutteurs d'Ibérie « qui ne laissent pas passer un jour sans une bataille de mots » ; *ibid.*, dans cette énumération, sont omis trop d'organes de presse importants (*Madrid Cómico* est cité, mais on ignore *La Voz*, *El Debate*, *La Libertad* ; on tait *La España Moderna* et les éditions de son propriétaire, J. Lázaro, mais on mentionne *Blanco y Negro*, *etc.*) ; p. 573, « l'innocence désarmante » de Julio Camba ? Lire les jugements portés sur lui par E. de Mesa, F. Henríquez Ureña, *Azorín*, F. de Onís, Unamuno, *Andrenio*, F. G. Vela, dans le *Catálogo* mentionné plus haut de la *C. I. A. P.*, p. 110-111 ; p. 375, Manuel B. Cossío, « à la fois éducateur et historien d'art » : est-ce assez, après les événements récents ? ; *ibid.*, ici la « régénération » dont on se moquait plus haut, devient « la Terre Promise » ; p. 577, « les éblouissantes généralisations de Salvador de Madariaga n'entraînent pas toujours la conviction », parole d'or qu'on peut appliquer à son dernier volume : *Spain* (London, Benn, 1930, 507 pp.) et le prix de 10.000 francs de Mlle L. Weiss n'y change rien [1] ; p. 578, Carmelo de Echegaray est mort, il fallait le dire et renvoyer sur lui à l'*Homenaje a D. Carmelo de Echegaray* (San Sebastián, 1928, XII-688 pp. et portrait) et à la Conférence de M. Artigas, *Carmelo de Echegaray* (Bilbao, 1929, 29 pp.) ; p. 586, Homero Seris — qui, d'après l'indication de la *Préface* sur l'aide apportée à M. G. M. par « les Secrétaires de *Centro de Estudios Históricos* », doit être connu du traducteur, n'est même pas cité ici, le « pôvre », qui vient, en vrai D. Quichotte, de rompre une lance en faveur des Yankees contre Duhamel (*Books Abroad*,

1. Les pronostics de Madariaga sur l'avenir de l'Espagne contenus dans ce livre nous rappellent ceux de l'écrivain français G. Charensol, qui, dans *Europe* du 15 avril 1931 (article : *L'Espagne et son Roi*, paru le lendemain de la « Révolution »), après avoir découvert que « pour les Français, le Roi d'Espagne est toujours le fils charmant de la Reine Amélie », finit par le coup de trompette suivant, que devaient en effet si bien justifier les événements : « Quand les puissances financières s'unissent aux puissances spirituelles pour consolider un trône, celui-ci peut garder l'espoir de défier les ans. » *Si tacuisses, philosophus mansisses*. . . .

Digitized by Google

avril 1931, p. 212); *ibid.*, on admirera la liste de ces *independent scholars*; *ibid.*, Rodriguez Marín a été « démissionné » par le gouvernement Berenguer pour les causes que j'ai dites, *Revue des Bibliothèques*, janvier-juillet 1930 : *A propos de récents vols de livres en Espagne*, p. 40-58, *Vols à la Bibliotheca Nacional de Madrid*, p. 203-204, et *Les gouttières de la B. N. de Madrid*, p. 204-205 puis, *ibid.*, un peu plus tard, dans l'article sur le nouveau Directeur de la *Nacional*, D.M. Artigas; *ibid.*, le « Mexicain Icaza », qui « était aussi diplomate et poète ». méritait mieux, si c'eût été sa place en ce livre ; p. 588, Cansinos Asséns (qui n'écrit pas son patronymique avec l'accent) « observe un point de vue relativement indépendant » ; *ibid.*, d'Ors est « scintillant »... : arrêtons-nous là ; p. 590, que vient faire ici « le Cubain Emilio Bobadilla », dont on ne s'avise qu'à la *Table*, s. v. *Candil (Fray)*, p. 613, de donner le pseudonyme ? ; ce fut, d'ailleurs, un grand plagiaire : voir Blanco-Fombona, *La Espada del Samuray* (Madrid, 1924), p. 139-156 ; *ibid.*, *Azorín* n'a pas de bibliographie adéquate, on se borne à l'encenser ; voir du moins l'article d'*España*, 1915, réimprimé p. 117-128 de *La Espada del Samuray* et ce que Blanco-Fombona a ajouté au commencement de cette réimpression, ainsi qu'au *Prologue* de la *Linterna de Diógenes* (Madrid, 1921) de Guillén ; je signale, ici-même, les plates flagorneries de « Ramón » ; mais pourquoi cette hésitation sur la date de la naissance? Nul ne peut ignorer que ce n'est pas en 1876 qu'il est né, mais le 8 juin 1873, jour de la Sainte-Trinité, à trois heures de l'après-midi ; encore que Hurtado et G.-P. le fassent naître en 1874 (2e *éd.*, p. 1076) ; p. 592, *note* 1, puisqu'on demande ici de comparer avec *La Ruta de Don Quijote* le volume de Jaccaci, *On the Trail of Don Quixote* (1896), il aurait fallu dire que l'érudit catalan J. Givanel Mas avait fait la même reconstitution en 1919-1920, dans une suite de très intéressants feuilletons parus dans l'édition du soir de *La Publicidad* de Barcelone sous le titre : *Excursió per terres manyegues recercant les doctrines quixotesques* (1er article, 28 décembre 1919) et ajouter que l'ouvrage d'Azorín avait été traduit en allemand par A.-M. Ernst-Jelmoli, *Auf den Spuren Don Quijotes* (Zürich, 1923) ; p. 593, cette *Conclusion* est le type *ne varietur* de l'éloquence pour Cours Publics ; n'insistons pas ; elle dépare, en vue de l'Espagne actuelle, encore davantage le livre et aurait dû, dans un ouvrage daté de 1930 et donné comme entièrement mis à jour, être radicalement modifiée ; p. 599 *et suivantes*, ces *Bibliographies* sont à revoir (au § des *Revues*, on oublie de citer la *Revista de Estudios Hispánicos*, fondée en 1928, et cependant utilisée aux *notes*, p. 232, *note* 1 et p. 428, *note* 3 [1] ; d'indiquer la mort de Foulché-Delbosc (1930), à propos de la cessation de la *Revue Hispanique* (cf. la nécrologie, trop admirative et partiale, de G. Des-

1. Il eût fallu utiliser ses excellentes *Bibliographies*, qui complètent si singulièrement celles de la *R.F.E.* (voir déjà, au 1er fascicule, janvier-mars 1928, les pp. 92-123, en particulier la rubrique : *Entre España y los Estados Unidos*).

Digitized by Google

devises du Dezert, *Revue des Questions Historiques*, 1er juillet 1930) ; de citer un quelconque périodique allemand d'érudition hispanique : au § des *Histoires de la Littérature Espagnole*, il manque la mention de la *Spanische Literaturgeschichte* de Ludwig Pfandl, dont le t. I (*Moyen âge et Renaissance*) date de 1923 ! ; au § des *Autres ouvrages généraux de consultation*, il fallait citer Farinelli, *Italia e Spagna* (Torino, 1929, 2 vol. XI-442 et 462 pp.) ; plus loin, l'ouvrage de Hellmuth Petriconi n'est pas cité exactement (et il avait paru à *Mayence* en 1926) : *die spanische Literatur der Gegenwart seit 1870* ; au § : *Histoire du Drame*, la bibliographie est d'une pauvreté piteuse : voir Fitzmaurice-Kelly-Hämel, p. 493-497, à la même rubrique, mais M. G. M. n'a pas eu connaissance de ce livre, capital, où la bibliographie remplit les pp. 481-603 ; au § : *Voyage et Civilisation*, il n'y a presque rien (l'on s'imagine que le *Handbook* de Ford en est resté à l'édition de 1845 !) et on ne cite qu'un seul ouvrage allemand ! Voici, parmi ceux qui représentent des œuvres importantes, dignes d'être connues et que nous avons lus : Carl Justi, *Spanische Reisebriefe* (Bonn, 1923) : J. Meier-Græfe, *Spanische Reise* (Berlin, 1923) ; Benno Elkan, *Spanien, gesehen von einem Künstler* (München, 1926) ; Jos. Bernhart, *Spanien* (Kunstwart-Bücherei, 1924) ; Kasimir Eldschmid, *Basken, Stiere, Araber* (Berlin, 1927) ; Rudolf Lothar, *Die Seele Spaniens* (München, 1923) ; O. Bürger, *Spaniens Riviera und die Balearen* (Leipzig, 1924) ; E. Schäfer, *Spanien, Eine Fahrt nach Andalusien* (*Monographien zur Erdkunde*, no 38, chez Velhagen und Klasing, Bielefeld, 1928) ; R. W. Rickmers, *Die Wallfahrt zum wahren Jakob. Gebirgswanderungen in Kantabrien* (Leipzig, 1926) ; A. Rühl, *Vom Wirtschaftsgeist in Spanien* (Leipzig, 1928) ; signalons aussi, à cause de leurs excellentes illustrations, Kurt Hillscher : *Das unbekannte Spanien*, 304 figures (Berlin, 1922) et Fr. Christiansen : *Spanien in Bildern*, 166 illustrations (Berlin, 1929) ; au § : Histoire, on ne mentionne que les 3 tomes de l'*Historia de España* de D. Manuel Rodríguez Codola, professeur à Barcelone, chez M. Seguí, éditeur de l'*Enciclopedia Ilustrada Seguí*, à Barcelone et on ignore que l'*Historia* d'Altamira, qui a eu 3 éditions, s'arrêtant au commencement du XIXe siècle, avait été continuée de 1808 à 1923 — chez les mêmes éditeurs, *sucesores de Juan Gili* — par P. Zabala, prof. à l'Université de Madrid. Jusqu'ici, le t. I a seul paru et il s'arrête à la Révolution de 1868 : de plus, on aurait dû citer : José Palanco Romero, *Historia de España* (Granada, 1926-27) ; Lembcke, *Geschichte von Spanien*, dans l'*Europäische Staatengeschichte* (Gotha, 1831-1902) ; la récente réédition de Diercks, qui supprime celle citée : la *Numantia* de Schulten (I, 1914 ; II, 1920 ; III, 1927 ; IV, 1928), qui est une histoire unique de l'Espagne celtibérique ; Max von Bœhn, *Spanien, Geschichte, Kultur, Kunst* (Berlin, 1924) ; Alfred Kuhn, *Das alte Spanien* (Berlin, 1925) ; H. Wantoch, *Spanien, das Land ohne Renaissance* (München, 1927) ; au § : *Les Arts*, il manque la mention que l'édition de Leipzig, 1922, de A. L. Meyer est la seconde, mais les omissions sont tellement fantastiques que l'on doit renoncer à les signaler ici : plus de 80 volumes pourraient être cités, qui sont d'une

Digitized by Google

importance capitale (nous goûtons particulièrement, à cause de nos illustrations, *The Spanish Series*, copieuse série de monographies artistiques éditées dès avant la guerre, à Londres, chez John Lane, par l'auteur de *Moorish Remains in Spain* et de *The Alhambra*, Albert F. Calvert).

L'*Index* est fait au petit bonheur (pp. 608-635). L'omission des auteurs cités dans les *notes* est fâcheuse ; en principe, on n'a pas cité les personnages non Espagnols mentionnés aux *sommaires*, mais plusieurs Espagnols, qui y sont cités, ne figurent pas dans cet *Index* et il est absolument ridicule de pratiquer des références comme celles-ci : *Cienfuegos, voyez Álvarez de Cienfuegos* ; *Hermosilla, voyez Gómez Hermosilla* ; *Montalván Juan Pérez, voyez Pérez de Montalván* ; mais : *Fernández de Moratín, voyez Moratín* ; *Gómez de Avellaneda, voyez Avellaneda* ; *Gómez Manrique, voyez Manrique, etc.* En revanche : *Gómez Hermosilla, Gómez Moreno* sont tellement des *Gómez* que, sous le nom *Hermosilla*, on renvoie à *Gómez* [1]. Le plus grave, c'est que plusieurs noms manquent, qui sont cités dans le texte (Alpuente, p. 461 ; Antolínez de Piedrabuena, p. 397 ; Astrana Marín, p. 562 ; Balmis, p. 437 ; Batteux, p. 441 ; Bayeu, p. 430 ; Blair, p. 441 ; Carmona, p. 452 ; Coleridge, p. 460 ; Cousin, p. 452 ; Espoz y Mina, p. 438 ; Gallegos, auteur de *Vida de Palacio*, p. 203, *note* 1 ; Guizot, p. 459 ; Holland (lord), p. 437 ; Iriarte (Bernardo de), p. 434 ; Keats, p. 460 ; La Harpe, p. 441 ; *Libro de Castigos*, p. 66 ; Marañón (fray Antonio), p. 456 ; Moore, p. 459 ; Moreau, p. 442 ; Murat, p. 436 et 446 ; Muratori, p. 441 ; *Regimiento de Príncipes*, p. 136, *note* 1 ; Ripoll (Cayetano), p. 456 ; Rollin, p. 411 ; Shelley, p. 440 ; Southey, p. 460 ; Staël (Mme de), p. 459 ; Thiers, p. 459 ; A. Thierry, p. 459 ; Villemain, p. 459 ; Watteau, p. 432 ; Wordsworth, p. 460 ; Zárate (Fernando de), p. 395, *note* 1). Et aussi que beaucoup de références sont incomplètes (p. ex. *Academia Española*, p. 434 ; Agustín, p. 447 ; Álvarez de Cienfuegos, p. 437 ; Byron (Lord), p. 459 ; *Cifar*, p. 135, *note* 2 ; Constant, p. 459 ; Casimir Delavigne, p. 459 ; Erasmus, p. 99, 155, 157, 190 ; *Estrella de Sevilla* (*La*), pp. 342, 420, 436 ; Ferrús, p. 136, *note* 1 ; García de la Huerta, p. 438 ; Gil y Carrasco, p. 526 ; Góngora, p. 480 ; Hartzenbusch, p. 451 ; Herrera (Fernando de), p. 441 ; Hugo, p. 459 ; Jovellanos, p. 433 ; Lamartine, p. 459 ; Latini, p. 66 ; *Lazarillo de Tormes*, p. 166, *note* 2 ; León (fray Luis de), p. 433 ; Madariaga, p. 306, *note* 2 ; Mayáns, p. 104, *note* 5 ; Molière, p. 388 ; Nietzsche, p. 431 ; Ortiz (Agustín), p. 327, *note* 2 ; Pérez (Antonio), p. 514 ; Ponz (Antonio), p. 430 ; Quevedo, p. 398 ; Reinoso, p. 442 ; Roig, p. 119, *note* 1 ; Rojas Zorrilla, pp. 385, 420 ; Sainte-Beuve, p. 459 ; Scott, p. 460 ; Solís y Ribadeneyra,

1. Un autre caprice consiste à ne pas mentionner *Destutt*, qu'il faut chercher sous son titre de comte : *Tracy* ; à taire le pseudonyme courant : *Fernán Caballero*, pour ne citer que *Böhl de Faber de Arrom* ; à mentionner le pseudonyme *Jorge Pitillas*, mais à taire l'autre : *don Hugo Herrera de Jaspedós*, pour Hervás, *etc.*, *etc.* C'est énervant et stupide.

Digitized by Google

p. 447 ; Somoza, p. 437 ; Tacitus, p. 438 ; Torrellas, p. 135 ; Vega Carpio, p. 582 ; Voltaire, p. 452 ; Zabaleta, p. 398. Les noms des Rois ne sont pas cités à l'*Index* comme il eût fallu. L'illustration de ce gros volume, d'ailleurs typographiquement parfait et d'une présentation excellente, est insignifiante : elle se réduit à 7 numéros. C'est beaucoup moins bien que dans Romera Navarro. Et on se demande ce que vient faire là cette reproduction de Goya, exécutions d'Espagnols par les soldats de Joseph Napoléon à la Moncloa, le 3 mai 1808. Si encore on y retrouvait le coloris de l'original (comme à la p. 384 de *El Libro de Oro*, mentionné plus haut), on pourrait, à la rigueur, pardonner cette évocation d'un passé fâcheux pour les Français, dans une œuvre française. Mais c'est terne, flou et quelconque...

Camille PITOLLET.

Libro de Oro Ibero-Americano, Catálogo oficial y monumental de la exposición de Sevilla. — Editado por la Unión Ibero-Americana (*Aldus, S. A. de Artes gráficas, Santander, S. A.* (1931) : un volume grand in-folio, reliure cuir, de XLIV et 800 pages, avec une photographie du roi et deux de la reine — l'une en manteau royal, l'autre en costume de la Croix Rouge — et des infants et infantes, 16 quatrichromies représentant des tableaux célèbres d'artistes espagnols, plusieurs milliers de photogravures et divers graphiques).

Dans la *préface* de notre modeste *Hispania* — qui, à la dernière heure a dû être amputée de pages critiques très importantes (voir notre *note* au numéro de janvier-mars 1930 du *Bulletin de la Société d'Études des Professeurs de Langues Méridionales*, p. 30-31) — nous annoncions, sur la foi de renseignements très précis, la prochaine publication du « premier tome du *Libro de Oro Ibero-Americano*, à Madrid, qui contiendra, outre les descriptions complètes et détaillées des Expositions de Séville et de Barcelone, une description de l'Espagne sous ses différents aspects et manifestations » (p. X-XI). Cette préface est datée de juin 1929. Le premier tome en question n'a cependant paru qu'en mars 1931, juste à temps pour échapper à l'anéantissement d'un cataclysme auquel l'autre volume, dont les matériaux étaient prêts et qui eût compris, sous le même aspect et dans le même format, une description du Portugal et des nations de l'Amérique Latine, ainsi qu'un *appendice* consacré aux pays de l'Hispano-Amérique dans le passé, au présent et dans l'avenir, avec la collaboration des meilleurs esprits de ces diverses contrées et, pour l'*appendice*, celle de MM. Altamira, Artiñano, Castrillo, Danvila (D. Alfonso), Goicoecha (D. Antonio), Ramiro de Maeztu, entre autres — et auquel l'autre volume, disions-nous, sera redevable de ne jamais voir le jour. Mais, entre tant de maux, c'est là, jugera-t-on peut-être, un moindre mal, si les réalités, de livresques qu'elles étaient surtout jusqu'alors, vont devenir enfin vivantes, vécues, palpitantes, fût-ce aux dépens de quelques autodafés. Celui-ci n'est certes que minime, encore que douloureux pour tout ami des beaux livres, ce qui est

Digitized by Google

un peu notre cas à tous. Mais l'Espagne, elle, n'a cure, à l'heure qu'il est, de passions de bibliomanes, ou simplement de cultes de bibliophiles...

C'est peut-être l'ultime témoignage de l'œuvre du Directoire que nous apporte ce volume, encore que mutilé, puisque son complément ne paraîtra jamais. La lettre de D. Vicente Castañeda Alcover, Secrétaire Perpétuel de l'Académie d'Histoire et Secrétaire Général du *Patronato Nacional del Turismo*, nous annonçant, en termes d'une amabilité que nous ne méritons pas, son envoi est de Madrid, 11 avril 1931. Nous reçûmes l'ouvrage le samedi 18 avril suivant, sans que la douane — chose en vérité curieuse, car, en d'autres cas analogues, où il s'agissait d'ouvrages étrangers reliés en cuir, nous eûmes à nous rendre au Bureau de la Douane à Paris et à payer une forte taxe — fût intervenue. Nous tremblions sur son destin, car, dans l'intervalle, s'étaient produits les événements que l'on sait : le Roi ayant fui dans la soirée du mardi 14 et sa famille l'ayant suivi le lendemain matin en France. Mais, par une chance particulière, le colis avait franchi la frontière le lundi soir et c'est ainsi que nous nous trouvons être l'un des rares hispanistes étrangers en sa possession.

L'Union Ibéro-Américaine — qui avait pour organe périodique la si intéressante *Revista de las Españas* — comptait, lorsqu'elle entreprit de publier cette perle qui constitue un *magnum opus* éditorial à l'honneur de la maison de Santander qui l'a réalisé, sur l'appui total du Directoire. On sait qu'elle avait pour Président le Duc d'Albe, pour Vice-Présidents MM. Goicoechea, R. Menéndez Pidal, J.M. de Ortega Morejón, Fr. Rodriguez Marín, N.M. de Urgoiti, Cabrera (D. Blas), Casares Gil (D. José), L. Palomo, le Comte de Rodríguez San Pedro, R. Fabián et pour Conseillers 29 personnages, dont MM. Américo Castro — actuellement ambassadeur de la République espagnole à Berlin et, lors de sa réception par Hindenburg, chantre des vertus allemandes —, A. Fabra-Ribas, Ramiro de Maeztu, Tomás Navarro, Eugenio d'Ors, G. Pittaluga, J. M. Salaverría et d'autres encore, qui ne se trouvaient pas mal du tout à côté de MM. Ignacio Baüer, du Vicomte de Casa Aguilar, du feu Duc de Fernán Núñez, puis de son successeur — trésorier —, du Marquis de Fuensanta, *etc.* Mais ce n'a pas été l'une des moindres surprises de la « Révolution » d'avril dernier que de voir avec quelle virtuosité ont tourné casaque tant d'ex-participants au système des prébendes monarchiques et, comme le sage de la fable *La Chauve-Souris et les deux Belettes*, ont, avec la philosophie désinvolte des gens sans scrupules, fait succéder à l'antique *Vive le Roi !* un fougueux *Vive la Ligue !* Louis Moland, commentateur de La Fontaine, trouvait dans sa glose sur cet apologue, que l'exemple n'en était « pas propre à former de bons citoyens ». Et cet honnête homme ajoutait : « Il pourrait même, les circonstances étant données, produire non seulement des indifférents et des sceptiques, mais des renégats et des traîtres ». Qui vivra, verra et l'Espagne n'a pas fini encore de nous étonner.

La *Real Orden* par laquelle Primo de Rivera ordonnait à toutes les

Digitized by Google

autorités, aux corps constitués et corporations variées de servir de leur mieux l'entreprise patriotique de l'Union, est datée du 4 janvier 1928. On sait que, cette année-là, le Directoire — dont l'histoire n'est tout de même pas celle qu'a publiée *El Sol*, anonyme, par tranches quotidiennes de quatre pages — faisait un grand effort de propagande, dont le « *número extraordinario* » de l'*U.P.*, correspondant aux fascicules 47 et 48 (13 septembre 1928) a conservé un souvenir durable, car il y a là des pages qui seront un jour consultées par l'impartial chroniqueur de cette période des fastes de l'Espagne. Et, un peu plus tard, en novembre, l'inauguration de notre *Casa Velizquez* devait fournir à quelques Français de bonne foi l'occasion gratuite de juger par eux-mêmes — et il y avait MM. G. Leygues, Pétain, Lacazes, Robert David et jusqu'à des actrices, Mlle Bos, Mmes Coloma et Perdrieri et tant d'autres, dont l'excursion à Tolède et le déjeuner au *cigarral* de Buenavista, chez le Comte de Romanones, le 21 novembre, puis, le lendemain, le banquet officiel, au Patio de Colón de l'ancien *Ministerio de Estado*, ne sont, certes, point encore oubliés, aujourd'hui où « *die schönen Tage von Aranjuez* — pour parler comme Schiller — *nun zu Ende sind...* »[1]. Je « *saisis* — avait, dans son discours officiel du 20 novembre, dit le délégué de notre Gouvernement, M. Leygues, — *avec empressement l'occasion qui m'est offerte par cette cérémonie pour saluer l'éminent Président du Conseil des Ministres d'Espagne, le général Primo de Rivera, qui a toujours manifesté à l'égard de la France des sentiments sympathiques et cordiaux apportant ainsi, sous l'autorité morale de sa haute personnalité, une aide décisive à la politique d'entente et de coopération qui correspond au vœu sincère du Gouvernement français...* » Et c'était le temps aussi où les feuilles les plus rageusement antimonarchiques d'aujourd'hui — *Informaciones* en tête (22 novembre 1928) et le *Liberal* et *Heraldo* et la *Libertad* — rivalisaient dans le los du Président et où, dans l'*Information* du 24 novembre, le député André Fribourg associait le nom d'Alphonse XIII à celui de Primo dans l'enthousiaste éloge et l'admiration à l'endroit de ces chefs de la Nation voisine. *Tempi passati*. Passons l'éponge, tirons le rideau...

Le *Libro de Oro* débute par un manifeste de ce pauvre général qui devait, le cœur brisé, finir ses jours, à un peu plus d'un an de là, le dimanche 16 mars 1930, dans une modeste chambre de l'Hôtel du *Pont-Royal*, aux numéros 37-39 de la Rue du Bac, qui — nous dit le *Bædeker* de Paris dans sa XIXe édition, qui coïncide avec l'ouverture de cet établissement (1924) — appartient aux caravansérails « de premier ordre », contient « 125 lits et 80 salles de bain » et offre des chambres depuis 35 francs, avec salle de bain depuis 65 ». J'étais, alors, fort malade en Bourgogne, mais lisais cependant, sur ce lit où

1. Ils sont passés, ces beaux jours, pour certains, mais le peupleenfin les connait, d'après Pedro de Répide — collaborateur du *Libro de Oro* ! — dans la *Libertad* du 28 mai 1931 : *Señorio del Pueblo*, chronique d'Aranjuez.

Digitized by Google

je ne pouvais remuer, la presse d'Espagne. Et j'ai conservé les feuilles de ces jours déjà lointains, en particulier les deux organes de la soi-disant « Intelligence » de la portion avancée d'un peuple qui avait su réaliser ce paradoxe de posséder une presse de premier ordre sans lecteurs. On entend bien que je parle ici de *La Voz* et de *El Sol*. L'une et l'autre — *Voz* du lundi 17 mars, *Sol* du mardi 18 mars 1930 — reconnaissent que l'effort de Primo de Rivera fut généreux. « *Al morir* — dit *La Voz*, en première page — *deja el recuerdo de un hombre de buena intención, cuyas ambiciones, nobles originariamente, no fueron ayudadas por una preparación cultural sólida, ni una inteligencia de orden excelso* ». Et ceci, qui n'est peut-être pas si loin que l'on ne s'imaginerait de devenir la vérité historique de demain : « *Pasados algunos años — cuando las pasiones se calmen y los acontecimientos sean cribados en el cedazo de los resultados inmutables : cuando, en suma, los árboles no nos impidan ver el bosque — el perfil de su figura campechana se dibujará más netamente que ahora en la perspectiva histórica. Los Españoles le recordarán sin odio y sin pena...* » Et le *Sol*, à son tour : « *.. Es verdad que ha sucumbido al esfuerzo enorme que se impuso al dar el golpe de Estado y que realizó con un ímpetu y una perseverancia inconcebibles en hombre tan mal preparado para una labor metódica... El hombre que, improvisándose dueño y señor de un país, sin más cultura que la allegada en las aulas militares y en la vida, pudo gobernar durante seis años y medio, afrontando los más graves problemas y hasta resolviendo algunos con éxito, no era ciertamente un hombre vulgar. Mejor orientado, mejor inspirado y mejor acompañado, habría podido ser un gobernante útil a su patria... Puede decirse que su predestinación fué precipitar la historia de España.* » Nous avons eu la chance, en l'année 1928, de pouvoir étudier sur place l'œuvre du Directoire. Entré, en automobile, dans la Péninsule, par la route de Perpignan à Barcelone, à La Junquera, en août, nous en sortîmes, de la même manière, le dernier jour d'octobre, par Irún-Hendaye, riche d'expériences de toute sorte, dont l'une est peut-être encore présente à la mémoire de D. Alejandro Lerroux, que nous visitâmes, dans sa cellule de la *Cárcel Modelo* — où il était enfermé à la suite du complot avorté de septembre — le mercredi 26 septembre 1928. Nous avions, en vérité, payé de toupet, nous étant présenté devant l'officier de garde comme « *amigo personal* » du détenu et ayant dû subir, avant de voir s'ouvrir devant nous la double porte de fer, un assez délicat interrogatoire où rien, fort heureusement n'avait transpiré de notre qualité de Français. Et c'est « *Don Camilo Pitollet — Pitollète —, escritor, de residencia en Madrid, ocho, Plaza del Ángel* » — nous étions descendu au *Reina Victoria*, qui occupe ce numéro — qui s'inscrivit finalement sur le livre des entrées et qu'un geôlier conduisit à travers les corridors de la prison, jusqu'à la petite antichambre où nous reçut celui qui, déjà souffrant de cet anthrax qui devait être cause de sa mise en liberté, avait à son actif, outre un prestigieux talent d'organisateur, et une volonté bien accusée de parvenir à la direction de la future *República Española*, de tels états de services dans le radicalisme militant, qu'à l'ombre de son nom pâlissaient

Digitized by Google

ceux des autres précurseurs, les Dicenta, les Pablo Iglesias, les Pérez Galdós, les Blasco Ibáñez, les Melquiades Álvarez et que seul, le nom de Rodrigo Soriano pouvait supporter avantageusement la comparaison avec le sien. Mais qui se souvient aujourd'hui des articles de Lerroux dans le *Progreso* et le *País* — où, le 31 octobre 1909, il était dit que le peuple républicain l'avait récompensé « *con una popularidad no igualada por ningún hombre público desde la Revolución de Septiembre* » — et de ses campagnes contre le sinistre Portas et pour les victimes de Montjuich ? Celui qui avait été un misérable employé à 50 piécettes par mois, qui s'était élevé au rang de directeur de journal — malgré l'opposition de l'*Imparcial* —, qui avait hérité du parti progressiste à la mort de Ruiz Zorrilla en 1895 et s'était habilement créé une popularité à Barcelone, qui peu à peu devait s'éteindre en face de réalités, hélas ! peu luisantes — la guerre, toujours la guerre, n'en déplaise à D. Alejandro, dont la « francophilie », réaffirmée tout récemment à Henry Barde (*L'Œuvre* du 26 avril 1931), n'avait pas nui à de fort profitables trafics[1] —, celui dont nous pourrions continuer longtemps encore à énumérer les faits et gestes d'un homme chargé d'ans et de responsabilités, celui-là nous apparut, à travers les barreaux de sa cellule, tel que l'avait défini le vieux républicain des Canaries, ministre de la République de 73-74, D. Nicolás Estévanez — ses Souvenirs, publiés en 1913 chez Garnier frères : *Rastros de la Vida*, mériteraient d'être mieux con-

1. A titre de document, nous reproduirons ici ce que disait de Lerroux en 1916 l'anonyme, mais fort bien informé auteur de L' *Espagne et la Guerre*, ouvrage publié par Bloud et Gay, à Paris et Barcelone, cette année-là : (p. 158) « Le second groupe de gauche est celui du député radical Lerroux — républicain et radical-socialiste —, assez influent à Barcelone, très remuant, émule et imitateur du nos députés de gauche. Comme tel, il est francophile... Son parti a été longtemps le seul interventionniste en faveur de la France. Il a fait campagne dans ce sens non sans danger, mais aussi non sans profit. Non sans danger : grâce à un bruit répandu par les germanophiles assurant qu'il avait promis en France, dans un discours public, de faire marcher l'Espagne aux côtés des Alliés, il fut à Irún, où il venait faire une conférence, accueilli à coups de projectiles de toutes sortes : des fenêtres, des rues étroites de la ville pleuvaient sur son automobile les ustensiles de ménage les plus dangereux, leur contenu et même des meubles ; en danger d'être assommé par cette mitraille, il dut rebrousser chemin en quatrième vitesse. Non sans profit, cependant, fut, dit-on, pour lui cette campagne en faveur de la France. Il sut, par de bruyantes réunions bien organisées à Barcelone, donner à ses amis politiques de France l'illusion qu'il tenait un véritable levier d'influence sur ses compatriotes. En échange de ses services, il fit assurer à ses amis et bons électeurs de Barcelone des marchés de fournitures pour l'armée française, avantageux. Par là même, il raffermissait sa propre situation espagnole, assez discutée avant la guerre. Malheureusement, la défectuosité des livraisons de ses

Digitized by Google

nus — à savoir : une énormité jamais vue en politique, un homme dirigeant un parti non en vertu de services patents, reconnus, mais tout simplement « *en razón de los servicios que de él se esperan* ». On trouvera cette affirmation de l'ancien *Ministro de la Gobernación* et officier espagnol à la page 369 du si curieux livre : *La Bohemia Española en Paris a fines del Siglo pasado*, paru à Paris en 1927 et dont l'auteur est D. Isidoro L. Lapuya, ouvrage rempli d'indiscrétions savoureuses et dont nous recommandons fort la lecture.

Mais revenons au *Libro de Oro*, cause de cette longue digression. L'analyser ici serait chose trop prolixe. Il constitue le plus utile, le plus indispensable supplément au tome 21, entièrement consacré à l'Espagne, de l'*Enciclodedia Espasa*, dont on a dit qu'un tirage à part avait été fait en 1925 sous le titre *España*, magnifique volume, splendidement relié, de XXII et 1524 pages. L'*Enciclopedia Espasa* a donné, au premier tome de son *Supplément*, qui constitue le tome 71 de sa collection, une biographie d'Alphonse XIII qui n'a qu'un tort : c'est d'avoir paru quelques mois trop tôt. On pourrait en dire autant de plusieurs des articles du *Libro de Oro*. Ils sont périmés, mort-nés, par suite du bouleversement social qu'étaient si loins de prévoir — lorsqu'ils les rédigeaient, en 1928 et 1929 — leurs auteurs ! *Die Toten reiten schnell*, dit une célèbre ballade allemande. Les Révolutions vont aussi vite. Félicitons-nous, néanmoins, de ce que ce livre ait pu devancer son destin. La République ne l'aurait pas laissé paraître et c'eût été une perte irréparable, comme

comparses lassa, dit-on, à la fin le gouvernement français, qui dut s'apercevoir qu'il payait cher les services d'une campagne interventionniste assez inutile. M. Lerroux le savait bien, sans doute : il n'y avait aucun danger que sa campagne produisît quelque résultat effectif. De plus, il ne pouvait lui échapper que l'agitation de sa petite minorité était le meilleur moyen de déterminer le reste des Espagnols à une hostilité plus décidée à l'égard d'une intervention pro-française. Tout s'arrangeait donc fort bien, pour les neutralistes, par cet antineutraliste. Au reste, parmi les républicains eux-mêmes, ceux de la nuance *España Nueva* — séparés de Lerroux, fidèles du député Rodrigo Soriano — étaient loin de vouloir donner quelque appui pratique à la République française. La bienveillance de leur neutralité, quoique fort sincère, — c'est d'eux qu'est venue l'idée d'une sorte de pèlerinage au pays de Joffre, leur presque compatriote — était bien décidée à se tenir dans un domaine tout platonique... » Aujourd'hui, Lerroux est, par ses nouveaux admirateurs — voir l'article d'A. Royo Villanova, dans *La Libertad* du 31 mai 1931 : *Alejandro Lerroux* —, donné par erreur comme futur Président de la République. Que va dire Soriano, qui est arrivé, d'Uruguay, en Espagne il y a quelques mois et qui, pour vieilli et las qu'il soit, n'entend pas désarmer (voir son *España bajo el sable. La dictadura* (Buenos Aires, *Claridad*, 1930), récit de 30 ans de combats qui vient de réapparaître à Madrid, mis à jour, sous le titre : *La Révolución española. Ayer y hoy 1931.*)

Digitized by Google

d'ores et déjà, c'en est une de devoir être privés du deuxième volume, qui eût été si précieux. Quand Blasco Ibáñez fit, aux frais du gouvernement argentin, paraître, en 1910, son ouvrage de propagande sur l'Argentine : *Argentina y sus Grandezas*, l'impression, commencée en janvier chez Blass et Cie, I, San Mateo, Madrid, ne se termina qu'en juillet. L'ouvrage, cependant, ne compte que 768 pages d'un texte très espacé. Blasco avait coutume de vanter cette prouesse comme unique. Notons que nous avons, en France sur l'Argentine un livre aussi instructif, également illustré de riche sorte et qui, lui, n'a pas connu les honneurs de ces réclames mondiales : c'est l'*Album de la République Argentine*, paru à Paris en 1925, sur 398 pages grand format, par les soins de M. Henry Grenier. Combien de temps eût demandé la publication du second tome du *Libro de Oro ?* De longues années, sans doute, car tous les matériaux qui l'eussent constitué, quoique réunis en partie, n'étaient pas d'un apport facile. Dans ce premier — et unique — volume, la matière est répartie en un seul chapitre, divisé en deux Sections et précédé d'une description un peu brève et sommaire — sans doute par suite de l'opposition postérieure que rencontrèrent en Espagne ces manifestations d'ibérisme, dont le budget national et provincial n'est pas prêt d'être dégrevé, car l'argent y fut dépensé sans compter — des expositions de Séville et de Barcelone. La première Section traite des matières les plus diverses : description générale, géographie et histoire, armée et marine, instruction publique, sciences, droit, action sociale, littérature, art, philosophie, la presse et le livre, l'hygiène, la salubrité, la bienfaisance, l'économie, l'industrie, le commerce, l'agriculture, l'élevage, le tourisme, les travaux publics. Chaque article est signé d'un spécialiste, le plus souvent. Les dimensions sont telles que, sauf quelques exceptions où le sujet est traité à fond, on ne donne que de rapides notions de chacune des rubriques, bien qu'en général précises et claires. La seconde Section, qui va de la page 369 à la page 796, est consacrée aux Régions, y compris le Maroc espagnol et la Guinée. Un certain dilettantisme était fatal dans ces descriptions des pays espagnols. Quelques-uns sont amplement traités ; d'autres — et l'on s'en étonne — n'ont rien ou presque rien : ainsi la région et la cité de Valence doivent se contenter d'une page (p. 734), Álava et sa capitale, Vitoria, du même espace (p. 740), la province de Guipúzcoa n'a que quatre maigres pages — il est vrai que le charmant Guide de cette province, publié l'an dernier par la *Diputación* : *Guia de Guipúzcoa*, supplée à cette lacune — (p. 743-746), *etc*.

Encore une fois, on ne lit pas sans mélancolie ces pages d'une Espagne qui était hier et qui n'est plus aujourd'hui. A en croire les feuilles du nouveau régime, tout n'aurait été, sous le signe du passé, que pourriture, mensonge et hypocrisie des hautes classes. La *Libertad*, le *Heraldo*, le *Liberal*, le *Sol*, la *Voz*, *Informaciones*, rivalisent dans la peinture d'horreurs affreuses, que seules les censures des Dictatures successives les auraient, depuis septembre 1923, empêchés de stigmatiser. Des écrivains que l'on croyait — que l'on eût crus moins férocement antimonarchiques

Digitized by Google

— découvrent chaque jour de nouvelles tares à un régime qu'ils n'hésitent pas à qualifier d'immonde. En attendant, le gouvernement de la République supprima provisoirement l'*ABC*, dont la voix — laissons pour ce qu'elle vaut celle du *Debate*, qui, pendant la Guerre, ne souhaitait que notre ruine — lui semblait gênante (supprimé pendant 25 jours, l'*ABC* a reparu le 5 juin 1931). Nous écrivons ces lignes le dernier jour de juin 1931. Nous nous ne permettrons pas le moindre pronostic sur l'avenir d'un pays qui n'était pas préparé à un si brusque changement de régime. Beaucoup d'honnêtes gens, en Espagne, déclarent que la transformation du gouvernement ne leur importerait point trop, si celui qui a succédé à l'ancien était capable de garantir l'ordre dans le pays ! *Cordura, mucha cordura !* Ce furent, dit-on, les dernières paroles d'Alphonse XIII, lors de sa fuite de Madrid. On ne peut que les répéter, sans trop croire à leur mise en pratique par la plèbe, d'ici, du moins, à quelque temps...

Camille PITOLLET.

Le couronnement de Renart, poème du XIIIe siècle, publié par ALFRED FOULET (*Elliot Monographs*, ed. by *Edward C. Armstrong*, 24), *Paris, Presses Universitaires de France*, 1929 ; in-8° de LXXVIII + 125 p.

Quoiqu'il n'ait qu'une médiocre valeur littéraire, le *Couronnement de Renart*, qui n'avait plus été édité depuis 1826, méritait une nouvelle édition, ne fût-ce qu'à cause du lien qui le rattache au grand *Roman de Renart*. Le nouvel éditeur, M. Alfred Foulet, s'est habilement tiré d'une tâche qui n'était pas facile, vu la difficulté du texte et l'état assez défectueux de l'unique manuscrit qui nous l'a conservé. Car si le poète lui-même a déjà beaucoup de peine à exprimer sa pensée, le copiste a encore souvent ajouté de son côté à la difficulté, en transcrivant mal un texte qu'il ne comprenait pas toujours. Aussi ne s'étonnera-t-on pas si, malgré les efforts louables de l'éditeur, certaines obscurités ont subsisté dans le texte. Voici quelques corrections que nous nous permettons de proposer, sans prétendre résoudre toutes les énigmes : 92. *N'eurent pouoir ne fer soucours*. Le sens et la grammaire exigent le remplacement de *ne* par *de*. — 132. Pour que le vers donne un sens, il faut rattacher *a cui* non pas à *uns vilains*, mais à *il* du vers 131 : « lui, le comte, à qui je suis attaché ». L'ancien français admet une construction pareille. — 250. Le vers reste incompréhensible malgré la note explicative. Au lieu de *en ça mais puis* qui ne donne pas de sens, on pourrait lire : *en tamains puis* « il dut gravir maintes hauteurs avant d'arriver à ses fins ». L'expression est bizarre ; elle est amenée pour obtenir la rime homonyme *puis* : *puis*. Pour *tamains*, cf. v. 815. — 399. *cui* = *cuide* est étrange. Sans doute *cuie*. — 416. Le sens gagne, si l'on corrige *il* en *s'il*. — 425 ss. Passage obscur que j'entends tout autrement que l'éditeur : Renart trompe l'âne sans raison ; ou plutôt il y avait à cela une raison, celle-ci que Renart ne ferait jamais un bien, qui serait un vrai

Digitized by Google

bienfait : *car Renart bien faire ne* (au lieu de *n'i peut*... — 428. *Si ne m'en tais*. Lire *je* pour *ne* ? — 492 ss. Lire : *Vilains, dist il, or me cunchies. Des esmeraudes... Des camahius n'ai jou ensones* (« je ne m'en soucie pas »), *De topasse, de margerites. Tout soit tien*... — 658. Vers trop court d'une syllabe. Lire : *Ne ne sai s'il encore cuert* (= quiert). — 707. Le vers est trop long d'une syllabe. On peut remplacer *et* par *si* et lire : *venus Est li loiers* (= louvier) *s'a vut ester*. — 745. Vers trop long de deux syllabes. Lire : *Isengrin loiien mist ou col*. — 754 *vinrent* — 772. Plutôt : *Li fais pesa, aval s'eslaisse*. — 869. *M'en* pour *Me* — 898-9 forment une question. — 1204. *vorroit* donnerait un meilleur sens que *verroit* et convient aussi mieux grammaticalement. — 1206. *se mist*, au lieu de *remist* ? — 1386. L'explication proposée au glossaire de la locution *d'apetit* « par désir, par curiosité » me paraît peu convaincante. Je lirais plutôt : *d'a petit* « pour peu, facilement ». La combinaison de deux prépositions n'a rien d'insolite (cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, p. 221). — 1427. *fui* doit être une mauvaise leçon du manuscrit pour *sui*. — 1582. L'inversion du sujet (*voit on*) indique que les vers précédents (1578-81) forment le régime dépendant de *voit*. Donc un point après *conmeillant* (v. 1577), ou peut-être seulement après *pere* (1579), et supprimer le point après *parent* (1581). — 1588. Que signifie *li pluisour d'iu* ? Il faut sans doute lire *d'ui* ou même *li pluisour hui* « la plupart, aujourd'hui ». — 1616. *jou je* : l'un des deux pronoms est de trop. Lire : *Et cou, je cuit, si bien feriés*. — 1969. Le sens me semble exiger : *Is. ne.dist or teil chose*. — 2070. Pour obtenir un sens acceptable en même temps qu'une construction grammaticale satisfaisante, il faut corriger au vers 2071 *Que* en *Le*, et 2072 *cascuns* en *cascune*. — 2134 *venus* pour *veüs* ? — 2199. *Je ne non* ne donne pas de sens ; lire : *Je ne hon* (« Ni moi ni personne, sauf Jésus »). — 2204. *poués* — 2303. *habés* convient mal ici. Le copiste semble l'avoir mis pour *gabés* « plaisanterie », comme aussi peut-être au vers 1445 (voir la note p. 107). — 2519. La sillabe qui manque dans ce vers doit être *quant* : *Ce vit il bien, quant Isengrins...* ; *veut* au vers suivant représente le parfait de *vouloir* sur le type *peut, seut*, etc. — 2830. Lire : *voi la* — 2834. Virgule après *singnor*. — 2837-42. Passage obscur que la note (p. 108) n'éclaircit pas. Je pense qu'il faut lire ainsi : *Com iestes or musart et fol Qui de muse et* (au lieu de *a*) *de pechiet fol Quidiés ja bone note dire*. Quant à la suite, on entrevoit bien le sens général du passage : *un soul oisiel* (« rassasié », pas « ivre », c'est le cas de Renard qui a obtenu ce qu'il voulait), je puis vous dire qu'on ne réussira pas à le prendre avec un *loire* (« leurre », mais le mot peut-il être féminin ?) *vide et vain*, c'est-à-dire sans valeur ; mais dans le détail le passage est incompréhensible. Faut-il lire au vers 2842 : *N'arés hon gré ne bone estrainne* ? — 2900. *Et puis dont que je medi voir*. Au glossaire *medire*, v. n., n'explique rien. Peut-être, avec un changement assez radical : *que je die voir*, « pour dire la vérité ». — 2929. Il vaut mieux rattacher ce vers à ce qui précède, en donnant à *qui* la valeur de « si l'on ». — 2933. *avoir* au lieu de *voir* ? Cela ferait une rime léonine avec *savoir*. —

Digitized by Google

2952 se rattache mieux au vers précédent. — 3009. *et pais par tant* ne signifie rien. Lire *plains* « plats », qui correspond à *oni*. — 3207. *aroit* au lieu de *avoit*, comme le fait voir la forme *averoit* du vers 180 auquel se rapporte ce passage. — 3210. Peut-être *N'est mie guille*, plutôt que *Ne mie*.

Dans son introduction, M. Foulet traite avec une sage prudence toutes les questions relatives au texte qu'il publie : le manuscrit, la date, l'auteur. Il consacre même — la rareté du fait nous oblige à signaler cet effort méritoire — une vingtaine de pages aux problèmes littéraires qui s'y rattachent. Aux influences certaines du *Roman de Renart* et des *Fables* de Marie de France, M. F. ajoute l'emprunt surprenant fait au *De rerum Natura* de Thomas de Cantimpré qui explique l'étrange énumération des vers 1720-1825. Que l'auteur, très versé dans la littérature de l'époque, ait connu des œuvres aussi célèbres que les *Vers de la Mort* et le *Roman de Charité*, c'est très probable ; mais il ne faut pas oublier que les imprécations contre la mort comme celle des vers 3272-3301 sont un des thèmes littéraires les plus répandus dans la littérature française depuis le XIIe siècle. Déjà Chrétien de Troyes donne dans sa *Philomena* (979-97) une invocation de ce genre, qui est même toute pareille à celle-ci en cela que chaque invocation comprend, comme ici, deux vers et commence toujours avec le deuxième vers du couplet. Cela ne veut pas dire que notre poète ait connu la *Philomena*, mais cela prouve que le thème était fixé depuis longtemps dans sa forme et dans son fond ; ce n'est donc pas nécessairement chez Hélinand que l'auteur du *Couronnement* a dû le chercher. On peut aussi se demander, si vraiment notre poète a encore connu et utilisé vers la fin du XIIIe siècle le vieux poème latin de l'*Ecbasis Captivi* du Xe siècle. La preuve alléguée ne me paraît pas suffisante pour l'admettre. En revanche, on se ralliera volontiers à la manière dont l'éditeur interprète, au chapitre VIII, le sens général de l'œuvre. Dans l'étude de la langue on pourrait relever quelques légères erreurs. Signalons simplement que les formes *goiran* v. 409 (p. LXIV) et *verran*, v. 2716 (p. LXVIII) ne sont pas des 3es personnes plur. du futur, mais des formes contractées de *goïrra on* et *verra on*, caractéristiques pour le picard.

Il va sans dire que ces menues remarques ne diminuent en rien la valeur de cette édition soignée d'un texte assez difficile.

E. HOEPFFNER.

La Vie de saint Thibaut, an old French poem of the thirteenth century, edited by HELEN EASTMAN MANNING, Ph. D. (*Publications of the Institute of French Studies*). *New-York*, 1929; IX + 134 p. in-12°.

Ce sont deux vies de saint Thibaud que Mlle Manning publie ici d'après l'unique manuscrit qui les ait conservées (Paris, B.N. fr. 24780): l'une, de 1058 alexandrins, en quatrains monorimes; l'autre, publiée en appendice, de 398 vers, en couplets octosyllabiques. Les

Digitized by Google

efforts de l'éditrice ne portent que sur la première d'entre elles, la plus importante. Écrit dans un dialecte du sud-est, déterminé dans l'introduction, le texte offre quelques difficultés que Mlle M. n'a pas toujours réussi à trancher. Nous nous bornons à corriger quelques-unes de ses plus graves erreurs.

Le texte a souvent été mal compris. — V. 178. Le saint et son compagnon s'abaissent à faire les travaux manuels les plus bas : *le fiens fors des estables a civeres portoient*. Dans l'introduction (p. 37) et au glossaire *civeres* est donné pour « chèvres ». Mais le texte ne connaît pas *c* pour *ch*. Il faut donc lire *civères* « civières », dans le sens de « brouettes ». — V. 294. Le saint est appelé au château de Leion *ou contenz estoit nez* : *contenz* « querelle » est pris pour un nom propre, *Contenz*, « peut-être S. Constant, évêque de Pérouse » (Index, s.v.), dont le nom, à vrai dire, « ne paraît dans aucun des manuscrits latins », et pour cause ! — V. 438. Au moment de la mort aucune tache ne *bloissoit* le corps. Ce ne peut pas être *blessoit* avec une évolution impossible du *e* protonique (p. 33); lire : *lo cors n'enbloïssoit*, de *bloir* « bleuir ». — V. 897. Dans *Ot une blanche nape, ot* n'est pas le parfait d'*avoir*, mais la préposition *o, od* « avec » : *la char et les os trestot envelopet Ot une nape blanche* « il enveloppa la chair et les os dans une nappe blanche ». — V. 952. Pierre révèle son secret à quelques frères : *comment ovré avoient, trestot lor rejuit* : ce n'est pas *regaudire* (*sic*) « réjouir », mais *rejehir* « révéler », comme *rejoit* au vers 541 où le mot a été bien compris. — V. 1020. Une femme qui *fu mué nee* : lire *mue* « muette », de même qu'au vers 376 *païe* (*païee*) au lieu de *paié*. — L'explication de *ou*, v. 944, par « d'où » est impossible ; *ou* signifie ici « pour lequel ».

Dans d'autres cas, le manuscrit a apparemment été mal lu. Ainsi *uitane*, v. 519, n'est pas une réduction de *uitaine* (p. 31), mais une mauvaise lecture pour *uitaue* = uitave « octave ». De même au vers 1029 plutôt *Esteves* qu'*Estenes*. Par contre, *Drixius* (v. 487) étant « Brixen » (*Brixinum*), c'est *Drixins* qu'il faut lire. — V. 528. *chandoile aroanz* serait une chandelle « tournante », de *arotare* (glossaire, s. v.) Mais qu'est-ce-que cela signifie ? *o* est mal lu pour *d* : *une chandoile ardanz*. — V. 975. *A cel mostier s'en vint une fame, Lodroit* : encore un nom inconnu aux sources latines. Ce n'est pas étonnant, puisqu'il faut évidemment lire *todroit* = *tot droit*. — V. 1018. Que fait *bruloient* dans un passage où il est question des voix bestiales des diables ? Lire : *bruioient* (cf. v. 354). — V. 927. *guinement* dans *par le Dé guinement* me semble étrange. Mlle M. y voit un dérivé inconnu par ailleurs de *guignier* et l'interprète par « désir, volonté ». Ne serait-ce pas plutôt *guidement* ou encore la formule si fréquente : *le Dé qui ne ment*, comme au vers 265 ? — Si vraiment le manuscrit porte au vers 342 *Je sa ce que*, il faudrait le corriger en *Ja soit ce que* (le ms. donne sans doute *Ja soice que*).

Il est regrettable que malgré toute la peine qu'elle y a consacrée Mlle M. n'ait pas réussi à donner une édition pleinement satisfaisante.

E. HOEPFFNER.

Digitized by Google

Edmond de Rivals, Raimon Escrivan, Troubadour, chanoine, martyr. Extrait de la *Revue historique de Toulouse*, 1928-9. *Toulouse*, 1929, 29 pages in-8°.

On ne connaît du poète toulousain Raimon Escrivan qu'une seule pièce, déjà publiée dans la *Chrestomathie provençale* de Bartsch, relative à un épisode de la guerre des Albigeois, et en particulier, semble-t-il, du siège de Toulouse de 1218. Elle célèbre, sous forme de *tenso*, le succès remporté par une machine de guerre des assiégés (un « trébuchet ») sur une « chatte », machine des assiégeants. On rapproche à juste titre la chanson d'un épisode analogue, raconté dans la *Chanson de la Croisade des Albigeois*. M. de Rivals admet sans hésiter que l'auteur de cette pièce est identique avec le chanoine et archidiacre toulousain Raimundus Scriptor, membre de l'Inquisition, qui fut assassiné avec ses compagnons en 1243 à Avignonet, et c'est l'histoire de cet événement avec ses suites qui occupe la plus grande partie de son travail. Mais rien n'est moins sûr que cette identification du poète, partisan des comtes de Toulouse de 1218, avec le religieux, persécuteur farouche des Albigeois en 1243. Le cas de Folquet de Marseille, allégué à l'appui de cette thèse, se présente tout autrement. L'étude de M. de Rivals risque donc pour le moins de porter à faux. — L'édition du texte ne marque aucun progrès sur celle de Bartsch. Au contraire, elle est déparée par de nombreuses fautes d'impressions qu'il eût été facile d'éviter. Au v. 30, l'éditeur donne, comme Bartsch : *Pueys a li dig*. La place du pronom atone est étrange. On s'attend à : *Pueys li a dig*. Il est vrai qu'au vers 47 on a aussi : *Et a lo·i mes el cors*, mais ici le verbe est précédé de *et* (cf. Schultz-Gora, *Altprovenz. Elementarbuch*, § 209).

Au v. 38 *Et a cridat e mot en aut*, *e* n'est sans doute qu'une faute d'impression, prise chez Bartsch, pour *u* ou *un* ; *mot* a bien encore ici le sens primitif de « dicton, parole moqueuse ». — La traduction du moins est correcte, à part quelques inexactitudes : *a ley d'issernida* (v. 4) est « sagement », pas « froidement ». V. 10 *dins la vila vuelh ostal*, n'est pas exactement « je veux une maison dans la ville », mais « je veux me loger, m'établir dans la ville », c.-à-d. y pénétrer. V. 18 « sans plus attendre ». V. 40 « car me voilà par mon assaut (tout) près de toi ».

E. Hoepffner.

J. E. Shaw. Essays on the Vita Nuova (*Elliott Monographs*, 25), *Princeton, Paris* (*Presses Universitaires*), 1929 ; in-8°, 236 pages.

Encore un volume sur la *Vita Nuova* ! L'immense littérature qui existe là-dessus n'a-t-elle donc pas épuisé le sujet ? Le but que se propose M. Shaw est de réagir par le bon sens contre les excès d'une critique par trop subtile, qui, loin d'éclaircir les questions, n'a fait que les embrouiller comme à plaisir. L'intention de l'auteur est louable, mais sa réalisation difficile, puisqu'elle se heurte aux subtilités mêmes dont sont parsemées les œuvres du poète florentin. Aussi M. Shaw ne peut-

Digitized by Google

il éviter de se livrer lui-même à quelques-unes de ces interprétations minutieuses et pointilleuses qui sont nécessaires pour pénétrer dans ce qui était — peut-être — la pensée secrète, ou les intentions cachées, du poète.

Sur les sept études, indépendantes entre elles, dont se compose le présent ouvrage, quatre, les chapitres III-VI, portent précisément sur les passages les plus énigmatiques que le texte offre à la compréhension des lecteurs. Ce sont de subtiles recherches, souvent d'ordre philologique, pour proposer des solutions nouvelles qui ne sont sans doute pas toutes recevables au même degré, mais qui méritent de retenir l'attention des spécialistes et appellent une discussion sérieuse. Les plus importantes — aussi par leur étendue — sont les deux études qui encadrent les autres. La première sur « La date de la *Vita Nuova* » : l'auteur y présente une solution très acceptable de l'apparente contradiction entre les deux amours de Dante, celui pour Béatrice et l'autre pour la mystérieuse *donna gentile* qui après la mort de Béatrice succède à celle-ci encore avant la fin de la *Vita Nuova*. La dernière, sur « Le caractère de la *Vita Nuova* » : caractère tout à fait réel pour l'auteur, on ne se trouve rien, ou presque rien, d'allégorique ou de symbolique ; ouvrage qu'on a tort de juger à la manière du *Convivio* ou de rapprocher de la Béatrice de la *Divina Comedia*. Réelle, Béatrice, et ce qu'on nous dit d'elle ; réel, l'amour lointain et quelque peu mystique que lui voua Dante dès sa tendre enfance et dont le roman retracerait l'évolution psychologique et les diverses phases, telles qu'elles se sont déroulées dans la réalité de la vie sentimentale du poète. Si l'auteur, comme nous le croyons, a raison au fond, il ne tient pourtant pas assez compte du fait qu'il s'agit cependant aussi d'une œuvre littéraire et que la fiction y occupe par conséquent une place plus grande qu'on ne la lui accorde ici. Il est certain que le poète traite aussi des thèmes purement littéraires qu'il insère dans le cadre de son œuvre, tel le « rêve prophétique » qui paraît déjà dans la *Chanson de Roland* (songes de Charlemagne), passe de l'épopée dans le roman (« songe d'Arthur », dans le *Brut*) et est accueilli par les troubadours (déjà chez Marcabru et chez Guiraut de Bornelh), qui l'introduisent dans la poésie lyrique. M. Shaw ne l'ignore pas, mais il en fait, à notre avis, trop bon marché.

On discutera certainement les solutions proposées ici ; mais personne ne pourra s'occuper de l'œuvre de jeunesse de Dante sans tenir compte de ces études. M. Shaw possède une connaissance solide de la vaste littérature qui existe sur ce sujet. Dans les notes copieuses qui suivent les différents chapitres et qui ne sont pas la partie la moins intéressante de son travail, il prend position dans les questions litigieuses qu'il expose avec clarté, dont il donne une saine appréciation et qu'il juge avec un bon sens solide.

E. HOEPFFNER.

Digitized by Google

Noël Dupire. — Bibliographie des travaux de Ernest Langlois. *Paris, Librairie E. Droz (Société de publications romanes et françaises* sous la direction de Mario Roques).

M. Noël Dupire rend au regretté Ernest Langlois le meilleur des hommages en publiant, dans une brochure de 68 pages, la liste, classée par matières, de ses travaux.

Avec Langlois a disparu un des bons élèves de Gaston Paris. Son nom restera uni à celui de son maître, sur le titre de la petite *Chrestomathie* qui a eu, de 1897 à 1923, treize éditions et qui en aurait eu bien davantage si, à l'exemple des *Extraits de la Chanson de Roland*, elle avait été munie d'un glossaire étymologique. (Nous exprimons le vœu que, de ce manuel qu'aucun ne remplace encore, chez nous, paraisse une nouvelle édition ainsi accrue.)

L'œuvre scientifique de Langlois s'est concentrée sur le *Roman de la Rose* : elle a abouti à la merveilleuse édition qui a paru à la SATF, à partir de 1914, et s'est achevée en 1926, après la mort de l'éditeur, sur un très précieux glossaire [1].

A. Duraffour.

Walther v. Wartburg. — Französisches Etymologisches Wörterbuch. — Lettre B (et supplément au CR de A, RLR, LXV, 107 ss.).

ABBIBERARE *ABBURARE. — La 3e éd. du REW n'a pas tenu compte de l'observation que j'ai présentée sur les mots for. et lyon. rattachés par le FEW à ce dernier type. Cette observation demeure entière. J'ai relevé depuis, à Challex (Ain), une forme de substantif à peu près identique à celle du verbe de Vaux, mais avec *a* à l'initiale : il en résulte

1. Ce glossaire enregistre avec beaucoup de soin les formes verbales. Voici quelques observations :

coudres (1359) — qui ne figure pas I 281 — est féminin (« = droites ») ; p. 163 (v. 1532) : *crueses* « creuses » (cf. aussi 13649, DG., ici 13445), première apparition du mot, n'a pas été enregistré ;

denier (3134) : « je le conois come un denier ». — La langue est très riche en comparaisons de ce genre ;

druige (13.151) est traduit, dubitativement, par « provision ». — « Faire sa druige » signifie, je crois, « prendre ses ébats ». Il n'y a pas lieu de revenir sur l'histoire de ce mot après le bel article que lui a consacré Jacob Jud dans *Arch. Rom.*, VI, 313 ss. Je note simplement, anticipant sur mon prochain compte rendu, que, dans le FEW, W. v. Wartburg a aussi enregistré (d'après Onofrio) un « druge, foréz. = abondance, provision », qui a sans doute la même origine que la glose de Langlois, et qui me paraît, lui aussi, suspect. Il s'agissait, pour Onofrio, de trouver un équivalent littéral pour l'expression lyonnaise « se plaindre de druge » = se plaindre sans aucune raison. L'afr. a un emploi semblable : « Certes, ce n'est mie *de druges* que tu es si chaitis et las » (Montaiglon, *Fabl.*, I, p. 1). — Remarquons que, à Vaux (Ain), nous disons

Digitized by Google

que nous avons affaire, en ce point, à un préfixe primitif *in-*. Donc la tuméfaction de l'aisselle à Challex « *âberyæ du mâ* » ou bien « abreuve » la plaie suppurante, ou bien elle « emboit » [im-biber + atorium : cf. mes observations relatives à *avellere*, p. 123 du compte rendu précédent] l'humeur de la plaie. Les deux mots sont donc identiques à l'origine. Un troisième sens du même mot se trouve à Vaux (Ain), à Cerdon également : « former, au haut d'une vigne, une levée de terre qui remplacera celle qui s'est avalée » : il s'agit là encore, à l'origine d' « abreuver », comme aussi dans l'opération qui consiste à recharger un soc de charrue (usuel à Vaux). « Abreuver » au sens d' « irriguer » un pré est aussi très fréquent dans toute notre région, à une date ancienne (cf. les textes cités p. 109 du compte-rendu) : il n'est donc pas limité à l'Italie du Nord (REW[3]), et il y a lieu de retrancher la forme a. bress. citée dans le FEW, à l'article *BEDU (p. 313a, au haut).

*ABELLANEA. — Alyon. *avilianes* (pl.) (*Carcabeau de Givors*, pp. Georges Guigues, Lyon 1883, p. 6).

ACEREUS. — *èyé* « érable » à La Bresse (Vosges), d'après Hingre.

*ACIDUS. — Gap : *aisœ* « acide ; trop levé (du pain) » : F-N Nicollet, BSEHA 1900, p. 82.

« se plaindre *de grasè* » = que la mariée est trop belle, litt. que la soupe est trop grasse : donc le forézien *druge* peut donc être aussi bien l'équivalent littéral de *grasè* (= gras + *aceu*) ; — et, tout compte fait, aussi l'express. de l'afr., dans le fabliau ;

glaons 8225, 11743 « fromages en glaons » (avec note renvoyant à Jeanroy.,. *Poésie lyrique*[3] p. 505). Je renvoie à mon tour à *Rom.*, LI,631, en priant de corriger en « clon » la forme *Rom.*, XIII, p. 575 § 11, et en signalant d'autres formes de ce mot que présente le *Carcabeau de Givors* (1225) publié par Georges Guigues, Lyon [1883] ;

nagier offre déjà (17949), concurremment avec les sens usuels, celui de « nager » ;

nesfles (1350). Est-ce la première apparition de mot ?

ormes (m.) (1357), non relevé au lex. (pas de date au DG.), forme avec *r*, en accord avec celles du *Dict. Top. de la Marne*, et *Ormoy* de la Haute-Marne, à partir de 1249,... etc. — Suffit à écarter l'idée d'un emprunt de *r* < *l* + labiale à « un dialecte du Sud-Est... » (E. Bourciez, *Phonét. française*[6], § 74 R). Cf. *courpe* « faute » 4 fois, et *encourper*.

ouvrir, ppé (632) *overt* (Le ms. de Grenoble a *ouvri*) ;

tooiller (6385), étudié au t. I, manque au *Gloss.* Sur le mot cf. en dernier lieu Horning, dans le *Gloss. de la Baroche-Belmont*, p. 198 ; Lemasson, *Lexique... de Fiménil (près Bruyères)*, 1927 : *tói* « remuer un liquide en le faisant tourner dans un récipient ».

Il n'est pas superflu, en terminant, d'insister, même après des historiens comme M. Jeanroy et M. Thuasne, sur la prodigieuse richesse de l'œuvre de Jean de Meun. Les historiens de la philosophie moderne ne se sont pas doutés, à ma connaissance du moins, que le pessimiste de Francfort pouvait lui devoir sa théorie de l'amour, duperie de la Nature. Elle est là, pourtant, très nettement formulée : 4403 et ss.

Digitized by Google

ACRIFOLIUM. — A Ste-Foy *angrélo* (avec *n*).

ADJUTORIUM. — Aprov. *aitueri* (*Vie de Ste Douceline* 91v, 92r, éd. Gout, p. 252-3) ; *eytueri* P et P 5384.

AD PRESSUM. — Périphrase verbale de la région lyonnaise « je suis après + inf. » = occupé *à*. Cf., à Savièze, près Sion, d'après les *Tabl. phon.* : je tue une mouche, rendu par « je suis après tuer ».

ADVITIARE. — *avâjé* « chatouiller le pis de la vache pour amener le lait » à Giron (Ain).

AERAMEN. — Alyon. *erans* (distinct de *couvro*), *Carc.* p. 10.

ALBARIS. — *Arbé* « tremble » (Val d'Aoste, Cerlogne).

ALLOCARE. — Cf. le c. rendu, p. 115. Aux noisettes, symbole de fécondité en Bresse, et aux « alouilles » genevoises, correspondent, en Franche-Comté et dans le Nord-Est de la France, les pois frits. Cf. Rolland, *Fl. pop.* IV, 201-2. Ces pages m'ont convaincu de la vérité de ce que j'avais proposé comme une simple hypothèse ; elles intéressent le folk-lore autant que la linguistique [1].

AMBULARE. — Le dérivé par -atoriu à La Bresse est *aleu* m. « échafaudage de maçon ».

ANXIA. — Dér. *ãeau-za* « timide, craintif » (Val d'Aoste, Cerl.).

APPARICULARE. — La Bresse : *aipwarié* et *dèpwarié*.

AUDIRE. — Dér. *lóz ouvyó* « les tempes » à Bouvières (Drôme), forme qui se rattache à celles de Vinzelles et de Bagnères-de-Bigorre.

BAB. — Dauph. (banlieue de Grenoble) *bâbyo*, et *bó* : le second, à Poisat du moins, désigne un gros crapaud. A Proveyzieux *babèlina* « chacun des deux pendillons au-dessous du menton de la chèvre ».

BACCA. — Alyon. *ung bachuel de peysson* (*Carc.* p. 7). Le mot est, dans toute la région, francisé en « bâchut ». — La forme d'Albertville citée à 2 est un dérivé en -aceus. — Albertv. *bâtiollet* « petit cuvier » < *bacc* + *ol* + *ittu*. A Cerdon : *bâṣẽta* « récipient en bois qui se place sous le bec du pressoir ».

BAJANUS. — Dér. Meuse (Chattancourt) : *bẽiner* « rendre plus souple, p. ex. une feuille de chou, de betterave, etc. en la chauffant un peu. » Var. *béner* (Varlet). — Le lyon. *benolhi* (lh = *l*) est bien à sa place ; mais il faut supprimer *benouiller* sous BALNEARE. — Art. 885 du REW.

BAJULUS. — *Bayle*, en Dauph. (surtout Trièves, Diois, Valentinois) « agent du chatelain » (Valbonnais, *Mém.*, p. 116 ss.).

*BALANDRA. — [Ne figure plus à REW3]. Bressan XVIIe s. *balandran* dans un Noël de Bourg (Ph. le Duc, p. 1) qui, d'après J.-M. Villefranche, a subsisté (où ?) jusqu'à son temps. Le mot ne peut-il être, tout bonnement, rattaché à *ballare* ? Cf. les dérivations p. 219 a.

BALD. — Dér. *budâr* « fumée épaisse » à Bourberain, Rabiet, p. 14 du tirage à part ; même mot *bodizé* « flambée » à Viriat [et *bodayé* « flamber fort »], correspondant à celui de Blonay. Au Pinet-d'Uriage

1. Cf. aussi un texte de Neuchâtel, en date de 1528, au dictionnaire de W. Pierrehumbert, article » chavanne », p. 118 et supplément.

Digitized by Google

budèla, avec autre suffixe. En Bresse, les « Ébaudes » étaient les manifestations joyeuses, soumises d'ailleurs à un rituel, auxquelles se livraient, à l'entrée de la mauvaise saison, pendant les soirées et les « grandes veillées », les jeunes gens, dits « ébodis », qui cherchaient femme. Voir la reconstitution de Prosper Convert — en patois — imprimée à Bourg, en 1923, et qui, en 1930, vient d'être jouée à Liège par l'auteur et sa troupe, de Viriat. Au XVIIe s. *Dialogue d'Enghien* p. 86, 90 : *uboda, oubod*.

BALKO. — Aux Bouchoux (Jura) *ébòdzĕ* fpl. « partie supérieure de la grange ». Cf. à Neuchâtel *bauche-bauge*, chez W. Pierrehumbert.

BALLARE... Aj. agren. *balaier* « retarder » *balizare, *La Somme du code* .. pp. L. Royer et A. Thomas, 1929, p. 219 b. Les Houches (près Chamonix) : *balofa* « écume ; écume du lait ; (animal en) sueur ».

BALNEÓLUM. — Inadvertance qui range le mot forézien *bagnou* directement sous le type latin, tandis que, avec le lyonnais *bañò*, il en procède par changement de suffixe. Rectification à faire également à REW³. — Cf. pour les traitements de -eolu et de -one Veÿ § 203, 219-223.

BALSAMUM. — Alyon. *balsemo*. Lég. Pr. M 11, 29 (traitement phonétique normal) R. 48, 21.

BALTEUS... prov. mod. *se debaussa* (cf. *derouca*) : X de Fourvière, Mat. 8, 32 ; Mistr. *Prose d'Alm.*, p. 146. — A Couzon (Rhône) *ambassai* « faire tomber, surtout de la pierre dans les carrières » (J.-M. Villefranche).

BAN. — En Dauph., Valbonnais (*Mém....* p. 123) donne la forme *bannier* « garde de terres ». — En Bugey le *bandost*, *bayn d'oust* (XIVe s.) Arch. C.-d'Or B 8240, f° 20, 110, etc., compte de Poncin, était, par le seigneur, accensé à un fermier chargé de le percevoir.

*BANKS. — Lyon. *banquo*. Dans l'Ain *blākó* (bressan) ; le joueur fait tourner une roue portant des numéros, et gagne de petits objets, généralement de la vaiselle.

*BANNJAN. — Afr. *banir* « proclamer » (p. ex. *Eneas*, 6071).

BARBAS. — Cf. *Myst. de S. Anth.*, v. 3659, et *Introd.*, p. XX.

BARRI. — Viriat *bāru*, Ceignes *bą̄r̄yò* « barrière à claire-voie », et le n. de l. *Barrioz*, à la Balme-s-Cerdon (cf. Arch. C.-d'Or, B 8240, pour les comptes de ce « cellarier » des seigneurs de Thoire-Vilars). — Le frpr. *barañi*, avec *r* simple intervocalique (cf. REW³ 924 fin) ne *peut* pas se rattacher à ce type. Je propose ailleurs une explication nouvelle.

*BARAÑ. — 1 morv. *braime*, bressch. *brème* ne s'expliquent pas à cette place, sauf le cas, peu probable, de contamination avec « bramer » (la vache devenue stérile ne cesse de « bramer »). Cf. d'ailleurs, p. 495 a, Lyon *brama*.

*BARRUM. — *Dér.* 265 b. Le mot recueilli par l'ALF à 917 est un dér. en *-ée* de « bardouiller » qui est à peu près « salir, emplâtrer ». Nous disons aussi, dans l'Ain, pour « soufflet », un « emplâtre ».

A Innimont (Ain) : *bèr̄ĕ* « boue ».

Thones *ébruchi* est sûrement à écarter.

*BARWJAN. — Samoëns *ébarwatá* « éblouir » ne peut être que « é-be(r)-

Digitized by Google

luett-er », avec changement tout à fait normal en frpr. de *l* intervocalique en *r*, si le primitif est « belue » (*bisluca), ou chute également normale de *r* implosif avec « berlue ». Viriat : *balèyé* « avoir la berlue, des éblouissements ».

BASCAUDA. — La plupart des mots de la région lyonnaise désignant un « récipient » cités ici se rattachent à *BACCUS 197 ss.

*BASSIARE. — La forme du mot en bagnard (R. VI 371) me paraît être *baɛye* : cf. loc. cit. p. 370.

*BASTARE. — Cf. P.-P. 2765 : *basto que...* 2762 : *asses sufit que...*

BASTUM. — Dér. Cf. le nom de pers. bressan très répandu *Buat(h)ier*.

BATACULARE. — Les Fourgs : *baillès* fpl. « espèce de barrière à traverses mobiles », à Vaux : laisser une « baille » *bâḷi* à la porte = l'entrebâiller.

BATARE. — P. 283 Angl. *beagle* (afr. *beegueule*) ; p. 284 a : prov. mod. *badiéu* TDF.

BATTANA. — Alyon. *basannes* (pl.) vers 1295 (*Tarif*, dans *Cart. mun.*, p. 420).

BATTUALIA. — « Faire la bataille » répandu dans la région lyonnaise, vient du langage des marchés, et signifie proprement « mettre un terme au débat des marchands ». — Prov. mod. *batudo* « route pénible » *Quento batudo !* chez Roumanille, *Curé de Cucugnan*.

BATTUERE. — P. 292. Aux Houches *bătĕră* « masse de fer, pour enfoncer des coins dans le bois », Thônes *batrâ* (CD). — Aux Houches *rbătâ* « dégringoler ».

*BAUBULARE. — Cerdon, Valromey : *baulą* « être tout essoufflé, après un travail ».

BAUER. — La Chambre (Savoie) : *paur* « grossier (d'un homme) ».

*BAUSON. — Alyon. *boisi* « tromperie » (Lég. Pr. K, 40).

BEBER. — Le traitement voy + b'r voy > *ur* est plus dauphinois que lyonnais. On pourrait donc lire alyon. *bevro*, comme l'avait fait l'éditeur du *Cart. Mun.*, p. 422. — Le mot se trouve dans le *Tarif des droits à percevoir sur les marchandises entrant à Lyon*, document dont le titre seul figure R., XIII, 574.

BECCUS. — P. 310. Je doute, comme aussi bien M. de W. lui-même, que les formes fpr. *bigue*, et dér., soient à leur place : *bèga* f. me paraît avoir désigné, à l'origine, un « support fourchu », puis un support vertical. C'est donc surtout BIGA que je fais intervenir ici.

Je rangerais sous *BECCA, l'apr. *bęca* « croc, crampon », et le lyon. *bèchi*, mot très populaire aujourd'hui encore : cf. Puitspelu, Vachet, et le *Dictionnaire grammatical... des expressions et des phrases vicieuses usitées en France, et notamment à Lyon*, par Étienne Molard. A Lyon, an XII (ceci est une troisième éd., « qu'on a augmentée de plus d'un tiers »), p. 33 : « ce mot désigne les *bateaux* qui sont sur la Saône, et qui sont couverts d'une toile ».

BELLUS. — P. 321 a. Fr. *beau-fils* est antérieur à 1468, puisqu'il se trouve dans la *Fille du comte de Ponthieu*, de Jean d'Avesnes, éd. par

Digitized by Google

Cl. Brunel, pour la SAT. Dans ce texte *gendre* revient à plusieurs reprises (74, 91) au sens de « progéniture, race ». Jolie illustration de la théorie des conflits homonymiques.

P. 321 b. — « Voir beau » au sens de « voir clair » se trouve dans un Noël de Besançon (Bélamy, 3e éd.) p. 2 ; à Challex (Ain) [*vi bé*] ; en Suisse d'après Bridel (*bé, bi*), et ALF (carte *sombre*).

byó-bala a, dans toute la Bresse méridionale aussi, pris le sens de « grand, -e », et c'est *brŏ̈vu -a* qui a pris celui de « beau ».

BENE. — P. 323 a. — *Abena* est aussi au Monestier-de-Clermont (Isère) avec le sens de « ménager, économiser ».

BENEDICERE... — Gren. *benézié* [*bënezïe*, à Proveyzieux] ne peut être qu'un dérivé de benedictus, ou, mieux, être né d'une confusion avec « bien-aiser », qui a, à Vaux, à peu près la même forme qu'à Prov.

Abeille = « mouche benoîte » se trouve dans l'Ain, à Varambon-Druillat ; et à Saint-Maurice-l'Exil (Isère) d'après Maurice Rivière, *L'Agneau Noir*, texte publié à la suite de la traduction de *Mirèio* « en dialecte dauphinois » (Publ. SELR, 1881, p. 183).

Composé de BENEDICTUS : *dèbbénay*, à Faeto-Celle « Dieu » (AGIt. XII, p. 46, et textes des pages 68 et 70). Nom de pers. dans l'Ain : *Debeney*.

BENNA. — Dér. abug. *banotes* (et *civier p portar la pierra*) Montgriffon, au registre cité.

BERA. — Dans l'Ain *bizé* avec *z* de *r* intervocalique (rectification à faire à l'ALF ; rect. également *şâsă* à 924. — « Caisse à dominos », également dans la Sarthe, d'après M. G. Letonnelier.

Vaux a *baṙëta* « brouette », qui suppose un vocalisme *a* à la protonique. P. 332 apr. *barisel* : cf. Myst. St Pons 3143.

BËRCVRIT. — Agren. *barfey* m. « digue », dans *Grenoblo malhëirou*, p. 225. — Anc. châtill. *breffrey* (11 mai 1484) « beffroi ».

*BERTIARE. — La forme de Jujurieux (comme à Cerdon) peut être notée *ɛ*.

Le *Cart. Lyon.*, pièce 166, octobre 1220, texte de la région de Lagnieu, (*Arch. de l'Ain*, H 307) a, p. 220, un mot fém. désignant un accident de terrain « *la barsi de Solera* ».

BESTIA. — Dér. en *-on* = « oiseau », en Valais (Conthey, Nendaz) d'après les *Tabl. phon.* — Vaux connaît, indépendamment de l'italien (p. 343 b. rem. 5) — il va de soi —, un mot *bètyă* = « bestiame ». — P. 341 « orgelet » à ALF 917 est le lyonn. *bissé* cité sous BISSEXTUS, p. 382. Je signale que la superstition courante en Wallonie d'après J. Haust (*Enquête sur les patois de la Belgique romane*, *Bulletin de la Commission de Toponymie et Dialectologie*, II, 1928, p. 299), existe également en Bresse, au moins de Viriat à Saint-Amour : l'enfant qui attrape un orgelet est puni d'avoir satisfait un besoin sur le « chemin de messe » (qui conduit à l'église), lequel doit toujours être d'une propreté irréprochable.

*BETW. — La forme *byæ* à Ain 918 (ALF) remonte à *betullos,

Digitized by Google

comme, un peu plus au N., à Viriat *byò* (cf. *bò* bullit) à *betullu. En ancien châtillonnais, avec les deux formes : *biol*, pl. *bioux*, en 1411. Deux noms de lieux : *les Bioux*. *Bettiu a, au témoignage des n. de l., existé dans l'Ain. *Bessay* est fréquent ; on a même deux fois *Becerel*, à date ancienne, ce qui exclut le suff. -ariciu. A Saint-Genis-les-Ollières (Rhône), *byèta* (lire ainsi, d'après R., 20, 317) est un dérivé, postérieur, en *-etta*. Dans l'Isère j'ai *bie* à Séchilienne, à l'entrée de la route de l'Oisans, fpr., et *bets* à la Salette, dans la zone provençale.

[Corriger en *biessi* (comme neptia), à REW³, la forme lyonnaise donnée par Puitspelu et déjà mal transcrite dans REW¹].

2. P. 346 (bas). — La f. *byā* à Craponne, [etc.] d'après Puitspelu, ne peut pas s'expliquer, phonétiquement, comme le demande cet auteur suivi par le FEW. Il faut y voir, peut-être, une variante de *byō* (cf. la remarque du § 29 de la *Phonétique*), qui existe à Vaux, et pour lequel je propose, autre part, une explication.

Rem. 4 p. 347 b. — *Byola* « chemise », dans l'argot de la Val Soana, s'explique normalement par la blancheur du bouleau dans l'ensemble des autres arbres (type bello : *la chantant* « l'église », celle qui, parmi les autres maisons, chante).

Il est bon de remarquer la coexistence, dans la même aire, des différents types. Voir dans l'Ain la très grande diffusion de *Biolay*, et aussi *Bioliére*, à côté de *Bessay*, cité plus haut. *betullus -a peut s'être développé sur le simple comme *fayard* s'est développé sur l'ancien *fai*. Les répertoires de n. de lieux, lorsqu'il s'agit de noms de végétaux, sont l'indispensable complément des lexiques patois.

La multiplicité des formes du nom du « bouleau » dans un territoire aussi petit que le département de l'Ain me paraît attester à date ancienne une culture intensive de cet arbre dont les usages peuvent, ont pu surtout être très variés.

BI GOT. — Lyon. (*tuile*) *bigotte* est bien invraisemblable, et frcomt. *bigot* également.

*BLANDAN. — *Blandon* « méteil », en 1361, au registre précité, f° 98 v°, compte de Poncins ; à quoi correspond, aujourd'hui, à Viriat p. ex., le dérivé *blèdunò* fém. (*ò* = ata).

*BLAROS. — Cf. le couple *Blerain-Brunain*, noms de vaches, dans le fabliau Mont. I, 132-4.

BLASPHEMARE. — Alyon. *blafemar*, 6 ind. prés. *blafeimont*, *Lég. Pr.* M 38 ; E 8. (Depuis quand le grec mod. dit-il « vlastimo » ?)

*BLETTIAN. — Gex *blossi* (p. 406), à rattacher à *BLOTTIARE ; *lò dè mè blèsò* « j'ai l'onglée », Le Poizat (Ain).

*BLIGICARE. — A Ornon (Cⁿ Bourg d'Oisans) *bletsá* « traire ». Il faut ranger ici les formes cités sous BLOTTIARE (en admettant sans doute un croisement avec ce mot), en partic. le mot savoyard *reblochon*, avec *ɛ* dans la forme francisée, *ʂ* ou *ts* dans les parlers locaux, malgré la notation *s* aux points cités de l'ALF : cf. C-D. Écrire également *ʂ* au lieu de *s* aux formes de l'Ain signifiant « ciseaux de couturière », ce qui infirme

Digitized by Google

leur rattachement au type cité. Nous avons à Vaux : *byǒșe* « ciseaux » ; *byǒsǒ* m. « raccommodage grossier », et *dĕbyǒsâ* « enlever l'écorce des quartiers d'acacia ou de châtaignier préparés pour faire des échalas » [à Bourberain (RPGR II, 244) *dbyǒdè*] et *deborfâ* « enlever le bogue de la châtaigne ». Il y a lieu, je crois, de faire intervenir le germanique aha. *blôz* REW 1161.

BLISTA. — Les deux formes que j'ai recueillies en Haute-Maurienne *blęè* (Aussois), *blèçyè* (Bessans) « motte de fumier de mouton, employée dans cette dernière localité après dessiccation, et débit en morceaux — pour entretenir le feu l'hiver » remontent à une forme en -ia. — A Châtillon (CC 11, f° 18 ; f° 20 v°) : *une mansoye* [charretée] *de palix de bleton de chano*. Quid ?

BOCULA. — Je ne crois pas à l'identité des deux mots fpr. cités, Isère... etc. « génisse », Ain.. etc. « jeune fille ». Les deux régions sur la rive droite et gauche du Rhône sont très conservatrices en ce qui concerne *l* : dans le premier cas on a y, dans le deuxième *l*. Sur ce dernier point la forme lyonnaise *boyaude* est une forme francisée, tirée d'une chanson en patois très populaire « La Boyaude de Saint-Nizier-(le-Désert), con de Chalamont, Ain ». Le texte de Philibert Le Duc, Bourg, 1881, p. 441 « d'après un ms. de 1749 » a « bolia » ; ce n'est pas la version habituelle, laquelle a *bòyǒdă*. A Saint-N. on dit : *bǒlǒtă*.

Je ne vois pas pourquoi alp. *boissa* est placé ici.

*BOD. — P. 422 apr. *boudufo* « toupie », *Myst. de saint Anthoine*, 784.

*BORA. — Montbél. *bourantche*, au sens indiqué, est loin d'être isolé. Il a son correspondant dans de nombreuses formes neuchâteloises, cf. Pierrehumbert, *bourancle*. C'est sous cette dernière forme avec *r̄*, que j'ai recueilli le mot dans tout le Haut-Bugey, dans la partie méridionale Est du départ. du Jura (en montagne), que j'ai parcourue : je suis le mot au Sud jusqu'à Nivollet-Montgriffon (Ain). Je pense qu'il faut le rapporter, malgré une difficulté de vocalisme à la syllabe initiale (peut être « bourrer »), à *BARRANCA (*-ula*). Les formes lyonnaises citées sous ce dernier type ont pour correspondant à Vaux *debǒrătyǒnă* « disloqué, démonté, bouleversé, sens dessus dessous ».

BORDA. — La date « Carmentrant des bordes » est usuelle en ancien châtillonnais. Le composé dauph. correspondant est, à Saint-Martin-d'Uriage, *bǒrdălènăre*, dans le deuxième élément duquel il faut voir *luminaria*, conservé sous forme populaire, et avec le même sens, à Serre-Nerpol (Isère) et à Innimont (Ain). — Pour « bourdifaille » cf., à Neuchâtel, Pierrehumbert.

*BORDA. — Dans tout l'Ain, et dans l'Isère jusqu'à Grenoble le « bourdon » est la maladresse du laboureur dont le soc dévie hors de la ligne qu'il doit suivre, dans le terrain non touché encore : ce qui est exactement le bourdon typographique, lequel aurait ainsi une origine très rurale. Le mot viendrait-il des ateliers de Lyon au XVIe siècle ?

*BOSK. — P. 449, d. La forme grenobloise citée est un fém. pl.. accentué sur la finale. Ravanat, qui la donne (p. 24), cite le m. et f. sg.

Digitized by Google

p. 27. Retenons la note p. 24 : « c'est le contraire de *leima* » (legitima), le fruit qui n'est pas de « bonne loi ». Cf. dans *Constance de Phlin* (M 5 de Ravanat) :

La souci poura flou ét de si bonna ley
Qui se vire tousjour du coustié du soley, p. 98.

Même expression dans M 4 p. 32 et p. 53.

Bücheron. — La Fontaine, écrivant de Limousin à sa femme (*Grands Ecr.*, IX, 231) : « vilains *bocherons* » ; *boquillon* (I, 366).

A propos de « fauvette » dans l'Ain, l'ALF, au point 924, a *fava* « fève » ! Le nom de l'oiseau est à Vaux et alentours *parsvĕnă* « percehaie » ; notre région est donc en dehors du centre de rayonnement lyonnais.

*BŌ-TEG. — Également représenté dans l'Ain, partie Est, sous la forme (normale) de *bau*, en face duquel *bwaide* -ō (cf. *infra* : *buwida*) est considéré comme un diminutif.

[BOTHROS REW³ 1233].

Gap : *bwirœ* « ravin », F.-N. Nicollet, *op. cit*, p. 93.

BOTRYO. — Queyras *bouireilh* « fagot formé par la réunion de plusieurs rations de foin ou de paille ».

BOTULUS. — P. 470 b. Verdch. *breiller* « écraser » est « *broyer* ». — Je ne vois pas la filiation de la forme de Vinzelles pour « imbécile ».

*BOVACEA ne peut décidément pas expliquer le fr. *bouse* et les formes fpr. de ce mot. *abosar* est attesté pour Trévoux, dans le reg. des Thoire-Villars : f° 130, col. 2. .

BOS. — Dér. en -ata : *bòvă* f. « écurie » La Balme-sur-Cerdon, Innimont (Ain) ; région grenobloise, d'après Ravanat [qui n'explique pas le sigle (D) dont il marque ce mot].

BRACA. — *Breyes* « revêtement d'un mur d'enceinte » à Châtillon en D. XIVe s., à Ripaille *brayes* en 1416 (Bruchet, p. 307). Mfr. *brayeul*, terme de fauconnerie, est cité par Rolland, *Faune* VI, 200, d'après Tardif, *L'art de fauc.*, 1492.

Bragar « plein de morgue » est très usité à Gap ; *bragario* « orgueil, morgue », Embrun XVIe s. (*Rameaux* 2473).

*BRACHITARE. — (Puitspelu avait proposé déjà un dérivé de *brachium*). — Suppr. « caracoller » et le remplacer par « volter » à la forme d'abress. citée et interprétée d'après le texte suivant, que je donne surtout pour un autre mot, mystérieux, que E. Philipon a rendu par « avec précision » (?) :

On chiva, per lo vei [veru], que brétave se ruy
Qu'il eusse rondelá la margella d'on puy.

Ruy se trouve également au v. 893. — La *Piedmontoize* a été publiée dans les *Ann. Em. Ain*, en 1910 et 1911.

*BRACU. — *Bray* au *Dict. top. de l'Ain*. Poitevin *s'embrainer* (d'après L. Favre) — Lalanne a *embraimé* — doit être sans doute rattaché à *bren*.

Digitized by Google

BRADO. — Le Haut-Alpin a *esbrunar* (Queyras ; Gap : *ébr-*), *-eirə* « courbaturer par la marche qui se fait après un long repos, ... etc... »

*BRAMMÔN. — Cleyrieu (Drôme) *bramafã* « psyllium ».

*BRASA. — P. 506 b. Alyon. *toz abrasas d'iri* (Lég., Pr. I 28).

*BREKAN. — P. 511 b : *barjo* « gueule d'animal » est aussi gapençais (p. ex. F. Pascal, *Fatourguetos*, p. 140).

*BRENNO. — P. 513. La forme de Rennes, d'après Coulabin, est *brannée* ; chez le même auteur *cul-brannoux*. Bas-Maine *bronu* « qui tète toujours », c.-à-d. « petit merdeux ».

P. 514. — A Jujurieux *brèneta* « vache noire » est « *brunette* ».

BRETAGNE. — Le mot cité pour « plaque de contre-feu » est très répandu dans l'Ain.

BRF. — Voir trois mots lyonnais chez Puitspelu. A Vaux *débrifâ* « manger goulûment » (cf. ci-dessus sv°).

BRINGDIR'S. — *Bringa* « cidre » bagnard R., 6, 405 ; à Prélenfrey (Isère) et toute la banlieue grenobloise « purin ».

BRISARE. — P. 533. Pr. mod (htalp. en part.) *brezîha* « gazouiller » : Bresse, env. Bourg : *brèjèlè* « neiger à petits flocons », syn. : *pèlunó*.

P. 534 b. les « brigadèu » sont, à Gap, des débris de pâte, espèce de « mignonnettes » qu'on jette dans du bouillon, du lait.

*BRISCARE. — La forme de Crémieu, avec *s* et non *ʃ* attendu, telle quelle à Vaux, ne peut pas être placée ici.

BRITTIL. — *Noël de Besançon*, p. 3 : *c'te mœzon daibretela* « délabrée ».

*BRIVOS. — Gap : *briu*, dér. *s'abrivar* (Nic., p. 98). Abress. *abria*, inf. « lancer (le feu et la foudre) », L. *Ann. Em. Ain* XXIII, p. 359, traduit au gloss. par « donner abri ». A Viriat, Confrançon, etc. *brèzé*, *briviare* « activer, faire hâter (le bétail, un ouvrier) ».

BROCCUS. — P. 545. Sens de « cruche à biberon » en Bresse : *breuchie* « cruche » à Mouthier-en-Bresse ; à Viriat, Cras *brèsô* m. « la cruche, à anse et bec, qu'on emporte aux champs ».

BROGA. — Adauph. XIe s. « pratum de les broes » *Cart. de Bonnevaux* 370 ; à Pierre-Châtel (Isère) *brwa* « haie », à Engins près Grenoble « terrain en pente ».

*BROGILOS. — P. 556, 3. Val d'Illiez *brœzé* « tiges et rameaux de la pomme de terre » (Fankhauser. p. 98) ; en Bresse-Dombes ; « brouille », végétation des étangs » — La Salette (Isère) : *broalâ* « germer ».

*BRUCUS. — P. 558 b. La forme de Vaux (et alentours) a effectivement *ò* à la syllabe initiale : *bròyîaʔi*. Voir les nombreux n. de l. au *Dict. Top.*

*BRUGDIAN. — Je me félicite d'une heureuse rencontre avec M. E. Kleinhans ; car, indépendamment de lui, ainsi que M. de W. a bien voulu me le rappeler un jour, j'avais proposé — brieflich — cette étymologie des mots dauphinois à l'auteur du FEW.

Le mot se trouve aussi à Bessans, d'après un Noël ancien (cf. *Trav... Soc... Maur...* 2e vol. Chambéry, 1867, p. 410).

BRUNNA. — P. 566 b. Châtillon (CC 10 f° 25) *borny* fém. ; cf. Bruchet,

Digitized by Google

Ripaille, p. 25) : sûrement non dérivé, peut-être croisement avec « borne », qui, en général, a une finale palatale. (Le sens du contexte est très précis).

*BRUSCIA. — P. 572 b. L'abress. n'est pas un dér., mais le continuateur normal de *bruscia* (une fois *broci*, deux fois *brocci*) ; et il n'y a pas lieu de donner le sens de « broussaille », comme le fait Devaux, au mot aviennois.

BRUSCUM. — Faut-il placer ici l'alyonn. *brussins* (*mango de boys appela brussins, Carc. de Giv.*, p. 8) ? *brèsè* « loupe de bois » (cf. Puitspelu, s. vº) existe aussi à Viriat ; dér. *brèsèno*, en parlant d'un bois bien tonceux.

BRUTS. — Dér. L'alyon. a régulièrement sg. *brotel*, pl. *broteaux* ; autres formes probablement équivalentes *brudel*, *brutel* (*Cartul. Mun.*, longue pièce du 25 nov. 1444). Le mot est attesté pour Loyes (Ain), au registre des Thoire-Villars, fº 1.

BRUTUS. — Cf. Ernout, *El. dial.*, p. 128.

BUCCA. — P. 583. Lég. Pr. F 31 : *mit se a bochonz*.

BUCCINA. — Lég. Pr. H 4 : *busina*.

BUKON. — P. 603 b, l. 15 du bas. Jura *bire* « cuve » ne s'explique pas.

BULGA. — Je ne vois pas du tout le moyen de rattacher, sémantiquement, comme le faisait déjà E. Philipon, à ce type l'abress. *buge*, mod. *bûzè* (répandu par toute la Bresse méridionale).

Voir, en Bugey, deux noms de lieu au *Dict. Top.* : *Bugy* en 1437.

BULLA. — P. 610. N'a sûrement rien à voir avec « boulotter » Ambert *rèbulo* « fête... à l'achèvement.., d'un travail », qui se trouve aussi à Lallé (David Martin), et à Gap sous cette forme, avec *b*. En Bresse *rvula* « grande fête, gros repas surtout, à la ferme, à la fin des moissons », en concordance consonantique avec les mots lyonnais (Puitspelu), et dauphinois (*v* encore à Grenoble : Ravanat). Il ne faut pas non plus, malgré le prov. *roulado* (TDF) penser à revolare. Mais, à Vaux, nous avons *rvòla* (avec *ò* procédant de ó entravé), avec le sens habituel, et celui-ci, plus particulier, « bouquet de verdure qui se plante sur le faîtage de la maison, le gros œuvre terminé ». Il n'est donc pas douteux que nous n'ayons affaire au subst. verb. de repullare, d'ailleurs représenté en gallo-roman : c'est en effet ce type que je verrais dans le blim. *reboula* cité p. 610 b, qui, outre le sens indiqué, s'applique aussi à des choux, dont le plant « se goître dans la terre » (Béronie) : — ce qui n'exclut pas d'ailleurs un croisement avec « boule ». — L'expr. du TDF *faire la reboulo d'un oustau* semble se rapporter à la même origine, qui demanderait à être précisée davantage en ce qui concerne les fêtes agricoles.

*BÜLLI. — P. 617, 7. *buya* m., à Cerdon, désigne un seau, pour le vin, de 15 litres. C'est le correspondant de prov. *bugadié*, stéph. *buyé*, p. 603 b, qui remontent à *bukateriu.

BULLUCA. — P. 624 b : *pullucea* : j'attribue le *p* à une contamination par *pellis*.

Digitized by Google

BURDICARE. — A Vaux *burzi* « sortir en bouillonnant, p. ex. du liquide versé dans un tonneau ».

BURRA. — Alyon. XIIIe s. *Borra de seliers et de borliers*; *teles crues de chenevo et de borraiz* (*Cart. Mun.* p. 408 ; p. 422). — Proveyzieux (Isère) : *bor̃ē-bor̃āḷi* « pêle-mêle » (cf. Ravanat). « bourre » est aussi à Viriat la fleur mâle du maïs, l'organe femelle est le « poil ».

BURRA. — (nouveau). p. 642 b. La forme correspondant à « bourreauder » à Bournois, citée avec *ā* nasal d'après le *Glossaire*, doit être regardée comme une faute d'impression. Voir la graphie correcte dans les *Contes*, p. 173. — Ce dérivé descend, sous la même forme, jusqu'à Thônes (H. Savoie) : cf. Constantin-Désormeaux, s. v°.

La forme de Crémieu (et de Vaux : ici, pas au sens figuré) *bor̃eye* « se couvrir, en parlant du temps » doit être jointe à celles qui sont enregistrées p. 638 b. C'est un dérivé en -idiare.

Il y a lieu d'écarter l'idée d'un croisement de boreas avec burra : -r- ne se confond pas normalement avec -rr-

*BUSCA. — Alyon. *boches* XIIIe s., forme qui indique prononciation voisine de *u* pour le *ū* latin (cf. p. 419 du *Cart. Mun.*: *inclouses*).

*BUTA. — Excellent article, à ce qu'il me semble. Le type est conservé, avec -ella dans l'Ain : commune de *Buellaz*, *Bodella* et *Budella* en 1190, *boella* 1265. Je me sépare de M. v. W. sur la question du suffixe dans les mots du 1er §: -ellu, dans les T. Froides, ne se diphtongue pas en *ai*, mais, comme je crois le démontrer ailleurs, ī entravé peut, ici, aboutir à *ai* aussi bien qu'à *e*. Donc *bwai* est *butittu. Mais Chatonnay, où, généralement, *ai* se nasalise (Devaux p. 176), peut bien avoir effectivement -ellu.

*BUTTIA. — Alyon. *bossi* (*Carc. de Giv.*, p. 8); à Châtillon XIVe s. *bocce* [de vin] *de la tenour de 11 barraux*.

BUTYRUM. — Alyon. *buyro*, v. 1295 (*Cart. Mun.*, p. 419) R. *13*, 588.

*BŪ(W)IDA (burg.) — Les deux formes d'Albertville et de Thônes citées au 1er § sont des masc., diminutifs en -ittu des formes simples de Crémieu, avec *wai* ou *we*, auxquelles correspond, à Vaux, littéralement *bwẹ́dă* f. « grande cage à poulets, faite de treillage, en forme de cloche », *bwaidẹ̆* m. « espèce de box, pour enfermer un ou deux moutons, un poulain » ; à Cerdon *bwāedō* « toit à moutons ou à porcs, le coin des lapins dans l'écurie » ; n. de l. *Le Buidon*, à Viriat (section de Champagne).

J'espère pouvoir un jour dire mon mot plus au long, comme il convient, dans la discussion mémorable où se sont trouvés aux prises, dans *Rom.* 52-3, mes deux amis, J. Jud et son élève W. von Wartburg.

BUXUS. — P. 666 b. Ain *bwae pkā* « fragon » avec *a* nasal.

BYRSA. — P. 668 b. Juj. *bòrɛó* = bursa + ellos.

BYSSUS. — Lég. Pr. G 8 : *bis*.

BYZANTIUS. — *Besant* traduit *talentum* dans le NT de Lyon 50 b, 51 a.

Digitized by Google

Avec la lettre B s'est achevé le premier volume de la monumentale publication de M. de Wartbourg : 683 pages d'une impression extrêmement dense, qui représentent le plus formidable effort lexicologique qui, depuis Littré, ait été fait pour l'histoire de notre lexique français. Cet effort continue, nous le savons, et nous nous réjouissons de savoir que M. de Wartbourg a trouvé en Allemagne — ce qui n'est pas très à l'honneur de la France — des conditions plus favorables à son travail. Mais il faut ici exprimer une crainte : désireux d'incorporer à son *Thesaurus* une quantité toujours plus grande de documents (on en jugera d'après la nouvelle bibliographie de FEW, dont il sera rendu compte très prochainement), l'auteur ne risquera-t-il pas d'être écrasé par cette masse ; ou, s'il ne l'est pas lui-même (ce que peuvent seuls penser ceux qui connaissent sa puissance de travail), le lecteur aura-t-il le courage — malgré le perfectionnement de la présentation typographique dans le IIe volume — de consacrer une attention suffisante à l'ensemble d'un ouvrage qui, dès maintenant, se présente non point comme une suite de mots, mais souvent comme une suite de livres ?

A. Duraffour.

M. Grammont.— La Psychologie et la Phonétique. *Journal de Psychologie*, 1929, p. 5 sqq. ; 1930, p. 31 sqq. et 544 sqq.

« Il a été publié un certain nombre de livres et d'articles sur les rapports de la pensée et de la langue, sur le rôle que joue la psychologie dans l'expression de la pensée. Nous n'en dirons rien, sinon que l'étude a porté en général sur la phrase, sur la syntaxe, à peine quelquefois sur la morphologie ; mais la phonétique a été laissée de côté ». Il me sera permis de trouver M. Grammont trop modeste. On n'a qu'à lire sa thèse sur la *Dissimilation consonantique* et les divers articles qui la complètent, les multiples monographies qu'il a consacrées aux phénomènes d'assimilation, d'interversion, de métathèse, etc., sans rien dire des fines analyses qui abondent dans son *Vers français*, pour se rendre compte que le facteur psychologique l'a toujours vivement intéressé et qu'il a su le mettre en valeur à toutes les occasions. Seulement ses remarques étaient plus ou moins dispersées dans son œuvre. Elles constituaient pour qui savait lire un véritable corps de doctrine ; mais il fallait se donner la peine de les grouper et d'établir entre elles le lien qui manquait. M. Grammont a voulu épargner ce travail à son lecteur. On doit lui en savoir d'autant plus gré qu'il a profité de la circonstance pour ajouter certains détails encore inédits.

Les rapports de la psychologie avec la phonétique synchronique, la phonétique diachronique et la phonétique impressive sont successivement étudiés.

La première partie est brève, les observations faisant complètement défaut. On lira pourtant avec grand intérêt l'analyse d'un cas particulier, très curieux, qui est celui de M. Grammont lui-même.

Digitized by Google

Les deux autres sont plus longuement traitées. Voici l'essentiel de la théorie.

Dans l'évolution phonétique (*phonétique diachronique*), il faut distinguer entre changements indépendants et changements dépendants. Dans les premiers, la part de la psychologie est nulle. Il n'en va pas de même pour les seconds. Ici la psychologie n'est jamais absente ; mais sauf quelques cas, elle n'apparaît qu'à l'état subconscient. Parfois elle consiste en faits d'attention (ou d'inattention) *intellectuelle* ; le plus souvent, en faits d'attention (ou d'inattention) *physiologique*, laquelle peut être cérébrale (conception et préparation des articulations) ou musculaire (exécution des mouvements articulatoires).

Dans la dernière partie, trois phénomènes principaux sont étudiés : les onomatopées, les mots expressifs et le rythme. Aux onomotapées se rattachent les faits de redoublement et de transcription sonore au moyen des voyelles et des consonnes ; aux mots expressifs, les effets descriptifs obtenus par l'emploi des divers phonèmes, les effets sémantiques résultant du geste articulatoire buccal, et les renforcements sémantiques par les voyelles et les consonnes de morphèmes déjà expressifs par eux-mêmes. Ici l'activité psychologique est consciente. Je citerai quelques phrases caractéristiques : « Un mot n'est une onomatopée qu'à condition d'être senti comme tel ». « Le fait pour un mot d'être onomatopéique est donc subjectif ». « La répétition des phonèmes n'est donc expressive qu'en puissance et sa valeur ne vient en lumière que si l'idée exprimée le comporte ». « Les voyelles ne sont pas onomatopéiques par nature ; elles ne deviennent expressives que si la signification des mots où elles se trouvent les met en relief ». Comme les autres moyens d'expression, le rythme lui aussi « reste inerte ou devient impressif suivant que l'idée le met en lumière ou le laisse dans l'ombre ».

C'est précisément parce qu'il en est ainsi que les mêmes phonèmes peuvent servir à exprimer des idées différentes. « Leur valeur expressive [n'étant] due qu'à des traductions, et... le nombre des nuances d'idées à exprimer étant illimité, tandis que celui des moyens d'expression est très restreint, chacun d'eux sert forcément à tous les usages auxquels quelqu'un de ses éléments peut lui permettre de convenir d'une façon approximative ».

Cependant ces phénomènes ne sont pas si intellectuels qu'ils n'obéissent pas à des habitudes articulatoires ni qu'ils ne tiennent absolument aucun compte de la nature des phonèmes. Ainsi dans les mots à redoublement de formation purement onomatopéique, qui ne sont pas constitués par la répétition pure et simple d'une même syllabe (type *coucou*, *ronron*, *glou-glou*), les voyelles accentuées se suivent toujours en allant de la plus claire à la plus sombre (type *cric-crac*, *bim-boum*, *bim-bam-boum*). La même apophonie vocalique se retrouve dans les mots simplement impressifs (type *zig-zag*, *cahin-caha*). Enfin si un phonème donné peut servir à exprimer des idées diverses, « il n'en est pas moins vrai que les diverses valeurs d'un son dépendent strictement de sa nature, et qu'il lui est impossible d'avoir jamais une expression qui soit contraire à cette nature ».

Digitized by Google

Tous ces principes sont illustrés de nombreux exemples, dont la plupart sont des chefs-d'œuvre d'analyse et de finesse. M. Grammont, en vrai phonéticien qu'il est, se représente les phonèmes en train de combattre et de se défendre. D'aucuns ont écrit la *Vie des mots*. M. Grammont écrit la *Vie des phonèmes*, et une bonne moitié de son œuvre présente ainsi le plus grand intérêt non seulement pour la linguistique mais encore pour la psychologie, en particulier pour la psychologie du subconscient. Phonéticien, et aussi artiste, car il ne se lasse pas d'attirer l'attention sur les éléments esthétiques du langage. Par là, il a contribué à ruiner cette idée que la linguistique était une science barbare, ennemie ou ignorante de la Beauté. Il y a une *Linguistique esthétique*, et il est plaisant de remarquer que, vu la carence des « littéraires » trop souvent préoccupés de questions de sources et d'influences, ce sont parfois des linguistes qui se trouvent chargés par les circonstances de faire sentir aux étudiants « l'immortelle beauté des formes et des rythmes ».

P. Fouché.

Al. Rosetti. — Curs de fonetică generală. *Bucureşti, Editura casei şcoalelor*, 1930, in-8° de XV-123 pp.

Dans ce petit volume, M. Al. Rosetti, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Bucarest, a résumé la substance des leçons de phonétique générale qu'il a faites à ses étudiants de 1927 à 1930. C'est d'ailleurs pour eux que ce manuel a été écrit et il n'y a qu'à se réjouir de voir entre leurs mains un aide-mémoire si clair et si commode. La plupart des questions sont abordées et sur chacune l'essentiel est dit. D'autre part, le texte est illustré de nombreuses figures (courbes obtenues à l'aide du cylindre enregistreur, palatogrammes, coupes sagittales de la cavité buccale) qui donnent plus de précision à l'exposé et permettent à l'étudiant de s'initier aux procédés de la phonétique expérimentale.

Voici quelques indications qui pourront être utilisées pour une seconde édition.

P, 13, l. 6 et suiv. — Le rôle de l'air dans le branle glottique est plutôt sacrifié : « *Dar* rolul aerului care trece prin glota, *nu poate fi negat* ». Ce n'est pas simplement à propos de l'intensité qu'il faudrait en parler. A ce compte-là, l'étudiant ignore tout du mécanisme, même approximatif, de la vibration des cordes vocales.

P. 14, l. 23 et suiv. — Je doute fort qu'un étudiant puisse comprendre, avec le peu qui est dit, le phénomène de la mutation consonantique dans les langues germaniques. Quelques explications supplémentaires seraient les bienvenues. Que la tendance à retarder, par rapport à l'indo-européen, l'entrée en vibration de la glotte explique le passage de **b, *d, *ǵ*, à *p, t, k*, cela peut facilement se comprendre. Pour le passage de **bh, *dh, *gh* à *b, d, g*, le principe est le même, mais

Digitized by Google

il y a quelque chose de plus qu'il est nécessaire d'ajouter, sans quoi le phénomène reste incompréhensible. A cause du retard des vibrations glottales, le premier élément de **bh*, **dh*, **gh*, devient sourd, comme il a été déjà dit pour *b*, *d*, *g* ; mais l'aspiration est demeurée primitivement sonore. Or la combinaison *occlusive sourde* + *aspiration sonore* est physiologiquement difficile. Elle allait devenir impossible dans une langue comme le germanique qui devait perdre le pouvoir d'articuler des aspirations sonores. Il en est résulté une assimilation. « L'aspiration a disparu en tant que souffle et sa sonorité s'est jointe à l'élément occlusif, d'où comme résultat des occlusives sonores non aspirées » (cf. Grammont, *RLR*, LIX, 416). Quant au troisième phénomène, passage de **p*, **t*, **k* à *ph*, *th*, *kh*, il s'explique par un phénomène dont il n'a pas encore été parlé, mais dont il sera question à la page 17, sans qu'on sache trop pourquoi. C'est celui-ci : les occlusives sourdes de l'indo-européen, articulées avec la glotte fermée, ont été articulées en germanique avec la glotte ouverte. L'accumulation de l'air dans la cavité buccale a donné lieu à un souffle, évidemment sourd, qui a empêché la voyelle suivante de se souder avec l'explosion de l'occlusive précédente. En résumé, trois faits dont les deux premiers s'expliquent par le même principe (avec une addition pour le second) et dont le troisième suppose un principe tout différent.

P. 26, fin. — Il est parlé de *timbre*, sans qu'on en trouve la moindre définition. L'auteur entreprend dans les pages suivantes de déterminer physiquement la nature des voyelles en ayant oublié d'avertir au préalable que c'est le nombre et l'intensité relative des harmoniques qui caractérisent le timbre.

P. 30 et suiv. — Il n'était pas indispensable dans un livre élémentaire comme celui-ci d'exposer les diverses théories relatives à la nature des voyelles. Un seul fait suffit pour l'étudiant : chaque voyelle est caractérisée par une forme spéciale du résonateur buccal, à laquelle correspond pour chaque personne un son de hauteur déterminée. Les deux théories, celle de la *résonance* (ou des vocables) et celle des *formants*, sont d'accord sur ce point. Là où elles diffèrent, c'est à propos de la relation qui existe entre le son laryngien et ce son buccal. « Dans la théorie des vocables, l'origine de la voyelle est dans le son laryngien dont les résonateurs supraglottiques renforcent une partie ; dans la théorie des formants, l'origine de la voyelle est dans une cavité dont l'air est périodiquement relancé, non par le son laryngien, mais par la périodicité de l'écoulement de l'air ». Autre différence : « Dans la théorie de la résonance, les harmoniques renforcés sont seulement voisins des vocables, par conséquent ne sont pas fixes ; dans l'autre, les formants sont fixes, par conséquent inharmoniques de la note sur laquelle la voyelle est émise ». Pour plus de détails, nous renvoyons à H. Bouasse et Marcel Fouché, *Instruments à vent*, Paris, 1930, t. II, p. 207 et suiv.

P. 36, l. 18. — « La voyelle est constituée par une émission sonore » Cette définition est pour le moins incomplète, car elle ne permet pas de distinction avec les consonnes sonores, surtout avec les spirantes.

Digitized by Google

Elle ne tient pas compte non plus d'un phénomène d'ordre dynamique qui nous paraît essentiel : la voyelle est un phonème articulé avec une tension musculaire toujours décroissante. Le même point de vue est négligé un peu plus bas lorsqu'il s'agit des consonnes. On constate que ces dernières ont une tension musculaire tantôt croissante, tantôt décroissante. Et le sens de cette tension n'est pas un jeu de pur hasard : la tension croît ou décroît suivant la position de la consonne dans ce que l'on appelle la syllabe. Dans *pa*, *p* a une tension croissante ; dans *ap*, une tension décroissante. M. Grammont et moi, nous avons utilisé précisément ce phénomène pour caractériser, au point de vue mécanique, la nature de la syllabe. A noter que cette théorie a été publiée en 1924 par M. Grammont dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* et que l'étude de phonétique dynamique de M. Stetson, *Motor Phonetics*, est de 1927.

P. 46, l. 2 et suiv. — « Une diphtongue est une voyelle unique, en générale longue (mais elle peut être brève) qui change de timbre à un moment donné de son émission, lorsque les organes et spécialement la langue se déplacent et prennent une autre position ». Comment une voyelle peut-elle changer de timbre sans cesser d'être « unique » ? L'expression pourrait être plus juste. Là aussi l'élément d'ordre dynamique, qui nous paraît encore essentiel, est rejeté bien loin de la définition et seulement lorsqu'il s'agit de distinguer la diphtongue du groupe *voyelle* + *voyelle*.

P. 46, l. 11 et suiv. — La combinaison *voyelle* + *semi-voyelle* ne constitue pas une diphtongue ; mais bien par exemple les combinaisons *ai* et *au*. Les semi-voyelles sont à proprement parler des consonnes, comme le montre le double caractère de leur tension musculaire (*ya*, avec *y* à tension croissante, et *ay*, avec *y* à tension décroissante).

P. 46, l. 17 et suiv. — Pour la raison que je viens de donner, il n'est pas exact de parler de diphtongues croissantes *semi-voyelle* + *voyelle*.

P. 47, l. 3 et suiv. — Ce qui est dit des *sonantes* ne me satisfait guère. « Sont appelées sonantes les articulations qui sont intermédiaires entre les voyelles et les consonnes », c'est-à-dire *y*, *w*, *l*, *r*, *m*, *n*. Quelles sont les caractéristiques de ces phonèmes ? Des voyelles, ils ont la résonance glottale, modifiée par le résonateur buccal ou nasal ; des consonnes, ils ont l'occlusion, occlusion sans doute incomplète, attendu qu'une partie du courant expiratoire passe par le nez quand la cavité buccale est fermée (*m*, *n*) ou par la bouche (*y*, *w*, *l*, *r*). S'il en est ainsi, pourquoi avoir étudié *y* et *w* dans le chapitre des voyelles, et pourquoi ranger p. 52 et suiv. *l*, *r*, *m*, *n* parmi les autres consonnes ? Pourquoi refuser le nom de sonante à une consonne comme *z*, dans fr. *zt* ? Il y a résonance glottale et occlusion. Les mêmes caractères se retrouvent pour le *z* de fr. *vase*. Pourquoi le refuser aussi au *v* de fr. *fève* ? Pourquoi d'autre part a-t-on pu qualifier de sonante l'*s* du fr. *pst* qui est sourd ? En réalité, les sonantes sont des consonnes comme les autres et théoriquement toutes les consonnes peuvent être des sonantes, si l'on tient à ce mot consacré par la linguistique indo-européenne. Il s'agit de s'en-

Digitized by Google

tendre. Le caractère de sonante est indépendant du mode ou du point d'articulation. C'est la fonction syllabique qui le détermine. C'est le sens de la tension musculaire qui fait d'un phonème, placé dans des conditions spéciales, une sonante. Dans le fr. *dôme*, l'*m* a une tension décroissante sans cesser d'être simplement implosif. Au contraire, dans l'i-e. **kmtom*, il est non seulement à tension décroissante, mais encore il se trouve placé entre deux consonnes et par le fait même joue le rôle de centre syllabique ; cf. de même l'*n* de l'allem. *hatt(e)n* dans la phrase citée *sie hatten töten dürfen*. D'autre part, dans *hatt(e)n* suivi d'une pause, *n* à tension décroissante se trouvant à la fin du mot devient aussi centre syllabique. Dans les deux cas, ce stade a pu être dépassé et pour réaliser une meilleure constitution syllabique, la langue a pu développer devant les consonnes placées dans les mêmes conditions un segment vocalique qui est devenu à son tour centre de syllabe ; cf. en regard de i-e. **ǵm̥tom*, skr. *çatám*, zd. *satəm*, lat. *centum*, v. irl. *cēt*, etc., et en regard de l'allem. *Ritt(e)r* le processus roman *inter* > *intr̥* > fr., prov., cat., etc., *entre*.

La notion de sonante se réduit en phonétique à la notion de centre syllabique et cette dernière embrasse un domaine plus étendu que la notion de sonante de la linguistique indo-européenne.

P. 48, l. 6 et suiv. — J'avoue n'avoir pas encore réussi à comprendre pourquoi, en linguistique indo-européenne, les groupes *er*, *el*, *em*, *en*, *ar*, *al*, etc. portent le nom de diphtongues. Serait-ce parce que *l*, *r*, *m*, *n* sont qualifiés de sonantes et peuvent être, selon la terminologie, consonnes ou voyelles ? Admettons-le pour l'instant. Mais en quoi, dans les groupes ci-dessus, *l*, *r*, *m*, *n* sont-ils voyelles, et non de véritables consonnes ? Pour le dire en passant, je ne comprends pas non plus que l'on puisse dire que l'indo-européen ne possède en dehors des occlusives, d'autre consonne que *s*. *L*, *r*, *m*, *n* sont-ils toujours en fonction de voyelle, je dirai : en fonction de centre vocalique ?

P. 49, l. 28 et suiv. — Le mot *fracture* est une méchante traduction de l'allem. *Brechung* qui n'a rien à voir avec la diphtongaison spontanée.

Je veux bien que la théorie de Rousselot et de M. Meillet sur la diphtongaison spontanée soit la plus répandue. Elle ne me paraît pas cependant rendre suffisamment compte du phénomène. En plus de ce j'ai dit à la p. 18 de mes *Etudes de Phonétique générale* (Paris, 1927), j'ajouterai ceci. Admettons, comme il est juste de le faire, que la voyelle est une « colonie » et comporte, depuis le début de son émission jusqu'à la fin, de multiples variations de hauteur, d'intensité et de timbre. Il est curieux de constater que ces variations ne sont pas « exploitées » pendant la première partie de la durée vocalique : le timbre reste, à l'origine, sensiblement le même. Ce n'est que dans la seconde partie que se produit, quand il y a lieu, la véritable différenciation. Le fait mérite d'être noté. Il prouve que la résistance de la voyelle est plus faible à la fin qu'au commencement. Cette constatation, que permettent d'ailleurs les parlers actuels où s'amorcent des diphtongaisons, est en parfait accord

Digitized by Google

avec les résultats de la phonétique expérimentale signalés plus haut : la voyelle est un phonème à tension décroissante. C'est en partant de ce principe, confirmé par l'étude directe et par l'expérimentation, que j'ai élaboré ma théorie de la diphtongaison publiée dans l'ouvrage cité ci-dessus. M. Rosetti me cite bien dans la bibliographie relative au sujet ; mais tout permet de croire au lecteur qui n'est pas averti que ma théorie ne diffère en rien de celle qu'il expose.

P. 30, l. 18-19. — « Ainsi la diphtongaison spontanée est indépendante du facteur intensité ». Cela peut être vrai ou faux. Si l'on prétend avec M. Menéndez Pidal p. ex. (*Orígines del Español*, 2e éd., Madrid, 1929, p. 139 et suiv.) que la diphtongaison spontanée est due à un renforcement de l'articulation, je ne crois pas (hors les cas d'emphase où le problème est tout autre et où d'autres facteurs entrent en jeu) qu'on puisse défendre longtemps son opinion. Mais expliquer le phénomène par un relâchement de l'intensité musculaire dans la partie finale de la voyelle, cela me paraît conforme à la vérité.

P. 51, l. 8 et suiv. — Les phénomènes d'anticipation ou de réduction dont il est question aux §§ 3 et 4 n'ont pas produit de diphtongues en roumain. Si on ajoute ces résultats aux exemples de la p. 48, on est en droit de dire que le roumain littéraire, pas plus que le français, ne possède, au moins aujourd'hui, de diphtongues. Dans les deux langues, ce qu'on appelle vulgairement diphtongues est en réalité soit un groupe explosif *y*, *w* + *voyelle*, soit un groupe implosif *voyelle* + *y*, *w*.

P. 81 et suiv. — Peut-être l'exposé des divers phénomènes étudiés ici gagnerait-il en netteté, si la distinction était faite entre les actions en contact et les actions à distance. Parmi les premières, on doit citer l'assimilation, la différenciation et l'interversion (M. Rosetti ne dit rien de ce dernier) ; parmi les secondes, la dilation, la dissimilation, la métathèse. La différence entre les deux séries est assez grande pour qu'on puisse les distinguer. De plus, la dissimilation n'est pas simplement consonantique, comme tendrait à le faire croire l'exposé. Enfin, il aurait été bon d'opposer la différenciation à l'assimilation.

P. 104, l. 13 et suiv. — Quoi qu'il en soit de la controverse qui s'est établie sur ce sujet, il n'est pas du tout prouvé qu'il n'y a pas de changements phonétiques brusques. Qu'on essaie d'expliquer sans cette hypothèse, entre autres exemples, le passage de v. fr. *ei* (< lat. *ē*, *ī* accentués en syllabe ouverte) à *oi*. Il ne faut pas oublier non plus les adaptations au système phonique de telle ou telle langue de phonèmes ou de groupes de phonèmes qui lui sont inconnus et qui résultent soit du jeu de l'évolution phonétique soit du fait d'un emprunt.

L'exemple dr. *dinte* < *dente* me paraît mal choisi, lorsqu'il est question de changements spontanés. Dans ce mot, comme dans *timp* < *tempus*, *-tind* < *-tĕndo*, etc., on note l'action de la nasale implosive suivante, qui a fermé l'*ę* (c'est la valeur qu'on donne couramment à l'*ĕ* latin) en *ę* avant l'époque de la diphtongaison, ou qui plus exactement, à mon avis, a empêché l'*ĕ* latin (= *e* fermé relâché) de s'ouvrir dans sa partie finale (**ęę*, puis *ię*) au moment où *terra* est devenu **tierra*

Digitized by Google

(aujourd'hui *ţară*). Si plus tard ce **dẹnte* échappé à la diphtongaison, a passé à *dinte*, c'est que l'action de la nasale a continué à s'exercer. Ce n'est d'ailleurs qu'après l'assimilation de *t*, *d* devant le continuateur de *i* long latin, que la fermeture en *i* a eu lieu, comme le montre la conservation de *d* initial en regard de *tībi* > dr. *ţi*, *dīco* > dr. *zic*, etc.

Bien entendu je ne me suis arrêté qu'aux imperfections que présentait le livre de M. Rosetti. C'était mon devoir de critique. Néanmoins j'éprouve le plaisir de pouvoir lui dire qu'elles n'enlèvent rien à la valeur de son ouvrage, qui ne saurait être trop recommandé aux étudiants roumains. Bien amicalement je souhaite une édition prochaine et je ne doute pas qu'elle soit sans défaut.

P. Fouché.

V. Bertoldi. — Parole e idee. Monaci e popolo, « calques linguistiques » e etimologie popolari. *Paris, E. Champion*, 1927 ; broch. in-8° de 26 pp. avec illustrations et une carte.

Id. : Droghe orientali e surrogati alpini. Extrait de l'*Archivum Romanicum*, t. X (1926), pp. 201-220.

Id. : L'irradiazione di Roma e Bisanzio nei Balcani. Extrait de l'*Archivio glottologico italiano*, t. XXI (1927) ; broch. de 13 pp.

Id. : Archaismi e innovazioni al margine del dominio celtico. Extrait de la *Silloge linguistica dedicata alla memoria di Graz. Is. Ascoli*, Turin. 1930 ; pp. 484-541.

Id. : Relitti prelatini comuni alle Alpi ed ai Carpazi. Extrait de l'*Archivio glottologico italiano*, t. XXIV ; broch. de 13 pp.

Id. : Residui nel lessico pireneo-alpino. Extrait de la *Revue de linguistique romane*, t. III (1927), pp. 263-283.

Id. : Antichi filoni nella toponomastica mediterranea incrociantisi nella Sardegna. Extrait de la *Revue de linguistique romane*, t. IV (1928) ; broch. de 31 pp.

V. Bertoldi et G. Pedrotti : Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino e della Ladinia dolomitica. *Trento, G. B. Monauni*, 1931 ; un vol. in-8° de XI-588 pp.

Certains parmi les romanistes d'aujourd'hui se sont spécialisés, à l'occasion, dans l'étude de la faune terrestre ou maritime. Ainsi, par exemple, MM. A. Dauzat et P. Barbier fils. M. Bertoldi a préféré le domaine de Flore et la plus grande partie de son œuvre est dirigée, peut-on dire, vers la botanique. Mais c'est de la botanique qui intéresse au plus haut point le linguiste, et qui lui permet d'utiliser tout un monde nouveau pour lequel il manque d'ordinaire de compétence.

La variété des points de vue de M. Bertoldi est étonnante. Elle témoigne d'une curiosité des plus aiguës et d'une documentation de premier ordre, l'une et l'autre au service d'un sens linguistique très sage, mais qui ne craint pas d'aller de l'avant.

Dans ses *Nomi dialettali*, publiés en collaboration avec M. G. Pedrotti, il se préoccupe surtout de déterminer les aires des divers noms que

Digitized by Google

portent les plantes étudiées. Chemin faisant, il tâche d'en donner l'étymologie. Une idée toute nouvelle se dégage de ses recherches : celle d'un *Atlas botanique dialectal*, dont il présente un magnifique essai à la fin du volume et que tout le monde souhaitera, je pense, de voir imprimer en entier. Il serait bon d'autre part que cette idée germât sur plusieurs points du champ roman, tant la récolte qu'on y ferait rendrait de services à toute espèce de chercheurs.

Dans *Parole e idee* ou dans *Droghe orientali*, au contraire, M. Bertoldi s'attache à l'histoire d'une seule plante et nous montre par quel processus et sous quelles influences, populaires ou savantes, le nom primitif a cédé la place à d'autres. Ces deux etudes sont très intéressantes au point de vue sociologique et pour ce qu'elles nous apprennent de la psychologie populaire. Mais leur valeur est aussi très grande au point de vue purement linguistique. *Parole e idee*, en particulier, éclaire d'une vive lumière les phénomènes connus sous le nom de « calque linguistique » et d'« étymologie populaire ». Je me permets de citer la fin de cette étude : « Si tratta... di due potenti forze che governano i rapporti tra parola e idea in ogni ramo del lessico, più vitali tuttavia nella nomenclatura delle piante medecinali, perchè meno turbate qui da esigenze della parlata cittadina, sia ch'esse si manifestino come fattori espansivi (per i « calques linguistiques ») o come fattori coercitivi (per le etimologie popolari). Se il regno vegetale non costituisse una parte così importante della medicina popolare di tutti i tempi e di tutti i luoghi, non avremmo certo tante interpretazioni semidotte di termini ereditati, seguite quasi sempre dalle reazioni della critica popolare. E più un dialetto è povero e isolato e più si chiude nella stretta cerchia de' suoi suoni, delle sue immagini e delle sue idee ; ed ogni voce intrusa riesce sospetta e dev' essere perciò chiarita. L'etimologia popolare è dunque anzitutto procedimento di carattere negativo e di dominio dialettale, mentre il « calque linguistique » è procedimento di carattere positivo e di dominio interlinguistico ; la disarmonia d'idee nei dialetti risulta dallo sforzo di conservare la forma, come dal sacrificio della forma consegue nelle lingue l'armonia dell' idea. »

D'autres fois, l'étude des noms de plantes permet à M. Bertoldi de préciser certains faits d' « irradiation » linguistique. M. G. Rohlfs, dans son magistral ouvrage *Griechen und Romanen in Unteritalien*, avait affirmé que le type *basilikò* de l'Italie méridionale était « un des fossiles grecs limités au midi de l'Italie ». Au cours de son étude : *L'irradiazione di Roma...*, M. Bertoldi montre au contraire la fortune du grec βασιλικόν non seulement dans la Péninsule balkanique, mais encore dans d'autres régions romanes (côte ligure, provençal) ou non (polonais, russe, hongrois, tchèque).

La géographie linguistique a mis en relief les différences que présentent au point de vue de l'évolution du langage les zones centrales et les zones périphériques, la plaine et la montagne, les régions commerçantes et les régions agricoles. Si à certains égards la périphérie se révèle archaïque, par le fait que les innovations partant du centre n'ar-

Digitized by Google

rivent pas toujours jusqu'à elle, il lui arrive parfois d'innover, à cause des influences allogènes auxquelles elle est soumise. Ces idées, M. Bertoldi les a vérifiées, pour l'ancien domaine celte, sur la base du matériel botanique. Dans son article de la *Silloge linguistica*, il montre comment le lexique de la plaine, au centre de la Gaule, se transforme et se renouvelle, tandis que celui de la montagne, à la périphérie, conserve en grande partie son caractère primitif ; d'autre part, que la Gaule, séparée géographiquement du reste de la communauté celtique, et surtout la Gaule méridionale, manifeste une indépendance créatrice particulière, qui s'explique par la culture des divers peuples limitrophes.

Mais si le gaulois, en se superposant à des idiomes déjà existants, a contribué à leur défaite, il est pourtant vrai que, dans son rôle d'intermédiaire entre le latin et eux, il en a sauvé quelques fragments. Quelques mots, en effet, ont passé dans son lexique. Trop souvent on les a crus gaulois eux-mêmes. Se limitant à un petit nombre de plantes alpines, M. Bertoldi prouve ou, pour certaines, cherche simplement à prouver que leur nom n'a rien de celtique, et il aboutit à l'hypothèse de leur « méditerranéité ». Parmi ces noms, il faut citer *jupikellos* (Dioscoride) et *aravicellos* (Pline), dont l'étude est reprise dans *Relitti prelatini*... Sans doute la racine **alis-* qui signifie peut-être « blanc » ou « clair » et qui a laissé des continuateurs depuis les Pyrénées (cast. *aliso*) jusqu'aux Alpes ladines (gris. *alossa*) appartient-elle aussi à un substrat proto-indoeuropéen ; cf. *Residui nel lessico pireneo-alpino.*

On saisit ici le lien qui unit les études précédentes à celles qui portent pour titre *Antichi filoni* et *Gandobera-Porcobera Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, IV, 1930, p. 176-178). Là il s'agit de toponomastique, mais de toponomastique prélatine et préceltique. Continuant les recherches de M. Terracini (*Osservazioni sugli strati più antichi della toponomastica sarda*, 1927), M. Bertoldi montre que les types sardes *Gavoi*, *Colostrais* et *Talasai* remontent à un substrat « méditerranéen » et qu'outre le filon libico-sardo-ibérique, mis en relief par M. Terracini, il convient de distinguer aussi, dans la toponomastique méditerranéenne, un filon anatolico-égéo-ibérique, avec la Sardaigne comme point de croisement. Quant à *Gandòvera*, non d'un ruisseau des Alpes lombardes, il s'expliquerait par un prototype **Gando-bera*, composé sur le modèle de *Porco-bera* (élucidé par M. Magnus Olsen. *KZ*, XXXIX, pp. 607-609), avec un élément prélatin **ganda* « pierre, caillou », qui subsiste encore aujourd'hui et signifierait « traîneur de pierres ou de cailloux ». Tout celà me paraît fort juste et je ne saurais qu'encourager M. Bertoldi à nous donner de ces travaux si utiles pour la connaisaance d'une époque et d'une culture sur laquelle nous savons encore si peu de chose. Qu'il n'ait garde cependant d'oublier la botanique qui est devenue si heureusement avec lui « ancilla philologiae ».

P. Fouché.

Digitized by Google

J. Karst. — Alarodiens et Proto-Basques. *Vienne, Imprimerie des PP. Mékhitaristes*, 1928 ; un vol. in-8° de 136 pp.

Id. : Geschichte der armenischen Philologie. *Heidelberg, Carl Winter*, 1930; un vol. in-8° de XII-213 pp.

Id. : Origines Mediterraneae. Die vorgeschichtlichen Mittelmeervölker nach Ursprung, Schichtung und Verwandtschaft. *Heidelberg, Carl Winter*, 1931 ; un vol. in-8° de XXXVI-725 pp.

Ces ouvrages, bien qu'ils semblent sortir du cadre de cette Revue, méritent cependant d'être signalés ici. M. Karst a entrepris de retracer l'histoire des populations pré-indoeuropéennes qui ont anciennement habité le bassin de la Méditerranée. Étude captivante que celle qui consiste à percer les voiles d'un passé si lointain et dont nous vivons encore. Mais étude éminemment difficile ! Les documents historiques font à peu près défaut; ceux qui existent ont un caractère plutôt légendaire ; de plus ils se contredisent très souvent. Force est de recourir la plupart du temps aux documents linguistiques : radicaux toponymiques, comparaisons établies entre des langues attestées, anciennes ou modernes, parfois très éloignées les unes des autres. La difficulté n'est pas moindre. Aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer dans les ouvrages cités ci-dessus un certain nombre d'erreurs et de fausses interprétations. On en a signalé autre part quelques-unes. Je pourrais en ajouter d'autres, dans le domaine des langues romanes. Je m'en abstiendrai. Je féliciterai simplement M. Karst du courage qu'il a eu d'aborder un tel sujet, trop vaste en réalité pour les forces d'un seul homme. Ses livres ne serviraient-ils qu'à instituer de nouvelles recherches destinées à les justifier ou à les contredire, qu'il n'aurait pas perdu son temps et sa peine.

Une question semble être à la base de ses travaux : celle du basque. Deux écoles principales sont en présence. A la suite du regretté H. Schuchardt, certains savants ont essayé de rattacher les Basques au cycle des peuples liby-chamitiques du Nord africain. Dans *Le Origini della lingua basca*, A. Trombetti, pour ne parler que de lui, voit en eux un peuple apparenté aux Carthvéliens, aux Abchasiens et aux Circassiens (Adighés) du Caucase. M. Karst adopte une solution intermédiaire. D'après lui, les Caucasoïdes du Ponto-Caucase et les Liby-Ethiopiens du Nord africain et de l'Asie antérieure méridionale ont donné naissance, par suite d'un croisement, à une race intermédiaire qui s'est étendue anciennement de l'Iran jusqu'en Hispanie, à travers l'Asie antérieure moyenne et le nord du bassin méditerranéen. Les Basques actuels en forment le chaînon extrême-occidental. Mais ils ne représentent pas uniquement cette race, que M. Karst appelle du nom de Proto-Ibère ou Liby-Ibère. Ils sont le résultat d'un croisement entre les Proto-Ibères, peuple d'émigration, et les Proto-Ligures ou Atlanto-Ligures autochtones, qu'il est peut-être permis de reconnaître dans les Aurignaciens.

Le matériel immense, mis en œuvre par M. Karst, rendra service

Digitized by Google

au toponymistes. Mais les romanistes proprement dits y trouveront aussi leur bien à l'occasion. Nous signalerons, à ce point de vue, le paragraphe consacré à l'espagnol-portugais *raposa -o*, au catalan *rabos* « renard » et au provençal *rabas* « blaireau » dans *Alarodiens et Proto-Basques*, pp. 125-6.

P. FOUCHÉ.

A. Grenier. — Archéologie gallo-romaine. 1re Partie : Généralités; travaux militaires. *Paris, A. Picard*, 1931 ; un vol. in-8 de 618 pp.

« Ce volume, dit l'auteur, prend place dans le *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* du regretté Joseph Déchelette. Il en représente la troisième section, l'époque gallo-romaine, et fait suite au 3e volume de l'*Archéologie celtique ou protohistorique : Second âge du fer ou époque de la Tène*, paru en 1914 ».

J. Déchelette avait conduit l'étude de l'archéologie celtique jusqu'à la conquête romaine (51 av. J.-C.). M. Grenier la reprend à cette date. Je ne rappellerai pas ici les mérites de l'œuvre de Déchelette. D'autres plus compétents que moi l'ont fait. Je dirai simplement qu'il a trouvé un continuateur digne de lui. Nul, en effet, ne paraît mieux préparé, en France, que M. Grenier pour mettre au point l'ensemble de nos connaissances sur l'archéologie gallo-romaine. Sans compter une foule d'articles dispersés dans diverses revues, il a publié sur ce sujet plusieurs volumes importants : *Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Médiomatrices* (Paris, 1906); *Bologne villanovienne et étrusque, VIIIe-IVe siècle avant notre ère* (Paris, 1912); *Études d'archéologie rhénane. — Quatre villes romaines de rhénanie : Trèves, Mayence, Bonn, Cologne* (Paris, 1925). Il est en même temps l'auteur du charmant petit livre de la collection Payot : *Les Gaulois*, que tout le monde connaît, et de cet autre ouvrage : *Le Génie romain dans la religion, la pensée et l'art* (Paris, 1925), synthèse originale et réussie de la psychologie romaine.

Le nouveau volume qu'il vient de publier intéresse avant tout les archéologues et les historiens de Rome et de la Gaule. La deuxième section du livre, de beaucoup la plus longue (pp. 187-592) et qui a trait aux travaux militaires leur fournit une documentation énorme, rehaussée de nombreuses illustrations, et, avec des mises au point parfaitement nettes, des aperçus inédits sur diverses questions. Mais les romanistes liront avec le plus grand profit l'*Essai de bibliographie générale et raisonnée* qui forme l'introduction (pp. 17-90) et la première section intitulée *Les cadres historique et géographique de l'archéologie gallo-romaine* (pp. 91-186). Ils trouveront dans ces dernières pages un raccourci lumineux de l'histoire politique et sociale de la Gaule et de l'Empire romain, pendant les cinq premiers siècles de notre ère. Le chap. V rendra de précieux services aux toponymistes (indications de frontières dans les documents routiers —, bornes aux frontières des cités —, bornes de *pagus* et de *vicus* —, limites de domaines privés —,

Digitized by Google

les noms de lieux modernes rappelant un *Fines* antique —, monuments divers marquant les frontières —, tombeaux et tumuli —, arbres limites —, ponts et cours d'eau. *Icoranda* —, frontières naturelles : montagnes, forêts, marécages —, sanctuaires et marchés, etc.). A ce chapitre, il faut joindre, dans le même ordre d'idées, le dernier paragraphe du chap. IV relatif à la toponymie des chefs-lieux de *pagus* ou de *vicus*. Cependant, si précieuses qu'elles soient, ces pages ne sont que des prémices. Le volume suivant qui, espérons-le, ne saurait trop tarder et pour lequel M. Grenier a déjà réuni tous les matériaux, constituera une véritable mine pour les études de toponymie. Il sera le VIe de la collection et portera comme sous-titre : *Les routes et la topographie*. Enfin, pour la question si épineuse des limites dialectales, anciennes ou modernes, le chap. IV : *Les cités et les pagi*, fournira d'excellentes indications. Nous citerons quelques conclusions de M. Grenier : « Les *pagi* pas plus que les cités de l'époque gallo-romaine n'ont pu correspondre exactement aux régions naturelles que distingue le géographe... (La notion de région naturelle) représente pour l'historien autre chose que pour le géographe. Ce n'est pas tant la configuration ou la nature du sol qui la définit que le rapport des conditions naturelles avec les besoins du groupe humain possesseur du sol. La nature n'a fourni que le canevas sur lequel les hommes ont tracé les figures des cités et des *pagi* » (p. 150). On ne peut guère s'étonner de voir les limites dialectales coïncider tantôt avec les limites géologiques ou géographiques, tantôt avec les limites administratives, ecclésiastiques ou économiques. Leur caprice n'est pas nouveau, — si caprice il y a. Les *pagi* d'autrefois leur ont donné l'exemple.

P. Fouché.

Fr. Ritter. — Bibliographie 1909, 1910-11, 1912-13, 1924, 1925. *Supplementhefte* de la *Zeitschrift für Romanische Philologie*, nos 34, 35-36, 37-38, 44, 45. *Halle a. S., Max Niemeyer*, 1923, 1926, 1929, 1927, 1930.

Le Supplément bibliographique de la *Z. R. Ph.* avait été interrompu, dès avant la guerre, et la Bibliographie de 1909, la dernière parue avant cette date, avait été publiée en 1912 par les soins de M. Fr. Ritter, bibliothécaire en chef de la *Kais. Universitäts-und Landesbibliothek* (aujourd'hui la *Bibliothèque nationale et universitaire*) de Strasbourg. Après la guerre, M. Ritter s'est mis courageusement à l'œuvre et depuis 1923 il a pu faire paraître, chez Niemeyer, les Bibliographies de 1909 (vol. 34), de 1910-11 (vol. 35-36), de 1912-13 (vol. 37-38), de 1924 (vol. 44) et de 1925 (vol. 45). Une note insérée au début du vol. 44 annonce que les Bibliographies de 1914-1923 paraîtront dans un délai aussi rapproché que possible. Le matériel a d'ailleurs été déjà rassemblé par M. Ritter.

Digitized by Google

Il est facile d'écrire, comme on l'a fait, que l'entreprise de la *Z.R. Ph.* se limite aux titres et « qu'elle est à la fois trop vaste dans son plan, puisqu'elle embrasse toute la philologie romane et non pas seulement la linguistique, et trop limitée dans ses moyens, puisqu'elle est surtout faite d'après des annonces de librairie ou des dépouillements de périodiques savants, pour pouvoir constituer la bibliographie, complète et régulièrement rapide, nécessaire aux travailleurs ».

Certes, je ne nie pas qu'il y ait beaucoup mieux à faire, ni que les romanistes se trouveraient bien d'avoir sous la main une série de volumes conçus dans l'esprit de l'*Indogermanisches Iahrbuch*, par exemple. Je le reconnais d'autant plus volontiers que j'ai été moi-même mêlé de près à une entreprise qui avait précisément pour but de doter les romanistes d'un instrument semblable. Il s'agit, à proprement parler, de la Bibliographie que se proposait de publier, comme seconde partie de son programme, la *Société internationale de linguistique romane*, fondée en 1924. Mais au Congrès de Dijon (1928), le premier qu'ait tenu la Société et où on devait arrêter définitivement la marche à suivre pour la *Bibliographie des langues romanes*, la question est tombée à l'eau, et la Société s'est vue déboutée de ses prétentions. Aucun organisme cependant ne paraissait plus apte, à cause de son caractère international, à mener cette œuvre à bonne fin.

La même année, les 12 et 13 mars, trois mois avant le Congrès de Dijon, une conférence d'experts s'était réunie à l'Institut international de Coopération intellectuelle à l'effet d'étudier la même question. La conférence émit le vœu que la Commission internationale de Coopération intellectuelle organisât « une réunion de romanistes des divers pays, en vue de préparer un accord pour l'établissement d'une bibliographie linguistique romane, générale et spéciale, des origines jusqu'à l'époque actuelle ». Cette réunion eut lieu à Paris le 21 et le 22 mars 1929. On décida, entre autres choses, que le soin d'organiser et d'administrer le service central des documents et fiches, d'aider la formation des centres nationaux et d'en coordonner l'action serait remis à la *Société internationale de linguistique romane*. C'était, ou peu s'en faut, revenir au point de départ. Mais on avait déjà perdu du temps. En juin 1930, lors du second Congrès international de la Société, pas un seul pas n'avait été fait, et actuellement encore je crois qu'il y a loin des projets à la réalité.

Voilà pourquoi je sais infiniment gré à M. Ritter de continuer, avec une patience de bénédictin, l'œuvre qu'il a entreprise. Quelque imparfaite qu'elle soit, elle existe néanmoins, et malgré ses imperfections elle rend de réels services. Je ne parle que de moi ; mais je suis persuadé que tous ceux qui s'intéressent, sinon à la linguistique romane, du moins aux questions d'histoire littéraire et de culture y trouveront leur profit. Je mets d'autant plus d'insistance à recommander les *Bibliographies* de la *Z. R. Ph.*, et spécialement les derniers volumes, qu'elles me paraissent assez peu connues en France, en dehors du cercle des romanistes proprement dits.

P. Fouché.

Digitized by Google

A. Dauzat. — Essai de géographie linguistique. Deuxième série : Problèmes phonétiques. *Paris, H. Champion*, 1928 ; un vol. in-8° de 103 pp. avec cinq cartes.

Gilliéron avait projeté, par sa théorie des mirages phonétiques, une lumiere nouvelle sur le phénomène de la *régression linguistique*. On avait aussi de M. Gauchat une bonne étude sur le même sujet (cf. *Festschrifte zum 14° Neuphilologentage in Zürich*). M. Dauzat, quittant une fois de plus le domaine de la vulgarisation scientifique où il excelle, apporte une contribution de premier ordre à l'étude de ce problème.

Dès la première page la question est nettement posée : « Nous appelons régression la restitution dans une série fonétique, — sous l'influence d'un parler directeur ou de forces conservatrices (grammairiens, ortografe, etc.), — d'un son que le jeu normal des lois fonétiques avait transformé ou éliminé ; inversement ce peut être l'élimination d'un son nouveau créé par la fonétique. Ce fénomène, se développant par voie analogique, est susceptible de gagner des mots qui n'ont jamais possédé le son en question ; la régression entraine de fausses régressions, et ce sont même celles-ci qui, en général, la révèlent aus yeus du linguiste. Quand on fait prononcer *arbr* au lieu du populaire *arb*, c'est une régression ; *cefr* pour *chef* est une fausse régression. »

Certaines des régressions étudiées par M. Dauzat intéressent les patois de la Basse Auvergne ; cf. pp. 26-45. D'autres permettent de rendre compte de quelques phénomènes du français littéraire, pour lesquels les nombreuses solutions proposées jusqu'ici ne convenaient pas. Il s'agit de la scission entre les séries phonétiques *wè* et *è* (ancien *oi*), du flottement entre *a* et *e* devant *r* + consonne et de celui entre *o* et *u* (*ou*) en syllabe protonique. M. Dauzat me paraît avoir réussi à expliquer le premier l'opposition que présentent en français *toile* et *taie*, *François* et *Français* ; *barlong*, *boulevard*, *dartre*, *harceler*, etc. et *asperge*, *cercueil*, *chair*, *gerbe*, etc. ; *rosée*, *rossignol*, *soleil*, etc. et *douleur*, *moulin*, *pouvoir*, etc. Sa nouvelle théorie a été résumée et incorporée dans son *Histoire de la langue française*, parue en 1930 chez Payot.

La troisième partie du livre, intitulée *Aires Fonétiques* a trait à la répartition des sous-produits de *c* (+ *a* latin) dans la Gaule romane. La documentation de M. Dauzat est des plus riches et les questions étudiées sont des plus importantes : 1° Palatalisation de *c* devant *a* latin en Gaule au début du moyen âge ; date du phénomène ; son extension ; comment et pourquoi il s'est arrêté à certaines limites ; fixité ou variations de ces limites jusqu'à nos jours. 2° Étude des sous-produits de la palatalisation de *c* (+ *a*) : répartition actuelle ; déplacements historiques des aires ; reconstitution des évolutions divergentes. On retiendra particulièrement ce qui est dit de la non-palatalisation du *k* au VIIe siècle en normanno-picard : elle serait due, d'après M. Dauzat, à la présence dans cette région d'une importante colonisation franque et saxonne qui était justement en voie de roma-

Digitized by Google

nisation et en majeure partie romanisée au VIIe siècle (cf. p. 59). On lira aussi les pages consacrées à la pénétration du *s* (< *ts*) français dans le domaine franco-provençal de *s*. Enfin, il semble bien résulter de l'exposé de M. Dauzat que l'étape *ts* (< *c*+ *a*) de l'ancien français (la région normanno-picarde exceptée) et du vieux provençal a été précédée, contrairement à ce que j'avais pu croire autrefois, de l'étape *tɛ*.

P. Fouché.

E. Lerch. — Hauptprobleme der französischen Sprache. 2 vol. in-8° de 350 p. (*Allgemeineres*) et 348 p. (*Besonderes*). *Braunschweig, G. Westermann*, 1930 et 1931.

J'ai rendu compte ici même des deux premiers tomes de la *Syntaxe française* de M. Lerch et j'ai dit tout le bien que j'en pensais. Voici qu'il donne coup sur coup deux volumes de *Mélanges syntaxiques* qui ne font que confirmer cette impression. C'est toujours la même documentation, les mêmes qualités de raisonnement, le même sens du milieu social. Il me semble cependant qu'il y a ici quelque chose de plus souple qui fait que ces nouvelles études se lisent avec plus de plaisir.

Nouvelles, ce n'est pas tout à fait exact, car la plupart avaient été déjà publiées dans diverses revues. Mais elles ont été remaniées et certaines même très profondément. Les deux volumes de M. Lerch ne sont donc pas une simple réédition. Il est d'autre part très utile que des études dispersées dans des revues inaccessibles à la plupart des bibliothèques — je ne parle pas seulement des bibliothèques françaises : j'ai été à même de constater une égale pénurie à l'étranger —, il est très utile, dis-je, que ces articles soient réunis dans deux volumes qu'on peut avoir facilement sous la main. De plus, depuis leur publication dans les revues, ces articles ont soulevé des discussions, parfois de vraies polémiques : toutes sont mentionnées et c'est un bon apport bibliographiques qui a son intérêt. Enfin trois index placés à la fin du second tome permettent de se reconnaître facilement dans cette matière syntaxique, des plus abondantes.

Voici, en effet, la liste des divers chapitres. T. I : *1. Die Aufgaben der romanischen Syntax. 2. Satzgliederung ohne den Ausdruck irgendeiner logischen Beziehung. 3. Typen der Wortstellung. 4. Ursprung und Bedeutung der sogenannten « Erlebten Rede ». 5. Das Imperfektum als Ausdruck der lebhaften Vorstellung. 6. Warum « en été » (automne, hiver), aber « au printemps » ? 7. Participium praesentis und Gerundivum im Franzosischen. 8. Der französische Infinitiv mit und ohne Präposition.* — T. II : *1. Nationenkunde und Stylistik. 2. Die « halbe » Negation. 3. Der französische Konjunktiv (A. Seinezwei Arten. B. Der Konjunktiv des psychologischen Subjekts. C. Ableitung des « Konjunktivs des psychologischen Subjekts » an den Konjunktiv des Begehrens). 4. Qu'est-il*

Digitized by Google

arrive (*Spekulation oder historische Forschung* ?). *5. Jouer du Beethoven — Je ne sais* (*pas*) *quoi dire. 6. Oberschicht und Unterschicht in der Sprache* (*mit besonderer Berücksichtigung der Lautgesetzfrage*).

Le premier article de M. Lerch traite la question de la méthode en syntaxe. Il y défend encore une fois son point de vue. Certes, à mon avis, la syntaxe synchronique est indispensable. Mais de là à dire que l'étude des états de langue soit la seule scientifique, comme on l'a dit, il y a loin. Ici, pas plus qu'ailleurs, il ne faut d'exclusivisme. Il est évident qu'on doit expliquer les phénomènes après les avoir constatés, et l'ancienne méthode, la méthode historique, n'a pas le droit d'être mise à l'arsenal des vieilles ferrailles. M. Lerch, et d'autres avec lui, tiennent encore à elle et je ne pense pas qu'on l'en puisse blâmer. Surtout lorsqu'il reconnaît à l'occasion les services que la méthode psychologique peut rendre, surtout lorsqu'il soutient que l'explication historique doit être complétée par des explications d'ordre esthétique et social. Voici le programme qu'il se trace pour l'étude d'un phénomène syntaxique : 1. Déterminer la date de son apparition dans la langue parlée. 2. Expliquer son origine. 3. Expliquer sa conservation et sa généralisation, en montrant qu'il correspondait aux besoins linguistiques de telle ou telle époque, en faisant connaître dans quelle couche sociale il a pris naissance, dans quel milieu il s'est développé et comment il a pu devenir la règle. On ne saurait, je crois, s'insurger contre un tel point de vue, ni prétendre qu'en faisant de la syntaxe diachronique dans cet esprit on fait fausse route.

Que cette question de méthode ait sa place dans un livre qui s'intitule *Hauptprobleme*, et plus spécialement dans le volume qui porte la mention *Allgemeineres*, je le comprends facilement. Mais pourquoi dans le tome II, intitulé *Besonderes*, noter un chapitre comme le nº 1 : *Nationenkunde durch Stylistik* ? ou encore comme le nº 6 : *Oberschicht und Unterschicht in der Sprache* ? Ces chapitres traitent de questions générales qui auraient été mieux à leur place dans le t. I. De même, je ne vois pas pourquoi l'étude sur *en été* ou *au printemps* ne voisine pas avec celle qui est intitulée *Jouer du Beethoven*. Mais ce sont là des vétilles, qui ne font pas oublier le principal.

Personnellement j'ai beaucoup apprécié le chapitre sur le *Participe* et le *Gérondif* ; autrement clair et ramassé que l'étude déjà ancienne des *Rom. Forschungen*. Ce que dit M. Lerch me paraît très juste et le ridicule de notre législation grammaticale ne fait aucun doute pour moi. J'aurais cependant aimé savoir une fois de plus ce qu'il pense de la construction de l'ancien français *Li emperere est ber e cumbatant*, Rol. 2737, et comment il l'explique. Il n'en dit rien ici. De même, l'hésitation qui se constate actuellement pour certains verbes entre formes variables et formes invariables ne me paraît pas mentionnée, alors que l'article des *Rom. Forschungen* en parlait longuement. Je signalerai aussi le très long chapitre consacré au subjonctif. Vérification faite, il me semble que la théorie de M. Lerch rende compte de tous les phénomènes, dont quelques-uns étaient difficiles

Digitized by Google

à expliquer jusqu'ici. Il est simplement dommage que l'expression « subjonctif du sujet psychologique » soit un peu longue. Mais le fait est juste. Intéressant aussi l'essai de réduction de tous les cas de subjonctif au subjonctif de volonté. J'aurais pourtant aimé savoir pourquoi l'époque où le subjonctif devient la règle après les verbes de sentiment est aussi celle où l'indicatif remplace le subjonctif après les verbes de pensée. Il y a là une interférence curieuse dont il aurait peut-être fallu parler. A signaler encore le chapitre qui traite de l'ordre des mots en français. Mais je devrais en dire autant de tous les autres, et je termine en souhaitant que M. Lerch continue à nous donner de nombreuses études du genre de celles qu'il vient de publier.

P. Fouché.

F. Boillot. — Le français régional de La Grand'Combe. *Paris, Les Presses Universitaires de France*, 1930, un vol. in-8° de x-351 pp. avec 73 dessins de l'auteur.

Il y a déjà quelques années, M. Meillet écrivait : « On croit savoir ce qu'est le français. En réalité personne ne sait vraiment comment parle l'ensemble des sujets ni dans un village français, ni dans une ville de province française, ni moins encore à Paris » ; cf. *La Méthode comparative*, p. 112.

Malheureusement cette nécessité n'a pour ainsi dire pas été sentie jusqu'ici. A peine pouvait-on citer avant l'ouvrage de M. Boillot le *Dictionnaire du parler neuchâtelois* de M. W. Pierrehumbert. M. Boillot a donc bien mérité de la philologie française moderne. Espérons que son travail en suscitera d'autres aussi bons que le sien.

« Qu'on ait si chichement jusqu'ici mesuré l'attention aux français régionaux, écrit-il à la p. 14, cela s'explique aisément, partout les patois sont en voie de disparition ; ils réclament des soins plus immédiats et d'autre part, à cause de leur moindre ressemblance avec le français, ils sollicitent plus vivement la curiosité ». Ce n'est pas une raison pour les laisser complètement de côté. « L'étude d'un français régional, continue-t-il, présente en effet de nombreux motifs d'intérêt : elle permet d'étudier la pathologie du patois, et de voir comment il meurt : elle nous éclaire sur les procédés d'infiltration du français : elle nous montre aussi quels sont les points sur lesquels le français normal a été impuissant à résister aux attaques du patois ; enfin, au même titre que le patois, elle nous renseigne sur la psychologie de la race et sur les institutions » ; cf. p. 7. Tout cela est très bien dit.

L'ouvrage lui-même est constitué par un essai de grammaire (pp. 37-70), par un choix de notes folkloriques écrites en français régional par un habitant de la Grand'Combe (pp. 77-73), et par un double lexique, l'un simplement régional, l'autre donnant en regard

Digitized by Google

du français normal les mots régionaux qui correspondent ou qui s'y rapportent.

Le matériel recueilli par M. Boillot est considérable et lui permettra, quand ses multiples occupations lui en donneront le loisir, de publier une étude de phonétique et de sémantique qui sera la bienvenue et qu'on peut augurer excellente.

P. Fouché.

A. Boulanger. — L'Art poétique de Jacques Peletier du Mans (1555), publié d'après l'édition unique avec introduction et commentaire (*Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, fasc. 53). *Société d'édition : Les Belles Lettres, Paris*, 1930 ; un vol. in-8° de VI-240 pp.

Depuis 1555, l'*Art poétique* de Jacques Peletier du Mans attendait une seconde édition, moins heureux en cela que la *Deffence* de Joachim Du Bellay et l'*Art poétique* de Thomas Sibillet qui ont trouvé déjà d'excellents éditeurs en la personne de MM. Chamard et Gaiffe. Mon collègue et ami, M. Boulanger, a bien voulu se charger de nous la donner et je ne puis que l'en remercier.

L'ouvrage de Peletier est en effet de grand intérêt et de haute importance et il était utile de mettre à la disposition des travailleurs ce texte qu'il fallait jusqu'ici chercher dans les réserves des grandes collections publiques ou qu'on ne connaissait pratiquement que par les extraits contenus dans la thèse latine de M. Chamard : *De Jacobi Peletarii Cenomanensis Arte poetica* (Paris, 1900) et l'article de M. Laumonnier paru dans la *Revue de la Renaissance*, I, pp. 248-276 (1901).

Les historiens de la littérature seront heureux de posséder dans son intégrité ce texte si précieux pour la connaissance des théories poétiques du XVIe siècle. Mais les historiens de la langue française ne le seront pas moins. On sait que Peletier a employé un système orthographique particulier et à même utilisé certains caractères spéciaux. M. Boulanger a reproduit exactement l'original et son édition est ainsi d'un grand prix au point de vue philologique. On peut se rendre compte, grâce à elle, de la prononciation de Peletier et constater qu'il est assez souvent en désaccord avec l'usage contemporain, spécialement avec celui de L. Meigret. Le livre de M. Boulanger aura donc sa place dans toute bibliothèque littéraire ou philologique.

Ce n'est d'ailleurs pas le texte seul de Peletier qui en fait la valeur. M. Boulanger a rédigé une longue introduction où est résumé tout ce qu'on sait de la vie agitée de l'auteur. Il a aussi déterminé la situation de Peletier à l'égard de la Pléiade, situation faite de vive sympathie pour le mouvement littéraire nouveau, mais aussi de fière indépendance. Enfin dans le commentaire copieux qui accompagne le texte, on trouvera de multiples renseignements concernant la langue, les théories littéraires de Peletier ou de son époque, ou encore les

Digitized by Google

sources de l'*Art poétique*. Ces notes sont toujours bien venues. Je signalerai en particulier celle des pages 72-73 où, à propos du nom d' « ode », M. Boulanger reprend la question de priorité, étudiée précédemment par M. Laumonier dans son *Ronsard, poète lyrique*.

P. Fouché.

H. L. Götzfried. — Romain Rollands heroischer Idealismus. *Hans Götzfried, Freundenstadt (Schwarzwald)*, 1929 ; un vol. in-8° de 151 pp.

Excellente étude sur la personnalité de Romain Rolland. Dans un premier chapitre, M. Götzfried nous montre les diverses influences qui se sont exercées sur l'âme de l'écrivain depuis son enfance. Vient ensuite une analyse assez poussée de cet « idéalisme héroïque » qui le caractérise. La figure de Romain Rolland me paraît bien dégagée et à l'appui de son argumentation M. Götzfried apporte une série de textes judicieusement choisis. Dans la troisième partie, la portée de l'œuvre est étudiée à un triple point de vue : national, social et humain. Comme son modèle, M. Götzfried se tient au-dessus de la mêlée et on ne surprend jamais rien chez lui qui puisse mal impressionner un lecteur non-allemand. Sagesse qui est le meilleur don des Muses, et que ceux qui la possèdent doivent utiliser pour ceux qui ne l'ont pas.

P. Fouché.

Vl. Rabotine. — « Le Boèce » provençal. Étude linguistique. *Librairie universitaire d'Alsace, Strasbourg*, 1930 ; un vol. in-8° de 193 pp.

Sur le plan de l'étude consacrée à la *Sainte Foy* par mon collègue et ami M. E. Hoepffner (*Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, fasc. 32), M. Vl. Rabotine a entrepris celle du *Boèce* provençal. Il nous donne aujourd'hui un bon travail de phonétique et de morphologie et il nous promet pour plus tard une édition critique du poème. L'ayant vu à l'œuvre pendant trois années, je suis sûr qu'il tiendra parole et de loin je lui prodigue mes encouragements.

La langue du *Boèce* avait été étudiée en 1884 par F. Hündgen. Mais le travail était à reprendre. Sans doute trouvera-t-on dans le livre de M. Rabotine quelques maladresses et quelques malfaçons. Ce sont les taches inévitables d'un travail de jeunesse et facilement pardonnables à quelqu'un qui écrit dans une langue étrangère. De même, on pourra signaler un nombre assez considérable de fautes typographiques, heureusement sans gravité pour la plupart. Ayant été témoin des difficultés de toute sorte auxquelles M. Rabotine s'est

Digitized by Google

heurté, je puis affirmer qu'il n'en est nullement responsable. Qui dira les méfaits de la linotype et de l'impression à bon marché, surtout quand il s'agit d'ouvrages de philologie ! Il n'en reste pas moins que M. Rabotine s'est tiré à son honneur de son sujet. L'étude est bien conduite et le texte a été fouillé dans ses moindres détails. Nul doute que cet ouvrage ne rende de précieux services aux provençalisants.

J'en retiens les conclusions. D'après M. Rabotine, il ressort avec évidence de l'étude phonétique et morphologique du texte et de la comparaison avec les documents provençaux les plus anciens que le Poème a été composé en dialecte limousin. Pour ce qui est de la date, force est de s'incliner devant l'argument paléographique, et de s'en tenir à l'opinion de P. Meyer qui propose, d'après ce critère, la première moitié du XIe siècle. En tout cas, le texte que nous possédons ne saurait être de beaucoup antérieur à celui de la Sainte Foy.

P. Fouché.

O. Keller — La flexion du verbe dans le patois genevois. (*Biblioteca delle' « Archivum Romanicum »*; Serie II, vol. 14°); *Genève, L. Olschki*, 1928; un vol. in-8° de XXVIII-213 pp.

Id. : La chanson de l'Escalade de Genève. *Genève, A. Jullien*, 1931 ; un vol. in-8° de 166 pp.

Après la publication de sa thèse sur la phonétique du patois genevois (*Der Genferdialekt dargestellt auf Grund der Mundart von Certoux*; Zürich, 1919), M. Keller avait annoncé une deuxième série d'études genevoises (morphologie, textes et glossaire). Il a tenu parole et il nous offre deux ouvrages de la plus grande importance pour l'étude du franco-provençal. Je mentionnerai aussi de lui l'étude sur *Le passé dans le dialecte de Genève*, parue dans la *Festchrift Gauchat* (Aarau, 1926).

M. Keller est l'homme d'une nouveauté. Déjà dans sa thèse de 1919, il avait établi une distinction entre le franco-provençal septentrional et le franco-provençal méridional (cf. pp. 176 et suiv.). Cette idée que je crois juste, a été depuis reprise par un de ses compatriotes, M. H. Stricker dans son étude sur le parler de *Montana* (Valais), qui est de 1927. M. Keller y revient encore et confirme par la morphologie les conclusions auxquelles l'avait amené la phonétique. Il y aurait ainsi dans le domaine franco-provençal une section septentrionale qui comprendrait la plus grande partie de Vaud, le Valais, Fribourg et Neuchâtel, et une section méridionale englobant le district de Nyon (dans le pays deVaud), le canton de Genève, la Savoie, le Lyonnais et le Dauphiné. Au groupe du Sud appartiendraient aussi les dialectes de l'Ain et du Jura méridional. Sur les vallées piémontaise et le franc-comtois, dit-il, on ne saurait se prononcer que sur la base de recherches plus détaillées.

Digitized by Google

Ce groupement est déterminé par des raisons ethniques et historiques exposées dans son *Genferdialekt* et aussi par des causes géographiques. « Un coup d'œil sur la carte nous apprend que la section septentrionale présente, dans sa totalité, des conditions beaucoup plus favorables à un développement propre, autochtone, que celui du Sud : les grands centres littéraires y font défaut, son flanc gauche est couvert par la chaîne du Jura, son flanc droit est bordé par le domaine germanique auquel il doit quelque enrichissement de son vocabulaire, mais qui est loin d'exercer une influence quelconque sur sa phonétique ou sa morphologie. Le groupe méridional, en revanche, se ressent fortement de l'influence du français dont l'ascendant, subi depuis des siècles et favorisé par des centres littéraires tels que Lyon, Grenoble et Genève, devait forcément exercer une action profonde sur ces patois et en déterminer essentiellement la physionomie » (*La flexion...*, pp. 170-171).

Les franco-provençalisants devraient, à mon avis, s'engager dans la voie ouverte par M. Keller et chercher à creuser son idée. Jusqu'à présent, il semble qu'on ne s'en soit pas assez préoccupé. Plus que des variations phonétiques ou morphologiques, il faudrait tenir compte du phénomène d'intercompréhension. M. Keller y fait allusion : « Peut-être, écrit-il, les patoisants de Saint-Maurice-de-l'Exil (Isère), de Saint-Symphorien-sur-Coise (Rhône), de Séez (Savoie) et de Bernex (Genève) auraient beaucoup moins de difficulté à se comprendre entre eux que d'être compris par des patoisants de Savagnier (Neuchâtel), du Jorat (Vaud), de Lentigny (Fribourg) et d'Evolène (Valais) » (*La flexion...*, n. 2 de la p. 171). Mais ce « peut-être » demanderait à être vérifié sur place et l'on ne saurait simplement s'en tenir à la comparaison de quelques textes. Je sais que l'enquête serait longue et difficile. Elle vaudrait cependant la peine d'être tentée avant la disparition complète des patois.

Le second ouvrage de M. Keller dont j'ai à rendre compte est l'étude grammaticale de la *Chanson de l'Escalade*, ancien texte genevois du début du XVIIe siècle. L'édition utilisée est celle de J. Jullien (1845) et le texte est accompagné de nombreuses variantes prises aux quatre imprimés qui ont servi à l'établissement de l'édition plus récente de E. Ritter (1900). Mais cette étude grammaticale est d'essence comparative. M. Keller a publié, en effet, à côté du texte ancien, une version en patois genevois moderne établie sur la base de la traduction française de Jullien. « Je suis d'avis, note-t-il pour justifier ce choix, que ce procédé était préférable à une version basée directement sur la forme patoise de la *Chanson*, qui n'aurait pas manqué d'influencer fortement le lexique et la syntaxe du texte moderne. La version ainsi obtenue est certainement moins littérale, peut-être un peu francisée, mais à coup sûr plus originale ». La comparaison minutieuse des deux textes, ancien et moderne, permet à M. Keller de constater que le parler genevois n'a guère changé depuis le commencement du XVIIe siècle. Les principales divergences qui existent entre eux ne sont pas « de nature chro-

Digitized by Google

nologique, mais régionale » (la version moderne est due, en effet, pour la première partie, à un habitant, aujourd'hui décédé, de Certoux, et pour la seconde, à Mme Compagnon, de Confignon). Le fait est intéressant à enregistrer et j'aurais aimé que M. Keller eût donné quelques raisons de ce que je pourrais appeler ce « palier linguistique ».

P. Fouché.

L. Sainéan. — Les sources indigènes de l'étymologie française, *Paris, E. de Boccard*, 1925, 2 vol. in-8° de XII-448 p. et 520 p.

Cet ouvrage est un bon livre, mais assez mal fait et éminemment critiquable. Il réagit violemment contre la tendance qu'ont certains romanistes à vouloir faire remonter à tout prix les mots français même récents à une forme latine ou germanique, à construire pour cela des vocables qui ne sont qu'un décalque du mot français et qui n'ont jamais existé ni en latin ni en germanique. En effet un mot qui est né au XVIe siècle ne remonte évidemment pas à une forme latine. D'autre part une langue vivante, en même temps qu'elle abandonne des mots anciens, s'en procure de nouveaux par des créations onomatopéiques, par des emprunts et des adaptations diverses, par des transports métaforiques de signification.

Il est mal construit parce que les mêmes faits reviennent souvent dans des chapitres différents et fort éloignés l'un de l'autre, et pas toujours avec la même interprétation.

Il est critiquable parce que tout ce qu'il avance appelle de fortes réserves. Quand plusieurs langues romanes présentent le même mot sous des formes rigoureusement équivalentes on est fondé à croire qu'elles ne l'ont pas formé chacune indépendamment, mais qu'elles l'ont érité d'un état linguistique antérieur, et si la forme commune n'est pas livrée on est autorisé à la reconstituer, fût-ce à titre purement schématique ; c'est le principe même de l'istoire comparative des langues. Même si le mot n'existe que dans une langue et qu'il soit composé, par exemple, d'éléments d'origine latine, j'ai le droit de construire la forme qu'il aurait eue en latin, à condition de n'attacher à cette latinisation que la valeur d'une explication sans commentaire des éléments qui le composent. De ce qu'un mot n'apparaît dans un texte qu'au XVIe siècle, il ne résulte pas forcément qu'il ait été créé à cette époque ; il peut se faire qu'il remonte très aut et n'ait jamais été écrit auparavant, surtout si c'est un terme du bas langage, ou qu'il n'ait figuré que dans des documents qui ne nous sont point parvenus. Dire qu'un mot a été emprunté à tel patois n'est pas une explication suffisante ; il convient d'ajouter quand et par quelle voie, et surtout de ne pas oublier que dans ce patois il a une étimologie qu'il est bon de rechercher et de faire connaître. La documentation de M. Sainéan est très étendue, mais comme nous l'avons déjà noté à propos de son livre sur *Le langage parisien au XIXe siècle* (RLR, LXIII, 192), elle est purement livresque,

Digitized by Google

et l'on n'a nulle part l'impression que l'auteur ait une connaissance approfondie des divers parlers qu'il fait intervenir. Les interprétations qu'il donne sont bien souvent déterminées par des motifs qui n'emportent pas la conviction. Des diverses étimologies qui ont été proposées pour fr. *rincer* il n'i en a aucune qui s'impose ; M. Sainéan adopte celle qui i voit le mot *cince* « chiffon » ; mais quelle est l'étimologie de ce mot *cince* ? l'obscurité d'un mot n'est pas dissipée par celle d'un autre. Si *rincer* est tiré d'un mot signifiant « chiffon » son sens primitif doit être « re-torcher » ; or *rincer* signifie essentiellement « laver dans de l'eau claire » : dans *rincer des verres*, *rincer une lessive*, il n'est pas question de chiffon ni de torchon ; pas davantage dans les expressions métaforiques *recevoir une bonne rincée*, c'est-à-dire « être trempé par une averse », ou *se faire rincer*, c'est-à-dire « perdre son argent au jeu », qui est l'équivalent de *se faire nettoyer*. Dans le texte que cite M. Sainéan (t. I, p. 241) pour montrer que *rincer* aurait signifié anciennement « battre, fustiger » : « Jehan Levavasseur dist audit Regnaudin qu'il le *rainseroit* autre part » nous traduirions *le rainseroit* par « lui flanquerait une trempe », ce qui ne nous écarterait pas de l'idée de *mouiller*. On rapproche d'ordinaire et sans doute avec raison *rincer* de formes telles que sicil. *arriĉintari*, v. esp. *recentar*, picard *rechinchier*, franc-comt. *rézâsi*, etc., qui s'accommodent assez bien de **recentare* et **recentiare* ; dans tout cela il n'est pas question de *chiffon* ni de *battre* ; M. Sainéan cite lui-même un passage du *Trévoux* où *rechinser la laine* est traduit par « la laver dans l'eau claire », et franc-comt. *rézâsi* signifie « trempé, mouillé par une averse ». L'*i* de *rincer* ne répond d'ailleurs pas sans quelque difficulté à l'*e* de v. esp. *recentar* ou à celui que suppose la voyelle *ā* de fr.-comt. *rezāsi*.

La fonétique de M. Sainéan est extrêmement complaisante ; il admet en particulier des alternances de liquides et des alternances de labiales qui ne reconnaissent d'autre règle que le asard ; la fonétique ne se présente avec une pareille désinvolture qu'à ceux qui ne la comprennent pas. Qu'il surgisse des créations onomatopéiques plus ou moins parallèles formées avec des fonèmes de même catégorie mais différents, c'est incontestable ; mais les formations onomatopéiques sont assez limitées et ce ne sont pas elles qui occupent le plus de place dans les deux gros volumes de notre auteur. Il lui suffit d'une vague ressemblance entre deux mots, qui très souvent peut être fortuite, pour qu'il les mette ensemble ou les tire l'un de l'autre. Ainsi trouvant à Montbéliard un mot *guillerotte* « têtard » il le rapproche de *gouille* « boue » pour montrer que cet animal a été nommé d'après le milieu dans lequel il se tient, et il tire ce *guillerotte* de *guille* « crotte » sans avoir l'idée de se demander pourquoi on aurait eu recours, pour former ce dérivé, aux deux suffixes contenus dans la finale *-erotte* (t. II, p. 80). Or *guille* en Bourgogne et Franche-Comté ne signifie pas « de la crotte, c'est-à-dire de la boue », mais désigne à la fois « une quille, et un excrément dur et cilindrique, — et aussi dans quelques localités un excrément qui n'est pas forcément cilindrique mais a du moins l'aspect d'être sec et dur,

Digitized by Google

par exemple une *crotte* de chèvre ». Un têtard n'est pas une *guille* et n'en évoque pas l'idée ; donc *guillerotte* n'est pas dérivé de *guille*. *Guillerotte* est le même mot, avec sonorisation de la consonne initiale, que Morv. *queillerotte* « têtard » que M. Sainéan cite à la p. 74 et où il a vu avec raison un dérivé de *cuillère*; c'est une **cuillerette*, une petite cuillère. Seulement ce n'est pas seulement au « manche de la cuillère », comme il le croit, que l'animal est comparé, c'est à la cuillère toute entière ; le manche ne représente que la queue, et la partie antérieure qui comprend la tête et l'abdomen correspond au récipient évasé de la cuillère. A Damprichard « une cuillère » se dit *èn kiyi* et « un têtard » *èn kiyrot*, c'est-à-dire « une ** cuillerette* » ; cette étimologie est certaine par le fait qu'à Montbéliard même un têtard se dit aussi une *pouterotte* qui est un diminutif de *poutire* « cuillère en bois, cuillère à pot » (les deux mots seraient en français **potière* et **poterette*). Ailleurs (t. II, p. 90) ayant imaginé que les crapauds avaient été comparés « avec les oiseaux chanteurs (à cause de leur vivacité) » et trouvant encore à Montbéliard *guilleri* « têtard » il i croit reconnaître le mot qui désigne en français le « chant du moineau ». Le têtards sont vifs, mais ne chantent pas ; ce *guilleri* « têtard » est évidemment le même mot que *guillerotte* avec un suffixe qui a sans doute été tiré d'autres noms d'animaux tels que *chevri* « chevreau ».

En somme l'ouvrage de M. Sainéan est bon en ce qu'il attire fortement l'attention sur deux ou trois idées générales auxquelles on n'attache ordinairement pas l'importance qu'elles ont en réalité. Il l'est aussi par la grande masse et la grande variété des vocables qu'il met en œuvre. Mais les interprétations qu'il en donne demandent pour la plupart à être vérifiées et pesées dans le détail.

Maurice GRAMMONT.

Prace Filologiczne. — La linguistique polonaise en 1928, par W. DOROSZEWSKI ; — Bibliographie des travaux linguistiques polonais parus en 1928, par S. SZOBER ; — La linguistique polonaise en 1929, Revue critique par W. DOROSZEWSKI, Bibliographie par S. SZOBER, *Varsovie*, 1929 et 1930.

On cherche un peu partout en ce moment à établir pour chaque discipline des recueils bibliografiques aussi complets, aussi commodes et aussi utiles que possible. Il se tient même des assemblées internationales de savants qui échangent leurs vues sur la meilleure manière de concevoir et de réaliser ces sortes de recueils. En voici deux qui nous paraissent propres à servir de modèles.

Chacun de ces deux fascicules comprend une partie critique et une partie purement bibliografique. Les comptes rendus critiques sont brefs, précis et dénotent la compétence de leur auteur ; il i en a plus de 100 pour 1928 et environ 80 pour 1930. La partie bibliografique paraît être très complète ; elle comprend 280 numéros pour 1928 et 389 pour 1929.

Digitized by Google

Cette publication est très méritoire et il i a lieu d'en louer vivement les auteurs ; mais il faut ajouter qu'elle représente un travail très absorbant et qui pour certains domaines autres que le polonais, ne pourrait pas être exécuté par deux savants seulement : il deviendrait vite écrasant.

M. G.

C. J. Popp Serboianu. — Les Tsiganes, *Paris, Payot*, 1930, in-8° de 400 p., 40 fr.

Ayant passé son enfance et sa jeunesse dans un pays ou les Tsiganes sont fort nombreux, l'auteur a vu son attention et son intérêt particulièrement attirés par ce peuple singulier. Il a étudié leur istoire, leurs mœurs, leurs traditions, leur langue, et c'est le résultat de ses investigations qu'il nous présente dans ce livre. Leur istoire primitive reste assez obscure ; d'où sont-ils partis et par où ont-ils passé pour venir en Roumanie, on ne le sait pas au juste. Quant à leurs mœurs curieuses elles ne paraissent pas avoir beaucoup changé depuis les temps anciens.

De leur langue il nous donne une grammaire descriptive assez complète, des textes, un vocabulaire qui paraît être le plus étendu que l'on ait publié jusqu'à présent, et un tableau de l'origine des mots mettant d'une part ceux qui sont proprement tsiganes et d'autre part ceux qui ont été empruntés à d'autres langues.

M. G.

J. Hytier. — Les romans de l'individu (Collection : *XIXe siècle*), *Paris, Les arts et le livre*, 1928, in-16 de IV-338 p.

Le *roman de l'individu* s'intéresse surtout à l'omme considéré en lui-même plutôt que dans sa relation sociale, et l'individu qui est analisé est souvent l'auteur lui-même. M. J. Hytier rencontre ce genre de roman bien nettement caractérisé chez cinq auteurs, B. Constant, Sainte-Beuve, Stendhal, Mérimée, Fromentin, et c'est leurs œuvres qu'il se propose d'examiner.

Le livre s'ouvre par un chapitre général sur l'estétique du roman. L'auteur i détermine clairement quels sont les principes fondamentaux qui dominent l'art du roman. Ce chapitre est plein de remarques judicieuses. Nous en retiendrons en particulier la distinction si juste qu'il établit entre la critique estétique et la critique documentaire. La seconde est fort à la mode aujourdui. Elle est à la portée de tout le monde ; n'importe qui peut, avec un peu d'application, recueillir des documents concernant les conditions de temps, de lieu, de milieu, d'influences diverses dans lesquelles un ouvrage littéraire a été conçu et exécuté. Mais quand ces documents ont été rassemblés et mis en ordre l'œuvre critique n'est pas achevée, comme toute une école semble le croire ;

Digitized by Google

elle n'est pas commencée. Il n'i a qu'une critique, la critique estétique; certes elle n'a garde de négliger tous les documents et renseignements de toute nature dont il lui est possible de s'entourer et de s'éclairer; mais son objet essentiel et unique est de montrer en quoi et pourquoi une œuvre est bonne ou mauvaise, réussie ou manquée.

Naturellement la critique de M. Hytier est de la critique estétique, et elle est fort digne d'être remarquée; elle est incisive et pénétrante. Les cinq auteurs, et particulièrement les trois premiers, B. Constant, Sainte-Beuve et Stendhal, sont fouillés et dépecés avec la pointe du scalpel. Un examen aussi intelligent amène forcément çà et là des aperçus généraux, comme ceux du premier chapitre, qui ne manquent pas d'intérêt; telles les observations des p. 43 et 44 sur l'inutilité des procédés sans le génie, à propos d'une œuvre d'art manquée.

Les études critiques sont suivies d'extraits des œuvres envisagées, qui occupent la grosse moitié du livre. Les morceaux sont bien choisis et très caractéristiques.

En somme un bon livre, qui fait onneur à la collection « XIXe siècle ».

Maurice GRAMMONT.

J. Véran. — La jeunesse de Frédéric Mistral et la belle histoire de « Mireille », *Paris*, Émile-Paul, 1930, in-16 de 200 p.

M. Véran était particulièrement désigné pour nous parler de Mistral à propos du centenaire de sa naissance, car il a eu de tout temps un véritable culte pour le maître, qui, malgré la grande différence d'âge, l'onorait de son amitié; dès sa prime jeunesse il a recueilli avec amour tous les documents épistolaires, anecdotiques ou autres qu'il a pu rencontrer concernant le poète et ses œuvres; il n'avait plus qu'à les classer et à laisser courir la plume; elle a couru alerte et vive, couvrant 200 pages qui se lisent comme un roman.

Et c'est un roman en effet, une « belle histoire », une merveilleuse istoire. S'il est des écrivains qui dès leur début rencontrent le guignon et le trainent toute leur vie sur leur pas, ce n'est certes point le cas de Mistral. La fortune lui a souri depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Après une enfance paisible et rêveuse, il prend tout doucement sa licence en droit, comme quiconque veut acquérir une certaine instruction sans se fatiguer les méninges, puis il enferme dans une armoire la robe aisément conquise et se met à composer « Mireille », sans âte, à loisir, quand l'inspiration lui vient. Il i a mis 7 ans. Cela ne veut pas dire que dans les intervalles il s'adonnait à l'indolence et à la paresse, comme tant d'autres qui passent leur vie à se reposer du travail qu'ils n'ont pas fait et à prendre des forces pour celui qu'ils ne feront jamais. Loin de là; pendant ces 7 années il a déployé une grande activité, s'efforçant de donner au Félibrige un corps et une direction, fondant l'*Armana prouvençau* auquel il fournit une importante et précieuse collaboration, écrivant divers poèmes de courte étendue, jetant les bases du *Trésor du*

Digitized by Google

Félibrige, le grand dictionnaire qu'il devait publier plus tard. Et il a eu grand raison de ne pas se presser, car il s'est fait la main en travaillant à son poème et c'est au cours de ce travail qu'il s'est rendu peu à peu maître de son art ; le poème lui-même est devenu tout autre qu'il ne l'avait d'abord conçu. Comme le montre l'état primitif de la première strophe actuelle (p. 38 et 39, cf. *J. Véran*, Le génie au travail, et *RLR*, t. LXIII p. 338), qui était banale et même triviale, *Mirèio* devait être simplement une nouvelle en vers. Peu à peu le poème a pris de l'ampleur, de l'élévation et a fini par devenir une épopée en 12 chants.

S'il est de règle que l'on n'est point prophète en son pays, Mistral fait à la règle une exception éclatante. Même dans sa famille son travail était respecté et admiré ; on ne lui disait pas comme à tant d'autres « Qu'est-ce que tu crois faire avec tes billevesées ? » ; on recueillait même les feuilles qu'il jetait à terre parce qu'il n'en voulait plus, parce qu'il n'en était pas content ou parce qu'il les avait recopiées (p. 72). L'œuvre n'était pas encore tout à fait terminée qu'elle soulevait l'entousiasme dans toute la région ; et à peine parue elle recueille, avec le aut patronage de Lamartine, un succès immédiat et éclatant. Avec cela peu d'ennemis, parce qu'étant bien lui-même il n'était le rival de personne et ne portait ombrage à personne.

J. Véran nous a montré dans *Le génie au travail*, étude dont nous retrouvons ici les lignes essentielles et les traits les plus frappants, que Mistral se corrigeait patiemment, soigneusement et à plusieurs reprises. Ses vers lui étaient dictés par son génie et non soufflés par quelque dieu germanique.

Maurice GRAMMONT.

E. W. Scripture. — Die neue Metrik. *Archiv. f. d. ges. Psychologie*, t. 64, p. 463 sqq., 1928.

M. Scripture a fait une enquête auprès d'un assez grand nombre de poètes (?) anglais et allemands actuellement vivants au sujet de leur connaissance des divers formes métriques et de l'emploi qu'ils en font. La plupart ont répondu qu'ils n'avaient jamais songé ni pu songer à de pareilles choses (on pouvait s'en douter !) et que le vers se présentait à eux achevé dans sa forme et son contenu, venant instinctivement de l'inconscient, c'est-à-dire de Dieu, de l'âme du monde et de sources analogues.

Cette opinion aurait été aussi celle des poètes antérieurs (p. 464) (et il paraît qu'il i aurait eu antérieurement des poètes même en France, à savoir Flaubert et Goncourt !). Mais comment se fait-il que parmi ces poètes antérieurs ceux précisément qui passent pour les plus grands aient corrigé et recorrigé leurs œuvres au point que parfois il n'est rien resté dans leur version définitive de leur première rédaction ? Quel crime n'ont-ils pas commis s'il est vrai qu'ils ont corrigé le vers qui

Digitized by Google

leur avaient été dictés par une divinité, et que pourra-t-on dire à ces malheureux, sinon avec un autre poète, un vrai celui-là :

« Et vous avez soufflé sur le souffle de Dieu » ?

M. Scripture avait posé 14 questions. Nous n'avons pas les réponses des Anglais, parues ailleurs, mais le même *Archiv* (t. 66, p. 216, 1928) nous donne celles des Allemands. Plusieurs ont répondu en insistant complaisamment sur le caractère *inconscient* de leur production, ce qui revient à dire en langage ordinaire qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Quelques-uns ont mal goûté la plaisanterie; l'un d'eux a répondu avec toute la condescendance qui sied à un « Freiherr » : « Freiherr v. M... verbittet sich weitere Belästigungen durch solche unsäglich kindliche Fragen ».

Maurice GRAMMONT.

E. W. Scripture. — Ein Fall von Dissoziation der Energiefaktoren der Betonung (*Vox*, 1930, p. 69).

C'est une singulière idée de prendre deux vers de Sophocle pour i étudier la durée, la auteur, l'intensité ; car il est certain qu'il n'i a pas un omme au monde qui sache même approximativement comment se disaient les vers en grec ancien. Il est vrai que M. Scripture a eu la précaution de s'adresser à un « Professor des Griechischen » pour les lui faire dire dans l'appareil enregistreur, et ce professeur les a dits avec une prononciation allemande si accusée qu'elle frappe au premier coup d'œil jeté sur le tracé : les occlusives sourdes sont suivies d'un souffle violent, les consonnes finales des mots placés devant une initiale vocalique sont prononcées avec la voyelle qui les précède et séparées du mot suivant par une pause plus ou moins longue ; c'est sûrement le contraire qui avait lieu en grec. L'intensité est jugée plus ou moins forte selon que la courbe s'écarte plus ou moins de la ligne d'inertie ; procédé tout à fait illusoire, car la voyelle la plus intense peut rester toute entière sur la ligne d'inertie. Les grands écarts où M. Scripture voit des manifestations de forte intensité ne sont dus qu'à des poussées de souffle et apparaissent surtout pour des consonnes, parce l'allemand est une langue consonantique tandis que le grec était une langue vocalique. Il va de soi qu'il n'i a pas lieu de discuter les conclusions que l'auteur a tirées de pareilles prémisses.

Maurice GRAMMONT.

J. Delcourt. — Grammaire descriptive de l'anglais parlé, *Paris, Colin*, 1929, in-16 de 214 p.

Un livre qui nous manquait. Une excellente petite grammaire pratique de l'anglais. Ce n'est pas un de ces fatras de filologues où l'auteur a ramassé toutes les singularités qu'il a rencontrées chez les écrivains,

Digitized by Google

pour en faire des « règles » innombrables et contradictoires ; c'est une description simple et claire de l'anglais parlé. Elle est divisée en trois parties principales : la Fonétique, la Morfologie et la Sintaxe. La première décrit avec netteté et précision la position des organes et l'articulation des sons isolés et des groupes de sons. Quelques remarques en vue d'une deuxième édition : p. 22, pour les dentales noter que la pointe de la langue est relevée verticalement, tandis qu'en français elle continue la ligne du dos de la langue ; son point de contact avec la voûte palatine est plus en arrière qu'en français où elle touche les incisives ; mais qu'elle soit placée contre les alvéoles ou plus en arrière, même jusque vers le sommet de la voûte, ce n'est pas là le point important ; ce qui caractérise ces fonèmes et leur donne leur valeur acoustique particulière, c'est essentiellement la position verticale de la pointe de la langue ; cette position est encore plus nette devant *r* que devant voyelle. — P. 25, pour l'*s*, dire que la pointe de la langue ne touche pas les alvéoles des dents, mais s'en tient à une courte distance, tandis qu'en français elle les presse assez fortement. — P. 31, déclarer que lorsque deux voyelles sont séparées par une consonne unique la séparation des sillabes se trouve à l'intérieur de la consonne est une proposition qui n'a pas de sens à proprement parler, puisque la consonne n'est pas géminée. Ce qu'il importe de savoir c'est si la consonne est à tension croissante ou à tension décroissante, et il faut distinguer les cas où elle vient après une voyelle accentuée de ceux ou elle suit une inaccentuée, ceux ou elle appartient au radical de ceux où elle fait partie d'un suffixe.

La morfologie distingue utilement les mots à forme fixe, les mots à forme mobile, et outre ces deux séries une série mixte. Elle donne en plus des notions suffisantes sur la composition et la dérivation.

La sintaxe est tout d'abord et essentiellement un complément de la morfologie, puisqu'elle consacre 40 pages sur 80 à l'emploi et à l'utilisation des formes. Puis viennent 15 pages sur l'ordre des mots ; enfin 25, qui ne sont pas les moins intéressantes ni les moins neuves, étudient et décrivent l'accentuation et l'intonation.

L'ouvrage se termine par un choix de textes variés, qui sont naturellement tous en prose puisqu'il s'agit de l'anglais parlé. Ils sont suivis d'une liste de 500 mots courants donnés avec leur signification et leur transcription fonétique, ce qui ne saurait passer pour superflu dans une langue ou la prononciation a si peu de rapports avec l'ortografe.

Maurice GRAMMONT.

E. Le Gal. — Ne confondez pas..., Étude de paronymes, *Paris, Delagrave*, 1927, in-16 de 168 p.

Une des conséquences de l'instruction obligatoire est de répandre l'ignorance de la langue. Sous prétexte d'enseigner le vocabulaire, on fait apprendre par cœur, à l'école primaire, des listes de mots accompagnés de définitions plus ou moins précises. Ces mots, n'ayant pas

Digitized by Google

été acquis par l'usage, restent dans l'esprit avec une forme un peu flottante et une valeur mal assurée ; ils sont par suite exposés à être confondus avec d'autres qui leur ressemblent foniquement ou à être employés avec une signification qui n'est point la leur.

Le premier cas est celui de la confusion des « paronymes », qui font le sujet du livre de M. Le Gal, mais qu'il n'a définis nulle part. En voici un exemple qui ne figure pas dans l'ouvrage ; dans tout le Midi de la France, et probablement aussi ailleurs, *adopter* est de règle pour *adapter* : « Il faut adopter un robinet à ce tuyau ».

Voici un exemple du deuxième cas. Un instituteur avait été l'objet d'une plainte pour sa conduite et son attitude à l'égard de quelques-uns de ses élèves ; l'inspecteur primaire fut chargé de faire une enquête, ne recueillit que des renseignements favorables et envoya au Ministère un rapport où il disait de l'instituteur qu'on n'avait jamais constaté de sa part que « la plus honnête pédérastie ». Il avait trouvé dans son dictionnaire : *pédérastie* « amour des enfants », et il était fier d'avoir mis dans son rapport un mot distingué.

Chaque groupe de paronymes signalé par l'auteur est suivi d'explications sur l'étimologie, la formation, l'évolution des mots cités. Ces explications sont indispensables, mais elles tiennent ici trop de place, sont trop longues et traînantes, contiennent trop de redites. Que dans une classe chaque fois que l'on examine un groupe on donne les explications qu'il comporte, même si on les a déjà données la veille pour un autre groupe, fort bien ; l'enseignement à des écoliers demande de l'insistance et parfois du rabâchage ; mais dans un livre on doit élaguer, condenser et remplacer toutes les redites par des renvois.

Certaines remarques, au surplus, sont inutiles ou contestables. Pourquoi, p. 18, parler du préfixe lat. *ar-*, alors qu'aucun des mots envisagés ne commence par *ar-* ? Pour dire que c'est une autre forme du préfixe *ad-*, ce qui est sans intérêt à cet endroit. On notera d'ailleurs que la *Bibliographie* ne contient aucun dictionnaire étimologique latin. Qu'est-ce que c'est que lat. *proe* (p. 51), que gr. *kandanein* (p. 51) ? A quoi bon dire (p. 100) que lat. *gradi* peut être rapproché de l'allemand *schreiten*, alors que les deux formes, si elles étaient parentes, ce qui n'est pas, seraient inaptes à s'éclairer mutuellement ?

Les notions de fonétique sont souvent imprécises et parfois erronées. Ainsi on lit p. 71 que « l'*r* de *excharacium* s'est changé régulièrement en *l*, par suite d'une dissimilation ». Où est l'agent de cette prétendue dissimilation ? On lit à la même page : « Notons que *arium* aurait dû donner *air* puisque *a*, suivi de la lettre *r*, dégage régulièrement un *i* » ; c'est la première nouvelle.

A la p. 72 on nous apprend que « *effaré* ne se dit que des personnes ». Sans faire de recherche sur ce point nous trouvons dans notre mémoire les deux passages suivants qui sont en excellent français :

> Oh ! quelle est donc la loi formidable qui livre
> L'être à l'être, et la bête effarée à l'homme ivre ?
>
> (HUGO, *Melancholia*)

Digitized by Google

Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare
(HEREDIA, *Soir de bataille*).

A propos de *estampe, estamper*, M. Le Gal enseigne que l'on devrait dire *étampe, étamper*; or ces formes existent, et il i avait précisément lieu d'expliquer que les unes et les autres ne sont pas entrées en français par la même voie ni à la même date, et de distinguer nettement leurs valeurs et leur emplois. Au lieu de discuter sur les sens astronomiques de *apogée*, il aurait mieux valu dire que dans la langue courante et non tecnique ce mot désigne « le point culminant » : *l'apogée de sa puissance*. Au lieu de rapporter, p. 140, que Delboulle a rencontré une forme ancienne *ovipere*, ce qui est érudition pure et ici sans portée, il aurait été instructif d'expliquer ce que c'est que le mot *vipère*.

Il serait bon de définir le mot « antonyme » que l'auteur emploie fréquemment sans l'expliquer plus que « paronyme » ; de remplacer à la 1re ligne de la note p. 42, conjugaison par déclinaison; d'ajouter nombre de paronimes tels que *parésie / paralisie, granulé / granité, grené / grenu*, etc. et aussi la catégorie de ceux dont la confusion ne se dénote que par l'ortografe, comme dans *pause / pose, serein / serin, sceau / seau*, etc...

M. GRAMMONT.

Homère. — Iliade, traduction française par VICTOR MAGNIEN, *Paris, Payot*, 1930, in-8 écu de 624 p. avec 2 cartes hors texte.

Il i a fort peu de gens, même parmi les ellénistes, qui aient lu l'Iliade d'un bout à l'autre. C'est long et il semble, à un examen superficiel, qu'il i ait beaucoup de redites. Pourtant c'est le point de départ et la base des umanités gréco-latines. A ceux qui ont cette lacune dans leur culture M. Magnien offre un moyen commode de la combler.

Beaucoup de traducteurs visent avant tout à donner à leur œuvre une forme «littéraire » et élégante, qui peut plaire à certains lecteurs, mais a trop souvent l'inconvénient de se tenir assez loin du texte ancien et d'en donner une idée fausse en le modernisant. M. Magnien n'a eu en vue que la fidélité, l'exactitude et la précision. Il peut arriver que sa frase, tout en restant correcte, soit lourde et gauche ; il n'en a cure il s'efforce de suivre le mouvement de la frase antique, d'en rendre autant que possible l'allure simple et parfois naïve ; il veut que le lecteur qui voudrait confronter la traduction avec l'original puisse suivre le texte mot pour mot ; il tient à conserver à la pensée, aux manières de voir et aux conceptions de l'antiquité leur vrai caractère, et à ne pas les remplacer par celles d'aujourdui.

La traduction est précédée d'une copieuse Introduction, où l'auteur a condensé tous les renseignements qui lui ont paru propres à éclairer et à intéresser le lecteur. D'abord l'istoire des poèmes d'Homère, le succès et l'influence qu'ils ont eus, les jugements auxquels ils ont donné lieu dans l'antiquité. Puis une étude sur le problème de l'Iliade, le

Digitized by Google

sujet, le merveilleux, la marche de l'action, les personnages, les discours, les épitètes, les comparaisons, les répétitions, le stile. Enfin la civilisation omérique, la religion, l'omme et son genre de vie, une comparaison avec d'autres civilisations anciennes.

Le tout est appuyé sur une solide érudition, apprécié avec une saine critique et présenté sans idées préconçues.

M. G.

J. Baudassé. — Melancholia, *Béziers, Cavaillès-Montels*, 1930.

Après un deuil cruel qui l'a tenu longtemps abîmé dans sa douleur, le poète Baudassé, l'ami des paysages et des bêtes, a fini par aller revoir les lieux qu'il aimait ; mais il i est revenu seul ! Et là tout a évoqué en lui le souvenir de « la douce absente », et c'est tout le sujet de ce petit livre, au sombre titre, à la couverture mauve, monument de tristesse et de regret. Il eût été bien ardi de reprendre de sang-froid après Lamartine, Musset, Hugo le tème du « Lac », de « Souvenir », de « Tristesse d'Olympio » ; mais c'est spontanément, par la force des choses, que ces pensées ont jailli dans l'esprit de l'auteur, parce qu'elles sont profondément umaines et l'une des sources éternelles de la poésie. Ce qui le charmait auparavant dans ces paysages le charme encore, mais tout lui rappelle celle qui les « comprenait aussi » et qui les avait visités en parfaite communion d'idées avec lui. Il n'est pas un écrivain qui imite ou parafrase ; il écrit ce que lui dicte son cœur. Tous les cœurs umains se ressemblent mais tous sont différents ; aussi M. Baudassé reste-t-il original et personnel même dans les passages où l'on pourrait trouver une réminiscence plus ou moins inconsciente de ses devanciers :

« Pour bercer mon regret je ne vous cherche pas,
Ni pour donner l'élan à quelque nouveau rêve.
Le vol des souvenirs, le vol nombreux se lève :
Et ceci m'interroge à chacun de mes pas.

Elle vous comprenait aussi, la douce absente !
Son souffle se mêlait aux voix de ces buissons.
Mais il y flotte encore, épars dans les chansons
Que je surprends autour de la branche ondoyante.

Espace, temple ardent qu'un amour a rempli !
Non, sur la lampe d'or que ma ferveur allume,
Ne s'abaissera point comme une lente brume
La vague cruauté posthume de l'oubli ».

M. Baudassé n'est pas de ceux qui négligent la beauté de la forme, car il sait que des vers armonieux, bien ritmés, enrichis de tous les moyens d'expression que comporte la pensée, sont le meilleur véicule

Digitized by Google

de la poésie, qui sans cela n'est que du « sermo pedestris » et trop souvent du « sermo claudus ».

Qu'il nous soit permis pourtant de terminer par une petite critique, que nous avons déjà formulée à propos des autres recueils du même auteur (RLR, LXIII, 185 et LXV, 167). On rencontre encore dans « Melancholia » quelques rimes qni sont trop « régionales » pour rimer *hôte / grotte* (p. 35), *sommes / atomes* (p. 83), *familiers / inquiets* (p. 95).

Maurice GRAMMONT.

Gustave Cohen. — Le théâtre en France au moyen âge. I. Le théâtre religieux. Un vol. in-8° de 76 pages suivies de 59 planches en héliogravure. — *Paris, Rieder*, 1928.

Il fallait avoir de l'histoire du théâtre religieux au moyen âge la connaissance approfondie qu'en a M. Cohen pour réussir aussi parfaitement à donner en 76 pages une histoire substantielle d'un genre de drame qui a vécu plusieurs siècles. Il fallait aussi avoir ce talent de constructeur qui le fait toujours aller à l'essentiel des choses, quelque sujet qu'il traite. En peu de pages, il nous dit donc les origines, l'évolution, les caractères, les diverses espèces de notre théâtre religieux médiéval. Et il analyse et commente avec une intelligente sympathie les textes vraiment beaux qu'il nous a laissés, ce qu'on peut appeller ses chefs-d'œuvre : Jeux d'*Adam*, de *Saint Nicolas*, de *Théophile*, *Passion* de Mercadé, de Gréban, de Michel. Il n'y a actuellement aucune meilleure étude d'ensemble de notre théâtre sérieux au moyen âge que ce petit volume. Il est très élégant. Un appendice de 59 planches, belles et variées, donne un aperçu fort juste de l'idée que le moyen âge eut du spectacle et de la décoration.

Joseph VIANEY.

Ch. Urbain et E. Levesque. — L'Église et le théâtre. Bossuet : Maximes et reflexions sur la Comédie. *Paris, Grasset*, 1930.

MM. Urbain et Levesque, qui ont édité la Correspondance de Bossuet et ses *Œuvres oratoires*, éditent aujourd'hui ses *Maximes sur la Comédie*. Ce nouvel ouvrage des deux savants est digne des précédents. Leur introduction est extrêmement remarquable : toute l'histoire de l'attitude de l'Eglise envers le théâtre depuis Richelieu jusqu'à nos jours y est résumée avec une précision lumineuse. Le texte de Bossuet est naturellement précédé de la lettre de Caffaro à laquelle Bossuet répond. Les deux textes sont éclairés par des notes substantielles et suivies de quelques documents instructifs.

Joseph VIANEY.

Maurice Souriau. — Histoire du romantisme. Trois volumes in-8° de

Digitized by Google

LIV-310, 280, XIV-306 pages. Histoire du Parnasse. Un volume in-8° de LIV-466 pages. *Paris, édition Spes*, 1927-1930.

Ces quatre volumes, qui forment un très bel ensemble, sont le fruit de quarante ans de lectures, de méditations et d'enseignement. Aussi sont-ils riches de faits et d'idées. Et ils viennent à leur heure. Le romantisme, en effet, depuis quelques années n'a pas une bonne presse. Le Parnasse est plus malmené encore. Il importait donc que leur histoire fût faite par un homme ayant le savoir de M. Souriau, sa pénétration d'esprit, son indépendance, la largeur de son goût.

L'information ne pouvait être ni plus abondante, ni plus précise. Aucune œuvre de marque susceptible d'être qualifiée de romantique ou de parnassienne n'a échappé à M. Souriau. Disons plutôt que toutes les œuvres destinées à occuper une place dans l'histoire du Romantisme et du Parnasse lui sont extrêmement familières. D'autre part, tout ce que d'autres avant lui ont écrit pour commenter ces œuvres, il le connaît fort bien, et très souvent il y renvoie. Son enquête n'a pas été arrêtée par la publication de son ouvrage : on constate qu'entre un de ses volumes et le suivant il a étudié tout ce qui a paru de nouveau et qu'il en a tenu compte.

Sa grande érudition n'embarrasse point M. Souriau. Ce n'est pas un compilateur, c'est un constructeur. Il domine très bien sa matière. Un de ses principaux mérites est même qu'il ait circonscrit son sujet en homme qui sait le prix de la composition. Il n'oublie pas qu'il fait l'histoire du Romantisme et l'histoire du Parnasse. Aucun auteur n'entre dans une de ces histoires que dans la mesure et pour le temps où il est romantique, dans l'autre que dans la mesure et pour le temps où il appartient au Parnasse. Par exemple, Balzac, Stendhal, Béranger ont dans la première de ces histoires seulement la place limitée à laquelle leur donne droit la médiocrité de leurs titres au nom de romantiques. Dans la deuxième, Sully-Prud'homme est étudié brièvement, non pas parce qu'il est peu estimé de M. Souriau, mais parce qu'il sort vite de l'école.

Pour une œuvre comme pour un auteur, M. Souriau proportionne son étude à l'importance qu'elle a eue dans l'histoire de l'école. Celles-là seules sont minutieusement examinées qui sont, comme les *Méditations* et *Hernani*, l'aboutissement de tout un long mouvement de préparation et marquent le triomphe d'une école ou qui, comme *Ruy Blas*, en marquent la déviation et en annoncent la prochaine décadence. Des œuvres même intéressantes, même belles, mais qui n'ont pas eu d'influence sur la destinée de l'école, sont envisagées très vite ou seulement citées au passage.

Comme le Romantisme et le Parnasse ont attaché une grande importance aux qualités du style et du vers, M. Souriau est conduit souvent à étudier ces qualités. Il le fait avec compétence. On sait que par des publications antérieures il s'est classé parmi les historiens et les théoriciens autorisés de notre vers. Pour Hugo, Gautier, Leconte de Lisle, Héré-

Digitized by Google

dia, bien d'autres, il a été amené à comparer les versions successives de quelques-uns de leurs vers et ce qu'a produit chez eux l'heureux travail de la correction. M. Souriau aime ces analyses et il y apporte la finesse qu'elles exigent. Elles sont une des parties les plus intéressantes de ses deux histoires.

Son goût est large comme il est sûr. Il a de la sympathie pour toutes les formes du beau. Sans forcer la note, ni se transformer en apologiste, il remet à leur place des talents que les parti-pris d'aujourd'hui oublient ou dédaignent. Par exemple, il rend très bien justice à Casimir Delavigne, à Béranger, à Gautier. Il proteste contre l'indifférence où est tenu le talent délicat de F. Plessis.

Comme on retrouve dans ce grand ouvrage le littérateur qui avait déjà étudié les théories littéraires du Romantisme (voir son édition de la *Préface de Cromwell* et sa thèse sur les *Conventions dans le drame romantique*), on y retrouve le moraliste qui avait étudié les idées morales de Chateaubriand, de Mme de Staël, de Hugo. Ce qu'il avait ébauché dans ces travaux particuliers, il le met au point et l'achève dans ce travail d'ensemble.

Assurément, il est impossible qu'en lisant un ouvrage de cette étendue on soit toujours d'accord avec M. Souriau. Chaque lecteur suivant son information et son goût aura çà et là des résistances à lui opposer ou des éclaircissements à lui demander. Pour ma part, je trouve qu'il a jugé sévèrement les *Harmonies*. Je comprends mal aussi qu'ayant présenté Banville comme un clown il le qualifie ensuite de « grand poète » sans avoir montré ce qui justifie ce titre éminent.

Mais ce sont là des vétilles. Retenons que ces quatres volumes forment un ensemble imposant, solide, pénétrant. Un ouvrage vivant aussi, qui fait supposer que beaucoup de ces pages sont sorties d'un enseignement oral très animé. Le grand public y trouvera un plaisir extrême. Les spécialistes de l'histoire littéraire ne cesseront de le consulter.

Joseph VIANEY.

Gustave Cohen. — Le théâtre en France au moyen âge. II. Le théâtre profane. *Paris, Rieder*, 1931. Un vol. in-8° de 112 pages, suivi de 60 planches en héliogravure.

Ce petit volume fait suite au *Théâtre religieux* du même auteur. Il a autant d'attrait et de solidité. Il est aussi concis et aussi substantiel. C'est surtout un ouvrage de vulgarisation. Il est particulièrement destiné au grand public : il lui offre des analyses des meilleurs pièces profanes du moyen âge présentées avec beaucoup de verve et d'esprit. Mais les historiens de la littérature y trouveront aussi leur profit. Les problèmes que soulève ce théâtre y sont indiqués et reçoivent la solution que permet de leur donner l'état actuel des recherches des érudits. Mais ce qui fait le principal intérêt de l'ouvrage, c'est qu'il montre très fortement

Digitized by Google

la parenté de ce théâtre profane et avec le théâtre religieux du même temps, et avec les contes contemporains et avec le théâtre comique qui suivra. Une remarquable analyse de la *Farce de Pathelin* fait apparaître dans ce vrai chef-d'œuvre les éléments qui se retrouveront plus tard dans les comédies de Molière. Cette analyse est un modèle : il était difficile de mieux concilier les exigences de l'histoire littéraire avec celles de l'étude esthétique des textes.

Joseph VIANEY.

Gustave Cohen. — Un grand romancier d'amour et d'aventure au XIIe siècle. Chrétien de Troyes et son œuvre. *Paris, Boivin,* 1931. Un vol. in-8° de 515 pages.

Je n'ai pas besoin de dire que M. Cohen connaît aussi bien la poésie narrative que la poésie dramatique du moyen âge, que son information est abondante et précise, que tous les problèmes soulevés par ceux qui ont étudié avant lui le roman courtois sont au moment voulu rappelés, résumés et reçoivent une solution raisonnable. Ce qu'il convient de dire surtout c'est par où cet ouvrage sur Chrestien de Troyes se distingue de ceux qui l'ont précédé.

C'est d'abord qu'une démonstration éclatante y est faite du génie de Chrestien, de ses dons de narrateur et d'écrivain, de son art de faire surgir un personnage, de conduire un dialogue, d'enchaîner les épisodes d'une action, de peindre un visage ou un tableau de mœurs, de lancer un trait malicieux. Certes, il a des gaucheries, des longueurs, des redites. Mais quelle fécondité d'esprit d'invention, quelle abondance verbale, quelle entente de la curiosité ! La démonstration de ce grand talent, M. Cohen ne la fait pas tout seul ; il la fait faire le plus souvent par son poète lui-même, dont il apporte un grand nombre de passages, bien choisis, et bien traduits avec le texte en regard : M. Cohen est admirablement entré dans l'esprit de son auteur ; son adaptation conserve la saveur du texte, le mouvement de la phrase.

Ce que l'étude de M. Cohen met en pleine lumière, ce n'est pas seulement la valeur intrinsèque de l'infatigable narrateur, c'est son étroite parenté avec les romanciers les plus estimés d'aujourd'hui. Cette pénétrante étude fait apparaître en Chrestien un romancier très français et très moderne. Il l'est par sa curiosité psychologique, par l'intérêt qu'il porte à la femme, par la connaissance déjà approfondie qu'il a des ruses et des violences de l'amour. Il l'est encore par son souci de replacer l'histoire dans un milieu qui aide à la faire comprendre. Il l'est enfin parce que conter pour conter ne lui semble pas l'affaire, si amusé qu'il soit par les épisodes ; il écrit pour démontrer quelque chose. Ses romans, qui sont des romans psychologiques, tout en étant des romans d'aventure, sont aussi des romans à thèses. L'affinité de Chrestien avec nos contemporains est telle, dès lors, que l'on n'est pas surpris de le voir comparé plusieurs fois avec un Paul Bourget.

Digitized by Google

M. Cohen n'abuse pas des rapprochements de ce genre. Il n'oublie pas, on le pense bien, que Chrestien est un homme du XIIe siècle. Il a très finement distingué les moments différents de ce siècle et la diversité des influences que le romancier subit suivant les milieux où il vécut et les princesses auxquelles successivement il fut obligé de plaire. L'un des principaux mérites de l'étude de M. Cohen, c'est que le sens historique le plus aigu s'y concilie avec l'entente de ce que le génie français a de permanent.

En résumé, M. Cohen nous apporte un grand et beau livre, un des plus importants qu'ait produits depuis quelques années l'étude de la littérature médiévale, un de ceux où l'érudition et le goût se prêtent le plus heureux appui.

Joseph VIANEY.

Pierre Jourda. — Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, Reine de Navarre. Étude biographique et littéraire. *Paris, Champion*, 1932. Deux vol. in 8°, XIV-1188 pages.

C'est un très gros ouvrage. 343 pages pour raconter la vie de Marguerite. 289 pages pour étudier ses Poésies. 348 pages pour étudier l'*Heptaméron*. Une conclusion de 80 pages pour définir le caractère et préciser les idées de la Reine de Navarre. 80 pages d'appendices, de bibliographie, d'index. L'on n'aborde pas ces deux volumes sans quelque appréhension.

L'ouvrage pouvait être allégé d'un certain nombre de pages. Ainsi, quand il étudie les sources des Poésies, M. Jourda présente en regard des textes de la Reine et des textes divers ou de l'Écriture, ou de Dante, ou de chansons populaires. Ces comparaisons sont convaincantes. Elles le sont même au point que la liste aurait pu en être abrégée, bien que M. Jourda nous prévienne qu'il aurait pu la faire beaucoup plus longue. — L'étude de l'art de l'*Heptaméron* aurait gagné à être davantage resserrée. Peut-être ne voit-on pas toujours bien en quoi « la technique de la nouvelle » se distingue de « l'art de la nouvelle » : les deux études, ce semble, pouvaient être fondues ensemble.

Si M. Jourda avait ramassé un peu plus sa matière en certains endroits, il aurait pu, en revanche, la développer davantage en quelques autres. Ainsi, il lui arrive de parler des poésies de son héroïne comme si ses lecteurs les avaient très présentes à la mémoire. Beaucoup d'entre eux n'en ont pourtant qu'un souvenir un peu confus. Plus d'un n'en a lu qu'une faible partie. Quand M. Jourda analyse et commente les pièces qui lui paraissent contenir le meilleur de l'art de Marguerite, on attend donc qu'il en cite un peu abondamment les passages les plus beaux. Or il est très avare de citations, et après avoir éveillé la curiosité du lecteur il ne lui donne pas la satisfaction qu'elle attend.

Quand il aborde par la recherche des sources l'étude de l'*Heptaméron*, il lui arrive, pareillement, de supposer chez son lecteur un souvenir tout à fait précis du texte dont il cherche l'origine. La nouvelle est

Digitized by Google

citée par son numéro d'ordre sans que le sujet en soit rappelé, et parfois sans que soit rappelé le sujet de la nouvelle italienne de laquelle M. Jourda nie que la nouvelle française soit dérivée. Évidemment, trop d'analyses auraient grossi encore cet ouvrage d'une taille déjà si importante. Cependant çà et là un mot de plus aurait été bien reçu. D'ailleurs, par compensation, quelques analyses auraient pu être resserrées plus loin dans les chapitres consacrés à l'étude littéraire des nouvelles.

Ces réserves faites, qui ne visent guère que la mise en œuvre, je m'empresse de louer chez l'historien de Marguerite l'abondance d'une information à laquelle aucun texte important n'a échappé, la précision avec laquelle il a posé tous les problèmes que soulevaient la vie et l'œuvre de son héroïne, le très grand sens historique qui l'ont guidé dans leur examen et dans leur solution.

M. Jourda a si bien lu les textes de Marguerite, il a lu pour les comprendre les œuvres de tant de ses précurseurs et de ses contemporains, il a suivi si attentivement, année par année et presque jour par jour, les allées et venues de cette femme active, qu'après avoir vécu dans l'intimité des gens de cette époque, il a pu nous expliquer ce qui dans leur conduite et dans leurs œuvres nous étonne et parfois nous choque.

Il a su nous faire comprendre comment cette princesse française et liée au roi son frère par une affection profonde, mais devenue par son second mariage reine d'un pays étranger, eut parfois de la peine à concilier son attachement à ses deux patries, et fut conduite à négocier parfois avec l'Espagne la restauration de la grande Navarre lorsque le roi de France demeurait sourd aux appels de son beau-frère. M. Jourda n'a pas eu moins de pondération, ni une moindre entente des mœurs de l'époque quand il a dû démontrer, que, malgré tant de grossièretés, et même d'indécences, l'*Heptaméron*, bien loin de supposer chez son auteur le goût des histoires scabreuses et une prédilection secrète pour le vice, atteste le désir de combattre les mauvaises mœurs. Livre maladroit à certains égards, livre pourtant de moraliste.

Là où triomphent surtout chez M. Jourda le sens historique, l'intelligence des âmes d'une certaine époque et d'un certain milieu, c'est dans sa conclusion générale, et déjà dans certaines pages de la biographie et de l'étude des Poésies : c'est là où il doit rechercher ce que fut au juste la pensée religieuse de Marguerite de Navarre. Comment expliquer, en effet, qu'elle ait protégé tant de réformés, qu'elle les ait attirés et accueillis à Nérac, qu'elle ait eu une connaissance si approfondie des Écritures, qu'elle se soit tant moquée des moines, mais que d'autre part elle ait toujours eu de bons rapports avec le pape, qu'elle ait aimé prier dans les couvents, qu'elle ait toujours reçu les sacrements ? On se l'explique quand à la suite de M. Jourda on s'est replacé dans une époque où la réforme n'était qu'en formation, et surtout quand après l'étude de ses œuvres on reconnaît en elle beaucoup moins une théologienne qu'une mystique. Toute cette conclusion du livre de M. Jourda est à lire attentivement : un moment de transition, extrê-

Digitized by Google

mement important, dans l'histoire des idées et une âme d'élite y sont étudiés avec une sagacité pénétrante et une grande fermeté de style.

Joseph VIANEY.

Ramón Menéndez-Pidal. — *La España del Cid.* — Dibujos de Pedro Muguruza. *Editorial Plutarco, Madrid,* 1929, 1006 pp. ; 2 vol. in-4°.

La España del Cid est le couronnement d'un vaste ensemble d'études entreprises par son auteur dans le domaine de la littérature épique de l'ancienne Espagne.

Après les travaux de Milá y Fontanals et de Menéndez y Pelayo, qui avaient mis en lumière l'importance et la valeur longtemps méconnue des épopées de la péninsule, M. Menéndez-Pidal avait élargi considérablement les cadres anciens, restituant à cette littérature, si étroitement liée à l'histoire, un nombre imposant de documents de tout premier ordre.

Il avait accumulé les éditions paléographiques et critiques, les instruments d'investigation linguistique, les travaux bibliographiques, les recherches littéraires et esthétiques.

Mais, à mesure que cette documentation gagnait de l'ampleur, apparaissait la nécessité d'une nouvelle enquête, mettant plus étroitement en relation l'épopée et l'histoire et les éclairant l'une par l'autre dans les domaines où elles s'étreignent et se prêtent un mutuel appui.

Cet effort devait naturellement porter au début sur les éléments primordiaux qui se groupent autour de la personnalité du Cid, de ses exploits réels et de la société de son temps.

M. Menéndez-Pidal avait en main tous les éléments permettant de mener à bien cette reconstitution. Nul mieux que lui ne connaissait la forêt et le maquis des chroniques castillanes, léoniennes, navarraises et aragonaises dont il a établi, dans ses *Crónicas generales de España : Catálogo de la Real Biblioteca,* 3ª edición, Madrid, 1918, un vaste répertoire.

Nul n'avait analysé plus de diplômes, de cartulaires, de fueros ou de textes littéraires se rapportant à l'histoire ancienne de l'Espagne ; nul n'était mieux à même de les lire et de les interpréter.

C'est ainsi que le grand travail de critique historique, sans lequel toutes les recherches limitées aux manifestations purement littéraires de l'épopée restaient privées de leur base la plus essentielle, devait échoir comme une obligation et une nécessité à M. Ramón Menéndez-Pidal.

L'auteur étudie tout d'abord la tradition critique concernant le Cid, depuis les historiens arabes, Ben Alcama et Ben Bassam jusqu'à nos jours. Il retrace les hésitations des historiographes espagnols, suit pas à pas les acquisitions de l'histoire, les découvertes de manuscrits, les fluctuations de l'opinion concernant la personnalité du Cid, l'importance et le sens de son activité. Il soumet à une critique particulièrement serrée les *Recherches* de Dozy qui, jusqu'à présent, restaient encore

Digitized by Google

l'étude principale consacrée à Ruy Díaz. Entre l'exclusivisme de Risco qui voyait dans la *Chronique latine du Cid* le seul document *digne de foi* permettant de reconstituer la vie du héros, et l'exclusivisme de Dozy pour lequel les données fournies par les historiens arabes méritaient seules d'être retenues, il a montré qu'il y avait un moyen terme plus scientifique et des possibilités considérables d'enrichissement de la documentation antérieure.

Entre la crédulité de la *Crónica particular del Cid* écrite à Cardeña pour exalter celui dont les restes reposaient dans le monastère, et le scepticisme destructeur de Masdeu ; entre le laconisme prudent du *Chronicon Mundi* de l'Évêque de Tuy (vers 1236) ou du *De Rebus Hispaniae* (1243) et la prolixité fantaisiste des chroniques tardives, il y avait également un point d'équilibre à chercher et à justifier.

Exception faite de quelques essais honorables mais vieillis, tels que l'*Historia de Cinco Reyes* de Prudencio de Sandoval (Pamplona 1615) ou des *Antigüedades de Berganza* (1719), les principes d'une saine critique historique n'avaient pas encore été appliqués avec l'objectivité et la science requise aux recherches concernant le Cid et son temps.

Menéndez-Pidal a donc dû, en utilisant les documents, procéder à une revision des valeurs, à une nouvelle analyse de l'état d'esprit des témoins, des moyens d'information et de contrôle.

La tâche la plus difficile consistait à retrouver, dans les monuments rimés, des éléments véridiques susceptibles de combler dans la mesure du possible, les lacunes dues au laconisme des chroniques officielles et au peu d'intérêt que celles-ci manifestent pour la psychologie, l'ambiance, et, en un mot, pour l'âme des faits qu'elles relatent.

Après avoir rappelé avec quelle fréquence l'Espagne utilisa pour commémorer ses hauts faits la forme rimée ; à quel point l'épopée, au au moins à ses débuts, présente sur son territoire, un caractère historique, Menéndez-Pidal a demandé à ces vieux récits de lui livrer une partie de la vérité qu'ils recèlent et dont la vigoureuse intuition, l'étonnante compréhension des réalités, font des sources exceptionnellement suggestives. C'était le cas notamment pour une grande partie du *Poème du Cid*, — utilisé d'ailleurs largement par la *Primera Crónica General* —, pour le *Carmen* latin *Ella Gestorum*, pour le *Cantar de Sancho el Fuerte*.

Le travail à réaliser en ce sens était extrêmement difficile et même périlleux. Pourtant, il devait être tenté, car l'auteur de *La España del Cid* a établi, sur des bases qui paraissent irréfutables, que la poésie épique du temps, en Espagne, empruntait habituellement ses personnages à la tradition, à une tradition fraîche et récente qui conservait la mémoire d'un nombre considérable de faits négligés par l'historiographie livresque.

Il ne pouvait s'agir, évidemment, d'emprunter à ces récits épiques des relations plus ou moins vraisemblables et de les intégrer dans l'histoire ; mais bien d'éclairer, grâce à l'esprit et à la substance de leurs récits, des faits révélés par des sources plus austères, confirmés par des

Digitized by Google

diplômes et par d'autres documents dignes de foi. Cette reconstitution est l'une des parties les plus originales de l'œuvre de Menéndez-Pidal. Elle a été menée avec une telle prudence, avec un tel soin d'établir les concordances, de confronter des sources, de remonter à leur origine en établissant leur point de départ commun ou divergent, que les erreurs qu'a pu laisser passer la trame d'une méthode aussi sévere doivent être extrêmement minimes.

Élargissant le cadre qui entoure immédiatement le Cid, ses maisnies et ses protectorats, l'auteur a fait un large tableau de l'Espagne qui précède l'époque de don Sanche et d'Alphonse VI. Il pose la chrétienté en face de l'Islam, établit le statut social et politique des états du Nord, leurs relations avec le Califat de Cordoue qui reste longtemps un centre puissant d'attraction et de domination ; il analyse le caractère de la reconquête au XIe siècle, explique le sens intime du système des *parias* (tributs) d'où résultait une compénétration souvent extrêmement étroite entre peuples chrétiens et musulmans. Enfin, il montre comment cet islamisme péninsulaire dilué plus que jamais dans le courant des idées rationalistes et antiarabes pouvait permettre à un roi maure de confier le gouvernement de ses terres au Cid et comment un chrétien pouvait combattre pour des princes mahométans sans trahir son idéal religieux et racique.

Suit l'étude de l'état de la culture dans les cours des taifas, de leur supériorité initiale sur les cours chrétiennes et de leur décadence, tandis que sous l'impulsion de l'« empire » léonais, puis de la Castille, grandit dans les états du Nord la notion de l'Unité hispanique.

Les chapitres qui se rapportent à la population de l'Espagne, aux caractères typiques de la Castille, à son pouvoir royal, à sa noblesse, sont particulièrement pénétrants. Si l'auteur utilise ici les meilleurs travaux de ses contemporains : ceux de Pons, de Sánchez Pérez, de J. Ribera, d'Asín Palacios, de Sánchez Alonso, de E. Mayer, de Sánchez Albornoz, etc., il y ajoute, en un travail de création et de synthèse très personnel, nombre d'éléments puisés à la source et interprétés avec une perspicacité aiguë.

Menéndez-Pidal aborde ensuite la biographie du Cid. Nous ne saurions, en ce compte rendu, en résumer le contenu ni en signaler les acquisitions. Ce que nous avons dit précédemment de la méthode employée, permettra de soupçonner l'importance des résultats et la richesse de la documentation nouvelle. L'action du grand capitaine qui conquit sur les Maures un vaste territoire et qui soutint victorieusement le choc des Almoravides menaçant l'Europe, est suivie pas à pas, reconstituée et discutée en ses grandes lignes et en ses détails, avec la minutie qu'exige ce genre de travaux, avec les larges vues qui les placent au-dessus des réalisations communes.

M. Menéndez-Pidal a eu le grand mérite de replacer les questions morales souvent posées au sujet des initiatives guerrières des pillages, des moyens de répression employés par le Cid, dans leur milieu réel et non vis-à-vis de notre conscience moderne.

Digitized by Google

Si l'on tient compte des circonstances de temps et de lieu, on reconnaîtra notamment que les alliances entre Maures et chrétiens, reprochées au Cid, n'avaient rien d'anormal à cette époque où les souverains musulmans sont les vassaux du roi de Castille et réclament son secours contre toute attaque du dehors. Les princes chrétiens, dont la suprématie présente le caractère d'un protectorat, s'assurent en échange une aide militaire ou financière qui tend à établir leur hégémonie dans la péninsule. L'appui accordé par Rodrigue aux rois de Saragosse Almuctadir et Almuctaman n'est qu'une continuation de la politique traditionnelle de Ferdinand Ier et de Sanche II.

Ainsi s'explique aussi le fait que la complexité des alliances entre princes de religion différente et des luttes fratricides des royaumes du Nord n'impliquent pas, ainsi qu'on a pu le croire, l'abandon de l'idée de la reconquête ou une vision obscure de l'unité ibérique.

L'ouvrage, qui contient un grand nombre de reproductions de miniatures, fac-similés et autres éléments iconographiques, est accompagné de cartes historiques fort utiles, dont deux de Doña Jimena Menéndez-Pidal. Il se termine par d'abondants appendices documentaires (pp. 707-1006). Signalons particulièrement les documents castillans, léonais et aragonais concernant le titre impérial de Léon; ceux qui se rapportent aux aïeux du Cid et à Niño Alvarez ; à la date de la naissance du Cid ; à la reconquête de Ribagorza et à la bataille de Graus; à la répartition des royaumes de Ferdinand Ier; ceux du premier duel du Cid ; du siège de Saragosse par le Cid en 1067; des batailles de Llantada et de Golpejera ; du serment d'Alphonse VI à Santa Gadea ; ceux concernant García Ordoñez et sa famille ; le mariage du Cid, l'ascendance de Chimène ; ses frères, sa famille ; le titre impérial d'Alphonse VI ; le désastre de Rueda, la bataille de Morella ; les campagnes de Yuçuf contre Aledo ; l'expédition d'Alphonse et du Cid contre Grenade ; les conquêtes le long de la côte levantine ; les campagnes contre Valence, le siège, reddition, révolte ; le gouvernement de Ben Yehhaf, sa trahison et son châtiment ; les infants de Carrion ; la parenté de Ramiro et du Cid.

Le chapitre XX réunit également un ensemble imposant d'éléments de décision critique : I. *Cartulario Cidiano* (pp. 833-885) contenant deux planches photographiques « carta de arras que el Cid otorga a Jumena 1074 » et « dotación de la Catedral de Valencia por el Cid 1.098 ».

II. *Carmen latino* « Ella gestorum », dont Menéndez-Pidal place la date vers 1090 et en tous cas avant 1093. D'accord avec les conclusions essentielles de l'auteur, nous croyons toutefois pouvoir faire redescendre la date de ce poème jusqu'avant l'année 1084, comme nous l'établirons au cours d'un prochain article. Les sections III et IV concernent respectivement Ben Bassam et Ben Alcama. V comporte une nouvelle édition de l'*Historia Roderici* précédée d'une introduction historique et critique. Cette édition se distingue surtout de celles de Risco, de Foulché-Delbosc et de Bonilla, par l'utilisation, outre les deux manuscrits latins qui lui servent de base, d'importantes variantes et de passages complémentaires tirés des chroniques castillanes.

Digitized by Google

Vient enfin un Index alphabétique très bien conçu et un Index général qui contribuent à la maniabilité de cette œuvre, d'ailleurs clairement distribuée et magnifiquement éditée.

La España del Cid, tout en admettant comme centre d'intérêt un héros dont l'influence sur la littérature nationale et universelle fut considérable, fait revivre un vaste champ de la vie mediévale espagnole, dans sa constitution intime, dans ses relations avec l'Orient et dans ses efforts de libération originale. Cet important ouvrage, qui est un admirable exemple de science constructive et de prudence scientifique autant que l'œuvre d'un excellent écrivain, prend place, dès à présent, parmi les monuments les plus imposants de la critique historique et philologique.

LUCIEN-PAUL THOMAS.

Le Gérant : M. DESBOIS.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXXI

Digitized by Google

G. Boussagol. — Anthologie de la littérature espagnole (Pitollet) 158
R. Gómez de la Serna. — Azorín (Pitollet) 161
Guillén de Castro — Las Mocedades del Cid (Pitollet) 167
E. F. Tiscornia. — Martin Fierro (Pitollet) 169
A. M. Espinosa. — Estudios sobre el español de Nuevo Mejico (Pitollet) 172
A. Palacio-Valdés. — Santa Rogelia... — Sainte Rogélia (Pitollet) 175
E. Mérimée. — A History of Spanish Literature (Pitollet) 180
Libro de Oro Iberico-Americano (Pitollet) 208
Le couronnement de Renard (Hoepffner) 215
La vie de saint Thibaut (Hoepffner) 217
E. de Rivals. — Raimon Escrivan (Hoepffner) 219
J. E. Shaw. — Essays on the Vita Nuova (Hoepffner) 219
N. Dupire. — Bibliographie des travaux de E. Langlois (Duraffour) 221
W. von Wartburg. — Französisches etymologisches Wörterbuch (Duraffour) 221
M. Grammont. — La psychologie et la phonétique (Fouché) ... 233
A. Rosetti. — Curs de fonetica generala (Fouché) 235
V. Bertoldi. — Parole e idee... — Droghe orientali... — L'irradizione di Roma... — Archaismi e innovazioni... — Relitti prelatini... — Residui... — Antichi filoni... — Nomi dialettali delle piante... (Fouché) 240
J. Karst. — Alarodiens et Proto-Basques. — Geschichte der armenischen Philologie. — Origines Mediterraneae (Fouché). 243
A. Grenier. — Archéologie gallo-romaine (Fouché) 244
F. Ritter. — Bibliographie 1909, 10-11, 12-13, 24, 25 (Fouché) 245
A. Dauzat. — Essai de géographie linguistique, 2e série (Fouché) 247
E. Lerch. — Hauptprobleme der französischen Sprache (Fouché) 248
F. Boillot. — Le français régional de la Grand'Combe (Fouché). 250
A. Boulanger. — L'Art poétique de Jacques Peletier (Fouché) 251
H. Götzfried. — Romain Rollands heroischer Idealismus (Fouché) 252
V. Rabotine. — « Le Boèce » provençal (Fouché) 252
O. Keller. — La flexion du verbe... — La chanson de l'Escalade (Fouché) 253
L. Sainéan. — Les sources indigènes de l'étymologie française (Grammont) 255
Prace Filologiczne. — La linguistique polonaise en 1928 et 29 (M. G.) 257
C. Popp Serboianu. — Les Tsiganes (M. G.) 258
J. Hytier. — Les romans de l'individu (Grammont) 258

Digitized by Google

E. Scripture. — Die neue Metrik. — Ein Fall von Dissoziation... (Grammont)..... 259
J. Delcourt. — Grammaire de l'anglais parlé (Grammont).... 260
E. Le Gal. — Ne confondez pas... (Grammont)..... 261
Homère. — Iliade (M. G.)..... 263
J. Baudassé. — Melancholia (Grammont)..... 263
G. Cohen. — Le théâtre en France au moyen âge. I. Le théâtre religieux (Vianey)..... 264
Ch. Urbain, E. Levesque. — L'Église et le théâtre (Vianey). 265
M. Souriau. — Histoire du romantisme (Vianey)..... 265
G. Cohen. — Le théâtre en France au moyen âge. II. Le théâtre profane. — Chrétien de Troyes et son œuvre (Vianey)..... 267
P. Jourda. — Marguerite d'Angoulême (Vianey)..... 268
R. Menéndez-Pidal. — La España del Cid (Thomas)..... 270

ABONNEMENT

Un an : France..... **30** fr.
Étranger..... **33** fr.

Collection complète de la **Revue des Langues romanes**, depuis l'origine jusqu'à l'année courante (1870-1930), 65 volumes. **5.500** fr.

ENVOYER TOUT CE QUI CONCERNE

LA SOCIÉTÉ ET LA REVUE DES LANGUES ROMANES

(administration, abonnements, rédaction, bibliothèque)

à l'adresse unique :

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

MONTPELLIER

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS — MCMXXX

Digitized by Google

MAR 27 193

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

TOME LXVI

VIIe SÉRIE — TOME VI

XXV-XXXVI

JANVIER-DÉCEMBRE 1931

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

MONTPELLIER

MCMXXXI

Digitized by Google

SOMMAIRE DU N° 25-36

JANVIER-DÉCEMBRE 1931

Pages

A. DURAFFOUR. — Description morphologique avec notes syntaxiques du parler franco-provençal de Vaux (Ain) en 1919-1931. 277

ABONNEMENT

Un an : France..... **30** fr.
Étranger..... **33** fr.

COLLECTION COMPLÈTE de la **Revue des Langues romanes**, depuis l'origine jusqu'à l'année courante (1870-1931), 66 volumes. **5.500** fr.

ENVOYER TOUT CE QUI CONCERNE

LA SOCIÉTÉ ET LA REVUE DES LANGUES ROMANES

(administration, abonnements, rédaction, bibliothèque)

à l'adresse unique :

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

MONTPELLIER

Digitized by Google

DESCRIPTION MORPHOLOGIQUE

AVEC NOTES SYNTAXIQUES

DU PARLER FRANCO-PROVENÇAL DE VAUX (AIN) EN 1919-1931

INTRODUCTION

L'intérêt des pages qui suivent est de présenter, sans lacune appréciable, je crois, mais aussi, à peu près, sans addition d'ordre géographique ou historique, le matériel morphologique — ce terme entendu dans le sens le plus large, et sans exclusion des faits syntaxiques qui le complètent naturellement — mis en œuvre par un parler du type franco-provençal : celui de Vaux (en Bugey), canton de Lagnieu (Ain), à 6 km. ouest du village de Torcieu, lequel est le point 924 de l'*Atlas Linguistique de la France.*

Cette documentation a été recueillie par l'auteur au cours de cent semaines environ, réparties sur douze années de constante, attentive et méthodique observation : de 1919 à 1931, mais surtout de 1920 à 1926. Dès le début le parler lui était suffisamment familier pour qu'il pût le comprendre et le parler sans embarras : il a donc pu s'abstenir de demander à ses témoins des formes traduites du français, ou transcrites par eux à l'imitation de manuels scolaires ; il s'est abstenu également de se prendre lui-

Digitized by Google

même à témoignage[1]; enfin, et surtout, il n'a enregistré ici que des formes entendues par lui, dans le parler d'habitants de Vaux, nés à Vaux, ayant parlé le patois comme première langue maternelle et continuant à en faire usage à des degrés divers, mais quotidiennement. On admettra donc sans difficulté que ces matériaux méritent créance, même dans ce qu'ils ont parfois de surprenant[2].

A la date du 1er janvier 1925, Vaux comptait 646 habitants, dont 123 occupant le hameau de Vaux-Fevroux, distant d'un kilomètre et demi de l'agglomération principale, en amont de la petite vallée du Buisin. Le nombre des patoisants actifs, vivant du produit de leurs champs et de leurs vignes, complété par de petits métiers ou, chez quelques femmes, par un travail d'usine, était de 250, répartis de la façon suivante :

	nés à Vaux	étrangers
I. Génération de 60 ans et au-dessus :	73	40
II. Génération de 30 ans et au-dessus :	75	36
III. Génération au-dessous de 30 ans :	22	4
Total	170	80

A l'origine l'auteur a fait porter ses observations

1. J'ai exposé dans mes *Phénomènes généraux d'évolution phonétique... d'après le parler de Vaux* (1931), *Introduction*, p. XV ss., l'histoire de ma culture de patoisant.

2. Voyez par ex. la *multiplicité* des formes de « pouvoir » (§ 74), ou la *divergence* de formes employées par un même sujet.

Digitized by Google

tout spécialement sur le langage de deux familles composées de représentants des trois générations : les deux petits enfants, ne parlant pas patois, ne l'ont intéressé que par la façon dont ils pouvaient, à l'occasion, le parler ; leurs parents, Joseph Grumel né en 1883, Antoinette Quinson née en 1890, à Vaux l'un et l'autre, ne parlent entre eux, et avec leurs compatriotes, que le patois. Quant aux deux couples de grands-parents, ils sont, par leur origine et leur ascendance, très représentatifs de la génération dont ils font partie. La grand'mère paternelle est née à Bettant ; elle a adapté son patois, plus ou moins, à celui de Vaux, mais elle le retrouve très exactement toutes les fois qu'elle a l'occasion de s'entretenir avec des compatriotes ; Louis Grumel, le grand-père paternel, est né à Vaux en 1853, il y est décédé en 1929 ; son père et son grand-père étaient de Vaux ; sa mère d'Ambutrix, et sa grand'mère de Saint-Sorlin : nous remontons par là jusque vers 1800. Du côté des Quinson, grand-père et grand'mère sont tous deux nés à Vaux : les ascendants de Joanny Quinson, né en 1852, sont de date immémoriale établis à Vaux ; mais Florine Violland, née en 1863, épouse Quinson, dont les parents étaient également nés à Vaux, avait des grands-parents qui, nés à Vaux également, avaient pris femme, l'un à Cleyzieu, l'autre à Ambutrix.

A l'image de ces deux familles, la population de Vaux se compose ainsi d'un élément masculin stationnaire et, indépendamment des enfants nés au pays, indépendamment aussi des célibataires qui ont toujours été nombreux, d'un élément féminin

Digitized by Google

égal à la moitié environ des hommes mariés venu de l'extérieur, mais, dans la proportion des trois quarts environ, d'un périmètre de 12 km. au maximum de la localité, notamment des villages, limitrophes au Nord et à l'Est, de Ambutrix, Bettant, et, sur le plateau, Cleyzieu.

Il faut ajouter, et cela contribue à expliquer le caractère conservateur de notre parler, que, presque toujours, les jeunes ménages s'installent dans la maison des parents : jusqu'à ces toutes dernières années le fils et la belle-fille y vivaient en tutelle, sous l'autorité presque absolue du père de famille, conservée et affirmée jusqu'à sa mort.

La description offerte ici est donc celle de l'état linguistique d'un groupe restreint de sujets qui ont tous été vus par l'observateur, préoccupé de ne laisser échapper aucune particularité [1]. Mais ces sujets représentent, à eux seuls, un siècle d'histoire, et le lecteur informé du passé et de l'état actuel des parlers franco provençaux verra aussitôt dans quel ensemble se place ce tableau : nous avons pensé que, dans l'intérêt des études romanes, il pouvait être donné tel quel, sans commentaire. La seule originalité que nous nous soyons permise a été d'insister, par un choix assez abondant d'exemples précis, sur quelques faits qui, essentiels eux aussi dans la vie du langage, n'ont pu être suffisamment mis en

1. Cf. notre étude du *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XXVII (1926), 68-80, intitulée *Trois phénomènes de nivellement phonétique en franco-provençal*. — Dans le texte ci-dessous nous désignerons souvent par de simples chiffres romains (I, II, III) la plus ancienne, la deuxième et la troisième génération de patoisants.

Digitized by Google

lumière dans d'autres études dialectologiques récentes, fondées sur un autre mode de recherche.

Nous n'avons pas voulu non plus oublier que la plus modeste des études linguistiques doit servir à constituer une *Linguistique Générale* : il nous a semblé que, comme dans l'étude publiée par nous en 1926, les « linguistes généraux » pouvaient avoir à glaner quelque chose dans celle-ci [1].

Antonin DURAFFOUR.

1. Nous appelons l'attention sur l'échantillon du *Lexique* de Vaux que nous avons donné dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, t. XXXIV (1923), et sur les *Matériaux phonétiques et lexicologiques* publiés par le même périodique, t. VII, 1930 (Il a été publié un tirage à part).

Digitized by Google

NOTE
SUR LA TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE

La transcription phonétique appliquée ici est celle de l'*Atlas linguistique de la France*.

Pour faciliter la composition nous avons généralement renoncé à indiquer la brévité des voyelles : *toute voyelle dont la quantité n'est pas indiquée doit donc être considérée comme brève.*

D'autre part, dans les diphtongues *ua* et *ia*, *u* et *i* sont toujours longs ; dans *ai* et *au*, *a* est bref.

Toutes les notations *ẽ* doivent être lues avec *è* (ouvert) nasalisé ; *é* (fermé) nasalisé, beaucoup plus rare, sera toujours spécifié : *ẽ́*.

Enfin *r*, entre voyelles, devra toujours être compris comme *r* lingual faiblement articulé avec l'extrême pointe de la langue vibrant dans la région alvéolaire. Dans notre *Lexique* et dans les *Matériaux* ce phonème est noté *ṛ*.

Digitized by Google

CHAPITRE I

L'ARTICLE

§ 1. *Les formes.*

I. Formes simples :

	SINGULIER		PLURIEL	
	Masculin	Féminin	Masculin	Féminin
Défini :	*lò* + cons.	*là* + cons.	*lò* + cons.	*le* + cons.
	l + voy.	*l* + voy.	*lòz* + voy.	*lez* + voy.
Indéfini :	*õ* + cons.	*nà* + cons.		*de* + cons.
	n + voy.	*n* + voy.		*dez* + voy.

Partitif (sans distinction de genre et de nombre) :
de + cons. : *d* + voy.

II. Formes anciennement composées :

1° (préposition *à*)
u (= *a lò*), sing., et plur. (*uz-* devant voyelle).
2° (préposition *de*).
du (= *de lò*), sing., et plur. (*duz-* devant voyelle).

Rem. — I. Les formes *u* et *du*, dans le parler de la deuxième génération, tendent à être remplacées par *u* et *du*.

II. *e* s'élimine dans le parler rapide, et même, suivant les individus, dans le parler normal. Ex : *pyãşia dle vaşe* « plancher des vaches ».

Digitized by Google

§ 2. *Observations sur le sens et l'emploi.*

L'article a parfois le sens du démonstratif :

dè lo momè « à cette époque » ;

la desu « celle de dessus » (avec haplologie syllabique).

L'article n'est pas employé devant « premier », « dernier » attributs :

sai vyu pròmia, daña « je suis venu le premier, le dernier ».

Cf. l'usage du provençal ancien et moderne, et pour le français F. Brunot, *Hist. de la l. franç.*, III, p. 436.

L'article n'est pas employé devant le nom du ruisseau qui traverse la commune, le Buisin :

alâ lavâ a Bwizẽ « aller laver *a* Buisin » (aussi en fr. local) ; et d'un autre, également masculin, qui est son affluent : *bètè*.

Il est employé devant « Rhône ».

Avec « Ain », on emploie l'expression « la rivière d'Ain » : cf. *Registre des Thoire-Villars, Arch. Côte-d'Or* B 8240, f° 19 v° (XIVe s.) : *vers Enz*, et, deux lignes plus bas, *vers la rivieri d'Enz* [1].

Noter aussi l'absence d'article dans de nombreux emplois prépositionnels : *a lârzo* « au large » (IIe génér. : *u lârzo*), *mézõ a mai u a-z-ã* « maison au mois ou à l'année », *alâ a ṣavõ* « aller au bout », *portâ a mã* « porter à la main », *étr a prâ* « se dit de la lame de la faux quand elle rase de trop près le sol », *lésia ò toyó a égi, a vẽ* « laisser un tonneau, après l'avoir rincé, avec de l'eau, du vin dedans » [2]

1. J'ai noté à Saint-Just-la-Pendue (Loire ; canton de Saint-Symphorien-de-Lay) « aller à Loire (*lwẽri*) » (homme de 65 ans environ ; sept. 1931).

2. à Bettant *ẓoye a bole*, etc. « jouer *à* boules », à Vaux *a* seulement avec subst. au singulier.

Digitized by Google

ètr a bèl år « être au bel air », *sop-a-fromaʒo, a tatrèfye* [1] « soupe au fromage, aux pommes de terre ».

Cf. aussi *pe-maisô, pe-vẽdaime* « pour les moissons, les vendanges » ; *pe se* « par un temps sec », = *fré* « par un temps frais » [1].

En revanche on emploie l'article devant les prénoms masculins et féminins : *lò gust, la mari, la lène* « l'Hélène, la dame de pique » ; et devant les noms de femmes mariées féminisés : *la gòyatòna* « la Goyattone », la *byãta* (*sic*), la femme de Blanc.

Après *to* « tout », la Ire génér. dit *totaprémyaʒor*, les génér. suivantes *tol* = (avec article).

L'absence d'article est à peu près générale aussi dans *ʤèmi aura* « demi-heure » employé comme régime : « j'y suis resté, j'y ai passé demi-heure, venez dans demi-heure », expressions qui ont été depuis longtemps signalées comme caractéristiques du français de la région lyonnaise.

Nombreuses aussi sont les expressions verbales sans article : *la sà mèʃia uvre vẽdaime* « la Saint-Michel ouvre vendanges » ; *tẽɲi kau* « tenir (le) coup, supporter un effort, une privation », etc. ; *se fåre gòle* « se percer » (d'un récipient) ; *fåre ʃasi* « faire chasse, tuer quelque chose à la chasse » (Ire gén.) ; de même « boire pot, vider pot, payer pot ».

La plupart de ces tournures se retrouvent dans le français local.

1. Mais on dit, dans la Ire génér., avec un article sans doute emphatique, *pe le pâke* « pour Pâques ».

Digitized by Google

CHAPITRE II

LE SUBSTANTIF [1]

§ 3. *L'expression du genre.*

Les distinctions de genre naturel sont souvent exprimées par des types lexicologiques différents :

ânò, sôma (IIe gén. : *ânès*) « âne, ânesse »

ʂvò, kavala « cheval, jument », etc.

Dans les noms d'agent, il y a quelques survivances du suffixe -atrix:

lavari de bwiya « laveuse de lesssive » est assez général ;

vèdaimèri « vendangeuse » est propre à la Ire génération ; la forme normale est en *-auʐa*, correspondant au masculin *-au*, et identique au suffixe adjectival féminin continuateur de -ōsa ;

pisri de ʟai « pisseuse de lit », expression légèrement méprisante, traditionnelle, pour désigner une fillette.

Le nombre de ces féminins archaïques est beaucoup plus grand dans le parler voisin de Bettant [2].

1. Cf. A. Constantin et J. Désormaux, *Études philologiques savoisiennes. Essai de grammaire*, Annecy, 1907, Ire P., p. 6 et ss.

2. Cf. A. Thomas. Le suffixe -trix en Franche-Comté, *Rom.*, XXXVIII (1909), 429-430 ; je relève *fèneri* dans un texte neuchâtelois moderne, de La Bèroche (*Le patois neuchâtelois*, 1895, p. 143). Cf. au registre des Thoire-Villars, fo 67 *feneris*, fo 70 *fenour* (compte de Montribloud).

Digitized by Google

§ 4. *Substantifs du masculin.*

Parmi les masc. étymologiques : *ortyu* (chez *I* : *-u*) « ortie » < **ŭrtĭcu*.

Sous l'influence de *o* initial est masculin, avec fausse coupure : *rlâʒò* « horloge ».

Ont été empruntés au masculin, avec adjonction de désinence masculine : *vīsò* « vis », *ekrèvīsò* (tout récent) (mais « réglisse » est en *-isi*) ; *armwèrò*, *istwèrò* (ou *-wâr*, m., mais *-wèra* dans le parler de II) ; *ẽkrò* « encre » qui s'est superposé à une formation phonétique plus ou moins régulière [1] ; *épītrò* « épître », sous l'influence d'*evāzèlò*, *ôdevi*, qui, vers 1870-80, a remplacé *brādevē*, *afâre* « affaire », *idé* « idée », *vipére* « vipère ».

Sont conformes aussi à des usages anciens, dans le parler de la Ire génération : *(e)frèmi* « fourmi », fém. chez II ; *pérèzi* « pleurésie » (cf. Montaigne, III, 12, éd. P. Villey, Alcan, III, p. 346 : « *un pleuresis*, c'est un morfondement »).

Le parler a une prédilection pour les postverbaux du masculin : *ẽmò* « esprit, jugement », postverbal du continuateur disparu de aestimare, *aprâṣò* « approche », *avāsò* « avance », *rèkōtrò* « rencontre », *rzârvò* (dans *kātô de* = « bois de réserve »), *étr-a-l-abadò* « être lâché, détaché (d'un animal), ne pas être lié (de l'avoine, du blé qui viennent d'être fauchés) », *fâre d-abôdò* « faire de l'*abonde*, c'est-à-dire être d'un bon usage », expression du français régional, « (avoir) à (en) regonfler, à (y) renoncer » *a rgōfyò*, *a rnôsò*.

Pour « à droite, à gauche », le parler de la Ire génération connaît une double forme, masculine dans l'expression négative « ni à droite, ni à gauche », mais *a draita* a supplanté finalement *a drai*.

1. Cf. aussi *ẅialò* « huile ».

Digitized by Google

§ 5. *Substantifs féminins.*

Il ne peut pas être question ici d'énumérer tous les substantifs qui, comme *pwaizõ, mèsõzi, dyomaiŋi*, etc., ont, à l'inverse du français, conservé un féminin étymologique.

Un certain nombre de mots d'emprunt ont été, eux aussi à l'origine, des féminins. Toujours est-il que sont féminins les suivants : *rèma* « rhume », *fātåma* « épouvantail », *estòma* « surtout poitrine », *sātima* (I) « centime » ; *rèsta* « reste » (mais) le masc. en *-ò* ou *-ạ̄* apparaît déjà chez I), *eskleta* « squelette », *bèlẹta*, autre forme de *bèlẹ*, « billet » ; *dòta* « doute » (fém. chez I).

Sous l'influence de *a* initial sont devenus féminins : *apètyi* « appétit », *apsé* « abcès » (chez I seulement), *arozūè* « arrosoir » ; *alị* « ail », *asi* « as ». Il y a eu fausse coupure, et passage au féminin dans **alau* « passage entre maisons » devenu *lau* [1].

La différence de sens entre un masculin et un féminin apparaît dans le doublet *fagå, -åta* : le subst. fém. désigne un fagot plus petit.

Dans *früita*, à côté de m. *früi*, le sens collectif est fidèlement conservé. Il n'apparaît pas dans *fåli* « feuille », et pas davantage dans *sarmèta*, f., conservé à côté de *sarmẽ*, féminin également, mais plus usité ; *brõda* « les branches, grosses et petites, d'un arbre » (cf. en bressan *la frõs*) est nettement collectif.

Beaucoup de noms végétaux sont au féminin : *ṣårpèna* « charme », *pyatana* « platane vulgaire » (mais *pyånò* « érable plane » acer platanoides et pseudo-platanus L.), *pivòla* « peuplier d'Italie » ; *sedya* « seigle » ; *seppa* « cep » ; *ivròŋi* « pivoine » [2] ;

1. *labau* « ce qu'on vient de labourer » est féminin.

2. « noisetier » est en général *alaŋia*. Le fém. en *-iari*, fréquent surtout dans le parler de I, désigne surtout « une branche de noisetier », mais parfois aussi l'arbuste tout entier.

Digitized by Google

Noms d'animaux : *ljavra* « lièvre », *sarpẽ* « serpent ».

Noms de minéraux : *sabbya* « sable », *sâ* « sel ».

Un certain nombre d'adjectifs ont été substantivés au féminin, sans adjonction de finale : *frai* « froid », *ṣó* « chaud », *mâ* « mal, maladie », mais chez I surtout au sens de « douleur ». Il faut, dans l'adoption de ce genre, voir sans doute l'influence de *fã* « faim », *sai* « soif », qui, à Crémieu aujourd'hui encore, et probablement autrefois à Vaux — le mot n'étant guère usité aujourd'hui — ont provoqué f. *sẅẽ* « sommeil ».

§ 6. *L'expression du nombre.*

A. Masculin.

Au masculin, le patois a perdu, à date récente, à peu près toute distinction entre formes de singulier et formes de pluriel :

òmò « homme » est sing. et plur. ; de même *ṣvó* « cheval ».

Mais le patois n'a pas opté définitivement entre les formes phonétiques provenant de -ellu -ellos[1]. Il hésite, entre *ṣapè*, *kutè* « chapeau, couteau, », et *ṣapyó*, *kutyó*, etc. D'une façon générale, le français fait pencher la balance en faveur des finales en *-yó* : mais dans le parler de la IIe génér. on dira plutôt *râtè*, et *pyatyó*. Le détail des faits est presque infini.

« ail », pour lequel existe un pluriel normal *ô*, est généralement *aḷi* (forme française patoisée).

Une distinction morphologique est observée dans les cas suivants :

1° *kẽtâ* « quintal », pl. *-ó*.

1. *puřyó* « ail plantaginé », *fṣó* « chènevotte » continuent phonétiquement *porr·ellos et *fist·ellos : ce sont des substantifs à nombre unique.

Digitized by Google

(*bó* « échalas », sg. et pl., est un pluriel étymologique : cf. *pófar* palus ferri « levier en fer »).

L'opposition entre *-å* et *-ó* a peut-être été plus étendue : à Leyment on dit encore *kurå*, pl. *-ó* « curé, -és ».

On pourrait donc considérer *fèló* (avec *ó* et non *å*) « filet à prendre les oiseaux » comme un ancien pluriel.

Les emprunts récents *kaporal*, *jurnal*, etc., sont, presque toujours, invariables au pluriel.

2° les substantifs terminés en *-a* atone *gårda*, *kamarå̈da*, *pyórna* « quémandeur » ont, comme les fém. correspondants, un plur. en *e*.

3° les substantifs terminés en *a* accentué ont un pluriel en *-e* : *armaŋa*, pl. *-e* « almanach, -s » ; *wa-ẅe* « œuf, -s ».

4° *artaï* « orteil », singulier normal, n'a pas définitivement éliminé l'ancien plur. *arʒyu** : l'ancienne génér. de patoisants observe assez fidèlement la distinction ; la deuxième forme paraît choquante dans « le gros orteil » ;

5° *brè* « bras (du corps) » est employé au sg. et au pl. Toutefois, au sens de « bras de charrette », on entend très souvent *bró*. En présence de Cleyzieu *ʒyè ʒyó* « glace, -on », Crémieu (Isère) *pyè-pyó* « drap(s) d'enfant », on est amené à considérer Vaux *fòlò* « fanes de raves, de betteraves » comme le pluriel d'un singulier **fòlè* *foli·aceu.

Rem. — *zefã* « z- enfants », en fonction de vocatif, peut avoir subi l'influence de la forme du français populaire correspondant. Pour *z-u* « œil », cf. plus haut et fin du §.

B. Féminin.

Les féminins marquent, en règle générale, l'opposition du singulier et du pluriel.

On peut distinguer les types suivants :

1° *fe"nà*, *-e* « femme, -s » ;

2° *vaʃi*, *-e* « vache, -s ;

3° *zornå -é* « journée, -s » ;

4° *puŋà -é* « poignée, -s » ;

Digitized by Google

5° *rwà, kwa*, pl. *rüé, kue* « roues, queues ».

Rem. — Il n'y a pas de distinction, p. ex., entre *nüé* sing. et pluriel de « nuit ».

A côté de *pè* « peau » on entend aussi, plus rarement, *pyó* : il n'y a aucune distinction de nombre entre ces deux formes.

Une formation, qu'on pourrait appeler « renforcée », de pluriel paraît avoir existé dans notre patois comme dans des patois voisins, celui de Crémieu (Isère), ou d'autres plus éloignés (cf. E. Tappolet, *L'agglutination de l'article*, *Bulletin du Glossaire des Patois de la Suisse Romande*, II, 22 ; pour les parlers savoyards, J. Désormaux, dans *Rev. de Philol. fr.*, XX, 168). Il n'en reste que de rares survivances dans le parler de la Ire génération, et, là même, de façon toute sporadique :

na ţiala, de ʒ eţiale : « une tuile, des tuiles »

frèmi, de ʒ efrèmi : « une fourmi, des fourmis ».

« Mille » *mèļi*, — qui a pris le genre masculin —, est invariable lorsqu'il est précédé d'un nombre multiplicateur : *cf. infra*, p. 29 (ou, du point de vue historique qui s'oppose franchement ici au sentiment linguistique, il conserve, dans ce dernier cas, une forme étymologique de pluriel qui s'est étendue au singulier).

Autre expression de la pluralité :

L'idée de pluralité peut être exprimée, dans les substantifs du masculin et du féminin, à initiale vocalique, lorsqu'ils sont employés avec les prépositions *ẽ* « en », *a* « a », *de* « de » par l'insertion de *-ʒ-* :

« foin en andains » : *fẽ ẽ -ʒ-àdã* ;

« terrain en épines » : *tãrẽ ẽ-ʒ-épène* ;

« femme à hommes » : *fen-a-ʒ-omo* ;

« année de noisettes » : *sézô-de-ʒ-alaŋe*.

§ 7. *Emploi des formes de pluriel.*

Le patois emploie volontiers au pluriel les mots dési-

Digitized by Google

gnant les récoltes, sur pied ou rentrées : les foins, les blés, les avoines, les vins, et pareillement les mots désignant les travaux des champs, la taille de la vigne (aussi sing.), le piochage, les foins, les moissons, la vendange, les semailles, etc.

Beaucoup de mots ne sont usités qu'au pluriel : *esèmè* « semences » ; « l'ensemble des outils aratoires » : *lòz apyaı* ; « les trois pièces (enclumette, marteau et coin) qui servent à battre la faux » : *lòz ẽşapyò* ; « les ciseaux de la couturière » *byòşeıe* ; *etròbyò(-ō)* « éteules » ; « fleurs du vin » *şène*.

Un *pluralia tantum* remarquable est, dans la première génération, *lez-eḍyaize*, au lieu de *eḍyaizi* « église » dans les générations suivantes (même fait à Crémieu, d'après Prosper Guichard). Crémieu dit également « les écoles » pour « l'école » : il y a encore trace de cet emploi à Vaux.

Digitized by Google

CHAPITRE III

L'ADJECTIF

8. *Distinctions de forme d'origine syntactique.*

L'adjectif est encore très normalement dans notre patois placé avant le substantif, dans les cas où le français le postpose. Ex. : *a la bòrŋ nẅé* « à la nuit noire ». Mais *mȧre saʒi* « sage-femme », sans doute plus récent.

Seul l'adjectif « beau » continue fidèlement un état phonétique ancien suivant qu'il est préposé à un substantif à initiale vocalique ou consonantique :

ō bó ṣvṓ, ō bèlòmò « un beau cheval, un bel homme ».

Dans ces deux cas, « vieux » n'a qu'une forme *vyu* ; « nouveau » est presque toujours *nòvè*, avec hiatus également.

§ 9. *Le singulier et le pluriel.*

Les distinctions entre singulier et pluriel sont les mêmes que pour le substantif.

Mais dans la Ire génération, les meilleurs patoisants disent *de vẽ novè* « du vin nouveau », *lò vẽ novyó* « les vins nouveaux ».

§ 10. *La distinction des genres.*

Sauf dans le cas dont nous allons nous occuper à l'instant, la distinction est, dans l'immense majorité des cas, très nette entre les formes de masculin et de féminin.

Digitized by Google

A. Le patois a, présentement, cinq adjectifs à forme unique :

grã « grand, -e », *pi* « pire », *meļau* « meilleur, -e », *vrai* « vrai, -e », *dyèmi* « demi, -e ».

Seul, le premier évolue sous l'influence très manifeste du français. *na grã famèna* « une grande famine » : *grãda* aurait un sens beaucoup plus fort. De même pour désigner une femme de *très* grande taille, on emploierait la forme d'adjectif francisé. Un patoisant de l'ancienne génération me parlait un jour d'un oiseau ayant « de grandes ailes » : *de grã zål̊e*. — « Grandes comme quoi ? » — *Ne sé på, mé de grãdèzål̊e* « Je ne sais pas, mais de... ».

B. 1er type : *brå̊vò-brå̊và*.
2e type : *lå̊rzò-lå̊rzi*.

L'amuïssement général dans notre patois de la consonne devenue finale fait que, plus encore qu'en français, l'opposition est très grande entre les deux séries de formes.

1er type. — La forme féminine présente une syllabe de plus que la forme masculine :

initiale *t* : *fŏr -ta*, *etrai -ta*, *grase -eta* ; aussi *rabugri* f. *-ita* ;
— *d* : *ryõ -da*, *frai -da* ; *var -da* « vert, -e » ;
— *s* : *grĭa -sa* « gras-se », *grå -å̊sa* « gras-se » ;
— *z* : *érau -za* « heureux, se » ; *gai -za* « alerte, dégagé, gai » ; cf. *kõskri*, f. *-iza*.
— *v* : *vi -va* « vif, vive » ;
— *l* : *novè*, *-ĕla* ; *jãli -ila* « gentil, -le » ;
— *r* : *pu -ũra* « pur, -e », *amå̊ -å̊ra* ; *mau -ra* « mûr, -e » ; *rèsâ -å̊rda* « richard, -e » ;
— *n* : *sã -na* « sain, -e ».

Il y a un changement dans la voyelle du radical :

bõ -buna « bon, -ne » ; *pyĕ -aina* « plein, -e » ; *sartĕ -aina* « certain, -e » ;

Digitized by Google

bó -bèla « beau, belle » ; *mu -mål̊a* « mou, molle » ; *fau -fål̊a* « fou, folle » ; *sau -sûala* « soûl, -e » ;

byu -byéva « bleu, -e » ;

La syllabe féminine est accentuée :

nu -nwa « nue, -e » (on remarquera le fém. plur. *nüe*, avec *ü* devant voyelle antérieure) ; *dru* « dru, exubérant (végétation ») *-drwa*, et tous les participes en *-u*. De même tous les participes en *-i* : *nori -ya* pl. *-yé* « nourri, -e, -es », *poři -ya* « pourri, -e ».

2e type. — La forme féminine présente une syllabe de plus que la forme masculine :

initiale *s* : *dau -si* « doux, -ce » ; *deṣó -ósi* « qui a les pieds nus » ; *se -ṣesi* « sec, sèche » ;

— *ẓ* : *móvé -ẓi* « mauvais, -e » ;

— *ṣ* : *fré -ṣi* « frais, -che » ;

— *ẓ* : *lõ -lôẓi* « long, -ue » ;

— *l̥* : *vyu -viaḷi* « vieux, vieille » ;

— *r* : *nai -ri* « noir, -e ».

§ 11. *Formes de féminin en recul.*

Quelques formes de féminin sont en recul, par action du premier type sur le second : *mégra* (IIIe génération, sporadique, au lieu de *mégri*).

Ce recul est, dans les types I et II, lié à une substitution de suffixe.

Les adjectifs en *-arè -èla* [*amuẓarè*, qui aime bien à s'amuser ; *pip* = qui fait beaucoup de fumée, en fumant (d'un mauvais fumeur), etc.] ont, déjà dans la IIe, mais surtout dans la IIIe génération, avec un *e* moins ouvert au masculin (tendance phonétique), un féminin en *-eta* (correspondant au suffixe -itta).

Les adjectifs en *-è -èsi*, remontant à -aceus -a, très nombreux dans l'ancienne génération, ou sont plus ou moins évités au féminin dans les générations suivantes, ou

Digitized by Google

bien prennent, dans la IIe, des formes de féminin en *-ẽla*, ou, dans la IIIe, parfois en *-eta* :

tortè -ẽsi « tordu, -e, spécialement des jambes ; qui marche de travers » ; *trãpè -ẽsi* « qui marche en se déhanchant » ; *ràvwè -ẹ̀si* « encore vert, qui ne se brise pas facilement (d'une branche) ».

§ 12. *Survivances du neutre singulier.*

Il faut considérer comme telles les formes suivantes conservées surtout dans des expressions verbales (où l'on remarquera aussi l'absence de partitif) : *mẓía bõ* « manger de bonnes choses », *bõ de kèsi* « choses cuites à la poêle » ; *fàre brå̃vo* « en faire de jolies »; *parlå grua, pṯyi* « parler à grosse, à petite voix, haut, bas » ; *psía prẽ* « couler en un mince filet ».

L'expression *a pyẽ de* (cf. le prov. moderne *a plen de trau*, Mistral) est très usuelle dans « gras à plein de peau, de cuir », « malade à plein de lit », « à plein de terre = au beau milieu d'un champ [1] ».

lo myai de « le milieu de » s'entend encore chez I, mais n'est vraiment usuel qu'en Dauphiné.

§ 13. *Comparatif et superlatif* [2].

Formation ordinaire : *pè* + cons., *pi* + voy. : *lò pè rèṣo ne sõ på lò pi érau* « les plus riches ne sont pas les plus heureux » ; *de pi ẽ pè måléra u* « de plus en plus malheureux ».

meḻau « meilleur, -e » est concurrencé par *pè bõ*.

pi « pis, pire » : *rmèdo pi ke lò må, mére pi ke la fèḻi*.

Infériorité : *mẽ* (arch.), *mwẽ*, ou *ne... på tã*.

Pour exprimer l'égalité on place devant l'adjectif « aussi » qui a des formes diverses : *ūsè, asè, asi, asi* (avec *i* qui dis-

1. Cf. *portå a lò de bré* « porter au long (bout) du bras ».

2. On remarquera : *lò fe sému* « l'extrême sommet », *la fèna pwẽta du ẓor* « la première pointe du jour », etc.

Digitized by Google

paraît lorsque le mot est, normalement, proclitique ; et, plus souvent peut-être, *atā* « autant » :

as rèṣò ke me « aussi riche que moi »

atā ṣiar kze pwů̃ve « aussi cher que je pouvais ».

Le superlatif absolu se marque volontiers au moyen de *bē* dont la voyelle peut s'élider devant une autre voyelle : *b-ézà* « très facile », *bē su* « bien sûr ! »). On dit aussi *b-etò* : *bē* + *etò* « aussi »).

Pour lier le terme de comparaison on se sert, le plus souvent, de *ke*, *de* dans les mêmes cas qu'en francais.

Après *mé* « plus, davantage », la Ire génération qui dit ordinairement *devā ke de* (+ inf.) « avant de », dit aussi, p. ex., *mé ke de yō* « plus *que* d'un », *mé ke de-n-ā* « plus d'un an ».

Après *mémò* on emploie ordinairement *de* : *i sō dla méma pů̃ta du z ů̃trò* « ils sont de la même pâte *des* autres, c'est-à-dire *que* les autres ».

On emploie aussi *kmē* « comme » (et « comment »), *l-e la méma ṣuaza kmē me* = il est dans la même situation que moi.

Noter *à* dans *e n-à rē à sè pe...* « il n'y a rien à cela pour + inf. », où *a* a conservé son sens de « *auprès* (de cela) », et paraît l'avoir même dans la conscience du patoisant. La tournure est du français local.

§ 14. *Le superlatif par la comparaison.*

Pour exprimer une idée superlative, le patois se sert très souvent d'une comparaison.

La comparaison est, il va de soi, employée aussi bien pour préciser le sens d'un verbe que celui d'un adjectif. Pour « tomber comme une masse », on dit *ṣů kmē na groba* = choir comme une bûche (cf. le mot très usuel dans tout le Lyonnais *s-abozů* « s'écrouler »). D'une chose faite pour l'éternité, on dit *e durara atā ke lo selau* « cela durera autant que le soleil ».

Digitized by Google

Avec les adjectifs, les comparaisons sont plus ou moins expressives ou piquantes : ex. *fyapo kmẽ na mtãna* « mou comme une mitaine ». Lorsque l'imagination est à court, on dit souvent : ... *kmẽ tò* « ... comme tout ». Certaines sont très anciennes : *amå kmẽ de swaifi* « amer comme de la suie », déjà usité en ancien français; d'autres sont empruntées à l'argot moderne : *poli kmã vidurs* (également à Bournois). Elles sont fréquemment ironiques : *vgore kmẽ na pyémuala* « vigoureux comme une salamandre ».

Il faut surtout noter que le terme de comparaison peut n'être pas compris. Ex. : *gõfyo kmã ṣaramè* « gonflé comme un ? ». Un témoin, pressé de questions, finit par croire que *ṣaramè* doit être quelque chose comme la bête « faramine » connue un peu partout, comme épouvantail pour les enfants. Or, le mot est le continuateur normal de calamellu. Donc, l'expression, que j'ai relevée à Brion (Ain) dans les mêmes conditions qu'à Vaux, a signifié « gonflé comme une cornemuse ». Ainsi se trouve vérifiée, pour le patois encore plus que pour le français, l'observation de M. F. Brunot (*La pensée et la langue*, p. 720). « Il n'est même pas besoin, pour mettre en jeu l'imagination, que le rapport se fonde sur des visions réelles. Des entités arrivent à suffire. » Ce qui est essentiel, à notre sens, quand le langage s'affranchit des comparaisons banales, et immédiatement parlantes, c'est l'inattendu, le piquant de la comparaison. La comparaison avec un terme énigmatique, étant donné le goût que le peuple a toujours eu pour les énigmes, est toujours celle qui a le plus de saveur.

§ 15. *Adjectif attribut.*

Le patois a une prédilection marquée pour l'adjectif en fonction attributive :

i vå bwaitau « il marche boîteux » ;

ta pipa sẽ buna « ta pipe sent bonne » (IIe gén. : *bõ*);

lo selau a rkõdu bråvo « le soleil s'est couché beau » ;

Digitized by Google

e muse ròzo « cela mousse rouge (d'une cuve de raisins en fermentation) » ;

i dai bē avai égå påpra la tar̆a « il doit bien avoir arrangé propre la terre » ;

i l-ā ēviya sarvazò (Ire génér. ; le témoin a repris, après coup, le déterminatif, sous forme adverbiale *sarvazmē*) « ils l'ont envoyé (congédié) sauvage ».

Noter enfin les doubles formes adjectivales, du type français « grande ouverte », plus nombreuses dans le parler ancien surtout, de préférence avec *bråvo* : *b. byā, bråva byāṣi* « bien blanc, bien blanche » (cf. l'emploi de *bḗ, bale* + *et* à la Bresse, Vosges, d'après Hingre, *Bul. soc. philom. vosgienne*, XXIX, p. 15).

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LES NOMS DE NOMBRE

§ 16. *Numéraux.*

1 Accentué : *yõ*, f. *yèna*.

Proclitique : *õ* (*n* devant voy.), f. *n(a)*.

2 m. *dõ(z)*, f. *dɑ̃ẽ(z)*.

« deux ou trois » *dutrai(z)*, sans distinction de genre.

3 *trai(z)*.

4 *kàtrò*.

Devant les noms de mesure : *katr-ã*, *-aur*, *-òmo* « quatre *hommes* (de vigne). »

Dans les autres cas (« quatre enfants, amis, hommes, atouts », etc.), avec *z* de liaison.

Cette règle est fidèlement observée par la Ire et la IIe génération de patoisants.

5 *sẽ* ; avec *k* devant « ans, heures », avec *z* devant les autres mots à initiale vocalique. *de sẽ a sè* « de 5 à 7 »[1], *õ sẽ frã* : un écu de cinq francs.

6 *ɛia(z)* : *ɛyàsè* « 6 à 7 », *ɛyezaur -à* « 6 heures -ans ».

7 *sè* (*l* devant « heures, ans », *-z-* devant autres mots à init. vocal.).

8 *ɑ̃i* (même observ.).

9 *nila* accentué, proclitique : *nwasè*, *nwamèli* ; *nòv-* ou

1. D'une façon générale on n'emploie pas, dans ces tournures, la consonne de liaison.

Digitized by Google

nèv- devant « heures, ans », mais Vaux-Fevroux dit dans ce cas *nu-y-* ; *nuz-* devant les autres mots à initiale vocalique.

10 *di(z)*.

11, 12, 13, 14, 15, 16 : *õze, dòze, treze, katorze, kẽze, seze*.

17, 18, 19 *dissè, dizwi, diznua* .

20 *vẽ* (*t* devant « ans », *z* dans les autres cas).

21-29 *vẽte-yõ, dó, trai...* (donc toujours avec *e* « et »); fém. *-ina*.

30 *trẽta* (*-z-aksyõ* « trente actions »).

30-34 ; 38-9 *trẽtẽ-y-õ*, etc.

35-6-7 *trẽt-sẽ*, etc.

40, etc. *karãta*. Mêmes observations que pour 30 et nombres suivants.

50, etc. *sẽkãta* — —

60, etc. *swasãta*. — —

70, etc. *septẽta* (« soixante-dix » est sporadique dans la IIe génér.).

80, 90 *katrovẽ* ; (= *di* jeune), *nuònẽta*.

100 *sẽ* ; + *yõ... sã su* « cent sous » ; mais toujours *õ sẽ* « un cent ». *dó sẽ... sẽ sẽ* : 105, *sẽ sẽ* : 500.

1.000 *mèli*, invariable : *trai* =, *...nwa...*

mais volontiers *milfrã*

(cf. *mèlia* m., *mèlasa* f. « millier, grande quantité »).

§ 17. *Ordinaux.*

prònia, -iari ; *sekõ-ôda* ; *traiz-iamo -a*, etc. (*nuiamò*, Ire génér. ; *nœviamo*, IIe gén.), etc.

§ 18. *Dérivés.*

eyezaina, d(è)zaina « dizaine », surtout dans « lot de dix coupes d'affouage », etc., *dizwitama*, etc. Les mots sont à peu près tous usités, et signifient « environ tant ».

Digitized by Google

§ 19. *Distributif.*

Pour exprimer l'idée de distribution on se sert de l'expression *a ṣå*, en français local « à *cha* », suivie d'un nom de nombre cardinal, ou d'un nom commun généralement au singulier, p. ex. *a ṣå smāna* « à *cha* semaine », mais au pluriel dans *a ṣå buté* « en procédant par à-coups » ; *a ṣå pua* « à *cha* peu » est très usité au sens de « petit à petit ».

« au fur et à mesure », passé en patois, s'est altéré, chez I, en *de fyor a mézura*, littéralement « de fleur à mesure », comparable au provençal rhodanien *à flour e mesuro* (chez II : *o furamézura*).

Digitized by Google

CHAPITRE V

LE PRONOM

I. Pronom personnel.

§ 20. *Formes inaccentuées* :

1re Pers. { Sujet : *ʒe* : + cons. ; *ʒ* + voy. ; *nò-nòʒ*
sporadique : *dĕ* + cons., *d* + voy.
Régime : *me* + cons. ; *m* + voy. ; *nò-nòʒ*
(accus. dat.)

2e Pers. Sujet : *te* + cons. ; *t* + voy. ; *vò-vòʒ*
Régime : *te* + cons. ; *t* + voy. ; *vò-vòʒ*

3e Personne :

	Masculin (sg. et pl.)	Féminin (sg. et pl.)	Neutre
Sujet	*i* + cons.	*le* + cons.	*e* + cons.
	l + voy [1].	*l* + voy.	*e-y* + voy.
Régime (accus.)	*lò* + cons.	*lă* + cons.	*o* + cons.
	l (plur. *lŏʒ*)	*l* (plur. *lĕʒ*)	*o-y* + voy.
Régime (datif)	*li* (sg.), *ɻau* (pl.) + cons., pour les deux genres.		
	ɻ (sg.), *ɻauʒ* (pl.) + voy., pour les deux genres.		

Remarque. — Au sujet, féminin, le hameau de Vaux-Fevroux emploie la forme masculine : *i s-et ẽfwi, ma vaṣi*

1. Parfois, dans la Ire génér., *i* + *n* + voy. *knẽte ki-n-apɛ̀lõ sẽ ?* « Comment qu'ils appellent cela » ; aussi avec les autres pronoms.

Digitized by Google

« ma vache s'est enfuie ». (On notera, dans cette construction, comment, à l'occasion, le parler donne à l'action la prééminence sur l'auteur de l'action).

Formes du sujet postposé :

Elles existent à la première et à la 2e personne du singulier, à la 3e du singulier féminin et pluriel :

k-ẽ sẹ́-ʒu ? « qu'en sais-*je* ? »

— *sạ̊-tu ?* « qu'en sait-*il* ? »

. . . . *t-ėḻi ?* « qu'en sait-*elle* ? »[1]

l-arūvō « elles arrivent » ; *aruvō-t-ėḻe* « arrivent-elles ? »

§ 21. *Formes accentuées.*

1re et 2e personne :

(sujet et régime) sg. *mẹ, tẹ* ; pl. *nọ̀, vọ̀*.

3e personne :		M.	F.
(sujet et régime)	Sing.	*lẅi*	*ḻai.*
	Plur.	*ḻero*	*lere.*

§ 22. *Réfléchi (3e pers.).*

Inaccentué : *se* + cons., *s* + voy.

Accentué : *sẹ : ṣåkō par se* « chacun pour soi ».

On dit, indifféremment : *i labuare par se* ou *par lẅi* « il laboure pour lui », mais au pluriel, toujours, avec le personnel : *par ḻero*.

Dans « nous allons nous en aller », et formes semblables, on dit *no và s-ẽn alå* ou *noʒẽnalå*.

§ 23. *Pronoms multiples ou en liaison.*

« donne-le-moi » *baḻme-ʒ-ó*, plus rare *baḻ m-ó*.

« donne-le-lui » *baḻ li* (*ó* non exprimé).

« dis-le-lui » *di ḻ-ó*.

« je ne le lui ai pas donné » *li é på baḻi*.

1. A Bettant, aussi, au neutre : *vå-t-ó ?* — *e vå* « Ça va-t-il ? — ça va ». Même état à Cerdon.

Digitized by Google

II. Possessif.

A. — *Possesseur au singulier.*

§ 24. *Adjectif.*

		Singulier (m.-f.)	Pluriel (m.-f.)
1re Pers.	Précons.	*mò-mà*	*mò-me*
	Prévoc.	*mòn-mọ̀n* [1]	*mòz-mĕz*
2e Pers.	Précons.	*tò-tà*	*tò-te*
	Prévoc.	*sòn-tòn*	*tòz-tez*
3e Pers.	Précons.	*sò-sà*	*sò-sĕ*
	Prévoc.	*sòn-sòn*	*sòz-sez*

Pronom :

1re Pers. Masc. (sg. et pl.) *lò mẽnò* (archaïque : *lò mẽ*)
Fém. sing. *là mẽna*, pl. *le mẽne.*

La forme pronominale est très employée comme prédicat d'appartenance : *sta vẽni e mẽna* « cette vigne est mienne ».

Cf. aussi *sẽ mẽnò* « ce qui m'appartient ».

2e et 3e Pers. Comme ci-dessus, en remplaçant *m* par *t* (2e pers.) et *s* (3e pers.).

B. — *Possesseur au pluriel.*

§ 25. *Adjectif.*

1re et 2e Pers.

Précons. : *nuatrò -à*, *vuatrò -à* (avec *-e* au fém. pl.)

Prévocal. : au singulier, les finales sont élidées ; au plur. la finale est *-oz*, *-ez*.

Au masc. sing., chez la Ire génération surtout, il n'y a pas toujours élision, mais insertion de *n* : *nuatro-n-ẅialo* « notre huile », *v = n-ã* « votre année ».

1. Dans le village voisin de Cleyzieu *m-*, *t-*, *s-*, *aɛ̀ta* « mon, ton, son assiette », etc.

Digitized by Google

3e Pers. Sg. *l̥àu* (m. et f.), précons. et prévoc.
Pl. *l̥àu* (m. et f.), préconsonantique.
— *l̥àuz-* (m. et f.), prévocalique.

Pronom.

1re et 2e Pers. *lò nu̯atrò, la nu̯atrà*, etc.

Les formes se distinguent des formes d'adjectif par une intensité plus marquée.

Au reste, dans les formes adjectivales ci-dessus, la diphtongue décroissante tend à devenir croissante.

Ex. : *vwåtro frẹ̄r (et-i-vn̥u)? — pwe lò vṷ̄atrò?* « Votre frère est-il venu ? — et le vôtre ? ».

§ 26. *Emploi du possessif.*

Dans les expressions du type « avoir le ventre plein » la Ire génération dit *avai so pyẽ vẽtre.*

III. Démonstratif.

§ 27. *Adjectif.*

Le patois n'a qu'une forme d'adjectif démonstratif : pour préciser les rapports de distance, il joint au substantif les adverbes convenables, *iki* « ici », *ilé* « là », etc.

	Singulier	*Pluriel*
Masculin	*su* [1] (+ cons. ; + voy.)	*stò* + cons. *stòz-* + voy.
Féminin	*stạ̀* + cons. ; *st-* + voy.	*ste* + cons. *stez* + voy.

Il faut considérer comme de simples survivances de formes aujourd'hui disparues les formes suivantes :

**stui* est reconnaissable, dans son sens propre et son état, dans :

stuyã « cette année » (pas d'autre expression);

ssimatẹ̄, ssisai « ce matin, ce soir (d'aujourd'hui) ». Mais

1. Dans la Ire génér., assez souvent *su*.

Digitized by Google

on dira *su matẽ iki, miero levå de bun aura* « ce matin-là je m'étais levé de bonne heure ».

st-aprémyaʒor ou *stātua* (sans doute pour **sti-tātua*) « cet après-midi » ;

sti tẽ « ce temps (qu'il fait) » ;

de sti fyā « de ce côté-ci » ; plus général *sa fyā* ;

st-èbrò « cet arbre » (sporadiquement, dans la Ire et la IIe génération) ; *st-izó* « cet oiseau » ; *st-óbårʒò* « cette auberge »).

Mais la forme normale est *su*. Quand le même sujet emploie les deux formes, il attache souvent à *st-* une nuance dépréciative.

§ 28. *Emploi du démonstratif.*

Un emploi remarquable de démonstratif est celui qu'en fait I dans une expression comme *su pare* (*mœbyo*) « un (meuble) tout à fait comme celui-ci ».

§ 29. *Pronom.*

Singulier	*Pluriel*
Masculin : *su*	*sètò* (*ʒ*)
Féminin : *sèta, sta* [1]	*sète* (*ʒ*)

Pour préciser les rapports de distance on ajoute, souvent, les adverbes : *iki* « ici », *lénẽ* « là-bas », etc.

Mais on peut aussi, et c'est le procédé le plus fréquent, quand il s'agit d'exprimer l'idée de « celui-ci, celui-là » en opposition, varier le *ton* : il y a, par exemple, un rapport de quarte entre les deux *su* de la phrase suivante :

(Quelqu'un vient de remplir un tonneau, il dit :) *ʒ-é rẽpyi sú, pwe yore m-ẽ vwé rẽpyi sú* « j'ai rempli celui-ci, puis maintenant je m'en vais remplir celui-là ».

On peut également, pour les formes de féminin, apporter des variantes au deuxième terme, en ce qui con-

1. Cf. *sta-de-X* « la femme de X », *su de X* « le fils de X ».

Digitized by Google

cerne *ẹ*, mais surtout la prononciation des consonnes. C'est ainsi que « celle-là », dans la phrase précédente, où le féminin remplacerait le mot *galårda* f. « foudre », serait prononcé *ssẹttå*.

Cet état représente l'état le plus général du parler, surtout dans la IIIe génération des patoisants. Les deux générations précédentes connaissent trois autres formes.

sti « celui-ci » est employé assez fréquemment dans la première génération ; pluriel : *sètò*. Il prend une nuance méprisante, dans les phrases comme celle-ci : « il n'en fera jamais d'autres, celui-là : *i*....., *sti* ».

sèla au sens de « celle-ci, celle-là » est encore très employé par la Ire génération : p. ex. Louis G. et son fils Joseph. Mais la femme de ce dernier n'emploie plus que *sèta*. Au pluriel, je n'ai jamais entendu la forme de féminin ; assez fréquemment, dans la Ire génér., *slò*(*z*), *sèlò*(*z*) masc. plur., qui ont été perdus par la deuxième.

On a l'occasion d'entendre des formes *ẹ̄lò*, *ẹ̄là*, *ẹ̄le* « celui-ci, ceux-ci ; celle-ci, celles-ci », ou « celui-là, etc. », avec une insistance particulière. Normales à Bettant, et toute la région au delà (dont Jujurieux et Cerdon), elles doivent être considérées comme des archaïsmes individuels ou des imitations conscientes du parler voisin.

Neutre : *sẽ* « ceci, cela », accentué.

s « ce », régime, dans les incidentes du type « ce m'a dit » (F. Brunot, *Hist. de la l. franç.*, III, 498-9), encore employées, par quelques femmes surtout, en particulier F. Quinson, dans la Ire génération [1].

Pour exprimer l'idée de « celui (de.. que... etc.») , on emploie, devant la préposition *de*, l'article (cf. *supra*, p. 12) ; devant cette préposition ou d'autres, *a* en particulier expri-

1. Il est très curieux de constater que cette tournure donne, comme dans la 2e moitié du XVIIe siècle, l'impression du « burlesque ».

Digitized by Google

mant un rapport d'appartenance, ou devant une relative les pronoms ci-dessus.

Ex. *sẽ* (ou *s*) *ke-t-å fé, nò mèʒèrõ* « ce que tu as fait, nous [le] mangerons » (Ire génér.).

« en » pronom se présente sous trois formes.

ẽ : *prẽ-ʒ-ẽ* « prends-en », *s-ẽ fåre* « s'en faire ».

nẽ : à l'initiale, *nẽ y-é prau* « j'en ai assez », en position intérieure, surtout pour éviter un hiatus (ce qui n'est pas une nécessité) *e fó nẽ metre, i no nẽ parlåve* « il nous en parlait ».

n : *e-n-a* « il y en a », *i -n-amasåvã* « ils en récoltaient », *n-sé-rẽ* « je n'en sais rien ». (C'est la forme rapide de *nẽ*.)

« y (à cela) » : *i* + cons., *y* + voyelle.

Cette deuxième forme ne doit pas être confondue avec *y* consonne de liaison. Dans *e-y-a* : « il (neutre) a » *y* n'est pas l'adverbe.

Cf. *nòʒ-ó-y-arõ* « nous l'aurons ».

yaute ke ma vèsta, i-y-e « où est-elle, ma veste ? »

IV. Relatif.

§ 30. Forme unique : *ke* « qui, que » (*e* élidé devant voyelle), inaccentué.

La forme est à peine accentuée dans les expressions de forme proverbiale où *ke* est « celui qui » :

ke-ne-vi-ne-vó « celui qui ne mange pas n'est bon à rien ».

ke rend également « dont » :

la trẽ ke ʒòʒe se sãr « la fourche dont Joseph se sert » (*se sarvi* s'emploie avec *de*) ;

lò mtia ke ʒ-é la spesyaltå « le métier dont j'ai la spécialité ».

Digitized by Google

aussi avec le possessif :

« (l'homme) dont j'ai acheté le cheval ».. *ke z·é aṣetå so ṣvó.*

Pour exprimer le rapport « à qui » on introduit dans la subordonnée le pronom personnel au datif :

« (l'homme) à qui j'ai acheté ce cheval » *ke li é aṣetå su ṣvó.*

Adverbe relatif.

«... où il est » *iki* ou *yaᵤ ke l-e.*

« l'année, où » *la sézõ ke...*

V. Interrogatif et exclamatif.

§ 31. « Qui ? » « Avec qui ? » *kwi ? Avwé kwi ?...*

« Quoi ? » « Pourquoi ? » *ke ? parke ?*

Employés avec la particule interrogative *te* :

kwi te ke l-a dí ? « qui est-ce qui l'a dit ? »

parke te ke vò vò maryå på ? « Pourquoi est-ce que vous ne vous vous mariez pas ».

« Lequel, lesquels ? » *lò kålò ?*

« Laquelle, lesquelles ? » *là kålà, le kåle ?*

« Quel—le » *ké* + cons., masc. et fém., sing. et plur.

kez + voy., masc. et fém. pluriel.

La forme francisée *kel* s'emploie exclusivement dans *kel-azò, kel-aᵤra* « quel âge, quelle heure ? ».

On emploie enfin la forme pronominale : *lò kålò, la kå-la,* ou *lòké, låké, leké,* qu'on fait suivre du substantif et de la particule interrogative.

Au sens exclamatif plutôt qu'interrogatif, mais toujours avec une intention comique, on emploie, parfois, de plus en plus rarement : *kětò, kětà,* avec la nuance « quelle espèce de ». *kěta vya* ! « quelle vie ! » donne l'idée d'un désespoir comique. Cette forme est très usuelle à Cerdon (cf. Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, III, § 517) et dans le Haut-Bugey.

Digitized by Google

VI. Indéfini.

§ 32. *õ* « on » est très employé au sens de « nous ».

Il est très souvent remplacé au sens indéfini par la 3e pers. du plur. : *i ḍyõ* (*ke*) « on dit (que) ». Cf. aussi l'emploi du réfléchi, p. 66 [1].

ŋõ « personne ».

kårk-õ [2] *-ènà* « quelqu'un, *-e* », plur. *kårke-ʒõ -ʒène.*

Le féminin *ôkènå*, emprunté, p. ex. *d-ókèna sôrta*, est peu employé ; la forme masculine l'est encore moins.

ʒẽ (*dë*) « point (de) » est tout à fait usuel *n-ẽn-é ʒẽ*, *pè ʒẽ* « je n'en ai point, plus ».

« quelque chose » *kårke rẽ* ou = *ṣũaza.*

tò, *tòtà* « tout, -e » ; plur. *tẅi* m., *tòte* f.

« rien » *rẽ* (*de bõ* « de bon » ; *åtrò* (plus vieux), *d-åtrò* « d'autre »).

« Certains » : cf. *de mõde k-e-y-a*, *de ʒor k-e-y-a*, littéralement « du monde, des gens qu'il y a ; des jours qu'il y a ».

1. Noter aussi, chez I : *e-y-a fé bõ vyaʒo* ? « A-t-on fait (avez-vous fait) bon voyage ? ».

2. Parfois (Ire gén.) « un quidam » *õ kårkõ.*

Digitized by Google

CHAPITRE VI

L'ADVERBE

§ 33. *Adjectif et adverbe.*

Sont usités en fonction adverbiale, devant un autre adjectif ou un autre adverbe, les adjectifs suivants :

drai, vrai, grũa, frã (« fort » est absolument inconnu dans cet emploi), qui sont invariables : cf. *brâvo* p. 41.

Avec un verbe on emploie aussi très volontiers la forme adjectivale : p. ex. on ne dira jamais « creuser *profondément* » mais « creuser *profond* ».

Pour « loin » on a la forme *lõ*.

La richesse et la variété de ces emplois donne l'impression (confirmée par d'autres parlers) que l'adverbe en *-mẽ* s'est développé chez nous plus tardivement qu'ailleurs. Ces adverbes se présentent, dans tous les cas, avec la finale *-amẽ* pour le Ier type, *-mẽ* pour le IIe type d'adjectifs (p. 22–3).

On peut remarquer pour le sens *mémamẽ*, fréquemment employé avec *ke*, « et en particulier, et même [1] ». On est donc fondé à se demander si ce mot ne continue pas maximamente, ce qui convient parfaitement au point de vue phonétique. De toute façon, il peut y avoir, dans ce mot, comme dans le français « mêmement », superposition de deux homonymes.

1. « Pas même » *på lamẽ*, abréviation de *slamẽ* « seulement », employé sous cette forme dans son sens littéral.

Digitized by Google

Au sens propre on a *brâvamẽ* « joliment », mais pour indiquer une valeur superlative *brâmẽ*[1].

§ 34. *Adverbe et verbe.*

Un exemple précieux de gérondif en fonction adverbiale est le mot très usité (en franç. local également) *atẽnã* « sans discontinuer (espace et temps), sans désemparer ; à volonté ; en quantité », renforcé souvent, de façon plaisante, par *la bĩzi*.

§ 35. *Adverbes composés et locutions adverbiales.*

L'adverbe est renforcé par *to* : *to pyẽ de* « tout plein de », *totadé* « constamment »..; *bẽ* : *bẽ su* « bien sûr », *badé* (= *bẽ* + *adé*) au sens de « depuis longtemps », et dans la forme, à peu près disparue, correspondant à l'a. fr. *espoir* : *bepai* (*l-e bepai maladò* « il est sans doute malade »).

yore « maintenant » est complété par *-èdrai* « à partir de maintenant », comme **lai* l'a été par *amu, ava* pour donner *lâmu, lâva, lénẽ* « là-bas, plus avant » (*alâ enẽ* « aller loin »), complété même par *de lé* « tout à fait là-bas, bien loin ». (Mais *ẓa* « déjà » est le plus souvent resté tel quel).

On a un groupe adj. + subst. dans *grâ tẽ*[2] « longtemps », *lòẓâtròkau* « autrefois » ; *ỹõsẽ* « nulle part » qui n'est d'ailleurs par analysé en ses éléments composants (ne(c)unusensu).

adõ « alors » n'est plus usité, dans le parler des vieilles gens, que dans un sens emphatique : *y-e-t-adõ ke* « c'est alors que... ».

A l'origine il y a un membre de phrase dans *a dè kau*

1. Dans le parler de I : *lẽ fwiyâve brâvo* « elle courait joliment ».

2. Pour « beaucoup (de) », le patois ne connait que *grua* (*de*) pour les choses qui se comptent ; *grâ*(*de*), pour celles qui se mesurent en étendue.

Digitized by Google

(*kę*) « parfois », aussi bien que dans l'emprunt *ptêtre* (*kę̃*) (*kę̃*) « peut-être (bien) (que) ».

Des prépositions « peuvent » se surajouter à des adverbes: *dę̃si* = de + ainsi, avec déplacement d'accent à l'initiale (dû à l'emphase); *ẽsẽ* « ensemble » est *de per ẽsẽ*, équivalent à « eux tous ensemble », pour parler, p. ex., de personnes qui se sont associées pour faire un travail.

Parmi les locutions adverbiales, les unes sont tirées de verbes (cf. les types « à renonce », p. 15), les autres de substantifs. Au nombre des premières, citons (*ṣai*) *a setõ* « (tomber) sur son séant » — cf. le verbe *setå* « asseoir » —, *a boṣõ* « la face en avant » — cf. le parasynthétique *aboṣia* « renverser la face en avant », ou « tomber la face en avant » —; des autres : *kovå a larõ* « couver en cachette »; avec un substantif déterminé « (jeter) pêle-mêle » *a-la-brut-abatwa* [1] (comme des arbres qui ont été abattus sans art). Enfin *senå a pati-avar* « semer, après enlèvement de la récolte et un seul labour, p. ex. le trèfle, aussitôt après la moisson de blé », a signifié littéralement « à (sur) sein [*patia*] vert » [2]. (Pour les expressions tirées d'adjectif neutre substantivé « à plein de », cf. p. 24).

§ 36. *Adverbes de quantité.*

Le chapitre le plus riche en formations anciennes et modernes est celui des adverbes de quantité.

« assez » est *praw(de)*; *asé*, au sens de « pas mal », et non « en suffisance », commence à s'introduire.

gẽrõ s'accommode des multiples sens suivants :

1° « peu, guère » : *gẽro s-ẽ mãkåve* « peu s'en fallait »;

2° — suivi ou non de la particule interrogative *te* — : « combien », dans l'interrogation directe ou indirecte;

1. Expression synonyme dont j'ignore l'origine : ***a la braw*** : Ex. : *l-o a mai tot-a-labraw* « il l'a tout jeté cul par dessus tête ».

2. D'ordinaire l'herbe retournée fermente et se tasse dans la terre. (L'expression n'est plus comprise).

Digitized by Google

3° *på gẹ̀ro* « pas beaucoup », *e n-ẽ rẽste på prẹ̀ gẹ́ro* ou *prẹ̀ byẽ* « il n'en reste plus beaucoup ».

« (un) peu » est (*õ*) *pœ̃a*, fréquemment avec adjectif *õ pẹ̀yi pœ̃a*, de là *õ pẹ̀yònẹ*, tout à fait usuel en Bresse *õ pẹ̀yunẹ*, disparu maintenant avec le seul patoisant de I qui l'employât. Les expressions locales en faveur pour « un tout petit peu » sont : *na pẹ̀ita brīzi, ô pẹ̀ẹ̀i mèlõ* ; et surtout *õ sékẹ́*, littéralement « un sais quoi ». « Tant soit peu » : *tã sayẹ̀pœ̃a*.

Un tableau vraiment curieux est celui qu'offre « plus » [1], avec ses formes multiples, sa coexistence et son *modus vivendi* avec *mẹ́*.

Abstraction faite de *totupyu* « tout au plus », *pyu*, accentué, s'est spécialisé au sens négatif :

nõ pyu « non plus », *e n-a pyu* « il n'y en a plus » (à Bettant ; en Bresse : *på mẹ́*).

nẽ vwẽ pyu « je n'en veux plus » ; ctr : *nẽ vwẽ mẹ́* « j'en veux davantage ».

kãt-e-ŋa-pyu, e ŋ-a mẹ́ « quand il n'y en a plus, il y en a encore ».

Proclitique, toujours au sens négatif, la forme est *prẹ̀* :

prẹ̀ke mẹ : (nég.) « plus que moi ».

prẹ̀ ŋõ — « plus personne ».

prẹ̀ yõ — « plus un seul ».

Devant « rien » : *pœ̃rẽ* (emphatique), *p(ẹ̀)rẽ*.

Il y a aussi invasion des expressions françaises :

d-ɔtã plu ke ; *pluzumwẽ* ; *ẽ plus*.

On retrouvera *mẹ́* avec son sens positif :

vka mẹ́ la pyẽvi « Voilà encore la pluie ! »

te k-e y a mẹ́ ? « Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

ɔ̃kó mẹ́ « encore une fois » ;

enfin dans l'expression « plus... plus... » :

tã mẹ́... tã mẹ́.

Cette spécialisation des deux mots, comparable à la spé-

1. Cf. « plus » du comparatif et superlatif p. 24.

Digitized by Google

cialisation phonétique « plus », positif — « plu(s) », négatif, comme le prouve le témoignage de Bettant et de la Bresse invoqué plus haut, ne doit pas être très ancienne. J'ai noté d'ailleurs, pour Vaux même, chez un patoisant de la plus ancienne génération : *i ne få pę̀ rẽ mé* « il ne fait plus rien ».

§ 37. *Affirmation, négation, probabilité.*

« oui » *wai* ; « non » *nå*.

Après question négative : *si* et *nå*, renforcés souvent par *ke*. Cf. *bẽ su ke si*, *bẽ su ke nå*.

Renforcements : *damaya(i)* « dame oui », sorti d'usage ; *mafai wai* « ma foi, oui », souvent abrégé de *wai*, et même prononcé *măfă*. Les vieillards disent aussi *mafyô*.

La négation *ne*[1] est renforcée par *på*, lequel peut être exprimé même dans le cas de *ne... plus* : p. ex. *e ŋ a* (*på*) *prè grā* « il n'y en a plus beaucoup » ; et de *ne...que*.

ne se supprime volontiers dans les questions : *vå-t-e på ?* « cela ne va-t-il pas ? », *åve-te på ô tyau* « n'y avait-il pas un clou ? »

rẽ associé à *ne* est plus fort que *ne.. på* : *i ne sęfre rẽ, s-i ne brâle rẽ* « il ne souffre pas du tout, s'il ne fait aucun mouvement » ; *ne voz etonå rẽ* « ne soyez pas du tout étonné ».

Enfin on entend très souvent *ne... på rẽ* dans des phrases comme *n-i é på rẽ pẽsâ*, qui signifie un peu « Comment se fait-il que je n'y aie pas pensé ? », *i n-e på rẽ fiar* « il est aussi peu fier que possible ».

La négation implicite, assez souvent exprimée, dans une comparaison, est *nõ på* : « plus que moi » peut se dire *mé ke nõ på me*.

1. La forme simple est employée, au moins dans une expression, par I: *e ne vake* (*de pasâ de mòdo*) « il passe sans cesse des gens ».

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LA PRÉPOSITION

Les emplois variés et souvent très archaïques des prépositions sont un des traits caractéristiques du parler en général, et ils caractérisent également le langage des vieilles gens par rapport à celui des jeunes générations. Il faudrait un long chapitre pour mettre en lumière le détail des faits. Bornons-nous à quelques indications.

§ 38. Un *rapport de lieu* est exprimé de façons multiples.

C'est surtout *a* qui répond à ce besoin : *tar̃a a selau* « terre au soleil, en jachère », *vẽ a ṣåno* « vin sur chêne, c.-à-d. en tonneaux », *ṣãbr-a pyã pia* « chambre au rez-de-chaussée », *élevå a le vaṣe* « élevé au contact des vaches », (*avwé* dirait plutôt « mêlé aux vaches »); *nò nẽn ã pe trai ʒor a sta vyãda* « nous en avons pour trois jours avec cette viande » ; enfin, avec le dégagement insensible de l'idée de but : *e y-a pḍya u vyu* « il y a pitié aux vieux, c'est pitié que d'être vieux » [1].

vå(r), souvent accentué, signifie « vers ; chez ; à côté de » sans distinction de repos ou de mouvement, ce qui est aussi du fr. loc. Il est très employé avec *pe* : *ʒe vèŋo de pe vå lo prå* « je viens du côté du pré ».

Lorsqu'il s'agit de noms de localité, *a* peut être, parfois, remplacé par *ẽ* : on dit toujours *ẽ vó*, *ẽ betã*, où il faut voir

1. Cf. pour ces emplois de *a* et ceux qui ont été donnés plus haut (p. 284) l'article, de M. L. Gauchat, du *Glossaire des patois de la Suisse Romande*, 1924, pp. 26-9.

Digitized by Google

sans doute une survivance de *ẽ* au sens de « sur » : bien que, avec les n. de lieux-dits, en particulier, on emploie beaucoup *su* : p. ex. *su romenå* « sur Romenay », et aussi *su me* « sur mon bien, ma propriété ». On peut remarquer aussi que la préposition *a* [1] peut parfaitement s'élider, donc disparaître : *alå ābéru* « aller à Ambérieu » (c'est ce qui s'est produit dans « mettre à nom » : *kmẽ te k-i li õ metå ŋõ* « quel nom lui a-t-on donné ?).

ẽ : cf. *ẽ kåva, ẽ ṣābra* « à la cave, à la chambre ».

de, per peuvent aussi exprimer des rapports semblables : « à côté » se dit *de fyã, pe fyã, ẽ fyã*.

Pour marquer la proximité, on a trois expressions qui ne diffèrent, ou plutôt n'ont différé, à l'origine, que par des nuances : *ẽ fyã de, du lõ de* [2] [cf. à Bournois *a lõ* (Roussey, *Contes*, p. 15, l. 1 du bas ; pas au *Glossaire*) ; à La Bresse (Vosges) *au longe*, « à côté » (J. Hingre, *Bul. soc. philom. vosg.*, XXXIII, p. 203) et le frioulan *donge*)] ; *arå*, avec ou sans *de* (à l'origine *à ras*).

§ 39. Pour exprimer le point de départ dans le temps on a deux prépositions qui peuvent s'employer isolément ou se renforcer [3].

dai « dès, depuis » appartient plutôt à la Ire génération. Avec des adverbes elle donne *dai sẽki* « depuis ce temps », *dai-z-ore* « dorénavant », *daikā* ? « depuis quand ? ». Avec *ke : dai ke* « depuis que ». Dans le parler des générations suivantes *dai* tend de plus en plus à être remplacé par une forme plus longue, favorisée aussi par le français : *daipwé*,

1. Il y a l'article avec « le Saut (Brénaz), Pont (d'Ain, de Chéruy) » *u só, u põ d-ẽ...*

2. Noter que cet emploi coexiste avec *lõ* « loin » : à La Bresse et à Bournois. Il n'y a pas de confusion homonymique.

3. Cette histoire du renouvellement d'une préposition peut être rapprochée de celle du « renouvellement des conjonctions » exposée par M. A. Meillet dans *Linguistique historique et linguistique générale*, 1921, p. 159 et ss.

Digitized by Google

qui est préposition, adverbe, et aussi conjonction de subordination (lié à *ke*). Comme adverbe démonstratif *daidepwe* signifie « depuis ce temps-là ».

pwé apparaît, lui aussi, davantage encore, en fonctions multiples, et est également en régression. La Ire génération l'emploie avec un futur dans son sens ancien : *no farõ sẽ pwé*[1] « nous ferons cela ensuite » ; dans une principale précédée de subordonnée temporelle introduite par *kã: kã..., i noz a pwédå* « quand..., il nous a alors aidés » ; avec une valeur prépositionnelle : *e-y-é pwé la gaŕa k-e-y-a tã de sẽdyå* « c'est depuis la guerre qu'il y a tant de sangliers ». Les trois générations se rencontrent dans l'emploi, mi-adverbial, mi-conjonctionnel de *pwe* « et, puis » en tête d'une phrase. Allongé de *-te*, il donne l'adverbe *pwéte* « tout à l'heure ; il y a un instant ou dans un instant ; ensuite, dans la suite », et, accru encore, *pwétapré* « et ensuite ».

§ 40. L'emploi de *de* est extrêmement riche.

L'origine est très sensible dans :

drå påpro de bwiya (I) « draps propres, venant d'être lessivés »[2] ;

d-e sk-e få mové tẽ « par suite du mauvais temps » ;

e-y-e d-avarèsi k-i få sẽ « c'est d'avarice qu'il fait cela ».

mzia de levå « manger étant levé ».

s k-e-ye (*ke*) *de la sai* « (j'ai vu) ce qu'il en est (que) de la soif ».

Idée de prélèvement : *e y-a på de le mõtre, n-ẽ n-e på vyu de le mõtre* « il n'y en a pas de quoi faire voir, je n'en ai pas vu à faire voir, pas vu trace ».

Noter les états qui se sont trouvés aux différentes

1. En mauriennais, en piémontais « puis » avec un présent suffit à l'expression du futur : cf. Jaberg et J. Jud, *Atlas... de l'Italie et de la Suisse méridionale*, carte 11 ; et *Revue de Géographie Alpine*, XVII, 649.

2. Même expression à Saint-Étienne, au XVIIe siècle (Veÿ, *op. cit.* p. 341).

Digitized by Google

époques de l'histoire du français, ou des autres langues romanes : *e-y-e de tår* « il est tard » (idée de prélèvement) *nē-y-é de bezõ* « j'en ai besoin ».

Avec des verbes :

senå na taŕa de byå « semer une terre *de* blé »

se kraire, *se pēså de* « croire, penser, inf. », *tardå de* « tarder à », *atēdre de.. ke* « attendre pour faire une chose que... avec *de* plus ou moins indifférent, en opposition avec *a* dans *i vai a se kõdẅire* « il voit assez pour se conduire »[1], *s-avoye a* « faire le vœu de ».

Même avec un adjectif, *de* est employé comme lien d'apposition : *õ rafu de pitoyåbyo* « un vacarme *de* pitoyable » (I).

§ 41. « par » et « pour ».

Le patois ne distingue pas entre « par » et « pour », mais son unique préposition se présente sous trois formes phonétiques différentes : *per* devant voy. : *per arvå*, qui peut être d'ailleurs *parvå* « pour arriver » ; *par* devant consonne : *par mẽ*, *-te*, etc. « pour moi », *parki* « par ici », « environ », mais on dit aussi *pe* (issu de *per* dans des cas où *r* avait disparu, par dissimilation surtout) : *pe le rote*, *pe taŕa*, *pe pèdre* « pour perdre, par perdre ».

Cette confusion des deux prépositions a laissé des traces assez visibles dans le français des personnes relativement peu instruites.

§ 42. Outre les prépositions ci-dessus indiquées, nous avons :

dè « dans », *så* « sous », *vår* « vers », *ṣya* « chez », *kõtra* « contre », *av(w)é* « avec », *sẽ* « sans » ; *apré*, *avã*, *devã*,

1. Flaubert écrit encore dans *Madame Bovary* (p. 27 dans l'éd. de la *Bibliothèque Charpentier*, 1909, description de la noce normande) : « quelques-uns... n'ayant pas vu clair *à* se faire la barbe ».

Digitized by Google

dar̃ia, *ẽtre*, qui peut être renforcé par *-mia* (entre *-mi*) et est alors, comme les quatre précédentes, prèposition-adverbe.

órmi « hormis », *rapór à* « à cause de », *a rgå de* « au regard de, par comparaison avec », *nõ på de* « au lieu de », surtout devant infinitif et, la plus usuelle dans cette série, *a kóza*, employée sous forme interrogative (synonyme : *parke*), avec *de* comme préposition, et *ke* introduisant une subordonnée.

Mais il faut, comme nous l'avons fait pour les adverbes (cf. p. 42), insister sur la facilité avec laquelle se combinent les prépositions : « tout à coup » *to de per ò kau*.

§ 43. *Prépositions-adverbes, préverbes, préfixes.*

On peut considérer comme de véritables préverbes (sur la notion de préverbe : cf. A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues européennes* [5], p. 159), les prépositions-adverbes employées en relation très étroite avec un verbe dont le complément est un pronom. Ex. *li fwire devã, ḷau kèrå apré, y alå kõtra* « courir au devant de lui », « crier après eux ». « s'opposer à une chose ». Ces tournures sont plus développées que dans le français populaire qui ne connaît guère que « lui courir... après » (cf. Henri Bauche, *Le langage populaire* [1], 1920, p. 149) « leur monter... dessus » ; elles le sont moins qu'en provençal moderne (cf. Jules Ronjat, *Essai de syntaxe des parlers prov. mod.*, Mâcon, 1913, § 91 et § 93).

Dans le parler de I il existe un adverbe *ré* « de nouveau » tiré des verbes par décomposition. Ainsi *e vå nevai-ré* « il va de nouveau neiger », *i sara bẽ dabå ré ẽ vo* « il sera sûrement bientôt de nouveau à Vaux », *z-é fé ré õ truk* « j'ai fait un nouveau truc ». Ces façons de parler sont générales à Bettant, où existe aussi le verbe *fåre ré* « répéter une action quelconque »

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

LA CONJONCTION

§ 44. *Coordonnantes.*

e « et » ; ou *pwe*, beaucoup plus employé, comme simple liaison.

Il n'est pas toujours exprimé dans les locutions du type « derrière-devant », « en haut-en bas ».

ni, *mé*, *u* (renforcée parfois par *bẽ*), *dô* (Ire gén.) *-dôk* (générations suivantes).

« car » n'est pas employé. La locution *e ŋ a ni de si ni de kå*, commune à l'a. fr. et à l'a. prov. (*Mystère de Saint Pons*, 1967), au sens de « il n'y a pas à ergoter », ne prouve pas qu'il l'ait été : la formule peut simplement avoir été empruntée.

partã « pourtant » (Bettant *prètã*) est adversatif, comme *spẽdã*, mais ils ne se placent guère en première place.

Subordonnantes.

La plupart sont empruntées au français : *tãdiske*, ou, plus fort, *du tẽ ke* ; *paske*, *a kôza ke*, *pe lo moyẽ ke* « pour cette raison que » ; *d-abå ke* a, conformément au simple, le sens de « aussitôt que », mais aussi celui de « dès l'instant où, puisque » ; *kmẽ ke* « de quelque façon que », *kòm kwa* « comme quoi » (très usité).

mãke « pourvu que » (surtout chez I) est de plus en plus remplacé par l'expr. française.

« pourquoi », dans l'interrogation indirecte, p. ex. « tu

Digitized by Google

ne sais pas pourquoi je suis venu », est, le plus souvent, « parce que » *pske*.

ke remplace un autre subordonnant déjà exprimé dans les mêmes conditions qu'en français.

§ 45. *Parataxe.*

Le patois évite souvent la subordination : *lò ṣvó li marṣèrã su lo vẽtre, i ne se derẽzèrã på* « les chevaux lui marcheraient sur le ventre, ils ne se dérangeraient pas ».

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LE VERBE[1]

A. GÉNÉRALITÉS[2]

§ 46. I. Les types d'infinitif.

I. A. *ṣàlå* « chanter »,
B. *ṣasia* « chasser »,
C. *seye* « faucher », *ẓòye* « jouer », *ṣarèye* « charrier » ; *kôtinue* « continuer » ;
II. *vèdre* « vendre », *sètre* « sentir », *mètre* « mentir », *repètre* « repentir » ;
III. *devai* « devoir », *rsevai* « recevoir » ;
IV. A. (inchoatif) *fèni* « finir » (et *fèṇaitre*), etc. ;
B. (non inchoatif) *ẽpyi* « remplir », *drèmi* « dormir », etc.

1. Le régime des verbes ne donne lieu qu'à une seule remarque qui peut être consignée ici. Il est en principe le même qu'en français. Toutefois *édå* « aider » est employé toujours avec le datif, et *ẽpaṣia* « empêcher » a exactement la même construction : régime au datif, infinitif précédé de *a*, soit « aider à qn à faire qch., empêcher à qn à faire qch. ». Le régime pronominal de *fåṣia* « fâcher, faire de la peine à qn, lui être pénible » est également au datif : peut-être le mot s'est-il substitué à l'équivalent de a. fr. « grever », très usité en Bresse sous la forme *grévó*. Ce mot me paraît en être à Vaux au point où il en était en France au début du XVIIe siècle : cf., avec le *Lexique* de Malherbe, les observations de M. F. Brunot, *Histoire...*, III, 525 ss. ; IV, 943.

2. Nous n'avons pas enregistré les formes verbales du patois passées dans le français régional pour cette raison décisive que, dans ce cas, c'est le degré d'instruction de chacun qui est le facteur essentiel, donc très variable. Nizier du Puitspelu, dans *Le Littré de la Grand'Côte*, Lyon, 1894 (réimpr. 1926), a généralement noté les formes conservées par le français de Lyon.

Digitized by Google

Observations.

I. Dans la catégorie A figurent un certain nombre de verbes qui, dans la région lyonnaise, dombiste et bressane appartiennent à la catégorie B: *édå* « aider », *gétå* « regarder », *vwédå* « vider », *ʒètå* « essaimer », etc.

La désinence *-å* peut disparaître par élision : *sarõṣå̃no* « scier un chêne » (*õ* = *å* + *õ*) ; *m-édameye* = *m édå a ameye* « m'aider à mettre (mes gerbes) en meule ».

II. *-re* est réduit par dissimilation à *e* dans *prẽde* « prendre ».

IV. A. Cinq verbes seulement ont une double forme d'infinitif : « finir », « fournir », « garnir », « guérir », « moisir » ;

B. Parmi les verbes en *-i*, un assez grand nombre, au témoignage des parlers voisins, et de l'étymologie, proviennent de I B. Ex : *baḷi* « donner » (le Reg. des Thoire-Villars, *Arch. Côte-d'Or*, B 8240, XIVe s., a, à trois lignes d'intervalle (f° 134 v°, col. 2), les part. passés *ballia* et *bally*), *marṣi* « marcher », *pèzi* « piler, écraser (du sel, du sucre)» *pinsiare (à Cerdon : *pèje*), *purʒi* « purger », *rwaimi* « ruminer », *sèsi* « sucer », *tardi* *tardicare[1] (avec *d* pour *ḍ* primitivement au participe passé : cf. *Phénomènes généraux*, chap. IV, p. 250-2).

Le verbe *vwéri* « se dégrener (d'un épi trop mûr), se répandre (d'une pâte trop liquide) », d'origine obscure, a parfois une forme d'infinitif en *ia*, mais son participe est toujours en *-a*.

Autres doublets d'infinitif : *metre* et *metå*[2] au sens de

1. Dans le Haut-Bugey, aux abords de Nantua, « recevoir », « pleuvoir », « neiger », etc., sont également passés à *-i*. Je saisis l'occasion qui se présente à moi de faire connaître que le témoin interrogé par Edmont, un cafetier, du nom de Duport, à Brion (ALF 926), était en réalité du village voisin de Port, et que les formes données par lui sont du patois de Port.

2. M. A. Thomas, par note manuscrite, me suggère d'expliquer *metå*

Digitized by Google

sôtre et *sôrti*, *nêtre* et *nåsi* « naître » f., *fôtre* « foutre, lancer avec force » et *fôtå* « jeter ».

§ 47. II. Participes, et adjectif participial.

Participes :

Présent [1] :

ṣât-ā, *ṣàs-ā*, *sey-ā*
vēdà, *sēt-ā* [2]
devā
ʃ(ę)n-aisā
ępyà

Passé :

ṣât-å, *ṣàs-à*, *sey-à*, *ṣåřeyą*
au féminin pluriel *ṣāté-*, *ṣàs-ę́*. etc...
vēd-ų [3] (Ire gén.), *-u* (IIe et IIIe), fém. *wa* ou *ẅa* (sg.), *ẅe* (pl.) ; *sēlu(u)*, etc.
devu (*du* + infinitif), *rsu*, *rsu*, fém. *rswa*.
fni, fém. *fną̀*.

par l'influence de « *butå* (?) ». Cette explication est incontestablement juste : *butå* a existé à Vaux, puisque nous avons encore l'expression « à cha boutées » au sens de « par à-coups » (cf. p. 302). Dans d'autres régions il y a eu non pas continuation, mais mélange des deux types « mettre » dont la vie est plus ou moins précaire, et « bouter », qui coexiste avec lui, et tend à envahir toute la conjugaison : cf., dans les Vosges méridionales, la carte 494 de M. O. Bloch, et, dans cette région, en ce qui concerne le parler de la Bresse, les observations de Hingre, *Bull. soc. philom. vosgienne* (1908), p. 215 : *mate*, est usité seulement à l'infinitif et au part. passé, *ma*, *masse*, « il se substitue son synonyme *bôta* pour le reste de la conjugaison ».

1. Le gérondif s'emploie dans la Ire génération sans préposition : *i desēdåve fwiyā* « il descendait en courant » ; plus fréquemment, dans la IIe génér., *a grā fwiyā* « en courant très fort ». Cf. enfin, dans la Ire génér., l'expr. *a dyu ēdā* « avec l'aide de Dieu ».

2. *vēdaimia* « vendanger » (inf.) a régulièrement *-ą̆*, mais aussi *-yą̆*.

3. *fôtre*, part. passé *fôtyu* (cf. p. 330).

Digitized by Google

§ 48. *Accord du part. passé.*

Il s'accorde seulement au féminin, avec le verbe « être » : Vaux (d'une femme) : *ʒe sai garya*, mais Vaux-Fevroux *gari* (cf. *Pronom*, p. 30). Dans le verbe réfléchi, Vaux et Vaux-Fevroux disent également *ʒe me sai gari*.

§ 49. *L'adjectif participial.*

L'adjectif participial est très employé. Le nombre des formes est cependant limité. Dans le parler voisin de Cleyzieu il a, à la Ire conjugaison, complètement éliminé le participe passé à finale accentuée. A Vaux, la distinction entre les deux formes est très nette, aussi bien pour la forme elle-même que pour le sens.

Comparez par exemple :

la vaṣi a krevå « la vache a crevé » (*action* passée)

sai krevå de fā « je suis crevé de faim », participe au sens adjectival, mais, mais l'*état* n'a rien de définitif ;

na bétyi krẹva « une bête crevée, une charogne » : état définitif.

vka la sā vẽsè de paṣa : *l-et-aitå bẽ dabå paṣå* « voilà la Saint-Vincent de passée : elle a bien d'abord été passée ».

Voici une liste des adjectifs participaux les plus employés [1] : *abadò* « lâché, détaché (animal, eau) » ; *aṣesi* et *agòta* « tarie, à sec (d'une vache qui n'a plus de lait) », *arẽtè* « qui est arrêté (d'une montre...) », *eḏyādò* « irrégulièrement cassé, brisé [cf. *kasò*] (d'une branche sous l'effet de l'orage) », *eskẽtò* « esquinté, éreinté », *ẽfyò* « enflé », *fyàpò* « flétri, fané », *gåtò* « gâté », *gõfyò* « gonflé », *mõtò* « monté (d'un outil, d'une machine...) » et son contraire *demõtò*, *paṣò* « qui est passé », *peli* « dont le brou se détache

1. Cf. Puitspelu, *Sur une dérivation populaire du participe passé*, *Revue des Patois*, I (1887), 214-5, et Speich, *Das Verbaladjektiv im Französischen*, dans *Z. f. r. Ph.*, XXXIII (1909), p. 177-322.

Digitized by Google

facilement (noix) », *pōpò* « gonflé, météorisé (d'un animal) », *trēpò* « trempé (soupe), tout mouillé », *ūzò* « usé, à bout de service », *vēdaimi* « qui a été vendangé (d'une vigne) » ; avec une nuance un peu burlesque, *fyṓlò*, du verbe *se fyolå* « s'enivrer ».

Sauf l'avant-dernier, ces mots sont employés dans le français populaire, en particulier par les enfants de la IIIe génération qui entendent journellement le patois sans le parler eux-mêmes. Ex. : « La vache qui est abade ! » ; « Il était fiole (= pris de boisson) » [1].

§ 49 *bis*. Il peut être intéressant, bien que la présente étude n'ait pas un caractère géographique, d'apprécier, pour un exemple particulier, l'extension dans notre domaine d'un adjectif participial très usuel.

Choisissons le mot de Vaux *fyàpò-a* « flétri ; fané ; mou, p. ex. d'une mamelle vidée ; employé également au figuré ». Au Sud de Vaux, à Crémieu (Isère) on a, d'après P. Guichard, *flapo*. Le mot correspond au verbe *fyapi*, inch. ou non, « flétrir, se faner » (cf. J. Jud, RDR, II, 119).

Nous avons relevé le mot à Cerdon et dans le Haut-Bugey *flappo* ; en Bresse, de Viriat *l̥apu* (verbe *l̥api*) à Replonges *çlāpo* ; aux Houches, près Chamounix. Puitspelu l'a signalé

1. Ce besoin de distinguer le participe passé « adjectif » du participe à valeur verbale, qui se manifeste de la même façon que chez nous dans des parlers voisins de la région franco-provençale, par exemple et surtout dans les Vosges (cf. O. Bloch, *Les parlers des Vosges méridionales*, 1917, p. 231, et la monographie citée p. 27 de Hingre), a trouvé une expression très particulière dans un patois de l'Isère franco-provençale, celui de Serres-Nerpol, canton de Vinay, près Saint-Marcellin. Dans cette localité, d'après mon élève, M. Georges Blache, les trois verbes « acheter », « planter », « semer » ont, surtout au féminin pluriel, deux formes de participe passé : l'une, continuant régulièrement -atas, en -*ę́*, l'autre, continuant -atīcias en -*ḗsė*. La première est employée dans, p. ex. « Les noix sont achetées, les salades sont plantées, semées », la deuxième dans « Ce sont des noix achetées, des salades plantées, semées ». Au singulier on a aussi, mais moins fréquemment peut-être, à côté de *aɛtå*, *plātå*, *sėmėnå*, les adjectifs *aɛtę́sa*, *plātḗsa*, *sėmėnę́sa*.

Digitized by Google

dans la région Sud-Ouest de Lyon, Chabert à Létra (*ệlapo*) ; Fenouillet dans le Chablais sans doute, Humbert à Genève, M. O. Keller à Certoux (*fl̥ắp*) et il se rencontre aussi dans le pays de Gex, plus au Nord enfin, et plus à l'Est ; cf. *FEW*, II, 399 b.

D'autre part, Constantin-Désormaux ne le signale pas (dans la région de Thônes), W. Pierrehumbert ne le connaît pas à Neuchâtel. A Saint-Étienne (Loire) nos auteurs ne le mentionnent pas, et je ne l'ai pas obtenu dans une enquête rapide faite dans la région de Saint-Symphorien-de-Lay (Loire).

Ainsi on voit le mot émerger un peu partout dans notre domaine. Mais son aire ne forme pas une nappe continue. Il traduit ainsi d'une façon curieuse une tendance générale de nos parlers, mais il en manifeste aussi l'individualisme.

§ 50. III. **L'indicatif présent.**

I	*ze* *ṣạ̃t-ò*	*ṣàs-ò*	*sẹ̀y-ò*	
	te — *e*	— *e*	— *e*	(interr. *ṣãtẹtu* ?)
	i(le) — *e*	— *e*	— *e*	
	nå — *õ*	— *õ*	— *õ*	
	vå *ṣãt-ạ̊*	*ṣàs-ị̄a*	*sẽy-ị̄a*	
	i(lẽ)ṣạ̃t-õ	*ṣạ̀s-õ*	*sẹ̀y-õ*	
II	*vẹ̃d-ồ*	*dạ̀iv-ò*		
	vẽ	*dài*		
	vẽ	*dài*		
	vẹ̃d-õ	*dằiv-õ*		
	vẽd-ī́a	*dev-ī́a*		
	vẹ̃d-õ	*dàiv-õ*		
III	*f(è)n-ạ̀isồ*	*ẹ̃py-ò*		
	f(è)n-ài	*ẹ̃py-e*		(interr. *drumẹtu* ?)
	f(è)n-ài	*ẹ̃py-ẽ*		(interr. *drumẹti* ?)

Digitized by Google

f(è)n-ạisõ	*ẽpyõ*
f(è)n-ạisĩa	*ẽpyĩa*
f(è)n-ạisõ	*ẽpyõ*

Remarque. — Dans le type « vendre » un verbe, *fòtre*, a les désinences 1 sg. *-yo*, 1 et 3 pl. *-yõ*, au moins aussi usitées que les désinences ci-dessus. Les désinences *-yo -yõ -yia* sont les seules usitées à Bettant (Est de Vaux) et Leyment (Ouest de Vaux). (On dit d'ailleurs aussi *m-ẽ fó* « je m'en fous ».)

Expression du pronom sujet. — Le pr. sujet est toujours exprimé quand il est seul avant le verbe ; il ne l'est pas, en principe, à la 1re sg., quand le verbe est précédé d'un autre pronom proclitique ou de la négation *ne*.

IV. Le subjonctif.

§ 51. *Premier type.*

ke ze	*ṣãlò*	*ṣàsò*	*vẽdò*	*f(è)nạisò*	*ẽpyò*
— tĕ	*— e*	*— e*	*— e*	*— e*	*— e*
k-i	*— e*	*— e*	*— e*	*— e*	*— e*
ke nò	*— ã*	*— ã*	*— ã*	*— ã*	*— ã*
vò	*-(y)ạ̊*	*- yạ̊*	*- yạ̊*	*—(y)ạ̊*	*—ạ̊* (rares)
k-i	*— ã*	*— ã*	*— ã*	*— ã*	*— ã*

Deuxième type.

ṣàt -ĭsò, -ĭse, -ĭse ; *-ĭsã, -ĭsạ̊, -ĭsã.*
ṣàs-ĭsò, etc.
vẽd-ĭsò, etc.
fn-ặ̊isĭsò -ặ̊isĭse (2, 3) ; *-aisĭsạ̃* (1 et 3 pl.), *-ặ̊isisạ̊* (2 pl.)

Il n'y a pas, entre les deux types, le rapport d'un temps présent à un temps passé. Ils sont à peu près interchangeables, et indifféremment employés. Peut-être y a-t-il une

Digitized by Google

régression, mais très faible, du deuxième type dans les jeunes générations.

Ex. : *k-i se kaizisã d-abå, pwetapré no varõ* « qu'ils se taisent d'abord, puis après nous verrons ». Le témoin (2e génération) répète : *wai, k-i se kaizã* « oui, qu'ils se taisent ». La deuxième forme, plus brève, a été sentie comme plus impérative.

fa la salada, ke nò gotīsã « fais la salade, que nous dînions ».

Johanny Quinson et sa femme emploient parfois, peut-être une ou deux fois sur dix, concurremment avec la forme en *-īso* une forme *-aiso*, conservée par les patois voisins de l'Est. C'est donc que la forme en *-iso* s'est étendue à date récente (favorisée par les parfaits en *-i*).

D'autre part la vitalité, dans le parler limitrophe de Souclin [1] — et aussi dans la plupart de ceux du plateau, jusqu'à Ordonnaz et Innimont, — du subjonctif présent « si caractéristique des textes français et franco-provençaux de l'est et du sud-est » (A. Thomas, R., XXXIX, 107 [2]), indique que le subjonctif du type I est à Vaux d'introduction récente.

V. Le futur et le conditionnel.

§ 52. *Futur.*

ṣãt-àrại, -àrẹ́, -àrạ̀; -àrọ̃, -àrẹ́, -àrọ̃
ṣas-rai -ré -rạ̀; -rõ, -ré, -rõ

1. P. ex. « qu'il la bine ! » *k-i la binẹ̀.*

2. Cf. W. Meyer-Lübke, *Gram. d. R. Spr.*, II, § 146 ; Devaux, *Essai*, p. 139 ; E. Philipon, *R.*, XXX, p. 283 ; Veÿ, *Le dial. de St-Etienne*, p. 239-244 ; et, en dernier lieu, Oscar Keller, *La flexion du verbe dans le patois genevois*, Genève, 1928, p. 128 et ss., avec l'ensemble des faits, et une bibliographie qui n'omet, je crois, que l'article ci-dessus, concernant le bourbonnais, de M. Thomas. [aussi P. Fouché, *Le verbe français*, 1931, p. 35 ss.].

Digitized by Google

vẽdr-ai, etc.
devr-ai
f(ẻ)n-aitrai
rẽpyẽr-ai

On emploie aussi, mais beaucoup moins souvent que dans la Suisse Romande, une forme périphrastique. *i nẽ vu pâ tardi* « il ne tardera pas » ; quelquefois dans le français local « il *veut* pleuvoir ».

Remarques.

I. Dans les verbes à alternance, cf. *pårlarai*, *puartarai*, c'est la voyelle accentuée du radical qui est représentée, en sorte que le futur paraît formé sur le thème du présent et non sur celui de l'infinitif (Cf. Ch. Nyrop, *Gr. hist. de la l. fr.*, II, § 216, 1° et F. Brunot, *Hist. de la l. fr.*, II, 364). Toutefois, la voyelle n'étant pas, dans ce cas, accentuée, elle est beaucoup plus relâchée ; la diphtongue tend à devenir croissante, et l'on peut s'y méprendre.

II. Faits de dissimilation : inf. *sarvi* « servir », fut. *savrai* (comme *módre* « mordre », *módrai...*) ; *sórti* (ou *sótre*), fut. *sótrai*.

III. Chute de consonnes. *l(ẻ)* est tombé dans *barai* « je donnerai » de *bali* ; cf. impératif *bàme* pour *bal-me*, qui peut s'entendre dans le parler lent. *vèria*, *tèria* ont *virai*, *tirai*.

Ces remarques s'appliquent également aux formes de conditionnel : elles ne seront pas répétées.

§ 53. *Conditionnel (présent)* :

ṣãt-àrẽ, -àrå, -àri ; -àrã, -àrå, -àrã
ṣas-rẽ, -rå, -ri ; -rã, -rå, -rã
vẽdr-ẽ, -å, -i ; -ã, -å, -ã

Digitized by Google

devr-ẽ, etc.

f(ẽ)n-aitrẽ, etc.

A la 3e pers. du sing. on entend parfois une forme en *ẹ* (comme au parfait) : deux fois sur dix environ, chez Mme Q. ; sa fille prétend dire toujours *i*. La forme en *ẹ* est celle de Bettant et de Cleyzieu.

Conditionnel passé :

A côté de la forme périphrastique *ʒ-àrẽ ʂãtå*, on emploie aussi, presque exclusivement dans la première génération, l'imparfait du subjonctif qui est aussi le mode de la proposition subordonnée :

sẹ ʒ ẽ n ũso bezõ, lò gardīso « si j'en avais eu besoin, je l'aurais gardé »

s-i lò sẹprẹŋīsẹ, i lò tẅīsẹ tẅi dó « s'il les avait surpris, il les aurait tués tous deux ».

Très vivaces encore dans la deuxième génération, ces tournures tendent à disparaître dans la troisième.

VI. L'imparfait de l'indicatif.

§ 54. *Premier type*.

1	*ʂãt-å̊vò*	*ʂas-å̊vò*	*sey-å̊vò*
2	— *å̊ve* →	— id.	id.
3	— *å̊ve* →	— id.	id.
4	— *å̊vã* →	— id.	id.
5	— *å̊ve* →	— id.	id.
6	— *å̊vã* →	— id.	id.

(avec *å* accentué en principe)

Ces désinences sont aussi celles des trois autres types d'infinitif.

vẽd-å̊vò, etc.

dev-å̊vò, etc.

fẹ̃n-ais-å̊vò, etc.

ẽpy-å̊vò, etc.

Digitized by Google

La troisième génération de patoisants ne connaît pas d'autre imparfait que ceux-là. Il existe cependant, dans la deuxième et surtout dans la première, un deuxième type d'imparfait.

§ 55. *Deuxième type.*

1 *ṣāt-è* } rare *ṣasè, vēdè, devè, fnaisè...*
2 — *è* }
3 — *è* moins rare
4 — *vā* (*īā* ou *īā*) moins encore
5 — *yå*
6 — *yā* (*īā* ou *īā*) comme 4.

Le deuxième type d'imparfait est plus répandu avec les verbes des types d'infinitif II, III et IV.

§ 56. *Un dédoublement anormal de l'imparfait.*

Certains patoisants de la Ire génération emploient volontiers un type mixte. Le représentant de cette génération dont le parler est le plus archaïque emploie pour « chanter » et pour « vendre » :

au singulier des formes en *-åve* ;

au pluriel :

ṣāt(i)yā, ṣātyå, ṣātåvā
vèd(i)yā, vèdyå, vèd(i)yā.

Dans les parlers voisins de Bettant, de Cleyzieu et de Souclin l'état est sensiblement le même.

Il résulte, on le voit, d'un conflit de formes : celles en *-åve*, propres autrefois aux verbes de I, se sont étendues à II, III, IV. Celles en *-ia*, normales dans la deuxième catégorie, se sont infiltrées aussi dans la première, au pluriel sans altération bien sensible ; mais au singulier, elles ont ouvert la voie aux formes françaises.

Une spécialisation sémantique a tendu, un instant, à

Digitized by Google

mettre de l'ordre dans ce chaos. Voici, à cet égard, des phrases caractéristiques. *l-alè vò trovå, justamẽ ʒ-i alåv -etò* « il allait vous trouver (simple indication de *concomitance*); justement j'y allais aussi (indication de *durée*: j'étais en train de) » ;

(D'un chanteur): *i la ṣãtè bẽ byẽ̃, su ke la ṣãtåve* « il la chantait bien bien, celui qui la chantait » (= toutes les fois qu'il la chantait [la forme pleine insiste], il la chantait bien) ;

i feyè ski voḷåve « il faisait ce qu'il voulait » ;

ʒe kreyåvo ke t-alè no baḷi lò kåfé « Je croyais que tu allais nous donner le café » (la forme longue avec *alå* aurait juré avec l'impatience réelle du sujet qui attend « en patience »).

Enfin l'imparfait *bref* a tendu à devenir le temps des subordonnées conditionnelles :

s-e feyè dó ʒor bõ, õ n-ẽ ramåsari atnã « s'il faisait deux jours bon, on en ramasserait sans désemparer » (IIe génération) [1].

VII. **Le parfait.**

§ 57. C'est un temps très vivant [2]. Il est employé dans le même sens, et aussi avec les mêmes fluctuations que dans le français classique (cf. F. Brunot, *La pensée et la*

1. Je n'ai pu, malheureusement, étudier au point de vue indiqué ici l'état du parler limousin de Cussac (Haute-Vienne) qui, d'après M. A. Thomas (*Rom.*, XXXIX, p. 114) étudiant les *Contes limousins* de Denis Roche, Paris, librairie nationale [1909], présente à la Ire conjugaison une contamination semblable de formes d'imparfait. Dans le domaine franco-provençal l'examen que j'ai fait des deux volumes (Isère) de l'enquête Clédat (cf. *Revue des Patois*, I, 5 et ss.) me permet de croire que, malgré le peu de consistance de ces documents [cf. *Phénomènes généraux d'évolution phonétique*, p. 95, n.] dans la région au Sud de Vaux, jusqu'aux abords de Grenoble, on retrouve les mêmes faits.

2. A la différence de ce qui se passe en Provence, les patoisants qui emploient ce temps avec le plus de spontanéité ne s'en servent jamais quand ils parlent français. L'usage qui en est fait, en patois, répond

Digitized by Google

langue, 1922, 473-4). Dans un récit, sa forme brève le rend plus apte que la forme périphrastique à exprimer une action à rapide. Une série d'actions se succédant à bref intervalle ne s'accommoderait pas du tout du passé composé. Même dans un passé récent la forme simple de parfait est de mise. Ex. *travaḷiarò vò byẽ yèr asai* ? « travaillâtes-vous bien, hier à soir ? ». Mais cet emploi reflète plutôt le parler de la première génération.

Les formes :

ṣãt-i, -i, -i ; *-ị́arã, -ị́arạ̊, -ị́arã*
ṣas-i, etc.
vẽd-i, etc.
dev-i, etc.
f(è)n-ais-i
ẽpy-i.

Remarque. — A. Bettant et Cleyzieu la 3e sg. est en *-è* : cette forme s'entend à Vaux. F. Quinson l'emploie une à deux fois sur dix (de même qu'elle emploie, parfois, la même personne en *è* du conditionnel).

VIII. L'impératif.

§ 58.

2	*ṣạ̃t-à ṣàsi-ṣàsdọ̃* « chasse donc ! »,		*kaiste* (= *kaizi* + *te*)
1 pl.	*ṣãt-ẹ̃ ṣàsạ̃*		
2	*ṣãtạ̊ ṣàsị́a -ṣasyàdọ̃*		*kaizịavò*
2	*vẽ*	*fnai*	*ẽpyi drū́mi*
1 pl.	*vẽdẽ*	*fnaisã*	
2	*vẽdĩa* [1]	*fnaisị́a*	*ẽpyị̄a drèmị̄a*

très nettement à celui qui apparaît dans des textes « classiques » du franco-provençal moderne : les *Mélanges Vaudois*, de Louis Favrat, Lausanne, 1894 ; les *Contes de Jean-Pierre*, de Louis Mercier, 2 vol., Lyon, 1928 (patois de Coutouvre, Est de Roanne, Loire).

1. Cf. *vẽdyà-z-ó* « vendez-le (neutre) », avec *z* de liaison.

Digitized by Google

Comparez les formes exhortatives :

ṣãtẽ nå ? etc., qui s'emploient très fréquemment à la première personne du pluriel.

IX. Les temps composés et surcomposés.

§ 59. *Les temps composés* sont les mêmes qu'en français.

En ce qui concerne le choix de l'auxiliaire, les verbes de mouvement ont une tendance à s'employer avec « avoir »; p. ex. *ṣai* « tomber », *fwire* « courir », *saḷi* « sortir », *ẽtrå* « entrer », *paså* « passer ».

ẽtre s'emploie avec lui-même [1].

Les formes surcomposées sont extrêmement usuelles :

vo l-å bẽ yau koŋu ! « vous l'avez bien eu connu ». Il s'agit d'un passé considéré comme aboli, mais dont il reste cependant quelque chose : c'est donc une valeur intermédiaire entre le passé composé, dont la valeur *actuelle* est très accusée, et le parfait, qui appartient tout entier au passé.

kã ʒe l-e yau vyu « quand je l'ai eu vu »... (Le récit se poursuit avec des passés composés qui vont aboutir à une conclusion présente).

Na fai ke le s-i fu mai « une fois qu'elle s'y fut mise » a été repris, une fois, par *le s-i e-t-aitå mai*, sans doute parce que, même dans un récit tout entier dans le passé, le sujet avait conscience des suites de cette action.

1. Pas de trace de « je suis eu », que j'ai recueilli à Cerdon au sens de « je suis allé, je me suis trouvé (à un endroit) » ; et qui s'étend, comme on sait, jusqu'à Bournois (Roussey, *Gloss.*, XLV *i só èvu*). En Suisse : cf. L. Gauchat, *sono avuto* in *Scritti vari di Filologia, Mélanges Monaci*, 1901. En prov. ancien : E. Wehowski, *Die Spr. der Vida... Doucelina*, 1910, 117-120; en prov. mod. : J. Ronjat, *Essai...* § 127. A l'époque ancienne, la périphrase ne se trouve pas dans le *Code*, ni dans les *Comptes cons. grenoblois*, mais dans un texte de la même région de 1302 (publié par M. L. Royer, *Rev. Phil. fr.*, XXXV, p. 156).

Digitized by Google

X. Verbe pronominal.

§ 60. *Indic. prés.*

(*de-ʒe*) *me*	*pĩn-ò*	*m-àsɛ̀l-ò*	je me peigne, m'asseois.
te te	*pĩn-e*		
nò nò	*pĩn-õ*	*sɛ̨̀lõ*	

Impératif.

pĩnàte	*sɛ̨̀tàte*
pènɛ̨̀nò	*sèlɛ̨̀nò*
pènɛ̨̀vò	*sètɛ̨̀vò*

Passé composé.

me sai pènɛ̨̀, setɛ̨̀, pròmenɛ̨̀,
nò sõ pròmenɛ̨̀ (ordinaire, au lieu de *nò nò sõ*)
vòʒ ɛ̃te — (id. *vò vò ʒɛ̃te*)
Noter, sans accord du part. passé :
le s-i e mai, s-i sõ mai « elle s'y est *mis*, elles s'y sont *mis* »

Voici une liste de verbes pronominaux intransitifs les plus employés : *s-aprẽdre* (*a* + inf.) « apprendre, par un apprentissage plus ou moins laborieux », *se kraire* et *se pẽsɛ̨̀*, le premier avec la nuance d'imaginer, le deuxième souvent au sens de s'aviser, *s-édɛ̨̀* « prêter la main à d'autrui », *se bauʒia* « se bouger », *se drèmi* « se coucher », *se saḷi* (p. ex. *ʒdu wa*) « se retirer (du jeu) », *s-eklatɛ̨̀* (*de rire*), *s-avortɛ̨̀* « avorter (animal) », *se mãkɛ̨̀* « faire une faute », *se ʂesia* « sécher », *s-ogmẽtɛ̨̀, se diminue, se bésia* (p. ex. d'un malade), *s-ẽgrésia*, etc.

On notera enfin, dans le parler de la Ire génération, des tournures comme les suivantes (avec des verbes impersonnels) : *e se riyɛ̃ve !* comme on riait ! », *e se nẽ ʂeyɛ̃ve !* « comme il en tombait ! », et, avec le même *n* de liaison devant *ẽ* : *e se nẽ mãke pɛ̨̀ de bẽ* « il ne s'en manque pas de bien ».

Digitized by Google

XI. Remarques sur la conjugaison inchoative.

§ 61. Les verbes de type inchoatif sont beaucoup moins fréquents qu'en français:

Sont inchoatifs : *gari*, *nori*, *muzi* « moisir », *ai* (1 ind. pr. *ayaiso*) « haïr ».

Ne sont pas inchoatifs : *avarti*, *étabyi*, *ʂüèʐi* « choisir », etc.

Beaucoup de verbes ne sont qu'à demi-inchoatifs, ou sont flottants : p. ex. *garāti*. La Ire génération ne fait pas inchoatifs les v. du type *akorsi*, *adaʉsi*, *afaibyi*, *agrādi*, *aryōdi*, *epesi*, (mais pour ce dernier, les formes en *-ai* sont, même chez I, assez fréquentes).

grosi et beaucoup d'autres de même formation sont inchoatifs au présent, non inchoatifs à l'imparfait. De même *reusi*, dont la forme archaïque est *r̄si*.

Il faut enfin et surtout noter que la latitude qu'ont ainsi de très nombreux verbes d'être employés tantôt dans la conjugaison inchoative, tantôt dans la conjugaison non inchoative permet au parler d'insister beaucoup plus que ne le fait le français sur l'*aspect* duratif d'un processus.

XII. Les alternances vocaliques.

§ 62. Un certain nombre d'alternances vocaliques sont très vivantes. Le principe en est, comme on sait, le déplacement d'accent de la voyelle du radical à celle de la désinence pour les différentes formes d'un même verbe et les divergences d'évolution phonétique qui en ont résulté.

Dans les différentes séries que nous allons énumérer, la première voyelle est celle du radical atone, la deuxième celle du radical accentué (type ancien français : *laver-lève*, ou *lever- lieve*).

Digitized by Google

1re série : *ă-ą̊*

làvą̊ -i lą̊ve,.. ; aussi *atràpą̊* « attraper » *-atrą̊pe*..., etc. ;
àmą̊ « aimer » ; *pàną̊* « essuyer »..., etc. ;
ṣarfą̊ « chauffer », *bărą̊* « barrer », etc. '
pàsą̊ « passer », etc.
fărą̊ « ferrer », etc.

2e série : *ă-ą̂*

vàrsą̊ -i vą̊rse « verser » ; *sàrvi -i są̊r* « servir », etc.

3e série : *ĕ -ę̂* (Bettant *ê*)

pezą̊ -i pę̀ze, « peser » (*pàize* est récemment disparu) ;
étremą̊ « mettre de côté », *meną̊* « mener », *seną̊* « semer » ;
Verbes en *-ĕyĕ* (= fr. « -oyer ») : ex. *gòteye, e gòtę̀ye* « il fait des gouttes » ;
levą̊ « lever », *krevą̊* « crever », etc. [1] ;
àpelą̊ « appeler », et tous les verbes en *-ĕlą̊* ;
àṣetą̊ « acheter », *remą̊* « changer de place », *operą̊* « opérer », etc.

4e série : *ŏ -ą̊*

mòdą̊ -i mą̊de « partir ; *rezòye* « réjouir » ;
mòlia -i mą̊le « mouiller » ;
verbes en *-ŏtą̊* (= fr. « ôter »).

5e série : *ŏ -u̇a*

tròvą̊ -i tru̇ave « trouver » ; *demòrą̊* « demeurer » ;
pyòvăi -e pyu̇a « il pleut », etc. ;
pòrtą̊ « porter », etc. ;
tòrną̊ « tourner », etc. ; *kòtą̊* « coûter » ;
kòvą̊ « couver » ; *tremòlą̊* « trembloter », et les verbes en *-ŏlą̊* ;
àdòbą̊ « assommer d'un coup, étourdir ».

1. *ĭa* au radical accentué s'entendait encore vers 1860-70.

Digitized by Google

6e série : *ŏ* [ou *œ*] *-ă̆u*

epòzå -epàuze « épouser » ;
pyœrå -pyă̆ure « pleurer » ; *gœlå -gă̆ule* « gueuler ».
(La série est limitée à ces trois verbes).

7e série : *ŏ-ō* [1]

sònå « sonner » *-sōne* ; *tònå* « tonner ».

7e série : *ĕ -ą̆i*

nĕvai -e nai « il neige », etc. ;

8e série : *ė -ą̆i*

ar̄ėvå -l ar̄ūve « arriver », *fėmå* « fumer », etc. ;
drėmi « dormir », *krėvi* « couvrir », *trėpi* « piétiner », etc. ;
(cf. *babĕl̥ia* « babiller » : *babul̥e*).

9e série : *ė-ī(ĕ)*

pėnå -pīne « peigner » ; *tėria* « tirer », *refėrå* « refroidir », etc.
ė peut être absorbé par les consonnes voisines :
pr̥ti-prīte « pétrir », *vti-vīte* « vétir », *devnå* « deviner », etc.
D'autre part *i* tonique peut passer à *ė* :
mz̥īe -mĕz̥e « manger » — « mange ».
Enfin on peut ranger dans cette série des verbes comme *malad̥ye* « être malade pendant un certain temps » : *i maladīye* (qui rappelle le rapport français « charrier-charroyer »); *kalòn̥ę-i kalonīye* « calomnier », etc.

10e série : *ū-wé*

Seul verbe : *mūri* — 3 pl. *mwérō* « mourir » ; cf. *mór*, *muarta* « mort,-e ».

1. Voir aussi, aux *Tableaux morphologiques*, les alternances des verbes « plaindre », etc., et « tenir », etc.

Digitized by Google

IIe série : *wå-ůa*

swàlå -suale « soûler ».

Divers :

Il est difficile de classer des formes présentant de véritables alternances, mais qui ne sont pas fixées. Ex. : *suŋi* « soigner », à la 1re ind. prés., a une voyelle accentuée *u* ou *ŭ*; *kŏrzia* « corriger, rectifier » a *ua* ou *ŏ*. D'autres alternances isolées apparaîtront dans les listes données plus loin.

XIII. Les périphrases verbales.

§ 63. Outre celles qui sont communes au français et au patois (et toutes celles du français usuel se trouvent en patois : ex. *aller* + inf., au sens du futur prochain; *venir de* + inf. pour un passé immédiat) arrêtons-nous à celles qui sont plus caractéristiques du parler régional, ou qui montrent sa solidarité avec d'autres parlers, ou qui attestent, de ce point de vue encore, les transformations subies par le parler à époque récente.

§ 64. Pour exprimer l'aspect duratif, une formule constante est *être apré* (à Challex, pays de Gex : *apré a*) + inf. « être en train de ». Outre son intérêt sémantique, cette formule a l'avantage d'éluder des formes verbales peu usuelles (« moudre », « traire ») et qui ne s'obtiennent pas immédiatement par application de règles simples de conjugaison. L'expression « être après » est du français local.

La formule *alå* + gérondif est propre à la première génération, et encore n'y est-elle pas générale : *ke te k-i vå dyā ?* peut se rendre par « qu'est-ce qu'il nous dit là ?, qu'est-ce

Digitized by Google

qu'il *va* nous dire là » ? Il est naturel que les générations suivantes l'aient remplacé par + inf. [1].

Parmi les périphrases modales, la 1re génération seule emploie la formule *savai* + *a dère*, surtout au futur, au sens de « je serai en mesure de vous dire et je vous dirai, au total « alors je vous dirai » (cf. G. Gougenheim, *op. cit.*, p. 280).

En revanche *être* + *de infin.* est très usuel dans des sens que nous allons indiquer:

e n-e pâ de koyaitre « c'est insensible, imperceptible : p. ex. l'amélioration dans l'état d'un malade » ;

.....*fâre* « c'est une chose qui ne se fait pas, ne doit pas se faire » ;

.....*kraire* « c'est incroyable » ;

.....*kôvyi* (surtout 1re génér.) « ce n'est pas convenable ».

Il faut rapprocher ces infinitifs du substantif, dans l'expression *être de vèta* « en état d'être vendu » : « ces bêtes ne sont pas *de vente*, c'est-à-dire *de débit* », ou dans *bwe de*

1. Pour ces deux formules et celles qui suivront, cf. G. Gougenheim, *Etude sur les périphrases verbales de la langue française*, 1926, 56-60, 2-36, en particulier 35 et n. 4. Le patois a perdu sans doute la formule du futur prochain passif *s'en aller* + part. pass. (Gougenh., 111-3), que conserve le parler bressan de Viriat (7 km. N. de Bourg) : *ô travô kè s-è va asŭvi* « un travail qui s'en va fini, qui va bientôt être fini » : cf. Bournois « (les blés) *s'en vont* mûrs » (Roussey, *Contes*, p. 14). — Il faut signaler ici que l'ancien lyonnais connaissait la périphrase française, provençale et catalane *aller* + *inf. inchoatif*, employée au présent dans un contexte passé pour exprimer une action qui vient à se produire subitement. Cf. Marguerite d'Oyngt : *Quant illi fut en son secho illi ploret si forment que illi perdit de tot lo veir, et li oti que illi aveyt en la bochi se vayt si creytre que illi ot tota la bochi pleyna*. Ed. Philipon (1877), p. 66 ; ms. 48-9. Cf. Gougenh., 93-7. — Le patois de Vaux ne connaît pas non plus la périphrase itérative « tourner + infinitif », d'usage constant dans la région grenobloise et mauriennaise au sens de « faire une chose une seconde fois ». — L'existence de ces périphrases est évidemment liée à la vitalité de certaines formes verbales, ou des dérivations ou compositions dont elles sont, plus ou moins, les succédanés.

Digitized by Google

fwa « bois à brûler ». On comprend alors une expression comme celle-ci : « [les enfants qui parlent tôt] *sô de mâ marși* « sont *de mal marcher* », c'est-à-dire marchent, naturellement, mal. Cette locution (cf. G. Gougenheim, p. 209-212) ne doit donc pas être assimilée à « il est à faire », où est plus ou moins incluse une idée d'obligation ; il y a là une simple qualification ; et le verbe qui exprime cette qualification peut être aussi bien transitif qu'intransitif.

§ 66. *Place des pronoms.*

Dans toutes les périphrases verbales, conçues comme forme unique, le pronom complément est placé avant l'expression complexe : *i n-ô sâ, dai, pua, vu pâ fâre* « il ne *le* sait, doit, peut, veut pas faire » ; *s-alâ kauşia* « s'aller coucher » (surtout *s-alâ drèmi* « aller se coucher (le soir) » ; *s-alâ şãzia* « aller se changer, tout à fait usuel en français régional, pour aller changer de vêtements, de linge », *t-alâ édâ* « t'aller aider », *...fâr-operâ* « ...faire opérer » etc.

XIV. **Appendice à la flexion verbale.**

§ 67. Voici des formules curieuses qui rendent l'idée de « avoir beau faire, être quelque chose » :

Indicatif prés. :

« Hasarde qui hasarde, je me hasarde quand même » *azârde k*[1] *-azârde, m-azârdo kã mémò.*

« Tarde qui tarde, le printemps viendra toujours » *târde ke târde, lò prêlè vêdra torzò.*

Double impératif ou impér. + 2 futur négatif) :

gèta gètapà (ou *gètaréte pâ*), *no ni veyâvà rè du tò* « regarde

1. Lorsque le patoisant prononce ces formules en français, il rend *k* ou *ke* par « que ».

Digitized by Google

(ne) regarde pas (ou « regarderas-tu pas), nous n'y voyions rien du tout »[1].

Avec des adjectifs ou des substantifs[2] :

« Fort qui est fort, il faudra qu'il lâche » *fṓr ke fṓr, e fódra k-i laṣe.*

« Frère qui est frère, les liards (l'argent) sont les liards » : *frå̊re ke frå̊re, lò l̥å sò lò l̥å* : phrase qui s'emploie à Vaux, et par laquelle les étrangers surtout traduisent l'âpreté des gens de Vaux dans les questions d'héritage.

B. TABLEAUX MORPHOLOGIQUES

I. Verbes auxiliaires, ou anomaux.

§ 68. Avoir.

Inf. *avai* P. prés. : *ayã*. P. pé : (*z-e*)*yau*.

Indicatif :

Pr. :	*z-é*	*t-å*	*l-à* ;	*nòz ã*,	*vòz å*,	*l-ã*.
Imp. :	*å̊vo*	*å̊ve*	*å̊ve*[3] ;	*å̊vã*[5]	*ayå*[4]	*å̊vã*[5].
Pft. :	*u*	*u*	*u* ;	*ūarã*	*u̯ărą̊*	*ūarã*.
Fut. :	*àr-ại*	=*ẹ́*	=*ą̆*	=*ọ̃*	=*ẹ́*	=*ọ̃*.

Cond. : *ǎr-ẽ*, etc. (cf. p. 60).

1. Pour la faveur dont jouit en provençal rhodanien moderne une tournure analogue, cf. en particulier un conte de Mistral, *l'ome juste*, paru dans *l'Arm. Prouv.*, 1876, et reproduit dans *Prose d'almanach*, Paris, 1926, 20-31 : *cerco que cercaras* ; *e marcho que marcharas, e, bousco que bouscaras...* ; en roannais, cf. L. Mercier, *Contes de Jean-Pierre*, I, p. 250. Elle a dû être très usuelle dans les Vosges, à en juger d'après l'altération qu'elle a subie : *i li à pwaula et rpwaulrèture* (*tu* devenu *-ture*) « je lui ai parlé et reparleras-tu » à La Bresse, cf. Hingre, *Bull...* 1924, p. 61. La *Gr. d. r. Spr.*. III, § 534 signale une construction analogue en roumain, et l'analyse exactement.

2. Cf. J. Ronjat, *Essai...*, p. 244.

3. Deuxième type aux 3 pers. sg. de l'imp : *avè*.

4. Aussi *å̊ve*.

5. Aussi *ayã* (Bettant : *avyã*).

Digitized by Google

Subj. : 1er type : *å̊yo, å̊ye, å̊ye; å̊yā, ayå, å̊yā* (très peu usité).

2e type : *ūso, ūse, ūse; ūsā, usą̊, ūsā.*

Impér. : *å̊* [1]; *ayę̄, ayia* [2],

§ 69. Être.

Inf. *étre.* : P. prés. *aitā* (Bettant : *ītā* comme *ītå*, p. passé).

P. pas. : *aitå, saiaitå* [3] plutôt que *z-e aitå*; fpl. *-é* (par ex. *kā le sō aité arēvé* « quand elles ont été arrivées ». (Bettant : *ité*).

Indicatif :

Pr. : *ze sai* [4], *t-é, l-e; no sō, voz-ēte, i sō.*

Imp. : *īaro* [5], *īare, īare; īatā, īaro, īarā.*

Pft : *fu fu fu; fuarā, fuărą̊, fuarā.*

Subjonctif :

1er type : *sīyo* (ou *sĕyo*) *-e -e; sīyā* (ou *sĕy-*), *siyå, sīyā.*

2e type : *fūso -e -e; -ā -ą̊ -ā.*

Impér. : *sai; siyē, siyīa* ou *siye* (intér. de groupe).

§ 70. Faire.

Inf. : *fåre.* P. pt : *feyā.* P. pas. : *fé, fétā.*

Ind. pt. : *fé, få, få; fā, fēte, fā.*

Imparf. : *feyåvo* (2e T. : *feyè*).

Pft. : *fi.*

Fut. : *far-ai...* Cond. : *far-ē...*

Subj. : 1er T. : *fēyo* (1re gén.), tend (2e gén.) à être remplacé par *faso.*

2e T. *fīso...*

Imp. : *fa; feyē, fēte.*

1. Seulement dans *n-à pà pà(u)! (pu)*, fréquent « n'aie pas peur ».
2. Intérieur de groupe : *n-ayé pa pau.*
3. Forme rapide (où *ze* peut être encore absorbé) : *ssaitå lò vai.*
4. Bettant : *sé.*
5. Réduction syntactique à l'intérieur de groupe pour toutes les personnes : *ē* P. ex. *ĕrŏ lą̊so* « j'étais las ».

Digitized by Google

§ 71 : SAVOIR.

Inf. : *savai*. P. pt. : *sayā* (plus récent *saṣā*).
P. passé : (*z-é*) *sau*.
Ind. pt. : *sé*, *så*, *så* ; *sā*, *sḗte*, *sā*.
Imparf. : *såvo* (2e T. : *savè*)... 2e pl. surtout *sayå*...
Pft. : *su*(*su*)... ; *sūar-ā*, *-å*, *-ā*.
Fut. : *sar-ai*... ; Cond. : *sar-ẽ*.
Subj. : 1er T. (rare, jeune) : *saṣo*.
2e T. (usuel) : *sū́so*.
Impér. : 2 pl. : *sayīa*.

§ 72. FALLOIR.

Inf. *faḷai*. P. pt. *faḷā*. P. passé : [(*e*)*y a*] *faḷu*.
e fó, *faḷåve*, *faḷi*, *fódrå*, *fódri*
k-e faḷe, *faḷīse*.

§ 73. VOULOIR.

Inf. *voḷai*. P. pt. : *voḷā*. P. passé : *voḷu*.
Ind. pt. : *vwẽ* [1], *vu*, *vu* ; *våḷō*, *voḷīa* [2], *våḷō*
Imparf. : *voḷåvo* [3]... ; 2 pl. surtout *voḷå*.
Pft. : *voḷi*...
Fut. : *v*(*u*)*dr-ai*... Cond. *v*(*u*)*dr-ẽ*...
Subj. : 1er T. *våḷo*... 2e T. *voḷīso*.

§ 74. POUVOIR [4].

Inf. *povai* P. pt. : *pwiyā* P. pé : *pwi*.

1. Aussi (rare) *våḷo*. Est employé surtout en valeur pleine : *n-ẽ våḷo pyu* « je n'en veux plus ».
2. Forme allegro : *vọ̀ḷa*.
3. 2e T. *voḷè* (arch.), *volè*.
4. Cf. la note 1, p. 278 de l'*Introduction*.

Digitized by Google

Ind. pt. : *pwẽ* [1], *pũa*, *pũa* ; *pwò* [2], *pwĩa*, *pwõ* [3]
Imparf. : *p(w)ẽ̊vo* [4] . . . 2 pl. *puyå* (parfois *pwiyå* [5]).
Pft. : *pwi* . . .
Fut. : *por-ai* . . . Cond. : *-ẽ̞*.
Subj. : (seul type) : *pwĩso* . . .

§ 75. ALLER.

Inf. : *alå*. P. pt. : *alà*. P. pass. : *alå*.
Ind. pt. : *vé* [6], *vå*, *và* ; *vã*, *alå*, *và*.
Imparf. : *alàvo* (2e type *alé*) . . .
Pft. : *ali* . . .
Fut. : *irai* . . . Condit. : *irẽ̞*.
Subj. : 1er T. : *ẽ̊lo* . . . 2e T. : *alĩso* . . .
Impér. : *va* ; *alẽ*, *alå*.

II. Les verbes en *-ai*.

§ 76. *ṣai* « tomber » (tout à fait usuel).

P. pt. : *ṣeyã*. P. pass. : *ʒ-é*, *l-a ṣai* « j'*ai* (fr. local), il, elle *a* tombé » (Subst. participial : *ṣaita* [7])
Ind. pr. : *ṣẽ̞yo* [8], *ṣå*, *ṣå* ; *ṣẽ̞yõ*, *ṣeyĩa*, *ṣẽ̞yõ*.
Imparf. : *ṣeyẽ̊vo* (2e T. *ṣeyé*).
Pft. : *ṣeyi*.
Fut. : *ṣar-ai* . . . Cond. : *-ẽ̞*.

1. Parfois, beaucoup moins fréquentes : *pwiyo* et *pwuyo* ; un témoin (1re gén.) *pẽ̊yo*.
2. Aussi, moins fréquent : *puyõ*.
3. Aussi : *puyĩa*, *pũya*, *povĩa*, *poyĩa*, *pwẽ̞te*, et (rare) *pwĩte*.
4. 2e type : *pwiyè*.
5. Isolé : *poyẽ̊ve*.
6. Aussi *vwé*, fréquent : *m-è vé* (*vwé*) *parlå* ; forme rapide, très fréquente : *mwé parlå*.
7. Cf. Crémieu (Isère) : *la pwaita* « la taille (de la vigne) ».
8. Parfois *ṣẽ̊yo*.

Digitized by Google

Subj. : *ṣeyīso*.
Impér. : *ṣå* ; *ṣḗya* ou *ṣeyīa* (*ne ṣeyå på !*).

§ 77. *nevai* « neiger », *nevā*, *e-y-a nevu(u)*.

e nai (ou *ṣå de nai*), *nevåve*, *nevi*, *nevra*, *-i*,
fódri k-e nevīse...

§ 78. *pyòvai* « pleuvoir », *pyòvā*, *e-y-a pyau*.

e pyūa, *pyovåve*, *pyovi*, *pyovra*, *-i*,
fódri k-e pyovīse.

§ 79. *vaḻai* « valoir », *vaḻà*, *vaḻu*.

Ind. pr. : *vaḻo*, *vó* ; *vaḻò*, *vaḻia*.
Imparf. : *vaḻåvo*... Pft. : *vaḻi*.
Fut. : *vódr-ai*. Cond. (3) *-i*.

§ 80. *vai* « voir » P. pt : *veyà*. P. pass. : *vyu* (pas de fém.).

Ind. pr. : *veyò* (rapide : *n-i-vyò-rē* « je n'y vois rien »), *vai* 2 et 3 ; *vẹyō*, 1 et 3 pl.

2 pl. : *vĕyía* (abrégé : *vo vīa* « vous voyez ! », *vīa vò* « voyez-vous ? », plus rare : *vĕyíavò?*, usuel : *vyåvòsẽ?* « voyez-vous cela ? ».

Imparf. : *veyåvo*. Pft. : *vi*.
Fut. : *var-ai*. Cond. : *-ẽ* (1re gén. : *vaṙai*).
Subj. : 1er T. *veyo*. 2e T. *víso*.
Impér. : *vè !* ; *veyē* (sens propre) *veyō* (interjectionnel), *vyía !*

III. Les verbes en *-re*.

§ 81. *dère* « dire » P. pt. : *ḍyā* P. pé : *di*, f. *dèta*.

Ind. pr. : *ḍyò*, *di*.. ; *ḍyō*, *dète*...

Digitized by Google

Imparf. : *ḍyåvo*. Pft. : *ḍyi*.
Fut. : *dèr-ai*. Cond. : *-ẻ*.
Subj. : 1er T. (le plus usité) *dïyo*.
2e T. *ḍyïso* ou *dèyïso*.
Impér. : *di* ; *ḍyẽ*, *dète*.

§ 82. *dẅïre* dūcere dans *a* = « apporter », *re* = « ramener, rentrer », etc.

P. pt. : *adẅïyā* P. pass. : *adẅi-ïta*.
Ind. pr. : *adẅiyo*, *adẅi*.. ; *adẅiyō*.
Imparf. : *adẅiy-åvo*. Pft. : *adẅiy-i*.
Fut. : *adẅir-ai*... Cond. *-ẻ*.
Subj. : 1er T. *adẅiyo*, 2e T. *adẅiy-īso*.
Impér. : *adẅi* ; *adẅiyẽ*, *-ia*..

§ 83. *lẅïre* « luire, briller », même conjugaison.

esẅïre « essuyer » id.
ekrïre « écrire » id.
fwïre « courir ; fuir » id.

Le part. pass. est *fwi*, plus vieux *fwiyu*, mais toujours *i s-et ẽfwi* « il s'est enfui ».

§ 84. *rïre*.

P. pt. : *rèyā*. P. pass. : *riyu-u* (vieux), *ri*.
Ind. pr. : *rèyo*, *ri*.. ; *rīyō*, *rèyia*.
Imparf. : *riyåvo* et *rèy-*. Pft. : *rïyi* (IIe gén. *rī*).

§ 85. *kwẻre* « cuire », *kweyā*, *kwé -ẻta*.

Ind. pr. : *kweyo*, *kwe* ; *kweyō*, *kweyia*.
Imparf. : *kweyåvo*. Pft. : *-i*.
Fut. : *kwér-ai*. Condit. : *-ẻ*

Digitized by Google

nwḗre « nuire », conforme au précédent.
pyḗre « plaire » id.
(l'adjectif est *pyézā*)
trḗre « traire » id.

§ 86. *kraire* « croire », *kreyā*, *kru*, *-wạ*.

Ind. pr. : *kreyo* [1], *krai*; *kreyō*, *kreyī́a*.
Imparf. : *krey-åvo*. Pft. : *-ị*.
Subj. : 1er T. *krey-o*. 2e T. *krey-īso*.
Fut. : *krairai*. Condit. : *-ẽ*.

§ 87. *ḷaire* « lire », *ḷaizā*, *ḷaizu-wa*.

Ind. pr. : *ḷaizo*, *ḷai*; *ḷaizō*, *ḷaizī́a*.
Imparf. : *ḷaiz-åvo*. Pft. : *-ị*.
la suite comme ci-dessus.

§ 88. *(e)ṭyuare* « clore », p. pass. : *(e)ṭyua*, f. *(e)ṭyòssa*.

Ind. pr. : *eṭyuayo*, *eṭyua*; *eṭyoyia* (2 pl.).
Imparf. : *eṭyoyå̄vo* Pft. : *-ị*.
Fut. : *ĕṭyorai*.
ékuare « battre le blé,... », *ékoyā*, *éku- òsà*.
Ind. pr. : *ékuayo*, *ékua*; *ékūyō*, *-oyīa*...
Imparf. : *ékoyå̄vo*. Pft. : *-ị*.
Fut. : *ékorai*. Cond. : *-ẽ*.
skuare « gauler les noix », même conjug.

§ 89. *baire* « boire »; *bevā*; *byu*, f. *byèva*.

Ind. pr. : *baivò*, *bai*; *baivō*, *bevia*.
Imparf. : *bevå̄vo*... Pft.-*ị*
Subj. : 1er T. *baivo*. 2e T. *bev-īso*.
Fut. : *ber-ai*. Cond. *-ẽ*.
Impér. : *bai*; *bevẽ*, *-īo*.

1. Forme rapide : *nĕ krò på* « je ne crois pas ».

Digitized by Google

§ 90. *maudre* « moudre ». P. pass. : *mòlu(u)*, *-wà*

Ind. pr. : *maulo*, *mau* ; 2 pl. *molĭa*.
Imparf. : *molåvo*.
Fut. : *maudrai*.

§ 91. *kaudre* « coudre », *kozà*, *kozu(u)*, *-wà*.

Ind. pr. : *kauzo*, *kau* ; *kozō*, *-ĭa*.
Imparf. : *kozåvo*. Pft. : *koz-i*.
Fut. : *kaudrai*. Cond. : *-ĕ*.
Subj. : 1er T. : *kauzo*. 2e T. : *kozíso*.
Impér. : *kau* ; *kozē-ĭa*.

§ 92. *krēdre* « craindre », *krèɲā*, *krē*, *-ta*.

pyēdre « plaindre », *pyèɲā*, *pyē*.
Ind. pr. : *pyĕɲ-o*, *pyĕ* ; *pyĕɲ-ō*, *-ĭa*.
Imparf. : *pyĕɲ-åvo*. etc...
pwēdre « poindre, tr. engager la charrue »
comme ci-dessus, rad. *pweɲ-*

§ 93. *prēd(r)e* « prendre », *prèɲā*, *prai-aiza*.

Ind. pr. : *prèɲo*, *prĕ* ; *prèɲ-ō -ĭa*.
Imparf. : *prèɲ-åvo*. Pft. : *i*.
Fut. : *prĕdr-ai*. Cond. *-ĕ*.
Subj. : 1er T. *prèɲo*. 2e T. *prèɲĭso*.
Impér. *prĕ* ; *prènē*, *prèɲĭa*.

§ 94. *metre* (ou *metů*) « mettre », *metà*, *mai-za*,

Cf. pro = : p. pass. *promai*[1] (de même *rĕ* =, *ad* =).
per = : p. pass. *parmi* ; f. *-aiza*.
Ind. pr. : *meto*, *mai* ; *metō*, *ĭa*.

1. Aussi *prometu*.

Digitized by Google

Imparf. : *met-åvo*. Pft. : *-i*.
Fut. : *metr-ai*. Cond. *-ẽ*.
Subj. : 1er T. *met-o*. 2e T. *-īso*.
Impér. : *mai*; *metẽ*, *-ia*.
Les formes de *metå*, très fréquentes, sont régulières.

§ 95. *koŋ-aitre* « connaître », *-aisă*, *-u-ŭă* ou *koŋă*.

Ind. pr. : *koŋaiso*, *-ai*; *-sõ*, *-sĩa*.
Imparf. : *koŋàis-åvo*. Pft. : *-i*.
Fut. : *koŋaitr-ai*. Cond. *-ẽ*.
Subj. : 1er T. *koŋ-aiso*. 2e T. *-īso*.
Impér. : *koŋai*; *aisẽ*, *-aisĩa*

paraitre « paraître », et ses composés *dis* =, *re* = : comme le précédent (sauf la 2e forme de p. pass. fém.)

kraitre « croître, pousser, grandir » : comme le précédent, mais le p. pass. est *kraisu -ŭa*.

§ 96. *sŭivre*, en grande partie comme en français.

P. pass. : *sŭivu* (Ire) et *-i* (IIe et IIIe gén.).
Ind. prés. : *sŭivo*, *sŭi*, etc.

vivre, en grande partie comme en français.
Ind. prés. : *vivo*.
Imparf. : *viv-åvo*. Pft. : *-i* (surtout chez I).
Le part. passé est parfois *viku*(*u*) au sens de « manger, faire bonne chère ».

IV. Les verbes en *-i*.

§ 97. *tẽŋi* « tenir »; *tẽŋă*; *tẽŋ-u -a*.

Ind. pr. : *tẽŋo*, *tẽ*; *tẽŋõ*, *tẽŋia*.
Imparf. : *tẽŋåvo*...
Pft. : *tẽ* (1, 2, 3); *tẽŋiarà* (1, 3), *-å* (2).
Fut. : *tẽdr-ai*. Cond. : *-ẽ*.

Digitized by Google

Subj. : 1er T. *tèŋo*. 2e T. *tèŋīso*.
Impér. : *tẽ*; *tèŋẽ*, *tèŋia*.
Interjectif, pour appeler l'attention : *tene!*
On dit aussi : *tene sè dè la mã* « tenez cela dans la main ».
v(ẽ)ŋi ou *v(è)ni*, *vèŋã*, *vèŋu*, *-ạ* (Ire gén. *vèŋu*).
Le paradigme est rigoureusement conforme à celui de « tenir » — Cf. aussi « prendre » p. 80.

§ 98. *muri* « mourir »[1]. P. pt. : *mwérã*.

P. pass. : *mṓr*, *muarta*
l-e devŋu mór a sèt aure « il est mort à 7 heures ».
Indicatif présent :
Action rapide : *mwérò*, *mṓr*, *mṓr* ; *mwḗr-ō*, *-ị́a*...
« Je me sens mourir » : *mwéraiso*,
il meurt (*pṭyi a pṭyi*) *mwḗre*,
ils meurent id. *mwérạisõ*[5],
Imparfait :
mwérå̃ve.. 1-3 pl. *mwérå̃vã* ou *mwéryà -ĩã*.
Parfait : *mwéri*.
Subj. : 3 *mwérīse*.
Futur : *mor̃ai*, ou (1re gén.) *muraitrai*. Condit. : *mor̃ẽ*.

§ 99. *nåsi* « naître », aussi *nḗtre*, mais dans *fåre nétre* « créer ».

Le verbe, défectif, est concurrencé fortement par *vŋi u mõdo*. On disait, auparavant, comme en Bresse aujourd'hui encore, sans aucune nuance désobligeante, *étre fé -éta*.
sai né « je suis né -e ».
Ind. prés. : 3 *né*; 3 pl. *nḗsõ*.
Parfait : 3 *nési*.

1. Toutes les formes ici indiquées ont été observées, avec les mêmes nuances de sens, chez plusieurs témoins de la IIe génération.

Digitized by Google

§ 100.

uvri « ouvrir ») ont des p. pass. identiques à l'inf.,
krèvi « couvrir ») mais *uvår*, f. *-ta*, apparaît déjà dans le parler dela 2e gén.

ófri « offrir » : p. passé *ófår* et *ôfri*.

sèfri « souffrir » : *sèfri*, plus fréquent que *sèfår*.

Digitized by Google

CHAPITRE X

PHRASE NOMINALE ET PHRASE VERBALE

§ 101. Il n'y a pas lieu de considérer comme des modes d'expression vivants des phrases comme *sézõ de jẽ*, *sézõ de rẽ* « année de foin, année de rien », passées à l'état de proverbes.

Dans cet ordre d'idées rentrent des tournures fréquentes, en français usuel comme en provençal moderne, comme *mò byå | ke n-e på seya !* « mon blé qui n'est pas fauché ! », *lò tòŋó | k-ẽ vå* « le tonneau qui fuit ! » [1]. Elles peuvent être regardées comme de véritables phrases nominales dont le prédicat est la subordonnée introduite par *ke*. L'analyse phonétique [2] d'une phrase comme celles-là, confirmant les données du sens linguistique, montre que, dans une phrase avec *ke*, c'est *mo byå* ou *lo toŋo* qui portent l'insistance, avec un accent de hauteur très marqué : dans la phrase verbale sans *ke*, l'élément sémantique le plus important est le prédicat. Mais l'importance de ce dernier élément peut encore être accrue lorsque, comme dans la phrase citée pp. 31-2, il vient à se placer en tête de la phrase et porte alors à la fois un accent de hauteur et un accent d'intensité.

Je pense que la généralisation de *ke* en proposition simple

1. Cf. « Ma soupe qui n'est pas faite ! ». La Ire gén. emploie volontiers une formule : *azå ˌkẽ* (*ne pyòvïse på* etc.) « ce serait un hasard qu'il ne plût pas, il va très probablement pleuvoir ».

2. Cf. un modèle d'analyse de ce genre par M. M. Grammont dans *Mélanges Antoine Thomas*, 1927, p. 183-6, sur la phrase « Et vous le vendez ».

Digitized by Google

dans les parlers aquitains (cf. J. Ronjat, *Essai*... 79-82, après le « Beitrag » de Tobler, I, p. 57-66) procède de phrases de ce type.

Comme dans tous les parlers vivants, des expressions exclamatives sont très nombreuses : citons en une, un peu stéréotypée, il est vrai : *tā de fòtu* « tant de foutu ! » qui traduit, surtout au moment où l'on tente quelque chose, l'acceptation joyeuse de ce qui peut arriver, en bien comme en mal » [1].

C'est enfin par un effet de la même tendance que le patois, comme le français local, recherchent les constructions du type *proleptique* aimées du grec ancien, et — ce qui importe beaucoup plus ici — du latin tardif [2] comme du latin ancien : « Va voir le petit, s'il dort », plutôt que « Va voir si le petit dort » *Va vai lò ptyå | s-i drūme*.

1. Même sens, *vå ke vå*.

2. Cf. Stolz-Schmalz, *Lateinische Grammatik*, dans la 5e édit. de Manu Leumann et J.-B. Hofmann, 1928, pp. 654-5.

Le Gérant : M. Desbois.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS, MCMXXXII.

Digitized by Google

Digitized by Google

COUPURES

La Société des Langues romanes offre gratuitement aux auteurs 50 coupures de leurs articles, brochées sous la couverture même du numéro où l'article a paru.

Vient de paraître :

LE VERS FRANÇAIS

SES MOYENS D'EXPRESSION, SON HARMONIE

PAR MAURICE GRAMMONT

Un volume grand in-8° de 510 p., 3e édition, *Paris*, *Champion* **30** fr.

GRAMMAIRE HISTORIQUE

DES

PARLERS PROVENÇAUX MODERNES

PAR J. RONJAT

Tome I, grand in-8° de XX-424 pages.
Tome II, grand in-8° de 488 pages.
Tome III, sous presse.

Prix des 3 volumes. France..... **250** fr., Étranger **265** fr.

Digitized by Google

EN VENTE AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

A MONTPELLIER

Publications spéciales

I. M. Mila y Fontanals : Poétes catalans. Les Noves rimades. La Codolada, *Montpellier* et *Paris*, 1876. **10** fr. »

II. V. Lespy : Proverbes du pays de Béarn. Enigmes et contes populaires, *Montpellier*, 1876. **14** fr. »

III. J.-B. Noulet : Las Ordenansas et Coustumas del Libre blanc, publiées avec une introduction, des notes et un glossaire, *Montpellier*, 1878. **20** fr. »

IV. H. Doniol : Les Patois de la Basse Auvergne, leur grammaire et leur littérature, *Montpellier* et *Paris*, 1877. **10** fr. »

VI. J.-B. Noulet : Las Nonpareilhas Receptas per far las femnas tindentas, risentas, etc., publiées avec une introduction, des notes et un glossaire, *Montpellier* et *Paris*, 1880. **17** fr. »

VIII. J.-F. Thénard : Mémoire ou livre de raison d'un bourgeois de Marseille, *Paris*, 1881. **15** fr. »

X. M. Rivière-Bertrand : Muereglie, traduction en dialecte dauphinois de Mireille de Frédéric Mistral, *Montpellier*, 1881. **16** fr. »

XII. J. Azaïs : Verses bezieirencs, *Montpellier*, 1882. **14** fr. »

XIII. J.-B. Noulet et C. Chabaneau : Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle, *Montpellier*. **36** fr. »

XV. Trentenaire de la Société des Langues Romanes : Pièces et mémoires couronnés. Communications faites au Congrès des Langues Romanes, *Montpellier*, 1901. **15** fr. »

XVII. M. Grammont : Le Vers français, ses moyens d'expression, son harmonie, 3e éd. *Paris*, 1923 (*épuisé*).

XXII. F. Castets : I dodici Canti. Épopée romanesque du XVIe siècle, *Montpellier*, 1908. **22** fr. »

XXIII. F. Castets : La Chanson des quatre fils Aymon, *Montpellier*, 1909. **70** fr. »

XXV. A. Dauzat : Glossaire étymologique du patois de Vinzelles, *Montpellier*, 1915 **50** fr. »

— *Supplément*. **4** fr. »

XXVI. C. Chabaneau et J. Anglade : Onomastique des Troubadours, *Montpellier*, 1916. **30** fr. »

— *Supplément*. **4** fr. »

XXVIII. G. Millardet : Linguistique et dialectologie romanes, *Montpellier* et *Paris*, 1923 **45** fr. »

XXIX. J. Anglade : Les troubadours et les Bretons, *Montpellier*, 1928. **35** fr. »

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXXI

Digitized by Google

...ICAL ROOM
...LIBRARY
...IV. OF MICH.
APR 14 1934

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

TOME LXVI

VIIe SÉRIE — TOME VI

XXXVII-XLVIII

JANVIER-DÉCEMBRE 1932

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

MONTPELLIER

MCMXXXII

Digitized by Google

La publication de ce nº bibliographique a été subventionnée par la Confédération des Sociétés savantes françaises.

SOMMAIRE DU Nº 37-48

JANVIER-DÉCEMBRE 1932

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Pages

V. L. Dedesk-Héry. — The Life of saint Alexis (Hœpffner). 359
R. Lévy. — Old french Goz and Crestiens le Gois (Hœpffner). 360
A. W. Thompson. — The Elucidation (Hœpffner)..... 360
J. Melander. — Les poésies de Robert de Castel (Hœpffner). 363
R. C. Bates. — Le conte dou Baril (Hœpffner)..... 365
A. Thomas. — Jean de Gerson et l'éducation des Dauphins de France (Hœpffner)..... 369
C. Appel. — Bertran von Born. — Die Lieder Bertrans von Born (Hœpffner)..... 370
J. Boutière. — Les poésies du troubadour Peire Bremon Ricas Novas (Hœpffner)..... 375
Ch. Grimm. — Étude sur le roman de Flamenca (Hœpffner).. 380
J. Leite de Vasconcellos. — Opusculos : II dialectologia, III onomatologia (Dauzat)..... 383
A. Griera. — Gramatica historica del català antic (Dauzat)... 386
G. Serra. — Contributo toponomastico (A. D.)..... 388
E.-G. Wahlgren. — Un problème de phonétique romane : *d* > *r* (A. D.).....)..... 389
J. Vannérus. — Noms de lieux luxembourgeois (A.D.)..... 390
J. Désormaux. — Mots et coutumes de Savoie (A. D.)..... 392
K. Ringenson. — La palatalisation de *k* dans les parlers provençaux (Dauzat)..... 393
E. Béquet. — Glossaire des noms de personnes de la région de Cellefrouin (Dauzat)..... 395
F. de Murat. — Vocabulaire du parler de la région de Sainte-Eulalie (Dauzat)..... 397
P. Fouché. — Le verbe français, étude morphologique (Dauzat)..... 398
L. Gauchat, J. Jeanjaquet, E. Tappolet, E. Muret. — Glossaire des patois de la Suisse romande (Dauzat)..... 401
E. Gamillscheg. — Historia lingüistica de los Visigodos (A.D.). 403
G. Sachs. — Die germanischen Ortsnamen in Spanien und Portugal (A. D.)..... 405
H. Kahane. — Bezeichnungen der Kinnbacke (A. D.)..... 405
H. Markun. — Ital. *ire* und *andare* (A. D.)..... 406
W. Best. — Flurnamenforschung (A. D.)..... 407
Revue des études anciennes (A. D.)..... 408
Zeitschrift für Ortsnamenforschung (A. D.)..... 409

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

COMPTES-RENDUS

The Life of saint Alexis, an old french poem of the eleventh century. With an Introduction and a special Glossary, by V. L. DEDESK-HÉRY (*Publications of the Institute of French Studies*), *New-York* [1931], 82 p. in-12°.

On ne voit pas la nécessité ou l'utilité de cette nouvelle édition de la Vie de saint Alexis. Elle n'ajoute rien à ce qu'on avait déjà. Le texte n'est qu'une reproduction exacte de celui de Gaston Paris qui grâce à la collection des « Classiques français du moyen âge » se trouve aujourd'hui entre toutes les mains. La seule innovation de l'édition — ou faut-il dire la réimpression ? — est d'avoir renoncé aux signes diacritiques qui chez Gaston Paris indiquaient les *t* et *d* caducs et les *e* féminins. Ceci a d'ailleurs l'inconvénient que dans ce texte on ne distingue plus le *eu* dissyllabique (*deüst*, *geüt*, *neül*, etc.) d'*eu* monosyllabique (*deut* 291, *receut* 98, 119 qu'on ferait mieux, d'ailleurs, de transcrire par dut et reçut). La reproduction même est faite avec soin. Nous n'y avons relevé que quelques fautes d'impression : v. 52, lire *t'en* pour *ten* ; v. 241, supprimer la virgule ; v. 559, *demostrez* pour *domostrez* ; v. 591, supprimer la virgule ; v. 622, *nos* pour *noz*. Au v. 409 *grand*, au lieu de *grant*, est une faute d'impression qui s'est glissée dans les dernières éditions du texte des Classiques français du moyen âge et que l'éditeur a eu tort de reproduire ici.

L'introduction donne un aperçu sommaire de la formation et transmission de la légende, des indications sur les manuscrits (le man. V découvert en 1929 par Rajna y figure) et sur les éditions, sur la date et l'auteur, très problématique, de la Chanson, et enfin quelques remarques sur la versification, très élémentaires et pas toujours exactes (on ne peut pas traiter d'« élision » les cas d'enclise). Une petite bibliographie donne au moins l'essentiel.

C'est surtout sur le glossaire que l'éditeur a fait porter son effort. Là, en effet, la nouvelle édition peut et veut compléter les éditions antérieures. On ne donne pas seulement, comme dans l'édition des Classiques français du moyen âge, un tableau complet de tous les mots et de toutes formes du texte (malheureusement on a omis l'indication des vers, de sorte qu'il faut toujours avoir recours à l'édition de

Digitized by Google

G. Paris), mais on fait aussi de chaque mot l'étymologie plus ou moins détaillée. L'idée est excellente et le glossaire ainsi compris peut rendre de bons services, notamment aux débutants auxquels il s'adresse en première ligne. Peut-être va-t-il même un peu trop loin dans cette voie. Mais le guide n'est pas toujours très sûr et certaines explications sont inacceptables. Nous en prenons quelques-unes au hasard : *aprist*, du latin vulgaire *aprisit* (une explication moins sommaire et plus juste se trouve s. v. *prist*) ; *batant*, du lat. vulg. *battando* ; *rover* du lat. vulg. *rogware* ; *vait* de *vadit* dont « le *d* intervocalique a probablement déjà disparu au lat. vulg. » etc. Peut-on dire sans plus que *as*, *at* sont une évolution protonique de *habes*, *habet* ? Si *blasmer* est très justement ramené à *blastimare*, ne faut-il pas à plus forte raison y rattacher aussi *blastengier* (*blastemiare*) au lieu de le faire venir de *blasphemiare* ? Le nominatif de *caelestis* devrait être *celesz* (sic !). Dans *mueillent* (*molliant*) la diphtongaison de *o* est contraire à la règle, comme s'il n'y avait pas de diphtongaison conditionnée, etc. Un gros travail de révision s'impose, si le glossaire doit vraiment rendre les services voulus.

E. HOEPFFNER.

Raphael Levy. — Old French GOZ and Crestiens le Gois (*Publications of the Modern Language Association of America*, t. XLVI, 1931, p 312-320).

Une bonne étude sémantique sur le mot *goz* (d'origine inconnue) qui de « petit chien » passe, en prenant un sens péjoratif, à la signification de « nain ». L'évolution, appuyée sur de nombreux et probants exemples, paraît certaine. Mais ce que l'auteur ne prouve pas — et ne peut pas prouver — c'est l'identité qu'il établit entre *goz* (*gos* ou *gous*) et l'égnimatique *gois*, le fameux surnom de l'auteur de *Philomena*. Tous les exemples cités par M. R. Levy n'attestent à la rime que la voyelle *o* ou *ou* : de même les diminutifs *gocet*, *goçon*, *gouçot* ou le féminin *gousse*. Aucun ne donne la forme avec *oi*. Le féminin *gouesche* est de trois syllabes ; ce n'est donc pas le féminin de *gois*. Chrétien de Troyes lui-même donne *goz : toz* (*Erec* 793-4 ; *Lancelot* 5167-8), jamais *gois*. Les cas de *angoissier-angoisser*, *clostre-cloistre* ou *mireor-miroir* sont d'un ordre tout différent et leur analogie, invoquée ici, ne prouve rien. On songerait plutôt à *bos-bois*, mais là, c'est *bos* qui est la forme dialectale et *bois* la forme littéraire. Pour *gois*, *gos* ce serait le contraire. Par conséquent, l'interprétation du célèbre *Li Gois* par « Le Nain », qui irait très bien pour le sens, n'est pas fondée. Le serait-elle, que cela ne prouverait encore rien ni pour ni contre Chrétien de Troyes, auteur de *Philomena*, qui pouvait s'appeler d'abord Chrétien la Serpe aussi bien que Chrétien le Nain.

E. HOEPFFNER.

The Elucidation, a Prologue to the Conte del Graal, by ALBERT

Digitized by Google

WILDER THOMPSON (*Publications of the Institute of French Studies*), *New-York*, 1931 ; 126 pages in-12.

L'*Élucidation*, c'est le nom donné au petit poème de 484 vers qui, dans le manuscrit de Mons, sert d'introduction au roman en vers du Graal de Chrétien de Troyes et de ses continuateurs. On le trouve dans un roman français en prose, imprimé en 1530, et, traduit en vers allemands au XIVe siècle, dans le *Parzifal* de Wisse et Colin.

On ne saurait imaginer récit plus incohérent et plus bizarre, mal composé, gauchement rédigé. Ajoutez une transmission souvent déplorable et sans doute des interpolations maladroites. Or, c'est précisément ceci qui a fait le succès de l'œuvre, car, dans cet assemblage d'éléments hétéroclites, puisés aux sources les plus diverses, de notions mal assimilées et souvent incompréhensibles, certains érudits ont cru découvrir des révélations profondes sur la nature primitive du graal et sur l'origine de la fameuse légende. L'un après l'autre, M. Thompson examine les différents morceaux dont se compose cette étrange et fantaisiste élaboration. De bonnes connaissances littéraires, notamment de la vaste compilation des romans du Graal, lui permettent le plus souvent de déterminer d'une façon précise les sources d'inspiration de l'auteur. A côté de Chrétien lui-même et de son premier continuateur, c'est surtout la partie du roman attribuée au Pseudo-Wauchier qui a fourni au poète les éléments de son récit. Mais très versé, comme il l'était, dans la littérature de son temps, l'auteur de l'*Élucidation* a encore puisé à d'autres sources qui ne se laissent malheureusement pas toujours identifier.

M. Thompson s'est, en particulier, courageusement attaqué à la partie la plus obscure du poème, comprenant les vers 339 à 384. Elle traite des sept « gardes » mystérieux qui « gouvernent tous les bons contes qu'on raconte de par le monde » (v. 17-19), et elle énumère sous cet étrange patronage sept « branches », sept récits, qui tous se rattachent au Graal. Quels sont ces contes ? Si M. Th. ne réussit que partiellement à les déterminer, la faute n'en est pas à lui, mais au poète lui-même qui s'exprime ici de la façon la plus mystérieuse, et aussi au copiste qui semble avoir estropié ici son texte plus encore qu'ailleurs. M. Th. se consolera en constatant que M. Hilka lui-même, dans sa récente édition du *Perceval* de Chrétien de Troyes (Halle, 1932, p. 787-8), n'est pas arrivé à de meilleurs résultats que lui. Tout ce qu'on peut dire à ce sujet, l'éditeur l'a dit aux pages 67-78 de son introduction.

Un curieux hasard a voulu que ce texte, qui n'avait plus été publié depuis l'édition de Potvin, fût encore une fois édité dans ces derniers temps par A. Hilka dans son édition critique du *Perceval* de Chrétien, p. 418-429. Il est tout à l'honneur de M. Thompson que son édition fasse figure honorable à côté de celle du savant éditeur allemand. Malgré les efforts de ces derniers éditeurs, bien des obscurités subsistent encore. Il y en a auxquelles on ne pourra sans doute jamais remédier ; dans d'autres cas, des corrections conjecturales, exigées par l'état de la tradition, permettent peut-être d'établir un texte plus satisfaisant.

Digitized by Google

Voici quelques contributions que nous croyons pouvoir apporter à l'amélioration du texte.

V. 6 ss. D'après les notes des vers 8-9, M. Th. me semble avoir mal compris ce passage. La construction et le sens du vers 6 dans l'état actuel m'échappent. Je lirais au vers 6 : *C'a* (*tel chose*) pour *Car*, et j'entends ainsi : « la divulgation du secret du Graal est chose si dangereuse (textuellement : en arriverait là) que tel qui l'entreprendrait en serait marri (entendez : en serait affligé par le malheur qui le frapperait), encore avant de l'avoir achevé, et cela sans l'avoir mérité (son châtiment) par quelque forfait (autre que celui d'avoir divulgué ce terrible secret) » — 14. Il me paraît impossible de voir dans (*a*) *me* un latinisme pour *moi*. Il est préférable de conserver la leçon *amé* du man. avec Potvin et Hilka, malgré ce qu'elle a d'insolite. — Le vers 25 doit être une parenthèse ; supprimer le point et virgule après *raconter* au vers 24. — 39. Corr. *Fors tant* en *Por tant* « pour peu que, à condition que » ; cf. v. 43 — 47. Malgré la prose de 1530, l'inversion du vers 49 exige un arrêt après *main*, comme l'admet aussi Hilka — 70. Corriger la leçon fautive du manuscrit *Son* plutôt en *Soz* qu'en *Sor* — 79 ss. Chaque éditeur lit ce passage d'une manière différente. Pour ma part, je l'entends ainsi : au v. 79 garder la leçon du man. *servoient* : « tous les autres puits (sc. « les demoiselles du puits » ; faut-il lire : *Et toutes les autres servoient* » ?) continuaient à servir. *Deus ! por ce* (= que) *ne s'apercevoient ? Li autre vassal de l'honor, Quant ço virent..... Tout autresi les esforçoient* : « Dieu ! pourquoi ne s'en rendirent-elles pas compte (du crime du roi Amangon) ? » On connaît l'usage absolu de *s'apercevoir* en ancien français : cf. p. ex. Marie de France, *Chèvrefeuille* v. 55. « Car maintenant les autres seigneurs du pays (*honor* dans le sens concret du moyen âge ; cf. v. 112) suivirent le mauvais exemple du roi, etc. » — 97. L'état du texte permet de remplacer *flor essecierent* par *forés secierent* (cf. la note) qui convient mieux pour le sens ; les forêts jouent un grand rôle dans la suite — 101. Lire *Ains* pour *Qui* — 151. Corr. *En qui* en *O qui* (Hilka : *Sor coi*) — Le vers 218 dépend des vers précédents ; supprimer le point et virgule après *court* — 244. *Ceus* est pour Hilka un génitif, dépendant de *terre* ; M. Th. y voit un nom. sing. pour *Cil*, cf. v. 444, et je crois qu'il a raison. Le copiste a une fois de plus mal compris — 258. *deviés* ou *deniés* n'est certainement qu'une mauvaise graphie pour *dieus* (« deuil ») — 267. Malgré le rapprochement avec Pseudo-Wauchier (Introd. p. 58), *si* au vers 269 exige une virgule après *avoient* et par conséquent l'arrêt de la proposition au vers 267 après *estoient* — 333. *Que*, v. 334, est modal, non causal ; donc virgule après *dirai* — 361 ss. Qu'on lise *Ciel* avec le man. et M. Th. ou *Cygne* avec Miss Weston et A. Hilka, la construction défectueuse des vers suivants n'en devient pas meilleure. Il faut, je pense, lire *C'est cil*, au vers 362, au lieu de *Car cil*, à moins qu'on n'ait affaire à un nom propre estropié (cf. p. 70) — Le *destruisement* du vers 385 n'a certainement aucun rapport avec le déluge biblique ; il s'agit de la destruction du pays de Logres, comme le

Digitized by Google

font voir les vers suivants. J'avoue que je ne comprends que vaguement les vers 383-4 que cependant aucun des deux éditeurs n'a cru devoir expliquer. Faut-il entendre : « Cette aventure (mais laquelle ?) gagna (eut pour conséquence ?) une (ou la ?) joie à la suite de laquelle le peuple se multiplia de nouveau » ? Au vers 386 *Icestes* est également incompréhensible. Lire : *En cestes* (sc. les sept aventures) ? Hilka propose : *Par ceste*, ce qui ramène à la difficulté du vers 383 — 391. Joli conjecture de l'éditeur, basée sur la traduction allemande. Mais au vers précédent *n'issoient* doit remplacer *naissoient*; le vers 392 forme parenthèse — 432. Il n'y a pas lieu de remplacer *S'alloient* par *Sailloient* — 462. La correction de *nomee* en *tornee* s'impose.

Les corrections proposées sont loin de lever toutes les obscurités de cette œuvre étrange. Mais la critique, ici, reste impuissante.

Reconnaissons que les éditeurs ont fait de leur mieux pour y apporter toute la lumière qu'on pouvait y mettre.

E. HOEPFFNER.

J. Melander. — Les poésies de Robert de Castel, trouvère artésien du XIIIe siècle (*Studia Neophilologica*, III, 1931, p. 17-43).

Robert de Castel fait partie de la grande école poétique d'Arras, qui, dans le troisième quart du XIIIe siècle, se groupe autour du Puy d'Arras et de son « prince », Jean Bretel. Robert échange avec ce dernier un jeu-parti ; une autre de ses chansons a été couronnée au Puy. De son modeste chansonnier, composé de six chansons et du jeu-parti déjà mentionné, M. J. Melander donne une édition critique établie avec tout le soin que nous connaissons par ailleurs au savant éditeur. Je relève cependant un lapsus au V 33 : M. Melander lit :

> Et se ce non, destraigne mort sauvage !
> Morrai pour vous tant deboinairement...

En note (p. 43) il interprète *destraigne* comme subj. de *destraindre* au sens neutre : « se présenter, venir avec ses tourments » (« que vienne la mort cruelle et atroce »). Mais l'unique exemple de Godefroy ne confirme pas cette interprétation. Le verbe *destraindre* demande nécessairement un complément direct. Il faut donc lire :

> Et se ce nom, d'estraigne mort sauvage
> Morrai pour vous...,

estraigne (= *estrange*) ayant le sens de « extraordinaire, merveilleux » (ce qui sort de l'ordinaire). — Dans I 23, je lirais plutôt *Car*, avec la plupart des manuscrits, que *Mais*, qui convient moins bien pour le sens. — Ne faut-il pas attribuer dans VI 41, à *Ke* la valeur de « car » et mettre une virgule après *esbahis* au vers 40 ? Le poète n'est pas étonné que sa dame soit « de si haut prix », mais qu'Amour l'ait fait aimer une telle dame.

Une courte introduction fournit tous les renseignements nécessaires

Digitized by Google

sur le poète et son œuvre : notice biographique, attributions, langue et versification. Il n'y manque, comme toujours dans ce genre d'édition, qu'une appréciation littéraire de l'œuvre poétique. Pourquoi ? Elle mérite qu'on s'y arrête un instant. Non pas que Robert soit un grand poète. Sa langue manque d'éclat ; on n'y trouve aucune comparaison, à peine par-ci par-là une image. Mais il écrit d'une façon agréable et élégante. Son style est simple, sans prétention, sa langue claire et limpide. Il se meut avec aisance dans les rythmes variés qu'il a choisis pour ses chansons, qu'il s'agisse du long vers de dix syllabes, ou de vers plus courts de huit, sept et cinq syllabes. (Voir notamment les chansons II et V. L'envoi de cette dernière pièce, conservé dans un seul manuscrit, a été mal transcrit par l'éditeur. L'envoi reprend, selon la règle, la dernière partie de la strophe. Il ne s'agit donc pas de six vers, mais de quatre vers disposés ainsi :

Chançons, lai t'oïr
[A] ma dame pour jehir
Mon grief tourment. Je ne sai nul message,
Plus sagement puist mon mal descouvrir.)

On pourrait reprocher au poète une certaine monotonie. Le fait est que ses six chansons traitent toutes le même thème. Robert s'y présente toujours en amoureux fidèle et timide, qui n'ose prétendre à aucun *loier*, qui ne demande rien d'autre que le droit d'aimer et de souffrir, qui est heureux de pouvoir adresser à sa dame quelque vague et discrète prière. Dans la VIe chanson, où il formule théoriquement sa conception sur ce point, il affirme nettement qu'un désir non exaucé vaut mieux pour l'amour et l'amant que de voir ses vœux accomplis :

J'aim mieus ma dame en priant convoitier
Ke mon voloir en eüsse accompli (VI, 10-11).

Est-ce pour cette raison que dans son jeu-parti Jean Bretel propose à Robert précisément la question insidieuse s'il est préférable d'avoir *tres grant planté d'amie* ou *esperanche jolie a peu de deduit*, autrement dit, s'il préfère un amour réalisé ou l'attente d'un amour incertain. A notre grande surprise, Robert, le défenseur de l'amour non exaucé, prend ici la contre-partie de la thèse qui est celle de toutes ses chansons : mieux vaut l'amour réel qui « rassasie le cœur » qu'un simple espoir avec peu de plaisir. Et ce n'est sans doute pas sans ironie que son partenaire lui rappelle alors certaine théorie de ses chansons : « Ains doit en dangier manoir — Fins amis pour mieus valoir » (cf. la chanson VI, str. 1). C'est que Robert vient de se marier (VII, 2), et il lui est difficile pour l'instant de continuer à défendre sa thèse de l'amour irréalisé. Il le dit clairement dans son envoi à Gaidifer. Ainsi cette poésie qui se présente généralement comme un simple jeu de poètes n'est pas ici sans avoir certains rapports avec la vie réelle. Cela méritait, je crois, d'être signalé.

E. HOEPFFNER.

Digitized by Google

Le Conte dou Baril, poème du XIIIe siècle, par Jouham de la Chapele de Blois, ed. by ROBERT CHAPMAN BATES ; *New Haven* (*Yale University Press*) et *Londres* (*Humphry Milford, Oxford Univ. Press*), 1932, CXXVI-112 pages in-8°.

Plus de deux cents pages pour un texte de 1.266 vers. Cela indique le soin avec lequel M. Bates a étudié le poème qui est publié ici pour la première fois. Cela fait présumer aussi que toutes les questions que soulève le texte ont été examinées de près. C'est en effet, disons-le tout de suite, une très bonne édition qu'on nous donne là, un texte bien établi, quoique discutable quelquefois, accompagné de notes substantielles et d'un glossaire complet et précédé d'une copieuse introduction où les problèmes littéraires sont traités avec la même ampleur que les questions linguistiques. Une réimpression de la version en prose du XVe siècle et quelques chartes inédites, intéressant le dialecte blaisois, complètent le volume qui aussi extérieurement se présente sous une forme élégante.

Sur Jean de Blois, l'auteur du poème, l'éditeur s'exprime avec une louable circonspection. Quels sont ce « La Chapelle » dont Jean porte le nom et le Menin dont il est question au vers 969 ? On l'ignore, et M. Bates a raison en discutant ces questions d'observer à cet égard une sage réserve. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que le poète était en effet blésois. Aux arguments convaincants donnés par l'éditeur on peut encore ajouter celui que fournit l'examen des noms géographiques et historiques du poème. Tout le poème est localisé dans les pays au sud de la Loire. Le héros est un seigneur de Gascogne. Les fleuves auxquels il puise sont la Gironde, la Dordogne et la Loire (v. 717-522), cette dernière invoquée avec un accent de tendresse que M. B. relève à à juste titre. On ne nomme ni la Seine ni le Rhône. Les pays qu'il visite sont l'Anjou et le Maine (v. 529). Les vins qu'on cite sont ceux d'Auvergne et de Saint-Pourçain (v. 684). Le poète prend parti avec passion pour Simon de Montfort contre les Albigeois, Toulousains et Narbonnais (v. 1145-54) ; il rappelle, sans doute sous l'impression d'événements encore récents, les malheurs des « hoirs d'Angleterre », des fils de Henri II (v. 1088-90) ; pas un mot du roi de France ni des grands fiefs de la France du Nord. Les intérêts de l'auteur sont nettement dirigés vers le Midi aux confins duquel il a vécu dans les premières années du XIIIe siècle. Le poème a encore été écrit avant la mort de Simon de Monfort en 1218. L'auteur était-il cistercien ? M. B. le rend assez probable. Ce n'est pas seulement que Jean admire aveuglément l'ordre de Citeaux dont il connaît bien l'esprit et les institutions ; mais nous ajouterons encore que sa formation littéraire est purement ecclésiastique et « cléricale » et que l'auteur n'a rien d'un jongleur ou d'un poète mondain et laïque.

Jean de Blois n'est pas un grand artiste. Il est vrai qu'il manie le vers avec une certaine aisance, qu'il « trouve » par-ci par-là quelque scène heureuse, quelque dialogue vivant, quelque trait psychologique exactement observé. Mais la rime est pauvre, la langue prosaïque, le style

Digitized by Google

presque toujours terne, sans vie et sans couleur. L'auteur ne craint pas les chevilles ni les vers explétifs. Aucune description, aucune image frappante ou comparaison originale ne vient agrémenter son récit. Nous parlons ici du conte lui-même. Dans ses sermons l'auteur est autrement à son aise. Il y a là des parties vigoureuses, excellentes. Le point le plus faible — M. B. l'a bien vu — réside dans la composition du poème. Comment ne pas être frappé par les deux sermons intercalés dans le conte où ils n'ont rien à voir, le premier, encore relativement court, mais si peu à sa place, l'autre, où la longue allégorie banale de l'armure du chevalier allonge inutilement et alourdit singulièrement toute la fin du poème? Mais peut-être en jugeait-on alors autrement? Non. Car voici l'autre version de notre conte, celle que M. Schultz-Gora a publiée sous le titre du *Chevalier au Barisel* (Niemeyer, Halle, 4e éd., 1919). M. B. fait très bien voir que son auteur a connu et utilisé la version de Jean de Blois. Mais comme son récit est supérieur à l'autre, vivant, pittoresque, alerte, et d'un style coloré et abondant, riche en descriptions et en images, en dialogues rapides, et rimé avec un soin remarquable ! M. B. a bien senti la différence. Il l'explique surtout par la qualité différente des auditeurs auxquels ces poèmes sont destinés. Mais il y a aussi celle des talents et des tempéraments : Jean est avant tout un moraliste qui vise à enseigner et à édifier par de « bons exemples » (entendez : des contes pieux appropriés au sujet), l'autre un narrateur brillant et divertissant dont le principal souci est d'entretenir et d'intéresser ses lecteurs par le conte en lui-même qu'il débite en artiste. Aussi a-t-il nettement laissé tomber toutes les digressions morales et les pieuses exhortations dont s'embarrassait son modèle. Il possède, ce qui manquait à Jean, une formation littéraire. Il connaît les bons conteurs de son temps (certaines allusions le prouvent, p. ex. celle au Roman de Renart v. 130-2) et s'inspire de leurs procédés, les bons et les mauvais, qu'il imite habilement. Il a des connaissances « scientifiques » qu'il étale avec complaisance (voir l'énumération des pays visités par le chevalier maudit, v. 603-619, à la place des indications si pauvres de son modèle). L'honnête conte pieux de Jean devient sous sa main un petit chef-d'œuvre de récit élégant et mondain.

Entre les deux mss. dans lesquels le poème de Jean de Blois a été conservé, M. B. donne la préférence à celui de Paris (P), plus récent que celui de Cheltenham (C), mais écrit à peu près dans le dialecte blésois de l'auteur et offrant dans l'ensemble un texte un peu plus rapproché de l'original que l'autre. L'éditeur reste fidèle dans la mesure du possible à son manuscrit-base. Peut-être va-t-il quelquefois un peu trop loin dans cette tendance conservatrice. Le copiste de P, comme celui de C, n'hésite pas à modifier le texte qu'il copie et à le remettre d'aplomb, quand il lui est arrivé de détruire par inadvertance la leçon primitive. Nous signalons à ce sujet le cas suivant qui est particulièrement révélateur. Le vers 445 dans P se lit ainsi : *Un baston prist si l'i boutae*, avec *a* exponctué. Avec *boute* le vers est faux, et cependant la rime avec *sanz nulle doute* prouve que c'est là la bonne leçon, celle de l'original telle

Digitized by Google

que la donne C : *Un baston prist, dedenz la boute*. On voit le procédé de P. Il lit *bouta* au lieu de *boute* et corrige le vers en conséquence, en remplaçant *dedenz le boute* par *si l'i bouta*. Mais arrivé au vers suivant, il s'aperçoit que la rime exige la forme du présent. Il la rétablit donc, en exponctuant simplement *a*, mais il oublie la modification qu'il avait aussi fait subir aux mots précédents. P avait donc équilibré le vers en vue de la fausse leçon *bouta*. Ce que nous saisissons ici sur le vif a dû s'opérer encore à maint autre endroit où nous ne le reconnaissons plus avec la même netteté. P ne mérite donc pas toute la confiance que l'éditeur lui accorde avec un excès de générosité. Ses défaillances auraient dû être examinées avec la même minutie que le sont celles du manuscrit rival.

La langue de chacun des copistes, et surtout celle du poète, est étudiée avec le plus grand soin. Néanmoins l'étude linguistique est la partie la plus faible de ce travail, très méritoire pour le reste. Il y a dans le classement et dans l'explication des phénomènes linguistiques des erreurs qui étonnent. Peut-on dire que *deu*, à côté de *dieu*, est une forme où le *i* ne s'était pas encore intercalé entre le *d* et le *e* (p. LXXV, sub 13) ? que *annorez* (« honorez ») vient de *adoratis* (p. XLVI, sub 19) ? Voir aussi ce qui est dit plus loin (v. 946) au sujet de *adeuille*. N'insistons pas. Mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître toute la somme de travail consciencieux que représentent les chapitres sur la langue et la versification et les indications utiles qu'ils contiennent.

Le texte ne sera sans doute plus republié de sitôt. Cette considération justifiera l'ampleur des corrections que nous nous permettons d'y apporter.

V. 19. La graphie *annuieus* montre qu'il s'agit ici non pas de *annvieus*, mais de l'adj. *annuieus*, dont le sens est en ancien français bien plus fort qu'aujourd'hui.

V. 44. Supprimer la virgule, et point au vers 45 après *desheriter*. Le v. 45 dépend du vers précédent : « ceci ne fit que lui plaire, parce qu'il pouvait y trouver l'occasion de dépouiller les prêtres. Aussitôt il les en fait chasser... »

58. *pugnés*, graphie pour *pugnais*.

66. *juëdi*, trissylabique, me paraît impossible. Lire : *jusques au juedi asolu* (cf. la var. *siques*).

69. Supprimer la virgule.

118. *confés*.

184. La leçon de C *fist* me semble nécessaire ici.

201. Lire *Moÿsés* ; *nuis* dans la variante de C est évidemment *neïs*.

259. La leçon du ms., *qu'il*, doit être retenue.

275. La leçon de C est préférable ; celle de P n'a guère de sens.

283. Ce vers se rattache mieux au discours de l'hermite dont il forme la conclusion. Sans doute encore lire *pouez*, au lieu de *povez*, ici et ailleurs.

307 ss. La phrase non seulement « ne se prête pas facilement à l'ana-

Digitized by Google

lyse grammaticale », mais, quoi qu'en dise l'éditeur, elle ne se comprend pas non plus. D'abord, je lirais au vers 308 *entrait* « attire (à soi) ». Mais la faute de P réside surtout dans *me* (v. 312) et *proesce* (v. 313). Que vient faire ici cette prouesse ? et l'orgueil du pénitent ? Je ne pense pas qu'il en soit question ici. Je corrigerais donc P par C et lirais : *mes de ce miene li chaust — ne de la perte que il sent.* Il est vrai que *perte* est étrange. C'est peut-être une mauvaise leçon pour *peine.*

326. Vers de remplissage banal qui figure dans d'innombrables textes.

329 est une question : *queus sont ?*

336. *quar* n'est guère à sa place ici ; lire *que.*

341 var. Lire *ouan.*

386. *ge* pour *ce* ? ou lire *cele* « ceci » ?

402. *Jan*, pour *ja ne*, est impossible, *ne* n'étant pas un des mots soumis aux lois de l'enclise ; il faut plutôt lire : *Ja ne juneré* (pour *u* cf. *ruser* v. 808).

413. *oi* avec C est préférable, l'hiatus *merveillë oi* étant admissible.

487. Je ne vois pas entre ce vers et la *Queste du Saint Graal* le rapport signalé par l'éditeur. Mais l'engagement de ne pas passer plus d'une nuit sous le même toit est pris par Perceval chez Chrétien de Troyes (éd. Hilka, v. 4727 ss) ; il figure aussi ailleurs, p. ex. dans le cycle de Guillaume d'Orange comme caractéristique d'Aimeri le Chétif.

513. Le sens du vers n'apparaît pas clairement. Dans *l'avoir l'* veut dire l'eau des fontaines et des rivières que le chevalier visite.

522. Lire *me* pour *ma.*

554. *Et* fait partie de l'exclamation, pour *E Dieus...* (cf. la var. *He* dans C).

620. La leçon de C *qu'il li en prent* me paraît ici préférable.

638-9. Lire : *Dieus ta veü — et reguardé, soue merci.*

642. La proposition interrogative s'étend jusqu'au vers 644. Donc supprimer le point d'interrogation au v. 642 et le mettre au vers 644.

677. Lire *fresche.*

678. *aillies* « sauces à l'ail » de C correspond mieux à *puvrees* « poivrades » et me paraît donc préférable à *salees* « viandes salées », mot qui ne paraît exister que dans la forme masculine.

721. *es*, faute d'impression pour *les* ?

725. *en* dans C est indispensable pour donner un sens au vers.

741. L'adverbe *tost* C est préférable à *tout* P pour la rime et pour le sens.

754. On ne peut guère se passer des deux vers qui ne se trouvent que dans C.

766. Je crois, malgré la note, que C donne la bonne leçon : *o ces* (*ses*) *amis.* La confusion de *o* et *e*, d'où *et*, est fréquente.

775. Virgule après *char.*

783. *Aler en langes* signifie « faire (dévotement) un pèlerinage », comme le fit par exemple Joinville avant son départ pour la croisade.

787-8. *sejorné* ne signifie pas « paresseux » ; le mot s'applique à la

Digitized by Google

chair ou au cheval auxquels on ne donne pas assez d'exercice. Ce n'est donc pas la paresse qui est visée ici, mais plutôt l'abandon au bien-être.

803. Vers difficile (voir la variante de C) qui n'est pas expliqué.

855. L'inversion du vers 856 indique que le vers 855 se rattache à ce qui suit ; sinon, il faut adopter la leçon de C *Dieus doit*.

880. *grasse* dans P est sans doute une faute due à *grasse* du vers 883 ; *garce* dans C est la bonne leçon.

898. Lire *desçainz*.

914. chasé n'est pas « chassé » (voir aussi la rime), mais « doté » (à qui on donne l'argent).

928. Le mot *doulas* (dans les deux man. ?) est étrange ; on n'en connaît pas d'autre exemple que je sache. Faut-il lire *soulas* ?

943. La leçon de C évite la désagréable tautologie de P.

946. La phonétique aussi bien que la métrique interdisent de voir dans *adeuille* la 3e p. sing. pr. ind. de *adoler*. Lire : *et la deville* (: *ville*) « et la vilipende, maltraite », cf. *aviler* et *avillier*.

981. *amis* se rattache mieux à ce qui suit.

986. Le vers ne se construit pas avec *et* ; lire *que* avec C ; la reprise de *que* au vers suivant n'a rien d'insolite.

1019. *estoit amors* C « était acharné » est préférable ; jeu de mots fréquent où *amors* s'oppose au *desamort* du vers précédent.

1058. Je lirais plutôt : *Qui v. h., et voz l'amez* « aimez celui qui vous détestera ». Il faut dans ce cas mettre deux points après *soufrez* au vers précédent.

1084-7. Malgré la note, je ne vois pas le sens de ces vers. Il n'y pas là de question. L'auteur veut dire : « Si des maçons faisaient (C lit : *fesoient*) un mur sans lui donner de bon fondement (*c'il* = *qu'il* ?), celui-ci ne tomberait néanmoins pas facilement dans le cas où il aurait des fondations sous terre ».

1088. Ajouter à la note la mort prématurée du fils aîné de Henri II, Henri au Court Mantel, le « jeune roi » des troubadours, mort en 1183 pendant sa révolte contre son père.

1133. *ja* se rattache aux mots précédents.

1140-1. Malgré *certes*, ces vers font encore partie, à mon avis, du discours de l'hermite.

1165. Lire *l'en ferez*.

1177. Lire *ferez* pour *fetez* ? Se frapper la poitrine en signe de contrition.

1186. *Maison* signifie ici la « moisson ».

1192-4 répètent textuellement et inutilement les vers 1168-70.

Dans le texte final de C : 11 a, lire *E clers* ; 13 a, *s'a* p. *si a.* ; 15 a, *dona* pour *donra* ; 19 a, *prieront* ; 30, supprimer le deuxième *o*.

E. Hoepffner.

Antoine Thomas. — Jean de Gerson et l'éducation des Dauphins de France, étude critique, suivie du texte de deux de ses opuscules et de

Digitized by Google

documents inédits sur Jean Majoris, précepteur de Louis XI. *Paris* (*Droz*), 1930, 85 p. in-8°.

Aucun des écrits de Gerson ne doit nous laisser indifférents. Les opuscules publiés ici par Antoine Thomas ne sont pas tout à fait inédits, mais on est heureux de les trouver là facilement accessibles et présentés dans un texte d'une correction parfaite. Il s'agit de deux traités, un *Tractatus* et des *Instructiones*, où Gerson expose quelques vues sur l'éducation à donner aux futurs rois de France. Le premiers de ces écrits, le plus développé, s'adresse en réalité plutôt au prince lui-même ; l'autre, résumé rapide du premier, donne des conseils à l'éducateur. La note religieuse y domine, cela va de soi, et ce n'est pas sans intérêt qu'on lit, en songeant au futur roi Louis XI, la recommandation finale : « Inducatur postremo dominus (Dalphinus) habere specialem aliquam devocionem ad quosdam sanctorum, specialiter ad proprium angelum bonum protegentem a Malo. Temptetur eciam si fortassis... voluerit aliquem vel aliquos sanctos eligere, ad quos fiducialius et quasi familiarius sit recursus... » L'éducation se faisant surtout par l'étude de livres appropriés, Gerson — et c'est pour nous la partie la plus intéressante de son *Tractatus* (p. 48-51) — est amené à dresser un catalogue des ouvrages les plus utiles à étudier : à côté de traités religieux qui dominent, des ouvrages historiques (Valère-Maxime, Salluste, Suétone, Tite-Live), des traités de morale (Aristote, Sénèque, Boèce, à côté de *vulgati auctores : Catho*, *Theodolus*, *Esopus*), quelques rares ouvrages militaires (Végèce et Frontin), un seul traité de sciences naturelles (*De spera*, « pro aliquali cognicione phisica hujus mundi »). Quand elles existent, Gerson indique les traductions françaises, celles d'un Nicolas Oresme ou d'un Raoul de Presles.

Au sujet de ces ouvrages, on a colporté bien des erreurs jusqu'à nos jours. Son érudition étendue et précise, sa critique prudente et sagace ont permis à Antoine Thomas de les rectifier d'une façon indiscutable. Ainsi, il ne s'agit là ni du futur Louis XI ni de son précepteur Jean Majoris sur lequel on nous donne, chemin faisant, des renseignements inédits ; mais dans un cas on a affaire à Louis, duc de Guyenne, fils de Charles VI, et à son précepteur, Jean d'Arsonval (et non d'Arcouville), qui n'était donc pas « adjoint à Jean Majoris comme sous-précepteur de Louis XI », dans l'autre cas au futur Charles VII et à son précepteur dont le nom est inconnu. Les dates ne sont pas 1429, mais pour le *Tractatus* entre 1408 et 1410, pour les *Instructiones* après 1417. Le petit volume d'Antoine Thomas est un modèle d'érudition et de critique.

E. HOEPFFNER.

Carl Appel. — Bertran von Born, *Halle*, 1931 ; in-8° de IV + 100 pages. — **Id.**, Die Lieder Bertrans von Born (*Sammlung romanischer Uebungstexte* XIX-XX). *Halle*, 1932 ; in-12 de VIII + 146 pages.

Digitized by Google

Profitant des loisirs que lui laisse une retraite studieuse, l'excellent provençalisant qu'est M. C. Appel apporte coup sur coup de précieuses contributions à l'étude de l'ancien provençal. Voici qu'il nous donne presque en même temps une étude littéraire sur Bertran de Born et une nouvelle édition des œuvres de ce troubadour.

C. Appel ne se contente pas de présenter les dates extérieures de la biographie du troubadour et de caractériser dans son ensemble son œuvre poétique ; mais prenant ses chansons l'une après l'autre, il y ajoute un commentaire substantiel et, le plus souvent aussi, une élégante traduction en prose rythmique allemande. Ainsi le plus personnel et le plus original de nos grands troubadours est rendu accessible au grand public qui en saura gré au savant éditeur. Quant au spécialiste, il est à peine besoin de dire combien il trouvera d'observations ingénieuses et de renseignements nouveaux dans le commentaire qui accompagne les poésies du grand troubadour.

Dans son étude comme dans son édition, Appel place en tête les chansons amoureuses, non pour des raisons systématiques, mais pour des raisons chronologiques. « Ce troubadour des armes était, autant que nous sachions, d'abord un chanteur de l'amour » (*Et.*, p. 5). Appel se base sur le fait que les *canzos* adressées à la duchesse Mathilde de Saxe datent de l'hiver 1182, tandis que les premiers *sirventés* ne portent que sur l'année 1183. Cependant, le sirventés *Lo coms m'a mandat e mogut* (nº 9) est de 1181. Or, si le comte de Toulouse s'adresse à Bertrand pour lui demander de faire pour lui une chanson belliqueuse, c'est que Bertrand s'était déjà fait un nom comme auteur de sirventés. Son activité poétique dans ce domaine remonte donc certainement plus haut que l'année 1181 (p. 19). D'autre part, les chansons faites en l'honneur de Mathilde seraient les dernières en date parmi les poèmes amoureux du troubadour. Elles auraient été précédées de toutes les autres canzos, parmi lesquelles aussi celle où Bertrand souhaite la bienvenue à Guicharde de Beaujeu, venue pour épouser le vicomte de Comborn. Nous ignorons malheureusement la date de ce mariage. Mais Archambaud VI de Comborn ne devient vicomte qu'entre 1184 et 1187. Ce n'est donc probablement qu'en 1184, ou après, qu'a lieu le mariage. Stanislas Strowski (*La légende amoureuse de Bertran de Born*, 1915, p. 67) le place « probablement après 1184 ».

On retrouve Guicharde sous le *senhal* de *Mielhs-de-be* dans la chanson de la *domna Soisseubuda* (nº 5, v. 47-50), en compagnie des dames que Bertrand appelle *Bel Senher* et *Bels Cembelis*. Or, dans l'une de ses chansons à la « Saxonne », Bertrand déclare qu'il ne chantera plus désormais à la gloire de ces deux dames, ayant trouvé mieux depuis (nº 7, v. 11-12). Faut-il le prendre au sérieux et conclure avec Appel (p. 41) que la *Soisseubuda* doit être antérieure à cette dernière chanson ? Nous ne le pensons pas. Il ne s'agit que d'une boutade et rien ne dit qu'une fois rentré dans son Midi, Bertrand n'ait pas recommencé à courtiser ces dames comme auparavant. La *Soisseubuda* peut donc très bien être placée après l'arrivée de Guicharde, même si celle-ci ne date que de

Digitized by Google

1184. Les cauzos de Bertrand se mêlent donc à ses sirventés et ne les précèdent pas.

Je crois qu'une fois ou l'autre encore il est arrivé à Appel de prendre trop au sérieux ce qui n'est que plaisanterie, une boutade, ou, disons le mot, une galéjade, de notre troubadour. Dans sa chanson de croisade en l'honneur de Conrad de Montferrat (nº 31), Bertrand exhorte en paroles énergiques et mêmes violentes les deux rois de France et d'Angleterre à partir enfin pour l'Orient. Mais lui-même se garde bien de les accompagner. On pourrait lui demander pourquoi, et d'avance il répond : « Oh, je serais bien parti, mais voyant que personne ne le faisait, je suis resté aussi. Et puis j'ai vu ma dame si belle et si blonde, et mon cœur a faibli. Autrement je serais là-bas depuis un an au moins » (nº 31, str. VI). Cet hommage inattendu à sa dame n'était peut être, dit Appel (p. 56), qu'une concession à ses auditeurs courtois. Pour ma part, je ne puis voir là qu'un mot pour rire, une plaisanterie qui détonne évidemment un peu dans la chanson si grave et dans un sujet pareil, mais qui est bien dans la manière de Bertrand.

Quelquefois aussi il me semble qu'Appel incline à accorder un peu trop de confiance aux razos qui accompagnent les chansons. Appel a parfaitement raison de réagir vigoureusement contre la tendance d'aujourd'hui qui refuse toute valeur aux razos. Certes, elles contiennent d'innombrables erreurs et ne sont souvent que de pures inventions d'un commentateur à l'imagination facile. Mais on y trouve aussi des renseignements exacts qui ne peuvent pas être seulement tirés des œuvres du poète et qui doivent par conséquent remonter à quelque tradition sérieuse. Si d'une part l'auteur des razos a inventé de toutes pieces le personnage de Maeut de Montagnac, il identifie par contre très justement *na Guischarda* avec Guicharde de Beaujeu, vicomtesse de Comborn. Il connaît aussi le prénom de Constantin que portait effectivement le frère de Bertrand, sans qu'il ait pu le tirer des œuvres du troubadour. Appel invoque donc à juste titre pour certains faits l'autorité des razos, sans méconnaître leur insuffisance (p. 28, note 1). Mais dans sa réaction contre un scepticisme exagéré il va, je le crains, parfois trop loin. Si la razo sait que Mathilde de Saxe était la mère de l'empereur Othon IV, cela ne prouve pas nécessairement l'existence de quelque « bonne et vieille tradition » (p. 7) ; l'auteur a pu facilement se procurer ce renseignement. Et quand on le voit attribuer à la duchesse comme prénom le surnom d'Hélène que lui donnait Bertrand, on peut quelque peu douter de l'exactitude de son information. Je n'oserais par exemple pas non plus attribuer sur la foi de la razo l'*Escondich* au cycle des chansons qui gravitent autour de Guicharde (p. 12). Nous ignorons absolument quand et pour qui il fut fait.

Dans la deuxième partie de son travail, après l'étude biographique (p. 62 ss.), Appel s'efforce de fixer l'impression d'ensemble qui se dégage de l'œuvre de Bertrand et de faire le portrait moral et littéraire du poète. Ce qui détermine pour lui avant tout la poésie guerrière de Bertrand, c'est son tempérament belliqueux (p. 22), passionné

Digitized by Google

(p. 73), son esprit guerrier (p. 25), un désir effréné du combat (p. 62). Il y a certainement de cela, et ce n'est pas une des moindres beautés de la poésie de Bertrand que la franchise et la fougue avec laquelle s'expriment chez lui ses sentiments violents. Nul mieux que lui n'a traduit la poésie de la bataille chevaleresque, notamment dans le célèbre *Be m platz lo gais temps de Pascor* (n° 40), que, pas plus qu'Appel, je ne puis me décider à donner à un autre qu'à Bertrand. Mais, dans le grand mouvement des Croisades, il y a aussi le côté matériel qui accompagne le côté idéal. Appel ne l'a certes pas méconnu (p. 72-74), mais il me semble que ce côté matériel occupe une place bien plus large dans les sirventés de Bertrand que ne l'indique son biographe. Il n'y a là rien d'étonnant ni de déshonorant. Bertrand est le représentant typique de toute une caste qui apparaît précisément à travers son œuvre avec une rare netteté : ce sont les seigneurs pauvres qui, en temps de paix, vivent péniblement dans leurs châteaux des modestes revenus de leurs terres et dont la guerre est le métier, le gagne-pain. L'épée, mise au service moins d'une cause que d'un seigneur, de celui qui paiera le mieux (voir n° 37), le butin et d'éventuelles rançons font pour eux de la guerre une véritable affaire avec ses risques, qu'on accepte sans sourciller, mais aussi avec ses profits (n° 37, v. 25-8). Les avantages matériels ne comptent pas pour peu dans la joie que cause à notre poète la guerre franche et joyeuse. Il y trouve encore une satisfaction d'une autre nature, qu'il partage également avec tous ses congénères : une satisfaction d'amour-propre, l'assouvissement de la haine jalouse qui anime tous ces seigneurs plus ou moins faméliques pour les « vilains » enrichis, les « usuriers », « ces marchands qui viennent de France », dont les caravanes en temps de paix sillonnent les routes et dont la richesse insolente semble narguer les châtelains appauvris. Vienne la guerre, et cette vile engeance disparaît comme par enchantement, balayée par la rafale : « La vie sera belle ; on enlèvera leurs richesses aux usuriers et les bêtes de somme n'iront plus avec les bourgeois sans crainte sur les routes » (n° 37, v. 20-22). Tout l'orgueil de la caste, la colère impuissante des hobereaux en temps de paix et la joie sauvage de pouvoir à présent lui donner libre carrière, s'exprime dans ces vers ; c'est l'état d'âme de toute une caste. Le trait est à ajouter au portrait tracé par Appel.

Cela n'empêche pas d'ailleurs Bertrand de voir la guerre en grand poète lyrique. J'en trouve une des preuves les plus caractéristiques dans la manière dont il a transformé, dans la chanson n° 13 (*Quan vei pels vergiers...*), le début classique de la canzo, la strophe printanière : les éléments sont les mêmes, les gaies couleurs dans la verdure et la joyeuse musique du printemps ; mais au lieu des fleurs ce sont les étoffes de soie (les enseignes) jaunes, violettes et bleues que le poète voit se déployer dans les vergers ; au lieu du chant des oiseaux, ce qu'il entend, c'est le hennissement des chevaux et le son guerrier des trompettes, cors et clairons ; au lieu des douces plaintes du rossignol, c'est la chanson entraînante du jongleur « viellant de tente en tente »

Digitized by Google

qui réjouit son cœur. Ce n'est pas seulement brosser le tableau coloré et vivant du camp, lorsque l'armée chevaleresque se prépare à entrer en campagne (Appel y ajoute encore d'autres exemples non moins instructifs, p. 79 ss.), mais c'est aussi renouveler avec esprit le thème devenu banal de la strophe printanière, le voir avec des yeux de poète guerrier.

L'édition des œuvres de Bertrand est faite avec ce soin minutieux qui caractérise tous les travaux d'Appel. Peut-être lui reprochera-t-on même ici un excès de prudence. Trop souvent on se voit arrêté dans la lecture des textes par des points de suspension qui remplacent des vers ou des mots omis. Il s'agit de passages où la diversité de la tradition ne permet pas de décider d'une façon sûre quelle est la meilleure leçon ou la leçon primitive. En note on donne les différentes variantes. Au lecteur de choisir celle qui lui paraît mériter la préférence. L'éditeur justifie son procédé par des raisons d'ordre pédagogique, les textes étant destinés à des exercices de séminaire (*Uebungstexte*). J'avoue que ces brusques arrêts au milieu d'une strophe et le travail critique que cela vous impose gâtent l'impression d'ensemble qu'on voudrait retirer de ces textes et détruisent ce qu'en allemand on appelle la « Stimmung ».

Entre l'Étude et l'édition il s'est passé quelque temps. Cela explique sans doute pourquoi les traductions dans l'Étude ne correspondent pas toujours au texte donné dans l'édition ; cf. p. ex. nº 13, str. 2, début ; *ib.* v. 24 où à *dopta* du texte correspond « wirft » (*geta*) dans la traduction ; nº 18, v. 20, *dui* dans le texte, « drei » dans la traduction. Mais les cas sont peu nombreux et le lecteur fait sans peine les modifications nécessaires.

Bertrand de Born est un auteur difficile. Les allusions historiques dont il a parsemé ses œuvres, la richesse et l'originalité de ses images et de ses comparaisons, une langue fortement condensée et un style abrupt ne permettent pas toujours de saisir sûrement la pensée du poète. Profitant des travaux des dernières années, parmi lesquels ceux d'Appel lui-même sont à nommer en première ligne, la nouvelle édition marque sous ce rapport un grand progrès sur les éditions antérieures, déjà très bonnes d'ailleurs. Mais on ne s'étonnera pas que certaines obscurités subsistent encore et qu'on puisse être quelquefois d'un autre avis que l'éditeur.

Comme ses prédécesseurs, Appel donne les chansons de Bertrand dans l'ordre chronologique. Dans l'ensemble, la succession est à peu près la même que chez Thomas et Stimming, à cette différence près que, pour des raisons chronologiques, les canzos, comme nous l'avons fait remarquer, précèdent les sirventés. Certaines interprétations nouvelles ont cependant aussi amené parmi les sirventés quelques modifications importantes. Pour n'en citer que quelques-unes, une explication hardie, originale, et qui me paraît convaincante, fait placer le nº 39 de Stimming (*Senher en coms...*) dans un ensemble nouveau (*Et.*, p. 34-35). Une date nouvelle est assignée au nº 3 (*Ges de far sirventes...*) qui devient le nº 20 (*Et.*, p. 39, note 2). La complainte sur la mort de Rassa, le comte Geoffroy de Bretagne, découverte récemment (*A totz*

Digitized by Google

dic que ja mais no volh), figure à présent en bonne place dans l'œuvre de Bertrand, tandis que la célèbre complainte sur le « Jeune Roi » (*Se tuit li dol...*), dont l'attribution est contestée, est rejetée ici en appendice parmi les pièces douteuses. Ce sont là, avec quelques autres, les modifications les plus importantes de la nouvelle édition. Elles sont discutées avec soin dans l'*Étude* et paraissent toutes acceptables. Après un glossaire complet, malheureusement sans renvois au texte, l'éditeur ajoute encore une innovation des plus utiles : des tableaux généalogiques des principales seigneuries dont il est question dans l'œuvre de Bertrand. C'est extrêmement commode pour le lecteur. Malgré ses modestes dimensions, l'édition, combinée avec l'*Étude*, est un monument digne de celui qui est des plus grands parmi nos poètes médiévaux.

E. HOEPFFNER.

Les Poésies du troubadour Peire Bremon Ricas Novas, publiées... par JEAN BOUTIÈRE (*Bibliothèque Méridionale*, 1re série, t. XXI), *Toulouse* (*Privat*), 1930; XXVII + 130 pages in-8°.

Peire Bremon Ricas Novas n'est pas un des grands troubadours. Contemporain de Sordel et de Bertrand d'Alamanon, il appartient à la génération de poètes qui, dans la première moitié du XIIIe siècle, inaugurent la décadence du lyrisme provençal. Leur poésie d'amour ne fait que répéter les thèmes rebattus de leurs prédécesseurs, sans qu'ils réussissent à renouveler le genre littéraire ou seulement à y mettre une note originale et personnelle. On se rabat sur la forme : strophes compliquées où alternent les vers de mesure diverse, rimes rares et jeux de rimes surprenants, images recherchées et bizarres, expressions subtiles et prétentieuses, c'est là que s'exerce leur art ou plutôt leur virtuosité. Les indications sur « La langue et le style » (§ 4, p. XX-XXI) et « La versification » (§ 5, p. XXI-XXIV) dans le présent volume fournissent à ce sujet des renseignements édifiants. Ce que par contre la trop brève appréciation de cette partie de l'œuvre de Bremon ne dit pas (p. XIX), c'est l'impression de monotonie qui se dégage de ses *canzos*. Ce ne sont pas exactement « les lieux communs familiers aux Troubadours », mais exclusivement un seul ou deux de ces lieux communs qui y sont traités L'amour non-exaucé et l'amour *de lonh*, voilà les thèmes sur lesquels le poète brode ses brillantes variations. A côté de ceux-ci, d'autres figurent à peine (l'amour heureux, n° X, ou un amour nouveau, n° XIII). Il est vrai qu'un sentiment sincère se révèle à peine dans ces exercices laborieux ; mais de fait nous ne savons pas jusqu'à quel point, chez Bremon comme chez d'autres, l'une ou l'autre pièce ne traduit pas pourtant un amour réel et sérieux.

La réalité qu'on cherche vainement à saisir dans les chansons d'amour éclate par contre brutalement dans les *sirventes*. Ceux-ci deviennent entre les mains de nos poètes une arme dangereuse qu'ils manient avec une verve et une violence remarquables. Ceux que Bremon a échangés avec son ancien ami Sordel, devenu son ennemi, sont

Digitized by Google

la partie la plus vivante de son œuvre. On n'attachera pas trop d'importance aux accusations et aux invectives manifestement exagérées qui s'y étalent : la calomnie est de style dans ce genre de polémique. Mais on sent vibrer dans ces vers une haine bien réelle et les sentiments qui s'y font jour, jalousie, mépris, colère, n'ont rien de factice. En même temps elles fournissent des renseignements précieux, parce que vrais, sur la vie et le caractère des auteurs et sur certains côtés des mœurs de l'époque. Elles suffisent à elles seules pour justifier la publication de l'œuvre poétique de Bremon.

Des indications qu'elles contiennent, M. Boutière a tiré avec une sage critique tout le nécessaire, pour reconstituer les phases principales de la vie du troubadour. Sur un seul point de détail nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec lui. Entre le séjour de Bremon chez le comte Raimond Béranger IV à Aix et sa tentative malheureuse auprès de Raimond VII de Toulouse, M. B. fait aller le poète une première fois à la cour de Barral de Baux. Il se base surtout sur le vers moqueur de Sordel : *a Marseilla l'a faich azaut tornar* « il l'a renvoyé tout gentiment à Marseille ». Mais *tornar* ne signifie pas nécessairement « retourner » : il a aussi simplement le sens de « partir » ; donc : « il l'a fait partir pour Marseille ». Le premier séjour de Bremon chez Barral n'est donc pas un fait certain. Il est possible que Bremon se soit dirigé d'abord vers Toulouse et, éconduit là-bas, soit allé ensuite à Marseille. Que dans XV Bremon ait passé sous silence son échec auprès de Raimond VII, on le comprend sans peine.

L'édition critique des poésies de Bremon est faite avec soin. Des notes utiles les accompagnent. Voici cependant quelques remarques que nous soumettons à l'éditeur.

II 4. Les *adregz* (« Auftraggeber » d'après Kolsen, « courtois » dans la traduction de M. B.) ne désigneraient-ils pas les gens habiles, c'est-à-dire les « connaisseurs » (les *bon conoisidor* de VIII 5), les amis de la poésie, pour lesquels Bremon écrit ses vers ?

5. Plutôt : « si je n'étais blâmé ».

8. La leçon *precs*, par la répartition des mss. et par son sens, nous paraît préférable à *pretz*.

17. Si VI, 19 peut et doit être rapproché de II, 17, il n'en est pas de même de XI, 58-60, qui paraît se rapporter à un autre fait. La note p. XV, note 1, me semble donc erronée, ou pour le moins très douteuse.

III. Les deux vers du début dont le sens fait quelque difficulté me semblent vouloir dire que « ce qui d'abord n'avait été qu'un jeu, Amour en a fait une chose sérieuse, car il me fait aimer malgré moi celle qui... »

J'entends tout autrement la strophe IV : « On dit que les pèlerins reçoivent à leur retour un baiser. Mais moi j'ai visité mainte relique sans que cela (d'être embrassé) me soit arrivé. Il est malheureux que je ne songe qu'à celle (lire *sel'* = *sela*) en qui je trouve perfidie. Aussi n'ai-je pas été si habile (assez trompeur) pour qu'Amour me fasse jamais

Digitized by Google

jouir d'elle ». Passage alambiqué, certes, dans le goût de l'époque, mais non pas obscur.

37. *ce n'on deu faglir* « sans manquer ».

IV 6. *chauzimens* et *merces* ne sont pas « sa clémence » et sa « pitié », mais « Clémence » et « Pitié ».

14. *qu'anc no trobiey* « sans jamais avoir trouvé ».

27. « de sorte qu'au départ... » (quand les combattants se séparent à la fin du tournoi).

Str. V. Lire : ...*endreg vostra ricor Devetz gardar si auretz mais d'onor*... « vous devez voir en ce qui concerne votre noblesse, si vous aurez plus d'honneur en me faisant plaisir, que si j'étais assez léger (hardi ?) pour... », c'est-à-dire : si cela vous fait plus d'honneur de m'accorder volontairement votre amour que d'attendre que j'aie la hardiesse de vous le demander.

42. *car*, ici comme ailleurs, est traduit par « car ». Mais c'est la conjonction qui, après le verbe exprimant un sentiment, introduit la subordonnée. Il faut donc traduire par « de ce que ».

43. *m'a fag gent en dompna venir* ne signifie certainement pas : « m'a dirigé vers une dame charmante », mais plutôt, je pense : « m'a fait noblement aimer une dame ».

44. « Quoiqu'il m'ait fait m'efforcer trop (viser trop haut, dépasser mes forces) dans mon choix (quand je fis le choix de ma dame) ». La leçon de T donnerait un sens plus clair, mais l'accord de A D I K donne un appui sérieux à la première leçon, la plus difficile.

V, 2. Non pas « qui n'a pas la force », mais « qui n'a pas la possibilité ».

VI, 2. « car il me convient de chanter ».

4. Traînar « tourmenter », plutôt que « faire languir ».

12. Après *platz*, un point-virgule : « Cela ne lui plait pas ; elle n'a pas d'autre raison pour ne pas le faire. »

22. Vers trop long d'une syllabe. Lire : *so di l reproviers, farina.*

38. En admettant le subj. analogique *ause* (cf. *lauze* VIII, 57 et 60), on obtient un vers correct.

VII 8. Je ne vois pas pourquoi il est nécessaire d'admettre entre les vers 8 et 9 une idée omise. L'enchaînement des idées est simple et clair : le poète voudrait pouvoir faire une chanson supérieure à toutes les autres, telle qu'il devrait en effet la faire pour se montrer digne de la haute grâce qu'il attend de sa dame.

11. *per* ici « par » (« en disant »).

15. Pourquoi traduire *sobr'autiva* par « toujours croissante » ? Le sens normal se « supérieur » suffit bien, comme pour *sobrevalens* (v. 22).

42. *mezura* n'est pas tant la « modération » que la « mesure », cette qualité essentielle du monde courtois, déjà chantée par Marcabru dans une chanson célèbre, qui tient en tout le juste milieu et évite tout excès dans un sens ou dans l'autre. Quant à *ensenhamens*, il n'y a guère de doute que cela ne signifie ici la « bonne éducation » qui se manifeste dans le *gent saber dir e far*... et le *azaut onrar*.

Digitized by Google

IX 13. Lire : *e·l honrat*... ; le vers donne un deuxième sujet parallèle à *tug bel captenemen* du vers 11.

42. « soyez pourvus ».

45-46. « Vous croyez être très habiles (passés maîtres) en votre vil métier ».

X 27. Le vers *que non i a conten* est trop long d'une syllabe. Lire *no·i* et traduire par « sans qu'il y ait ».

55. Il ne s'agit pas de la beauté de la dame, mais de sa valeur morale qui est si parfaite qu'il n'y a rien à ajouter ou à retrancher.

XI 15. Peut-être faut-il lire *ce·m* (= *que·m*) pour *c'om* ; car le pronom personnel est ici indispensable.

21 ss. Le passage est en effet peu clair. Je l'entends ainsi : les deux, ma dame et Amour, me font voir, pendant qu'ils visent le plus à me détruire, que d'autant plus grande sera ma joie....

42. *e·l cor consiran* ne peut pas être un sujet, comme le veut l'éditeur. C'est à mon avis un accusatif dépendant de *mi fan : mi fan languir e*(*mi fan*) *lo cor consiran*.

53. Le sujet n'est pas la dame, mais le cœur : Le cœur à bon droit se plaint, en s'irritant envers mes yeux, de ce que...

57. Sans doute *lo cors*.

XII 4. *homs* dans le sens de « vassal ».

9. *pero* indique moins une opposition qu'une conséquence : « aussi ne vivrai-je... »

13. « et si vous ne m'en donnez pas l'assurance ».

20. *ma mor* ne peut pas signifier ici « ma mort » qui serait *mort* ou *mortz*. Lire : *m'amor*(*s*).

27. *on pres grana : pres* = *pretz* : « vous où la valeur fleurit, porte graine, mûrit, s'épanouit » ; cf. Levy, *Supplement-Wörterbuch* IV, 167. Au vers suivant *vos es de valor grans* ne peut pas signifier « vous êtes de grande valeur » (il faudrait *gran*), mais « vous êtes une graine de valeur ». Je ne comprends pas plus que l'éditeur les vers 29-30.

37-8. *serrana* et *serranz* (la rime exige *serrans* et *Surians*, v. 39) n'ont pas encore trouvé d'explication. Comme dans le reste de la strophe il s'agit surtout de noms de peuple (*Catalans*, *Castellans* et *Surians*), on pourrait avoir ici *Serdans*, *Serdana* (de la Cerdagne), mal transcrits par le copiste.

XIII, 7. *de novel* me semble plutôt signifier ici « récemment » que « de nouveau ».

11. *qe·m*, au lieu de *q'em*.

12. *gen* étant adverbe, comme au vers 14, il faut traduire « combien noblement valeur parfaite la gouverne ».

17. *travelha* est moins « transperce » que « tourmente ».

23 24. Je ne vois pas ce que veut dire *ples traenz traz*, mais au vers 24 j'entends : *tan l'am ab gran senz graz* « (je me contente de la paille, au lieu du grain), tellement je l'aime *ab gran* (« grandement, beaucoup » ?) sans remerciements (récompense) de sa part ». Ce *graz* introduit habilement la strophe suivante qui joue tout entière sur ce mot.

Digitized by Google

34. *il* étant le féminin, il faut écrire *el* (pour « lui »), non *el'*.

XV 1-2. « Je m'étonne que messire Sordel et vous, sire Bertrand, ayez souffert que... » (voir notre remarque IV, 41).

11. Lire *qe'us* pour *qe's* ? cf. v. 6.

12. « car vous n'avez point montré de colère (au comte) pour le dommage qui m'a été causé ».

20. Dans ce vers, trop court de deux syllabes, *ais*, dont le sens de « aise, joyeux », n'est donné que par Raynouard, II, 42, mais pas par E. Levy, pourrait désigner, comme XVII, 25, la ville d'Aix où résident les deux destinataires du *sirventes*, p. ex. *e lai vas Ais*.

17. *Per* ne donne pas de sens satisfaisant ; la traduction « à la disposition de » que l'éditeur n'en donne qu'en hésitant est douteuse. Il faut sans doute lire : *Pres mon seignor* « auprès de mon seigneur ».

XVI 25. *garnitz* a ici le sens précis d'« armé (de toutes pièces) », comme XVII, 18.

28. *qe'is* pour *qe is*.

XIX 2. *l'o* pour *lo*.

3. *raubar* me semble avoir ici plutôt le sens de « voler, piller » comme au vers 20, que celui de « enlever qn ».

5. *assi* « ici » ? Ce serait *aissi* ; donc *a ssi* « à soi, auprès de soi ».

13. Vers trop court d'une syllabe. Lire : *desloigna* ? ou *loingnava* ?

15. Vers faux : la coupe tomberait dans *Ri-cas* : mais je ne vois pas le moyen de corriger.

16. Au lieu d'ajouter *el*, peut-être lire : [*Mas*] *mal se razonet*.

22. *s'ai auzi* est impossible. Lire : *sai auzi* « j'entendis ici ».

24. Lire *lui* pour *lai* ?

27. Conserver la leçon du man. : *sitot me soi paubres* « bien que je sois pauvre ».

XX. Le planh de Bremon sur la mort de Blacatz, inspiré de ceux de Sordel et de Bertrand d'Alamanon, ne vaut certes pas ses modèles. Cependant l'idée apparaît moins saugrenue qu'il ne semble à M. B. (p. XX et 120), si l'on tient compte que le corps est traité ici en *cors sant*, « une sainte relique ». Dans ce cas on comprend sans peine l'idée du partage et de l'adoration dont il deviendrait l'objet. La construction du morceau devient même ainsi très logique et acceptable. Une partie des reliques va à Rome, pour les nations du Saint Empire ; une autre à Paris pour ceux de la France du Nord avec les Anglais, s'ils osent s'y rendre ; une troisième est confiée au roi de Castille pour ceux d'Espagne ; une quatrième, à Saint-Gilles, pour le Midi de la France ; enfin, la tête, à Jérusalem (où Dieu mourut plutôt qu'il ne prit naissance) pour servir à la conversion des païens. Le morceau n'a ainsi plus rien du caractère satirique du *sirventes* de Sordel, mais il ne saurait être question de parodie ; sur ce point nous partageons entièrement l'opinion de M. B.

Sans doute, il reste encore quelques passages qui résistent jusqu'ici à tout essai d'explication ; néanmoins l'œuvre de Bremon a trouvé ici l'édition que méritait ce poète qui, bien que seulement de deuxième

Digitized by Google

ordre, ne manque pas d'intérêt et illustre certains côtés de la vie et de la poésie des troubadours.

E. HOEPFFNER.

Charles Grimm. — Étude sur le roman de Flamenca, *Paris (Droz)*, 1930 ; 174 pages in-8°.

M. Charles Grimm donne dans ce volume une introduction à l'édition qu'il prépare du *Roman de Flamenca*, destinée à remplacer celle de Paul Meyer, devenue introuvable. On y traite donc surtout les questions de date, d'auteur et de langue. Après avoir passé en revue les travaux de ses prédécesseurs, M. Grimm aborde le problème de la date à laquelle le romancier est censé avoir voulu placer l'action de son récit. Jusqu'ici on admettait généralement celle de 1234, mais M. G. la rejette. Dans un long chapitre (l'auteur s'excuse lui-même de cette longueur, p. 84), il examine, à l'aide d'indications puisées de seconde main, les généalogies des différentes maisons nobiliaires dont un ou plusieurs représentants figurent dans le roman. M. G. n'a pas de peine à prouver que les données historiques telles qu'on les obtient pour l'année 1234 cadrent mal ou pas du tout avec les données du roman. Il propose lui-même une autre date qui lui semble mieux convenir : la dernière décade du XIIIe siècle, plus exactement les années 1196-1200. J'avoue que pour ma part je ne crois pas plus à cette date qu'à l'autre. Les impossibilités historiques sont, il est vrai, un peu moins nombreuses ici, mais il reste encore trop de « peut-être » et « il faut admettre » pour que la démonstration apparaisse pleinement convaincante. A mon avis, il est vain de vouloir chercher pour l'action du roman une date précise dans l'histoire. L'auteur n'a pas du tout voulu écrire un roman historique, comme l'admet M. G. (p. 167); il écrit un roman psychologique ou un roman de mœurs qu'il place dans un cadre vaguement historique. Le sujet, c'est l'éternel thème des amants bernant le mari jaloux. C'est l'histoire de Tristan, de Cligès, d'Éracle et de tant d'autres. Mais au lieu de placer l'action dans l'ancienne France héroïque du temps de Charlemagne, comme le fait la chanson de geste, ou dans l'Angleterre fabuleuse du roi Artus et du roi Marke, comme le roman breton, notre poète la situe à une époque historique moins éloignée, moins légendaire, plus réelle. Son but est en effet de donner à sa fiction un caractère très prononcé de réalité. De là les noms historiques, encore existant de son propre temps, et les indications géographiques très précises dont il parsème son œuvre, comme l'avaient déjà fait avant lui Jean Renart ou l'auteur du roman de *Joufroi* et d'autres encore. Ceci n'empêche pas que les héros de l'aventure — M. G. l'a très bien vu — ne soient des personnages fictifs, malgré les noms historiques dont ils sont affublés. De même, le cadre, sous une précision historique apparente, reste en réalité dans une vague imprécision. Tout ce que le poète retient — et ceci encore, M. G. l'a très justement fait remarquer —, c'est le souvenir de l'époque où la moitié de la France appartenait encore au roi d'Angle-

Digitized by Google

terre, c'est-à-dire environ un siècle avant l'époque de l'auteur du roman. Mais quant à lui assigner une date précise, comme le veut M. G., ce n'était certainement pas dans les intentions de l'auteur. L'eût-il voulu d'ailleurs que cela lui aurait été presque impossible. Il aurait dû se livrer pour cela à des recherches historiques qui sont peut-être plus faciles pour nous aujourd'hui qu'elles ne l'étaient à un clerc de la fin du XIIIe siècle.

Nous ne croyons pas non plus que ce soit un fait historique qui, selon M. G. (p. 36), pourrait avoir formé la base du roman, à savoir le mariage malheureux de Mathilde de Bourbon avec Gauchier de Vienne (avant 1183). Il n'est certes pas impossible que la chronique scandaleuse de l'époque ait fait passer ce fait à la connaissance de notre auteur par une voie quelconque, un hasard de lecture, un souvenir resté vivant dans le pays et recueilli sur place. Mais d'autre part les mariages malheureux ne devaient pas être si rares alors ; et, plus encore, il y avait la tradition littéraire qui fournissait à l'auteur le thème inépuisable de la « mal mariée » qui est au fond celui de *Flamenca*. Il est donc très peu probable qu'il ait été besoin d'un événement historique, vieux d'un siècle, d'un mauvais mariage et d'un mari brutal (dont rien ne nous dit qu'il ait subi lui-même le sort du mari de Flamenca), pour suggérer à l'auteur le sujet de notre roman. Il a tout simplement puisé dans la tradition littéraire, et surtout dans l'immense tradition populaire des ruses des amants.

Il y a en revanche un autre renseignement à tirer des noms historiques du roman, en considérant leur répartition géographique. C'est un point de vue auquel M. G. n'a pas songé à se placer.

Dans la question controversée du nom de Nemurs, la patrie de Flamenca, M. G. se prononce en faveur de Namur contre Nemours. Aux arguments antérieurs il en ajoute un qui me paraît décisif : l'invitation du comte de Nemours qui ne s'adresse qu'au seul seigneur de Flandre. Ce n'est certainement pas non plus par hasard que le romancier a donné à son héroïne le nom de Flamenca, « la Flamande ». Mais sa connaissance de la Flandre est des plus vague. Un seul nom précis : le seigneur de Louvain ; pour le reste des généralités : les comtes de Flandre, de Brabant. Mieux que les subtiles raisons imaginées par M. G. (p. 92-93), cette ignorance explique l'étrange itinéraire imposé au roi de France qui, pour se rendre de Paris dans le Bourbonnais, passera par Namur et amènera de là la future femme du malheureux Archambaud. Sans doute aussi la forme incorrecte de Nemurs s'explique-t-elle de la même manière. Et ceci vaut pour tout le domaine d'oïl : seuls deux noms précis, des noms de ville, toutes les deux dans le voisinage de Paris, Melun et Senlis, dont le titulaire est qualifié de sénéchal au lieu de bouteiller, ce qui dénote encore chez le poète une connaissance plutôt vague. Par ailleurs rien que les tout grands noms que tout le monde pouvait et devait connaître : les comtes de Champagne, de Blois, de Bar et de Saint-Pol. Tout autrement se présentent les noms du Midi. D'abord un groupe assez compact de noms autour du Bourbonnais, le théâtre prin-

Digitized by Google

cipal de l'action : à côté des grands noms, Bourgogne, Nevers, La Marche et l'Auvergne, représentée par l'évêque de Clermont, d'autres de moindre importance : Auxerre, Rodez, Lusignan, Turenne, Cardaillac. Puis aussi, un peu plus loin, ce seigneur d'Algas, sans doute un des protecteurs de notre poète. Et là, dans le voisinage de Nant, le domaine des seigneurs d'Algues, encore deux noms du roman : à l'Est, Anduse; à l'Ouest, Belmont, ce dernier, il est vrai très répandu, mais dont l'explication proposée par M. G. (p. 105-8) n'a rien de convaincant. Faut-il aussi rapprocher le nom encore inexpliqué de *Garin de Réortier* du *Mont Redorte* qui se trouve dans la même région ? On voit quel est le pays qui était particulièrement familier à notre auteur. Dans un deuxième groupe on a les noms plus généraux des comtes de Toulouse, de Montpellier, de Narbonne, du marquis de Montferrat. Faut-il les mettre sur le même plan que ceux de la France du Nord ? Peut-être, s'il n'y avait pas aussi dans ce nombre le nom de Jaufre Rudel de Blaye. Il ne s'agit là, je crois, de personne d'autre que du célèbre troubadour dont l'auteur a fait entrer, non le personnage, mais le nom dans son roman Et pourquoi pas ? L'auteur du roman de *Joufroi* en a bien fait autant, en choisissant comme héros le personnage fameux du comte Guillaume IX de Poitiers, le plus ancien troubadour, et en plaçant à ses côtés le personnage non moins fameux de Marcabru. Je pense que les autres noms de ce groupe s'expliquent aussi par des souvenirs littéraires : ceux du comte de Toulouse, de Guillaume de Montpellier dont le nom est déjà éteint depuis 1202, du marquis de Montferrat, tous célèbres comme grands protecteurs des troubadours autant que comme personnages historiques; celui surtout de cet Aimery de Narbonne, inconnu à l'histoire des XIIe et XIIIe siècles, et qui n'est sans doute autre que le personnage légendaire de la geste de Guillaume d'Orange. On voit combien est peu précise la réalité historique dans le roman et combien il est vain d'en rechercher la date exacte qui n'a certainement jamais existé dans l'idée du poète. En revanche, on voit comment il compose son cadre historique : une connaissance très générale des grandes seigneuries de la France du Nord, une connaissance très précise de la région du Bourbonnais et des pays avoisinants, enfin des souvenirs littéraires relatifs à quelques grands noms du Midi lui en fournissent tous les éléments. Son procédé, au fond, ne diffère pas de celui que nous avons constaté chez Marie de France (cf. Romania, t. LVI, p. 1 ss.) et qui est aussi celui d'un Chrétien de Troyes, d'un Thomas d'Angleterre, d'un Gautier d'Arras, et même de la chanson de geste ; des mœurs contemporaines projetées dans le passé, avec la différence qu'au lieu du passé lointain et légendaire de Charlemagne et d'Artus c'est ici un passé plus rapproché et en apparence plus réaliste, en tout cas moins fabuleux.

M. G. rend assez vraisemblable après d'autres, que l'auteur du roman était ce Bernardet qui se nomme une fois, en passant, dans son œuvre et qui nous fait connaître ses rapports avec un seigneur d'Algues. Cela ne nous avance d'ailleurs guère, car tirer de là qu'il était peut-être moine

Digitized by Google

à l'abbaye de Nant ou du moins attaché à ce monastère par un lien quelconque (p. 102), c'est une supposition sans aucun fondement. Qu'il ait eu une formation de clerc et qu'il ait été très versé dans la littérature de son temps, dans celle du Nord aussi bien que, comme on vient de le voir, dans celle du Midi, cela ne fait aucun doute, et il eût été utile et intéressant d'étudier de plus près les éléments de sa formation littéraire, les influences qu'il a subies et qui ont contribué à former son talent de romancier, ainsi que la valeur littéraire elle-même de son œuvre. Là, il y a encore un chapitre à écrire que M. G. nous donnera sans doute un jour. Il est vrai que M. Benedetti a déjà dit l'essentiel là-dessus.

Quant à la date de l'œuvre, M. G. ajoute à l'argument qu'on avait tiré jusqu'ici du nom du seigneur d'Algues, un autre non moins probant fourni par un détail héraldique : les armes du sire de Bourbon, telles qu'elles sont décrites ici, ne peuvent pas avoir existé avant 1272, date du mariage de Robert de France avec Béatrix de Bourgogne, dame de Bourbon, peut-être même seulement à partir de 1283 où Robert devint effectivement sire de Bourbon. Cette indication, venant confirmer l'autre, place le roman décidément vers la fin du XIIIe siècle.

L'état de la versification, étudié dans un dernier chapitre, vient jusqu'à un certain point à l'appui de ces conclusions. Dans l'ensemble, les résultats de ce chapitre, basé sur des dépouillements soigneux, sont plutôt décevants. Ils prouvent une fois de plus que l'étude de la langue et de la versification, si elle donne des renseignements utiles sur l'art et la technique du poète, ne fournit par contre que des dates très incertaines pour l'âge d'un texte. Dans la recherche évidente de rimes riches qui caractérise la Flamenca, M. G. croit voir une influence française. Il a sans doute raison. Certains « gallicismes » qu'il relève (p. 163) confirment son hypothèse. Il y a là une étude intéressante à poursuivre.

Pour finir, M. G. examine quelques passages difficiles du texte. Il essaie d'expliquer, après d'autres, l'énigmatique *doma* du vers 1098 sans toutefois réussir à en donner une explication satisfaisante. Ne faut-il pas lire simplement *soma* « sommet » ou « bout », ce qui répondrait à l'explication proposée par M. G. ? Dans « accompagner *ab oils de cor* », M. G. rejette avec raison l'interprétation par « les yeux du cœur », condamnée moins par la syntaxe que par le sens du passage ; son explication par « de tout cœur » (« avec ferveur ») est préférable.

Somme toute, travail intéressant. M. G. réussit à dire du neuf sur un sujet déjà souvent traité et obtient sur certains points des résultats nouveaux et précis. Nous attendons de confiance l'édition du texte qu'annonce ce travail préparatoire.

E. HOEPFFNER.

J. Leite de Vasconcellos. — Opusculos : vol. II dialectologia ; vol. III onomatologia. *Coimbra, Imprensa da Universidade*. 1928-1931, 8°, 532 et 690 p.

Digitized by Google

Dans l'avant-propos du premier volume, l'éminent romaniste rappelle qu'il avait conçu le projet d'élaborer une vaste dialectologie portugaise, dont il a publié l' « esquisse » (déjà très fouillée) dans une thèse de doctorat de Paris, en 1901. Estimant aujourd'hui que la vie ne lui donnera pas le temps de mener ce travail à bonne fin, il a résolu de publier ses matériaux. Nous avons tous connu ces projets grandioses de jeunesse, que bien peu d'entre nous ont pu exécuter, et nous voyons approcher l'heure mélancolique où l'on doit se contenter modestement de vider ses tiroirs, pour que les recherches qui n'ont pas entièrement abouti servent à quelque chose et ne se soldent point par un bilan négatif d'efforts perdus. Rendons hommage à l'abnégation de ceux qui, à l'apogée de leur carrière, font tomber leurs documents dans le domaine public.

Ceux de M. L. de V. ne sont pas d'ailleurs des matériaux bruts. Ils sont classés et analysés. Le premier volume est relatif à la dialectologie de la région entre Douro et Minho, qui a toujours attiré l'auteur, parce que, intermédiaire entre la Galice (foyer de l'ancien portugais) et le Portugal, elle a gardé nombre d'archaïsmes et elle permet de reconstituer maintes évolutions du passé ; plus à l'est, on arrive à une zone de transition entre portugais et castillan, dont le type est le parler de Miranda, étudié jadis par l'auteur [1]. Ici sont réunies une vingtaine de monographies qui comprennent chacune, outre une introduction accompagnée de notes bibliographiques s'il y a lieu, les principales caractéristiques de phonologie, de morphologie, voire de syntaxe, avec, en général, une liste de mots plus ou moins copieuse et des textes populaires. Une brève conclusion fait ressortir les caractères généraux de ces parlers, qui se classent en trois groupes. On remarquera que l'évolution $v \rightarrow b$ a largement gagné ce groupe, et que la réaction littéraire, venue des centres urbains, a provoqué de fausses régressions, $\rightarrow v$, par ex. chez les paysans du bas Minho qui disent *voum* (port. *bom*), bon. Les définitions des mots enregistrés dans les lexiques sont faites avec une grande précision et une conscience scrupuleuse : beaucoup de détails pour tout ce qui touche aux objets, coutumes, etc., avec toutes les références et explications complémentaires. Cet ouvrage extrêmement riche sera précieux pour les dialectologues.

Le volume intitulé « Onomatologie » réunit d'abord des articles anthroponymiques publiés antérieurement (p. 3-78), et qui complètent sur des points particuliers la magistrale *Antroponimia portuguesa* de l'auteur analysée ici-même (1930, 99-101) ; suit une copieuse liste de noms dont l'histoire est étudiée. Puis des études toponymiques (139-476) qui nous font souhaiter le prompt achèvement de la Toponymie portugaise annoncée par l'auteur. On remarquera, en particulier, dans cette dernière série, des monographies fort intéressantes qui montrent la variété des apports successifs : gaulois (*Evora* = EBŬR, *Nantes* = ravin, *Bragança* = BRĪG-ANTIA) et même prégaulois (*Portugal* est un

1. *Estudos de philologia mirandesa*, Lisbonne, 1900.

Digitized by Google

hybride dont le premier terme est le latin PORTUS ; le second, obscur, -CALE, pourrait être le même que la finale de BURDEGALE, Bordeaux, variante possible de *cala*, que j'ai étudié ailleurs [1]) ; latins, naturellement nombreux (remarquer *Chaves*, de l'abblatif FLAVIIS, *Fão* = FANUM, quelques représentants curieux de BEATUS [*Veade*, *Véado*]), la famille de FONS, quelques jolis exemples de soudure comme *Santulião* = *Sant' Julianus* à côté de *Santiago*, compris parfois *San Tiago...* ; germaniques, épaves de noms de personnes (*Gandufe*, *Guilhafonxe...*) ; arabes enfin, fréquents surtout dans le sud. — La dernière partie, qui est entièrement inédite, est la plus neuve : on trouvera ici, pour la première fois, croyons-nous, une étude d'ensemble consacrée aux noms propres donnés aux animaux, avec des rapprochements comparatifs [2]. P. 493. *Mizi*, nom de chat, signalé par un correspondant hongrois, doit venir de l'allemand, où il est courant. P. 494. Il n'est pas exact que les chats n'aient pas de noms propres en Auvergne et en Bourbonnais, cela dépend des familles ; en tout cas, il y a toujours un nom pour les appeler, p. ex. *mèni*. f. *-inò* (ces noms d'appel mériteraient aussi une étude d'ensemble ; ils sont la source, on le sait, de bien des noms communs). P. 504. L'appellation « cerise », qui paraît bizarre (pour une vache) à un citadin, existe aussi en Auvergne : l'œil du paysan est peu sensible aux nuances. P. 569 et 575. *Mimi* (nom de chat et d'oiseau) est certainement un emprunt au français, comme peut-être *Lulu* (pron. *Loulou*) : le cas n'est pas isolé (cf., à côté, *Bijou*, *Joli*, *Pierrot*). P. 602-3. Je suis encore plus sceptique que l'auteur sur l'explication du nom du papillon par redoublements qui exprimeraient le battement des ailes (Oehl, *Mélanges Schuchardt*, 1922, 95), p. ex. *papilio* = *pepe*, *lele* ; il suffirait de remarquer que le vol du papillon est silencieux. L'explication que donne M. L. de V. pour *mariposa* = *Maria*, *posa !* « Marie, pose-toi », rapprochée du norvégien, « Marie, vole ! » (appliqué à la coccinelle) est évidente. Quand au portugais *barboleta*, avec ses variantes *balb-*, *barb-*, j'y verrais volontiers un mot enfantin, altération de la racine *babb-* qui a servi à désigner divers insectes volants en Italie (hanneton, cétoine..., cf. REW 852).

Ces deux volumes, d'un maniement facile grâce aux tables détaillées et aux index, font honneur à leur auteur, qui sait allier à la richesse de la documentation l'amour de la précision et de la clarté.

Albert DAUZAT.

1. *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, 1927, 219.

2. Je signale ici (pour compléter les indications bibliographiques de l'auteur) une intéressante étude sur les noms donnés aux bovins dans le Cantal, par Gandilhon Gens d'Armes (*La Veillée d'Auvergne*, Paris-Aurillac, 15 mai 1914), et je rappelle la petite liste publiée ici (1925, 109) pour Vinzelles. M. Mario Ruffini, lecteur à l'Université de Turin, a étudié les noms propres d'animaux dans une région de Roumanie, mais je ne crois pas que son travail ait paru à l'heure actuelle.

Digitized by Google

A. Griera. — Gramatica historica del catalá antic, *Barcelone*, 1931, 8°, 157 p.

Cette grammaire de l'ancien catalan sera précieuse, car c'est la première synthèse complète qui ait été faite depuis celle, plus sommaire, de Morel-Fatio et Saroïhandy, dans le *Grundriss* de Gröber, le travail remarquable de M. Meyer-Lübke sur le catalan (1925) étant conçu sur un autre plan.

Les facteurs historiques de l'extension du catalan sont d'abord examinés. Une fois de plus, M. G., confirmant sur ce point et résumant ses précédents travaux, rejette la théorie Morf-Schädel (repeuplement hypothétique du Roussillon par des immigrants espagnols) ; il démontre (p. 6) que la frontière entre catalan et languedocien remonte à un état de choses préromain. Voilà longtemps que je suis arrivé à la même conclusion [1] par des arguments d'ordre phonétique qui révèlent deux substrats juxtaposés, celtique au nord, ibère au sud. La séparation du catalan et du castillan s'explique fort bien par les deux courants de civilisation à l'époque romaine mis en relief par l'auteur : italo-provençal qui a gagné la Catalogne, et africain-espagnol, qui a déferlé sur la Castille. Faut-il rattacher le catalan au gallo-roman ? ce fut, à l'origine, un dialecte nettement provençal, détaché de bonne heure et qui fut plus tard influencé par le castillan : l'originalité du catalan, c'est d'avoir été soumis tour à tour aux influences de l'ouest et de l'est, comme l'Auvergne à celles de Lyon (remplacé plus tard par Paris) et du Midi. — Quant à la frontière occidentale du catalan, elle ne peut s'expliquer évidemment que par la reconquête (et, du côté de l'Aragon, par des faits politiques remontant à l'époque carolingienne). Des traces d'un roman précatalan se retrouvent dans la région de Valence et aux Baléares (p. 35).

M. G. a réuni sous le titre « éléments constitutifs du catalan » un matériel toponymique et lexicologique d'un grand intérêt. Les noms préromans non celtiques, qui sont presque tous des noms de lieux, offrent ample matière à discussion. L'auteur, très prudent, n'a pas soulevé, comme on pouvait le souhaiter, le problème d'une couche indo-européenne pré-ibère ; il semble qu'il ait tendance à faire à l'ibère la part du lion, notamment pour les suffixes, tout en reconnaissant (p. 23) que l'ibère n'a presque rien laissé dans le vocabulaire catalan. — De même, la part faite à l'élément celte, bien que restreinte, est encore trop large : il ne faut pas se fier à Holder qui a mis de tout dans son *Sprachschatz*, jusqu'à des latinismes aussi évidents que *Vinzelles* (*vinicella*) sur la foi d'une homonymie avec un nom d'Asie Mineure ! Si *-asse* ne paraît pas celtique (pour le radical, cf. *Alasso* et le ligure

1. Voir notamment mon *Histoire de la langue française*, p. 70, pour l'extension du celticisme *u*→*ü*, et l'introduction linguistique que j'ai donnée au « Guide bleu » *Pyrénées*, éd. 1919, pp. XIII-299.

Digitized by Google

Alassio), *-osso* ne l'est sûrement pas : M. E Bourciez, qui l'a étudié dans son enseignement à propos de la toponymie gasconne, a conclu que ce suffixe, très répandu dans une région formant équerre le long de l'Océan et des Pyrénées, devait être pré-ibère ; le suffixe *-asc-* de *Tarvascan* (cf. *Vénasque* et les *Arravasci*) nous ramène au ligure plutôt qu'au gaulois. Par contre, le radical *Quer-* (que je retrouve en Auvergne, *Cheire*, coulée de lave) pourrait être gaulois et paraît représenter un type **cario, -a*, d'un **car-*, pierre, relevé ailleurs en toponymie par M. Skok et par M. Vannérus (Luxembourg). La plupart des mots gaulois et sûrement, comme le présume M. G., les formations toponymiques en *-acum* datent, en Catalogne, de l'époque romaine.

La phonétique est présentée de façon objective. On peut regretter que l'auteur ne nous ait pas donné son opinion sur le processus de certaines évolutions, p. ex. *ts* final → *ụ, é* + palatale → *i*, et *ŏ* + palatale → *u* : les traces de formes diphtonguées relevées ici (p. 44 *quiéga*, etc , p. 46-7 *-ua, -ue*), comme le parallélisme du provençal, confirment la théorie de M. Fouché (*Phon. du roussillonnais*, 29) d'après laquelle la palatale a provoqué une diphtongaison (*no* → *ue* → *u*). — P. 52-3. Le retour aux pluriels en *-os* paraît bien dû à l'influence du castillan : l'hésitation *osses-ossos* ne peut guère s'expliquer autrement, la conservation d'un *o* post-tonique étant contraire à la phonétique catalane.

La morphologie et la syntaxe sont présentées avec beaucoup de clarté. Pour l'article prélittéraire *es, sa*, éliminé par *el, lo*, il eût été bon de préciser que cet article avait survécu au moyen âge dans des régions archaïques (Catalogne, Gascogne pyrénéenne, Provence *orientale*, Sardaigne) formant la périphérie du provençal moyen (Languedoc-bas Rhône) où dut s'opérer d'abord l'élimination de *es-sa* au profit de *lo*. Mais le catalan, sur ce point aussi, a subi l'influence aragonaise, sinon castillane, car le provençal ancien a *lo* et non *el*. — La question d'un article préroman *ta* est encore bien obscure : si cette explication est tentante pour *Tarragone*, rappelons que M. Bertoldi a expliqué, de façon définitive je crois, *Talavera* par *tala*, argile + *vera* (cf. RLR., 1930, 107) par analogie avec *Talavinda* (j'ai moi-même relevé dans le Velay deux **Talobriga* → *Talobre*, près de carrières d'argile, *R. des Études Anciennes*, 1931, 372-3). Il faut se méfier enfin, en l'absence de formes de l'époque latine, de la possibilité d'un article bas-latin [IS]RŬ, [IS]TA. — La disparition ancienne de la flexion à deux cas est un repère précieux pour l'époque à laquelle le catalan s'est détaché du provençal ; à l'inverse, la présence simultanée des parfaits en *-gu-* atteste l'ancienneté de cette formation. La partie syntaxique renferme de nombreux exemples, qui seront très utiles.

La suffixation est réduite à une liste un peu sèche de finales (qui ne sont pas toutes des suffixes, p. ex. *-ebre* dans *lebre, ginebre*) d'après le Dictionnaire des rimes de Jaume March. L'évolution historique et sémantique de ces suffixes en catalan est encore à écrire : on ne pouvait demander à l'auteur de faire ce travail dans un ouvrage qui est surtout une « somme » des résultats acquis et qui, avec une biblio-

Digitized by Google

graphie classée par rubriques, constitue une excellente mise au point de la linguistique historique du catalan.

A. DAUZAT.

Giandomenico Serra. — Contributo toponomastico alla teoria della continuità nel medioevo delle comunità rurali romane dell'Italia superiore, *Cluj* (*Roumanie*), 1931, *Cartea românească*, 8°, 261 p.

M. Serra a déjà publié sur la haute Italie, et en particulier sur le Canavese, d'importants travaux onomastiques, tant anthroponymiques que toponymiques. Il s'est efforcé de démontrer qu'il n'y avait pas eu solution de continuité dans les noms de personnes après la chute de l'Empire romain. Il cherche à prouver aujourd'hui que les communes rurales italiennes du moyen âge représentent des agglomérations romaines et même préromaines. Deux thèses opposées s'affrontent ici parmi les historiens, qui ont eu recours surtout à des arguments d'ordre juridique : F. Schneider [1] a soutenu l'origine germanique et militaire de ces communes, tandis que G. P. Bognetti [2] a défendu la thèse de la continuité. C'est celle-ci qu'appuie M. S. par des arguments d'ordre linguistique. Si les théories extrêmes paraissent trop absolues (il faut tenir compte de la diversité des conditions historiques et sociales suivant les régions), il semble bien démontré qu'il y a eu continuité pour la majorité de ces agglomérations ; bien entendu, les conquérants ont créé, en Lombardie comme en Gaule, de nouveaux centres ruraux, mais dans une proportion bien moindre que les Romains.

Les matériaux mis en œuvre par M. S. sont très riches et classés par types linguistiques. L'auteur a recueilli nombre de formes et de citations anciennes et il a eu l'heureuse idée de les donner, quand besoin est, avec un contexte plus ou moins long, qui les situe dans leur ambiance exacte. — La série de termes désignant ce que nous appelons en France des communaux est fort intéressante. Je relève notamment (p. 6 sqq.) les dérivés de *vicus* du type *vicanus* (*vicanius*, *vicanale*...) et *vicinus* (*vicinium*, etc.). Ce dernier est représenté en Gaule par les *Voisins-Voisines*, (*Vésins*, *Vésines* dans le Midi), moins nombreux qu'en Italie, mais qui ont la même valeur toponymique. A signaler aussi (p. 32 sqq.) les suffixes *-alia*, *-ilia*, la finale basse-latine *-ora*, formations également anciennes et auxquelles l'auteur assigne une valeur de collectifs désignant les terres de la communauté. — La partie la plus originale du travail est celle qui montre le développement, en toponymie, d'anthroponymes désignant des collectifs. Le fait est bien connu pour les noms de cités : M. S. a repris la liste donnée par Longnon pour la Gaule, en l'enrichissant de nouveaux noms empruntés

1. *Die Entstehung von Burg- und Landsgemeinde in Italien*, Berlin-Grünewald, 1924.

2. *Sulle origini dei comuni rurali del medioevo*, Pavie, 1927.

Digitized by Google

pour la plupart à l'Italie ; je crois qu'on pourrait y joindre *Durocasses*, (Dreux), qui, à côté de *Baiocasses*, *Tricasses*, *Veliocasses*, *Viducasses*, doit représenter un nom de peuplade. P. 108. Est-ce bien le chef-lieu du *vicus* que certains de ces noms représentent ? Il peut s'agir d'anciennes petites cités, satellites des grandes, absorbées par celles-ci à une date plus ou moins ancienne : on sait qu'Auguste réduisit le nombre des cités, légalisant un mouvement de concentration qui devait être ancien. Ce qui est plus nouveau, c'est le développement, longuement étudié ici, d'une valeur collective dans des noms de domaines, centres d'agglomérations rurales, phénomène parallèle à l'évolution qui rendit peu à peu héréditaire le nom individuel. Comme l'a déjà remarqué M. E. Muret (*Les noms de lieu dans les langues romanes*, p. 51), ce n'est pas un hasard si les formes plurielles se multiplient au moyen âge ; si un certain nombre sont imputables aux scribes (cf. ici les hésitations, p. 130, pour *Uxello*, *-is*, qui représente certainement à l'origine un [endroit] « élevé », UXELLUM ou abl. UXELLO, et non un collectif), il y en a qui étaient bien vivantes et ont survécu dans les patois (cf. en Auvergne *Sùsulẹ̀dzā*, Sauxillanges, dont la finale longue représente *-as*, CELSINANICAS). — P. 94. Il n'est pas exact qu'il n'y ait en Gaule aucun réactif pour les finales -os, -is : il en existe au moins dans le type -AVOS, -AVIS, comme je l'ai montré pour *Angiés-Anjó* (ce que M. S. rappelle p. 96).

Ce bon travail est encore enrichi d'un appendice. A défaut d'un index, on peut regretter l'absence d'une table des matières détaillée qui aurait beaucoup facilité le maniement de l'ouvrage.

A. D.

E.-G. Wahlgren. — Un problème de phonétique romane : le développement *d* > *r*, *Upsal*, 1930, 8° 254 p.

Le sujet avait été traité récemment pour le français par K. Michaëlsson [1]. C'est aussi le français qui forme l'objectif principal du travail de M. Wahlgren. Depuis longtemps les romanistes ont été frappés par la bizarrerie d'un rhotacisme insolite dans des mots comme MEDICUS > *mire*, GRAMMATICA > *grammaire* ; ce n'était pas résoudre la difficulté que de les déclarer « demi-savants » ; il était temps de s'attaquer au problème. Les deux auteurs précités, après avoir éliminé l'un et l'autre les mots douteux ou étrangers à la série, sont arrivés à des conclusions opposées : pour M. M., il s'agit d'un phénomène phonétique favorisé par la palatalisation de *d* devant *i*, tandis que M. W. estime que l'évolution *d* > *r* est phonétique en Italie et en germanique, mais non en France, où les cas relevés s'expliqueraient par des analogies.

Ayant étudié les faits de mon côté, je suis arrivé à une tierce conclusion. Avec M. M., je crois qu'on est en présence d'une tendance phonétique et qu'il s'agit d'un passage direct de *d* à *r* vibrant prépalatal, sans

1. Upsal 1924, dans les *Studier i modern språkvetenskap*.

Digitized by Google

l'intermédiaire d'un *d* : en effet, la position de la *pointe* de la langue est la même pour *r* et pour *d* (ou du moins pour certains *d*) ; le *d* suppose au contraire une position de la langue toute différente. Pour passer de *d* à *l*, la langue n'a qu'à perdre le contact avec les gencives latérales, et, pour l'*r*, à remplacer, en outre, le contact prolongé par un contact bref formant vibration : il se produit un relâchement d'articulation. Or précisément dans les mots de cette série — et c'est ce que M. M.[1] et surtout M. W. ont négligé de montrer — le français et le provençal ont souvent hésité entre *l* et *r*. — D'autre part (ici je suis d'accord avec M. W.) je ne puis concéder à M. M. que la palatalisation ait favorisé l'évolution *d* > *r*, car il s'agit de deux tendances contraires : pour la palatalisation, la langue se bombe, la pointe s'appuyant sous les incisives inférieures, tandis que pour *d*, *l*, *r* vibrant, elle reste à plat. J'estime, comme je l'ai exposé succinctement ailleurs [2], qu'après la période palatalisante qui caractérise le latin vulgaire et *grosso modo* l'époque mérovingienne, le gallo-roman est devenu, pendant sept à huit siècles, réfractaire aux palatalisations à la suite de la fusion des Romans et des Germains ; la présence fréquente en germanique de l'évolution *d* > *r* (faits groupés par M. W.) me paraît appuyer singulièrement cette théorie. La langue a donc cherché dans une autre voie à éliminer en particulier le groupe *d* + *y* qu'elle ne possédait plus, et comme les mots de ce type qui avaient pénétré dans le langage populaire étaient peu nombreux et d'origine savante, on ne saurait s'étonner qu'il y ait eu des hésitations, des tâtonnements et qu'une norme phonétique n'ait pu se dégager.

A. D.

J. Vannérus. — Le nom de lieu luxembourgeois *Thoul* ou *Tol* et ses congénères ; le nom de lieu luxembourgeois *Rham* ou *Rumm* et ses congénères ; à propos de *Daspich* et d'*Orweich-lez-Florange* ; du nom de lieu luxembourgeois *Pintsch* au *Pincio* de Rome (*Annuaire de la Société luxembourgeoise d'études linguistiques et dialectologiques*, années 1928, 1929, 1930 et 1931).

M. Vannérus poursuit ses recherches toponymiques sur le Luxembourg, dont nous avons déjà parlé (*RLR*, 1928, 334). Il étudie quelques radicaux prélatins intéressants. TŬLL-, hauteur, nom de la ville de Toul, paraît bien assuré comme sens : il y en a cinq exemplaires dans le Luxembourg, et l'auteur en a relevé cinq autres (isolés ou en composition) en Belgique et dans le Limbourg hollandais, et une soixantaine en France. Mais parmi ceux-ci il faut écarter : *Touls* (Cantal) ancien *Taols* qui postule un autre radical (il a dû y avoir une consonne, peut-être *b* ou *v*, entre l'*a* et l'*o*) ; *Toulemont* (1781), forme de l'Aude, doit

1. Voir cependant son étude *Egidius* > *Gilles*, p. 349-50 (*Mélanges Vising*).

2. *Histoire de la langue française* (Paris, Payot), pp. 78-9.

Digitized by Google

représenter *Tout-le-monde*, qu'on trouve ailleurs (Maine-et-Loire, etc.) ; *Toulonjac*, *Toulongerques* se rapportent à un nom de personne (radical *Tol* ou *Tull-*, finale *-umius* ou *-umnius* ; suffixe *-acum* et *-anicum*) ; d'autre part, TELO > *Toulon* (divinité aquatique d'après Æbischer) n'est pas grec (même radical dans TELEMATE > *Tallende*, Puy-de-Dôme, **Telate* > *Teldes*, Cantal, etc. ; cf. *R. des Études anciennes*, 1931, 363 et 368). A une autre racine appartiennent les *tor-*, *turon*... auxquels M. Æbischer a consacré une importante étude (cf. *KLR*, 1930, 115). — Les représentants d'un type RAM-, RUM-, sont nombreux dans le nord-est de l'ancienne Gaule : l'idée de « rocher » paraît bien leur être commune. On retrouve ce type ailleurs en France et en Suisse, mais il y a eu rencontres homonymiques, croisements et confusions avec d'autres racines, ce qui rend les recherches et comparaisons fort délicates. Par exemple, s'il est exact que des *Ranc* du Velay sont d'anciens *Ram* déformés, c'est précisément parce qu'il existait en ancienne langue d'oc un terme *ranc*, écueil, rocher (p. ex. chez Bertran de Born, XIIe s.), où le *c* n'est point parasitaire et ne représente pas, comme le croit l'auteur, une mauvaise latinisation : on fait généralement venir ce mot du francique, ce qui est fort douteux ; mais, prélatin ou non, il paraît difficile de l'identifier au type luxembourgeois dont la forme la plus ancienne (Xe s.) semble *Rom(e)*. D'autre part, si les altérations germaniques de cette série sont obscures, il y a des toponymes français à écarter, comme *Montrome* (Haute-Loire), *Mont Romá* en 1460 (de toute évidence : *mont* [de] *Roman*, nom d'homme), *Montramé* (Seine-et-Marne, etc.). — Dans le domaine latin, où le terrain est plus solide, M. V. a retrouvé plusieurs représentants de *vicus*, devenus *-wich*, voire *-pich*, en composition (*Orwich* = *ober* VICUS ; *Danspich*, *Dancewi* en 1315, etc.). — Enfin *Pintsch*, rapproché de *Binche* (Belgique) et plus témérairement de *Bingen*[1] (Rhénanie) et du *Pincio* romain, est expliqué par « promontoire » et rattaché au gaulois *penno-*, tête. Cette hypothèse soulève aussi beaucoup d'objections : entre autres, les *Montpinçon* allégués s'expliquent fort bien par « mont des pinsons » (cf. les *Montfaucon*, *Montauriol*, *Montmerle*, all. *Rabenstein*, etc.) et on peut même se demander si, dans d'autres toponymes, il ne s'agit pas de *pincio* au cas sujet. En tout cas, si une grande partie de la série représente le *Pincius* romain, ce qui n'est pas impossible, le gaulois *penno-* est hors de cause et il ne peut s'agir que d'un mot italo-celtique, ou d'une imitation, d'une transplantation du *Pincius* latin — On ne peut qu'engager l'auteur à continuer ces intéressantes monographies où il allie la méthode comparative à l'étude du terrain, en donnant une large place au dépouillement des lieux-dits. Il aura intérêt toutefois à se montrer plus sévère observateur des lois phonétiques dans ses rapprochements et à écarter délibérément les cas douteux.

A signaler aussi de M. V., dans le *Bulletin de la Commission royale*

1. Car la forme *Bingium* de Tacite contredit l'hypothèse de l'auteur.

Digitized by Google

belge de toponymie et dialectologie (IV, 1930, 263-80), une étude très suggestive qui montre tout l'intérêt que présentent pour le toponymiste les anciens actes de délimitation.

A. D.

J. Désormaux. — Mots et coutumes de Savoie, *Annecy*, 1930 et 1931, 31 et 55 p.

J. Désormaux, un actif érudit que la mort vient d'enlever, a donné ici deux nouvelles contributions à l'étude du vocabulaire savoyard français. — I, p. 1-4. Au dossier de *pitance-pidance*, je joins l'auvergnat *pyidāsđ* qui désigne tous les produits tirés du lait. — P. 4. *Va(ɔ)*, tombeau, dont la filiation (lat. VASUM) est bien démontrée, est un des plus curieux de la série. — P. 9. La variante *var* n'offre pas un rhotacisme final, mais une fausse régression. — P. 10. La survivance de *graal*, devenu ici (XVe s.) *grolla*, *grole*, et passé anciennement au féminin avec finale *-a*, n'est pas moins remarquable : le mot, qui désignait au moyen âge une coupe revêtue d'or et de gemme, s'est ravalé, dans les quelques patois où il survit (Saint-Jean-de-Maurienne, Albertville..) au sens de : jatte très évasée, terrine. Je me demande si ce n'est pas ce mot, plutôt que *graula*, corneille, que représente la *grole*, chaussure, de la région lyonnaise, car le rapport entre soulier et oiseau n'apparait guère. — II, p. 4. A propos des noms latins de la forêt, c'est *nemus* qui a disparu le plus anciennement (il n'a pas vécu en latin vulgaire) ; *lucus*, au contraire, a laissé d'assez nombreuses survivances en toponymie : cf. Longnon (*Les noms de lieu*, pp. 167-8), qui cite pour la Savoie *Grolu* (*Orlu*, Eure-et-Loir, est à enlever de la liste, c'est un ancien *Orli* < AURELIACUM ; mais *Luplanté* et la plupart des autres sont sûrs : les dérivés *Luet*, *Luat* attestent la vitalité du mot). — P. 5. Pour le radical JŬR-, on pouvait renvoyer à l'excellent travail de Hubschmied, publié dans le *Festschrift Bachmann*, 1924 (p. 186-193). — P. 7. Le *dʒaü*, bois, de Blonay ne représenterait-il pas un croisement entre JŬR- et WALD- > *gaut* ? — P. 13. On relira avec intérêt la notice *viorbe* < VITIS ORBA (cf. *Romania*, 1905) augmentée et complétée. — P. 28-33. Il est à souhaiter que *sérac* prenne place dans les dictionnaires étymologiques et dans les dictionnaires français tout court. Le rapport avec SĒRUM, petit-lait, est bien établi : le dérivé avait pris la valeur « fromage » et une analogie de couleur a créé la métaphore en savoyard. Mais le *c* final fait difficulté : est-ce une fausse régression de plus ? (l'influence du provençal, alléguée par M. D., est assez problématique). Le plus curieux, c'est qu'on ne retrouve pas ce *c* dans les patois, qui disent *seré* ou *sera* ; le *Dictionnaire Savoyard* donne *sérac*, « espèce de fromage », comme du français régional. — P. 34-39. Utile contribution à l'histoire d'*avalanche* (forme primitive : *lavanche*) que l'auteur, avec MM. Muret et Meyer-Lübke, considère comme un hybride latino-ligure (LABI + -ĬNCA) originaire des Alpes occidentales (il est possible aussi qu'il s'agisse d'un terme entièrement prélatin). — A signaler enfin l'étude de vieux

Digitized by Google

noms de métiers en Savoie (pp. 44-8 et 51-5) : *affaneur*, *gagneur*, *chaputs*, *chapoterie*, *adouber*, *affaitements*, *taconnerie*, *galvaudeux*.

A. D.

K. Ringenson. — Étude sur la palatalisation de *k* dans les parlers provençaux (*Revue de linguistique romane*, VI, 31-90, avec 5 cartes).

Mlle Ringenson, qui a publié naguère une bonne monographie sur la palatalisation de *k* devant une voyelle antérieure en français, a poursuivi ses études en s'attachant cette fois à la palatalisation de *k* dans les parlers provençaux. Son travail était presque achevé lorsqu'a paru [1] l'article que j'ai consacré aux sous-produits de *c* (+ *a*) dans la Gaule romane, et qui forme la 3e partie (pp. 46-99) de mes *Essais de géographie linguistique*, 2e série (Paris, Champion, 1928). Le sujet de Mlle R. est géographiquement plus restreint que le mien, mais phonétiquement plus vaste. Avec raison, elle a groupé une série de palatalisations similaires (*k* + *a*, groupe *ct*, finale *-aticum*, *dy* intervocalique, type *undecim*) : la première série étant limitée au nord du domaine provençal, la comparaison des autres permet d'envisager les diverses évolutions et tendances pour l'ensemble du Midi. Il ne faut jamais perdre de vue qu'il s'agit de phénomènes différents quoique apparentés, que les conditions phonétiques ne sont pas les mêmes et que les débuts de ces palatalisations remontent, pour la plupart, à des époques diverses. Sous ces réserves, ces faits offrent un parallélisme remarquable, qui montre la persistance des tendances dans chaque région.

Si Mlle R. est d'accord avec moi sur beaucoup de points, elle admet une autre chronologie dans l'évolution, en supposant, avec Lenz, qu'il y a eu divergence dès l'étape *ty*, et passage direct, d'une part de *ty* à *ts*, de l'autre de *ty* à *tɛ*, tandis que, pour l'ensemble des faits, l'évolution *ty* > *tɛ* > *ts*, me paraît, ainsi qu'à MM. Muret, Passy et Thomas, plus probable. Ma thèse est d'ailleurs moins absolue que ne le ferait supposer la critique de Mlle R. J'admets fort bien la possibilité d'une évolution *ty* > *ts*, que j'ai signalée en Auvergne pour des palatalisations récentes [2], et que j'ai reconnue probable pour Vionnaz (*Essais*, II, 79), et j'admets aussi que la scission a pu se produire à l'étape *tɛy* (solution moyenne qui pourrait concilier les deux thèses). Naturellement la possibilité de retours de *ts* à *tɛ* n'est pas exclue, soit pour des raisons phonétiques (*ts* + *i*, *y* > *tɛ*) soit par régression, ce qui est le cas pour le fait cité par M. Thomas (*Rapport sur une mission dans la Creuse*, 452-3) et pour la plupart des faits allégués par Mlle R. qui reconnaît elle-même (p. 76) l'influence probable du français.

1. *Revue de philologie française*, t. XXXIX et XL.

2. *Géographie phonétique d'une région de la basse Auvergne* (Paris, Champion, 1906, pp. 15 et 17).

Digitized by Google

L'auteur a fait un dépouillement très consciencieux de documents médiévaux classés par régions, qui n'a pas donné grand résultat : il est impossible de tirer, d'une graphie aussi incertaine de sons délicats, des conclusions phonétiques précises et surtout des données de chronologie phonétique. Il faut donc recourir à des raisonnements de phonétique historique, comme l'a fait M. Muret (que Mlle R. critique mais ne réfute pas)[1] pour le Valais et moi-même pour *stɛ* > *ɛ* en Auvergne. Il faut relever un ensemble de concordances dans les parlers vivants de régions diverses : la similitude de tendances *phonétiques tɛ* > *ts* sur divers points de la France ne pouvait manquer de me frapper, tandis que les observations de Mlle R. ne portent que sur le provençal alpin, où les régressions sont indubitables. Enfin, il faut faire parler la géographie linguistique, qui seule nous donne la perspective (parfois faussée par des observations fragmentaires) et nous permet seule de dégager des ensembles : dans le cas présent, elle est particulièrement éloquente.

Je reconnais très franchement que sur des points de détail les cartes de Mlle R. modifient quelques-uns de mes aperçus : les aires de résistance du *tɛ* (*tɛy*), en Gévaudan-Velay d'une part, dans les Alpes provençales de l'autre, n'apparaissent plus comme accotées à la limite phonétique du *ka*, mais se prolongent au sud pour des phénomènes similaires. Je n'ai pas à m'en plaindre : au contraire, car ces cartes, en particulier celles de FACTA et de -ATICUM, apportent la confirmation la plus lumineuse, voire sur certains points l'explication historique de ma thèse.

La prolongation des aires de conservation du *tɛ*, d'une part dans le bas Languedoc, de l'autre dans le Var et les Alpes-Maritimes, fait ressortir, une fois de plus, le rôle de ce grand couloir du Rhône par lequel ont descendu tant d'innovations d'ordre lexicologique ou phonique (celles-ci ayant rencontré plus de résistance dans le Midi). Et ici je vais donner quelques apaisements à Mlle R., qui a mis en doute l' « archaïsme » des aires *tɛ* : on peut remplacer le mot par « conservateur », car tous les parlers qui sont conservateurs sous certains rapports ne sont pas, je le veux bien, archaïsants. Pourquoi le courant a-t-il suivi la rive gauche du Rhône et non la rive droite ? parce que c'était la route la plus fréquentée, à cause des villes qui la jalonnent (Valence, Montélimar, Orange, Avignon, Arles) ; au point de vue du lexique aussi, la rive gauche est plus évoluée. Objecter que la Côte d'Azur n'est pas plus « vieux jeu » que la région du Var ou la Crau, c'est peut-être spirituel si l'on pense à un développement touristique qui date de moins d'un siècle : mais auparavant, l'actuelle Côte d'Azur a vécu à l'écart des grandes voies de communication. Pourquoi, plus au nord, une vague phonétique a-t-elle traversé les Alpes ? Parce que les deux versants

1. Dire que les Allemands auraient pu rendre *ty* par *tsch* est une pure conjecture, que rien n'appuie dans l'histoire des emprunts au latin et au roman en allemand.

Digitized by Google

étaient sous la même domination politique : d'où unité sociale et économique [1].

La carte FACTA (*fatɛo-fatso*) montre comment une aire *ts*, limitée pour *k* + *a* au Limousin méridional, s'étend ici jusqu'à la Garonne : le foyer limousin que j'avais présumé est désormais certain, mais il a son centre plus au sud : cette aire *ts*, dont l'homogénéité est frappante, cadre avec l'ancien comté de Guyenne qui a formé pendant plusieurs siècles une unité politique et sociale bien délimitée.

Mais il y a mieux. La carte *fatɛo-fatso* s'arrête au seuil du type *faito* qui englobe la Gascogne et les régions pyrénéennes, Toulousain et Aude compris. Il faut consulter la carte -ATICUM pour apprécier les faits dans toute leur étendue géographique. Or, que nous montre celle-ci ? En bordure de l'aire précédente, un autre débri de l'aire *dj* (*djy*), qui a passé à *j* comme en français sur une large zone allant du Médoc au Roussillon, et, en arrière, dans les Landes, le Béarn, le Bigorre (la région la plus archaïsante, à tous égards, de la Gascogne et même de tout le Midi) la conservation de l'étape primitive *dy*. Il est trop facile de présumer avec Fleischer [2] (qui ne l'a pas prouvé) que ce *dy* est un retour de *dj* ou de *j* : il suffit de comparer l'existence de *ty-dy* sur trois parties de la périphérie (trois régions également archaïsantes), Wallonie, Valais (Vionnaz, etc.), haute Gascogne, pour saisir la connexion de ces survivances. Entre ces trois points, les aires *tɛ* (*tɛy*), adossées aux *ty* (Wallonie et basse Gascogne, celle-ci passée ultérieurement de *dj* à *j*), à la périphérie du français (Vosges, Franche-Comté) et du provençal (Alpes), isolées entre deux foyers d'expansion (Gévaudan-Vivarais-Hérault) ou sur la limite du *ɛ* et du *ts* (Marche, Ambertois) sur la ligne de partage des courants, offrent à leur tour les vestiges plus nombreux d'une étape plus avancée qui resta longtemps homogène. Et quand de telles considérations, qui se sont révélées exactes dans bien des cas analogues, se trouvent corroborées, comme je le rappelais plus haut, par la phonétique historique et par des tendances concordantes relevées dans les parlers actuels sur de nombreux points du territoire, on peut estimer, je crois, que, si l'on n'a pas administré la preuve mathémathique, du moins on a serré la vérité d'aussi près qu'on peut le faire quand il s'agit d'une évolution aussi délicate qui se déroule sur un millénaire et englobe un ensemble de régions particulièrement complexe.

Albert DAUZAT.

E. Béquet. — Glossaire des noms de personnes de la région de Celle-frouin (Charente), *Angoulême, Études locales*, 1932, 8°, 37 p.

1. M. Jeanjaquet a relevé des concordances analogues en Valais dans sa remarquable synthèse lue au Congrès de Sion de 1930 (*Revue de linguistique romane*, VII, 23 sqq. et la carte).

2. *Zur Sprachgeographie der Gascogne*, *Beiheft zur Zeitschrift für romanische Philologie*, XLIV, p. 97 sqq.

Digitized by Google

Cette mince brochure nous donne les résultats très intéressants d'un gros travail. L'auteur, qui a déjà étudié les lieux-dits de sa commune [1], a relevé tous les noms de personnes contenus dans le Censier de l'abbaye de Cellefrouin de 1274; il a complété ce dépouillement par celui de registres paroissiaux ultérieurs, de minutes d'actes notariés et des registres actuels de l'état civil. Il nous donne un répertoire systématique de ces noms, classés par catégories suivant le type, avec les formes anciennes et les formes actuelles. L'auteur est généralement prudent dans ses hypothèses étymologiques, parmi lesquelles il y aurait beaucoup à discuter.

On pourrait épiloguer sur la division en noms de formation lointaine (noms germaniques et noms de baptême non germaniques) et noms de formation romane : il eût été plus juste d'intituler la première rubrique « noms individuels » (ce sont tous, à l'origine, des noms de baptême) et la deuxième « surnoms ». — Parmi les noms d'origine germanique (outre les coquilles, p. 9, *arm-waldo* pour *arn-* et p. 10 *barbe* pour *babre*, civière), je relève : *Bars* ne vient sûrement pas de la racine *bar-*, civière ; on peut penser au toponyme *barro-* (d'origine gauloise) bien connu ; les *Bard-* appartiennent aussi à une autre famille ; *Borau*, *Boron*, *Boreau* peuvent être germaniques, mais le saintongeais *burot*, creux, vide, n'a rien à voir ici ; *Goyos*, *Goyer* sont des dérivés de *goi*, *goie*, serpe ; *Johannarts* devrait figurer à la section suivante (c'est une formation romane, dans laquelle *-art* n'a plus qu'une valeur de suffixe, sans doute déjà péjoratif). Les noms dont le prototype germanique n'est pas précisé (§ 2) peuvent être aisément expliqués pour la plupart à l'aide du répertoire de Fœrstemann ; *Seguina* postule non pas *Swin*, mais *Sigwin* ; n'y a-t-il pas une coquille dans *Schnat*, qui n'a pas l'air d'une forme du XIIIe siècle ? — Au § 4, plusieurs noms doivent être rattachés au germanique, notamment *Audoin* (*Audoenus*), *Renaud* (*Raginaldus* = *ragin-wald-*), *Isembart* (*isen-bart*).

Les sobriquets sont particulièrement intéressants. — P. 15. Il faut séparer *bèque* de *bègue* et le rattacher à *bec* ; la famille *bequer* est nombreuse en ancien français ; le nom de l'auteur pourrait représenter un nom de poisson (cf. *bequet* dans le glossaire saintongeais de Musset). — P. 16. *Brillac* représente un nom de lieu (ancien domaine gallo-romain). — P. 20. *Fouressa* en 1274 ne doit pas se rapporter à *four*, dont l'*n* final venait à peine de tomber ; *Fourgaud* paraît se rattacher à une forme méridionale de *forger* (*forgar*). — P. 21. Autre forme méridionale : *Madur* = mûr, à moins qu'il ne s'agisse d'un lapsus de scribe pour *maudur* = *mal dur*, rangé indûment aussi avec « meunier ». — P. 22. Confusions aussi (*Bœrii*, etc.) entre des noms d'origine toute différente. — *Boselli* ne se rapporte pas à « bois » mais au germanique *Boso* bien connu. — P. 23. *Massinhac* représente un nom de lieu et *Mesmin* le nom de baptême *Maximinus* : Skok n'a jamais eu l'idée

1. Cf. *R. des langues romanes*, juillet-déc. 1928, p. 337.

Digitized by Google

de faire venir *Maximin* de *Maximiacum*. — La forme patoise actuelle *sâ*, sel, ne fait nullement obstacle à l'équation *Saunier* < *Salinarius*. — P. 24. Pour *Agnès*, nom chrétien, voir l'excellent travail de Michaëlsson (*Studier i modern Språkvetenskap*, Upsal, 1931, 3-41). — P. 25. *Allaudi* est fort loin de « ail » : ne serait-ce pas « alleu », assez fréquent dans les noms de famille ? — P. 26. *Floyrac* est un nom d'origine, comme *Brillac* et *Massinhac*. — P. 27. *Itier* n'a rien à voir avec *Desiderius* ; c'est un nom germanique (*It-hari*). — P. 27. Parmi les noms dont l'origine n'est pas indiquée, plusieurs s'expliquent par l'ancienne langue d'oc, avec laquelle l'angoumoisin avait des mots en commun : *crutelier*, marchand de cribles (tamis), *tosel*, jeune garçon. *Maroilh* doit représenter un nom de lieu bien connu (*Marueil*).

Une liste de surnoms actuels et deux index terminent cette utile monographie.

A. DAUZAT.

François de Murat. — Vocabulaire du parler de la région de Sainte-Eulalie (Cantal), édité par Pierre-Fr. Fournier, *Aurillac*, *Imprimerie moderne*, 1932, 8°, 51 p. (Extrait de la *Revue de la Haute-Auvergne*, 1931).

Ce recueil sera le bienvenu auprès des dialectologues, d'autant plus que nous ne sommes pas gâtés, en fait de glossaires, pour la haute Auvergne [1]. M. P. Fournier s'est acquitté avec beaucoup de soin de sa tâche, qui était particulièrement délicate : les mots patois notés par François de Murat sont épars, au milieu d'un fatras de considérations pseudo-linguistiques sans valeur, dans deux volumineux manuscrits donnés par son petit-fils Henri Doniol à la bibliothèque de Clermont-Ferrand. Ce n'est pas la partie du travail à laquelle l'auteur attachait le plus d'importance qui méritait de vivre ; ce sont les documents qu'il a recueillis pour illustrer des thèses sans valeur. Car ce patois (l'auteur mourut en 1838) date d'un siècle : il est donc fort intéressant de comparer ce lexique à celui d'aujourd'hui, en particulier à celui qu'Edmont a recueilli en 1900 à Pleaux (point 714 de l'*ALF*), localité voisine de Sainte-Eulalie.

Au demeurant, le matériel lexicologique de Fr. de Murat n'est pas localisé : ces mots figurent sous des étiquettes diverses : patois ou dialecte de Mauriac, de l'arrondissement de Mauriac, patois cantalien, voire patois d'Auvergne, ou même : notre langage, notre patois. L'auteur étant né dans la commune de Sainte-Eulalie, près de Mauriac, où i

1. Aux glossaires que j'ai cités dans ma Bibliographie des parlers d'Auvergne (*R. de ling. romane*, 1928, p. 106-7), ceux de Labouderie et de Deribier de Cheyssac, celui-ci surtout vellavien, on peut ajouter le petit lexique (300 mots environ) qui termine les *Fusados de repieugo*, de l'abbé Mathieu (Aurillac, *Lo Cobreto*, 1927, in-12) et J. Lhermet, *Contribution à l'étude du dialecte aurillacois* (Paris, Droz, 1931).

Digitized by Google

revint l'été jusqu'à la fin de sa vie, et n'ayant pas habité d'autres parties de la haute Auvergne, il est rationnel d'attribuer, avec M. Fournier, à cette petite région les locutions et mots cantaliens qu'il cite sans chercher à préciser davantage.

Les traductions sont souvent approximatives ou incomplètes. La graphie laisse fort à désirer, et offre des hésitations, des contradictions, qui parfois sont l'indice de variations phonétiques : ainsi la limite de la conservation de *c* (+ *a*) latin passe à peu de distance au sud, ce qui explique la présence de formes en *ka-* dans le vocabulaire. Nous sommes aussi sur la lisière de la région où *l* intervocalique a passé à *w* → *gw* → *g* (phénomène que j'étudierai en détail dans cette revue) : ainsi s'expliquent les variantes *aleina-aguéna*, *palo-pago*. — Autres hésitations pour les sons qui n'ont pas d'équivalent en français : l'*é* atone qui tend vers *i* ouvert est représenté généralement par *ei*, quelquefois par *é* (*arairÉ*, *arairEI* ; cf. EI*skournut* et E*skoudat*) ; *tz* doit se lire *ts* ; certaines consonnes finales (généralemeni le *t*) sont uniquement graphiques (cf. *peut*, puy ; *pout*, puits; lire : *peu*, *pou*), l'*h* initial est muet naturellement, et souvent fantaisiste (*heinat*, ainé).

La fragmentation due à la méthode de l'auteur explique pourquoi ce glossaire, qui comprend un millier de mots, est à la fois très incomplet (il manque nombre de mots courants et essentiels) et très riche en archaïsmes, en termes spéciaux et pittoresques : *ardit*, liard, *barenno*, lande (varenne), *capelot*, prêtre, *deisindruilla* (mot obscur), *dzulia*, tromper, *guiato*, sentinelle, *leirou*, voleur, *lugou*, œil, *naou*, canal, *prin*, fin, et bien d'autres ont dû disparaître depuis longtemps. Par contre, on remarque déjà une grande influence du français, qui apparaît moins dans des mots plus ou moins forgés par l'auteur que dans des termes populaires et argotiques [1].

A ce propos, Fr. de Murat avait recueilli un certain nombre de termes appartenant à deux argots de métiers fort curieux : nous publierons ici-même, M. Fournier et moi, ces deux lexiques.

A. DAUZAT.

Pierre Fouché. — Le verbe français, étude morphologique, *Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg*, *Paris*, *Les Belles-lettres*, 1931, gr. 8°, 441 p.

Voilà longtemps que le verbe français n'avait fait l'objet d'une étude d'ensemble. L'*Histoire et théorie de la conjugaison française* de Camille Chabaneau, qui obtint un légitime succès à son apparition (1868) et qui eut une seconde édition améliorée au bout de dix ans, est aujourd'hui

1. M. Fournier me signale deux petites rectifications à apporter. P. 15 (cf. p. 10) : c'est à tort qu'il a corrigé *bartzièro* en *batziéro* ; on dit *bartzièro*, à côté de *batzié*. — P. 21. *deigueila*, qui exprime le cri du bœuf, est un verbe, non un substantif (cf. p. 18, v° *briouga*).

Digitized by Google

bien vieillie. L'ouvrage plus récent de Kœrting sur la structure du verbe français (1893, Paderborn), n'est plus lui-même au courant des recherches récentes. Des chapitres remarquables sur la conjugaison française sont disséminés dans les grammaires historiques, sans compter les recherches relatives à des questions spéciales, éparses dans des revues techniques françaises ou allemandes, et sans oublier les travaux des Suédois qui méritent particulièrement d'être rappelés [1].

Tous ces matériaux, il fallait les colliger, les grouper, les passer au crible de la critique, en reconstruisant, sur des bases plus scientifiques et avec une documentation plus riche, l'édifice de Chabaneau. Entreprise de longue haleine, que M. Pierre Fouché a menée à bien en apportant des éléments originaux, fruit de recherches personnelles, et en rendant l'ouvrage accessible à tous, aux élèves déjà instruits comme aux maîtres. Mais c'est plus et mieux qu'un manuel d'enseignement, car l'auteur, en dehors même des points de vue nouveaux, discute avec compétence les faits dont l'explication est encore mal assurée, et remet même en question des problèmes qui pouvaient paraître résolus : ce qui est nécessaire, de temps à autre, pour vivifier la science et l'empêcher de s'endormir sur le mol oreiller de la routine et des faits acquis.

Consacré exclusivement à l'étude des formes, laissant de côté tout ce qui touche à la syntaxe et aux fonctions, l'ouvrage se place sur le terrain historique. La complexité des conjugaisons, artificielle et incohérente si on l'envisage du point de vue statique, ne s'explique que par le passé et s'éclaire dès que l'histoire entre en jeu. L'auteur remonte jusqu'à la source — le latin —, il descend le fil de l'onde par les méandres ténébreux de l'époque franque, il recueille et utilise les nombreux ruisselets dialectaux de l'ancien français, et, à travers les rapides de la fin du moyen âge — période de désorganisation — et les barrages élevés par les grammairiens modernes, il suit jusqu'à son aboutissement actuel le fleuve désormais endigué et ralenti.

La division du livre est très claire : présent, passé, futur et conditionnel, verbes anomaux.

La première partie est la plus importante : les modes du présent offrent nombre de faits qui leur sont propres.

L'auteur a groupé au début tous les phénomènes relatifs au déplacement de l'accent tonique et qu'on trouvera réunis pour la première fois. En dépit d'origines souvent différentes et de dates parfois fort éloignées, ce groupement offre un intérêt réel, surtout d'ordre pratique. En latin vulgaire, le changement d'accentuation est dû soit à un changement de conjugaison (pour l'infinitif), soit à une simple analogie entre personnes de verbes différents. C'est encore l'analogie qui remplace *chantent* par *chantont* ou *chantant* dans divers dialectes, surtout de l'est, dès le XIIIe ou XIVe siècle.

1. Je signale, pour mémoire, que j'ai consacré, en 1929-1930, une de mes conférences de l'École pratique des Hautes-Études à la morphologie du verbe français, spécialement depuis le moyen âge.

Digitized by Google

Les transformations du radical sont particulièrement intéressantes. Les alternances vocaliques sont étudiées, en particulier, d'une façon très complète et plus nuancée qu'on ne le fait d'ordinaire. M. F. montre comment, même en ancien français, ces alternances ont varié suivant les périodes et il dégage, mieux que ses prédécesseurs, les alternances d'origine analogique. Il n'y a guère de lacunes dans cet exposé très riche : toutefois l'évolution de *baer- bayer* aurait pu être développée, ainsi que celle du type *payer* (*balayer*, si curieux par l'ancienneté de *balier*, a été oublié).

Les altérations de la consonne finale du radical sont étudiées avec la même pénétration de phonéticien averti.

Les désinences sont groupées par mode : dans chaque mode du présent, les personnes sont analysées à part. Les grandes lignes des évolutions apparaîtraient mieux dans une étude synthétique de chaque flexion personnelle envisagée à travers toute la conjugaison ; mais le procédé choisi par l'auteur permet de serrer les faits avec plus de précision et comporte, au point de vue pédagogique, des avantages réels dans l'exposé, qui, fragmenté, devient plus clair. L'auteur a laissé volontairement de côté — on pourra le regretter — les évolutions de la langue parlée, non enregistrées par l'écriture, qui, depuis la fin du moyen âge, ont réduit pour l'oreille à deux (*chant-ons*, *chant-ez*) les flexions personnelles. Quelques pages très nourries retracent l'histoire des formes interrogatives du type *aimé-je*, *aime-t-il*. Dans le second cas, on sait que le *t* est analogique, d'après *vient-il*, *peut-il*. Le premier cas est plus délicat : on a considéré parfois cette tournure comme artificielle et littéraire, mais elle a été réellement populaire aux XVe-XVIe siècles dans une région assez étendue.

Le parfait est un des temps les plus intéressants. Signalons les développements relatifs au parfait analogique en *-is* (*chantis*), dont le foyer originaire est la Normandie et qui a dû s'acclimater anciennement dans l'Ouest, où il est resté ; ce qui explique qu'il ait gagné la Cour au XVIe s., à la suite des séjours prolongés dans les châteaux de la Loire.

M. F. apporte une nouvelle contribution à l'étude des futurs du type *batterai*, qu'on trouve dès le XIe siècle en anglo-normand. S'agit-il, comme il le croit, d'un *e* svarabhaktique qui se serait développé ? Il note, en tout cas, que cet *e* ne compte dans la versification qu'à partir du milieu du XIIIe siècle : ne pourrait-on en conclure, comme l'a déjà présumé M. Brunot, qu'il s'agit de formes analogiques (d'après la Ire conjugaison), d'abord graphiques, et que les poètes auraient ensuite utilisées suivant les besoins du rythme ? La comparaison de faits modernes paraît appuyer cette hypothèse, témoin une chanson enfantine de la fin du XIXe siècle, où l'on scandait *mon pè-re me bat-te-ra* (parallèle à : *ma mè-re me gron-de-ra*). — On ne peut dire que le fait est inconnu « au Centre », du moins à partir du XIVe siècle : voir les exemples cités par M. Brunot (*Hist. de la langue fr.*, I, 444).

Les verbes anomaux posent des problèmes difficiles. Pour *sui(s)*, l'auteur émet une hypothèse ingénieuse, qui ne manque pas de vrai-

Digitized by Google

semblance : *sũ(m)* aurait passé à **sũyo* d'après **ayo* (*habeo*), croisement déjà admis en principe : mais M. F. explique le vocalisme de *sui* par l'influence de l'*y* subséquent, laquelle n'aurait pas agi dans certains dialectes (où on trouve *soi*). — *Sommes* serait issu de *soms* par le développement d'un *e* svarabhaktique, d'abord dans l'emploi auxiliaire devant consonne (*som(e)s venuz*) : c'est plus difficile à admettre ; mais un croisement entre *soms* et *esmes* n'est guère plus satisfaisant. — *Aura* est interprété comme forme proclitique, en face d'*avra* forme tonique ; M. Terracher (*R. de Philologie fr.*, 1922, 173-4) a présumé une attraction paronymique d'*orrai*. La confusion de *u* et *v* dans les textes jusqu'au XVIe siècle inclus rend le problème presque insoluble. — Pour *aller*, M. F. rappelle dubitativement l'hypothèse *ambulare* > **allare*, qui soulève en effet de graves objections d'ordre phonétique et même sémantique : je renvoie à mon article des récents *Mélanges Grandgagnage* (Liége, 1932, 121-130), en rappelant que la disparition ancienne des personnes toniques au présent de l'indicatif (mais non au subjonctif) fait présumer un type *el-*, discordant de *alons* comme de *aille*, et qui ne peut s'expliquer que par **alare* (et non **allare*).

Cet ouvrage clair, complet, d'une documentation solide et d'une facture très personnelle, ne suscite qu'un regret : c'est que l'auteur ait délibérément laissé de côté les causes premières des phénomènes, en se cantonnant strictement sur le terrain morphologique. Souhaitons que la deuxième édition résume, dans une introduction un peu plus étoffée, les tendances générales qui expliquent, en permettant de les synthétiser, les faits complexes si bien analysés et classés dans le livre : l'extension analogique des morphèmes et surtout le besoin d'unification formelle et le besoin d'expressivité qui commandent toute l'histoire morphologique du français.

Albert DAUZAT.

L. Gauchat, J. Jeanjaquet, E. Tappolet et **E. Muret.** — Glossaire des patois de la Suisse romande, fasc. VIII et IX, *Neuchâtel, Attinger*, 1931-32.

Plus s'avance, avec une régularité qui fait honneur aux collaborateurs comme à l'éditeur, la publication de ce magnifique glossaire, plus on apprécie la richesse et la précision des matériaux recueillis, comme la variété des enseignements qu'ils apportent, non seulement à la dialectologie, mais encore à l'histoire des langues romanes.

Voici un mot curieux, *emprêter*, « compromis entre *prêter* et *emprunter* », dont une variante *emproter* a connu divers avatars de forme (*ãpotè* → *ãptè*), voire de sens. Une petite chicane à propos de la classification de ces variantes : n'eût-il pas mieux valu, pour le lecteur, placer en tête les types les moins déformés (comme *ãpœrtè* ou *oprêta*) au lieu de la forme la plus contractée, *anptchè* ?

Nombreux sont les mots régionaux, plus ou moins rares, les survivances qui feront la joie des linguistes. *anrolè*, embourbé, mot de l'Est,

Digitized by Google

à la racine énigmatique. — *anseila*, « servante », passé à un sens technique par métaphore. — *ansela*, bardeau, représentant altéré de *scindula* (ici encore, n'eût-il pas mieux valu placer en tête les formes les moins altérées comme *esiula* ?). — *anson*, intéressante extension d'emploi de *in summo*. — *antchétr*, substantif verbal d'**incastrare* qui a acquis aussi une grande vitalité en Suisse romande. — *antanè*, rhododendron (l'étym. *Antoine* est bien la bonne ; *antenois* n'a rien à faire ici). — *antmi* = *entomir*, engourdir, du germanique *tum(b)*. Ce mot, au participe passé, sous la forme pleine *ãtumi*, *ẽtumi*, a pu se croiser (ajouterai-je) dans le Sud-Est avec la métaphore *anatoumio* (personne raide, ou d'un naturel endormi, momie) qui, par double déglutination, est devenu *natoumio*, puis *toumio* (*tumiyo*) : V. le *Trésor* de Mistral, et le supplément de mon *Glossaire du patois de Vinzelles*, 4e 87 *bis* (*R.L.R.*, janv.-sept. 1925, p. 107). — *antou*, tante, représentant l'ancien *ante*, peut-être par contamination d'un ancien *aou*, oncle (ne serait-ce pas un diminutif d'affection ?) — *antyẽ*, curieux îlot-résidu, dans le Jura, d'*ancui*, dont l'aire méridionale reste assez vaste. — *anvoué*, type régional d'*orvet*, qu'on ne peut séparer, en effet, de l'*anabulio* de Polemius Silvius : les auteurs rappellent la division en deux types principaux, **anatoly-*, **anevoly-*, que j'ai reconstituée pour la Gaule romane (*Essais de géogr. ling.*, I, 121) : je persiste à croire qu'il s'agit d'un hybride gréco-latin signifiant « sans yeux », plus ou moins adapté ou altéré (le catalan *anul* = *anoculis* me paraît transparent). — *aodze*, v.-fr. *heuce* (germ. **hiltja*), peut-être croisé avec le latin *helicem* (sens : esse, clavette), soulève divers problèmes, bien posés, sinon tous résolus. — *aplyai* (lat. *applicitum*) offre d'intéressants développements. — *apya* (**ad-pedare*) est une survivance régionale encore bien vivante. — *ara* est naturellement en recul devant *labourer*, triomphe aidé par la diffusion des modes de labour modernes.

Le Glossaire nous montre à chaque pas combien l'histoire des mots est étroitement liée à celle des choses. A propos des instruments aratoires, la carte *charrue* de l'ALF est complètement manquée et en grande partie inutilisable, parce que l'*araire* et la *charrue* y sont confondus. Le Glossaire donnera à l'article *charrue* la répartition géographique des deux anciens types en Suisse et les hybrides, les variétés locales, avec des dessins. Le dessin vient heureusement préciser ou mieux réaliser la description, toujours imparfaite : voici, entre autres, les coffres à grains avec leurs séparations (*antchétron*), les crèches et leurs *antreranteh*, les entraits (*antreya*), les *apostis* des barques, etc. Puis les contributions au folk-lore (notamment dans les articles *août* et *aranye* (araignée).

Les mots d'emprunt ne sont pas très nombreux dans cette série. A l'allemand reviennent *aprẽtar*, tamis (*Abreder*), trompe-l'œil graphique qui n'a rien à voir avec « apprêter », et *arbeita*, travailler. — Les emprunts au français sont particulièrement intéressants. *Anse* est attesté ici dès 1716. *Apert*, encore bien vivant, est plus ancien, comme *apothi-*

Digitized by Google

caire (attesté en 1550). *Aqueduc* offre des formes plus ou moins adaptées, à côté de survivances indigènes, cristallisées surtout en toponymie. Il est piquant de constater qu'en Suisse *arbalète* a été emprunté au français à différentes reprises (de même qu'en Auvergne, terre classique de la bourrée, *bouréyo* est un mot d'origine française). — *Antifla* est un apport, assez ancien, de l'argot : on me permettra de réclamer la priorité pour l'étymologie *antiphona* (*R. de Philol. fr.*, 4e trimestre 1911), adoptée par M. de Wartburg (FEW, 102).

La richesse de dérivation (cf. les types *enviéter*, *-tance*, *-tous* ; *appuyer*, *-yage*, *-yazer*) et surtout peut-être de préfixation, est toujours remarquable. Les préfixes *an-* (*en-*) et même *a-* ont une vitalité plus grande encore qu'en français, témoins, entre autres, *anrozeyæ* (« enrosoyer »), *antchyalè*, couvert d'excréments, *anviron*, tarière (de « virer »), *anvoti*, vieilli (proprement *en-voûté*), *anyata*, caresser (de *nya*, caresse), *anzoka*, avaler de travers (l'aliment étant *juché* sur la trachée), *apedansi*, « apitanser », *apòrsònyi* (rac. *souin*, souci), *apouiryè*, faire peur (**ad-pavortiare*) *arari*, éclaircir (rad. *rare*), etc. A remarquer les consonnes analogiques, *l*, surtout *t*, ajoutées aux radicaux à finale vocalique dans les formations modernes : *aprali*, défricher (de *pra*, pré) ; « enviéter » (d'*envier* = *ãvye*) ; *antchyalè*, de *tchya* (*cacare*) ; *anyata*, de *nya*.

La sémantiste enfin peut faire une moisson des plus riches, qu'il s'agisse de métaphores originales (comme *apedzouna* = engluer > amadouer), de survivances de sens (*apprendre* = s'accrocher à ; *apondre*, mettre en plus, avec un riche développement sémantique), de collisions homonymiques (*apelą*, « pousser » et « appeler » ; *apointa*, « mettre à point » et « rendre pointu »). Un des articles les plus intéressants est *après* : les sens multiples que le mot a pris dans la langue actuelle (et qui sont communs, pour la plus grande partie, avec le français populaire de Paris) sont analysés et sériés avec beaucoup de pénétration ; les combinaisons avec d'autres particules et les composés sont groupés à la suite. M. F. Brunot demandait naguère (*La pensée et la langue*, 414, n. 1) l'explication de divers emplois d'*après*, « défiant toute logique » : je crois qu'il trouvera ici satisfaction.

Parmi les articles onomastiques, *Antoine* est à signaler, avec sa richesse de formes altérées, sans compter la partie folklorique. En Suisse romande, le diminutif *-on* est uniquement masculin. Dans une grande partie du Midi, en particulier là où la finale indigène correspondante est *ó(n)* < *-u* (*-ou*), cette dernière est réservée au masculin, et *-õ* (*-on*) au féminin : en Auvergne, p. ex., *Toinou* est un nom d'homme, *Toinon* un nom de femme, ce type d'hypocoristique féminin ayant été emprunté au français à partir du XVIIe siècle.

Albert Dauzat.

E. Gamillscheg. — Historia lingüística de los Visigodos, extrait de la *Revista de filología española*, XIX, *Madrid*, 1932, 117-150 et 229-260.

Digitized by Google

Le titre dépasse un peu le cadre du travail, dont le but est d'étudier l'apport linguistique des Visigots dans les langues de Gaule et d'Espagne. L'auteur étudie d'abord les conditions historiques, géographiques et sociales qui ont présidé aux rapports entre Gots et Romains, et les réactifs linguistiques et géographiques qui permettent d'attribuer tels emprunts germaniques au rameau gotique. Il expose, avec cartes à l'appui, le processus et les zones de la colonisation visigotique ; les noms de lieux fournissent des critères importants (voir l'ouvrage de Sachs analysé plus loin) : il est remarquable que les formations en *-ingen*, fréquentes dans la région toulousaine, fassent à peu près défaut en Ibérie et que les toponymes formés avec un nom de personne germanique soient surtout cantonnés dans le Nord-Ouest de la péninsule. Les mots germaniques spéciaux aux *Leges Visigothorum* (654-681) sont minutieusement analysés.

Les emprunts les plus anciens au gotique sont établis, soit par leur présence ancienne dans les textes (fait assez rare), soit par l'étendue de leur aire d'expansion. A propos de **randa*, rebord du bouclier, ce mot a pu se rencontrer avec son homonyme gaulois, qui a vécu en toponymie, et signifiant « frontière, limite ». Les articles **þrūk*, coup (prov. *truc*), **darn-*, mot appartenant au langage de la superstition, *uſſo*, abondance, sont particulièrement intéressants. L'auteur groupe ensuite les emprunts au visigot, suivant leur répartition géographique, selon qu'ils se présentent : à la fois en provençal et en ibéro-roman (*brotar*, *galiar*, *agasalhar*, *ric(o)*, *estaca*, *estampir*, *talar*, etc.), couche la plus ancienne ; uniquement en gallo-roman (*agassa*, *galaubia*, *lona*, *esparra*, *garar*, etc.), série qui comprend des emprunts plus ou moins anciens ; seulement dans la péninsule ibérique (il y a des cas où on peut préciser que le mot gallo-roman vient du francique, p. ex. fr. *trève*, francique **treuwa*, mais le prov. *tregua* se rattache mieux au got. *triggwa*, comme l'esp. ; cf. aussi got. **tappa* > esp., cat. *tapa*, et francique **tappo* > fr. *tapon* ; on peut ajouter qu'au port. *mouta* < got. *maþwa*, pré, s'oppose le fr. régional *matte*, jardin, *R. de Philol. fr.*, 1932, 70) ; enfin les mots qui se rencontrent en gallo-roman et en italien (*afre*, dial. *baite*, id. *basir*, dont l'origine germanique semble décidément vraisemblable, *bregar*, *fouc*, *gripar*, *écaille*, *esclatte*..) ; puis en ibéro-roman et en italien. Au total 90 emprunts, la majorité datant d'une époque antérieure au passage des Visigots en Espagne : surtout termes militaires, juridiques ou relatifs à des institutions, à la construction, à l'industrie domestique. Les emprunts sont nombreux aussi dans le domaine de l'affectivité.

Dans une dernière partie, M. G. étudie les correspondances phonétiques entre les sons gotiques et les sons romans qui les ont représentés. Pour la palatalisation de *k* gotique devant *e*, *i* (où *k* n'est conservé que dans les noms de lieux formés avec des noms de personnes), c'est évidemment une question d'époque, comme en France : les emprunts les plus récents n'offrent pas de palatalisation. Ces correspondances doivent permettre de préciser la chronologie des faits phoné-

Digitized by Google

tiques romans, mais leur interprétation est délicate et on se heurte plus d'une fois à des contradictions. Je suis d'accord avec M. G. quand il estime, contrairement à M. Meyer-Lübke, que la sonorisation des sourdes intervocaliques est antérieure au VIIIe siècle dans toute l'Espagne.

Cet essai de synthèse, bien conçu, très fouillé, — le premier en la matière, — rendra les plus grands services.

A. D.

Georg Sachs. — Die germanischen Ortsnamen in Spanien und Portugal, *Iena-Leipzig* (*Gronau*), 1932, 8°, 121 p.

Ce travail, qui fait partie, comme le suivant, des *Berliner Beiträge zur romanischen Philologie*, dirigés par M. Gamillscheg, est solide et consciencieux. Non qu'il soit exempt de critique. On reprochera surtout à l'auteur d'avoir négligé la répartition géographique des toponymes germaniques (il se borne à donner un pourcentage global par province) : des cartes, par série de types, étaient indispensables (M. Gamillscheg en a donné, d'après ce travail, dans l'étude précédemment analysée). Il manque aussi un index et on peut relever quelques lacunes dans une bibliographie dressée pourtant avec soin (p. ex. les *Opusculos* t. III, de Leite de Vasconcellos, Coimbra, 1931, où il y a quelque peu à glaner pour les toponymes germaniques, pp. 323-364).

L'auteur étudie d'abord brièvement la formation (mode de dérivation et composition) des toponymes. Il explique l'extrême rareté des dérivés en *-ingen* dans la péninsule ibérique par le fait que le gotique n'était plus parlé à l'époque de ces fondations. Quant aux survivances des cas obliques, il faut des réactifs linguistiques certains pour les admettre, car nombre de génitifs des textes sont des latinisations, alors que la langue vulgaire avait remplacé le génitif par le cas régime. Pour le datif, j'ai peine à croire à la survivance, en toponymie, d'un datif faisant fonction de génitif (*Villa-Fernando*, la *villa à* Fernand) : je présume que ces exemples (qui appartiennent tous à la 2e déclinaison) représentent un cas-régime (ancien accusatif). Suit une analyse des correspondances phonétiques. La partie la plus importante est consacrée à l'examen, par ordre alphabétique, des éléments germaniques qui entrent en composition, avec indication des formes anciennes et précisions géographiques : d'abord l'élément initial (série la plus nombreuse), puis l'élément final. Les diminutifs sont classés en dernier lieu.

A. D.

Heinrich Kahane. — Bezeichnungen der Kinnbacke im Galloromanischen, *Iena-Leipzig* (*Gronau*), 1932, 8°, 75 p.

La critique principale adressée à l'étude précédente doit être répétée pour celle-ci, mais elle est plus grave pour un travail de géographie linguistique, qu'on a peine à concevoir aujourd'hui sans carte : la réparti-

Digitized by Google

tion géographique des mots, même en admettant qu'on en ait parfois exagéré l'importance, reste un élément indispensable pour retracer leurs évolutions, leur histoire. La bibliographie, de son côté, offre de grosses lacunes : des ouvrages importants de Gilliéron, de MM. Jud et Jaberg n'y figurent pas, le *Glossaire des patois de la Suisse romande* est oublié et l'auteur ne paraît pas avoir eu connaissance de mes *Essais de géographie linguistique* ; le choix des ouvrages dialectologiques par région n'est pas toujours heureux et la dernière rubrique offre un pêle-mêle qui n'a même pas l'excuse de l'ordre alphabétique ou chronologique. Ces réserves faites, il n'en reste pas moins que M. Kahane a fourni un gros effort, qu'il a réuni une abondante documentation, bien classée dans l'ensemble, que ses connaissances linguistiques sont solides et qu'il a généralement bien reconstitué la filière sémantique des mots. Mais il a eu souvent du mal à dominer un sujet complexe, gêné parfois par une surabondance de matériaux que des cartes auraient aidé à grouper, à clarifier.

Les différents types qui ont servi à désigner la mâchoire dans les parlers gallo-romans sont examinés à tour de rôle, en commençant par les plus anciens, *maxilla* et *bucca* ; viennent ensuite ceux qui se sont développés par « parenté de fonction » (*mâchoire, mangeoire, mastegadou*, etc.), par « parenté d'image » (*joue* et ses substituts), et enfin l'étude d'une « chaîne sémantique », *bouche, gueule, lèvre, ballot, gencive*. Cette classification est assez artificielle, et les facteurs essentiels qui dominent les diverses évolutions ne sont pas suffisamment dégagés. Il s'agit d'abord de *glissements* de sens, fait courant dans les parties du corps (et spécialement du visage) qui n'ont pas une individualité aussi nette que l'œil ou l'oreille Où commence exactement et où finit la joue, par exemple ? D'autre part, des désignations de l'intérieur arrivent à gagner l'extérieur : c'est le cas de *gorge* en français, de *mâchoire* dans les patois. Ces extensions et déplacements de sens sont favorisés par l'imprécision qu'on rencontre chez la majorité des sujets parlants : la langue littéraire y pare en fixant les sens, tandis que les patois s'y prêtent (plus ou moins, suivant les régions ou les époques). Enfin l'auteur a négligé aussi de prendre en considération les mots qui voyagent : *garra*, par exemple, qui présente bien l'évolution sémantique « jarret » > « joue > « mâchoire », est un mot d'importation méridionale en basse Auvergne, comme l'atteste son *g* : en cas de carence de la phonétique, la géographie linguistique pourra venir à la rescousse. Un mot important a été laissé de côté : *gaugno*, incidemment cité pp. 38-9, qui présente des faits de même ordre (*Romania*, XLV, 253-4).

A. D.

Hans Markun. — Ital. « ire » und « andare », *Aarau* (*Sauerländer*), 1932, 8°, 107 p. et une carte.

Cette dissertation de doctorat, qui fait partie d'un travail plus important en préparation sur *andare, ire, vadere* en italien, offre le grand

Digitized by Google

intérêt de mettre en œuvre, pour la première fois, le riche matériel de l'*Atlas linguistique suisse-italien* et des documents inédits communiqués par le professeur Merlo concernant également le verbe « aller ». L'auteur s'est restreint dans cette première étude aux deux types *ire-andare* (*anar*) : encore a-t-il laissé de côté, en principe, certains temps du second (participe présent, imparfait de l'indicatif et du subjonctif, parfait composé, futur et conditionnel). Même limité, le sujet reste vaste : il a été traité avec conscience et avec méthode ; l'auteur est prudent dans ses discussions ; élève de M. Jud, il fait preuve d'un sens linguistique déjà averti.

Une première partie est consacrée aux survivances d'*ire* classées par région (Nord, Toscane, centre et sud de l'Italie) : le relevé des formes anciennes précède celui des formes actuelles (à signaler la recherche des différences d'emploi entre *ire-gire-andare* chez Dante, pp. 31-32). A l'heure actuelle, le type occupe encore l'Italie méridionale jusqu'aux Marches et à l'Apennin latin et ombrien inclus, plus la majeure partie de la Sicile ; au nord, il reste un vaste îlot en rhétique et un peu plus réduit en Istrie, régions également archaïques et périphériques. C'est un mot faible, en recul constant depuis l'époque latine. L'explication de la variante (la plus répandue) *gire*, à laquelle s'est ralliée M. M. (*ire* devenue **yire*, d'après *eamus* > *yamus*) ne me paraît pas la plus vraisemblable, d'autant plus qu'elle ne rend pas compte de *vir(e)* : dans les deux cas, je croirais plutôt à une attraction de *girare*, *virare* (il faudrait avoir la répartition géographique de ces deux types pour être plus affirmatif) ; *ire*, à côté de *gire* chez Dante et ailleurs, n'est-il pas un latinisme ?

Pour l'étymologie d'*andar(e)* *-anar*, je renvoie une fois de plus à mon étude des *Mélanges Grandgagnage* (121 sqq.) qui a paru en même temps que le travail de M. M. Au point de vue de l'extension ancienne de ces deux types, l'auteur, après quelques hésitations, se rallie à la conception d'Ahrens et Förster, qui concluent à l'existence d'une aire *anar* (prolongement de l'aire provençale), commune à toute la haute Italie (exception faite des îlots d'*ire* cités plus haut et de l'*ala* valdôtain, terminus du franco-provençal). L'examen de la carte confirme cette hypothèse, appuyée encore par les faits actuels : *andare* toscan, patronné par l'italien littéraire, est en progrès continu.

Aux exemples du français *allons ! allez !* emprunté comme interjection, j'ajouterai *alè !* qui était très employé vers 1908 par les cochers napolitains pour appeler les clients.

Le plan du travail ne fait pas ressortir autant qu'on l'aurait souhaité le mélange de formes et les réactions internes entre *ire* et *andare* (*anar*) ; on pouvait désirer aussi une synthèse plus vigoureuse du sujet dans les pages liminaires. Une bibliographie très complète et une carte linguistique terminent ce bon et utile travail.

A. D.

K. G. Walter Best. — Flurnamenforschung im Rahmen der modernen

Digitized by Google

Volkskunde, *Giessen* (O. Kindt), 1928 (*Inaugural Dissertation* de l'Université de Francfort-sur-le-Mein), 8°, 42 p.

L'auteur a eu la louable pensée de nous donner un travail synthétique sur les noms de lieux-dits, qui, bien qu'inspiré uniquement par la connaissance de la toponymie allemande, est de nature, par ses aperçus généraux, à intéresser les romanistes. Ses connaissances linguistiques sont satisfaisantes au point de vue germanique, mais les enseignements qu'il a demandés à la sociologie sont beaucoup plus discutables : les théories de Lévy-Bruhl sur la mentalité des peuples primitifs n'ont guère de rapports, quoi qu'en pense l'auteur, avec la toponymie des lieux-dits. L'opposition entre les *Naturnamen* et *Kulturnamen* est artificielle : ce qui est exact, c'est qu'on rencontre, dans les noms de lieux-dits, des survivances d'appellations anciennes, mais cette toponymie ne s'est développée, en Allemagne comme ailleurs, qu'à la suite de la mise en culture du sol (noms de lieux-dits = noms de terroirs). Vouloir retrouver parmi eux le miroir d'une mentalité primitive, c'est faire œuvre vaine. Contrairement à ce que croit l'auteur, tout nous montre que ces noms ont pour origine un besoin, d'ordre utilitaire, de distinguer les terroirs, les propriétés : une preuve entre mille, c'est que, dans les pays de montagnes, les alpages ont tous reçu des désignations précises, tandis que les endroits non utilisés par l'homme n'ont pas de dénominations, en dehors des particularités du relief qui appellent la métaphore. La prétention de rattacher à une mentalité de primitifs des phénomènes aussi courants que la déglutination ou l'attraction paronymique fera sourire les linguistes. — Ce qui paraît plus spécial à l'Allemagne, c'est la disparition rapide, à l'heure actuelle, des noms de lieux-dits, qui, au contraire, dans l'ensemble, sont bien conservés par le paysan français.

Rappelons qu'une vaste enquête sur les noms de lieux-dits, organisée d'une façon remarquable, se poursuit en Allemagne depuis une dizaine d'années, sous la direction de spécialistes (MM. Bächtold, Beschorner, E. Fehrle, Gœsler, Lühmann, Schoof, Schwarz, Strunk, Vollmann).

A. D.

Revue des études anciennes, *Bordeaux* (*Féret*), 1932-33.

Une chronique de toponymie a été fondée en 1932, dans cette revue, sous ma direction, pour assurer une liaison nécessaire entre linguistes, historiens et géographes, et pour servir d'organe d'information à tous ceux qui s'occupent de toponymie française et, plus généralement, gallo-romaine. Une fois par an paraît une chronique consacrée aux travaux ou monographies d'ordre général ; chaque numéro contient une ou plusieurs chroniques régionales indiquant les sources et donnant une bibliographie critique des travaux récents consacrés à chaque région.

1932, n° 1 (janvier-mars). — Albert Dauzat : *But et plan de la chronique* ; *publications récentes d'ordre général* ; — id., chronique régionale : *Bourgogne et Franche-Comté* (pp. 63-71).

Digitized by Google

nº 2 (avril-juin). — F. Mossé, *Alsace*. — Auguste Vincent, *Belgique wallonne*. — J. Vannérus, *Luxembourg* (189-195).

nº 3 (juillet-septembre). — Ch. Guerlin de Guer, *Région du Nord, Normandie*. — Ph. Leroux, *Bretagne* (293-300).

nº 4 (octobre-décembre). — J. Désormaux, *Savoie* (411-416).

1933, nº 1. — Albert Dauzat, *Travaux d'ensemble* ; les noms de montagnes. — Aug. Brun, *Provence, Comtat-Venaissin, Comté de Nice* (49-56).

nº 2. — Jacques Soyer, *Orléanais* ; *Berry* (187-194).

nº 3. — Charles Bruneau, *Lorraine*.

nº 4. — J. Vannérus, *Rhénanie*. A.D.

Zeitschrift für Ortsnamenforschung, *Munich* (*Oldenbourg*), 1930-1933. Articles et comptes rendus intéressant les romanistes.

T. VI (1930). Fasc. 1. — Ludwig Prinz, *Die Flurnamen des Saargebietes* (99 % des noms de lieux-dits de la Sarre sont allemands ; les noms gaulois sont surtout relatifs aux rivières et au relief ; à peu près aucune formation latine ; quelques importations françaises des XVIIe-XVIIIe s.) (59-64. A suivre). — Adolf Zauner, *Hispalis-Sevilla* (*Sevilla* représenterait une altération arabe d'*Hispalis* : **Išbala*, **Išbila*, reprise et réadaptée par l'espagnol, sous l'influence du nom de personne *Sebilla*) (68-70). — John Lœwenthal, *Etymologische Miszellen* (suite). Explication de quelques ethniques gaulois, etc. (76-81). — Ferd. Menz, *Die badische Ortsnamenforschung* (Intéressante étude d'ensemble ; discute l'origine et la date des formations en *-weiler*, *-ingen*, *-heim*) (82-100). — Comptes rendus de : K. Ettmayer, *Zu den Ortsnamen Liguriens* (par A. Zauner ; 102-3) ; Luigi Pareti, *Le origini etrusche* (par S. P. Cortsen) (103-4).

Fasc. 2. — Jos. Schnetz, *Harte Nüsse* (Étymologie de *Ratisbonne* = gaulois *radas-bona*, fondation de la plaine, et *Jartzt* = lat. *divortium*) (141-148). — Ludwig Steinberger, *Studien zu O. Stolz' Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol* (Intéressante contribution, avec analyse minutieuse des évolutions phonétiques ; à suivre) (148-159). — F. Langenbeck, *Elsass-lothringische Ortsnamenliteratur* (Bibliographie toponymique critique d'Alsace-Lorraine, très complète et bien classée) (164-191).

Fasc. 3. — L. Steinberger, suite et fin de l'article précédent sur le Tyrol méridional (197-222). — A. Dauzat, *Petits problèmes de toponymie gallo-romaine* (Réponse à un article de P. Skok : l'opposition *Melun-Meudon* = *Melodunum* est expliquée par une régression dans la première série ; noms en *-ange* < *-anica* et *-argue* < *-anicum* sur le même territoire ; écarte la survivance du cas sujet dans les toponymes). — Compte rendu de : A. Carnoy, *Origine des noms de lieux des environs de Bruxelles* (par H. Pottmeyer, 254-264).

T. VII (1931). Fasc. 1. — Max Niedermann, *Zur altillyrischen Toponomastik* (étym. intéressantes) (3—8) — Hans Krahe, *Die Ortsnamen des antiken Apulien und Kalabrien* (suite des articles du t. V). (9-33). — Compte rendu de : E. Muret, *Les noms de lieu dans les langues romanes* (par A. Zauner ; 103-4).

Digitized by Google

Fasc. 2. — L. Prinz, *Die Flurnamen des Saargebiets* (suite et fin de l'art. du t. VI, fasc. 1) 146-152). — O. Stolz, *Geschichtliche Folgerungen, insbesondere Hofnamen im Bereiche Tirols* (Discussion avec C. Battisti sur l'époque de la germanisation) (152-159).

Fasc. 3. — Comptes rendus de : G. Neckel, *Germanen und Kelten* (par E. Schwarz, 246-8) ; *Dictionnaire topographique de la Côte-d'Or* et *du Cher* (par A. Dauzat, 262-6).

T. VIII (1932). Fasc. 1. — J. Dorn, *Patrozinienforschung und Ortsnamenkunde* (Considérations sur les toponymes formés avec des noms de saints). — Compte rendu de : Otto Mayr, *Die Wassernamen Nordtirols* (par E. Kranzmayer, 103-4).

Fasc. 2. — Jos. Schnetz, *Psychologie und Ortsnamenkunde* (Intéressantes remarques, en particulier sur les noms de domaines dont le propriétaire était une femme) (105-110; à suivre). — Compte rendu de : Walter Best, *Flurnamenforschung im Rahmen der modernen Volkskunde* (par Arthur Adam, 190-1).

Fasc. 3. — Albert Dauzat, *Les noms des domaines gallo-romains dans l'Auvergne et le Velay* (Considérations générales, suivies d'un dépouillement des noms, classés par types de formation et dans chaque série suivant l'ordre alphabétique latin, avec les formes médiévales : anthroponymes sans suffixes ; dérivés en *-(i)onem* ; dérivés en *-(i)acum* jusqu'à *Ciciacum*) (206-327 ; à suivre). — L. Steinberger, *Die Erforschung der Ortsnamen im deutschen und ladinischen Tirol* (Bibliographie critique, parfois combative, qui porte spécialement sur la période 1914-1932) (246-260). — Comptes rendus de : G. Serra, *Contributo toponomastico alla teoria della continuità...* (par A. Zauner) ; G. Bottiglioni, *Elementi prelatini nella toponimia corsa* (par G. Devoto) (264-7).

A. D.

Ernest Mérimée. — A History of Spanish Literature, etc. (*New York*, 1930).

Nous complétons et corrigeons ici la critique que nous avons donnée au précédent fascicule bibliographique de cette *Revue* — tome LXVI, p. 180-208. Nous commencerons par signaler un fait sans doute évident et qui s'entendrait également d'analogues ouvrages, p. ex. de la récente réédition — troisième —, parue en 1932 à Madrid sur 1140 pages vendues 30 pesetas, de l'*Historia de la Literatura Española* de MM. Hurtado et González-Palencia ; à savoir que, dans des ouvrages de cette nature, il devient de plus en plus évident que, si l'on veut donner au développement de la partie ancienne de la littérature espagnole tout l'espace qu'elle mérite, l'histoire des lettres castillanes devrait s'arrêter à l'aube du romantisme, de façon que l'âge moderne reçût, dans un tome à part, le traitement qu'il mérite et que l'on regrette de ne point trouver ni dans l'ouvrage de MM. Mérimée-Griswold Morley, ni dans celui des deux professeurs de l'Université de Madrid. Comme nous le disions dans le *Bulletin Hispanique* — juillet-

Digitized by Google

septembre 1932, p. 277-284 — à propos de la dernière réédition française de la *Littérature Espagnole* de Fitzmaurice-Kelly, il est tout à fait fâcheux que l'on se borne à ne donner de l'époque moderne que des résumés rapides et nullement au point, alors que ce serait — et la suggestion n'est pas de nous, mais de l'*Hispania* de nos collègues américains (février-mars 1933, p. 116), — un volume d'un millier de pages qu'il faudrait se décider à composer sur le seul XIXe siècle « *and abandon the brief and unsatisfactory sections... which treat this period* ». C'est M. Alfred Coester, professeur à Stanford University et éditeur d'*Hispania* qui dit cela, à propos du volume de MM. Hurtado et González-Palencia et il est clair que l'observation s'applique au même titre à l'édition américaine de Mérimée, car, délestée de ces sommaires résumés, qui ne donnent qu'une fausse idée du plus embrouillé et fécond moment de la pensée espagnole, elle eût pu consacrer aux périodes devenues historiques parce qu'entièrement révolues un développement — particulièrement bibliographique — qui lui manque, du moins pour certains paragraphes. Là-dessus, nous espérons être d'accord avec M. Griswold Morley, qui, dans une lettre pleine d'amabilité, datée de Berkeley, septembre 1932, nous faisait observer que c'était pour le motif, bien compréhensible, de ne point allonger démesurément son livre, qu'il n'avait pas tenu compte, p. ex., du matériel nouveau fourni pat Hämel dans son édition allemande de Fitzmaurice-Kelly, tout en nous remerciant — lui, du moins, a eu la loyauté de reconnaître que, dans ce compte rendu, il y avait autre chose encore que du « manque d'égards, d'ailleurs réfléchis et voulus, vis-à-vis de certaines réputations et surtout de certains maîtres » (M. G. Cirot dans le *Bulletin Hispanique* d'octobre-décembre 1932, p. 357), puisqu'il nous félicite « *for the meticulous care with which you examined my work* », ajoutant : « *I wish I might have had the benefit of your advice on the proofsheets* » et nous a rendu sincèrement grâces pour « *the large amount of valuable information which you furnished me* ».

Cela dit, voici des corrections, ou adjonctions, qu'il y a lieu d'apporter à notre article. Nous suivons, comme précédemment, l'ordre des pages du volume américain.

P. 4. On a oublié d'ajouter qu'*Asturica Augusta* était l'actuelle Astorga, comme le remarque, d'ailleurs, l'*History*. P. 10, que Mérimée ait été tout autre chose qu'un philologue, c'est ce que tendrait, à qui n'aurait pas, comme nous, été soumis à son enseignement à Toulouse, à l'époque où cet homme jouissait de son plus grand prestige, à démontrer ce qu'il dit là du galicien. Pour lui — et, sans doute, pour son traducteur, qui n'a pas modifié cette hérésie — le galicien serait « une variété du portugais ». Cependant, deux pages plus loin — page 12 —, il est dit que le *gallego* est « à mi-chemin entre le portugais et l'espagnol ». Où en sommes-nous ? Nous retrouvons dans ce subtil distinguo tout le Mérimée des cours publics toulousains, qui savait si expertement reprendre d'une main ce qu'il venait d'accorder de l'autre et dont l'art de dire et de ne point avoir dit passait pour le fin du fin. Notons qu'à

Digitized by Google

cette même page 10 notre hispaniste à l'eau de rose cite, parmi les langues romanes « indépendantes du castillan » : le portugais à l'ouest et le catalan à l'ouest. Ces divisions et séparations des diverses ramifications des idiomes hispaniques sont, en vérité, enfantines. Il ne s'agit que de groupes linguistiques distincts, qu'il eût fallu nettement ordonner, et, pour ce qui est du galicien, qui ignore qu'il se range dans le groupe linguistique portugais, sans compromissions avec ce mythique « espagnol » ? P. 22-24 : il se produit là, croyons-nous, un phénomène assez fréquent dans ce genre de compilations d'apparente érudition et qui consiste à renvoyer en *note* à des travaux qui, ayant paru depuis qu'a été rédigé, ou remanié, l'ouvrage où ils sont mentionnés, se trouvent, dans leurs résultats, parfois en contradiction avec ce dernier. Ainsi en va-t-il, pour ce qui est des arts « des origines à Alphonse X », de ce qu'on affirme dans Mérimée-Griswold Morley et ce que l'on trouve dans l'ouvrage cité en note : *Spanish Romanesque Sculpture*, de M. Kingsley Porter, paru à New York en 1929. Cette référence, naturellement, est du traducteur américain. Mérimée s'en tenait à une bibliographie n'allant pas au delà de 1918 et espagnole, ou, pour mieux dire, catalane — l'ouvrage composé par Puig y Cadafalch, Falguera, Godoy y Casals : *L'Arquitectura Romànica a Catalunya* — et M. Griswold Morley s'est borné à mettre en anglais ce passage, où l'on affirme que l'architecture du Xe siècle et de la première moitié du XIe « n'a laissé que des monuments assez pauvres et qui n'intéressent guère que les spécialistes ». C'est dans ces formules sommaires qu'excellait le Mérimée des cours publics — car cet homme ne fut guère que cela : un professeur pour cours publics, avec toute la limitation consécutive du concept. Mais rien n'est plus éloigné de la science que ce système de rapides synthèses, cachant le plus souvent la paresse intellectuelle et ce terrible procédé des formules en raccourci, qui passent, aux yeux des gens frottés de culture, pour le summum de l'art oratoire universitaire. Il va donc sans dire que tous ces topos sur l'état artistique de la péninsule entre les VIIIe et XIIIe siècles seraient à refondre, en vue des résultats de la recherche moderne, qui ne s'arrête d'ailleurs pas à l'ouvrage américain susnommé. P. 27, nous avons, cette fois, un exemple — c'est le cas de le dire — de prosification sommaire, mais nullement médiévale, puisque émanant du traducteur américain. Mérimée avait écrit (*Précis*, p. 31) : « *Il ne paraît pas douteux qu'il y ait eu une « Geste » sur le meurtre du jeune Comte de Castille, Don Garcia* [1], *par les fils du Comte Vela, à León, sous le règne de Bermudo III. Grâce à Lucas de Tuy, à l'archevêque de Tolède, Don Rodrigo, à la « Crónica General », il est possible de reconstituer cette lugubre « Estoria » de sang et d'amour, dont deux des passages les plus émouvants devaient être la « déploration » du jeune comte à la vue de ses chevaliers massacrés et celle de Doña Sancha, la fiancée, qui, en essayant de le défendre, mourut avec lui. La « Crónica »*

1. *Sic*, pour *Garcia*. De même, plus bas : *Infante Garcia*, pour *Garcia*.

Digitized by Google

cite expressémont, à ce sujet, la « Estoria del romance del Infante Garcia »... » Tout cela a été ajouté dans l'édition du *Précis* de 1922. La première édition, qui est de 1908, n'en souffle pas mot, pour la simple et bonne raison qu'en 1911, D. Ramón Menéndez Pidal envoya à Mérimée un tirage à part de son article : *El elemento histórico en el « Romanz dell Infant Garcia »*, inséré aux pages 41-85 des *Studi letterari e linguistici dedicati a Pio Raina nel quarantesimo anno del suo insegnamento*, parus chez Hoepli à Milan et dont il ne fut mis en vente que 100 exemplaires (petit in-4° de XXXVIII et 958 pages, que nous payâmes 50 lires, à l'époque). C'est là que l'auteur du *Précis* fit connaissance avec ce qu'il appelle, à la Barrès, une « lugubre *Estoria* — le nom ne lui serait sans doute pas venu à l'esprit sans l'aide du tirage à part — de sang et d'amour ». Voyons maintenant ce que devient sa découverte dans la traduction anglaise — et il ne sera pas superflu d'observer que Fitzmaurice-Kelly, qui n'avait pas reçu de tirage à part, ignorera, dans ses successives rééditions en anglais, en espagnol, en français, en allemand, cette truculente « *Estoria* » :

« *Very probably there was a « Cantar » on the murder of the young Count of Castille, Don Garcia, by the sons of Count Vela, at León, in the reign of Bermudo III. The latin histories of Lucas of Tuy and the Archbishop Roderick of Toledo, the vernacular « Crónica general » allow us to reconstruct this sombre « Estoria » of blood and love. The most affecting passages must have been the « wailing » of the young Count at the sight of his slain knights, and the death of his fiancée Doña Sancha, when she tried to defend him. The « Crónica » refers directly to an « Estoria del romance del Infante Garcia »... » Bene, recte, optume.* Et, en veine de citations latines, je dirais volontiers à M. Griswold, Morley les vers 47et 48 de la XIVe *Satire* de Juvénal, si ce n'était là inexcusable pédantisme. Mais tout de même n'est-ce pas dédaigner un peu trop l'innocente jeunesse, que lui mutiler de la sorte un texte qu'elle n'aura guère l'occasion de vérifier ? Les deux lamentations — celle de Don García devant les chevaliers trucidés et celle de sa fiancée, qui prend bravement, en vraie Amazone, part à cette tuerie — n'en font plus qu'une dans le traducteur américain et s'il était allé voir dans le texte de la *Crónica General*, qui « prosifie » le *Cantar*, — l'édition de Menéndez Pidal lui en rendait la tâche facile —, il se fût aperçu bien vite que Mérimée se trompe en prétendant que Sancha mourut lorsqu'elle défendait son ami. M. E. Alarcos, qui a fait le rapprochement dans la *Revista de Filología Española*, 1932, page 296 — et sa critique nous sert constamment ici — transcrit les passages qui démontrent que, non seulement la belle ne trépassa point, mais encore — o l' « *ewig weibliche* » goethéen, toujours ancien, toujours nouveau ! — qu'elle ne tarda pas à convoler en justes noces, avec l'Infant Don Fernando : digne et adéquate et humaine fin de l' « *Estoria* » définie par le bon père Mérimée « lugubre » et, en réalité, simplement « courante » et « de toujours ! » Mais voilà à quoi mènent l'amateurisme et la transcription étourdie des sources médiates !

Nous en trouvons peu après, aussi bien, un nouvel exemple. A la

Digitized by Google

page 31 de l'édition originale du *Précis*, on lit que l'auteur du *Cantar de mio Cid* « *ignore ou modifie à son gré l'histoire véritable ; il y mêle des faits inventés, ou dénaturés, des interventions miraculeuses et des apparitions (celle de l'ange Gabriel, par exemple, au vers 406)* »... Le passage est passé sans modification dans la refonte de 1922, page 41. On ne saurait prétendre que Mérimée ne se soit pas occupé du *Cantar*. Outre qu'il a analysé dans le *Bulletin Hispanique* — 1909, p. 119 et 1912, p. 220 — l'édition qu'en a donnée Menéndez Pidal en trois tomes, il en a traduit, sur le texte donné par le même savant au tome XXIV des *Clásicos Castellanos* dits « de la *Lectura* » plusieurs fragments composant l'un des volumes de la collection des *100 Chefs-d'œuvre étrangers* de la *Renaissance du Livre*, où l'on trouve, précisément, page 59, le passage ayant trait à cette apparition, qui, ajoute l'auteur en *note*, se présente également, à deux reprises, dans notre Roland, aux vers 2526 et 3993. Le « par exemple » incite à croire, évidemment, que cette apparition — dont le récit contient tout entier dans ces quelques mots :

« *Un doux sommeil l'envahit et il s'endormit tout à fait. L'ange Gabriel lui apparut : « Chevauchez, Cid, le bon Campeador, car jamais en si bonne heure baron ne chevaucha ; tant que vous vivrez, tout ira bien pour vous ». Quand le Cid se réveilla, il se signa la face* » [1]...

— n'est qu'un épisode que l'auteur a jugé à propos de citer à côté de plusieurs autres analogues. Et c'est l'idée qui vient tout de suite au lecteur non familier avec le texte original du *Cantar*. Or, cette fugitive mention est la seule qui soit faite, dans tout le poème, d'une apparition surnaturelle ! Le point, en apparence frivole, ne l'est pas, car cette absence de merveilleux, dans la vieille épopée, contraste avec les remaniements postérieurs, par exemple avec le drame de Guillén de Castro et sa scène du lépreux, qui est saint Lazare.

P. 43, s'il est exact que le *Trésor* et le *Tesoretto* de Latini sont deux ouvrages fort différents, il n'en reste pas moins cocasse de citer trois fois sous son titre français l'encyclopédie rédigée en notre langue par celui que Dante appelle, au chant XV de l'*Inferno*, un sodomite — parce que, dira le commentateur Brunone Bianchi, page 108, *note* 121-123 de l'édition Le Monnier de la *Biblioteca Nazionale Economica*, le poète florentin « *è il Poeta della verità e della rettitudine e che di fronte a queste non vale con lui nè amicizia nè altro umano riguardo* » —, après l'avoir d'abord nommée en italien. Le lecteur non italianisant ne sait plus à quoi s'en tenir et se demandera de quoi il s'agit. Car il n'est pas superflu d'observer, sans doute, que cette encyclopédie médiévale n'a jamais été publiée dans son français original et qu'on n'en possède que la traduction italienne de Bono Giamboni. P. 68, nous avons eu tort de critiquer la graphie *acedrez* et de la remplacer par *ajedrez*, puisque *açedrez* est dans l'édition Solalinde, mais nous ne nous étions pas expliqué cet emploi dans un livre de vulgarisation littéraire d'un ç qui ne trouve même pas

1. Nous citons la propre traduction de Mérimée.

Digitized by Google

de mention dans les longues pages que consacre à cette lettre en ancien espagnol M. H. Gavel dans sa thèse : *Essai sur l'Évolution de la Prononciation du Castillan*... (Paris, 1920), p. 246 et suivantes. P. 65, nous retrouvons sans changement depuis l'édition de 1908 cette facétieuse indication que « quoique en dialecte », les *Cantigas* d'Alphonse le Savant « pourraient bien servir de modèles aux futurs poètes » ! De quel « dialecte » peut-il bien s'agir ? Du galicien, évidemment. Mais c'était une langue alors, non un dialecte et l'adéquat instrument de la poésie lyrique, alors que le castillan n'était encore employé que dans la narration épique et point dans l'expression des sentiments intimes. Puis, en admettant même que c'eût été un « dialecte », quelle étroite mentalité révèle cette restriction : *quoiqu'en dialecte* ! Ce serait, en en admettant le bien fondé, condamner, chez nous, tout l'œuvre de Mistral, pour ne citer qu'un exemple. O l'étrange esthétique ! Cette poésie lyrique galaico-portugaise, dont l'épanouissement fut si splendide, n'est-ce pas à elle plutôt qu'à des sources françaises qu'il eût fallu attribuer l'inspiration de ces *villanelles* et *pastourelles* que le *goliardo* Archiprêtre de Hita est, page 79, dit avoir « sans doute » empruntées « directement » — ce *directement* est dans le texte français de 1922, mais pas dans la version anglaise, qui n'a gardé que le « *doubtless* » — à la littérature française ? Tant qu'on n'aura pas fait la preuve d'une telle assertion, elle restera en l'air, encore qu'il soit aisé de prétendre que maints des motifs lyriques de cette école galaico-portugaise étaient communs avec ceux de notre Midi, quand ils ne les reproduisaient pas. Mais M. Mérimée ne devait pas avoir l'âme très lyrique, encore qu'à l'occasion il se piquât de pénétrer les arcanes de la poésie — ainsi lorsqu'il étudiait, au premier tome de la *Revue Hispanique*, en 1894, Meléndez Valdés. La « vile prose » était surtout son fait. Aussi erre-t-il quand, à propos du lyrisme médiéval, il n'hésite pas à affirmer, dans le *Précis* de 1908, que le *Cancionero de Baena* « est de première importance pour l'étude de la lyrique » du règne de Jean II, mais « surtout vers le milieu du siècle ». Cette vieille erreur n'a pas été modifiée dans le livre américain, pas plus qu'on n'y a modifié, p. 38-39, cette massive caractéristique du *mester de clerecía*, dont la dépendance — style et métrique, plus d'une fois fonds d'idées aussi — à l'endroit du système précédent, dit *de joglaría*, est purement et simplement escamotée, par ce maudit amour des formules, vieux legs de l'antique pédagogie que la nouvelle n'a pas encore totalement réussi à jeter par dessus bord. Qui a lu simplement Berceo comprendra ce que l'on avance ici. Mais, pour ce qui est du *Cancionero de Baena*, pourrait-on ignorer que ce recueil composite contient d'abord les compositions de vétérans qui observaient la tradition poétique galicienne — les Gonzalo Rodríguez, du règne de Jean Ier (1379-1390), Garci Fernández de Gerena, dont les poèmes datent de 1365 à 1400, Álvarez de Villasandino (*alias* : de Illescas), qui n'atteint guère au delà du premier quart du XVe siècle, Pedro Vélez de Guevara, cet oncle du marquis de Santillane et Rodríguez de la Cámara, dont le nom est inséparable du

Digitized by Google

légendaire Macías? Quant aux poètes proprement castillans inclus dans ce *Cancionero*, ils révèlent surtout l'influence italienne — ainsi Francisco Imperial, F. M. de Lando, G. Martínez de Medina et surtout le grand poète du temps de Jean II, ce Marquis de Santillane qui représente le vrai goût italien d'alors, à côté d'autres influences, d'ailleurs.

Si, donc, le *Cancionero de Baena* peut, comme l'a défini Menéndez y Pelayo en 1893 au tome IV de l'*Antología* — où il lui a dédié des pages magnifiques, qui vont de la page XXXVIII à la page XCVI : or Mérimée expédie en quatre lignes ce *Cancionero* et on ne renvoie même pas le lecteur, en *note*, à ces inoubliables observations! —, passer pour le *corpus* des poètes du temps d'Henri II, Jean Ier, Henri III et de la domination, durant la minorité de Jean II, de l'Infant d'Antequera et de la Reine Catherine et s'il ne faut pas oublier non plus ce que dit le maître Menéndez y Pelayo à la page XCII : *quizá no haya en el « Cancionero de Baena » una sola composición que del todo deje satisfechos el gusto y el oído* », on voit quel cas il faut faire de l'absurde définition donnée par Mérimée de ce fameux recueil compilé par le juif converti, « *bañado en el agua del santo Baptismo* ». Mais n'eût-il pas fallu citer, dans la traduction américaine de Mérimée, sur toute cette question de l'influence de l'Italie sur l'Espagne aux temps de Jean II — plus spécialement en traitant de Santillane, p. 105-108, — cet incomparable recueil d'érudition minutieuse, immense, définitive, ou presque, qu'est le premier volume — paru en 1929 à Turin chez les frères Bocca — de l'*Italia e Spagna* de Farinelli, livre indispensable s'il en fut à tout hispaniste un peu soucieux de connaître sa matière et où Santillane est cité au moins 75 fois — de la page 6 à la page 380 — avant de faire l'objet des observations, si copieuses de doctrine, des pages 389-425 : *La Biblioteca del Santillana e l'Umanesimo Italo-Hispanico?* Le second, paru au même lieu et à la même date, contient aussi deux mentions du Marquis et son chapitre : *Ispanesimo nel Cinquecento*, p. 103 et suivantes, devait figurer parmi les sources indispensables sur cette époque et n'y figure pas [1]. Cependant, si M. Griswold Morley s'était souvenu

1. Remâchant de vieilles rancunes — desquelles l'expression la plus cuisante se trouverait lors de la publication de quelques lettres de Menéndez y Pelayo en 1924, dont le passage qui nous concernait n'a cependant pas été accueilli, par une pudeur dont nous lui savons gré, par M. Miguel Artigas, actuel Directeur de la *Nacional* à Madrid, dans la réimpression du *Prologue* mis par Farinelli à ces lettres, qu'on peut lire en tête du numéro de janvier-mars 1925 du *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, p. 1-2 : *Dal Carteggio di Marcelino M. y P. (Frammenti)-Arturo Farinelli* —, Farinelli, s'il nous cite p. 309, *note* 1, de ce tome II, n'a pas cru devoir nous inclure dans la table des auteurs, p. 454. Mais où ne va pas la vanité de ce pauvre Surhomme? Nous en avions eu un beau spécimen, naguère, dans ses furibondes invectives contre Guido Manacorda, qui, d'ailleurs, n'a pas eu de chance avec sa *Germania Filologica* (voir la *note*, par trop malveillante, d'A. Cajumi dans *La Cultura* de janvier-mars 1933, p. 241 : *Manacorda e Croce*).

Digitized by Google

d'un passage de ce recueil de Farinelli — I, 220 — eût-il entrepris de corriger, à propos, précisément, de Santillane, son modèle comme il l'a fait. Mérimée prétend, dès l'édition de 1908, page 105, que « les hautes pensées ne manquent pas » dans plusieurs des compositions du Marquis, en particulier dans un « *Planto (Llanto) de la Reina Pentasilea* », qu'il ne précise cependant pas d'autre sorte. Le passage se retrouve p. 127 de l'édition de 1922. Or, M. Griswold Morley en change le titre et ne cite plus, comme chargé de « *lofty moral thoughts* », qu'un « *Planto (Llanto) de la Reina Doña Margarida* (p. 106) »... *Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?*

N'allons pas chercher trop malice. L'explication de cette énigme est d'une enfantine simplicité. On ne saurait croire à quel point d'ingénuité procèdent parfois les coupeurs les plus obstinés de cheveux en quatre. M. Griswold Morley — *experto crede Roberto* — en savait aussi long que nous sur les bévues de Mérimée. Il en a corrigé le plus qu'il a pu. Mais, voilà! Lisant — et il y renvoie comme il convient — l'étude que Menéndez y Pelayo fit sur le Marquis et inséra, en 1894, au tome V de l'*Antología*, il y trouva page CXXXIV la mention, parmi les Œuvres influencées par Dante, du « *Planto de la Reina Margarida* » et, laissant là l'héroïne dramatisée par Kleist en 1808, il lui substitua cette Marguerite des Marguerites, sans songer, manifestement, qu'à la p. 414 des *Obras* de Santillane, se trouve le *Planto que fiço Pantasilea*,

la más triste apasionada
de quantas saben amar

et qu'œuvre « morale » pour œuvre « morale », celle citée par Mérimée valait celle préférée par son traducteur, étant d'ailleurs, elle aussi, une imitation italienne, mais, cette fois, de la *Fiammetta* de Boccace, dont le *Pianto* — Farinelli l'établit page 220 de son tome I — réapparaît sur les lèvres de l'Amazone, pleurée par son meurtrier, Achille :

¡ *O maldita sea la fada*
cuytada, que me fadó !
. . . . . .
¡ *O madre desventurada,*
La que tal fija parió !
Amaçona, reyna triste,
Del dios d'Amor maltractada,
En fuerte punto naçiste
O en algún ora menguada...
. . . . . .
¡ *O triste, mejor me fuera*
Que nunca fuera nasçida !
. . . . . .
¡ *Maldito sea aquel dia*
Arquilles, en que naçiste !

Ailleurs encore, principalement au passage sur Imperial, — treize

Digitized by Google

lignes bien sommaires — la lecture de Farinelli n'eût pas été superflue. Car on y eût réfléchi à ce fait que — Farinelli, II, 151 — le mystère qui subsiste sur ce personnage étant « *ancora assoluto* », il est aussi puéril que risqué de prétendre — depuis l'édition de 1908 du *Précis* — que ce Génois, établi à Séville dans les premières années du XVe siècle, ait pu jouer en Espagne « *a part somewhat like that of the Venitian Navagiero — sic*, pour Navagero — *for Boscán.* » On se demande, aussi bien, quel rapport il peut exister entre cet imitateur de Dante en castillan et l'ambassadeur vénitien Andrea Navagero, qui, en 1526, lors d'un séjour d'été à Grenade, convertit le Catalan de Barcelone Joan Boscà à l'hendécasyllabe italien. Or — et l'observation était dans Menéndez y Pelayo, *Antología* tome IV, p. LXXIII —, si l'exemple d'Imperial fructifia en Espagne, ce fut en tout autre chose que l'adoption de l'hendécasyllabe *al itálico modo*, « dont — écrit le maître — nous ne trouvons pas d'exemple réfléchi avant les sonnets du marquis de Santillanne ». Mais, par contre, Imperial exerça une influence sur ses contemporains quant à l'emploi de la forme allégorique et de la vision dantesque, ce qui, encore une fois, n'a rien de commun avec le rôle joué par Navagero sur le raboteux et filandreux rimeur de la fable d'*Héro et Léandre* en un castillan qu'il ne maniait qu'avec difficulté.

Nous pourrions poursuivre ces *addenda* et *corrigenda* jusqu'à la fin du volume. M. Emilio Alarcos, de l'Université de Salamanque — M. Griswold Morley en a fait, page 247, *note* 1, un *Marcos*, n'en connaissant pas davantage le travail, si documenté, sur l'agitateur et poète Marchena, étudiant le Droit à Salamanque : *El Abate Marchena en Salamanca*, au tome II — Madrid, 1925, — de l'*Homenaje* à Menéndez Pidal, p. 458-465 — a, sans, en apparence, avoir connu la nôtre, publié, à l'endroit cité plus haut, des corrections et des adjonctions qui ne font pas double emploi avec celles que nous avons précédemment données dans la *Revue des Langues romanes*. Nous y renvoyons purement et simplement. Il dore la pilule, en Espagnol courtois — quand cette courtoisie ne tire pas à conséquence —, par une phrase liminaire où il écrit que « *el* « *Précis d'histoire de la littérature espagnole* », *de Ernest Mérimée, es, sin duda, uno de los mejores manuales de nuestra historia literaria* ». Sans doute, on y trouve non seulement des noms, des dates et des titres, mais aussi une biographie sommaire des principaux auteurs et une bibliographie soigneuse — point toujours suffisante, malgré les soins du traducteur à la compléter —, ainsi qu'un jugement qui, lorsqu'il ne concorde pas purement et simplement avec l'opinion généralement admise sur des auteurs passés à l'Histoire, se ressent, et quelquefois terriblement, des critères du bourgeois étroitement « classique » — n'oublions pas la formation première de Mérimée, qui fut celle d'un professeur de lettres anciennes — que resta, toute sa vie, Ernest Mérimée. Nous qui fûmes son élève à Toulouse et échangeâmes ensuite avec lui la plus copieuse des correspondances, sans compter qu'il fut, à plusieurs reprises, notre inspecteur dans nos classes d'espagnol du moins — car, pendant toutes les années qui ont précédé

Digitized by Google

la guerre, l'enseignement de l'allemand nous fut imposé de part à demi avec celui du castillan et, sur ce domaine, ce furent Firmery et Hovelaque nos inspecteurs — nous avons eu l'occasion de l'étudier suffisamment pour ne pas être taxé de tendancieux jugement, quand nous avançons que ce qui manquait le plus à cet homme, c'était, non certes la curiosité intellectuelle, mais la faculté de se renouveler, d'évoluer, de pouvoir, en un mot, proclamer, à l'instar d'une grande maison juive que nous avons bien connue à Hambourg : *wir rasten nicht, wir rosten nicht : wir gehen mit der Zeit !* Quand on songe aux infinis délais dont a eu besoin Mérimée — et, en ces temps bienheureux, ces délais étaient immenses et qui ne les a pas connus ne peut, même approximativement, s'en faire quelque idée et, comme s'ils ne lui eussent pas suffi, Mérimée se déchargeait sur ses étudiants d'agrégation (vous en souvenez-vous, Gavel ?) de la correction de ses plus ennuyeuses copies, celles de licence — pour écrire son *Précis* ; quand on songe qu'en 1901, il fit échouer notre projet de mettre en français — avec de nombreuses adjonctions — la *Spanische Literaturgeschichte* de Rudolf Beer parce qu'il préparait depuis longtemps la sienne [1] et quand on pèse d'un esprit froid les résultats de cet immense effort, l'on n'est certes pas enclin à répéter le *parturiunt montes*, mais, tout de même, l'on ne peut ne pas signaler la disproportion des résultats avec l'effort.

Mais trêve, ici encore, de vaines récriminations. Il ne nous reste qu'à obtempérer a quelques-unes des aimables insinuations du traducteur américain du *Précis*, en enlevant à notre critique précédente quelques-unes des taches qui la déparent. Nous allons donc rectifier des affirmations erronées ou inexactes qui nous ont échappé dans notre premier article. P. 166 et p. 169, M. Griswold Morley n'avait effectivement pas besoin de s'en tenir à Hämel, puisque Fitzmaurice-Kelly avait pris son information dans Ticknor, I, 460, *note*, et qu'aussi bien *Le Chevalier délibéré* fut mis en espagnol et par Jiménez de Urrea et — mais c'est un *on dit* — par Charles-Quint, qui en aurait conseillé la traduction métrique à Hernando de Acuña, dont certaines parties du *Caballero Determinado*, édité par Calvete de Estrella, seraient basées sur cette énigmatique version en

1. Nous avons raconté cette histoire dans le numéro d'octobre-décembre 1921 de l' *Hispania* parisienne, mais le passage essentiel de notre article *fut supprimé sur épreuves de mises en pages* par ordre supérieur — ordre qui n'émanait pas du rédacteur en chef, aujourd'hui diplomate péruvien à Rio de Janeiro — et on nous saura gré peut-être de le donner ici, tel qu'il devait figurer à la ligne 36 de la page 357 d'*Hispania* : « C'est que, pour des raisons diverses — qu'il serait oiseux d'exposer ici — ce garant (E. Mérimée) estima sans doute qu'un autre ouvrage, fruit de *30 longues années de lectures, de traductions et de commentaires des auteurs espagnols de toutes les époques* et qui devait paraître à peu de temps de là, rendait inutile la mise en notre langue, avec des *Suppléments*, de l'ouvrage du Dr Beer ». Cet « autre ouvrage » était, naturellement, le *Précis*.

Digitized by Google

prose du César. P. 166, nous avons eu tort de prendre le « *stabbed* » de la version américaine comme un aveu que Gutierre de Cetina serait effectivement mort de cet attentat : nous croyions, en effet — et il paraît que nous eûmes tort — que l'expression : *he was stabbed* signifiait presque toujours : *il reçut un coup mortel, il fut frappé mortellement.* M. Griswold Morley s'oppose résolument à cette interprétation : « *stabbed* » *does not imply* « *killed* », nous fait-il observer. De même, p. 188 : *of his day*, à la ligne 4, serait aussi correct que que : *of his days.* Nous trouvons, en effet, dans Webster : *He was a useful man in his day*, encore que nous fussions accoutumés d'employer le pluriel, de dire, p. ex. : *in our days ; in the days of our fathers ; in his best days ; he had his days, etc.* P. 188 aussi, nous devons confesser que les bonnes éditions — nous avons celle d'Eduard Boehmer, *Romanische Studien*, Bonn, 1895 — du *Diálogo de la Lengua* font dire à Juan de Valdés qu'Antonio de Guevara était « *hablistán y parabolano* », encore que cet *n* final du suffixe *án* eût, dans ce vocable : *hablistán*, mérité l'attention de Menéndez Pidal, à l'étude de ce suffixe (*Manual de Gr. Hist. Esp.*, 3me éd., Madrid, 1925, p. 196). P. 265, nous avions reproché à M. Griswold Morley d'avoir supprimé dans sa traduction la prudente restriction de Mérimée relative au chiffre, par lui avancé, des 3000 écrivains pieux du XVIe siècle espagnol. Il paraîtrait que ce soit là le résultat d'un calcul institué sur les listes de la *Bibliotheca Hispana Nova* de Nicolás Antonio : nous l'admettrons provisoirement. P. 301, l'historicité de *La Gran Sultana* est révoquée en doute, nous déclare notre traducteur, sans nous alléguer aucune source. Il ne peut qu'en avoir à l'édition de cette *Comedia* cervantine par Schevill et Bonilla au volume VI, p. 111, des *Obras Completas de Miguel de Cervantes Saavedra*, avec, au volume X (1922) une érudite *Introduction* (voir sur cette édition la *note* de M. A.-M. Espinosa dans *Hispania* (California) de novembre 1926, p. 310-311). Nous devons, cependant, confesser que nous ne sommes pas encore séduit par le raisonnement de ces éditeurs, sur ce point particulier. P. 350, la lecture, faite depuis, de l'ouvrage de H. A. Rennert : *The Spanish Stage in the Time of Lope de Vega* (New York, 1909), p. 456, prouve que, contrairement à ce que nous avions avancé, *Amarilis* était bien, dans ce cas, l'actrice Maria de Córdoba. P. 393, la seule édition du XVIIe siècle de la *Biblioteca Hispana Vetus* est effectivement de 1696. P. 421, *mea culpa, mea maxima culpa !* C'est bien *El Muñuelo* que s'intitule la burlesque parodie du genre néo-classique des drames à la française, qui fait partie des *Sainetes* édités en 4 volumes — cette édition n'est pas citée par M. Griswold Morley et elle vaut cependant mieux que celle de Durán, 1843, en deux volumes, qu'il cite — par Adolfo de Castro à Cádiz en 1845-1846. P. 432, il y aurait lieu de discuter cette question *magüer*, qui, aujourd'hui, est plutôt écrit ainsi que sous l'ancienne forme *magüer*. Evidemment, nous n'ignorons pas que Cuervo a soutenu — *Romania*, XXXIII, 255 — la graphie *magüer*, contrairement aux *magüeristas*, si l'on peut dire. Le rapprochement avec l'italien *magari*, *magara*, a,

Digitized by Google

d'autre part, été repris par Ford (*Old Spanish Readings*, p. 96) et l'on n'oubliera pas que Diez (*Etymologisches Wörterbuch*, p. 381) a suggéré, pour le mot italien, le mot grec μαχάιρας[1] — dont on sait que la forme vocative est μαχαῖρε, que M. Menéndez Pidal cite sans plus comme l'unique étymologie de *maguer* (*Gram. Hist. Esp.*, p. 297). Mais le romaniste de Bonn savait-il que l'érudit espagnol T. A. Sánchez — sur lequel Menéndez y Palayo a écrit un si érudit article en 1908, dans la *Revue Hispanique*, auquel il eût fallu renvoyer, page 448 — avait, dès le XVIIIe siècle, proposé une étymologie infiniment plus vraisemblable, celle sur notre français : *maugré*, *malgré*, que Priebsch, dans son article de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIX, a cru, cependant, en bon Allemand de ce temps-là, devoir repousser dédaigneusement, se donnant, en outre, pour incapable de rien décider quant à l'origine par l'italien. Körting (*Latein.-Roman. Worterbuch*, *sub voce* : μάχαρ) émet des doutes prudents touchant une provenance orientale de *magari*, mais néglige le problème de *maguer*. Le catalan et le provençal nous semblent donner plus de force encore à l'étymologie par le français... P. 441, il paraît que ce « Père André » n'est autre que l'esthéticien et philosophe français Yves-Marc André (1675-1764), disciple de Platon, Descartes et Malebranche, dont l'*Essai sur le Beau*, s'il hanta les rêves des poètes néo-classiques de l'École de Séville, ne dut occuper que fort intermittemment ceux d'Ernest Mérimée. P. 532, *note* 2 : M. Griswold Morley insiste sur la date de publication des deux volumes de Pérez de Ayala : *Las Máscaras*. « *The date of* « *Las Máscaras* », — écrit-il — *is indeed 1917* ». A moins qu'il se soit produit, pour ce livre, le cas des *Lecturas Españolas* d'*Azorín* — dont l'édition Nelson, de 1912, fut précédée par une autre, à Madrid, la même année, à peu d'exemplaires et sans nom d'éditeur, qui avait été imprimée par la *Revista de Archivos* —, nous maintenons que l'édition originale est celle que nous possédons et qui, imprimée à l'*Imprenta Clasica Española* à Madrid pour la maison Calleja — de la *Primera Serie* de sa *Biblioteca Calleja*, ainsi que *Política y Toros*, du même auteur — est de l'année 1919. A quoi bon épiloguer? L'évidence du *copyright* est là. P. 568, le

1. La première édition de l'*Etymologisches Worterbuch der romanischen Sprachen* est de 1853. Rectifions, à propos de Fr. Diez, un inutile étonnement de trouver ce savant cité à la page 496, puisque ses *Altspanische Romanzen* ont paru à Francfort-sur-le-Mein en 1818. M. Griswold Morley n'en a pas trouvé, d'ailleurs, le nom dans le *Précis*, qui ne mentionne (p. 549) que les Allemands : Grimm, Depping, Böhl et F. Wolf. Mais alors nous demanderons à M. Griswold Morley ce que vient faire là Böhl von Faber, *avant* Durán, dont on le donne comme précurseur? Est-ce à cause de la *Floresta*? Sans doute. Mais n'eût-il pas fallu préciser un peu? Et dire aussi que les cinq petits in-8° de Durán parus à Madrid en 1828-32 avaient été réimprimés deux fois : à Paris, en 1838, in-8°, et à Barcelone, en 1840, in-4°, avant l'édition dans la *B. A. E.*, qui est de 1849-50?

Digitized by Google

contenu des articles du volume d'Unamuno : *De mi país*, s'étendant de 1885 à 1898, il s'ensuit que l'indication de González-Blanco (*Los Contemporáneos*, I, p. 74 : « *a pesar de haberse publicado este libro en 1903, data de 1885, según confesión del autor, que tenía entonces veintiún años* ») serait un mensonge, émanant de lui, ou d'Unamuno ? [1] P. 591, la date exacte de la naissance de cet ineffable *Azorín* semble constituer pour le professeur américain un cruel *puzzle* : « *Nul ne peut ignorer that « Azorín » was born in 1873* — nous mande-t-il encore —, *yet not alone Hurtado and González Palencia, but Enriquez Ureña, Petriconi and T. Navarro Tomás (Archivo de la palabra, Madrid, 1932, p. 8) give the date as 1874. Among so many so estimable scholars, whom am I to believe, since I cannot myself read the birth certificate?* » A cette nouvelle position de l'âne de Buridan, la seule solution plausible était bien de « lire l'extrait de naissance » de José Martínez Ruiz. Or, depuis 1930, rien n'est plus aisé, puisque le biographe semi-officiel de cet aimable esprit s'est chargé de le transcrire à la page 59 de son *Azorín*, chez *Ateneo*. Et les paroles de Ramón sont, en effet, que « *nace Azorín en Monóvar, pequeña villa de la provincia de Alicante, en sus montañas, el domingo 8 de junio 1873, día de la Trinidad, a las tres de la tarde* ». Et c'est encore grâce à Ramón que nous pouvons savourer, entre autres bouchées à la reine, cette « prophétie de Cazotte » d'*Azorín* sur Unamuno qui, formulée le 5 décembre 1896, reste aussi vraie aujourd'hui, 1er avril 1933, qu'à 37 ans en arrière et le sera de plus en plus, si l'Espagne doit réaliser ses destins avant que ne meure le vieux sophiste de Bilbao.....

Camille PITOLLET.

The Harkness Gift to New York City of an ancien Gospel MS. — Preliminary Notice by the Rev. **E. S. Buchanan**, M. A., B. Sc. (*Originally written for the « Bulletin of the New York Public Library », but now for the first time published*). Sans nom d'imprimeur, 10 feuilles in-folio, datées : *New York Public Library, February 18, 1929*, avec un *P. S.*, daté : *Mt. Kisco, New York, Sept, 8, 1930* et une feuille supplé-

1. Ces querelles de dates de publications de livres sont souvent fastidieuses, mais n'en ont pas moins leur importance. Ainsi, la dernière *note* du *Précis* anglais — p. 598, *note* 2 — affirme une chose que prudemment taisait le *Précis* français : à savoir que la *Psicología del Pueblo Español* d'Altamira est de 1917. Or, nous en possédons l'édition originale, don de l'auteur. Dédiée à Farinelli, « *el más hispanófilo de los hispanistas* », elle est de 1902 et constitue le deuxième volume de la *Biblioteca Moderna de Ciencias Sociales*, que publiaient Alfredo Calderón et Santiago Valenti Camp et où parurent, en particulier, l'*En torno al casticismo* d'Unamuno, *La decadencia de las Naciones Latinas* de Sergi — dans la version de S. Valenti Camp et V. Gay — et d'autres intéressantes monographies sociologiques que nous dévorions à l'*Ateneo* madrilègne, *in illo tempore*.

Digitized by Google

mentaire, datée : *Lancaster, Pa., Sept. 22, 1930* ; non mises dans le commerce.

Un vieil écrivain latin a dit que les livres avaient leur destin. Parmi ces livres, les anciens manuscrits des Écritures sont sans doute, ceux qui ont connu les plus étranges, vicissitudes. Mais ceci, en vérité, est une autre histoire et comme celui dont nous allons retracer le navrant martyre l'a écrite d'une façon très certainement définitive, nous n'entreprendrons pas de la redire à notre tour. Sans plus de préambule, passons donc à ce triste récit.

En 1923, au printemps, nous eûmes l'occasion de lire dans *The New York Times* une suite d'articles passionnants. Ils commencèrent le 27 avril, par l'annonce qu'un « spécialiste biblique prétendait avoir découvert un texte primitif », pour ne clore que le 8 mai, après une vive polémique, qui, cependant, n'avait pas trouvé de solution satisfaisante au cours de ces curieux débats. Le « spécialiste » en question, s'il ne nous était pas connu personnellement, possédait, comme expert avéré et, en quelque sorte, consacré des anciens textes du Nouveau Testament, une valeur mondiale. C'était le Dr E. S. Buchanan, fils d'un pasteur écossais de la plus rigoureuse orthodoxie et d'une mère originaire du Wiltshire, de tendances plutôt dirigées vers la « religion naturelle ». Cette famille avait quitté l'Angleterre, peu après la naissance de l'enfant, en 1872, à Southampton, pour s'établir en Nouvelle-Zélande, où notre futur exégète avait suivi les cours de l'Université, y obtenant ses degrés en Arts et Sciences avec « honneurs ». Il était alors retourné en Angleterre et, après avoir étudié la théologie au *Theological College* de Salisbury, y avait été ordonné ministre de la *High Church*, à la cathédrale de cette ville, par l'évêque John Wordsworth. Cela se passait en 1898. En 1908, Buchanan est encore le plus orthodoxe des prédicants de l'Évangile, si nous en croyons, du moins, une charmante et délicate plaquette de 128 pages, *privately printed* à Sevenoaks, où il réside, par J. Salmon, 85 et 87, *High Street* et qui traite, avec infiniment de grâce et de bon goût, de l'optimisme du poète Robert Browning — *Robert Browning, optimist*, texte de six conférences faites à la salle de réunions de la paroisse de Kippington, dont il est pasteur, à partir du lundi 28 janvier 1908. Ce petit livret, la première œuvre imprimée de Buchanan sans doute, est dédié à son frère Alfred, éditeur du *Sun* de Melbourne, estimable écrivain qui, déjà à cette époque, avait composé plusieurs volumes, dont l'un : *The real Australia*, est des plus intéressants. Hâtons-nous d'ajouter que Buchanan a donné à notre cause un autre de ses frères, officier du corps expéditionnaire australien, tué en action et que deux de ses autres frères, mariés, se suicidèrent en conséquence de l'inflexible tyrannie piétiste d'un père qui, jusqu'à son dernier souffle, ne cessa de prêcher une religion de terreur et de barbare orthodoxie, étroit et intransigeant fanatique comme en aura tant connus le calvinisme des Anglais.

L'évêque John Wordsworth, neveu du célèbre chantre de la

Digitized by Google

Nature, William Wordsworth, mort à Grasmere en 1850 et dont les amours, pendant la période révolutionnaire, avec une belle de chez nous — dont il avait eu une fille —, constituent un si curieux chapitre de sa biographie, l'évêque de Salisbury, disions-nous, fut l'initiateur de Buchanan dans la science de la critique des textes du Nouveau Testament. Dans une conférence qu'il prononça le jeudi 3 décembre 1914 à l'*Union Theological Seminary* à New York — le texte en a été deux fois imprimé, en plaquette, cette même année, chez *Paget Literary Agency*, 25 West 45th Street, N. Y., puis aux pages 411-428 de la Revue : *The Expositor*, éditée a Londres, chez Hodder and Stoughton, par le Rd Sir W. Robertson Nicoll, M. A. LL. D. (41e année, novembre 1915) : *The Search for the original Words of the Gospel* —, il dira : « je suis redevable d'une grande dette à l'évêque Wordsworth. Ce fut par lui que je rejoignis le nombre des jeunes gens qu'il s'était associés pour l'étude des textes et depuis lors, j'ai poursuivi, toujours avec un suprême intérêt, cette seule poursuite : découvrir la réalité de l'Écriture, de façon à trouver une échappatoire à ces dogmes, à ces enseignements qui avaient pesé si lourdement sur moi, de façon à savoir si, pour mon personnel usage, le Christ avait jamais prononcé, ou non, certaines des paroles qu'on lui attribue. » Un peu avant, il confessait que « lorsqu'il rencontra l'évêque de Salisbury et lui dit que la foi calviniste était telle qu'il ne pouvait l'accepter, et que, plutôt que d'y croire, il préférerait n'avoir aucune religion extérieure, il lui avoua lui-même qu'il était exactement aussi opposé à un tel enseignement et que, par ses interprètes, le Calvinisme avait infligé une profonde blessure à l'Église d'Angleterre et l'assura que c'était folie de parler de l'Écriture comme d'un texte dont chaque mot serait fixé. Il ajouta que, pour l'édition qu'il donnait de la *Vulgate* (*Vulgate Text of the four Gospels*, Oxford, Clarendon, Press, 1889-1898), il avait déjà recueilli des milliers de variantes et que précisément, pour celle dont je lui parlais touchant *l'éternelle torture* des réprouvés, les plus anciens manuscrits latins ne parlaient que de *feu éternel* ». Buchanan poursuit : « Immédiatement, je vis qu'il existait une échappatoire et l'évêque me dit : *Voici le fac-similé du « codex Sinaiticus », qui appartenait à mon père et qu'a édité Tischendorf. Voici le « Codex Bezae », copie des Évangiles Gréco-Latins.* Et il me les mit dans les mains. Vous pouvez vous imaginer quel enthousiasme s'alluma en moi, jeune homme, il y a de cela 18 ans ».

Quelle fut l'œuvre accomplie dans cette ardue recherche par le disciple fidèle, le protégé de John Wordsworth jusqu'à la mort soudaine de celui-ci, en août 1911, les beaux travaux qu'il a publiés le disent assez, d'abord à Oxford, à la *Clarendon Press*, comme nos V et VI de la Série : *Old-Latin Biblical Texts — The four Gospels from the Codex Corbeiensis, together with Fragments of the Catholic Epistles of the Acts, and of the Apocalypse from the Fleury Palimpsest*, 1907, prix : 12 s. 6 d.; *The four Gospels from the Codex Veronensis, with two Collotype Facsimiles*, 1911, 21 s. —, puis à Londres chez John Ouseley : *The Records unrolled. The story of the most ancient MSS. of the new Testament. With coloured*

Digitized by Google

Diagrams and five Facsimiles, 1911, 2 s. 6 d. — et, enfin, dans la collection : *Sacred Latin Texts*, chez David Nutt : *The Epistles and Apocalypse from the Codex Harleianus, now numbered HARL. 1772 in the British Museum Library*, 1912 (*with 2 Collotype Facsimiles*), 21 s. et chez Heath Cranton and Ouseley, à Londres comme le précédent éditeur[1] : *The Epistles of S. Paul from the Codex Laudianus, numbered LAUD. LAT. 18 in the Bodleian Library at Oxford, with four Collotype Fascimiles*, 1914, 12 s. 6 d. ; *The four Gospels, from the Irish Codex Harleianus numbered HARL. 1023 in the British Museum Library, with two Collotypes Facsimiles*, 1914, 21 s. ; *The Catholic Epistles and Apocalypse from the Codex Laudianus numbered LAUD. LAT. 43 in the Bodleian Library, together with The Apocalypse Text of Beatus from the tenth Century MS. in the Morgan Library, New York, with six Collotype Facsimiles*, 1916, 21 s.

La Guerre, qui avait conduit Buchanan aux États-Unis, l'y fit rester plus longtemps qu'il n'avait pensé et c'est là qu'il se maria. Nous avons signalé plus haut sa curieuse conférence sur la recherche du texte original des Evangiles. Un autre texte, sans doute également de conférence new-yorkaise, a été réuni en une autre plaquette. par la même Agence que la précédente, sous le titre : *Christ's Teaching on Divorce according to the earliest MSS.* Comme celle que nous allons encore indiquer, cette conférence, qui est de 1915, constitue un document inapréciable — si l'on réfléchit à l'auditoire auquel elle s'adressait : prédicants encore à demi sous le joug de la parole scripturaire traditionnelle, c'est-à-dire celle d'une Bible dont le texte ne diffère pas essentiellement de celui qu'en 382 de notre ère le Pape Damase proclama seul authentique, et qu'avait péniblement compilé saint Jérôme à l'usage de l'Église de Rome, en ne tenant compte que de sources en accord avec la nouvelle organisation ecclésiastique et en excluant impitoyablement toutes les versions en désaccord avec l'état de choses ainsi institué contrairement à la doctrine originale. Buchanan, qui ne croit plus au libellé orthodoxe scripturaire, a conservé aussi pure que naguère sa foi en un Christ rédempteur par l'esprit. Il s'épuise donc à montrer que les formes pré-

1. Buchanan a, en outre, publié, dans le *Journal of Theological Studies* de juillet 1911, la partie du manuscrit latin portant le nº 321 à notre *Nationale*, qui contient un ancien texte des *Actes des Apôtres* et que n'avait pas publiée Berger en 1895 dans son travail, imprimé par l'*Imprimerie Nationale* : *Un ancien texte latin des Actes des Apôtres*. Notons qu'un clerc défroqué de Madrid, le sieur Astrana Marin — dont il sera parlé plus loin — a mis à sac, dans son article de *Los Lunes* de « EL IMPARCIAL » du dimanche 31 janvier 1926 : *El Códice Morgan del Apocalipsis de Beatus*, la meilleure partie de la notice sur Beatus mise par Buchanan aux pages 3-28 de son édition et qu'il n'a pas daigné y renvoyer directement le lecteur, donnant pour siennes toutes les précieuses indications de l'éditeur anglais.

Digitized by Google

sentes du gouvernement ecclésiastique sont des formes bâtardes, en absolue contradiction avec la pureté de la doctrine première, en particulier touchant le problème du divorce. Quelques mois plus tard, dans une nouvelle conférence, — dont nous savons, cette fois, qu'elle fut prononcée à Madison, New Jersey, au *Drew Theological Seminary*, le 1er décembre 1915, sous la présidence du Dr H. A. Butz — il pourra affirmer sans crainte d'être démenti (*The early Revisers of the Gospels*, New York, 1914, *Paget Literary Agency*, p. 6) qu'il a, sur 50 manuscrits des plus anciens textes de l'Évangile, eu en mains 48 de ces témoins de ce que l'on crut si longtemps être la « parole divine » et qui ne représentent qu'une admirable et progressive machinerie d'erreurs et de mystification humaine. « Saint Jérôme — s'écrie Buchanan — n'a fait que suivre en esclave le grand maître alexandrin Origène et ce qu'il a fait, ce n'a été que mettre en latin les Évangiles qui concordaient avec l'édition grecque du IIIe siècle d'un *Nouveau Testament* soutenu et appuyé du prestige d'Origène ». Et il détaille ensuite les hérésies dont Origène était contaminé, hérésies de nature, on le sait assez, alexandrine. Ce qu'il veut que son auditoire retienne — et ce qui est l'évidence scientifique même, — c'est que la révision des textes scripturaires — ne parlons pas de ceux de l'*Ancien Testament*, qui représentent le plus inextricable fouillis d'erreurs, d'interpolations, de corruptions que l'on connaisse — a commencé *dès l'origine*, en ce sens que l'on n'a pas un instant cessé, à une époque où la fixation des textes était chose presque impossible, à modifier la doctrine chrétienne en conformité avec les doctrines philosophiques de ces jours lointains et avant la stabilisation romaine et l'institution du Pontificat officiel [1]. Mais il ajoute aussitôt (p. 18) : « Je ne souhaite pas que vous déduisiez de mes paroles la conclusion que mes recherches à travers les manuscripts aient jeté aucun doute sur les grands faits cardinaux de l'Évangile. Les miracles restent tous debout. Pas un n'a été ajouté et pas un, du moins autant que je sache, n'a été altéré. Les paraboles restent debout. Un petit nombre en a été modifié çà et là, mais le nombre n'en a été ni diminué, ni augmenté. On n'a donc altéré que la doctrine. Mais la Confession des Apôtres subsiste intacte. » Ainsi Buchanan restait dans les limites du libéralisme protestant, à cette date de 1915. Il ne devait plus guère s'y maintenir

1. Voir à ce sujet le remarquable article : *Ancient Testimony to the early Corruption of the Gospels*, publié en avril 1916 dans la *Bibliotheca Sacra* d'Oberlin (Ohio), p. 177-191. Buchanan approfondit là un problème troublant, que le Dominicain M. J. Lagrange n'avait point même osé effleurer dans un article, par ailleurs remarquable : *L'esprit traditionnel et l'esprit critique : A propos des Origines de la Vulgate*, dans le *Bulletin de Littérature Ecclésiastique* publié par l'*Institut Catholique* de Toulouse, février 1899, p. 38-50 et que d'autres savants catholiques n'ont, dans la suite, pas encore épuisé (voir, au vol. VI des *Collectanea Biblica Latina*, Rome et Paris, 1922, le *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*, par dom H. Quentin).

Digitized by Google

longtemps. Et aussitôt tous, protestants, juifs [1] et catholiques, pousseront sur lui une clameur de haro et la navrante tragédie de cette existence commencera, pour ne se dénouer que dans la mort.

Jusqu'alors, Buchanan, après une longue période de *post-graduate and research work* à Oxford, puis dans les grandes bibliothèques d'Europe — Londres, Paris, Rome, Vienne, Milan, Vérone, Fulda, Dublin et, enfin, New York, — ne s'était pas attaqué au problème des palimpsestes. Ou, pour mieux dire, il ne s'y était attaqué — avec le palimpseste Fleury en 1902, à Paris, publié comme on l'a vu à Oxford en 1907 — que dans l'idée préconçue, si l'on peut dire, qu'ils ne pouvaient déranger les bases essentielles d'une foi évidemment fort différente de celle des confessions chrétiennes jouissant, dans divers pays, du privilège de religions orthodoxes. Le manuscrit de Beatus, sans être à proprement parler un palimpseste, offrait maint passages grattés, dont la reconstitution du texte original avait demandé à Buchanan de longs et patients efforts. Lors du déchiffrement du palimpseste de Fleury, l'aide d'Henri Omont avait été pour lui souveraine et, aussi bien, ces fragments étant du même texte grec revu que la *Vulgate* et, en outre, ne comprenant qu'une partie de l'*Apocalypse*, ne permettaient pas de découvrir de grandes nouveautés doctrinales. De sorte que les conférences que fit Buchanan aux Universités de Michigan, Princeton et Columbia, à la *Lutheran Society* de Cleveland, à l'*Ethical Culture Society*, au *General Theological Seminary* et à l'*Union Seminary* de New York, au *Drew Theological Seminary* de Madison, *etc.* se meuvent toutes, plus ou moins, dans le cadre que l'on vient de préciser [2] et ne soulèveront pas de scandale. Aussi tard que Noël 1923, le Préfet de la *Bibliothèque Vaticane*, Giovanni Mercati, en est toujours à couvrir de fleurs l'hérétique, dont on affecte d'oublier les audaces pour ne se souvenir que de son laborieux travail d'éditeur de vieux textes chrétiens. Nous possédons la phototypie du billet qu'à la date qu'on vient de dire adresse à Buchanan ce fonctionnaire papal :

E. S. BUCHANAN. M. A. v(iro) cl(arissimo)

JOHANNES MERCATI Bibl(iothecae) Vat(icanae) Praef(ectus) Quattuor evangelia Corbeiensia fragmentaque Actorum etc. Floriacensia

1. Il accusera le judaïsme d'avoir été le principal artisan de la mutilation, puis de la suppression de la doctrine d'amour du Christ. Voir la p. IX de sa plaquette de 1918 (à Londres, chez Heath Cranton) : *An unique Gospel Text*.

2. Voici, outre celles déjà indiquées, les publications de Buchanan remontant à cette époque et dont nous avons pu prendre connaissance : *A new text of the Apocalypse from Spain* (dans le fascicule d'oct. 1915 de la *Bibliotheca Sacra*) ; *Codex Palimpsestus Tarraconensis* (*ibid.*, janvier 1917), *American Glimpses*, 1914, dont nous ne connaissons, cependant, que le titre et quelques passages.

Digitized by Google

a te, Vir clarissime, inter « Old Latin Texts » edita Bibliotheca Vaticana iam din possidebat. Accessere nuper tua liberalitate quattuor etiam volumina operis tui « Sacred Latin Texts » inscripti : quae sane gratissima fuerunt. Eo namque opere pariter ac reliquis textuum biblicorum veterum editionibus Bibliothecam Vaticanam carere nefas propemodum esset. Qua re gratias tibi maximas etiam atque etiam ago.

Valeas ! Faveas !

Dabam Romæ, in pervigilio Nativitatis D. N. Jesu Christi, anno MCMXXIII.

E. S. BUCHANAN, M. A., B. Sc.
(Stati Uniti d'America)
Mt Kisco (N. Jersey)

Mais il nous faut aborder le vif de notre sujet et montrer comment nous entrâmes en relations avec ce Messie d'un non moins irréel Évangile que celui qu'il rêvait d'abolir. Quand nous eûmes achevé la lecture des articles des *New York Times*, nous eûmes l'idée de faire part, au public du *Mercure*, de nos impressions et écrivîmes un article qui fut inséré dans le nº du 1er juin 1923, page 522 et suivantes : *La découverte du plus ancien texte des Évangiles dans un palimpseste de Tarragone*. Nous y exposions comment Buchanan, devenu en 1917-1918 curateur des manuscrits de *The Hispanic Museum*, propriété de M. Archer M. Huntington, y avait trouvé un palimpseste provenant — de quelle sorte, par vol ou par vente, nous n'avons pas à décider — de la Cathédrale de Tarragone et, en ayant déchiffré une partie, se vantait d'y avoir lu un Évangile tout différent de l'Évangile traditionnel. Nous traduisions une partie des propres déclarations de Buchanan, dont on ne sera sans doute pas fâché de trouver ici le latin original, bien que l'élégance n'en soit évidemment pas la principale qualité. Nous reproduisons ce texte scrupuleusement, tel qu'il figure en tête de chacune des 3 plaquettes que Buchanan publia à New York en 1919, sur les presses de la *New Era printing Company*, à Lancaster, Pa. et qui contiennent la version latine de ce nouvel Évangile pour Luc, Jean, les Actes (et l'Épître de saint Jacques), cependant que l'année d'avant, il en avait donné, à Londres, chez C. F. Roworth, 88, Fetter Lane, E. C. 4, une version anglaise, datée de Londres, 18 octobre et comprenant 3 petits fascicules, alors que l'autre plaquette, plus haut signalée : *An unique Gospel Text*, parue chez un autre éditeur, comprenait deux extraits, dans le texte latin original et en traduction anglaise, du fameux palimpseste, contenant, comme il l'imprimait, l' « *unjudaized version* » des Évangiles. Voici donc ce curieux *proemium* :

Post quam annos uiginti in quærendo sermonem Domini Ihesu originalem consumpseramus textum codicis huius rescripti omnium antiquissimum et pretiosissimum furatum ab Hispania per Germanum quendam, qui in Angliam transtulit et anno 1907 bibliopolae Anglo uendidit, postea Societati Hispanensi Americanae ab eodem bibliopola reuenditum, cum uenissemus ex patria in mundum occidentalem pri-

Digitized by Google

mum uidimus anno 1916 mense Ianuarii. Uir ditissimus qui Societati Hispanensi praeest, nos receperat Novi Eboraci maxima cum benignitate, et cum rogante eo officium manuscriptorum curatoris in aedibus Societatis accepissemus potestatem habuimus legendi codicem rescriptum super tectum et sub tecto interueniente inter nos et lucem solis tantum uitro tenuissimo in tecto posito. Claritas caeli Americani nobis expertis caelum fere semper nubilum Britannicum magno auxilio fuit in litteras paene euanidas detegendo. Ubi decem menses ita laboraueramus tum demum species litterarum, quae applicatis chemicis ad atramentum flauum dissoluendum fere ab uisu euanuerunt, in memoria posuimus exactas necnon compendia scribendi notata habuimus omnia. Quo facto opus detrahendi litteras paene euanidas quasi ex tenebris in lucem minus minusque difficile quotidie fiebat. Tam bene erat saeculo tertio decimo consummata operatio dissoluendi chemicis textum antiquum ad substituendum in loco eius textum Uulgatae editionis Hieronymianum ut codicem nostrum continere textus duos nec uenditor eius nec emptor eius suspiceret. Per hoc stetit ut scriptura antiqua conseruaretur per tot saecula usque in hodiernum, nam oculos illorum ecclesiasticorum, qui omnes manuscriptos Uulgatae editioni contradicentes ad supprimendum quaerebant, litterae antiquae chemicis paene destructae omnino effugerunt. Cum autem saeculo tertio decimo uellum uel pergamentum uel membranum tam magni pretii esset, praecipue si formam tenuissimam illam Africanam quam codex noster exhibebat, ecclesiastici quidam mentes habentes frugales nolebant illud destruere sed redintegrare maluerunt ut scripturam reciperet secundam Uulgatae scilicet conformatam.

Cum sine intermissione ab anno 1896 usque ad annum 1911 in textu sacro Noui Testamenti restituendo laborassemus, nobis pro certo erat textum receptum, ut uocatur, non esse ipsum primitiuum sed locum textus illius discipulorum Domini Ihesu primitiui plane usurpare. Nam nobis post laborationem hanc nostram persuasum erat textum primitiuum illum quem quaerebamus doctrinam spiritalem solam oportuisse exhibere et potestatem et gloriam soli tribuere Deo. Uerebamur autem illo tempore ne textus ille primitiuus, spretus ab hominibus qui sibi confidebant et ceteros uolebant dominare, omnino deperiisset.

Iamdudum anno 1914 ex permultis manuscriptis latinis perlectis et lectionibus Uulgatae contradicentibus hic illic detectis, predicebamus in libro nostro *Sacred Latin Texts No. III* indolem textus primitiui perditi, qua in re tribus posthac annis detectio litterarum codicis nostri paene euanidarum nos non errasse demonstrabat.

Codex noster Tarraconensis rescriptus folia 432 hodie habet et quaeque pagina exhibet columnas scribendi duas et cuique columnae sunt lineae uiginti duae. Breuitas duarum scribendi linearum, quae arcte inter transuersas lineas quattuor continentur, magno auxilio fuit in uerbis detegendis, *paene inuisibilibus post litteras unam uel* duas detectas, praesertim cum quique codicis nostri uersus incipit cum littera paullo maiori ceteris et ideo faciliori in detegendo.

Digitized by Google

Specimina textus antiqui huius e codice rescripto a nobis parata excudebant G. P. Putnam Filii, Noui Eboraci anno 1917, mense Martio, sed ecce uentura in lucem diei per inuidiam quorundam hominum editio nostra tota suppressa fuit. Schedas editionis ex prelo primum uenientes quas nobiscum habebamus, haudquaquam expolitas, statim in Angliam misimus, ubi hodie in Museo Britannico inueniri possunt. Eodem tempore ab eisdem hominibus codex rescriptus e manibus nostris fuit sine causa ereptus.

Notitiam codicis nostri rescripti Tarraconensis primum habuit *Bibliotheca Sacra* de Oberlin in Ohio ab uiro clarissimo G. F. Wright edita, anno 1917 mense Ianuarii. Commendauit nuper repertum textum in libello *Suggestions for an Enquiring Mind*, Noui Eboraci anno 1918 mense Martio edito, amicus et condiscipulus noster Bernard E. Scriuen Americanus.

Doctrina euangelica quam continet codex rescriptus noster non eget testimonio ab hominibus, nam habet in se testimonium suum et pro se loquetur. Euangelizat salutem spirituum hominum ab spiritibus malignis per Spiritus Sancti sermonem lucidum simplicemque Dominus Ihesus, Ipso Spiritu Sancto simul spiritibus audientium uel legentium gratiam dante ut cognoscant fortiorem, quam odium Satanae esse dilectionem spirituum Patris et Spiritus Sancti et Filii Dei eternam. Qui habet spiritalem aurem audiat quid Spiritus Sanctus spiritibus hominum loquitur.

LONDONI,

a. d. xiu Kal. Nou., 1918.

Buchanan, nous le répétons, nous était entièrement inconnu quand, dans le *Mercure*, nous annonçâmes sa découverte. Celle-ci, on l'a vu par la date indiquée de ses brochures, était, en vérité, déjà ancienne. Mais elle avait acquis, du fait des polémiques de New York et des retentissants articles du journal susnommé, une sorte de renouveau de curiosité et nous n'avions pas voulu nous engager avant de savoir qui était exactement ce personnage, dont Archer M. Huntington avait dû — dans les *New York Times* du 5 mai 1923, page 14 — reconnaître qu'il n'avait jamais été question pour lui de mettre en doute ou l'intelligence, ou l'intégrité de cet ex-employé. Un professeur espagnol, qui l'avait connu pour avoir travaillé à ses côtés au *Musée Hispanique* de New York, M. Homero Seris, actuellement au *Centro de Estudios Históricos* de Madrid, nous en avait donné, par lettre, la meilleure impression. Voici les termes essentiels de cette missive, traduits en français :

« Ma très personnelle opinion au sujet du Dr Buchanan est la suivante : un homme honnête et sincère, ami de la vérité, mais ennemi très dur de la religion catholique, du Pape et des prêtres. Je me suis mis de son côté, parce que j'ai vu que le principal argument qu'employaient contre lui ses ennemis était faux. Ceux-ci niaient que le manuscrit de Tarragone fût un palimpseste. Moi, qui l'avais examiné plus d'une fois, qui le voyais et le revoyais presque tous les jours sur la table

Digitized by Google

de travail de M. Buchanan fort peu distante de la mienne à la Bibliothèque de la *Société Hispanique*, j'étais convaincu que c'était un palimpseste, peut-être pas sur tous ses feuillets — car il en était ou de plus ténus que le reste, ou dans lesquels je ne pouvais voir de traces d'écriture par dessous. En tout cas, c'était bien un palimpseste sur plusieurs de ses feuillets, où l'on voyait clairement et à l'œil nu — sans besoin de verre grossissant ou de réactif — la première écriture à demi effacée, sur laquelle avait été écrit le nouveau texte. Les traits les plus effacés apparaissaient distinctement sur la photographie, ensuite. Ce fut là une des causes de ce que je le défendisse, car, bien que non spécialiste, je constatais que ceux qui l'attaquaient, en niant que le manuscrit fût un palimpseste, avaient tort. Puis je l'ai vu, durant plus d'un an, qui travaillait avec constance et ardeur à déchiffrer le manuscrit. Quand, à cinq heures du soir, on fermait la Bibliothèque, nous sortions ensemble et je remarquais ses yeux rougis, enflés et fatigués par l'effort visuel réalisé pendant tout le jour. Non, ce ne pouvait être une comédie, cela ! Maintenant, pour ce qui est du texte déchiffré par le Dr Buchanan, je ne puis émettre d'opinion autorisée. Je ne suis pas, comme je vous l'ai dit, un spécialiste et n'ai jamais essayé de déchiffrer un seul mot du missel de Tarragone. Tout ce que je puis affirmer, c'est que c'est un palimpseste.... »

Notre premier article du *Mercure* entraîna une réplique, insérée dans le Journal *La Croix*, le 10 septembre 1923, émanant de l'aumônier du Collège Sainte-Barbe et chanoine titulaire de Notre-Dame de Paris, feu Pierre Batiffol, docteur-ès-lettres honoraire de l'Université d'Oxford. Nous étions alors en vacances en Bourgogne, loin de tous livres et de toutes notes. Nous composâmes cependant, à la réception de cet article, que nous avait, avec sa carte, adressé l'auteur, une réplique, qui ne fut pas acceptée. En voici le texte très fidèle, dont nous avions eu soin de prendre un double :

« Véronnes-les-Grandes (Côte-d'Or), le 12 septembre 1923.

« A Monsieur le Rédacteur en Chef de *La Croix*,

« Dans votre numéro du 10 dernier, vous avez publié un article de M. P. Batiffol, intitulé : *Le plus ancien texte des Évangiles, ou le « Mercure de France » mystifié*. Puisque j'y suis représenté comme le mystificateur, je vous prie de publier aux mêmes lieu et place que cet article et dans les mêmes caractères, conformément aux dispositions légales en vigueur touchant le droit de réponse, les observations suivantes. — M. Batiffol paraît ignorer que les textes scripturaires, mais plus particulièrement ceux de l'*Ancien Testament*, ont été soumis, depuis leurs plus anciennes rédactions, à un processus constant de revision jusqu'à la leçon, en quelque sorte *ne varietur*, que leur donna officiellement saint Jérôme en 382. Les altérations les plus graves des textes primitifs semblent avoir été réalisées à Alexandrie, où opéraient Origène et son École monothéiste. Le texte, en vigueur aujourd'hui, du *Nouveau Testament* renferme, par suite de ce que saint Jérôme recourut surtout, pour sa version, aux

Digitized by Google

sources grecques, des interpolations hellénistico-égyptiennes très caractérisées. Les originaux primitifs n'ont ainsi point seulement été grécisés et même agrémentés de vocables araméens, — ainsi Mathieu, XXVII, 46 — mais encore ont-ils été truffés de notions talmudiques, comme celles de la non-résistance, du mépris de la femme, d'un système de castes sacerdotales, etc. De la sorte, les textes dits *sacrés* se trouvent revêtus d'un vernis judaïque, qui en a modifié gravement l'esprit originel.

« M. Batiffol, qui a reçu naguère le bonnet de docteur d'Oxford en même temps que M. Georges Clemenceau et M. le duc de Broglie, connaît très certainement assez bien l'Angleterre pour ne pas ignorer le nom et l'œuvre du prélat John Wordsworth. Sait-il, cependant, que cet évêque, ayant pu examiner en détail des manuscrits des Évangiles qui avaient échappé, comme par miracle, à l'universelle « jéronimisation » des textes scripturaires, en était venu à professer la croyance que la Vulgate n'était rien autre chose qu'un texte revisé et que, par suite, son authenticité restait souvent douteuse et qu'encore c'était avant la date où opéra saint Jérôme qu'il fallait rechercher le texte « pur » des Évangiles ? Sait-il, de même, que le Dr Sanday, *Regius Professor of Divinity* à Oxford — donc, aux yeux de votre collaborateur, nullement suspect d'hérésie non conformiste — appelait la *Vulgate* « *an half-way house* » et niait que le précepte de la communion fût autre chose qu'une sage invention de l'Église, c'est-à-dire qu'il n'admettait pas qu'on en pût trouver la doctrine dans les primitives versions de l'Évangile ? M. Batiffol pourra, d'ailleurs — creuser un peu cet aspect des successives transformations des textes scriptuaires à la lumière de la seule Histoire, laquelle a déjà apporté sur ces points délicats une suffisante lumière pour qu'on soit à même de se faire une opinion.

« La thèse de M. E. S. Buchanan n'a, de ce point de vue, rien qui puisse rappeler une mystification. S'il affirme que les disciples du Christ ne furent que les témoins de son message et n'eurent absolument rien de cette caste sacerdotale dont on sait assez ce qu'ont été, aux temps de sa prépondérance, la cruelle tyrannie, l'impitoyable domination, ennemie de tout progrès intellectuel parce que suspect de compromettre son pouvoir — bien que s'acharnant à proclamer que le règne du Christ n'était « pas de ce monde » —, s'il affirme que la doctrine de Jésus proclame uniquement une royauté de l'Esprit, peut-on, vraiment, le qualifier d'imposteur ? Le monopole de la grâce divine n'était pas le privilège de la caste sacerdotale, dans ces textes lointains, qui semblent bien ignorer et les prêtres et leurs sacrements, instruments de domination inventés après coup. Que le palimpseste de Tarragone — qu'il n'appert pas que M. Huntington ait l'intention de restituer à cette cathédrale — soit un produit de l'imagination surexcitée de M. Buchanan, il faudrait, pour le prouver, que l'examen de ce document ait été fait par une assemblée de paléographes émérites. Or, jusqu'ici, aucun spécialiste n'a pu se livrer à cette nécessaire besogne dans les conditions d'impartialité et de liberté voulues. Et voici bien la malice de tant d'indignations sournoises ! Des critiques juifs, formés dans les Universités allemandes, disent que

Digitized by Google

Buchanan se laisse entraîner par sa haine pour leur race. Les catholiques s'en tirent, quand ils ne nient pas absolument l'existence du palimpseste, en déclarant qu'il s'agit d'un manuscrit contenant la version d'une des nombreuses sectes hérétiques d'alors. Et d'excellents professeurs américains, qui sont troublés dans leur athéisme à l'allemande, voilé sous les défroques d'une psychologie pseudo-scientifique au lieu de s'affirmer franchement, se vengent de Buchanan et de sa foi en le proclamant « paranoïaque ». Quant aux universitaires anglais, endormis dans la *self-satisfaction* de leur bibliolâtrie, ils affectent d'ignorer purement et simplement le débat en cours. Mais, de grâce, que M. Batiffol, avant de parler d'une mystification, s'instruise un peu et aille plus loin, dans ses recherches érudites, que sa spécialité, à savoir l'histoire du bréviaire romain ! ».

La *Croix* n'ayant, comme on l'a dit, pas inséré cette réplique, nous en composâmes, de retour à Paris, une autre, fort différente, qui parut dans le *Mercure* du 15 octobre 1923 et à laquelle l'aumônier de Sainte-Barbe répondit à son tour dans la *Croix* du 20 novembre. Mais les deux ripostes que nous lui opposâmes — *Mercure* du 15 décembre 1923 et du 1er février 1924 — restèrent sans riposte de sa part. Nous eûmes donc la satisfaction d'avoir le dernier mot en cette affaire et nous avons su pertinemment que, devant nos précisions, le pauvre chanoine Batiffol avait dû s'avouer battu. Ces polémiques ont, d'ailleurs, été réunies, par nos soins, en plaquette, avec introduction de Buchanan : *The oldest text of the Gospels ; Camille Pitollet and Monseigneur Pierre Batiffol*, IV et 70 pages grand in-16, tirées à 1000 exemplaires, dont un certain nombre ont une planche en phototypie, reproduisant le palimpsete de Tarragone, folio 341, verso, colonne 2, 12 lignes du texte. Cette plaquette, en dépôt chez les libraires Laurence Gomme à New York, a été imprimée par la Lancaster press et fut vite épuisée, étant, aussi bien, hors commerce.

Avant même que fût clôt le débat sur le silence de l'adversaire réduit à quia, la presse était intervenue et jusqu'aux organes théosophiques — ainsi *Le Message*, organe mensuel paraissant le 7 de chaque mois, 4, Square Rapp, Paris, n° 73, 7 février 1924 : *Le plus ancien texte des Évangiles*, par M. A. Boudineau. Mais ce fut surtout en Italie que cette controverse fut discutée. En juillet 1923, l'organe de sérieux examen des choses religieuses *Bilychnis*, qui paraît à Rome, avait, dans un article : *Il più antico testo dei Vangeli ?*, p. 73-74, résumé avec impartialité l'état de la question, pour conclure que « tout en ne pas déniant au nouveau manuscrit sa valeur et en attendant la réponse du triumvirat académique qui en devra juger, nous nous arrêtons à la thèse qu'il s'agit là d'une adaptation gnostique des Évangiles, plutôt que d'un texte original qui aurait eu de successifs remaniements et de consécutives adaptations ». Et, pour le « prouver », l'auteur de l'article traduisait la teneur de l'oraison dominicale d'après le palimpseste, puis ajoutait : « Des versets analogues au premier et au second de cette lourde prière — qui n'a rien de la candide simplicité et de la belle efficacité morale du *Pater Noster* — auraient été prononcés par le Christ avant la distribu-

Digitized by Google

tion à la multitude des cinq pains et des deux poissons. C'est de même sorte que sont paraphrasées les *Béatitudes* du *Sermon sur la Montagne*. Par exemple, « *bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* », est rendu ainsi : « *bienheureux ceux qui sont persécutés par les mauvais Esprits et pour observer la parole du Sauveur des Esprits, parce que leurs esprits seront consolés par le Sauveur des Esprits* ». On le voit, ce sont là textes évidemment de l'arrière-époque. Ce qui n'empêche pas que la découverte de Buchanan soit d'une valeur qui pourra être notable pour l'Histoire du Christianisme. Attendons. » Le même organe, dans son fascicule de janvier 1924, s'imaginant que nous n'avions plus rien à dire, avait donné pour fini le débat, en annonçant que « l'été prochain, Buchanan remettrait en place ses calomniateurs anglais et français, non seulement scientifiquement, mais par devant la Justice », interprétation par trop fantaisiste de la dernière phrase de notre article du *Mercure* du 15 décembre 1923 : « Mais, le prochain été, Buchanan se chargera lui-même, tant à Oxford qu'à Paris, de demander compte à ses accusateurs de leurs odieuses calomnies ». Le plus curieux écho italien, dans toute cette affaire, a, cependant, été donné par les rédacteurs des journaux à la solde du Vatican. Ce fut, d'abord, dans le *Corriere d'Italia* (Rome), le 28 novembre 1923, un long article, signé des initiales *t. t.* : *Un Vangelo... nuovo*. Buchanan y est traité de « spécialiste éminent et plus ou moins américain d'anciens textes bibliques » et sa découverte qualifiée d' « Évangile... nouveau, un Évangile comme sur commande, ne connaissant plus ni hiérarchie, ni sacerdoce, ni sacrements, ni enfer ou damnation éternelle : au lieu de tout cela, on n'y parle que de grâce de Dieu et, spécialement, d'Esprit Saint ». L'auteur continue en donnant un résumé sommaire du contenu du palimpseste, dont il affirme qu'il « a de quoi faire tomber en extase tous les missionnaires du dollar, pour la plus grande gloire de Buchanan, qui est un protestant et, plus encore, un sévère Américain ». S'en prenant ensuite à nous, le pieux glossateur nous accuse de n'avoir pas pensé — ou peut-être (ajoute-t-il aussitôt) pas su, que la « découverte » de Buchanan avait déjà été dûment... « recouverte » (*sic*) par « la critique la plus autorisée, qui a placé les nouveaux Évangiles de M. Buchanan parmi les inventions pathologiques de ce monde de fous ».

On entend qu'il s'agissait de l'avertissement de ce Sanders, dont nous allions dire l'essentielle valeur dans notre dernier article du *Mercure*. Sanders, sauveur du Vatican, avait déjà eu soin, dans *The New York Times* du 4 mai 1923, de faire-annoncer qu'il avait publié « un avertissement » sur la besogne réalisée par Buchanan « depuis 1911 », qualifiée d' « *unreliable* » et de « *textual vagaries* ». Cet avertissement avait paru dans l'organe protestant de Giessen : *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, volume 21 (1922), p. 291-299, sous le titre : *Publications d'anciens textes latins par Buchanan. Avertissement*. On y accusait Buchanan d'avoir, dans son édition de l'*Apocalypse* de Beatus, *inventé de toutes pièces* (*frei erfunden*) les prétendus grattages du texte et, en outre, on affirmait que ce que Buchanan prétendait avoir lu sur le palimpseste

Digitized by Google

Huntington, — outre qu'il l'avait transcrit en marge du codex, de sa propre main, — s'avérait, après examen du propre Sanders, absolument inexistant : de sorte qu'il s'agissait, en l'espèce, « de falsifications réfléchies et conscientes », fruit ou « de la tendance à produire des bases scripturaires pour les doctrines de secte », ou, plus simplement, d'un cas « pathologique ». Et Sanders inclinait pour cette dernière solution. Le rédacteur romain, après avoir insisté sur le fait que c'était un protestant orthodoxe qui jugeait ainsi, concluait : « Il est douloureux qu'un professeur Pitollet arrive donc aussi tardivement et débite, dans une *Revue* considérable, l'historiette de l'*Evangile nouveau* de Buchanan... » Semblable son de cloche vaticane dans le numéro du 25 mars 1923 de la *Conquista Cattolica*, où le Jésuite Vaccari, de l'*Institut Biblique Pontifical*, se sert de Sanders pour mettre au pilori les « falsifications pathologiques » de l' « Américain » Buchanan. C'est encore ce même Jésuite qui, dans la *Scuola Cattolica*, nous allait prendre à partie et son article a été réimprimé, avec une fielleuse introduction, dans l'organe officiel du Vatican, l'*Osservatore Romano* du 27 janvier 1924, où, sous le titre : *Salisseurs de la Sainte Écriture* (*Inquinatori della Sacra Scittura*), il occupe deux longues colonnes. On y affirme que Buchanan, « pris si longtemps au sérieux, non seulement par le grand public, mais encore par des hommes d'une haute renommée scientifique », ne l'avait été, en réalité, que par l'effet « de cette effrénée licence de la presse — *o bons temps de l'Inquisition, où êtes-vous !* —, qui fait de nouveau admirer la sagesse de l'Église dans la surveillance que, par droit divin, elle revendique spécialement en tout ce qui concerne le sacré dépôt de la divine parole ». Le Jésuite Vaccari n'avait certes point oublié qu'en 1917, il tressait de douteuses couronnes à Buchanan et en vantait « la scrupuleuse exactitude » dans la publication des textes anciens de l'Évangile, tout en observant, déjà, que les louanges « ne lui eussent point été lésinées » si, au lieu de publier ces textes avec de critiques et érudites *Introductions*, il les eût donnés tout nus et crus. Et il en exprimait maintenant son regret. Son article de la *Scuola Cattolica* s'intitulait : *Critica e Settarismo*. Depuis 1917, beaucoup d'eau était passée sous les ponts du Tibre. Le Père Vaccari avait lu, en particulier, dans le Deuxième fascicule de la *Seconde Partie* —, publié en 1922 et contenant la seconde Epître de Paul aux Corinthiens, — de l'édition du *Nouveau Testament Latin* selon la *Vulgate* parue à Oxford par les soins de H. J. White [1], l'indication, page 174, que F. B. Rockstro, ayant collationné

1. H. J. White, qui édita, avant la mort de ce prélat, la *Vulgate* avec l'évêque John Wordsworth, dont il était alors chapelain, fut naguère, à Salisbury, l'ami ardent de Buchanan. Mais il changea ensuite complètement d'attitude à son égard, sans raisons apparentes. Et notre H. J. White, *dean of Christ Church*, Oxford, avait évidemment oublié les paroles louangeuses qu'en janvier 1911 il écrivait à son cher ami sur l'édition du *Codex Veronensis*. Ainsi va trop souvent le train des sentiments humains, sous la conduite de l'intérêt

Digitized by Google

les tomes I et II des *Sacred Latin Texts* de Buchanan (parus, comme on l'a dit, à Londres en 1914), y avait découvert « *menda non pauca* ». Mais quelle est l'édition critique de textes de cette nature qui n'en ait, plus ou moins ? Et Buchanan n'eût-il pu rétorquer à son Zoïle que ses éditions n'étaient, en vérité, point si mauvaises, puisqu'on s'en servait dans le monde savant. Ainsi Hans von Soden, en 1909, dans son travail sur *Le texte latin du N. T. en Afrique au temps de Cyprien* et James Hardy Ropes en 1926, à la *Première Partie* de *The beginning of Christianity*... Après avoir congrument exploité cette heureuse trouvaille, le P. Vaccari mettait à son tour en œuvre l'article de Sanders, vanté — il a édité des manuscrits grecs de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament* de la Collection Freer à Washington — à l'égal du juif Loew, puis Lowe ou Löwe — un lion aux griffes bien émoussées —, comme un pourfendeur en règle de ce *Don Quichotte* de pacotille. Pour nous, on ne voulait nous connaître que comme « *un prof. Pitollet* », coupable d'avoir « pris au sérieux les fameuses découvertes » et de nous en être fait le propagateur « dans la Revue très répandue : *Mercure de France* », avec un appareil « scientifique et diplomatique » capable « d'éblouir plus d'un ». Peine bien inutile; *verlorene Liebesmühe*, si Buchanan — et telle était la réticente conclusion de cet Escobar — était victime d'une « hallucination », c'est-à-dire d'une « nervosité frisant la folie ». Au demeurant, ce n'est pas d'aujourd'hui que date le proverbe qui proclame que, quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage...

Nous avons mentionné plus haut le clerc défroqué Astrana Marín. Laborieux et érudit, ce journaliste avait eu, par Seris, un exemplaire de notre plaquette : *The oldest Text of the Gospels* et en publia tardivement une critique, le 21 juin 1925, dans la feuille littéraire de *El Imparcial*, dite *Los Lunes de El Imparcial*, sous le titre : *El hallazgo del texto más antiguo de los Evangelios en un palimpsesto de Tarragona*. Ayant sommairement exposé l'état de la question, Astrana Marín cite le texte du *Pater Noster* selon la nouvelle version du manuscrit Huntington et poursuit : « Si M. Buchanan n'était pas un homme sévère et d'une bonne foi avérée, pourquoi ne point nous imaginer que, de même que *Don Quichotte* perdit le jugement en lisant les livres de chevalerie, lui le vit s'enfuir en déchiffrant le palimpseste de Tarragone sur le toit de l'édifice de la *Société Hispanique* de New York ? Il est incompréhensible qu'un homme sensé comme Camille Pitollet ait défendu un tel *rifacimento*, si différent de la tant belle *Oraison Dominicale* de la *Vulgate* ». Buchanan a répondu à ces platitudes, comme à celles de M. Guignebert — qui avait repris à son compte les « réfutations » de Batiffol, dans le *Mercure* du 1er août 1925, p. 765 —, par une lettre qu'il adressa de Madrid à la Revue et qui fut aussitôt insérée dans le fascicule du 15 septembre 1925, p. 853 : *A propos du palimpseste de Tarragone*, lettre écrasante, à laquelle M. Guignebert ne répondit qu'en cessant, bientôt après, sa collaboration au *Mercure*, où il tenait une rubrique d'*Histoire des Religions*, d'une science hésitante et d'une politique subtile, comme, déjà, dans l'*Impartial Français*, de bienheureuse et odorante mé-

Digitized by Google

moire [1]. On sait qu'il a donné, depuis, la mesure de son sérieux comme professeur d'histoire du Christianisme en Sorbonne par la publication — dans la *Bibliothèque de Synthèse historique* de l'ex-professeur au lycée Henri IV, l'Israélite Henri Berr — d'un *Jésus*, dont le moins qu'on puisse en dire, c'est que la méthode ne s'en différencie guère de celle d'un Couchoud (voir, dans *L'École libératrice* du 11 mars 1933, le témoignage, peu suspect, de M. L. Emery).

Que Buchanan n'eût rien, absolument rien, d'un « paranoïaque », c'est ce dont nous n'allions pas tarder à nous convaincre *de visu*. Il s'était — se faisant infiniment d'illusions sur certaines « amitiés », de valeur purement épistolaire — décidé à venir en Europe pour s'y aboucher avec ceux qu'il s'imaginait être autre chose que des protecteurs en paroles. On sait que quantité de gens, — surtout parmi le clan des érudits — sont des sortes de héros tant qu'ils se trouvent seuls avec leur plume en face d'un feuillet de papier à lettres, mais deviennent soudain des pleutres de la plus basse sorte, lorsqu'il s'agit de passer de la phase des promesses écrites à la période des interventions et réalisations effectives. Et puis, il y a le facteur de l'adversité, qui refroidit si vite les enthousiasmes : *donec eris felix*... Buchanan, qui resta toute sa vie un grand enfant, s'était fait une fausse idée de tout cela et, lorsqu'il quitta, en compagnie de sa femme, l'Amérique pour cette tournée en Angleterre, en Espagne et en France, était riche d'illusions, dont la perte rapide fut l'une de ses plus amères expériences, après tant d'autres déjà subies. Dès le 25 octobre 1923 — dans une de ces merveilleuses effusions dont il sera question plus loin et où son âme de poète se montre à nu —, il nous avait écrit : « J'ai l'intention de visiter Oxford et Paris l'été prochain, de vous voir et de revoir mon cher Seris, et aussi de rencontrer face à face ceux qui m'accusent d'être un falsificateur... » Ces histoires de falsification étaient le produit d'une cabale remontant à l'année 1917 — exactement à mars-avril 1917 —, dont le détail ne peut être résumé à cette place et dont les agents les plus actifs furent Elias A. Loew, déjà cité, disciple de Traube à Munich, Juif, et l'Irlandais Elijah C. Hills, farouche catholique, ainsi que H. M. Sanders. Ces trois tristes sires réussirent à tourner la tête de Archer M. Huntington, lequel, en conséquence, fit détruire la coûteuse composition typographique du palimpseste, dont il avait entrepris l'édition. Mais, dès 1915, Sanders avait commencé sa campagne de dénigrement et avait été cause que l'édition de Beatus, primitivement entreprise aux frais de l'Université Ann Arbor, Michigan, n'avait pu avoir lieu et ce sont seulement des fragments du travail, inachevé, de Buchanan qui ont paru ensuite, au tome IV de ses *Sacred Latin Texts*. C'est encore ce Sanders qui persuada Huntington que Buchanan était un monomane et le fit le

1. Voir, en outre, notre article, également intitulé : *A propos du palimpseste de Tarragone*, dans le *Mercure* du 1er octobre 1925, p. 280, précédant, dans ce numéro, une lettre sur le philosophe Palante, que nous signâmes d'un *X*.

Digitized by Google

renvoyer de son poste de curateur des manuscrits du Musée Hispanique, qu'il avait occupé 16 mois, comme ce sont Sanders et Loew qui ont été cause que le palimpseste fût enfermé et que Buchanan ne pût désormais plus en poursuivre la transcription. Si, au moment de la campagne des *New York Times*, Huntington sembla un instant revenir sur son ukase, ce ne fut que sous la contrainte de cette campagne de presse et nous verrons plus loin qu'il ne tarda pas à reprendre son attitude inflexible. Inutile d'ajouter que Sanders est, lui aussi, un produit des Universités allemandes. Il faut que l'on observe, en outre, que M. Archer M. Huntington n'est pas, précisément, ce que l'on peut appeler un homme de caractère. Ses amis d'Espagne et d'ailleurs lui ont tressé des guirlandes, jusque dans le populaire *ABC*, et, récemment, chez nous, ce pauvre Jean Royère a passé (dans son *Manuscrit autographe*, nº 40) la plume au « poète » Armand Godoy pour célébrer congrûment les vertus de ce Mécène, « poète » lui aussi et des abbesses de Valibona, ma chère! Nous ne mettrons pas en doute son hispanisme, du moins celui d'antan, encore que la bibliothèque du Marquis de Jerez de los Caballeros et ses manuscrits soient une autre histoire, que connaissent seuls les initiés. Mais cet homme, avant de se remarier, au printemps de 1922, avec Miss Anna Vaughn Hyatt et d'inaugurer une vie nouvelle, où les excursions en yacht remplaceraient l'édition des vieux textes castillans, n'avait pas réussi à faire oublier encore qu'il n'était que le fils naturel d'un millionnaire américain et d'une pauvre femme d'Espagne et qu'il n'avait pas eu, dans ses jeunes ans, de formation intellectuelle, puisque ce ne fut qu'une fois reconnu par son père que, vers l'âge de 18 ans, il devait commencer à goûter de l'opulence et ses tentations. En fait il héritera, de ce père, la bagatelle de 30.000.000 de dollars, dont ceux qui connaissent sa carrière un peu en gros pourraient dire s'il en a usé de façon étrange, ou non. Il avait dû se séparer de sa première femme, à la suite de mésaventures conjugales que lui seul a pu apprécier dans toute leur saveur, comme lui seul sait le détail de ses aventures galantes en Espagne. De caractère hésitant, incapable de discerner par lui-même la vérité d'une situation un peu complexe — ainsi dans l'affaire du palimpseste —, ce qu'il craignait surtout, en 1922 et a toujours craint, ce sont les campagnes de presse. Bien que haïssant le système catholique — il a avoué, il y a de longues années, être athée — et remarié à une protestante, il redoutait les intrigues et les manèges des théologiens fanatiques de son pays et c'est pour se mettre à couvert que, dans une conversation en présence d'un reporter de *The World*, lors des campagnes sur le palimpseste, il qualifia Buchanan de « paranoïaque ». Le traitement qu'il lui donnait, d'ailleurs, lorsque, très ami avec lui, il l'avait chargé de veiller sur les manuscrits de son Musée, était dérisoire et sa générosité de nature surtout ostentatoire et réclamière, n'est pas de celles qui s'ignorent. Médiocre bonhomme, en vérité.

Buchanan n'ayant pu venir en Europe dans l'été de 1924 — il enseignait le latin, le français et l'histoire à la Cochran School, Norwalk, Conn., après les avoir enseignés précédemment à celle d'Ardsley

Digitized by Google

Towers, Irvington, établissement qui prépare pour Harvard —, nous annonça son voyage comme définitif pour l'été de 1925. Parti de New York en compagnie de sa femme, comme on l'a dit, sur le *Leviathan*, des *United States Lines*, ce n'était pas sans une profonde émotion qu'après une absence de près de sept ans il revoyait le Vieux Monde et quand, le 29 juin, il fut, à la *Bodleian*, à Oxford [1], reçu très cordialement par l'ancien curateur de la célèbre Bibliothèque, F. Madan, vieillard plus que septuagénaire et l'un des plus pénétrants esprits d'Oxford, celui-ci lui confessa que « Westcott et Hort avaient été jetés par dessus bord avec leurs théories sur les textes bibliques », que des conférences sur le *Codex Bezae*, par le professeur A. C. Clark ne lui avaient plu que parce que le conférencier était exempt de « *clerical prepossessions* » (préjugés d'homme d'Église), *etc.* Mais, ce qui avait le plus réjoui Buchanan, ç'avait été d'entendre cet archiconservateur, qui connaissait son œuvre et avait lu ses publications, lui dire à deux reprises, en guise de congé, sur un ton de totale gravité : « *Stick to your position ! Stick to your position !* ». Après un séjour en Devonshire, un voyage de 36 heures permettait au couple anglo-américain de descendre à Madrid le samedi 8 août 1925 et de s'y installer dans la pension de l'ami Seris, Almagro, 26. A l'humidité et au froid londonien succédaient brusquement la chaleur solaire et la radieuse clarté madrilègnes. Les visites au Prado, sous la conduite du dévoué Seris, vraie mine d'informations et puits de science hispanique, ne furent pas le moindre enchantement de ce séjour, qui se prolongea jusqu'au 19 août. Buchanan apprit à Madrid, non sans quelque malicieuse joie, que l'érudit paléographe et professeur de l'Université, A. Millares Carlo, allait publier, dans la *Revista de Filología Española* — il y parut peu après (tome XII, 1925, p. 252-270 : *De paleografía visigótica : a propósito del « Codex Toletanus »*) — un travail où la compétence professionnelle du sieur E. A. Lowe, ou Löwe, ou Loew, au choix, — en tant que pieux collaborateur de la... *Revue Bénédictine* (octobre 1923, p. 267-271) — devait être assez sérieusement égratignée.

Nous étions, à cette époque, dans notre demeure de Pau et ce fut là que Buchanan et sa femme nous surprirent, le jeudi 20 août 1925. La connaissance épistolaire d'un savant n'est rien, tant qu'on ne l'a pas traité dans un commerce quotidien. S'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre, il n'est pas de « paranoiaque » qui résiste à un examen de plusieurs jours. Nous n'eûmes, d'ailleurs, pas besoin de

1. Il passa dix-neuf jours à Oxford. Dans un autre entretien avec Madan, celui-ci lui dit encore : « You have done great work and it ought to be finished. » Il fut également très encouragé par R. W. Chapman, directeur de la *Clarendon Press*, où avaient paru trois de ses ouvrages. A Haslemere, un célèbre avocat, Greville Mac Donald, fils du fameux prédicateur, l'encouragea aussi très chaleureusement. Mais tout cela, ce n'était, comme toujours, que monnaie de singe et purs *flatus vocis*....

Digitized by Google

plus de quelques heures pour nous persuader qu'outre qu'il était un maître de sa spécialité — le déchiffrement et la connaissance des anciens textes scripturaires, — ce grand garçon aux traits et à l'allure de Britannique si caractérisés, péchait plutôt par modestie et timidité que par tout autre excès. Les journées que nous passâmes ensemble — une excursion à Lourdes intéressa outre mesure Buchanan, car on était à l'époque des grands pèlerinages et peut-être ce spectacle lui fit-il une impression plus profonde que la classique visite de Gavarnie — restent gravées dans notre mémoire comme inoubliables. Sa femme, excellente pianiste, interprétait Beethoven avec une rare perfection. Lui, possédant son Lamartine presque en entier, mais principalement les *Méditations* qu'il savait par cœur, nous émut quand, répétant les malédictions du grand poète à l'adresse de cette race humaine qui n'a, pour ses voyants, pour ses prophètes, que persécutions, que bassesses, il déclama la tirade qui finit par ce merveilleux défi :

Loin de nous amollir, que ce sort nous retrempe !
Sachons le prix du don, mais ouvrons notre main.
Nos pleurs et notre sang sont l'huile de la lampe
Que Dieu nous fait porter devant le genre humain.

Car, on l'a dit plus haut, Buchanan était poète et d'autre sorte encore que pour apprécier congrument et sentir les vers d'autrui. Un recueil, en deux parties, de ses poésies intimes : *Poemata amantis*, qu'il a publié en édition privée à New York en 1917, à la *Plimpton Press* [1], rend témoignage de sa délicatesse de sentiments, de son vibrant amour de la nature. En pleine Guerre, n'avait-il pas été l'un des premiers à chanter — quinze jours après sa mort, à la Toussaint de 1915 — l'exécution d'Edith Cavell en six strophes imprimées sur une feuille volante et seulement signées de ses initiales : E.S.B ? Henri Omont, notre meilleur paléographe, lui adressait, après avoir lu les *Poemata*, une lettre qu'il nous fit parvenir en 1923 et d'où nous extrayons ce passage : « Vos poèmes justifient de tout point le titre, si compréhensif, que vous avez donné à votre Recueil et je ne sais ce qu'il y faut plus admirer, ou l'inspiration et le souffle poétique, qui brillent en chacun d'eux, ou la facilité du style, même pour ceux qui, comme moi, n'ont qu'une connaissance imparfaite des ressources de la langue anglaise... » De l'autre côté de la Manche, un autre profond connaisseur, une autorité reconnue en matière de vieux manuscrits, le Bibliothécaire en chef du *British Museum*, Sir Frederick Kenyon, le remerciait également de cet envoi en termes non moins flatteurs : « Dear Mr. Buchanan, Many thanks for your Book of Poems, which I read with interest and enjoyment during my last week-end in the country. It was very kind of you to think of sending it, and I appreciate the inscription which you attached to it. I hope you are well. I had a most interesting visit to America in

1. Il les avait munis, en 1922, d'une nouvelle couverture, portant cette date, ainsi que d'une nouvelle feuille de titre.

Digitized by Google

February, but my time was so fully mapped out for me that I had no opportunity of straying outside the prescribed limits. Believe me yours sincerely, F. G. KENYON. » Buchanan a publié d'autres livres encore de ses vers : *Peregrination*, 1927 ; *Illumination* (1928), et deux recueils de vers d'autrui : en 1928, à l'*American Tract Society*, avec une *Introduction*, le *Book for Boys and Girls*, de John Bunyan, qui — comme l'écrivait en décembre 1928 un rédacteur de l'*Evening Post* de Wellington, N.Z. —, « ajoute une lumière à la physionomie » de l'auteur de *Pilgrim's Progress* et, en 1929, en union avec Philip Hanson Hiss, à la Lancaster Press, en édition privée, une merveilleuse Anthologie de la Poésie Anglaise : *Immortal Verse*, volume grand in-16 de XVI et 279 pages qui contient des spécimens excellemment choisis et précédés d'une sobre et nette notice sur leur auteur, d'Edmund Spenser (1552-1599) à Robert L. Stevenson (1850-1894), en tout 45 auteurs, représentés par 149 poésies. Buchanan adorait à ce point la phrase mélodique — lui qui, en 1912, avait, dans son étude, introuvable aujourd'hui, sur *George Herbert, Melodist*, su si parfaitement dégager la valeur mélodique de la poésie de l'auteur du plus populaire des poèmes anglicans : *The Temple*, où Buchanan semble déjà avoir puisé ce qui devait être dans la suite sa pierre philosophale : tout faire pour l'amour de Dieu — que, peu avant de s'éteindre, le cœur brisé, dans son Australie où, enfant, il avait goûté les joies de la pleine nature avec une passion sauvage, il composera, pour l'année 1932, un charmant et artistique calendrier où chaque mois est exorné d'une devise tirée des textes scripturaires par lui déchiffrés et de délicieuses, virginales poésies — 15 en tout, dont plusieurs sont d'exquis chefs-d'œuvre [1].

En quittant Pau, Buchanan et sa femme s'étaient rendus à Paris. Dans l'après-midi du 24 août, il fit une visite au *Mercure*, qui allait insérer sa lettre et où le superpatriote des *Défaitistes*, ce Dumur qui, ayant fait sa guéguerre à Genève et à Paris, reçut une Légion d'Honneur, qu'il arborait vaniteusement, pour avoir médit d'hommes qui avaient —, alors que cet Helvète, terré dans ses obscures tâches, ne soufflait plus mot, — tenté de sauver la France et l'Europe, l'accueillit avec son faux air bonhomme habituel, pour, en fin de compte, le berner. Car, s'il avait consenti à insérer nos articles, ce n'avait été, comme toujours dans la « plus libre des *Revues* » — où, sauf les romans pornographiques, il censurait tout ce qui ne lui convenait pas, ni à ses partis pris —, qu'après mille objections, retouches et mauvaises chicanes. Des bureaux de la rue de Condé, Buchanan passa aussitôt au 9 de la rue Cujas, où, à *Sainte Barbe*, était logé son pieux diffamateur. La maison était en proie aux cours de vacances pour recalés des bachots de juin-juillet, profitable industrie, on ne le sait que trop, pour certains

1. Imprimé à Melbourne, ce calendrier nous fut envoyé le 24 juin 1932 de Madrid, par Homero Seris, au nom de l'auteur, trop malade désormais pour nous écrire, mais qui n'en avait pas moins inscrit notre nom sur la couverture.

Digitized by Google

marchands de soupe scolaire et l'aumônier et chanoine de cet établissement privé fit dire à l'intrus qu'il n'était pas là... Il pleuvait à torrents et le pauvre Buchanan, peu expert dans les arts de la sociologie parisienne, n'eut plus, pour unique resssource, qu'à griffonner, dans la loge du concierge du Collège, le P.P.C. suivant, qu'il laissa à l'adresse du saint homme, non sans l'avoir muni de la sienne propre :

« Paris, August 24th 1925.

« Monseigneur,

« I should be sorry to leave France (after a previous stay in England and Spain) without having tried to see you in Paris.

« You have made me out to be a crazy person, or, failing that, a vulgar impostor ; and you have done so without knowing me personnally and without — so it seems to me — troubling to find out what work I have done in past years.

« Not being able to make you read my previous productions, I made up my mind by appearing before you in person to endeavour to convince you that you were wrong, when you described me as a person deserving of scorn both in the world of morals, and of science.

« Since I could not have a chance to meet you and am obliged to be in London to-morrow, I write these few lines to let you know I was not afraid to see you, nor am I at all dismayed by what you have said about me.

« Believe me to be, Monseigneur,
« Your faithful servant,
E. S. Buchanan.

« Mgr Batiffol, College of St Barbe, Paris. »

Mgr Batiffol, mort en janvier 1929 — et pleuré par G. Goyau, dans le *Figaro* de Coty (15 janvier 1929), à la façon d'un phare éteint de l'Église militante —, se garda comme de la peste de courir aussitôt à l'*Hôtel Anglo-Américain*, où était descendu Buchanan, rue Saint-Lazare, serrer la main de sa trop loyale victime et se faire ainsi pardonner de venimeuses attaques. Il ne lui accusa point même la réception de ces lignes, en fielleux et rancunier homme d'Eglise qu'il était. Avant son départ pour Londres, Buchanan s'était, d'ailleurs, aperçu que l'opinion française n'avait plus rien gardé de ses enthousiasmes d'antan à l'endroit des ex-alliés. On l'avait pris, à Paris, pour quelque nabab Yankee et traité en conséquence. La politesse parisienne, même à qui payait les prix forts, n'avait gardé que peu de souvenirs de sa traditionnelle renommée et il eut, dans le peu de temps qu'il séjourna dans notre capitale, plus d'une fois l'occasion de regretter la cordiale accueillance de Madrid. Et, après avoir passé quelques heureuses journées chez sa belle-mère, à 25 milles de Londres, à Windsor, 40, Alma Road, il se réembarqua avec sa digne compagne pour l'Amérique, où il ne se

Digitized by Google

rendait que dans l'espoir de pouvoir enfin y donner cette édition critique du palimpseste de Tarragone, qui, en faisant taire ses détracteurs, lui eût confirmé un renom devenu chancelant par la malice de ses envieux et les calomnies de ses ennemis.

Mais il avait, cette fois encore, compté sans son hôte et le courroux recuit de Huntington devait rester inflexible. En vain lui avions-nous adressé, dès le lundi 25 août 1925, de Biarritz, une requête, rédigée en anglais, où nous le suppliions, au nom de la science, de laisser Buchanan achever à l'aise le déchiffrement du palimpseste. Cette lettre, adressée au domicile de *The Hispanic Society of America*, 203 West 94th Street, New York, resta, encore que recommandée, sans un mot de réponse. Huntington, cependant, connaissait notre nom, puisqu'à la réception de *The oldest Text of the Gospels*, il s'était, le 6 décembre 1924, empressé de répliquer par une très courtoise missive, datée de son bureau, qui terminait « with best wishes and congratulations » et le cordial « believe me very truly yours ». Une première missive à « Archer M. Huntington, Esq. », écrite de Mount Kisco, le 29 septembre 1925, eut bien un résultat, mais quel résultat ! Buchanan ne possédaait, on l'a dit, que la simplicité de la colombe, nullement la ruse du serpent. Il avait naguère pratiqué — lorsqu'il pâlissait sur les manuscrits sacrés de l'*Ambrosienne* de Milan — le Cardinal Gasquet, bon connaisseur de palimpsestes et s'était même, plusieurs fois, coudoyé là avec le Cardinal Ratti, qui y travaillait, avant de devenir Pape. Gasquet, qui, en 1929 encore, adressera à Buchanan des actions de grâces pour lui avoir remis en hommage, en janvier, la magnifique réédition du *Stabat Mater*, d'après le curieux texte latin d'un livre d'heures imprimé à Paris en 1514 — il est maintenant dans la collection de Mr. Anton G. Hardy à New York et l'édition de Buchanan est illustrée par une belle reproduction de la *Vierge au voile Bleu*, des *Heures* de René d'Anjou (*Bibliothèque Nationale*, ms. lat. 17.332, fol. 15, v°) — qu'il avait faite à ses frais en 1928 à New York, fut donc sollicité par le pauvre outlaw d'avoir à intervenir auprès de S. S., afin que celle-ci décidât charitablement Huntington à laisser livrer au monde le texte complet de cet Évangile qui détruisait la Papauté ! C'était pousser un peu loin, on en conviendra, la naïveté. La réponse du Cardinal est en anglais. La voici :

« Palazzo San Callisto (Trastevere), Roma.

« My dear Sir,

« I have been away from Rome for five months on a visit to South America. Consequently I only found your letter, with enclosure for the Pope, a few days ago on my return.

« Yesterday I took your letter to His Holiness and saw that He read it carefully. He bids me say that He does not feel that He can intervene with Mr. Huntington in regard to the MS. about which you write. He is sorry for the difficulties which have arisen in regard to your work

Digitized by Google

upon it, but the MS. is the private property of that gentleman and He has no *locus standi* to approach him on the matter.

« Believe me

« Yours very truly,

A. Card. Gasquet.

« E. S. Buchanan, Esq. »

Le système conçu par Huntington pour se payer la tête de sa victime n'était pas dénué d'humour. Il avait donc imaginé de faire fabriquer une sorte de cercueil en bois, revêtu d'une garniture noire et recouvert d'une épaisse plaque de verre à son sommet. Enfermé, tel un cadavre, dans ce coffre, le manuscrit de Tarragone ne pouvait être touché par Buchanan, car un serviteur, placé à ses côtés, était chargé d'en tourner les feuillets. Ce serviteur, pour comble d'ironie, était un sourd-muet et une Miss Penney, la fleur des Bibliothécaires féminins de l'établissement, veillait en Cerbère à ce que les ordres du *boss* fussent accomplis au pied de la lettre. Cette épaisse plaque de verre, — ressouvenance, peut-être, de la *fenestrella* qu'on pratiquait, naguère, dans les tombeaux des saints pour en mieux vénérer les restes — en réfléchissant l'image du plafond avec les rayures des poutres et en réfléchissant les rayons de la bibliothèque, ainsi que la propre face congestionnée de Buchanan, en réfléchissant même l'image de l'esclave sans voix qui se tenait à ses côtés, devenait une sorte de miroir d'Archimède susceptible de consumer, dans les flammes d'un courroux que seule une plume à la Edgar Poe eût su rendre adéquatement, la naïve victime de cette mise en scène digne de Byzance, ou de la décadence romaine. Comment, dans de telles conditions, revoir les 432 feuillets du célèbre « missel » ? « *Your instructions are obstructions* », aurait sans doute, dans une trop légitime colère, dit Buchanan à Huntington, si celui-ci, tout le temps que dura cette lugubre farce, se fût, un seul instant, laissé voir. Mais il se tenait tapi dans son antre. Nous possédons le texte des missives qu'à la date des 29 septembre, 8 octobre, 13 octobre et 30 octobre, sa victime lui adressa, ainsi que celui d'une autre lettre, écrite le 16 octobre, à la bibliothécaire représentant Huntington, qui, de son ancien personnel — familier à Buchanan — n'avait conservé qu'un seul membre masculin, Mr. Savage. Ce sont des choses navrantes, car nous n'osons employer ici l'expression « tragi-comiques ». A Paris, dans une circonstance analogue de déchiffrement, on avait permis à Tischendorf, non seulement de toucher de ses mains, mais d'appliquer un acide sur les feuillets du *Codex Ephraemi*, en onciales grecques, de manière à révéler l'écriture cachée. Et, à New York, on interdisait à un savant non moins éprouvé que cet Allemand de toucher, de tourner les feuillets, de voir d'autre sorte qu'à travers une plaque de verre épais !... Buchanan, pour mieux travailler, avait laissé là son enseignement et pris un logement tout près du *Musée Hispanique*, sacrifiant tout en faveur de cette édition critique, que maintenant on s'acharnait à lui rendre impossible ! Bien plus, on le ridiculisait, on s'amusait à le transformer en ce fou qu'il fût en effet

Digitized by Google

devenu, s'il n'eût eu la trempe morale d'un héros ! Et nul n'ignore, au surplus, à quel degré de méchanceté froide et raffinée peuvent aller ces bibliothécaires yankees de sexe féminin !

Buchanan finit, naturellement, par abandonner cette énervante et vaine poursuite. Le 27 octobre 1925, il nous écrit : « In my efforts to read more of the palimpsest, I have been temporarily defeated ». Il l'avait été, en fait, pour toujours. Des amis américains lui avaient promis de réunir un fonds spécial pour l'édition du Palimpseste. Mais l'opposition irréductible de Huntington rendit tous ses projets chimériques. Pendant ce temps, Loew faisait des cours à Oxford sur les palimpsestes latins, lui qui n'avait pas été capable de reconnaître un palimpseste, quand le hasard lui en avait mis un sous les yeux. « It is — nous mandait Buchanan à ce propos, ce même 27 octobre — as though Battiffol or Guignebert should lecture on Truth and Love »... Buchanan avait repris, pour vivre, son enseignement. Il avait envoyé à Oxford et à Sir Fr. Kenyon des copies de ses protestations. Qu'importaient-elles à ces gens nantis, pour lesquels il était devenu un relaps, qui sentait le fagot ? « The days go by — nous mande-t-il le 29 décembre 1925 — and I am getting older and my eyes will not always keep their keen vision. They might yield at last to the general failure of the body's power. And I might have had all the 432 leaves printed line for line, column for column, six years ago, if the men who serve the devil had not risen up to defend the kingdom of their prince and dashed the cup from my lips and from the lips of others ! It is blasphemy thus to act against God and His Light. And yet no one here protests ; no one says : I will fight for justice and for God. No one seems to care if virtue is trampled by vice and freedom by tyranny »[1]...

Mais tant de déboires n'eurent pas encore raison de sa force, de son vouloir. Quand, le 29 août 1928, il nous adresse, en Espagne où nous voyagions, sa traduction anglaise[2] — jusqu'alors, on n'avait pas songé à le mettre en cette langue — du manifeste adressé en 1522 par Luther à Henri VIII, proclamé le 3 octobre 1521 *Fidei Defensor* par Léon X, pour avoir, cette même année, fait publier, en latin, sous son nom l'*Assertio septem Sacramentorum*, il nous dit : « Je pense que vous apprécierez

1. Depuis, on a trouvé des procédés plus simples pour révéler l'écriture secrète — celle des palimpsestes en particulier, par les rayons ultra-violets. Dans leur numéro du 24 décembre 1925, les *New York Times* ont publié un câblogramme de Paris au sujet de la communication faite sur ce point à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* par M. Samaran : *Ancient writing read by ultra-violet rays*, page 4.

2. *Luther's Reply to King Henry VIII. Now first englished after the lapse of four Centuries*, New York, 1928, sans nom d'éditeur, 57 pages imprimées chez Charles A. Swift. L'*Introduction* est datée de New York, 12 mai 1928. Buchanan publia ensuite, sous la même forme de plaquette privée, le manifeste de Lamartine contre la peine de mort par lui traduit, pour la première fois, en anglais (*On capital Punishment*).

Digitized by Google

congrûment la *logique* et le *rire* de la réplique de Martin Luther à Henri VIII, que je vous envoie. Je ne suis pas Luthérien, en ce sens que je ne me cramponne pas — vous le savez assez — au texte écrit de l'Écriture des temps de Luther. Mais le cœur de celui-ci était grand et droit et n'est-ce pas là, en définitive, l'essentiel ? Tous, nous sommes sujets à erreur, sauf lorsque nous aimons d'un amour sincère les choses de l'Esprit. N'est-il pas vrai ? » Chose bien caractéristique de de la pruderie des orthodoxes anglais, ou de langue anglaise : l'ouvrage d'Henri VIII, qui est une défense du système des Sacrements inventé par l'Église romaine, s'il a été traduit en anglais ausssitôt après son apparition et souvent depuis — la dernière fois, il y a 25 ans, à New York, chez Benziger Frères, par le P. Louis O'Donovan, avec le texte latin, plus une *Préface* du Cardinal Gibbons — n'a pas, de ce chef, entraîné, comme c'était naturel *ipso facto*, la mise en anglais de la plus brillante et la plus serrée des défenses de sa propre cause par Luther. Le P. O'Donovan, par exemple, sans même en donner le moindre extrait, se borne à la qualifier de « violent and indecent to the last degree » et rapporte les dires d'un certain Stapleton : « The filthy Luther has vomited a most filthy book ». C'était, d'ailleurs, la mode de l'époque d'appeler « ordurier », « cochon », « membre de Satan » l'adversaire religieux, quand on ne le mettait pas sur un bûcher. Aujourd'hui, la douceur de nos mœurs fait que l'on ne se sert que d'épithètes courtoises. Mais on parle de paranoiaques » et, pour peu, on ouvrirait, pour s'en débarrasser, le propice asile d'aliénés, ou ces cliniques où le moderne morticole expédie ses clients, en cinq sec, *ad patres* sous l'égide de la Loi. La traduction de Buchanan — qualifiée par le Dr Preserved Smith, de Cornell University, Ithaca, éminente autorité en luthéranisme, de « spirited and true to the letter and spirit of the author » — est un vrai joyau d'élégante fidélité au texte original.

Le « missel » de Tarragone disparaît, en 1929, du champ de la vision de Buchanan. En février de cette année-là, le 16, il nous annonce qu'un nouveau palimpseste l'occupe maintenant. C'est peut-être encore une relique d'Espagne. Les *New York Times* du 14 décembre 1928 [1] en ont donné la description sommaire. Il pourrait être qualifié de frère jumeau de celui qui est aujourd'hui à Stockholm et que Sparvenfeldt avait acheté, en 1690, à Madrid, de la librairie du marquis de Liche. Buchanan s'exerce quotidiennement, depuis décembre, à son étude et à sa transcription, à raison de 5 ou 6 heures à chaque séance. Le texte, dit-il, en est du VIIe siècle, avec une *préface*, sur douze feuillets, du IXe. « Ayant — poursuit-il dans cette lettre du 16 février — travaillé plusieurs semaines durant sur ce texte du VIIe siècle — la *Vulgate*, avec des interpolations en vieux latin —, j'observai un beau jour que des lettres majuscules se trouvaient par dessous le texte courant... » Il nous

1. Sous le titre : *City gets MS. penned in 850.* — Buchanan en a donné l'exacte description, avec d'autres précieux détails, dans les feuilles qui font l'objet de cet article.

Digitized by Google

décrit ensuite, longuement, le procédé technique qu'il employa pour, toute une semaine et six heures chaque jour, arriver à obtenir la clef de ce texte primitif. « Et c'est hier — ajoute-il — que j'ai achevé le déchiffrement de l'Évangile de saint Mathieu, qui occupe les 20 premiers feuillets ». Tout le *Nouveau Testament* était là. « Aussi bien le texte du VIIe siècle — poursuit-il — que celui, écrit dessous, du IVe, sont les plus anciens connus par la forme de leur écriture, qui ne constitue qu'un seul bloc compact, révélateur d'une origine irlandaise. Ce manuscrit provient d'Armagh et son orthographe est exactement celle du fameux *Livre d'Armagh*, ainsi que d'autres caractéristiques communes aux deux documents : p. ex. la numération des *stichoi* et les formes irlandaises du *g* et de l'*r* ». Il nous copie ensuite le récit de la crucifixion dans ses graphies originales, étranges hiéroglyphes où tout est solidement bloqué ensemble, par lignes compactes qui, précise-t-il, mesurent chacune 5 pouces un quart de longueur et sont au nombre de 29, parfois de 25, par pages. Leur hauteur, ou volume perpendiculaire, est de 8 pouces.

Voici la traduction fidèle du passage en question :

« Tous les scribes, qui servaient les malins esprits, dirent à Pilate : *Permets-nous de crucifier cet imposteur !* Pilate répondit : *Quel mal a-t-il fait ?* Les scribes répondirent : *Il fait de la gloire de Dieu sa propre gloire.* Pilate répondit : *Celui qui fait de la gloire de Dieu sa propre gloire parle contre César.* Les scribes répondirent : *Celui qui fait sienne la gloire de Dieu parle contre César.* Pilate répondit : *Celui qui parle contre César est un ennemi du peuple romain.* Les scribes répondirent : *Celui qui parle contre César est un ennemi du peuple romain.* Pilate répondit : *Un ennemi du peuple romain devrait être crucifié.* Les scribes répondirent : *Un ennemi du peuple romain devrait être crucifié.* Pilate répondit : *Je vous permets de le crucifier.* Et les scribes crucifièrent le Seigneur Jésus. Et Pilate écrivit une inscription : *Celui-ci est le Fils de Dieu.* Les scribes dirent : *N'écris pas : « C'est le fils de Dieu »*, mais : *« Il a dit qu'il était le Fils de Dieu ».* Pilate répondit : *Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit !* Après qu'ils eurent crucifié le Seigneur Jésus, ils crucifièrent deux esclaves, qui glorifièrent le Père des Esprits et glorifièrent le Saint Esprit et glorifièrent le Fils de Dieu. Et le Seigneur Jésus dit : *Père, pardonne-leur, car ils servent les malins esprits, qui haissent les esprits des hommes !* Après qu'ils eurent crucifié les esclaves, les scribes dirent au Seigneur Jésus : *Si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi toi-même.* Le Seigneur Jésus répondit : *Je glorifie le Père des Esprits et je glorifie le Saint-Esprit et je glorifie le Fils de Dieu.* Les scribes répondirent : *Où est la gloire des esprits des enfants de Dieu ?* Le Seigneur Jésus répondit : *Au ciel.* Et le Seigneur Jésus cria d'une voix haute : *Père, ton Fils vient à toi !* Et il exhala son esprit. Et les gens qui se tenaient proche, attendant qu'il se délivrât soi-même, se frappaient la poitrine et s'en revinrent à Jérusalem. Et certain esclave pria Pilate de lui permettre d'ensevelir le corps du Seigneur Jésus. Et Pilate lui en donna la permission. Et

Digitized by Google

l'esclave ensevelit le corps. Et les disciples dirent à Pilate : *Pourquoi as-tu permis aux scribes de le crucifier* ? [1]

Le 1er mars 1929, Buchanan nous écrit que travaillant, d'arrache-pied, il en est à son trentième feuillet. Mais il en reste 100 à déchiffrer encore. Il brûle, dit-il, d'en arriver à l'*Apocalypse* et à l'*Épître de Paul aux Corinthiens*. Huit jours plus tard, il nous envoie la transcription du *Sermon sur la Montagne*, le seul qui se trouve dans ce texte, qui ne contient pas d'autre discours du Christ. Il avait fait imprimer sur des feuilles volantes le principal du commencement de sa traduction, ou transcription, en ce même mois de mars 1929. Le 2 avril, il nous envoie la version anglaise complète de Luc, sur beau et élégant papier, car cet artiste dans l'âme ne se servait, pour ce qu'il écrivait, que de pur vélin, par une coquetterie de bibliophile et de familier avec les textes anciens, qui ne se sont, précisément, conservés qu'à cause de la qualité du matériel sur lequel ils furent transcrits, tandis que les 3/4 de notre production imprimée moderne sont condamnés à une mort rapide, par la faute du papier de cellulose sur lequel elle a paru. Pour avoir naguère, dans une de nos thèses doctorales, demandé que ceux des monuments de l'Intelligence qui, de par les dispositions légales en vigueur, sont destinés à nos Bibliothèques Nationales, fussent imprimés sur papier durable, nous nous sommes vu, à Toulouse, à la soutenance, moqué, comme si c'eût été là une utopie. Elle était, cette proposition, si peu utopique, qu'en 1929 un technicien, M. Maurice Simart — dans ses *Idées, ou de A à Z* —, devait la reprendre et obtenir, de ce fait, l'approbation du journal de M. Daladier (*La République* du vendredi 21 juin 1929 : *Retourner en poussière*) [2]. Mais les projets de Buchanan ne devaient pas aboutir, ici non plus. Un accident, qui faillit nous coûter la vie et en conséquence duquel nous passâmes, à Dijon, dans une clinique, entre la vie et la mort, l'été de 1929, pour rester ensuite immo-

1. Suit un dialogue, où Pilate se justifie en alléguant que le Christ a fait sienne la gloire de Dieu et ajoute : *La gloire de Dieu dépasse* (*superat*) *celle de César*. L'Évangile se clôt sur l'annonce que les disciples quittent Pilate pour aller prêcher aux esprits des hommes la gloire des esprits des enfants de Dieu, puis la mention : *Fin de l'Évangile du disciple Mathieu* et l'autre : *Commencement de l'Évangile du disciple Marc*. Dans tout le texte de cette *Vulgate* — qui a les dimensions de celle dont l'Eglise se sert, — il n'est pas une seule fois fait mention de l'*Ancien Testament*, ni d'aucun passage de celui-ci. Le Christ est dépeint comme un missionnaire qui a parcouru, pour les évangéliser, les plus diverses parties du Monde Ancien : de l'Asie Mineure aux rivages méditerranéens, y compris l'Espagne et la Libye et même l'Arabie et l'Abyssinie.

2. Le passage de notre thèse auquel nous faisons allusion se lit page 60, *note* 1, de *La Querelle Calderonienne de J. N. Bohl von Faber et J. J. de Mora, reconstituée d'après les documents originaux* (Paris, Félix Alcan, 1909).

Digitized by Google

bilisé, 6 mois durant, à Véronnes, en Côte-d'Or, sur un lit de douleur jusqu'en avril 1930, fut cause que la correspondance que nous reçûmes de lui a été égarée, pour cette période. Mais quand, sur la fin de 1929, il nous adressa : *An early Latin Song-Book*, où, — chez Ch. A. Swift à New York et chez C. F. Roworth à Londres —, il rééditait un manuscrit du XIIIe siècle contenant de précieux documents franciscains — l'original fait partie de la Collection de Mr. Edw. F. Smith, de Vermont — nous eûmes le courage d'en écrire une critique, qui parut aux pages 138-143 de la *Revue d'Histoire Franciscaine*, l'année suivante. Buchanan ne la lut que sur son lit de mort, en Australie, où, pour tâcher de se remettre de tant d'amères déceptions, il était allé en novembre 1930, heureux d'y revoir parents et amis des âges lointains. Il y tomba malade dès son arrivée et fut soigné dans un hôpital de Melbourne. L'édition critique, avec *Introduction* copieuse, du manuscrit dont nous venons de parler, était prête et eût été publiée en 1931. Par son frère — *Aubin Street*, *Neutral Bay*, *Sidney* — il reçut, sans doute, nos suprêmes souvenirs. Sa mort nous fut annoncée par une lettre de Miss Myrtle Brown, en date de Victoria, Australie, 23 août 1932 :

« Dear Sir,

« I am sorry to have to tell you that your dear friend, Rev. E. S. Buchanan, passed away last Friday, 19.8. 32, after a long and painful illness.

« He often talked of you to me and said what a delightful gentleman you were and I should perhaps meet you some day. I dont suppose I will now, but his friends would always be a joy for me to meet.

« He was a wonderful man, so clever, so charming and such a gentleman.

« He was the most wonderful man I ever met.

« Sincerely yours... »

Et sa veuve, restée à New York, confirmait ce témoignage, de son côté. La maladie dont mourut Buchanan était celle qu'en anglais on dénomme « *pernicious anæmia* ». Il était fort loin de soupçonner qu'il en fût atteint. « J'ai — nous disait Mme J. S. Buchanan — une quantité de matériel touchant ses travaux — lettres, articles, poèmes, imprimés. Je pense, l'été de 1933, pouvoir le mettre en ordre, de façon à ce qu'il puisse être utilisé. Il semble impossible d'admettre que tant d'exquise et pénible besogne ne soit pas, quelque jour, appréciée à sa juste valeur... » Pauvre ami! Nous ne pensions pas comme lui sur toutes ces questions scripturaires. Mais son loyal effort pour mettre à jour des textes proscrits par les partisans du mensonge nous avait séduit et nous estimâmes de notre devoir, pour cette seule raison, de signaler son œuvre en France. Il s'était d'abord illusionné sur nos croyances, puis, après les jours passés à Pau, n'eut plus ces dangereuses illusions. Mais nous restâmes, l'un pour l'autre, deux esprits droits, cherchant — chacun

Digitized by Google

selon ses moyens et sa propre tournure d'esprit — le vrai et cela avait suffi pour maintenir entre nous deux une des plus belles, des plus douces et fidèles amitiés que nous ayions connues.

Camille PITOLLET.

Les études félibréennes en Italie.

Les historiens de l'ancienne littérature provençale glorifièrent les cours d'amour de Signes, de Romanin et d'Avignon qui rappellent à notre souvenir trois femmes qui brillent comme des étoiles dans le ciel de la poésie : Clareto di Baus, Estefanète de Gantèume et la belle Laure de Pétrarque. Les historiens de la littérature provençale moderne transmettent à la postérité deux noms également glorieux : Zani, Zani la brune, et Font-Segugne.

Font-Segugne est un château à douze kilomètres d'Avignon, près Châteauneuf-de-Gadagne. C'était, avant la Révolution, la résidence préférée des Ducs de Gadagne qui en transmirent la possession au seigneur de Goujon, célibataire, riche, bienfaisant, client fidèle et ami d'un apothicaire avignonnais : Baptiste Giera. En mourant, le seigneur de Goujon, en signe d'affection et de gratitude, lui laissa le château et tous ses autres biens. Giera mourut peu après en laissant une veuve et quatre enfants ; deux garçons, Paul et Jules, et deux filles, Claire et Joséphine, véritables anges de bonté. Paul était poète et ami des poètes ; Joséphine était l'amie chérie de Jeanne Manivet, Zani, dont s'éprit et que chanta Aubanel, le grand poète avignonnais.

En ce château de Font-Ségugne, le 21 mai 1854, jour de sainte Estelle, protectrice de la Provence, sept poètes se réunirent en un banquet. Leur nom passa à l'histoire : Joseph Roumanille, Frédéric Mistral, Théodore Aubanel, Anselme Mathieu, Jean Brunet, Alphonse Tavan et Paul Giera. Ils se proposèrent de remettre dans l'antique grandeur dont elle était déchue la langue de Provence qui fut un jour parlée par des papes et des reines et ils s'appelèrent « félibres », parole mystérieuse dont personne ne pouvait, d'une façon certaine, dire le sens, quelque chose comme « docteur » ou « maître ». Ils décidèrent donc, les félibres, de fonder une association (« félibrige ») qui tâcherait de tenir vivant dans le peuple le sentiment de sa dignité et de rendre plus solide son attachement à sa langue, à son histoire et à ses mœurs. A cette fin on décida de publier un « Armana prouvençau » (Almanach provençal).

Ainsi commença ce magnifique mouvement de renaissance poétique qui influença la littérature française et étrangère de l'époque et dont s'occupèrent les linguistes du monde entier.

L'Italie suivit naturellement, avec sympathie et enthousiasme chaque manifestation du « félibrige ». Je dis « naturellement » parce que les relations intellectuelles entre l'Italie et la Provence datent de l'aurore de notre littérature. On sait quel accueil eurent chez nous les troubadours Pierre Vidal, Raimbaud de Vacqueiras, Guillaume Faidit et tant

Digitized by Google

d'autres. En même temps, ou à peu près, plusieurs de nos poètes chantèrent en provençal : le bolonais Rambertino Buvalelli, le marquis Alberto Malaspina, seigneur de Lunigiana, les génois Bonifacio Calvo et Lanfranco Cigala, le vénitien Bartolomeo Zorzi et le mantouan Sordello.

A ces étroits rapports intellectuels est dédié le premier des quatre volumes publiés sous la direction de Vincenzo Crescini et Mario Chini par le Comité National du centenaire de Frédéric Mistral (Florence, R. Bemporad et fils, 1930). Dans ce volume on remarque d'intéressantes études : « La poesia provenzale in Italia nei secoli XII e XIII » par Vicenzo de Bartholomeis, « Dante e i trovatori » par Amos Parducci, « Petrarca e i trovatori » par Nicola Zingarelli et « Tre secoli di studi provenzali in Italia (dal XIV al XVI) » par Santorre de Benedetti. Ces études forment un tableau du milieu prémistralien et sont suivies de « Il Romanticismo e i felibri » par Luisa Graziani, et « Dittico mistraliano » par Giulio Bertoni.

Les trois autres volumes comprennent les traductions de « Mirèio », de « Lou pouèmo dóu Rose », par Mario Chini, de « Calendau » par Luisa Graziani et une anthologie des autres œuvres mistraliennes : « La reino Jano », « Nerto », « Lis isclo d'or » et « Lis oulivado » par Mario Chini, Diego Valeri, Luisa Graziani, Emanuele Portal.

Une traduction en prose de « Mirèio » a été essayée par Diego Valeri qui suit très fidèlement le texte dont il reproduit le rythme et la beauté (Turin, U.T.E.T., 1930) et une autre par Corrado Zacchetti, précédée d'une introduction critique étendue, consciencieuse, intéressante (Palerme, Remo Sandron, 1924). De la prose de Mistral on a traduit « Memòri e Raconte » : par Carmine di Pierro (Lanciano, Carabba, 1922) et Alfredo Fabietti (Milan, Morreale, 1924).

Un autre « félibre », le plus grand après Mistral, le plus élégant, le plus passionné, a été tendrement choyé : Théodore Aubanel. La première traduction de « Li fiho d'Avignoun », l'œuvre de la maturité artistique du poète avignonnais, est due à un autre poète fin et délicat, que Mistral appela justement « félibre sicilien » : Alessio di Giovanni (« Le Vergini d'Avignone », Milan, Sonzogno, 1914). Grâce à son aide et à ses conseils je me suis décidé à publier la traduction de « La Miougrano entre-duberto » (« La Melagrana aperta » — Catane, Studio Editoriale Moderno, 1925), qui fut bien accueillie par les critiques italiens et étrangers. Guido Malfatti Neri a essayé de traduire en vers « endecasillabi sciolti » « Lóu pan dóu pecat », le drame poignant d'Aubanel.

Nous possédons deux traductions des « Conte prouvençau » de Roumanille, l'une complète par Mario Chini (Lanciano, Carabba, 1915) et l'autre partielle par Alessio di Giovanni (Palerme, Sandron, 1913) qui a aussi traduit « Image Flourentin » de Marius Jouveau (« Quadretti fiorentini » — Avignon, Roumanille, 1921).

Pour divulguer la connaissance de la langue et de la litrérature provençales Emanuele Portal a publié une « Grammatica provenzale »

Digitized by Google

(Milan, Hoepli, 1914) et une « Antologia provenzale », textes et traductions en prose (Milan, Hoepli, 1911) complétée par « I moderni trovatori » (Milan, Hoepli, 1907). Portal a recueilli une anthologie de prosateurs sous le titre : « Novellieri di Provenza » (Lanciano, Carabba, 1926).

Des pages de critique sur les origines, le développement du Félibrige, sur l'art poétique de Mistral, Aubanel, Roumanille et quelques autres ont été écrites par des auteurs tels que Giulio Bertoni, Mario Chini, Mario Casella, Alessio di Giovanni, Diego Valeri, Corrado Zacchetti et bien d'autres.

Un livre sur « La poesia moderna in Provenza » a été écrit par Louisa Graziani (Bari, Laterza, 1920), mais il se réduit, au fond, à une étude superficielle des trois plus grands félibres : Mistral, Roumanille et Aubanel. Les plus belles pages seront toujours celles de Giulio Bertoni qui est non seulement un grand filologue, mais encore un délicat et profond connaisseur de poésie.

Il faut signaler le numéro spécial de « L'Italia letteraria » (Rome, 6 octobre 1930) contenant des études critiques de Allodoli, Bertoni, Casella, Chini, Deyglun, Di Giovanni, Di Marzio, Bruers, Neri, Zaccheti, Mario Grasso, Trompeo, Mighorini, Picco, G. Titta Rosa, Battaglia, Raffa Garzia ; et les discours prononcés par Arturo Farinelli comme représentant de la « Reale Accademia d'Italia » à Maillane, dans la maison de Mistral, le 8 septembre 1930 et à Rome, à la séance de l'Académie pour le centenaire du poète, le 6 octobre 1930 (« Mistral », discorsi, Rome, Tipografia del Senato, 1930).

De cette revue rapide il appert clairement que nous avons, nous Italiens, incorporé à notre littérature ce qu'il y a de meilleur dans la production des félibres, ce qui fait justement écrire à un remarquable critique provençal, José Vincent :

« Aujourd'hui enfin l'Italie, plus particulièrement la Sicile, nous rend enthousiasme pour enthousiasme et fraie en quelque manière de façon tout intime avec nos félibres, comme si de Catane aux Saintes-Maries-de-la-Mer il n'y avait qu'un ruisselet, au-dessus duquel les mains pussent se tendre et se joindre.

Aubouro-te, raço latino
Souto la capo dou soulèu !...

Acireale, août 1931. Mario Grasso.

W. von Wartburg. — Französisches Etymologisches Woerterbuch, eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes. Lieferung 11, 12, 13, 14 (-dyskolos), 1-198 (Lettre D) [1].

Le *FEW* passe de la lettre B à D. Ce deuxième volume, qui, dans l'ensemble de l'ouvrage, sera le troisième ou peut-être le quatrième, est d'une présentation typographique beaucoup plus claire que le premier.

1. Cf. *RLR.*, LXVI (221-233), LXV (107 et ss.).

Digitized by Google

Il débute par une préface de V pages, où l'auteur expose les idées directrices auxquelles l'a conduit son travail précédent : on en retiendra surtout ceci, la place plus grande faite à la langue littéraire, un soin plus minutieux donné à la partie sémantique. En fait, ce qui frappe le plus à la lecture de l'ouvrage, c'est une maturité plus grande, qui donne l'impression, souvent, d'une véritable maîtrise. Tel article, DERBITA, par exemple, semble réaliser la perfection : c'est un texte qui mériterait d'être tiré à part comme sujet d'étude, d'être analysé et médité avec des apprentis, romanistes, phonéticiens, linguistes généraux ; la masse des exemples qu'il fournit, la netteté de ses conclusions peuvent fournir une ample matière à toute espèce de réflexions.

Nous nous bornerons, une fois de plus, à apporter au texte de M. v. W. quelques compléments, parfois quelques rectifications de détail, nous réservant de présenter autre part des vues plus personnelles sur le fond de deux ou trois articles qui, dans les pages 1-198, intéressent spécialement le vocabulaire franco-provençal.

DAEMONIUM

Dérivé : alyon., dans *Lég. Pr.* 5, 5 : *demoniais* « possédé du démon ».

*DANIA

Sous sa forme la plus ancienne le mot est attesté, dans la région lyonnaise (Ain, près de la Boisse), en 1247, dans le nom propre de personne : *Pontius de la Dagni* (Doc. hist. de Dombes, p. p. M. C. Guigue, p. 121).

A Salavre, près Coligny (Ain) : *dåɲ* « vache devenue stérile ».

La forme grenobloise citée au début du 2e § n'est pas un dérivé. Dans l'orthographe de Ravanat « dagnet » est un pluriel de substantif à finale primitivement atone en *-i* (< palat. + A), et ayant ensuite (cf. mes *Phénomènes généraux...*, p. 12-3) pris l'accent. Il faut donc lire [*daɲe*]. Au reste, le même Ravanat donne un sg. « dâgni », que j'ai entendu à Proveyzieux *dåɲi*, et il écrit bien, pour « dagnet » : bottes de chanvre. Mais je n'ai pas confirmation de ce sens de « botte ».

*DARBO

p. 13 b et 14 a. — Les formes du simple et du dérivé en -aria à Jujurieux ont *ʒ* (constrictive interdentale ; Philipon : « *th* anglais doux ») à l'initiale.

P. 14 a (fin du 2e §). — en Bugey, fin du XIVe s., *esdarbonar et aberar les pras* (*Comptes de Humbert VI*, fo 34). En Bresse aujourd'hui : *edabunó*. Pour cette opération, qui a lieu au printemps, et est accompagnée d'un nettoyage des petites branches et des pierres, le Bugey emploie aujourd'hui généralement le mot *delèvrâ*.

DARE, et DONARE

L'a. lyonnais connaît encore *dar* : une fois chez M. d'Oyngt (fo 44), plusieurs fois dans les *Lég. en prose* (H 12, 7 ; M 21, 6 ; 42, 3).

La forme usuelle est *donar*.

Dans la région franco-provençale « baillier » est aujourd'hui le mot normal pour l'idée de « donner » (cf. les observations du *FEW* à la

Digitized by Google

fin de l'article BAJULARE). Mais dans les textes anciens « baillier » apparaît fréquemment, presque toujours avec le sens plus précis de « remettre, céder », soit « übergeben, reichen » par opposition à « schenken » (cf., p. ex., *Lég. Pr.*, L 27, 34; et M 13, 9-16; 71, 19). Ainsi la victoire de *donar* sur *dar* est celle d'un mot matériellement plus lourd, et d'un verbe dérivé, étayé par un substantif usuel, sur un mot plus bref, et sans famille lexicologique; la victoire de *baillier* sur *donar* est celle d'un terme concret sur un terme abstrait. En français, j'incline à croire que c'est cette valeur, réaliste, de *bailler* qui, au contraire de ce qui s'est passé en patois, lui a fait préférer, au XVIIe siècle (cf. Brunot, 3, 106), le mot sans couleur « donner ». Et le « mouvement de relève » continue, puisque nous voyons, de plus en plus, se substituer à « donner » *offrir, faire cadeau de.*

DARN

A Brion et Nurieux (Ain) *mătăgăsă*, « pie grièche », procédant de **darnagasa*, me paraît avoir abouti à la combinaison de **matar* « tuer » cf. dans le voisinage le n. de l. « *Matafelon* ») et **agasa* « *pie, *perdrix » (cf. mêmes localités *ăgăsè* « œil de perdrix »).

DE

Lég. Pr., M 15, 1 : « Qui ha oreilles *d'*oir, si les oie ».

DEBITOR

p. 22 a. — alyon. *detres* (*Lég. Pr.*, M 13, 19).

DEBITUM

p. 22 a. — abugeys. *debto*, m. (*Comptes d'Humbert VI*, f° 74, f° 96), continué par les patois modernes; et *les dettes*, f. pl., même document, f° 90 (forme française).

DECANUS

abugeys. *dien*, même document, f° 29.

DECEM

Dérivé en -ēnu pour désigner une dizaine de choses : adomb., Châtillon, XIVe s. : *xx dizens de gros cluys* [clodium] *de pailli*.

Pour l'extension de -ēnu dans les adjectifs ordinaux en alyon., voir *Lég. Pr.*, F, 15 : *cinquein, seisein, settem* (*sic* : ?), *viten, noven, disein, unzein, dozein.*

DECIPERE

Dans les *Lég. Pr.*, M a une 3e ind. prés. *decit*, un dérivé *decivement* (10, 23; 46, 24); G 13, 7 a l'adj. *decivablo* « qui déçoit »; *deceyvre* et *deceviment* sont les formes de M. d'Oyngt. C'est un fait qui oriente les *Légendes* vers le Dauphiné (Bourgoin et La Tour-du-Pin) : cf. Hubschmied,... *Imperfekt*, p. 15.

Digitized by Google

*DEFECTIUM

Gren. *deifièci*, féminin, dans un texte du XVIe siècle, ne peut pas continuer un neutre en -ium (cf. *infra* sous *disturbare*; barrium > *barrio* (bugeysien). Il faut y voir un substantif verbal dérivé.

DEFENDERE

Dérivés (en-ītor). — *Lég. Pr.*, A, 16 : *defendire de verite* ; B, 12 : *desfendire de pais*, comme A, 16 : *destruisire de falseté.*

DELECTARE

Dérivé substantif. M. d'Oyngt, 32 : *deliez*, *delyez* ; *Lég. Pr.* (très fréquent), sujet sg. et régime pl. : *deleiz* (M 9, 23 ; 14, 3), rég. sg. et suj. plur. *deleit* (M 7, 15 ; I, 24, 4).

DELIBERARE

Adj. verbal *delivro* (*Lég. Pr.*, M 50, 11, et M. d'Oyngt, 44), avec adverbe *delivrament* (M. d'Oyngt, 44). — Dans le *Code dauph.* : *desliurar* (verbe) et *desliuro* (adj. verbal).

DEMORARE

Subst. verbal : (*senz*) *demora* « sans retard » (*Lég. Pr.*, A, 21). — Sur « demeure », au XVIIIe s., au sens concret, cf. François, dans Brunot, 6, 1018 ; au sens abstrait de « lenteur, retardement », remarque du *Dictionnaire néologique* ³, p. 45.

DENARIUS

deners, pl. (*Lég. Pr.*, M 14, 11 et 15).

DEPONERE

Pourquoi le mot si répandu en franco-provençal, et au delà, *depòdre*, contraire de *apòdre*, n'a-t-il pas été noté ici ?

DE RETRO

48 b (3e §) : *derrain*. — *Lég. Pr.*, M 15, 21 : *al desreain jor*. Dans la *Lég. de Théophile* (B. H., 479, 32 et 489, 1), *dereain*, employé aussi dans cette expression, compte pour trois syllabes.

DESTILLARE

La forme de Ceignes doit être lue avec *l*.

En afr., en particulier : Chrestien, *Cligès*, 6467 : *a tant une poire destele* (: *ce fut ele*), que W. Foerster avait rattaché à *dis·tel·are.

La forme la plus ancienne du substantif verbal, au sens de « égoût d'un toit] » est dauph. *destelt*, dans le *Code*, 8, 11 : « si alcuns a maison justa la mia e eu ai raison que le destelt de ma maison chae sore la soa... » (éd. Royer-Thomas, p. 8). Ravanat a noté : *dètet* ou *dètin*. J'ai entendu au Pinet (hameau de Saint-Martin-d'Uriage) : *lu dèlè vã*

Digitized by Google

« la neige du toit dégoutte, sous l'influence du « redoux » (*e rdùse*), le long du toit ».

La Suisse Romande, comme la partie française du fr.-prov., affectionne le pluriel : Blonay *déṣé* (Mme Odin), aussi bien au sens propre d' « égoût » qu'au sens dérivé de « fruits véreux qui tombe des arbres avant la maturité ».

Je crois, étant donné ces prémisses, d'ordre phonétique et sémantique, qu'il est possible de renoncer à l'étymon **destiliare* invoqué par M. A. Thomas, reproduit et par le *FEW* et par le *REW*.

A Vaux (cf. mes *Matériaux phonétiques et lexicol.*, Grenoble, 1931) *detai*, a pris, par incidence de **tai* « toit », disparu, le sens de « avant-toit ».

Voici quelques documents de Haute-Maurienne :

Aussois, Bramans : *i dehḗḷe* « il tombe des gouttes » ;

à Aussois *déhè*, f., désigne un canal de dérivation, une saignée, pour arroser les prés (Avrieu : *dèhè*);

par confusion postérieure de *-el* avec *-èl* (< -ellu) on a eu, à Aussois *dé^{h}èl*, pl. *dĕyu*, Bessans *déhèl*, pl. *déçyors* au sens de « gouttière, traversant le toit ».

DEXTRALIS

detral, *destral* fréquemment attestés dans mes documents bugeysiens et dombistes, du XIVe s., qui seront incessamment publiés.

DICERE

Noter, en Suisse (Valais : Lourtier, Nendaz, d'après les *Tableaux phonétiques*, 342) la locution « pour dire que » au sens de « pour que ». A Blonay : « il a pris cela pour de dire qu'il soit payé » avec le sens de « pour être payé » (Mme Odin). Cet emploi de « dire » superfétatoire est comparable à celui de « faire », dans la région lyonnaise « pour quoi faire » au sens de « pourquoi ? ».

Pour « à dire » en lyonnais, cf. Puitspelu, *Littré de la Grand' Côte*, p. 139.

DICTARE

a. domb. *doytier* « rédiger » (Châtillon).

DĪES

p. 72 a (2e §). — Les formes bugeysienne « tota-dié » (que je lirais *totadé*, mais que je n'ai jamais entendu ainsi) et jurassienne « tota-dé » ne sont pas autre chose que *adé* « toujours, encore, constamment », renforcé par « tot ». Cf., avec le même sens, en afr. « e li clers tout adés demeure » (*Avugles de Compigne*, v. 124 ; rectifications à faire au Glossaire de M. Gougenheim, *Class. du M. A.*, 72 ; — *Gloss... de la Suisse Romande* : *adi*, p. 117-9, article de M. Gauchat, spécialement 118 b, 6o, et l'*Hist.*, p. 119 a. A Vaux (cf. mes *Matériaux...*, p. 5),

Digitized by Google

nous avons *adé* au sens de « encore » : *l·e·t·adé zôno* « il est encore jeune », négativement *pâ adé* « et des formes renforcées par *bë* ou *to* » (cf. ma *Description morphologique* publiée ici-même, *RLR*, LXVI, 313, § 35).

Il faut renvoyer à AD ID IPSUM (*FEW*, I, 30), où se trouve d'ailleurs l'expression de Chambéry, *totadë*.

DIGNARE

Fréquent chez M. d'Oyngt et dans les *Légendes* sous la forme *deignier deinnier*.

*DIRECTIARE

p. 85 b. III, 1. ; apr. *dressie(i)ra*, au sens de « raccourci, chemin qui abrège », ...C'est une formation romane. J'ai entendu le mot à Andraitx (Majorque) : *dreçérç*, il est général en catalan ; l'espagnol a *derechera*.

DISCALCEUS

A. lyonnais « Hugo li Dechaus » (a. 1247, dans le document cité ci-dessus sous DANIA, p. 119 et 121); « Hugoni lo Deschauz », *ibid.*, p. 122.

fém. : *dechauci*, M. d'Oyngt, p. 37.

DISCUS

« (ôter) le *dec* du truel », dans les *Comptes d'Humbert* (3a, compte de Trévoux) me paraît être « le dais » et désigner les planches qui chargent le pressoir.

DISJEJUNARE

Formes pronominales, dans les *Lég. Pr.* (M) : « il predicave jusque a vespres, apres se dinave de pain et d'aigue solement » ; « unques si bein no nos disnemes ».

La forme *disjenare ne serait-elle pas à la base de savoyard (les Houches, près Chamonix) *dènâ* « donner à manger aux animaux » (*ô lœ dènt* « on leur donne »), *denœ* « abat-foin » (en Suisse, à Blonay : *dénaü*) ?

DISLOCARE

Vaux : *deloye* « déboiter, surtout un membre » (*Matér.*, p. 40); à Crémieu *sè dèlôyé* (c'est sous cette forme que j'ai entendu le mot cité sous *delocatio*) et le substantif participial féminin *dèloyà* « foulure ».

DISPENDERE

Continuateur régulier de dispensu : alyon. *despeis*, Lég. de Saint-Christophe, soit L 6, 14, que Mussafia, *W. Sber.*, 129, IX, p. 64, traduit par « Vorrath an Lebensmitteln ».

Digitized by Google

DISTURBARE

p. 102 a. Dér. : a. dauph. *destorbio* (*Code*). — Sur « destourbier » au XVIIe s., cf. Brunot, 3, 110.

DIURNUM

p. 104 a, *toz jors*. — Les *Lég. Pr.*, qui connaissent bien *adés* « constamment », emploient *toz jorz* au sens de « à tout jamais ».

DIVINARE

p. 108 a (1er §), substantif verbal.

A Cerdon (Ain) : *dẹ̀vè'*, m. dans la locution « laisser qn dans le *dèvin* », l'obliger à deviner qch. qu'on ne veut pas lui dire. — Gaston Paris, à propos de afr. *par loyauté* traduit (Bartsch-Horning) par « en vérité », écrit, dans son compte rendu de la *Romania* : « traduit à la *devine* ».

DOLSA

Au sens de « Schote », abugeys. *dorsa*, dans les *Comptes de Humbert VI* (f° 213) : « peis gastes en *dorsa* » = pois consommés dans la gousse.

DOLUS « schmerz ».

Le vocalisme du franco-provençal (cf. mes *Phénom. gén.*, p. 36, 148, 164, et surtout mes *Matériaux*, p. 39 et p. 55) suppose nécessairement soit doliu, soit (plus vraisemblable, selon moi) doleo, de dolère.

DOLOROSUS

p. 120 a, 2. — *Lég. Pr.*, M 7, 24 : *doloiros*.

DOMINA

Le *Livre de raison* lyonnais du XIVe s. emploie, au sens civil, devant un nom de femme : *mi don* (*Tevenan*, *Bonamur*), *ma dona* (*Tevena*, *Bonamurs*), une fois : *ma dena* (Raimonda) ; mais, au sens religieux : *Notre Dama* (*d'Avens*, *de Setenbro*). — A Ruffieu (Ain) *ma dŏna* était, autrefois, le terme respectueux par lequel les enfants s'adressaient à la deuxième femme de leur père.

*DORATON (gaulois) « porte ».

Cf. mes *Phén. génér.*, p. 133 b.

Plus encore que la phonétique, la sémantique me paraît s'opposer à l'etymon de M. Kleinhans. Tous les mots connus ont en commun l'idée d'un appareil à claire-voie, servant de barrière, mais permettant tout de même un passage.

Au sens de « daraises d'étang » — qui sont, dit un coutumier du XVIIe s., « des barreaux de bois rangés entre deux pièces, l'une dessous et l'autre dessus, avec un petit espace entre chaque barreau, afin que le

Digitized by Google

poisson ne puisse passer », le mot est dans les *Comptes d'Humbert VI* (f° 83) : « apparelier les dareyses de Marleu ».

Les Comptes de Châtillon (3, 12 v°) ont le participe passé d'un verbe **dareysier* : « *barriri dareysia* » (2 fois), et « *barra dareysia* », dont le sens est clair.

Il y a dans le Rhône, c^on de Tarare, une localité : *Dareizé*.

DORSUM

p. 145 a, ligne 9 du bas. — Le mot de Lent, Ain, p. 915 de l'*ALF*, a *ʒ* et non *s* (et la même correction est à faire aux trois mots enregistrés aux points 913 — 915, et 924 [per*che*]). Par conséquent, il s'agit ici du type « juchoir ». Voir mes *Matériaux phonétiques... pour servir à l'histoire du parler de Vaux*, § 51.

P. 146 b. — *adə̀* désigne en Dombes les échelles d'un char qui maintiennent le contenu, à l'avant et à l'arrière.

DRACOMA

Giron (Ain), La Pesse (Jura) : *drẹ̊mă*, f. « petite tumeur, grosseur pathologique, gourme ».

DRACUNCULUS

A Ruffieu, on dit de la vache qui va mettre bas : « (elle) *prè* (= prend) *dĕ drôl̥e* (des + subst. féminin pluriel) ». A Giron (Ain) : *drôkl̥o* « inflammation de la tétine consécutive au vélage ».

DRAVOCA (gaulois)

p. 157 b, 4. — La forme de Corenc, 5 km. de Grenoble, est *drüv̄ə̆* : elle y désigne la plante même de la bardane, dont les racines sont employées, en médecine populaire, contre l'eczéma.

*DRAUSA

Aussois : *dĕrǫ̊ʒa*, avec le n. de l. *Droset*, station de cette plante (*drǫ̊ʒa* à Bessans).

DROL (néerlandais).

p. 161 b. Lyon *drola*. — Dans le Haut-Bugey, à Giron en particulier, *ma dra̍la* était tout à fait usuel, il y a cinquante ans, pour s'adresser à une jeune fille, ou à une femme.

*DRULLIA (gaulois).

Quelle que soit l'origine de dauphinois *drùl̥e* « copeaux de menuisier », avec *l̥* généralement conservé (cette forme est celle de Pierre-Châtel [Isère] et de Proveyzieux), le mot est sûrement distinct du terme bugeysien et bressan cité dans la suite de l'article.

Ce dernier est très abondamment attesté dans mes textes de l'Ain, du XIVe siècle. A Châtillon la forme la plus fréquente est *drolies*, f. pl. A Trévoux, en 1363 (*Comptes de Humbert VI*, f° 63) j'ai l'article : « dyme mayson acheta *p* le pris de 16 florins, et 8 gros drollies ».

Digitized by Google

Il faut distinguer, peut-être, de ces formes féminines à *o* accentué un mot *drolis*, attesté dans le même document (f° 85) à la même époque à Villars. Il est possible qu'il soit identique au masc. oxyton, savoyard, *drouli* (cf. Constantin-Désormaux) employé aussi par Amélie Gex, poétesse de la région de Chambéry : « N'argârda pa diên to so plis | la rôba qu'u t'as rechu pe drouli. » (p. 338 de son recueil).

En Savoie le mot est attesté fréquemment aussi à la même époque que dans l'Ain, cf. Bruchet, *Ripaille*, textes de 1371-4, et le Glossaire.

Le sens primitif du mot paraît avoir été : « étrennes données par l'acheteur à la femme de celui qui vend ». C'est un usage anciennement très répandu, conservé encore en Pologne. Il y a donc possibilité de rattacher le mot au mot bressan (Viriat, Polliat) rangé par M. v. W. sous DURCHILŌN II. *drṓḷe*, f. pl., est, à Viriat, un vieux mot (synonyme de *gunặle*, f. pl. aussi) qui désigne l'ensemble du vêtement féminin, avec une nuance *aujourd'hui* dépréciative, mais qui sans doute n'existait pas à l'origine. Et le présent fait à la femme d'un vendeur ne devait pas l'être non plus.

*DUBBAN (anfrk.) schlagen.

Vaux (Ain), seul à ma connaissance, a conservé le sens du primitif, dans *ădȍbạ̊* (*ụ̄a*, au radical accentué) « frapper fortement, étourdir (au physique), frapper de stupeur ».

DUBITARE

p. 170 b, 2e §. — afr. *redot*, m. « crainte, doute » ; *senz redot*, *senz nul redot* (Chrestien, etc.).

DŪCERE

Continuateur de ducta : pl. *doytes*, à Châtillon (XIVe s.), au sens de « conduites d'eau sur un toit ».

DUCICULU

Est représenté dans l'Ain, mais rarement. A Neuville-sur-Ain : *dǽz yǽ*.

DUM INTERIM

alyon. *domentres* (*Lég. Pr.* et M. d'Oyngt).

DURIA

A Châtillon (XIVe s.) : *doyri* (de tou), pour désigner la rigole qui amène l'eau au puits d'écoulement.

drôna (Savoie, Alby) se trouve également en Maurienne.

DURUS

p. 193 a, 3e §. — Les mots grenoblois (Ravanat) pour « lierre » sont rangés sans commentaire sous ce chef. Le lien sémantique n'apparaît

Digitized by Google

pas. La tentation est grande de voir dans *dèrâ* (à Proveyzieux), *dûrâ* (à Herbeys), des formes à *de* (partitif) agglutiné, donc des continuateurs normaux de HEDERA, mais le vocalisme de l'accentuée a été troublé. En revanche il a été conservé dans la forme donnée par l'*ALF* à 829, également avec *d-* initial, mais le mot est ici masculin.

Antonin DURAFFOUR.

Henri F. Muller et **Pauline Taylor**. — A Chrestomathy of Vulgar Latin. *New-York, D. C. Heath and Co., 1932*; in-12, XVII-315 pp.

On possède un certain nombre d'anthologies du latin médiéval, dont quelques-unes sont excellentes. Il existait aussi des recueils de textes en latin vulgaire; cf. la *Sammlung Vulgärlateinischer Texte* de W. Heraeus et H. Morf, et le *Vulgärlateinisches Übungsbuch* de F. Slotty. Mais la collection de W. Heraeus et H. Morf ne comprend jusqu'ici qu'un petit nombre de textes, édités séparément ; quant au livre de F. Slotty, qui est à proprement parler une anthologie, il ne contient que des extraits de sept auteurs, dont le plus récent, Fortunatus, est du VIe siècle. H. Muller et P. Taylor ont pensé, avec raison, qu'il convenait de publier pour le latin vulgaire une chrestomathie plus étendue et donnant une idée plus exacte de ce qu'il a été.

Trois groupes de textes : les uns sont antérieurs au Ve siècle ; les autres vont du Ve à la fin du VIIIe ; les derniers sont postérieurs à cette date. A vrai dire, ce sont ceux du second groupe qui sont les plus nombreux. Il y a d'ailleurs une raison à cela, et H. Muller s'en explique longuement dans sa préface. Il part, en effet, d'une définition nouvelle du terme « *latin vulgaire* ».

Sans doute, tout le monde est-il d'accord pour admettre que du temps de César et d'Auguste, s'il n'y a pas eu deux langues à Rome, il y a eu cependant deux emplois de la même langue, assez distincts : on ne s'exprimait pas en parlant comme en écrivant, et cette distinction entre la langue écrite et la langue parlée, on entend l'exprimer par les mots *latin classique* et *latin vulgaire*. « Il faut seulement observer, note E. Bourciez, *Éléments de Linguistique romane*, 3e éd., p. 31, que même dans langue parlée, l'uniformité n'a point dû être absolue, et qu'il y avait certainement des nuances aux divers étages de la société... Au cours de la période impériale, les divergences s'accrurent entre la langue écrite fixée par les grammairiens, et la langue populaire qui continuait à évoluer librement : cette dernière modifia en partie les règles de la prononciation, se servit d'un vocabulaire à la fois archaïque et néologique, eut une tendance à unifier les formes et à simplifier le groupement des mots dans la phrase ». Cependant, du jour où la puissance romaine commença à décliner, à partir de la fin des Antonins et surtout du IVe siècle, le fossé s'agrandit entre les deux; cf. G. Mohl, *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*, 1899, p. 321. Vers la fin du IVe siècle, on établissait déjà une distinction très nette entre *latine* et *vulgo*; cf. E. Bourciez, *op. cit.*, p. 32. Elle s'accrut encore avec les grandes

Digitized by Google

invasions, qui favorisèrent en même temps les différenciations régionales et dialectales ; et sans qu'on puisse donner une date précise, en tout cas dans le courant du VIe ou du VIIe siècle, le latin vulgaire finit par prendre une physionomie spéciale et devint du « *roman* » ; cf. par exemple C H. Grandgent, *An Introduction to Vulgar Latin*, 1907, p. 4. E. Bourciez, *op. cit.*, p. 131, fait même commencer ce qu'il appelle la « *phase romane primitive* » vers le milieu du Ve siècle.

A-t-on des textes qui reproduisent la langue parlée durant les derniers temps de l'Empire et les grandes invasions ? Non. « Personne, dit A. Meillet dans son *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 1928, p. 279, n'a écrit volontairement comme on parlait. Pour écrire, il faut avoir fréquenté une école. Si bas que soit tombé l'enseignement, les maîtres n'ont jamais ignoré que l'on devait rester fidèle à la tradition du latin écrit. Et quiconque a prétendu écrire a au moins tenté d'écrire le latin traditionnel. Aux VIe et VIIe siècles, les difficultés étaient telles que même un évêque cultivé, comme Grégoire de Tours, écrivait un latin fortement altéré par la langue courante. Mais c'est le latin traditionnel qu'il s'efforçait d'employer, sans avoir l'illusion d'y réussir et en regrettant de ne pas savoir mieux faire ».

A défaut de textes, c'est par la grammaire comparée des langues romanes que l'on peut définir le « latin vulgaire » ; c'est seulement en observant les résultats auxquels ont abouti les tendances que l'on en peut constater à coup sûr l'existence ; cf. A. Meillet, *loc. cit.*

Voilà la théorie courante. H. Muller a déjà eu l'occasion de dire ce qu'il en pensait dans plusieurs articles et en particulier dans son ouvrage : *A Chronology of Vulgar Latin*, 1929 (Beiheft 78 de la *ZRPh.*). Il revient brièvement sur le même sujet dans l'Introduction de sa Chrestomathie. Sauf quelques auteurs comme Ausone, Sidoine Apollinaire, Cassiodore, Boèce, etc. qui ont écrit en latin traditionnel, c'est-à-dire plus ou moins classique, la plupart des autres, jusqu'à la fin du VIIIe siècle ou jusqu'au début du IXe, ont reproduit la langue réellement parlée. C'est qu'avant la réforme carolingienne il n'y avait qu'un seul langage commun : le « *latin vulgaire* ». C'est celui que parlait l'homme de la rue ; celui seul qu'on pouvait écrire pour se faire comprendre de lui ; celui seul d'ailleurs que connaissait celui qui écrivait. Ce langage a beau être du latin « vulgaire », c'est encore du latin. Le « *roman* » ne commencera qu'au IXe siècle. Remplacé dans la conversation par le roman, le latin vulgaire le sera aussi, sous l'influence d'Alcuin, de Paul Diacre et de la renaissance carolingienne, par le « *latin médiéval* ». On ne saurait interpréter la langue des écrivains du VIe, du VIIe et du VIIIe siècles comme du latin traditionnel fortement influencé par le parler courant ni qualifier d'« erreurs » ou d'« ignorances » tout ce qui s'écarte chez eux de l'usage classique. Ces erreurs et ces ignorances sont trop souvent répétées et trop systématiques pour ne pas caractériser une langue bien définie et ayant son système propre : une langue *vivante*.

Or, il se trouve que c'est dans la période qui va du milieu du

Digitized by Google

VIe siècle à la fin du VIIIe ou au début du IXe que le latin vulgaire s'est le plus transformé. On comprend dès lors que H. Muller et P. Taylor aient jugé bon de lui consacrer la place d'honneur dans leur Chrestomathie. Une « Grammatical Survey », en tête du volume, permet de se rendre facilement compte de l'évolution de la langue, et un long Glossaire, à la fin, rendra bien des services.

Que faut-il penser de la théorie de H. Muller et des nombreuses questions qu'elle soulève au point de vue linguistique, sociologique et chronologique ? Le problème est difficile et demande de sérieuses réflexions. C'est en tout cas un mérite pour lui d'avoir indiqué une nouvelle route. Le livre qu'il nous présente, avec la collaboration de P. Taylor, a déjà sa valeur par lui-même. Pour le reste, il me permettra de citer, en le lui appliquant, ce que j'écrivais dans la préface d'un de mes livres : « Qu'y a-t-il à retenir de nos suggestions ? La critique le dira. Nous soulevons en tout cas de vieux problèmes qui pouvaient paraître résolus, et quand notre livre ne servirait qu'à donner une nouvelle vie à des questions qui ont passionné les premiers romanistes, nous serions largement payé de notre peine ».

P. FOUCHÉ.

Miscellanea filologica dedicada a D. Antonio Mª Alcover. *Palma de Mallorca, Vda de S. Pizà, 1932* ; in-4° de XIX-541 p.

Je regrette que les circonstances ne m'aient pas permis d'apporter ma modeste contribution à ce recueil publié en l'honneur de Mª Alcover, l'un des promoteurs de la philologie catalane. Nul doute pourtant que sa mémoire puisse être plus honorée que par le nombre et la qualité des articles qui composent cet « Hommage ».

Pour m'en tenir à ceux qui présentent un intérêt purement linguistique, je citerai tout d'abord l'étude de M. Grammont sur la *Métathèse* (pp. 167-172) ; en plus du type général (*copou* pour *beaucoup*), il convient de distinguer trois types secondaires (1° *confifour* « confiture », *capiola* « tapioca » —, 2° m. irlandais *espoc* pour *escop* de lat. *episcopus* ; — 3° *mazaguin* « magazin »).

D'autres articles concernent le catalan : Oiva S. Tallgren : *Glanures catalanes et arabes* (pp. 61-70) ; Venanzio Tedesco : *Cat. « alegre » aggettivo* (p. 99-110) ; Willy Paulyn : *Die Reibelante ƀ, đ, g, im Katalanischen* (pp. 195-204) ; Samuel Gili i Gaya : *Estudi fonètic del parlar de Lleida* (pp. 241-256) ; W. Meyer-Lübke : *Katal. « vina », « fes », « ves »* (pp. 343-346) ; † P. Barnils : *Articulations alveolars condicionades* (pp. 347-352) ; Francesch de B. Moll : *Estudi fonètic y lexical del dialecte de Ciutadella* (pp. 397-460) ; L. Spitzer : *Zu den Etymologien des « Diccionari » Alcover* (pp. 465-472) ; Antonio Sancho : *El acento mallorquin* (pp. 525-538).

Le gallo-roman méridional est représenté par deux articles : P. Aebischer : *Noms de lieu languedociens en* -anum *accentués sur l'antépénultième* (pp. 71-98) et G, Rohlfs : *Le patois de Lescun* (pp. 353-388).

Digitized by Google

Le castillan et le portugais par l'article de Claudio Basto : *Zorra* (pp. 313-318).

M. Gauchat étudie le développement sémantique du mot *Catalogne* en France, en Suisse et en Italie (pp. 305-312).

Enfin, un article est relatif à la phonétique de l'anglais ; c'est celui de M. C. H. Grandgent : *A few recent changes in English Phonology* (pp. 133-136).

P. Fouché.

Al. Rosetti. — Limba română în secolul al XVI-lea. *Editura « Cartea Românească », Bucureşti*, 1932 ; XVIII-158 pp.

M. Rosetti a réuni dans ce petit volume la substance des cours de philologie roumaine qu'il a faits à ses étudiants de la Faculté des Lettres de Bucarest pendant les années scolaires 1929-1930 et 1930-1931. Je retrouve ici les qualités d'ordre et de clarté que j'ai signalées dans son *Curs de fonetică generală* (1930). Le livre de M. Rosetti aura sa place dans toute bibliothèque de bon romaniste. Il ne fait d'ailleurs pas double emploi avec le tome II (Le seizième siècle) de l'*Histoire de la langue roumaine* de M. Ov. Densuşianu, dont la partie consacrée à la phonétique et le début de la morphologie ont seuls paru. Ce manuel donne l'essentiel de ce qu'il faut savoir de la morphologie, de la syntaxe, de la stylistique et du vocabulaire roumains du XVIe siècle. M. Rosetti s'est étendu un peu plus longuement sur la phonétique, ce dont personnellement je lui sais gré. C'est sans doute son terrain de prédilection. Je signalerai spécialement les trois dernières pages du livre où sont dégagés les caractères généraux de la langue, ainsi que les principaux traits dialectaux.

P. Fouché.

Alice Braue. — Beiträge zur Satzgestaltung der spanischen Umgangssprache (Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen, Bd. 7). *Hamburg, Seminar für romanische Sprachen und Kultur, 1931* ; in-8, XII-123 p.

L'étude des parlers « populaires » a suscité ces dernières années un certain nombre de travaux, soit en France, soit à l'étranger. Pour l'espagnol, en particulier, on possède l'ouvrage assez bien documenté de M. W. Beinhauer « *Spanische Umgangssprache* », qui est de 1930. La monographie de Mlle Braue est loin de faire double emploi avec lui. De l'immense matériel que représente le « parler populaire », elle n'a considéré qu'une partie, précisément celle que n'a point touchée, ou peu s'en faut, M. Beinhauer : la « Satzgestaltung ». Partant du même point de vue qui a inspiré M. F. Brunot dans son ouvrage célèbre : « *La Pensée et la Langue* », ou M. A. C. Juret dans son « *Système de la syntaxe latine* », Mlle Braue étudie les moyens grammaticaux qui expriment le « psychisme ». Elle ne s'en tient pas seulement à la Cas-

Digitized by Google

tille : les diverses régions de la péninsule ibérique sont représentées dans son étude, y compris le Portugal et la Catalogne. Les parlers espagnols de l'Amérique du Sud ne sont pas négligés. Cela suffit pour indiquer qu'elle est d'essence comparative. L'utilisation qui est faite du *Corvacho* de l'archiprêtre de Talavera et de la *Celestina* ne fait que confirmer cette impression. D'autre part, le choix des exemples me paraît généralement heureux : Mlle Braue a évidemment tiré tout le parti qu'elle pouvait des textes littéraires qu'elle a analysés. Il faut cependant reconnaître — et je fais surtout la remarque pour ce qui concerne le catalan — que rien ne remplace l'observation d'une langue apprise sur les genoux de sa mère. Quantité de détails apparaissent à peine dans les textes, même les plus populaires d'allure. Mais l'idée d'un reproche, même le plus petit, ne saurait me venir à l'esprit. Je félicite sincèrement Mlle Braue, et je souhaite en même temps que les Castillans, les Catalans et les Portugais apportent à leur tour leur contribution, avec tout ce qu'ils disent chaque jour et qui n'est pas dans les livres.

P. Fouché.

Wilhelm Giese. — Volkskundliches aus den Hochalpen des Dauphiné (Hamburgische Universität : Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde, Bd. 37). *Hamburg, Friedrichsen, de Gruyter & Co, 1932* ; in-4°, X-149 p. avec 14 planches de photographies.

Ce livre est le résultat d'un voyage entrepris en automne 1928 dans les Hautes-Alpes, plus spécialement dans la région qui entoure au nord, à l'est et au sud le massif du Pelvoux. On y trouve un choix de documents de premier ordre sur l'habitation, le mobilier, le costume les instruments agricoles, etc., de cette contrée. Précieuse pour le folkloriste, à qui les nombreux dessins et photographies fournissent des documents pour ses études comparatives, cette monographie (ou plutôt cette suite de monographies) ne l'est pas moins pour le romaniste et le dialectologue, à qui elle apporte une transcription phonétique irréprochable. Les études du genre de celle de M. Giese n'abondent pas, du moins en France. Il faut lui savoir gré d'avoir voulu, pour sa part, combler cette lacune, et de s'y être pris d'une si belle façon.

P. Fouché.

F. Jaquenod. — Essai sur le verbe dans le patois de Sottens (Thèse de Lausane). *Paris-Genève, Payot, 1931* ; in-4° de 105 p. avec une carte.

La morphologie verbale du franco-provençal est assurément l'une des plus riches en monographies. Depuis l'étude de A. Odin sur le verbe dans le patois de Blonay (1887), toute une série de travaux a paru, à laquelle se rattachent les noms de Jaberg, Philipon, Hübschmied, Keller, etc. Tout récemment deux études du même genre ont

Digitized by Google

été publiées. L'une, qui n'est pas consacrée spécialement au verbe, mais à la morphologie en général, et qui concerne le franco-provençal de France, est celle de A. Duraffour (*Description morphologique du parler de Vaux, Ain, en 1919-1931* ; Thèse complémentaire de Paris, 1932). L'autre, un peu plus ancienne, de 1931, traite uniquement de la flexion verbale d'un patois de la Suisse romande ; c'est celle dont il est question ici.

La monographie de M. Jaquenod s'appuie sur un matériel très riche, recueilli à Sottens et dans les environs immédiats. Il sera d'autant plus apprécié que, sauf quelques rares vieillards, plus personne dans la région ne se sert couramment du patois. Cependant, et c'est une des conclusions à laquelle aboutit l'auteur, il est intéressant de constater combien ce patois menacé de disparaître à bref délai, loin d'être figé, présente de nombreux signes d'un développement autonome actuellement en cours. A cette constatation, qui a son importance pour la linguistique générale, s'en ajoute une autre qui intéresse, celle-ci, le franco-provençal : en se basant sur les critères morphologiques adoptés par M. Keller (*La flexion du verbe dans le patois genevois*, p. 169 et 170), M. Jaquenod est amené lui aussi à distinguer dans le franco-provençal un groupe nord et un groupe sud. C'est au premier qu'appartient, par sa flexion, le patois de la région de Sottens.

Je n'entrerai pas dans le détail des explications qui sont données des formes verbales : elles me paraissent généralement justes. Je ne signalerai que ce qui est dit de la 1re pers. sing. indic. prés. du verbe *être* : « *Su*, lit-on à la p. 40, remonte à une forme fondamentale *sui* a. fr. *sui* ; anc. prov. *soi*, *sui*, devenue *sa*, *sé* en savoyard-genevois et *su* en vaudois-fribourgeois ». La rédaction n'est pas claire, et, de quelque façon qu'on l'interprète, elle est à côté de la vérité. Veut-on dire qu'une forme fondamentale *sui* a donné indifféremment *sui* et *soi* en ancien provençal, la phonétique de ce parler s'y oppose. Veut-on entendre que *sui* est devenu *su* ou *sa*, *sé* en franco-provençal, cela ne peut être : alors qu'en franco-provençal *su* s'accommode soit de **sui* soit de **soi*, *sa* et *sé* ne peuvent remonter qu'à **soi*. M. Jaquenod aurait pu nous dire d'ailleurs comment il explique la forme fondamentale **sui*, qui mérite pour le moins qu'on s'y arrête. Quant aux faits allégués dans la note 1 de la p. 41 pour justifier le passage de **soi* à *su* (je ne suis pas sûr de bien interpréter la pensée de l'auteur !), ils n'ont rien à voir ici.

P. Fouché.

Franz Blatt. — Die lateinischen Bearbeitungen der Acta Andreae et Matthiae apud antropophagos (Beihefte zur Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft 12). *Giessen*, *Alfred Töpelmann*, *1930* ; in-8° de XII-197 p.

Publication de deux versions, en latin tardif (*Casanatensis* et *Vaticana*), d'une des légendes les plus connues de l'ancienne littérature chré-

Digitized by Google

tienne, qui sera bien accueillie non seulement des historiens du christianisme primitif, mais encore et surtout des latinistes et des romanistes. Au lieu de grouper dans une étude d'ensemble les particularités linguistiques du texte, l'auteur a préféré s'en tenir à la manière de son maître M. E. Löfstedt et accompagner chaque ligne d'un commentaire. Ce procédé lui a permis de ne rien passer sous silence et de pousser les choses en profondeur. L'inconvénient qu'il pouvait présenter est compensé en partie par un index copieux (pp. 149-196) où la synthèse est réalisée.

P. Fouché.

E. G. R. Waters. — An Old Italian Version of the Navigatio Sancti Brendani (Publications of the Philological Society, X). *Oxford University Press*, 1931 ; in-8° de VIII-86 p.

On connaît l'excellente édition que le regretté Waters a donnée en 1928 de l'*Anglo-Norman Voyage of St. Brendan*. Le petit volume qui a paru en 1931, après sa mort, est comme une sorte de complément de son grand ouvrage. Il contient une version en vieil italien de la même légende, déjà signalée par Pannier et P. Meyer et qui se trouve dans la Bibliothèque municipale de Tours, sous la cote MS n° 1808. Le texte est précédé d'une étude linguistique qui a permis à l'auteur de conclure à une origine lucquoise (p. 37-38).

P. Fouché.

Luigi Pavia. — Nuovi Studî sulla Parlata Milanese e suoi connessi. *Bergamo, presso l'Autore, 1928*, un vol. in-8° de XVI-456 pp.

Id. — Eresie etimologiche (Discussioni e Contrapposizioni relative a Teorie Accademico-Dottrinali e ad Etimologie nel « Meyer-Lübke »). *Bergamo, presso l'Autore, 1931*, un vol. in-8° de 111 pp.

Id. — Il Saggiatore meneghino (Nuove Speculazioni circa voci e dizioni milanesi e circa spropositi accademici, connesso con « Nuovi Studii sulla Parlata Milanese ecc. » e con « Eresie Etimologiche »), *Bergamo, presso l'Autore, 1932*, un vol. in-8° de 95 pp.

Voici un livre — je parle des *Nuovi Studî* — qui a toute une histoire derrière lui ! M. Pavia s'était proposé d'écrire pour le public cultivé de Milan et des environs un ouvrage sur la phonétique, la grammaire, l'orthographe de son parler maternel, le tout suivi ou complété de considérations historiques et lexicologiques. Mais la critique a été là, pas toujours favorable ! Pour se défendre, il a voulu répondre à certains comptes rendus dans les mêmes Revues où ils avaient paru. Les Revues n'ayant pas accepté ses réponses, il a cru bon de publier à leur place les deux ouvrages cités ci-dessus : *Eresie etimologiche* et *Il Saggiatore meneghino*.

Je m'empresse de dire, pour rassurer M. Pavia sur mon compte, que

Digitized by Google

je suis, en philologie romane, ce qu'on peut appeler un « autodidacte » (cf. M. Grammont, *R. L. R.*, t. LXII, p. 485), et qu'ayant pris mon bien là où je l'ai trouvé, je ne suis inféodé à aucune école ni à aucune doctrine. Cela pour témoigner auprès de lui de ma liberté de jugement. D'autre part, la question m'ayant intéressé, j'ai lu soigneusement ses trois ouvrages, envoyés par lui à la *Société des Langues Romanes* à fin de compte rendu. Je crois donc avoir fait le nécessaire pour être convenablement éclairé. Cependant les limites assignées aux comptes rendus de la Revue m'empêcheront de descendre dans le détail. Quitte à déplaire à M. Pavia qui souhaiterait, comme on le voit à plusieurs pages de ses préfaces, qu'on discutât pas à pas chaque point litigieux, je me contenterai de formuler des appréciations générales. L'essentiel, c'est qu'il sache que je suis documenté et que je suis absolument de bonne foi.

Je commencerai par dire ce qu'il y a de mauvais dans ses trois livres. Tout d'abord, un assez grand nombre d'étymologies auxquelles je ne saurais souscrire Certes, le matériel linguistique dont il dispose est des plus considérables : 50 langues environ sont utilisées. Mais cette richesse même peut être un danger pour une imagination trop vive, si elle n'est constamment dirigée par de sérieuses connaissances phonétiques. Or, il ne semble pas que tel soit le cas. Je citerai seulement comme preuve, parce qu'elle me paraît typique, la page 12 des *Eresie etimologiche* ; mais sans insister, ainsi que j'en ai averti M. Pavia. Il est évident que la plupart des oppositions vocaliques signalées à cet endroit n'ont rien de capricieux et s'expliquent aisément. Les conditions ne sont pas les mêmes ici et là ; d'où la différence de traitement. Les faits du milanais ont leur pendant un peu partout dans les langues romanes et ailleurs. Si la base phonétique avait été plus solide, bon nombre de rapprochements plus ou moins aventureux auraient été évités.

En second lieu, M. Pavia reproche à plusieurs reprises à M. Meyer-Lübke de présenter pour le même mot et à divers endroits de son REW des types étymologiques différents ; ce en quoi il a raison. Mais on pourrait lui retourner le reproche. Là aussi, chez lui comme chez d'autres, les connaissances phonétiques sont en défaut. Je citerai comme type un seul exemple, celui de la page 63 de *Il Saggiatore* qui est un des plus brefs. A propos de mil. *sblagià*, M. Pavia écrit : « credo si possa proporre : L. *ex-vadi(t)are* (*vadum*) ; o *ex-valleare*, *-illiare* (*vallum*) ; o *fallea-*, *falliare* (*fallere*) con *s* protet. ; opp. Germ. *iz* + m T. *wallen*, a T. *wallôn*, Ags. *weallian*, forse Longb. *walljan*, « fuori + camminare, errare » ; opp. Germ. *iz* + Got. *waldan*, a T. *waltan*, Ags. *wealdan* « reggere, dominare (Celt. *flaith* « dominio, signoria »), epperò « uscire dal giusto dominio », etc... ». Pourtant une seule étymologie est bonne, et le travail scientifique consiste, sinon à la trouver, du moins à dire quelle est la plus vraisemblable ...parfois et même souvent à dire qu'on l'ignore.

Ce qu'on pourrait encore reprocher à M. Pavia ce sont les développements inutiles qui alourdissent parfois son exposé sans profit aucun pour les mots qu'il étudie. On sent qu'il se laisse entraîner par ce que

Digitized by Google

j'appellerais le « plaisir philologique » et qu'il parle de certaines choses pour la satisfaction qu'il éprouve à en parler. Voici encore un exemple type de ce que je veux dire; cf. *Il Saggiatore*, p. 11. Après avoir expliqué le mil. *bamborin* « umbilico », il ouvre une parenthèse sur l'étymologie du lat *umbilicus* : « Secondo il Kluge (*Etymolog. Wbch. der deutsch. Sprache*) la forma basilare Indg. per le voci di cui sopra e sim. pei « umbilico » der' essere *nobhalo*, *onbhalo*, da cui la voce Gr., e il L. *umb-* per *unbilicus* per *nobilicus*. — [Deviano le lingue slave; par es. SC. *pupak*, Sl. *popek*, Rus. *pupók*, ecc., da *pop*, *pup* « gemma » di vegetali]. » A quoi tout cela contribue-t-il à l'éclaircisssement de mil. *bamborin* ?

Cela dit, je m'empresse de reconnaître les mérites de M. Pavia. D'abord la connaissance approfondie qu'il a de son parler maternel. Peut-être dira-t-on qu'il n'y a rien que de naturel à cela. Cependant quand un homme d'une culture comme la sienne nous donne d'un dialecte, en somme assez peu étudié, une description si minutieuse, il me semble que, sans oublier de critiquer ce qu'il y a de défectueux dans son travail, les romanistes devraient avant tout se féliciter de la bonne aubaine qui leur échoit et accueillir comme il convient la documentation que leur apporte un collègue non-spécialiste. Quoi qu'on puisse penser, les ouvrages de M. Pavia sont loin d'être inutiles. On n'a pour s'en convaincre qu'à comparer ses notations phonétiques et lexicologiques avec celles du REW. Nombre de rectifications sont à faire dans le *Dictionnaire* de M. Meyer-Lübke, et la chose n'a pas lieu de surprendre, étant donnée la masse du matériel, recueilli d'ailleurs lui-même autre part que sur le terrain. Voici, entre autres, un exemple que je prends aux *Eresie etimologiche*, p. 33 : « Il M. Lübke nel *Roman. Etymol. Wb.*, n° 2054, ci dà : « mail. *öf skorübitsa* faules Ei. » Anzitutto quel dottrinale *-f* e un errore; poichè nessun Milanese pronuncerebbe *öf* per *öv* (*œuv* « novo »), anche davanti conson. dura. — Inoltre quel *skorübitsa* addita nella sua ultima sillaba il suono *-ʒʒá*, mentre la voce Mil. suona *scsrubiʃaa* [= phon. *-ʒá*] ». Cela pour la prononciation. D'autres corrections concernent la signification ou l'emploi de tel ou tel mot ; cf. p. ex. dans le même ouvrage, p. 74 : « Il M. Lübke, *op. cit.*, n° 8966, ci dà : « mail. *martüfol* dummer Kerl »... *Martufol* non esiste in mil. ... » ; p. 75 : « Il M.-L. [n° 5455], ci dà inoltre « mail. *melgaš* Hirse » (miglio), il che pure è falso, poichè Mil. *melgasc.* signif. soltanto il « gambo » tanto della *mèlga* quanto del *formenton* ... » ; etc. N'y aurait-il de bon chez M. Pavia que la description qu'il nous donne du milanais (et c'est une part importante de son œuvre), que ce serait déjà beaucoup. A ce point de vue, son effort me paraît des plus louables. Il est sans doute peu de dialectes pour lesquels la partie descriptive soit aussi approfondie que dans la *Parlata Milanese*. Existe-t-il un travail sur le milanais où elle soit poussée si à fond ? Pour ma part, à côté de critiques du type de celles que j'ai formulées plus haut, je crois bon d'insister sur ce qu'il y a d'utile et de bienvenu dans les ouvrages de M. Pavia.

J'ajouterai que dans la partie « étymologique » ou, comme il préfère, « comparative », tout n'est pas à rejeter. Loin de là. Certaines de ses

Digitized by Google

explications sont à retenir ; p. ex. celle de fr. *macabre*, etc., que M. rattache avec vraisemblance à arab. *maqbāra* « cimetière » ; cf. *etimologiche*, p. 51. D'autres sont au moins vraisemblables. Mais la négative de son travail étymologique me paraît la plus importante : lorsque ses suppositions n'ont rien de valable, il lui arrive assez so de montrer le peu de fondement de certaines étymologies du REW qui ne saurait d'ailleurs diminuer la valeur de l'œuvre du s romaniste.

Au fond, il me semble qu'il y a eu chez M. Pavia un malentendu. Da préface de la *Parlata Milanese*, il nous prévient qu'il a écrit son livre pour les spécialistes, mais pour le public cultivé de sa ville qui s'inté aux choses du patois et son but a été avant tout d'ordre pratique p. IX). Mais alors —, laissons le mot d'étymologies —, pourquoi to ces comparaisons de paroles milanaises ou lombardes avec celles si grand nombre de langues anciennes ou modernes ? Serait-ce qu public milanais, non spécialiste, s'y intéresse si fort ?... Avec leur ap reil comparatif, les ouvrages de M. Pavia s'adressent plutôt, du moi le vois ainsi, à un public de savants... et ces savants deviennent ju Peut-être pour eux M. Pavia aurait-il dû être mieux préparé. Il m'e jectera que les savants eux-mêmes... Question de degré. En tout c peu importe. En s'en tenant véritablement à son but, il aurait ainsi é une critique qui, mise de mauvaise humeur par les mauvais côtés de s œuvre, n'a pas toujours su reconnaître ce qu'il y a de bon en elle, tout cas n'a pas insisté comme il fallait sur ce qui en fait le mérite. description d'une langue ou d'un dialecte n'est pas un travail de qual inférieure, tant s'en faut. Elle peut rendre de très grands services, ta au point de vue de la connaissance pratique, qu'au point de vue de linguistique générale. M. Pavia a montré qu'il était doué et qualifié po ce genre de travail. Je ne saurais que lui conseiller en terminant s'engager résolument dans cette voie. Nul doute qu'il ne rallie alors to les suffrages.

P. FOUCHÉ.

Jules Ronjat. — Grammaire Istorique des Parlers Provençaux Modernes T. I : Première partie : Fonétique : I. Voyelles et diftongues. T. II Première partie : Fonétique : II. Consonnes et fénomènes généraux *Montpellier, Société des Langues Romanes, 1930, 1932*, 2 vol. in-8° d XIX-423 et 487 pp.

Je signalerai tout d'abord que l'ouvrage du regretté J. Ronjat a été publié grâce au désintéressement de deux de ses amis, MM. Grammont et W. von Wartburg, et d'un de ses anciens élèves de Genève, M. Eug. Wiblé. La chose est trop belle... et trop rare pour qu'on la passe sous silence. La mémoire de Ronjat s'en trouve honorée, mais aussi la langue du Midi de la France, à laquelle le savant romaniste a élevé un monument de premier ordre. Les deux volumes parus sont consacrés à la phonétique ; le troisième comprendra la morphologie. Avec l'*Essai de*

Digitized by Google

taxe des parlers provençaux modernes (thèse de Paris, 1913), cela fera tout comparable aux grands ouvrages de F. Brunot et de Kr. Nyrop sur le français. Il est malheureux que J. Ronjat ait disparu si prématurément, au moment des plus grands espoirs.

Ce qui frappe à première vue dans sa Grammaire c'est l'énorme masse de la documentation. Ronjat a utilisé tous les travaux concernant les parlers d'oc publiés avant 1924. Les divers textes dialectaux ont été dépouillés en grande partie, ainsi que les cartes de l'*Atlas linguistique de la France*. Des enquêtes directes sur le terrain ou des renseignements transmis par des témoins locaux lui ont permis de rassembler un matériel inédit des plus considérables. Enfin, il ne faut pas oublier qu'il connaissait comme nul autre la langue de Mistral et qu'il la maniait même artistiquement. De tout cela, il résulte que son ouvrage est une véritable « somme » des parlers méridionaux de la France. On peut, pour s'en convaincre, qu'à parcourir au hasard dans le tome I les pp. 89 sq. et 99 sq. (diphtongaison conditionnée de *e*, *o* latins), le § 112 (suffixe *-ariu*), le § 102 (continuateurs de *jŏcu*, *lŏcu*, etc.), dans le tome II, le § 244 (évolution de *ca-* latin), etc., etc. Le traitement des voyelles posttoniques occupe plus de 80 pages et tout est dans la même proportion. Là cependant où la documentation lui fait défaut ou lui paraît peu sûre, Ronjat nous en avertit aussitôt et l'on sent à travers son œuvre qu'un des traits dominants de son caractère c'a été la sincérité.

A l'occasion il étend le champ de ses recherches et traite de diverses questions qui intéressent d'autres langues romanes ; cf. pour le français, t. I, pp. 110, 189 (voyelle *a*), t. II, p. 291 (caractéristiques de l' « accent » méridional), etc. ; pour l'espagnol et le portugais, t. II, p. 72, n. 1 (consonnes sourdes entre diphtongue et voyelle), etc. Dans une simple note, t. II, p. 237, n. 1, il reprend l'étymologie de cat. *rostoll*, *dollar* et *poll* « peuplier » et propose ou suggère une explication plus satisfaisante que celle qu'en a donnée M. de Montoliu dans le *Butlleti de Dialect. catalana*, t. I, p. 37-42. D'autres fois, par-dessus l'ancien provençal, c'est tel ou tel phénomène du roman commun qui est étudié ; cf. p. ex. ce qui est dit de *frīgidu* (t. II, p. 104 sq.), des noms de dizaines latins (t. II, p. 105), du type *capsa* (t. II, p. 170), etc. Et cela me fait penser que, lorsqu'il le juge nécessaire, Ronjat éclaire les phénomènes provençaux ou romans par la phonétique historique du latin lui-même. Grâce à la part que la phonétique latine et la phonétique romane occupent dans son ouvrage, grâce aussi à l'explication minutieuse des formes purement provençales dont beaucoup ont leur équivalent dans d'autres langues, on peut dire qu'il aura rendu service non seulement aux provençalisants, mais encore à tous les romanistes, en premier lieu à ceux qui s'occupent du roman occidental.

Mais sa *Grammaire* a un autre mérite. Sans doute, aux yeux de ceux qui aiment ces qualificatifs, Ronjat peut passer pour un « néo-grammairien ». Mais il faut avouer que ses préoccupations phonétiques sont d'un ordre supérieur. En même temps qu'un excellent romaniste, Ronjat

Digitized by Google

est un excellent linguiste et l'intérêt qu'il porte à la phonétique générale se sent à chaque page de son livre. On y reconnaît l'influence de M. Meillet et surtout, vu la nature de ses recherches, celle de M. Grammont, le maître phonéticien de l'école linguistique française. On appréciera tels ou tels « racourcis » qui précèdent un peu partout le détail des phénomènes ; cf. p. ex., tout à fait au hasard, les généralités sur le traitement des proparoxytons latins (t. I, p. 228 sq.), sur le traitement des consonnes en fonction de leur position dans le mot (t. II, p. 1 sq.), sur l'évolution des groupes de consonnes originaires ou secondaires (t. II, p. 154 sq.), etc. Cependant, c'est surtout dans le chap. XI (t. II, pp. 340-465) que les grands phénomènes de la phonétique générale sont étudiés. Les changements dépendants, en contact et à distance, y sont particulièrement illustrés par une abondance d'exemples provençaux qui montre une fois de plus la justesse des théories de M. Grammont. Je note en passant que la terminologie des deux savants n'est pas tout à fait la même. L' « accomodation » et l' « assimilation » de Ronjat correspondent à ce que M. Grammont appelle respectivement « assimilation » et « dilation ». De plus, Ronjat emploie le mot d' « inductions », qui me paraît très heureux, pour désigner les transformations que subissent les phonèmes sous l'influence d'autres phonèmes qui se trouvent dans leur voisinage. On trouvera, t. II, p. 353 sq., d'utiles considérations sur le sens de l'induction, sens conditionné par la dominance et la résistance des phonèmes. On y reconnaîtra, sous une forme nouvelle et énergiquement codifiée, les idées de M. Grammont. D'autres fois, ces idées ont été développées. Dans son fameux article de la *R. L. R.* (1907, pp. 273-310), M. Grammont avait distingué entre dissimilation « normale » et dissimilation « renversée » ; Ronjat distingue à sa suite, sans pourtant les désigner par ce nom, une assimilation (= accomodation, pour lui) et une différenciation « normales » et une assimilation et une différenciation « renversées » ; cf. t. II, pp. 353 sq. De même l'essai de classification des phénomènes d'assimilation, de différenciation et de dilation fait songer aux « formules » de la dissimilation consonantique auxquelles le nom de M. Grammont reste attaché ; cf. t. II, pp. 346 sq., 361 sq. La phonétique ainsi comprise n'est plus celle des « néo-grammairiens ». C'est une phonétique où l'élément psychique est toujours présent ; une phonétique aussi qui connaît ses limites. S'inspirant de l'idée gilliéronienne, Ronjat reconnaît quand il le faut que chaque mot a son histoire et que les résultats peuvent varier avec chacun d'eux ; cf. p. ex. t. II, p. 166 (*in fine*). Je n'insiste pas sur d'autres points qui seraient pourtant à signaler ; je mentionnerai seulement le rôle considérable que Ronjat fait jouer à l'accent (cf. p. ex., t. II, p. 79 sq.) et l'importance que prend chez lui le phénomène des « alternances », dues à la position des phonèmes par rapport à l'accent (cf. p. ex. *ibid.*) ou à la position dans le mot lui-même (cf. p. ex., l'évolution des continuateurs de lat. *-ariu*, *-aria* ; t. I, pp. 196 sq.). On peut dire, tant ce mot revient souvent dans ses comptes rendus de la *R. L. R.* et dans sa *Grammaire* que, dans le champ de la phonétique romane, Ronjat a été l'homme des « alternances ».

Digitized by Google

Peut-être pourra-t-on lui reprocher d'avoir rédigé son ouvrage dans un style trop concis qui, avec les abréviations constamment employées, le rend parfois difficile à lire. Mais, vu la date à laquelle la mort l'a emporté, on ne saurait lui faire un grief de n'avoir pas utilisé tel ou tel livre, tel ou tel article qui ont paru depuis. Ainsi pour le catalan, il s'adresse exclusivement aux travaux de M. Fr. Krueger et de K. Salow, excellents d'ailleurs : ma *Phonétique* et ma *Morphologie historique du Roussillonnais* lui auraient fourni une documentation plus complète. T. II, p. 162, n. 1, à propos des insertions des consonnes transitoires, il aurait peut-être consulté mes *Etudes de phonétique générale*, où le phénomène est étudié tout au long. Pour la diphtongaison conditionnée de *ẹ̄*, *ọ̄* latins dans le Sud-Est de la France, M. Schrœder a publié un article, des plus riches, dans un des derniers fascicules de la *Volkstum und Kultur der Romanen*. Le déplacement d'accent du type *Saint-Affrique* < *S. Affricanu* a fait l'objet d'un bon travail de M. P. Aebischer dans les *Miscellanea* publiées en l'honneur de M. Alcover. Ainsi de suite. Ces études postérieures n'infirment d'ailleurs en rien la valeur du travail de Ronjat. Ni non plus telles ou telles critiques de détail que l'on pourrait faire çà et là. Pour mon compte, il y a quelques points où mes vues diffèrent des siennes : cf. p. ex. t. I, p. 119 : origine de la diphtongaison spontanée ; p. 128 : explication du vocalisme de *murir*, *muiram* ; p. 139 : de celui de *linde* < *limpidu* ; pp. 163, 337 : type **ọ̄vu* substitué, comme un peu partout, à *ōvu* suffisant pour moi ; p. 145 : explication suggérée de Gironde, Landes, Basses-Pyrénées *puts* < *pŭteu* ; p. 311 : de v. prov. *disnar* < **disj(e) (j)unare* ; p. 330 : de *amistat* < **amicietate* ; p. 340 : non-explication de la différence vocalique qui existe entre l'*ẹ* de v. prov. *molher* et l'*ẹ* de v. prov. *paret* ; etc. — ; t. II, p. 164 : alternance **ardre* ou **arre* < **ar(b)re* < *arb(o)re* et *arbre* < **arbr* < **arb(o)r* ? ; p. 165 : *caitiu* = *captivu* × *coctivu* ? (je rapprocherais ce mot à initiale palato-vélaire de *capsa*, *gypsu* et *guttur*, à initiale identique, étudiés p. 170 ; le cas de **aissentz* < *absinthiu* diffère des précédents, avec *ai-* provenant de *au-* sous l'influence de *s* suivant) ; p. 182 : langued. aquit. *redde* ∽ *rette* < *rigidu* ? cf. rouss. *redde* < *rectu*, avec processus sémantique parfaitement clair ; p. 227 : cat. *coure* < *coc(ẹ̄)re* ? *Coure* est sûrement analogique ; la forme ancienne est *coire* ; p. 72, n. 1 : je ne crois pas nécessaire pour expliquer le cast. *pobre* de recourir à un type lat. vulg. avec *-ō-* ; p. 332 : pour ce qui concerne les proparoxytons niçois, voir ci-dessous mon compte rendu de M. Eug. Ghis ; p. 396 sq. : la distinction n'est pas faite entre actions à distance (métathèse) et actions au contac- (interversion) ; etc.

Mais tout cela, et ce qu'on pourrait ajouter, ne sont que vétilles. La masse ne peut en rien être ébranlée.

P. Fouché.

Eug. Ghis. — La « Grammaire Istorique (*sic*) des Parlers Provençau Modernes » de J. Ronjat : IV. La question du proparoxyton nissard.

Digitized by Google

Annales du Comté de Nice, 2e année, 1932, pp. 177-183, 355-366 ; 3e année, 1933, pp. 28-36.

Rectification au § 4 (et aussi au § 409) de la *Grammaire* de J. Ronjat dont j'ai parlé ci-dessus. Ronjat écrit que le niçois, à l'encontre du provençal, possède encore « quelques » proparoxytons. Seulement, il n'est pas sûr qu'ils soient héréditaires. Quelques-uns lui paraissent être des emprunts récents à l'italien ; pour les autres, il n'est pas toujours facile d'après lui de faire le départ entre des emprunts au génois et des formes anciennes qui se seraient maintenues ; du reste, la conservation de ces anciens proparoxytons aurait pu être favorisée par l'usage concurrent de l'italien ; cf. § 409. M. Ghis montre que le nombre des proparoxytons niçois est au contraire très considérable et qu'il s'agit là de formes héréditaires. L'accentuation proparoxytonique se constate d'ailleurs non seulement dans les mots isolés, mais encore dans les combinaisons : verbe + pronom (s). J. Ronjat aurait eu tort, selon lui, de trop se fier aux indications de M. P. Devoluy, à qui était confié le rôle de témoin nissard.

Sans doute, M. Ghis a-t-il raison : mais il y a manière et manière de le dire. Je ne parle pas du ton un peu « cavalier » qu'il prend avec Mistral et M. Meyer-Lübke. Ce qu'il écrit de J. Ronjat est plus grave : je cite : « Mais sa curiosité n'était pas très exigeante en semblable occurence... Lorsque le doute s'insinuait plus profondément dans son esprit, J. Ronjat le chassait sans grand scrupule... Je ne me charge pas de débrouiller tous les écheveaux de J. Ronjat... ». Ce ne sont pas des façons de parler qui doivent trouver place dans un travail scientifique, surtout quand il s'agit d'un savant aussi consciencieux que J. Ronjat. Qu'il ait pu être induit en erreur, qu'il ait pu se tromper lui-même : cela arrive à tout le monde. Qu'on le constate, qu'on discute ; mais là doit s'arrêter une critique objective. Si on dépasse cette limite, pour des raisons qui ne peuvent jamais paraître purement scientifiques, il faut être bien armé soi-même et se garder trois fois plutôt qu'une de toute erreur. Tel ne me semble pas être le cas pour M. Ghis. Malgré le mérite de son étude, tout romaniste trouverait à y glaner pas mal de méchantes choses. Comme échantillon, on pourrait citer l'explication qu'il donne, sans vouloir la donner, des formes *bullèga*, *martèga*, *spantèga*, etc. qui sont pourtant de vrais paroxytons (!). Dans le même alinéa, fr. *protège* est donné comme venant de *protectico* (!) Non, que la science soit sereine !

P. Fouché.

Iorgu Jordan. — Introducere în studiul limbilor romanice (Evoluţia şi starea actuală a lingvisticii romanice). *Iaşi Editura Institutului de filologie romînă, 1932*, un vol. in-8o de VIII-480 p.

Les choses dont nous parle M. I. Jordan sont des plus intéressantes ;

Digitized by Google

mais je me demande si son livre répond bien au titre qu'il a choisi et surtout au but qu'il s'est proposé.

M. Jordan déclare dans sa Préface qu'il s'adresse surtout aux étudiants. Mais une *Introduction à l'étude des langues romanes*, destinée à l'enseignement, devrait, me semble-t-il, contenir quelque chose de comparable, toutes proportions gardées, à ce que contient par exemple l'*Introduction à l'étude comparative des Langues indo-européennes* de M. Meillet. Les *Eléments de linguistique romane* de M. Bourciez et l'*Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft* de M. Meyer-Lübke sont autrement adaptés aux besoins de l'étudiant romaniste à ses débuts. Il y trouve plus ou moins l'essentiel des faits qui caractérisent les langues romanes, une base concrète sur laquelle il peut bâtir et qui l'aide à comprendre et à discuter, à l'occasion, les différents points de vue des diverses écoles. Une *Introduction à l'étude des langues romanes* où les faits romans essentiels ne sont pas exposés ne saurait guère porter ce nom.

C'est qu'en réalité, le livre de M. Jordan est tout autre chose, et pour ma part je suis loin de lui en faire un grief ; bien au contraire. Au fond, c'est un exposé historique et critique des théories linguistiques du XIXe siècle, et surtout du XXe, plus spécialement de celles qui se sont opposées aux néo-grammairiens. Mais là, encore s'agit-il bien de *linguistique romane*, ainsi que le veut le sous-titre ? Sans doute M. Jordan a-t-il raison de rappeler à plusieurs endroits de son livre ce que l'étude des langues indo-européennes doit au romanisme. Cependant les résultats généraux auxquels le romanisme a permis d'aboutir ne lui appartiennent plus en propre ; ils ont une valeur qui le dépasse. Combinés avec les résultats acquis par d'autres savants non romanistes, ils tendent chaque jour à constituer cette science que l'on appelle *linguistique générale* ou *linguistique* tout court. C'est de cette dernière dont il est question dans le livre de M. Jordan. La preuve en est qu'il consacre tout un chapitre à l'école linguistique française dont on ne peut vraiment pas dire qu'elle fait des langues romanes son champ d'études préféré.

Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'il soit abusif d'user d'expressions comme *linguistique romane*, *linguistique germanique*, *linguistique indo-européenne*, etc. Je m'en rapporte à l'opinion de M. Grammont qui me paraît très juste : « La linguistique, écrit-il, est essentiellement l'étude des caractères généraux soit d'une langue soit d'un groupe ou d'une famille de langues, des tendances qui sont propres à chacune et des phénomènes qui dominent l'évolution de l'ensemble des langues humaines » (*R. L. R.*, LIX, p. 415). A côté de la *linguistique générale*, il y a place pour une *linguistique romane* et pour d'autres encore.

J'ajoute que M. Jordan n'a pas eu l'intention d'écrire un livre de linguistique (générale ou romane, peu importe) dans le vrai sens du mot. C'est une histoire des théories et des méthodes linguistiques qu'il nous offre. Sa tâche n'était pas des plus aisées ; elle était parfois même assez délicate. Je ne crois pas qu'il ait trop mal réussi. On note dans son livre, comme dans son article : *Stand und Aufgaben der Sprachwis-*

Digitized by Google

senschaft, paru dans la *Festschrift für Wilhelm Streitberg*, en 1924, un grand souci d'objectivité. Peut-être cependant a-t-il insisté plus qu'il ne fallait sur tel ou tel point douloureux. Peut-être laisse-t-il voir un peu trop où vont ses préférences. Quelquefois aussi ses lectures ont été un peu hâtives et son jugement se trouve en défaut. Mais dans une revue d'ensemble comme celle-ci, il ne pouvait guère en être autrement. La même circonstance explique un certain nombre d'omissions : je citerai, par exemple, pour laisser de côté les ouvrages particuliers, la belle collection dirigée par M. Fr. Krueger, de Hambourg, et sa revue : *Volkstum und Kultur der Romanen*, toutes deux faisant une large part aux *realia*. La nouvelle direction imprimée aux études linguistiques par l'école phonologique de Prague méritait également d'être mentionnée, bien que cette école soit aussi peu « romane » que celle de F. de Saussure.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Jordan sera très utile à ceux qui veulent s'informer du mouvement linguistique moderne et ils goûteront en particulier les monographies consacrées aux divers savants dont l'œuvre est d'ailleurs résumée avec généralement beaucoup de justesse. Les spécialistes y trouveront une abondante bibliographie et de nombreux extraits d'ouvrages et d'articles parfois difficiles à consulter. Enfin les étudiants romanistes qui ont dépassé le stade d'une *Introduction à l'étude des langues romanes* en feront largement leur profit.

P. Fouché.

M. Grammont. — Traité de Phonétique, avec 179 figures dans le texte, *Paris, Delagrave*, in-8° de XII-480 p., 60 frs

Sans doute, on a des Traités de Phonétique dans les langues les plus diverses. Chacun d'eux a ses mérites propres et l'éloge en a été fait en temps et lieu. Cependant, l'ouvrage de M. Grammont constitue une nouveauté : c'est vraiment un traité de Phonétique « générale » qu'il nous donne, et si le mot *générale* appliqué à la Phonétique a un sens, il faut reconnaître qu'un livre comme le sien n'est pas chose banale. C'est lui qui a créé cette science. Il a frayé la voie avec sa thèse sur la *Dissimilation consonantique*, qui est de 1895 et qui malgré sa date reste toujours aussi neuve. Livre d'ailleurs assez souvent mal compris, mais dont la valeur est capitale pour tout phonéticien linguiste. Depuis, M. Grammont n'a cessé de tailler, au jour le jour, les pierres qui devaient servir à l'édifice qu'il projetait de construire. De là, la série innombrable de monographies qu'il a dispersées dans les Revues et les Mélanges les plus divers. La plupart des questions de Phonétique générale avaient été déjà traitées par lui dans ces études, plus pénétrantes les unes que les autres, et pour celui qui les a méditées, le Traité de 1933 n'offre pas de surprise. Le malheur est qu'elles étaient la plupart du temps inaccessibles, en tout cas difficiles à réunir dans les cartons de sa bibliothèque. Je ne parle pas des comptes rendus publiés dans la *Revue des Langues Romanes*, où à l'occasion de tel ou tel ouvrage, c'était sa doctrine qu'il bâtissait

Digitized by Google

peu à peu. Je m'en voudrais de ne pas les signaler ici, car je leur dois beaucoup, et c'est par eux que j'ai commencé ma véritable éducation de phonéticien. A cause de la difficulté qu'il y avait à rassembler tout ce qu'il a publié çà et là, on saura donc gré à M. Grammont d'avoir publié son Traité, qui rend accessible à tous les linguistes une doctrine des plus originales. Ce qui ne veut pas dire que cet ouvrage n'ait que le mérite de la « commodité ». Loin de là. D'abord, ce qui était épars est relié par une charpente des plus solides ; de plus, bien des détails sont amplifiés et des développements nouveaux ajoutés.

Le Traité se divise en trois parties : *Phonologie ; Phonétique* proprement dite ou *Phonétique évolutive ; Phonétique impressive.*

M. Grammont entend la Phonologie dans le sens saussurien du mot. C'est « l'étude des sons du langage et de leurs combinaisons indépendamment des langues dans lesquelles ils peuvent entrer » (p. 9). « Quand on considérera le phonème en lui-même et abstraction faite de toute langue, on fera de la *phonologie* » (p. 10). D'une façon plus concrète : « Une étude phonologique du phonème *P* décrira tous les caractères spécifiques qui constituent ce phonème par opposition avec les autres phonèmes, et envisagera aussi toutes les variations qu'il peut subir sans cesser d'être un *P*, toutes les nuances dont il est susceptible selon les langues, ou, dans une même langue, selon les positions qu'il peut occuper, les voisinages, les contacts et les combinaisons qu'il peut éprouver, les fonctions qu'il peut remplir » (p. 10). Comme on le voit, M. Grammont continue sur ce point la tradition de son maître F. de Saussure. Avec lui la phonologie se tient sur le terrain psycho-physiologique ou psycho-physique, c'est-à-dire sur le terrain phonétique. Rien de commun avec la science nouvelle qui porte le même nom et qui caractérise l'école de Prague, avec M. Trubetzkoy comme chef. Cette dernière, qui a pour objet l'étude de la valeur différentielle ou fonctionnelle des phonèmes, est une science purement linguistique qui n'a au fond que peu de chose à voir avec la phonétique proprement dite. Voilà pourquoi il n'en est pas question — et il ne saurait en être question, je me permets d'ajouter — dans un Traité comme celui-ci. Évidemment, à cette conception différente de la phonologie correspond une conception différente du phonème. Il est regrettable que les mêmes mots soient employés aujourd'hui pour désigner deux choses qui n'ont rien de commun. Le danger n'est pas tellement grave pour le moment ; mais il peut en résulter pour l'avenir des confusions malheureuses. Pourquoi ne pas appliquer ici l'adage : possession vaut titre? M. Trubetzkoy constate lui-même (*Psychologie du langage*, 1933, p. 229, n. 1) que c'est F. de Saussure qui semble avoir introduit le terme de « phonème » en linguistique en lui donnant un sens phonétique : « le phonème est la somme des impressions acoustiques et des mouvements articulatoires, de l'unité entendue et de l'unité parlée, l'une conditionnant l'autre » (*Cours de linguistique générale*, 2e éd., p. 65). Cette définition de F. de Saussure est d'ailleurs celle qu'adopte M. Grammont, p. 10.

Même remarque enfin pour ce qui concerne le « système phonolo-

Digitized by Google

gique » d'une langue. « La phonologie d'une langue, écrit M. Grammont, constitue un système où tout se tient et dont toutes les parties se commandent l'une l'autre. Il s'agit donc tout d'abord de déterminer ce système, de voir quelle est son étendue et quelles sont ses limites, quelles sont les catégories de phonèmes qu'il possède et celles qui lui manquent. Il convient ensuite de décrire chaque catégorie de phonèmes en mettant en lumière ses particularités et ses caractéristiques, articulatoires ou autres; de la confrontation de toutes les catégories doivent ressortir nettement les traits spécifiques du système, et l'on doit comprendre par là, entre autres choses, pourquoi certaines catégories lui font totalement défaut, et pourquoi d'autres catégories qu'il possède ne sont représentées que partiellement » (p. 144). Tout cela est excellent et ne constitue d'ailleurs qu'une partie du système, car jusqu'ici c'est le phonème isolé, c'est-à-dire une abstraction, qui a été considéré. Il y a de plus les variations du phonème suivant sa position dans la chaîne parlée : les diverses combinaisons où il peut entrer ; le régime syllabique de la langue ; les qualités de rythme, d'intonation, etc., etc. On voit en quoi consiste la phonologie d'une langue pour un phonéticien comme M. Grammont. C'est encore une conception toute différente de celle de l'école phonologique. Mais il est évident qu'avec une telle conception, la phonétique rentre dans la linguistique ; il n'a pas fallu attendre pour cela, comme on l'a pensé, l'avènement de la nouvelle phonologie. D'autre part, certaines oppositions qu'on a cru voir entre la phonétique et cette dernière science tombent d'elles-mêmes, si l'on entend la phonétique dans le sens où l'entend M. Grammont et où je crois qu'il faut l'entendre. M. Trubetzkoy prétend que pour le phonéticien chaque son de la parole ne peut être étudié qu'isolément, hors de tout rapport avec les autres sons de la même langue. « La phonétique, individualiste et atomiste par nature, dit-il, étudie les phénomènes phoniques isolés » (*op. cit.*, p. 233). Je ne crois pas que ce soit l'idée de M. Grammont, ni non plus la mienne. La phonétique n'est pas nécessairement « atomiste » : la notion de système existe aussi bien chez le véritable phonéticien que chez le phonologiste. Cependant ce mot recouvre chez l'un et chez l'autre des réalités différentes ; plus exactement, la réalité est la même, c'est le point de vue où l'on se place qui change.

Mais si M. Grammont s'en tient à la notion saussurienne de la phonologie, il ne se borne pas à répéter la doctrine de son maître. Que l'on compare les 32 pages du *Cours de linguistique générale* avec la première partie du Traité. Sans doute, le Cours n'est-il qu'un pâle reflet d'un enseignement dont M. Grammont m'a toujours parlé avec la plus grande admiration. Il faut pourtant convenir qu'à côté de ce qu'il doit à de Saussure ou à d'autres, M. Grammont apporte beaucoup de nouveau. Je signalerai, avant tout, ce qui a trait à la tension des phonèmes : les voyelles ont toujours une tension décroissante, tandis que les consonnes peuvent avoir, mais non indifféremment, une tension croissante ou une tension décroissante. Ce fait est de la plus grande importance pour l'évolution phonétique. J'en ai tiré parti en 1927 dans mes *Études*

Digitized by Google

de Phonétique générale pour ma théorie de la diphtongaison et du développement des consonnes transitoires. En partant du caractère tensionnel des phonèmes, M. Grammont aboutit aussi à une définition de la syllabe qui complète celle de F. de Saussure et permet de résoudre certaines difficultés que ni lui ni les autres théoriciens n'avaient pu expliquer. Je mentionnerai encore la distinction qui est faite entre consonnes géminées et consonnes longues : là aussi, c'est le phénomène de tension musculaire qui est à la base. Bien d'autres points seraient à noter à cause de leur nouveauté : par exemple ce qui est dit des affriquées et des mi-occlusives (p. 105), de la mesure de l'intensité (p. 119), etc. Beaucoup de détails intéressent spécialement le français et à cet égard le Traité apporte d'utiles compléments au Manuel que M. Grammont a consacré à la prononciation française ; cf. les géminées (p. 53, 67) et les consonnes longues en français (p. 53), la nature de *r* parisien (p. 73) dorsal et non uvulaire, les exemples de syllabation des pp. 102 et suivantes, les schémas de « épouvantable » (p. 118) prononcé normalement ou avec l'accent d'insistance, les détails sur l'intonation (p. 133) et le rythme (p. 139) de notre langue, etc.

Avant de laisser la partie phononogique du Traité, j'attirerai l'attention des lecteurs sur la thèse complémentaire de M. Grammont : *De liquidis sonantibus*. Lui-même (p. 103, n. 2) regrette qu'elle n'ait pas été mieux connue et qu'on n'en ait pas tiré tout le parti qu'on devait. A la raison qu'il donne de cet oubli, j'en ajouterai une autre qui me paraît, hélas ! autrement importante : c'est que trop souvent les phonéticiens n'ont pas été assez linguistes et les linguistes se sont trop souvent désintéressés de la phonétique. En tout cas, la thèse de M. Grammont m'a toujours paru digne d'être méditée, et si quelques détails ont vieilli, l'ensemble de la théorie qui y est développée se trouve lumineusement confirmé par ses découvertes postérieures et par ce qu'il en publie dans son Traité.

Après la *Phonologie* vient la *Phonétique* ou, si l'on veut, la *Phonétique évolutive*, car M. Grammont, fidèle encore une fois à son maître F. de Saussure, emploie ce mot dans le même sens que lui. Mais si dans la Phonologie tout n'était pas neuf, il n'en est pas de même ici, à quelque chose près. La *Phonétique* est vraiment le domaine de M. Grammont, ou mieux un de ses domaines, car il en a un second, la *Phonétique impressive*, qui avec le premier lui assure une place tout à fait à part dans ce qu'on peut appeler l' « école linguistique française ». On aimera savoir tout d'abord ce qu'il pense de la fameuse question des « lois phonétiques » qui a fait couler tant d'encre depuis les « néo-grammairiens ». La loi phonétique n'est qu'une « formule qui note la réalisation d'une tendance » (p. 166) et ce qui importe avant tout, ce qui est d'ailleurs à la première place de la *Phonétique*, c'est la notion de « tendance » (p. 156 et suivantes). Avec M. Grammont, comme aussi avec M. Meillet et la nouvelle école phonologiste, c'est le point de vue téléologique qui s'affirme, contre l'ancien point de vue purement positiviste. On lira avec plaisir le passage de la p. 184 qui montre bien, tellement le tour est familier

Digitized by Google

et imagé, à travers quels obstacles doivent parfois se mouvoir les tendances et jusqu'à quel point la régularité des lois phonétiques peut être troublée. Rien de plus minutieux en effet que le mécanisme des changements qu'éprouvent les phonèmes. J'aurais aimé trouver aussi dans le Traité une autre belle page qui se trouve dans le t. LXII de la *Revue des Langues Romanes* et qui fait voir l'importance que prend la notion de tendance aux yeux de M. Grammont. A propos de mon travail sur la *Phonétique historique du Roussillonnais*, il écrit ceci : « Il fallait d'abord déterminer les tendances générales qui caractérisent le catalan par rapport au latin et les autres langues romanes, puis au besoin celles qui distinguent le roussillonnais du catalan d'Espagne; ensuite il fallait faire voir ces tendances agissant sur la masse de la langue de période en période, se réalisant pleinement ici, se mélangeant là avec d'autres tendances pour aboutir à des résultats différents et indirects, se heurtant ailleurs à des tendances contraires qui les annulent. C'est ainsi que l'on construit un arbre généalogique. Les ancêtres ont fondé une famille; leurs enfants se sont unis à ceux d'autres familles, leur apportant des caractères qu'ils tiennent de leurs père et mère, et rencontrant chez eux des caractères plus ou moins différents. Certaines de ces unions sont stériles; ce sont les tendances qui avortent. D'autres sont fécondes et donnent le jour à des produits qui doivent leur aspect nouveau à la jonction de caractères originairement différents; ce sont les tendances qui s'amalgament avec des tendances diverses et par là changent de nature et de direction. A chaque génération on peut envisager l'état de la famille entière; à chaque période on peut embrasser l'ensemble de la langue, en faire le bilan, voir quelles sont les tendances qui ont été anéanties par d'autres et remplacées par elles, quelles sont celles qui sont devenues inopérantes parce qu'elles ont été pleinement réalisées et ne trouvent plus de matière sur laquelle elles puissent s'exercer, voir enfin quelles sont les nouvelles tendances qui ont surgi et dont l'action se manifestera dans les périodes suivantes ». Encore un beau programme pour un phonéticien!

Le reste de la seconde partie est proprement l'œuvre de M. Grammont. C'est l'étude des changements dépendants. Dans une première catégorie, es phonèmes en jeu sont en contact, et c'est l'assimilation, la différenciation et l'interversion; dans une autre, les phonèmes sont placés à une certaine distance l'un de l'autre, et c'est la dilation, la dissimilation et la métathèse. La distinction entre les deux catégories s'impose. Sans doute, les changements dépendants s'opposent en bloc aux changements indépendants par le fait que la part de la psychologie, nulle chez ceux-ci, s'affirme au contraire chez ceux-là. Mais la part de la physiologie n'est pas la même dans les phénomènes en contact et les phénomènes à distance et les résultats non plus ne sont pas identiques. M. Grammont avait déjà eu, il est vrai, l'occasion de parler en détail de chacun de ces phénomènes. Tout dernièrement encore il en avait donné, en se plaçant à un point de vue particulier, une courte synthèse dans le *Journal de Psychologie* de 1930 et 1931 (cf. mon compte rendu dans la *R L R*,

Digitized by Google

LXVI, p. 233-235). Mais la présentation est ici renouvelée et ceux qui ont suivi ses publications peuvent s'apercevoir de ce qu'il y a de nouveau dans des chapitres comme ceux qui traitent de la dilation ou de la dissimilation. *Nova et vetera, sed vetera nova.*

La troisième partie est consacrée à la *Phonétique impressive*. C'est à peu près la reproduction de ce que M. Grammont a publié sous le même titre dans le *Journal de Psychologie* de 1931. Je n'y insisterai pas, me contentant de renvoyer à ce que j'en ai dit dans mon compte rendu de l'an dernier. Cependant, avant de terminer, j'exprimerai le vœu que le Traité de M. Grammont soit lu et étudié par tous ceux qui s'occupent non seulement de linguistique mais encore de grammaire historique des langues romanes : ils y trouveront amplement leur profit et je n'en veux pour preuve que la *Phonétique des Parlers provençaux modernes* du regretté Ronjat qui a su mettre en valeur l'enseignement, écrit ou oral, de son maitre et ami M. Grammont. On ne saurait avoir de meilleur guide.

P. Fouché.

Henri Hauvette. — Les Poésies lyriques de Pétrarque. *Collection des Grands événements littéraires, Malfère, éditeur*, 1931, 232 pages.

Pierre Villey. — Les Essais de Michel de Montaigne. *Même Collection*, 1932, 179 pages.

La Collection des Grands événements littéraires s'est enrichie de deux ouvrages extrêmement remarquables : le *Pétrarque* de M. Hauvette et le *Montaigne* de M. Villey.

Dans son introduction, M. Hauvette nous dit dans quel état nous est parvenu le recueil lyrique de Pétrarque. Dans la première partie, il étudie les sources de l'inspiration lyrique chez Pétrarque, puis la formation et la composition de son recueil. Dans la seconde, la fortune des poésies de Pétrarque en Italie, en France, en Angleterre, dans la péninsule ibérique, en Allemagne.

La matière est donc immense. Mais M. Hauvette la domine magistralement. Certes, là où une discussion sur un détail s'impose, il l'aborde hardiment, et il y apporte toute la précision minutieuse qui sied. On trouvera des modèles de ces petites dissertations délicates dans l'étude sur la formation et la composition du recueil : les différentes thèses proposées pour expliquer le plan du poète sont examinées avec la plus grande attention. Mais les problèmes de détail n'empiètent jamais sur les problèmes essentiels. Ceux-ci sont traités avec une connaissance approfondie des sujets, et de l'énorme littérature qu'ils ont provoquée. Le livre de M. Hauvette atteste l'érudition la plus vaste et la plus solide. Mais il atteste en même temps l'esprit le plus indépendant, un goût très sûr, un sens précieux de l'ordre et de l'équilibre. Et ce livre sur un grand poète est, comme il convenait, un livre d'écrivain.

Il fallait avoir vécu, comme l'a fait M. Villey, dans l'intimité de

Digitized by Google

Montaigne, avoir, comme il l'a, une connaissance approfondie du XVIe siècle, il fallait d'ailleurs unir en soi les dons du moraliste, de l'historien et de l'écrivain pour pouvoir condenser en 170 pages une étude aussi complète et aussi lumineuse d'un livre aussi complexe que les *Essais*. Comment Montaigne fut préparé à écrire ; comment, de l'essai impersonnel, il s'achemina, sous l'influence de Plutarque et de Sextus Empiricus, vers l'essai personnel ; comment, sous d'autres influences et après une crise pyrrhonienne, il entreprit sa propre peinture ; comment et sous quelles influences il développa cette peinture ; ce que furent la philosophie définitive et l'idéal moral des *Essais* ; quelle en fut la fortune en France et en Angleterre : toute cette histoire d'une pensée qui se précise, d'un livre qui se forme, d'une réputation qui subit des éclipses, M. Villey l'a conduite avec l'aisance d'un homme qui connait à fond son sujet et sait faire un livre. Ce petit volume est un chef-d'œuvre d'exposition claire et élégante.

Joseph VIANEY.

Pierre Moreau. — La Conversion de Chateaubriand. *Paris, Alcan*, 1933, 243 pages.

Ce volume fait partie de la « Collection des Énigmes de l'Histoire ». Il y figurera parmi les tout meilleurs. Car c'est un livre très brillant, et qui repose sur une documentation très abondante, si elle ne s'étale pas.

« Toute conversion est une énigme, dit l'auteur dans son Avant-Propos. Mais celle de Chateaubriand est une énigme dans une énigme. Car l'homme tout entier nous échappe ». — Pour déchiffrer l'énigme, il recherche où la conversion l'a pris et où elle l'a porté.

Elle l'a pris dans le XVIIIe siècle. Mais jusqu'où fut-il de ce temps ? C'est ce que M. Moreau examine dans la Première Partie, *le Jeune Philosophe*. Elle est probablement celle qui a exigé le plus de recherches. Elle est aussi peut-être la plus intéressante. Car elle éclaire la formation, non pas du seul Chateaubriand, mais de bien d'autres jeunes gens de sa génération et de sa qualité. On y voit sous quelles influences ils étaient entraînés vers la philosophie, et sous quelles autres ils étaient, sans s'en rendre bien compte, retenus dans la religion. Tout un moment de notre histoire revit dans ces pages substantielles.

La conversion a porté Chateaubriand dans le XIXe siècle. Elle le laissa jusqu'au bout converti, c'est ce que M. Moreau montre dans sa Troisième Partie, *le Converti*, où il lui faut résumer toute la vie de l'écrivain et toute sa production depuis le *Génie* jusqu'à la mort. C'est avec grand plaisir que sous la direction de M. Moreau on passe de nouveau en revue l'œuvre immense de l'*Enchanteur*.

Dans la Deuxième Partie, la *Conversion*, il aborde, après d'autres, les problèmes de date qui se présentent. Ils sont clairement exposés et résolus avec sagesse.

Joseph VIANEY.

Digitized by Google

A. Dauzat. — Histoire de la Langue française, *Paris, Payot*, 1930, in-8° de 588 p., 45 frs.

M. Dauzat fait preuve d'une activité remarquable. Travaux originaux, ouvrages de vulgarisation se succèdent sous sa plume presque sans interruption. On a déjà eu l'occasion de noter dans cette Revue, dont il est actuellement un des collaborateurs les plus féconds et les plus précieux, qu'il possède des qualités toutes particulières de vulgarisateur, clarté et simplicité de l'exposition, aisance de la forme, juste proportion des diverses parties, et naturellement connaissance approfondie du sujet. Il faut ajouter, ce qui n'est ni une petite recommandation ni un mince mérite, qu'il n'est aucun des sujets qu'il a vulgarisés pour le grand public, géografie linguistique, noms de personnes, noms de lieux, patois, argots, sur lequel il n'ait fait auparavant et au moins partiellement publié des études personnelles et originales. Il en résulte que ces ouvrages, ne se bornant pas à rassembler et mettre en ordre les résultats acquis par d'autres, sont propres à intéresser et à instruire même les spécialistes.

Celui que nous signalons aujourdui est aussi un livre de vulgarisation et nous paraît être dans cet ordre d'idées son chef-d'œuvre. L'istoire de la langue française depuis les origines jusqu'à nos jours, c'est un sujet immense et d'une extrême complexité ; M. Dauzat l'envisage sous tous ses aspects et n'en néglige aucune partie. On suit aisément le développement cronologique des diverses questions et dans chaque chapitre les points principaux sont résumés avec abileté, parfois avec talent. Le chapitre sur *La Prose*, p. 478 sqq., est saisissant à cet égard : tous les prosateurs, depuis les origines de la littérature française jusqu'à l'eure actuelle i sont caractérisés au point de vue de la langue en quelques lignes nettes et précises, et, malgré le grand nombre d'écrivains qui défilent ainsi les uns après les autres, le lecteur n'éprouve nulle part une impression de monotonie et de fatigue. On a le droit de se demander, en fermant le livre après en avoir achevé la lecture, s'il i a d'autres romanistes qui auraient été à même de condenser ainsi en moins de 600 pages une si vaste matière, en accordant au développement de chaque question une étendue proportionnée à son importance, en en les traitant toutes avec compétence.

Voici quelques notes que nous avons prises au cours de notre lecture, et dont l'auteur pourra peut-être utiliser certaines dans une seconde édition :

P. 9, l'auteur a raison de dire, contrairement à la doctrine courante, que l'*n*, *k*, etc. mouillés sont composés de deux éléments (disons deux phonèmes combinés et accommodés l'un avec l'autre), cf. Grammont, *Traité de phonétique*, p. 81, 95, 105. Pour l'*l* mouillé la chose est discutable, car l'*l* n'est pas une occlusive, mais une continue, et l'*l* est mouillé dès son début et peut finir tel quel sur la voyelle qui suit ; chez d'autres il i a entre cet *l* et la voyelle un petit *yod* ; cette différence est affaire de dialecte, d'individu et de vitesse du débit.

Digitized by Google

P. 49, l. 1, l'*s* était anciennement *dissimilé* par le *ts*.

P. 53, l. 18, il est difficile d'admettre une coupe *nig-rum*, qui n'est pas conforme au sistème de la langue ; si *acrem* donne *aigre*, *nigrum* doit donner **neyr* > *neir*.

l. 1 du bas : *ll*, *tt* ne sont pas des consonnes « prolongées » (cf. *Traité de phonétique*, p. 52).

Note : **scoclus* n'est pas plus surprenant que **manuclus* de *manupulus*, auquel renvoient la plupart des formes romanes.

P. 57, M. D. voit entre le traitement de l'*è* de *pectus* et celui de l'*é* de *tectum* une « opposition qu'il est plus facile de constater que d'expliquer ». Il trouvera satisfaction dans RLR, 1911, p. 98, cf. *Traité de phon.*, p. 187, 238.

P. 60, je n'arrive pas à comprendre pourquoi tant de personnes s'obstinent à appeler *ouvert* l'*a fermé* et vice versa. Cf. *Traité de pron. franç.*, p. 25, *Traité de phon.*, p. X.

P. 65, je ne crois pas volontiers à une coupe sillabique *lin-yu* (l. 3) : pour *cage* cf. *Traité de phon.*, p. 329.

P. 66, 67, une « métatèse » **peyto* > **petyo*, **oylo* > **olyo* est contraire aux principes de l'interversion ; cf. Festgabe f. W. Streitberg, p. 112, *Traité de phon.*, p. 245. *Pectus* est devenu **peyto*, puis le *t* s'est mouillé au contact du *yod* par inertie articulatoire, d'où **peyt'o*, **peytyo*, et par dissimilation **petyo*, *petšo* ; cf. *multu* > **muyto* > **muyt'o*, **muytyo* > **mutyo*, *mucho*, mais *buitre* quand un *r* empêche le *t* de se mouiller, *Traité de phon.*, p. 236. Il n'est pas vraisemblable que *oc(u)lus* ait jamais été prononcé **oc-lus*, pas plus que *ueclus*, qui remonte au latin vulgaire, ne l'a été **uec-lus* ; **oglo* > **oylo* > **oylo*, **oylyo* > **olyo*, *ojo*, comme *viejo*.

P. 68, si *pietatem* a passé par *pye-*, *pyi-*, *pi-*, on ne voit pas bien ce qui a mouillé le *t* pour amener le changement de *a* en *ié* (*pitié*).

P. 75, la forme *finir* n'est pas une objection à la régularité du changement de *i-i* en *e-i* puisque l'ancien français à *fenir* ; *finir* est refait d'après *fin*. — **cocere* n'est pas dû à une dissimilation du *qu* par *co*, mais à une assimilation de *qu* à *c*, cf. *verveine* de *uerbena*, p. 72. — Toute la page sur la dissimilation est à revoir ; *couronne* est ici sans valeur puisque l'a. fr. a *querone*. Dans un résumé si succinct et où l'on donne si peu d'exemples ne devrait pas figurer *acerarbor* puisqu'il contient 3 *r* et appellerait des considérations particulières. Dire que l'élément fort est particulièrement l'explosive devant tonique est une erreur fondamentale ; cf. La dissimilation consonantique, p. 44, 80, etc., *Traité de phon.*, p. 116, 117, 306, etc.

P. 92 « l'*i* et l'*ü* nasals, qui ne peuvent s'émettre sans être suivis d'une vibration nasale consonantique » ; à Damprichard, par exemple, ces voyelles nasales sont absolument pures de tout élément consonantique et semblables à elles-mêmes du commencement à la fin.

P. 232, « *lévier* pour *évier*, influencé par *lever* » ; lire *laver*. Les fautes d'impression sont assez nombreuses dans le livre.

P. 233, « *nombril*, attraction de *nombre* » ; je ne comprends pas.

Digitized by Google

C'est une mécoupure due à ce que *un ombril* ne peut pas se prononcer autrement que *un n ombril* ; j'ai entendu des enfants qui de *cet homme* tiraient *un thomme*, d'autant plus aisément que beaucoup de personnes, même fort cultivées (c'était le cas de Michel Bréal), prononcent *ce thomme* comme *ce taureau*.

P. 234, M. D. est bien sévère pour l'expression *étimologie populaire*. Il i a plusieurs cas à distinguer :

cassanus devenant **caximus* sous l'influence de *fraxinus* est dû à une association de mots faisant partie de la même catégorie sémantique, et le changement de finale a été favorisé par la rareté de la finale *-ānus*.

fumier, pour qui l'influence de *fumer* n'est pas impossible, peut s'expliquer par la fonétique seule, comme *alumelle* de la p. 232, *jumeau*, *chalumeau*, *fumelle*, *prumier* (l'Assimil., p. 95).

Enfin l'étimologie populaire proprement dite ; cette expression ne suppose pas, comme le pense M. Dauzat, qu'il i ait de la part du sujet parlant réflexion et modification volontaire ; nous sommes dans le domaine du subconscient. Le peuple ne prête aucune attention au matériel le plus courant de son langage et il s'en sert d'une manière à peu près automatique; mais quand il se rencontre des mots un peu plus longs que l'ordinaire ou surtout des mots nouveaux pour lui, dont une partie ressemble plus ou moins à des mots qu'il connaît bien, il croit les i retrouver ; c'est en cela qu'il fait de l'étimologie, et les i retrouvant il les i met inconsciemment. Nous en avons signalé il i a longtemps (1894) des exemples bien caractéristiques tels que *estropié*, compris *estro-pied* (d'où *estrobras*), *apétirif* désignant une boisson que l'on prend avant le repas pour se donner de l'appétit. *Cordouanier* est dépourvu de sens pour qui ne connaît ni *Cordoue* ni le *cordouan* ; mais *cordon* est un mot courant. *Fors-fuyant*, *fors-bourg* sont inintelligibles puisque *fors* n'est plus vivant, mais *faux-fuyant*, *fau(x)bourg* offrent un sens raisonnable. Dans *coute pointe* aucun des deux éléments n'est intelligible ; en remplaçant *coute* par *courte* il i en a au moins un qui dit quelque chose, et cela suffit, même si le sens est absurde. *L'eau d'ānon* reproduit sans i rien changer la prononciation (ancienne en français proprement dit, et encore régulière dans de grandes régions de la France) de *laudanum*; l'étimologie populaire se borne ici à décomposer le mot en éléments qui sont tous clairs ; le sens qui en résulte est ridicule, mais il n'importe, et ainsi de suite.

P. 330, *disez* n'est pas rare dans le peuple lorsqu'il a sa valeur indépendante (*vous disez des bêtises*), c'est-à-dire lorsqu'il ne s'agit pas de locutions courantes en quelque sorte figées : *Dites donc ? Qu'est ce que vous dites ?*

P. 319 et 333, *saurai*, *aurai*, qui remplacent *savrai*, *sarai*, etc. sont « obscurs » ; n'i a-t-il pas là simplement une influence de l'écriture, une mauvaise lecture, puisqu'anciennement *savrai*, *avrai* ne pouvaient s'écrire que *saurai*, *aurai* ?

P. 491. Dans l'énumération des prosateurs nous aurions aimé rencontrer, entre les noms de Flaubert et Zola ou Daudet, celui de Maupas-

Digitized by Google

sant, le merveilleux conteur, dont tant de nouvelles sont de purs chefs-d'œuvre, écrits dans une langue limpide et souple, éminemment vivante et en même temps pleine d'art.

Maurice GRAMMONT.

A. Meillet. — Esquisse d'une histoire de la langue latine, 2e édition, *Paris, Hachette*, 1931, in-8° carré de XIV-300 p.

La première édition de cet ouvrage, que nous avons signalée dans cette Revue, tome LXV, p. 405, a été épuisée rapidement, si bien que l'auteur s'est vu dans l'obligation de fournir une seconde édition sans avoir le temps de remanier son livre comme il l'aurait voulu. Celle-ci n'est donc qu'un retirage, et la pagination n'a pas été changée. Néanmoins M. Meillet a tout revu minutieusement, et n'a pas introduit dans l'ensemble moins de 60 corrections de détail. Elles ont été inspirées en partie par les idées nouvelles qui sont nées de l'étude des langues récemment ajoutées à la famille indo-européenne, le tokharien et le hittite. Ce qui est plus important que ces menus changements, c'est l'avertissement du second tirage et surtout, à la fin du volume, le chapitre nouveau intitulé *Note sur la chronologie des langues indo-européennes*. Il i reprend, pour en préciser les conséquences, les vues qu'il avait exposées dans son article du *BSL*, XXXII, 1 sqq. La notion d'italo-celtique prend par là un sens différent de celui qui lui avait été attribué dans la première édition. L'italique et le celtique sont dans la famille indo-européenne, tout comme en orient l'indo-iranien, le tokharien, le hittite, des langues marginales, et par suite remontent à un état de l'indo-européen plus archaïque que celui auquel reportent les langues centrales, grec, slave, germanique. La comparaison des langues périphériques les unes avec les autres apporte de la lumière non seulement sur des questions de morfologie et de vocabulaire, mais même sur des points particuliers de fonétique ; c'est ainsi que la consonne sonore intérieure de mots comme *quadrupes*, *triginta*, que l'on se bornait jusqu'à présent à constater, reçoit maintenant une explication plausible (p. 287). La fonétique n'est digne de ce nom que lorsqu'elle a réussi à expliquer les fénomènes et à rattacher les faits à des principes généraux ; aussi voyons-nous avec plaisir (p. XIII) le traitement qui a tiré *ager* de **agros* ramené à la même tendance que celui qui a fait sortir *oraculum* de **oratlom* et *capio* de **kapyo*.

Maurice GRAMMONT.

A. Cuny. — La catégorie du duel dans les langues indo-européennes et chamito-sémitiques, *Bruxelles, Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, 1930, 68 p., in-8°.

M. Cuny poursuit ses études sur la parenté qui peut exister entre les langues indo-européennes et les langues chamito-sémitiques. On sait depuis la publication de ses *Études prégrammaticales* (cf. *RLR*,

Digitized by Google

LXIII, 314) dans quelle voie il conduit ses investigations : il estime que les ressemblances morfologiques sont propres à asseoir une conviction, tandis que les ressemblances lexicologiques ou fonétiques ne fournissent que des preuves incertaines. L'idée n'est pas nouvelle, puisqu'on la trouve déjà à la fin du XVIIIe siècle chez le jésuite espagnol Hervas ; mais son ancienneté ne lui ôte rien de sa valeur, et les métodes nouvelles permettent de la rajeunir. En effet le vocabulaire d'une langue peut avoir été en grande partie emprunté à date ancienne et plus ou moins bien acclimaté par la suite, et d'autre part les ressemblances fortuites de vocables sont plus fréquentes qu'on ne pense ; quant aux ressemblances des fonèmes d'une langue à une autre, ils s'expliquent aisément par la pauvreté de la plupart des sistèmes foniques.

Cette nouvelle étude est consacrée à la catégorie morfologique et grammaticale du duel. Naturellement l'existence du nombre duel dans deux familles de langues ne prouve rien pour la parenté de ces familles. Mais M. Cuny montre de telles similitudes dans les emplois même les plus particuliers de ce nombre, et d'autre part dans les formes foniques des éléments morfologiques qui le caractérisent, qu'il paraît impossible d'expliquer de pareilles ressemblances et de pareilles identités par des rencontres fortuites.

Cet article est d'une aute importance pour le problème de la parenté des langues indo-européennes avec les langues chamito-sémitiques.

Maurice GRAMMONT.

A. Dauzat. — « Andare-aller » d'après les atlas linguistiques (Études de dialectologie romane dédiées à la mémoire de Ch. Grandgagnage), *Liège, Vaillant-Carmanne*, 1932.

Peu de mots ont plus tracassé les étimologistes que *andare* et *aller*, et aucune de leurs ipotèses n'est arrivée jusqu'à présent à emporter la conviction. M. Dauzat reprend le problème en l'éclairant au moyen des atlas linguistiques. Il pense établir par là, plus nettement qu'on ne l'avait encore fait, que *andare* et *aller* sont deux mots différents, que la fonétique oblige à rejeter pour le premier **ambitare*, qui n'a vraisemblablement jamais existé, et *ambulare* pour le second, enfin que *adnare* d'une part et **alare* de l'autre restent possibles.

M. G.

H. Bauche. — Le langage populaire, *Paris, Payot*, 1928, in-8° de 256 p.

M. Bauche a noté soigneusement pendant ving années le « langage populaire » de Paris, et il en a tiré la grammaire et le vocabulaire qui constituent ce livre. La grammaire contient nombre de remarques utiles ; mais elle montre dès l'abord que l'auteur n'est pas linguiste ; elle est exposée gauchement dans les vieux cadres primaires, et gagne-

Digitized by Google

rait à être réduite de moitié ; elle l'aurait pu d'autant plus aisément qu'elle est érissée de redites. Le vocabulaire est appelé à rendre des services parce qu'il a été enregistré avec exactitude et qu'il semble être assez complet. Mais il soulève diverses questions. Qu'est-ce que c'est que le français populaire ? où commence-t-il ? où finit-il ? où est la frontière entre le français populaire et l'autre français ? Évidemment la limite est vague et indéterminable. Celui qu'a recueilli M. Bauche est essentiellement celui des plus basses couches, d'ailleurs assez composites, de la société parisienne, et l'élément ordurier i tient une très grande place. Mais à côté de cela on i trouve quantité de mots qui sont simplement du langage familier ; tels *épater*, *épatant*, *ficelle* au sens de « rusé », *fripouille*, *gabelou*, *gaffer*, *flambé* au sens de « fini, perdu », *filer* au sens de « s'enfuir », *s'en ficher*, *fichu*, *mal fichu*, qui sont des euféinismes pour « foutre, foutu » ; quand on dit de quelqu'un qu'il a « un fichu caractère » on ne parle pas un langage particulièrement populaire ; le bas peuple dit sans ésiter « foutu ».

M. Bauche semble considérer que ce qu'il appelle le « langage populaire » est la seule langue française véritablement vivante, et que tout le reste est une langue plus ou moins artificielle et périmée. Et comme c'est le peuple qui fait la langue, il paraît espérer qu'il viendra de cette langue populaire une rénovation de la langue française et qu'il en sortira une littérature comparable à celle des périodes antérieures. Il i a là une confusion. Lorsqu'on dit que la langue est faite par le peuple, il ne faut pas entendre par ce mot la partie la plus abjecte du bas peuple, les voyous et la crapule. Le peuple dont il s'agit c'est nous tous, l'ensemble de toutes les classes de la société, celle-là comme les autres, mais pas plus que les autres. Il i a dans l'atmosfère que nous respirons des bulles d'air qui sont venues crever à la bouche des égouts, mais s'il n'i avait que cela pour alimenter la vie, il i a longtemps qu'elle aurait disparu.

Maurice GRAMMONT.

J. Marouzeau. — Lexique de la terminologie linguistique, *Paris, Geuthner*, 1933, in-8° de 206 p.

Cet ouvrage, nous dit l'auteur dans son Avant-propos, « est né d'abord du désir de rendre accessibles aux non spécialistes les travaux des linguistes et des grammairiens », et aussi à l'occasion de permettre aux spécialistes « de se comprendre exactement entre eux ». La deuxième raison n'est pas à nos ieux d'un grand poids ; car les linguistes connaissent d'ordinaire la valeur des termes tecniques employés par leurs confrères, et d'autre part les livres bien faits définissent les termes qu'ils utilisent et donnent un index de leurs définitions. Pourtant, il faut reconnaître que la nomenclature linguistique n'est pas encore bien fixée sur tous les points, ce qui est assez naturel dans une science qui est en pleine évolution et dont certaines doctrines son visiblement provisoires. Celui qui apporte une téorie nouvelle propose

Digitized by Google

en même temps des termes nouveaux, ou s'il emploie les mêmes que ses devanciers il est tenu d'en donner d'autres définitions. De là peuvent naître chez le lecteur des ésitations ou des confusions, et c'est un des cas où le spécialiste pourra recourir volontiers à un répertoire général comme celui-ci. Mais alors il aurait été bon d'indiquer chaque fois entre parentèses le nom de celui qui a introduit un terme nouveau ou de ceux qui ont employé un même terme avec des valeurs différentes ; car le nom de l'auteur évoque sa doctrine ou sa téorie et éclaire la définition en replaçant le terme dans son milieu. M. Marouzeau l'a fait quelquefois, par exemple pour des vocables employés par F. de Saussure (fonologie, formations faibles, sistante, etc.), mais la mesure aurait dû être généralisée pour tous les termes de la linguistique proprement dite et de la grammaire comparée ; naturellement elle ne saurait être étendue à tous les articles de ce lexique, dans lequel le mot linguistique est pris dans un sens très général et très imprécis, ce qui a permis d'i faire rentrer quantité de termes de filologues, de grammairiens, voire de réteurs (iperbate, ipallage, catacrèse, etc.), dont l'origine, souvent très lointaine, ne présente plus aucun intérêt.

La première raison, permettre aux amateurs de lire les travaux des linguistes, est, selon notre expérience personnelle, une pure illusion. Ces amateurs se ramènent essentiellement à deux catégories, ceux qui ont fait des études plus ou moins scientifiques, et d'autre part les « ommes du monde ». Les uns et les autres prétendent qu'ils sont arrêtés par notre vocabulaire tecnique, et c'est ce qui a déterminé M. Marouzeau à faire son livre, auquel ils n'auront jamais recours ; ce n'est de leur part qu'une vaine excuse. Les premiers (chimistes, fisiciens, biologistes, médecins, etc.), abitués à une discipline autour de laquelle il i a pour la plupart d'entre eux des murs infranchissables, sont inaptes à en comprendre une autre. Les seconds, dont le but principal n'est souvent que de briller dans les salons où trônent des bas bleus, n'ont d'ordinaire en leur faveur qu'une vague couche de ripolin recouvrant une ignorance sordide. L'un d'eux, et non des pires, car il a une instruction bien au-dessus de l'ordinaire et a essayé d'apprendre plusieurs langues, me disait récemment à propos d'un livre de fonétique : « Ce qui est ennuyeux c'est qu'on fait intervenir des notions de fisiologie, et je dois vous avouer que lorsqu'on parle de la gloitte, par exemple, je suis obligé de faire chaque fois un effort considérable pour me représenter exactement où ça se trouve ». Il i a d'ailleurs dans ces deux catégories quelques exceptions ; mais ce sont des unités, impropres à constituer pour un livre une clientèle suffisante.

N'en pas conclure que la situation soit désespérée : on est en train de publier de tous côtés des articles, des livres, voire des revues de vulgarisation linguistique ; tout vocabulaire tecnique en est exclu, et les personnes cultivées n'ont besoin que d'un peu d'attention pour comprendre ; c'est un abreuvoir public que l'on offre aux non spécialistes : i boira qui voudra.

Quelques observations sur le Lexique, faites au asard de la rencontre.

Digitized by Google

Il manque pas mal de mots, même parmi ceux de la linguistique proprement dite ; telles les expressions *Groupes combinés* et *Groupes disjoints*, qui sont employées couramment depuis 35 ans. Quelques erreurs flagrantes : s. v. *Arrondissement* ; *o*, *u* ne sont pas des voyelles antérieures ; — s. v. *Fermé* ; *élève* a deux *e* ouverts en français parisien ; — s. v. *Occlusive* ; l'attaque dure n'est pas l'esprit doux du grec ; — s. v. *Sistante* ; l'articulation de *m* dans *immense* n'est pas une sistante. Quelques définitions insuffisantes, défectueuses ou inexactes : s. v. *Dilation* ; dire « antérieur par anticipation et postérieur par inertie », non le contraire ; ajouter, autrement que par prétérition, que les consonnes aussi sont soumises à ce fénomène ; — s. v. *Métaphonie* ; renvoyer à *Dilation* ; — s. v. *Inflexion* ; renvoyer à *Dilation* ; la métafonie est insuffisamment caractérisée ; du moment que l'auteur prend pour exemple le germanique il devrait signaler aussi le changement de *i*, *u* en *e*, *o* ; — s. v. *Fracture* (ou *Brisure*) ; terme défectueux, parce que répondant à une idée fausse : est éclairé aussi mal que possible par le traitement de *e* germanique devant *r* en gotique ; renvoyer à *Assimilation* et à *Dilation* ; — s. v. *Diphtongue* ; une diftongue ne comprend pas d'élément « en fonction consonantique » ; définition à refaire ; — s. v. *Quantité* ; tout à fait insuffisant et inexact en ce qui concerne les consonnes longues ; — s. v. *Prolongeable* (*consonne*) ; ne s'appliquerait qu'aux continues ; toutes les consonnes sont prolongeables ; — s. v. *Double* ; la définition des consonnes doubles ou géminées est imprécise et inexacte ; — s. v. *Aperture* ; les définitions des deux termes *aperture* et *ouverture*, qui ont aujourdui des significations très précises, sont vagues et erronées ; — s. v. *Syllabe* ; les définitions de la syllabe sont périmées ; on aurait pu laisser de côté celle des *Drucksilben* et celle des *Schallsilben*, puisqu'elles sont en contradiction flagrante avec des faits élémentaires. Dans une forme comme fr. *haï* il n'i a pas interruption entre deux séries de vibrations glottales, mais passage sans interruption de l'une à l'autre ; — s. v. *Verner* ; la loi de Verner est énoncée de travers, ce qui n'est pas rare aujourdui.

Maurice GRAMMONT.

C. Gérardin. — Gruey avant la Révolution. Géographie, histoire, langage, 4 cartes, 13 photographies, documents d'archives, *Chez l'auteur à Gruey* (Vosges), in-8° de XII-224 p.

Ancien professeur d'istoire, M. Gérardin a consacré ses loisirs, depuis qu'il est à la retraite, à faire une étude sur l'istoire, la géografie et la langue de la localité où il est né et où il a passé une bonne partie de sa vie.

Il a dépouillé tous les textes et documents d'archives concernant son village, qu'il a pu rencontrer tant dans la région même qu'à Besançon, ancien chef-lieu du diocèse. Le patois, qui a été la langue courante de son enfance, et auquel il n'a jamais cessé de s'intéresser, est bien étudié et présenté clairement ; le vocabulaire paraît être à peu près complet ;

Digitized by Google

l'auteur le donne dans une transcription qui ne laisse jamais dans l'incertitude. Il le sauve ainsi, lorsqu'il en est temps encore, de la prochaine disparition dont il est menacé, et le livre aux romanistes et en particulier aux dialectologues, dont il vient enrichir la documentation pour une région des plus intéressantes et qui a déjà suscité des travaux fort importants.

M. G.

Le français moderne, revue de synthèse et de vulgarisation linguistiques, dirigée par A. DAUZAT, *Paris, d'Artrey*.

La linguistique est inaccessible au public, aux membres de l'enseignement primaire et à l'ensemble de ceux de l'enseignement secondaire. On en donne volontiers pour raison qu'elle se sert d'un vocabulaire ermétique. La vraie cause est qu'à part quelques rares chaires de l'enseignement supérieur, aucune notion de linguistique n'est enseignée nulle part. Ceux qui auraient vraiment la volonté de comprendre sont découragés et déroutés dès leurs premières tentatives, non par le vocabulaire plus ou moins particulier, mais parce qu'ils ne comprennent pas que les faits du langage puissent être étudiés scientifiquement ; c'est tellement contraire à tout ce qu'on leur a appris !

Voici une nouvelle Revue qui vient donc à son eure. Elle est propre à satisfaire tous ceux qui ont réellement le désir de savoir, car c'est avant tout une Revue de vulgarisation linguistique. Elle a pour objet l'étude du français moderne, sans remonter au-delà du XVe siècle, ni faire appel à des langues étrangères ou anciennes, dont l'intervention est rebutante pour qui ne les sait pas. Elle se propose de faire connaître en ce qui concerne le français les résultats les plus récents et les plus sûrs de la linguistique à tous les points de vue : fonétique, morfologie, sintaxe, lexicologie, onomastique, langue parlée et langue écrite, prose et poésie, langage de métiers et argots, français populaire et français régional, expansion du français en France et dans les colonies, langue française à l'étranger, etc. Elle donnera avant tout des articles de sintèse sur les grandes questions, mais aussi des études ou notes sur des points particuliers, les uns et les autres confiés à des spécialistes ayant fait leurs preuves. Chaque numéro contiendra en outre des comptes rendus critiques, une revue des Revues françaises et étrangères pour i signaler les articles consacrés au français moderne, une cronique relatant les faits qui intéressent l'étude du français ou les maitres qui l'enseignent.

Le premier fascicule, juin 1933, comprend les articles suivants : L'évolution de la langue française du XVe siècle à nos jours, par *A. Dauzat* ; — Comment un étranger étudie le français, par *E. Lerch* ; — Le lexique du XVIIe siècle, par *G. Guerlin de Guer* ; — La prononciation actuelle du français, par *P. Fouché* ; — Le petit courrier de Ménage (glanures grammaticales et lexicologiques) ; — Comptes rendus ; — Revue des Revues ; — Cronique ; — Bibliografie.

Digitized by Google

Il doit paraître 4 fascicules par an, de 96 pages chacun.
Le prix de l'abonnement est 60 fr., celui du fascicule 16 fr.
Nous souhaitons à cette nouvelle Revue durée et prospérité.

M. G.

F. Holthausen. — Altenglisches etymologisches Wörterbuch, *Heidelberg*, *Winter*, 1932, 1. Lieferung, in-16°.

N'ayant encore reçu que la première livraison de ce dictionnaire, nous nous bornerons pour le moment à l'annoncer. Cette livraison comprend les lettres A à D. C'est un simple répertoire des étymologies du vieil anglais, c'est-à-dire qu'aucune étimologie n'est expliquée ni discutée. L'auteur se borne à placer en regard des formes du v. anglais celles qui leur correspondent dans les autres langues germaniques principales, et à l'occasion dans les autres langues indo-européennes. Quand l'étimologie est difficile, douteuse ou récente, il en indique d'ordinaire brièvement la source. Cet ouvrage est appelé à rendre des services parce que, resserré en un format commode, il dispensera dans beaucoup de cas de chercher dans de gros livres ou dans des Revues que l'on n'a pas toujours sous la main. Le recueil semble être assez complet, et nous notons avec plaisir qu'il donne aussi à leur ordre alfabétique les finales qui n'apparaissent que dans des composés, et que l'on ne sait le plus souvent où chercher.

M. G.

A. Duraffour. — Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux d'après le parler de Vaux-en-Bugey (Ain), *chez l'auteur*, *Institut phonétique de Grenoble*, 1932, XXII-282 p., in-8°, avec une carte.

M. Duraffour a eu l'idée d'étudier les patois au millieu desquels il avait vécu et qu'il avait plus ou moins pratiqués lui-même durant son enfance et sa première jeunesse ; rien n'est plus naturel pour un dialectologue, et nous dirons même rien n'est plus recommandable, car il est certain que l'on possède un sens plus intime d'une langue que l'on a apprise inconsciemment dans son jeune âge et par des moyens naturels, que d'une langue que l'on a apprise volontairement à l'âge adulte et par des moyens plus ou moins artificiels. Or il s'est trouvé que ces patois présentaient par rapport au latin en ce qui concerne l'accent un vrai bouleversement, et que d'autre part toutes les voyelles s'étaient diftonguées, triftonguées, avaient passé par toute la gamme des timbres possibles, étaient devenues méconnaissables. Il s'agissait de recueillir soigneusement tous les faits dans leur inimaginable complexité, de les classer et de les expliquer ; tâche éminemment difficile et délicate. Certains auraient reculé devant ce nœud de vipères ; M. Duraffour a eu la ardiesse de s'i jeter tête baissée. Pendant de longues années il a enquêté avec une métode excellente (p. XVI-XX) et une

Digitized by Google

ardeur infatigable, rassemblant toutes les formes de son patois de Vaux, étendant ses investigations à ceux de toute la région environnante, avec cette idée fort juste que ces divers patois pouvaient s'éclairer les uns les autres, poussant même ses recherches bien au delà en domaine rétique, dans une partie de l'Italie et dans l'ensemble des parlers français. Il a le mérite d'avoir attiré l'attention, dans un ouvrage qui par son importance marque une étape, sur des questions qui sont généralement assez négligées, peut-être parce qu'examinées fragmentairement elles ne permettent aucune solution, de fournir sur son sujet une documentation extrêmement riche et étendue, et empruntée non seulement aux parlers vivants, mais aussi aux documents écrits, d'avoir mis en ordre ces documents et d'avoir indiqué quels sont les rapprochements que l'on peut faire, à tort ou à raison, entre les fénomènes de ces patois et ceux d'autres parlers romans ou même non romans.

Quant aux explications qu'il donne des fénomènes et à la marche de l'évolution fonétique qu'il croit pouvoir reconstituer, elles nous paraissent appeler de sérieuses réserves. Les deux principales questions qu'il examine dans cet ouvrage sont les modifications et les déplacements éprouvés par l'accent, et d'autre part la diftongaison des voyelles. Les deux questions d'ailleurs s'interpénètrent dans une large mesure. M. Duraffour classe les divers changements subis par l'accent, il essaie d'en donner la cronologie relative et de les expliquer. Il place dans une première catégorie, la plus ancienne, le type *ūĭta* > *vyă̆*, *nūda* > *nwă̆* et le tipe *malūru* > *mă̆u*, **taliatīciu* > *tă̆l̆ă̆i*. « La chute d'une consonne intervocalique, dit-il p. 6, a amené en contact un *i* ou un *u* accentués, et un *a* inaccentué ; l'hiatus s'est résolu par la consonnification de la voyelle à aperture réduite et un déplacement d'accent au profit de *a* ». La simétrie entre ces deux tipes est tout à fait illusoire ; elle n'existe ni pour le point de départ ni pour le point d'arrivée. Dans le premier cas le résultat est ce qu'il appelle, p. XII, une « diphtongue croissante », et dans le second il dit expressément, p. 7, que « le processus a été le même », et qu'il « a engendré des diphtongues décroissantes » ; nous ne voyons pas qu'il ait nulle part défini ces termes « croissante, décroissante », mais on comprend, par les exemples, qu'il entend par là « accentuée sur l'élément final, accentuée sur l'élément initial ». Pour qu'il i eût simétrie entre *nwa* et *mău*, il faudrait que ce dernier fût *maw*. Or *vya*, *nwa* ne sont pas des diftongues, mais ce qu'il appelle lui-même, p. 30, l. 2, « des syllabes du type consonne + voyelle » ; une consonne et une voyelle ne font pas une diftongue, et il n'i a pas plus de diftongue dans *vya*, *nwa* que dans *pra* ; il n'i en aurait pas plus dans *maw* que dans *mar*. Et il ne s'agit pas ici de vaines divergences de grafie ou de terminologie, mais de notions fondamentales, desquelles dépend l'intelligence des faits. M. Duraffour n'a pas compris ce que nous avons dit (RLR, LIX, 406) en déclarant qu'une diftongue de tipe *ia* est une « impossibilité fonologique », puisqu'il répond que de sem-

Digitized by Google

blables diftongues « existent » ; c'est précisément ce que nous avons montré au l. l. ; ces diftongues ne sont pas fonologiques, elles sont fonétiques ; il les appelle « anormales » ; alors nous sommes d'accord, puisque la fonologie ne comporte pas d'*anomalies* ; mais notre accord s'arrête là. En réalité la chute d'une consonne intervocalique, qui n'est pas de même date après l'accent que devant l'accent, devant un *a* que devant un *i* ou un *u*, a laissé en contact deux voyelles de timbres différents. Le sistème fonique du parler en cause, ne comportant pas deux voyelles consécutives séparées par une coupe sillabique, les réunit en une diftongue. Dans le premier cas il en résulte des diftongues anomales et par suite peu viables *ịa*, *ụa*, qui se résolvent par consonification du premier élément en *ya*, *wa* ; c'est une réédition du tipe latin *filịolu* > *filyọlu* ; il n'i a même pas eu déplacement de l'accent à proprement parler : par suite de cette consonification l'accent s'est trouvé forcément sur la partie restée vocalique. Dans le second cas le résultat a été une diftongue normale comme disposition des timbres, mais accentuée sur son second élément dans un parler qui ne connaissait ni voyelles à double sommet accentuel, ni voyelles accentuées sur la fin ; la régularisation s'est faite conformément au tipe vocalique courant dans ce sistème fonique : accentuation sur le commencement.

Nous passerons plus rapidement sur les autres catégories de déplacement d'accent ; l'examen du détail nous entraînerait trop loin. Un déplacement récent, auquel l'auteur attache une grande importance en vue d'explications qu'il donnera plus bas, n'est pas représenté à Vaux, mais seulement dans des régions assez voisines et d'autre part plus ou moins éloignées. Il consiste (p. 12 sqq.) en ce que l'accent quitte la pénultième pour se placer sur la finale, sans que soit tombée la consonne qui les sépare. M. Duraffour i voit un effet sintactique du régime accentuel de ces parlers, qu'il représente par le schéma suivant : ₀oO₀, composé de ronds de diamètres différents ; le grand rond représente la sillabe pleinement accentuée, la sillabe précédente aurait un demi-accent ; la première sillabe serait une inaccentuée ordinaire et moyenne ; la dernière syllabe particulièrement faible et au-dessous de la moyenne. Quand dans la frase un paroxiton se trouve devant un monosillabe accentué ou un dissilabe accentué sur l'initiale, la finale du paroxiton prendrait, conformément à ce schéma, un demi-accent qui ferait tomber l'accent de la sillabe précédente, et peu à peu l'ancien paroxiton se serait généralisé sous cette forme, quel que soit son entourage dans la frase, avec une pénultième inaccentuée et une finale accentuée. Cette ipotèse n'est pas invraisemblable, mais ce n'est qu'une ipotèse ; il faudrait tout d'abord démontrer, soit par des mesures précises de l'intensité, soit par quelque autre procédé, que ce schéma répond bien au mouvement accentuel de ces parlers. C'est un schéma assez fréquent en français pour les mots de quatre syllabes (*épouvantable*, *opération*), concurremment avec deux autres schémas (cf. GRAMMONT,

Digitized by Google

Traité de prononciation française, 8e éd., p. 139 et 142, et *Traité de phonétique*, p. 118) ; mais pour les mots de trois syllabes (*cavalier*, *utopie*) le français ne connaît guère que le schéma ₒₒO. M. Duraffour pense que son schéma est celui du latin ; le latin ancien n'est pas favorable à cette opinion : *facio/efficio*, *facultas/difficultas*, *factus/perfectus* ; quant au latin vulgaire un produit comme *la femna* de *illam feminam* est insuffisant pour assurer une démonstration. Au reste ce schéma est en contradiction avec la loi de Darmesteter, qui constate un affaiblissement de la voyelle préaccentuée non initiale. Cette difficulté n'a pas échappé à l'auteur, qui pense l'écarter en imaginant que le schéma germanique avec accent sur l'initiale s'est superposé au schéma latin, et que la combinaison des deux a donné naissance au schéma suivant : OₒOₒ. Ce schéma montre nettement une préaccentuée débile ; mais l'affaiblissement de la préaccentuée ne s'est pas produit d'un coup et à une date unique, et il semble bien que certaines préaccentuées étaient tombées avant les invasions germaniques.

Un autre fénomène que signale M. Duraffour concernant les modifications et déplacements de l'accent consiste en un divorce de l'intensité et de la auteur (p. 8 et suiv.). L'une des deux qualités est restée à sa place ancienne, mais l'autre s'est portée sur une autre sillabe. Le fait est signalé dans d'autres régions et jusque dans les Charentes (p. 25), mais il semble être le trait le plus caractéristique de tous les changements éprouvés par l'accent dans tout l'Est de la France, depuis le franco-provençal jusqu'au wallon, en passant par le franc-comtois et le lorrain. On aurait aimé trouver ce fénomène, sinon expliqué, tout au moins décrit avec précision. Il i a là tout un vaste sujet de tèse, car cette question est à reprendre à la base ; la fonétique expérimentale doit jouer dans ces recherches le principal rôle ; mais il ne suffira pas pour les mener à bien de quelqu'un qui dispose d'un laboratoire de fonétique ; il faut, ce qui est infiniment plus rare, quelqu'un qui sache se servir des appareils et calculer leurs données.

Les chapitres II et III, qui occupent la plus grosse partie de l'ouvrage (190 p. sur 260), sont consacrés à l'étude du vocalisme, en particulier de la diftongaison et des divers aspects sous lesquels elle se présente selon les positions, les dates et les lieux. C'est sur ces deux chapitres qu'il a fait porter son principal effort ; il a voulu non seulement décrire, mais expliquer ; et il semble bien que les questions d'accent qu'il a examinées dans le premier chapitre ont été abordées par lui avec la pensée qu'elles lui fourniraient les explications cherchées. Après les réserves que nous avons cru devoir faire plus aut, ce n'est pas sans inquiétude que nous le voyons déclarer (p. 47) que « ces diphtongues, de décroissantes, se font croissantes ». Il s'agit de *pia* devenant *pya*, de *pia* devenant *pya* ; il n'i a pas là de diftongues « croissantes », il n'i a plus de diftongues. Cette illusion en a entraîné d'autres : ayant cru voir un « mouvement de bascule » dans *ua* devenant *wa*, il en suppose un de *au* en *aü* pour aboutir à *ɔ*, et,

Digitized by Google

sans le dire expressément, de *ai* en *aĭ* pour aboutir à *è*. C'est vouloir du parallélisme à tout prix, sous prétexte que le parallélisme est un des grands principes de l'évolution fonétique ; mais le parallélisme ne se manifeste que dans l'évolution des fonèmes ayant des caractères communs ; il ne peut pas i avoir parallélisme entre *ai* et *ia*, entte *au* et *ua*, puisque *a* n'est pas consonifiable, et l'opposition entre *mau* (p. 7) et *nwa* (p. 6) le montre clairement sans qu'il soit nécessaire de s'appuyer sur aucune téorie. D'autre part la monoftongaison de *ai* en *è* est normale (cf. *Traité de phonétique*, p. 224) et celle de *au* en *œ* l'est également ; enfin *aŭ* ne serait pas devenu *œ*, et *aĭ* ne serait pas devenu *è* en passant par *èi* (*frèi dĕ vòlœr*, p. 49.)

Il n'i a pas davantage de « bascule » dans les exemples que M. Duraffour emprunte aux parlers de la Basse-Engadine. Quand *kŭòlp* est désaccentué il ne peut plus avoir *uo*, qui est éminemment une forme accentuée sur l'initiale ; mais les deux éléments de la monoftongue deviennent égaux, c'est-à-dire également inaccentués ; et loin qu'il i ait un renforcement devant l'accent on économise des forces en vue de la sillabe accentuée ; par suite la diftongue s'allège soit en se monoftongant *sadŭol/sadullăr*, soit en consonifiant son premier élément *kwòlpdœl* (p. 61).

C'est une observation analogue qui rend compte du traitement d'une diftongue accentuée devant un groupe consonantique lourd ou devant une sillabe finale inaccentuée lourde. On économise des forces pour les consonnes lourdes ou pour la finale et on soutient son effort jusqu'au bout au lieu de le relâcher sur la fin de la diftongue ; l'effort accentuel étant répandu sur toute l'étendue de la diftongue est diminué d'autant sur le commencement (tout cela se mesure), qui peut même se consonifier éventuellement. Disentis *fiər/fiars* (p. 64), Vaud *năovu /naŏva* (p. 71). On ne laisse pas tomber l'accent devant une finale lourde et par suite la diftongue accentuée d'un bout à l'autre fait contraste avec les diftongues accentuées non suivies d'une finale lourde ; ce contraste et cette particularité suffisent pour attirer l'attention sur la fin de la diphtongue, qui dès lors semble porter l'accent. C'est en somme le même fénomène que tout à l'eure en sillabe inaccentuée devant accentuée. C'est le même cas encore que celui que M. Duraffour rapporte d'après Rousselot (p. 83) : « Aux Chaumes on dit : *i m ẽ vą́o* « je m'en vais », *i m ẽ vao lăvá* « je m'en vais laver ». Dans le premier cas *vą́o* est accentué et présente une diftongue accentuée normale, avec élément final faible ; dans le second *vao* est inaccentué ou désaccentué parce qu'il n'est qu'un outil grammatical devant *lăvá* ; mais sa diftongue est maintenue avec une force égale jusqu'au bout, en vue d'articuler encore *lăvá* dans le même groupe ritmique ; par suite de cette circonstance Rousselot a cru entendre l'élément *o* de *vao* plus fort que l'élément *a* et a eu l'impression qu'il était accentué. Cette illusion est expliquée dans une autre citation de Rousselot que M. Duraffour

Digitized by Google

donne à la même page, mais dont ils n'ont vu ni l'un ni l'autre les vraies conséquences (p. 83) : « Selon que je dirige mon attention [ici ce serait : selon que mon attention est dirigée ou attirée], je mets l'accent sur l'un ou sur l'autre des deux coups ».

Autre observation, qui confirme la précédente. Il semble que d'une manière assez générale (on ne peut pas généraliser tout à fait étant donné la diversité des sources de M. Duraffour, la variété et l'éloignement des parlers auxquels il emprunte des exemples, qui demanderaient, avant d'être interprétés, à être replacés dans l'ensemble de la fonétique du parler auquel ils appartiennent) que les premières fases de ces diftongues ont été à peu près les mêmes qu'en français, et que ce n'est que dans les fases ultérieures qu'elles ont divergé de plus en plus ; et d'autre part que, tant en sillabe inaccentuée qu'en sillabe accentuée devant une finale lourde, elles se sont arrêtées dans leur évolution à un stade antérieur à celui que présentent les accentuées libres. Ainsi l'*ò* est devenu *uo* (it. *nuovo*), *ue* (esp. *nuevo*), *wo*, *we*, cf. p. 89, *nuef* / *nova* (par **nwova*), p. 90, *esprova*, *ovra*, p. 65, **wef* / **wofs* (*œf* / *ófs*) ; *é* > *ei* > *ai* (celle-ci n'est pas française) p. 90, *teyla* / *nay*, p. 70 *mè d'u* « mois d'août » (de **mwè* ?) / *ò mą̀* « un mois » (de **mwa* ?).

Dans tout le chapitre III, l'évolution d'une voyelle en union avec *y* ou *w*, nous n'avons pas rencontré un exemple qui suppose une diftongue accentuée sur la fin.

Il va de soi que dans un livre aussi touffu il i a un grand nombre de détails qui appelleraient une discussion ; mais nous préférons nous en tenir aux points principaux et dénoncer le danger des constructions « basculantes » de M. Duraffour.

M. Duraffour est un observateur, même un bon observateur, mais il n'est certes pas un intuitif ; aussi est-il quelque peu déplaisant de le voir à la fin de son livre ironiser à l'égard de ceux qui avant lui ont travaillé par intuition et ont par là (car il n'est pas d'autre métode scientifique, cf. RLR, LXIII, 176-178) fondé la science de laquelle il se recommande. Il est passé, proclame-t-il, le temps d'étudier ce qu'il appelle la dissimilation « en soi », la diftongue « en soi ». Il faut partir des faits pour former des téories générales ; c'est bien une idée de filologue, et jamais un filologue n'a pu construire une téorie qui supporte l'examen. Pour notre part il i a quarante ans que nous enseignons que les faits n'existent pas, parce que chaque fait représente une interprétation particulière, individuelle et indépendante. Partir des faits pour bâtir une téorie, c'est ériger l'incompréension en doctrine. Il ne se rend pas compte que sans les travaux de ses prédécesseurs qui provoquent son dédain, ses propres qualités d'observateur seraient toujours restées dans l'ombre, car il n'aurait jamais su ni ce qu'il convenait d'observer ni comment il fallait s'i prendre. Le temps qu'il aurait pu consacrer à l'étude de la diftongue « en soi » n'aurait vraisemblablement pas été du temps perdu.

Maurice GRAMMONT.

Digitized by Google

E. Bouvier. — Initiation à la littérature d'aujourd'hui, Paris, *La renaissance du livre*, 1928, in-16° de 220 p.

S'il est trop tard pour annoncer ce petit livre, on peut toutefois encore en parler, puisque le sujet qu'il traite n'a rien perdu de son actualité.

Il faut un certain courage pour entreprendre d'exposer et d'expliquer en 200 petites pages les différents sistèmes, principes et groupements littéraires qui sont apparus en France depuis 1900, et il faut un réel talent pour présenter avec ordre et clarté un fatras aussi bigarré, aussi touffu et aussi obscur. M. Bouvier i a réussi, ce qui n'est pas un mince mérite. Son 2e chapitre, sur le mouvement dada, qui embrasse la matière la plus complexe, est particulièrement remarquable à cet égard.

Ce n'est pas à dire que nous partagions toutes les opinions de l'auteur, toutes ses admirations et tous ses entousiasmes.

M. Bouvier laisse de côté dans les productions littéraires du XXe siècle toutes celles qui se rattachent à des formules qui ont produit des chefs-d'œuvre reconnus et ne considère que celles qui sont engagées dans des voies divergentes. Il les appelle littérature d'avant-garde, et cette dénomination paraît fort contestable ; il est vrai qu'il i a des avant-gardes qui s'égarent et que ne suit aucune garde ni aucun corps d'armée.

Il commence par le simbolisme et cherche d'abord à montrer ce que c'est qu'un simbole ; les exemples sur lesquels il s'appuie ne sont pas toujours eureux. « Baptiser un cirage la *Crème Eclipse*, par comparaison de sa noirceur éclatante avec l'obscurité totale produite par l'occultation du Soleil », voilà pour lui du simbolisme excellent ; l'affiche qui explique ce nom serait alors une bien piteuse réclame, car l'astre occulté, loin d'être d'une noirceur éclatante, est simplement gris et fait grise mine ; c'est le Soleil lui-même qui représente la Crème parce qu'il *éclipse* les autres astres comme elle éclipse les autres cirages. La langue courante serait pleine de simboles ; les exemples allégués à l'appui de cette opinion sont loin de la démontrer ; appeler « cheval de fleuve » un animal « qui a une tête de cheval, mais vit dans les rivières » n'est pas un simbole, mais à peine une comparaison ; de même « gratter du papier », pour « écrire » ; nommer la proue d'un navire son « bec » ou son « éperon » sont des métafores, non des simboles ; de même désigner par le mot « grue » une certaine machine élévatoire.

Après les simboles les simbolistes. Comme à la plupart des gens qui ont fait en « démoc » une fortune inespérée, il leur faut des titres de noblesse dans le passé et d'illustres ancêtres. Libre à eux puisqu'aujourdhui la recherche de la paternité est autorisée en France ; mais en ces matières

Bien adresser n'est pas petite affaire,

car la nature sème à tous vents et sans avoir étiqueté ses semences. Ils ont jeté leur dévolu sur Baudelaire, et c'est évidemment plus flatteur que de porter son choix sur un moindre sire. Mais Baudelaire est-il un

Digitized by Google

simboliste? C'est un romantique, le dernier en date, mais non le moins romantique ; seulement c'est celui qui a l'inspiration la plus courte, et peut-être aussi le moins de facilité ; il en est résulté que certaines de ses comparaisons ne sont pas très claires à première vue, mais ce ne sont encore que des comparaisons, non du simbolisme. On cite un sonnet, un seul, toujours le même, *Correspondances*, que l'on qualifie de simbolique. Il i faut de la bonne volonté, bien qu'il contienne le mot « symboles ». Mais admettons ; il se pose alors un problème : comment se fait-il que Baudelaire ait écrit certains passages qu'il soit à la rigueur possible d'appeler simbolistes? Influence inconsciente de la littérature anglaise ; n'oublions pas que Baudelaire a traduit et bien traduit les œuvres d'Edgar Poé.

Laissons Baudelaire pour les simbolistes autentiques, avérés, déclarés tels par eux-mêmes. Mallarmé était un médiocre professeur d'anglais, de ces gens qui, ayant passé leur vie en commerce avec la littérature anglaise, ignorent la littérature française, sont devenus incapables de la comprendre et croient lui rendre le plus signalé service en la dotant des défauts de la littérature anglaise. Tous les autres simbolistes, ses confrères ou ses disciples, savaient l'anglais ou croyaient le savoir. Ils ont fait, sans s'en douter, et avec une langue qui ne s'i prêtait pas, de la poésie pour Anglo-saxons. Contraire au génie de la langue française et à l'esprit français qui ont pour caractéristiques : limpidité et clarté, la prétendue poésie simboliste, après avoir suscité pendant quelques années un intérêt de curiosité, était périmée dès les dernières années du XIXe siècle. Mais en 1909 une équipe de snobs profita d'une période où toute production poétique faisait totalement défaut tant en France qu'à l'étranger, pour exumer et lancer de nouveau le simbolisme. La nouvelle génération, qui, conformément à l'ordre éternel, n'avait pas profité de l'expérience de sa devancière, accueillit cette manifestation avec faveur. On profita abilement de sa bonne disposition pour la tenir en aleine en lui servant la mirifique invention de la « poésie pure ». C'était un coup de maître : la poésie pure n'est ni dans les idées, ni dans les sentiments, ni dans les images ; c'est une espèce de sous-musique, et elle est *ineffable*. Définition excellente pour ceux qu'elle satisfait.

M. Bouvier a une grande qualité pour traiter le sujet qu'il a choisi : il croit à la sincérité de tous les auteurs dont il parle. Il ne sait certainement pas comment se fait un poème simboliste. Nous avons sur ce point des renseignements personnels très précis et très sûrs. L'auteur écrit d'abord son œuvre « en clair », c'est-à-dire dans la langue courante, ou plus exactement en mauvaise prose. C'est généralement banal et plat, et en même temps très court, la fécondité étant chose rare chez les simbolistes. Une deuxième opération consiste à versifier le produit conformément aux règles qui sont proclamées classiques dans les manuels pour écoles primaires. Après cela commence un travail de marqueteur : on retire tout mot qui offre immédiatement un sens pour le remplacer par un mot rare, insolite, inconnu, que rien n'appelle à côté de ceux qui l'entourent Quand ce petit jeu est terminé, le chef-

Digitized by Google

d'œuvre est accompli, et le génie se repose comme l'Eternel après la création.

Cette manière de procéder ne surprendra sans doute pas M. Bouvier, car il paraît résulter de ce qu'il dit à divers endroits (p. 14 à 20) que pour lui, comme d'ailleurs pour l'ensemble de l'école d'*istoire littéraire* à laquelle il appartient, la poésie n'est autre chose que de la prose à laquelle on a ajouté divers ornements. Aussi montre-t-il une aptitude particulière pour décomposer en quelque sorte le travail dont nous venons d'indiquer les trois fases et pénétrer jusqu'à la pensée intime des auteurs; il semble même parfois qu'il les a mieux compris qu'ils ne s'étaient compris eux-mêmes.

L'ermétisme étant voulu finit par n'avoir plus d'autre but que lui-même. C'est par là que le simbolisme avait ouvert les portes toutes grandes pour l'arrivée du dadaïsme, du cubisme, du futurisme, du purisme, du surréalisme, de toutes les incoérences et de toutes les excentricités. Si un simboliste a pu écrire : « Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent », un dadaïste n'é-itait pas à dire : « Vous ne comprenez pas ce que nous faisons ! Eh bien, chers amis, nous le comprenons moins encore ».

Le simbolisme eut un certain succès, c'est incontestable, mais surtout à l'étranger, surtout chez les étrangers qui parlent des idiomes inférieurs et ont été eureux de voir notre langue et notre littérature ravalées au niveau des leurs. Le dadaïsme et les autres manifestations en *-isme* auxquelles le simbolisme avait préparé les voies, furent apportés, naturellement, par des étrangers, un Roumain, un Polonais, un Sémite et divers internationaux. De pareilles éclosions sont une aubaine pour les ratés que l'ignorance et la paresse étreignent ; elles firent quelque bruit, mais n'eurent pas à proprement parler de succès. Il i a encore du bon sens en France, et l'on sait que le premier imbécile venu peut être capable de faire de l'incoérence ; il suffit qu'il ait un peu d'effronterie, et l'outrecuidance n'est pas rare dans notre pays depuis que nous avons été mis violemment en contact avec les peuples qui en vivent. On sait aussi, car il i a encore des gens qui savent quelque chose, que ces « blagues » sont apparues mainte et mainte fois depuis qu'il i a des littératures, et qu'elles n'ont jamais eu en vue une fin artistique ; leur but a toujours été avant tout d' « épater le bourgeois », et aujourdui le bourgeois c'est l'aristocratie de la « démoc ». Le vrai démoc ne se soucie pas des productions dites littéraires, car il sait qu'il n'a rien à apprendre de personne, puisqu'il a reçu gratuitement à l'école primaire l'enseignement « intégral » ; mais le bourgeois veut passer pour avoir du goût, et comme il ne possède aucune culture artistique, il est une proie facile pour les saltimbanques de la critique, qui l'entraînent où ils veulent, par le snobisme et la spéculation, l'un portant l'autre.

Le livre se termine par un long chapitre. « Qu'est-ce qu'une œuvre *moderne* ? » qui est une sorte d'antologie avec commentaires, contenant de nombreux morceaux choisis que souvent leur simple rapprochement

Digitized by Google

rend intéressants ou même instructifs. C'est là qu'il est question en particulier des romanciers « modernes », de ceux qui font de la psicologie au microscope, de ces gens qui se pincent pour se faire crier et se chatouillent pour se faire rire, qui nous servent, sans nous en épargner aucune, toutes les sensations les plus infinitésimales qu'ils ont cru possible d'éprouver. « Je ne cesserai de répéter, disait Balzac en 1840 dans sa *Revue parisienne*, que le vrai de la nature ne peut pas être, ne sera jamais le vrai de l'art; que si l'art et la nature se rencontrent exactement dans une œuvre, c'est que la nature, dont les hasards sont innombrables, est alors arrivée aux conditions de l'art. Le génie de l'artiste consiste à choisir les circonstances naturelles qui deviennent les éléments du vrai littéraire, et s'il ne les soude pas bien, si ces métaux ne font pas une statue d'un beau ton, d'un seul jet, eh bien ! l'œuvre est manquée ». Savoir choisir et savoir supprimer sont les premières conditions de l'art. La conception de l'art évolue, comme tout le reste, mais l'art subsiste. Les « modernes » nous répondraient que précisément de l'art ils n'en veulent plus et que leur principal effort consiste à l'éviter à tout prix ; à leur aise ! Le renard évite les raisins qui sont trop verts.

Maurice GRAMMONT.

Bulletin Linguistique, publié par A. ROSETTI, *Paris, Droz* et *Bucureşti, Editura « Cultura Naţională »*, I, 1933, 124 p. in-8°, 20 frs.

Une nouvelle Revue. Nous avons craint, en lisant en tête de la couverture : « Laboratoire de phonétique expérimentale », que ce ne fût une Revue de fonétique expérimentale; dans ce cas nous aurions pu, en même temps que nous célébrions sa naissance, annoncer sa prochaine oraison funèbre; car si Rousselot a pu dire en connaissance de cause que la fonétique expérimentale ne nourrit pas son omme, nous pouvons déclarer avec encore plus de raison qu'elle n'est pas capable de faire vivre une Revue. Il i a certaines questions difficiles et délicates qui peuvent de temps en temps susciter un bon article de fonétique expérimentale, propre à intéresser beaucoup de lecteurs; mais cet article est rare; une Revue peut avoir la chance de le rencontrer une fois en dix ans; le reste du temps il faut remplir les fascicules avec des descriptions d'expériences mal conduites par des personnes inexpérimentées, ou bien avec des tracés médiocres qui n'apportent rien de nouveau et sont même le plus souvent mal lus et mal interprétés par leur auteur; le public s'en lasse vite, et il a raison.

Ici on a évité ce danger; le Bulletin accepte tout ce qui rentre à un titre quelconque dans le domaine de la Linguistique. On en jugera par le contenu de ce premier fascicule : *A. Rosetti*, Sur la « morphonologie », questions de terminologie et de définition ; — *J. Byck et A. Graur*, De l'influence du pluriel sur le singulier des noms en roumain; ce sont des cas de réfection analogique, en particulier de

Digitized by Google

formes de singulier refaites d'après celles du pluriel ; — *A. Rosetti*, Remarques sur la détente des occlusives roumaines en fin de mot ; article de fonétique expérimentale, avec tracés obtenus par l'enregistreur, et interprétation des tracés ; — *D. Şandru*, Enquêtes linguistiques en Bessarabie ; textes dialectaux ; — *J. Byck*, Le féminin péjoratif ; il s'agit de formes féminines appliquées par mépris à un être masculin ; — *A. Graur*, Une loi du « plus grand effort » ; cette dénomination semble peu eureuse ; il s'agit de réactions plus ou moins conscientes et volontaires contre des évolutions dont les résultats sont considérés comme des vulgarismes ; — Comptes rendus.

On voit par cet aperçu que le Bulletin embrasse un domaine assez varié pour attirer de nombreux collaborateurs et de nombreux lecteurs ; nous faisons des vœux pour que ni les uns ni les autres ne lui fassent défaut.

Maurice GRAMMONT.

M. Rameau et **H. Yvon**. — Dictionnaire des antonymes ou contraires, avec indication des synonymes, *Paris, Delagrave*, 1933, in-16° de 294 p.

Cet ouvrage est un répertoire des mots pour lesquels existent des mots de sens opposé ou contraire. Les mots répertoriés sont définis par une formule succinte, ou plus souvent par des sinonimes ; en regard figurent les antonimes. Il va de soi qu'un ouvrage de cette nature est propre à rendre de grands services à ceux qui ont à parler en public et préparent de plus ou moins près la forme dans laquelle ils comptent s'exprimer, mais surtout à tous ceux qui écrivent ; ils devront toujours avoir ce petit livre à portée de la main pour i trouver le mot juste qu'ils désirent employer et qui ne se présente pas de lui-même à leur esprit. L'usage de ce dictionnaire est grandement facilité par un *Index* placé en tête du volume, qui contient tous les mots figurant dans le Dictionnaire avec l'indication de tous les articles où ces mots sont cités soit comme antonimes soit comme sinonimes. On aura une idée de la richesse du répertoire en considérant que le mot *abandonner*, par exemple, pris au asard à la première page de l'Index, ne figure pas dans moins de 32 articles.

Construire un ouvrage de cette nature est un travail difficile et délicat. Les auteurs s'en sont bien rendu compte et n'ont pas la prétention d'avoir fait une œuvre définitive. Ils savent que certains mots manquent à leur répertoire parce qu'ils n'ont pas su découvrir leurs antonimes, bien qu'il en existe ; ils savent surtout qu'aux mots qu'ils ont cités la liste des sinonimes ou celle des antonimes est souvent incomplète. C'est à l'usage qu'eux-mêmes et ceux qui utiliseront leur livre noteront ces lacunes, qui pourront être comblées dans les éditions ultérieures. Un écueil que les auteurs n'ont pas toujours su éviter est de donner en face d'un mot dans la liste de ses antonimes des mots qui ne sont pas ses antonimes, mais ceux d'un de ses sino-

Digitized by Google

nimes. Voici un exemple qui montre quelles difficultés présente l'établissement d'un pareil dictionnaire et même quelles surprises il réserve parfois ; nous lisons sous le mot *mûr*, dans la liste des sinonimes, *vigoureux*, et en effet ce mot peut à la rigueur être admis en considération de *âge mûr*, *esprit mûr* ; en face, dans la liste des antonimes, *fragile*, peut être considéré comme un antonime de *vigoureux*, mais non pas de *mûr* ; et ce qui est piquant c'est que ce *fragile* pourrait figurer dans la liste des sinonimes de *mûr*, avec *débile*, *faible*, *usé*, *vieux*, en considération des vêtements ou des linges qui sont *mûrs*.

Signalons quelques additions ou corrections possibles : *accueillant*, ajouter anton. *distant* ; — *aggravation*, aj. ant. *soulagement* ; — *mielleux*, aj. sin. *doucereux* ; — *droit*, en face de *mielleux*, est peut être appelé par *insinuant* donné comme sin. de *mielleux*, mais n'est pas un ant. de mielleux ; — *étourdi* n'est pas un ant. de *minutieux*, mais plutôt du sin. *attentif* ; — *fourniture* n'est pas un ant. de *modèle*, pas même de ses sin. *échantillon*, *spécimen* ; — un *collègue* peut être un *adversaire*, et par suite n'est pas un anton. de ce mot ; — *affront*, aj. ant. *honneur*, supprimer *service* ; — *altération*, aj. sin. *changement*, *modification*, *détérioration* (ant. corriger *assainissement*, p. 137, et même p. 137 *adversaire*) ; — *alarme*, aj. ant. *quiétude* ; — *altier*, aj. ant. *humble* ; — *allumer*, aj. ant. *apaiser*, *calmer* ; — *aplomb*, aj. ant. *guingois* ; — *appréciable*, aj. ant. *insignifiant*, *négligeable* ; — *ignorer* n'est pas un ant. de *apprendre*, mais de *savoir*, *connaître* ; — *connaissance*, aj. sin. *notion* ; — *artisan*, *ouvrier*, *travailleur* ne sont certes pas aujourdui des contraires de *chômeur* ; — bien que *manie* désigne un cerain état maladif, *santé* n'est pas un ant. de *manie* ; — *mater* étant transitif n'a pas pour contraires des réfléchis ; — *acquit*, *payement*, *quitus*, *quittance*, *solde*, *versement* ne sont pas des contraires de *mémoire* subst. masc. ; — de ce qu'un *parasite* n'est généralement ni *discret* ni *scrupuleux* il ne résulte pas que ces mots soient ses antonimes.

Maurice GRAMMONT.

Barbeau-Rodhe. — Dictionnaire phonétique de la langue française, *Stockholm*, *Norstedt*, 1930, XII-339 p. in-24.

Ce petit dictionnaire est fait pour les étrangers. M. Barbeau se demande dans sa préface si un dictionnaire de la prononciation française ne paraîtra pas quelque peu « superflu », alors qu'il en existe déjà, ainsi que divers traités de prononciation française. Nous répondrons : non, à condition qu'il marque un progrès sérieux sur les ouvrages existant déjà. Il est vrai qu'aucun n'est un « guide absolument sûr » ; mais nous ne voyons guère le moyen d'être un guide absolument sûr en une matière qui par nature est plus ou moins flottante et changeante. Il n'i a qu'un traité qui trouve grâce devant M. Barbeau, c'est le précis de prononciation française de Rousselot et Laclotte où la « prononciation parisienne » est, dit-il, « fidèle-

Digitized by Google

ment reproduite » ; il n'a donc pas remarqué que Rousselot i a introduit, à son insu, nombre de charentismes, et il ignore que son principal témoin pour la prononciation « parisienne » était d'origine franc-comtoise. « Les lexiques étrangers ne sont pas exempts de toute erreur » ; certes ! Un lexique ou un traité ne peut offrir de garanties sérieuses si son auteur ou ses « auteurs ne sont pas Parisiens de naissance et d'origine ». Rousselot et Laclotte ne l'étaient ni l'un ni l'autre. Passy présentait les meilleures conditions requises ; mais il a fait son dictionnaire en collaboration avec un métèque, qui est sans doute responsable d'un certain nombre d'exotismes ; et lui-même, quoiqu'il possédât par sa naissance et son éducation première une prononciation impeccable, a cru bon de l'altérer volontairement par un besoin mistico-politique de vulgarisme. En somme, si l'on admet en principe que l'auteur est un bon observateur et qu'il possède la compétence voulue pour exposer et communiquer le résultat de ses observations, son ouvrage vaut ce que valent les personnes qu'il a prises comme témoins. Ici l'auteur est M. Rodhe, dont le parisianisme n'est pas en cause, et le témoin M. Barbeau. On doit supposer, puisque c'est la qualité qu'il exige dans sa Préface, qu'il est « Parisien de naissance et d'origine » ; cela ne nous suffit pas comme garantie. Nous voudrions savoir si son père et sa mère avaient les mêmes qualités, et aussi le père et la mère de ses parents, et ainsi de suite ; en un mot depuis quand la famille est autentiquement et purement parisienne tant du côté maternel que du côté paternel, et, ce qui n'est pas moins important, à quel milieu social appartenait chaque génération. En effet les prononciations qui sont usitées à Paris et que l'on peut i recueillir sont loin d'être toutes de bon aloi ; il i a celle des faubourgs, qui est argotique, banlieusarde et dialectale ; celle des grands boulevards, qui est internationale, terne et dénuée de toutes les nuances délicates qui caractérisent la prononciation parisienne ; enfin il i a la seule qui mérite véritablement le nom de « parisienne » et doive faire autorité, parce qu'elle représente une tradition continuée, celle des vieilles familles de l'ancienne bourgeoisie parisienne ; elles sont fort rares aujourdui et de plus en plus rares, la plupart des abitants de Paris étant actuellement des étrangers et des provinciaux, devenus parisiens à une date extrêmement récente.

On est étonné du nombre de mots pour lesquels il est donné deux prononciations ; l'une doit être celle du témoin ; laquelle ? L'autre a été recueillie ailleurs ; où ?

Les auteurs se flattent d'avoir donné en plus grand nombre que leurs prédécesseurs des « termes d'usage récent ou peu fréquent » et une bien plus grande quantité de « noms propres ». Est-ce un avantage ou un encombrement ? Ainsi, pour ne pas sortir des mots commençant par *ab-*, nous relevons comme mots rares et sans intérêt (ou même inexistants ?) : *abannation*, *abirritant*, *able*, *abolla*, *abomasum*, *abondement*, *abras*, *abraxas*, *abs*, *abstème*. En admettant que par exception quelqu'un puisse avoir besoin un jour d'employer un

Digitized by Google

de ces mots, quel est celui dont la prononciation pourra l'embarrasser ou lui causer la moindre ésitation ? Et si nous poursuivions notre relevé des mots de cette catégorie, nous rencontrerions immédiatement *acamarchis*, dont on nous donne deux prononciations au choix ; n'est-ce pas la condamnation de tous les mots de cette nature, qui n'ont pas de prononciation fixée, parce que ce sont des termes tecniques ou savants et purement livresques ? Quant aux noms propres nous en ferons deux catégories, sans sortir de ceux qui commencent par *Aa-* ou *Ab-* : 1° ceux dont la prononciation ne présente aucune difficulté, tels que *Abadie*, *Aballo*, *Abantiade*, *Abdon*, *Abdias*, *Abbassides*, *Abdolonyme*, *Abbecourt*, *Abbeville*, *Abric*, *Abstemius* ; 2° ceux qui n'ont pas de prononciation française, parce qu'ils sont couramment inconnus et que par suite chacun, fût-il le plus autentique de tous les Parisiens, prononce comme il peut, lorsqu'il lui arrive d'avoir à employer un de ces mots : *Aagesen*, *Aalborg*, *Aar*, *Aarbourg*, *Aarhus*, *Aarau*, *Aaron* (on dit *a:ro*, *a:rô*, non *aa-*), *Abae*, *Abantes*, *Abares*, *Abasges*, *Abazes*, *Abbotsford*, *Abervrach* (breton : *abervrax*, la valeur de *x* n'est pas indiquée au tableau des transcriptions fonétiques), *Ableiges*, *Abot de Bazinghen*, *Abou-Jousouf Jacoub-El-Kindi*, *Aboul-Casim*, *Abrachaldus*, *Abrahamowicz*, etc.

On pourrait faire une troisième catégorie avec ceux qui ont une prononciation connue et courante dans la bouche des personnes qui ont fréquemment à les employer, mais à laquelle n'est pas conforme celle qui est indiquée dans le Dictionnaire ; la liste pourrait être assez longue ; nous nous bornerons à quelques-uns : *Boillot*, pron. *bwajo*, non *bwalo* ; *Droz*, pron. *dro*, non *dro:z* ni *dro:ʒ* ; *Poe*, pron. *poe*, non *po* à l'anglo-américaine (c'est un nom gascon, non anglo-saxon) ; *Valentigney*, pron. avec un *e* final, non un ɛ ; *Maxéville*, pron. *malevil*, non *maksevil* ; *Paulhaguet* et autres analogues, pron. *pojagɛ*, non *polagɛ*, car il n'i a pas lieu de propager l'officielle cacoépie des maîtres d'école.

S'il i a surabondance de noms propres, par contre, et ce n'est certes pas une compensation, il manque quantité de mots de l'usage le plus courant, et dont pourtant la prononciation demande à être notée parce qu'elle n'est pas la même à Paris et en province : *je sais*, *je vais*, *chat*, *combat*, *candidat*, *scélérat*, *délicat*, *il boit*, *fois*, *soie*, *voie*, *noie*, *choix*, *bourgeois*, *emploi*, *émoi*, *crois*, *croit*, *croire*, *droit*, *endroit*, *angoisse*, *soif*, *coiffe*, *cloître*, *gloire*, *soir*, *persister*, *consister*, *cave*, etc.

On ne trouve ni *etage*, ni *corsage*, ni *page* ; devra-t-on se régler sur *sage* (*sa:ʒ*) ou sur *âge* (*a:ʒ*) ? On sait que l'accent circonflexe est un indice très incertain pour la prononciation : *chantât*(*a*), *dégât* (*a*). Il aurait fallu donner à leur ordre alfabétique les principales finales, avec leur prononciation la plus courante et une liste à peu près complète des cas divergents.

De même il manque *sale* (Paris *sal*, province *sa:l*), il manque *cale*

Digitized by Google

(Paris *cal*, prov. *ca:l*), il manque *scandale*, *salle*, *dalle*, *balle* ; sur quoi se régler ? Sera-ce sur *pâle*, *mâle* (*pa:l*, *ma:l*) ?

La finale *-os* n'est proprement française qu'avec un *o* fermé, plus ou moins long. Elle apparaît presque exclusivement dans des mots étrangers ou d'origine étrangère, et elle présente cet *o* fermé quelle que soit la nature de l'*o* dans la langue d'origine. C'est ainsi que nous trouvons avec raison dans ce dictionnaire, avec un *o* fermé, *Calvados*, *Burgos*, *Eros*, *Carlos*, *Népos*, *Minos*, *Santos*. Mais c'est à tort que les auteurs donnent le choix entre *ɔ* et *o* : pour *Argos*, *Samos*, *Paphos*, *Paros*, *Lesbos*, *mérinos*, *albatros*, *albinos*, *tétanos*. La prononciation avec *-ɔs* a été introduite par les membres de l'enseignement originaires du Midi ; elle n'est pas à recommander ; un dictionnaire de la prononciation française doit être dans une certaine mesure normatif ; entre la prononciation française ancienne, autentique et encore vivante, et d'autre part une prononciation nouvelle qui n'est pas le produit d'une évolution, mais qui s'introduit frauduleusement, il n'i a pas à ésiter ; même la tolérance n'est pas de mise. La prononciation *ɔs* n'est correcte que dans le mot *os*, qui est à part en tant que monosillabe, et deux ou trois polisillabes qui sont entrés par une voie spéciale : *rinocéros*, *cosmos*.

La prononciation *oracle* avec un *a* en face de *miracle* avec un *a* est provinciale ; la finale *-acle* a un *a* après *r*, et un *a* après les autres consonnes, comme dans *spectacle*, *obstacle*, *pinacle*, *cénacle*, *tabernacle* (ces deux derniers manquent dans le dictionnaire). De même la prononciation de *roi*, *beffroi*, *courroie*, *paroi*, *paroisse*, *désarroi*, avec un *a* est provinciale ; la prononciation parisienne oppose *rwa* à *lwa*, et d'une manière générale *-rwa* à *-wa* après une consonne autre que *r*, comme dans *moi*, *doigt*, *exploit*, etc. ; notre Dictionnaire donne d'ailleurs correctement avec *a* : *froid*, *étroit*, *crois*, *croît*, *croix*, *proie*, *Troie*, *trois*, *effroi*, *lamproie*, *Rocroi*, etc.

Nous aurions quantité d'autres faits particuliers à discuter ; cela nous entraînerait trop loin ; nous terminerons en signalant deux points généraux qui ont une importance considérable.

Il est extrêmement dangereux, surtout lorsqu'on s'adresse à des étrangers et en particulier à des Germains au sens large, de donner le choix entre des prononciations comme *akdyk* et *agdyk* (*aqueduc*), *medsɛ̃* et *metsɛ̃* (*médecin*) : c'est ouvrir la porte toute grande à des prononciations comme *paguebot*, *une pache tachée* (*page*), *une vage blanche* (*vache*) et même *une vache planche*. Rien n'est plus nettement germanique et moins français. Il est vrai que M. Barbeau a déclaré dans sa Préface, p. x, qu'il « s'agit en réalité dans le premier exemple d'un *k* vocalisé et dans le second d'un *d* dévocalisé » ; mais quel est l'étranger qui ira chercher cette frase perdue au milieu de la Préface et l'aura constamment présente à l'esprit ? Elle est d'ailleurs bien mal exprimée, car il ne s'agit pas là de « vocalises » ni même de « voix », la voix étant par définition même un produit fonique qui se fait entendre, alors que les vibrations glottales d'une consonne sont en principe inaudibles ou du moins inentendues.

Digitized by Google

Puisque les auteurs font un « Dictionnaire phonétique » ils supposent que les personnes auxquelles il est destiné ont quelques notions de fonétique ; pourquoi ne pas se servir alors des termes consacrés, qui ont au moins l'avantage d'être clairs, et dire qu'il s'agit dans le premier cas d'une consonne sourde forte qui devient sonore tout en restant forte, et dans le second d'une consonne sonore douce qui devient sourde tout en restant douce ? Rien ne les aurait empêchés d'ailleurs de rappeler les définitions de ces termes.

Le second point est qu'il nous paraît peu eureux d'avoir donné en transcription fonétique à la fin du volume quelques pages de latin et de grec, avec des prononciations qui n'ont rien de commun avec ce que l'on sait de la prononciation du grec et de celle du latin ; ce sont des modèles de cacoépie.

Maurice GRAMMONT.

A. Ernout et **A. Meillet.** — Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots, *Paris, Klincksieck*, 1932, in-8° de XX-1108 p., 250 frs.

Ce livre est le produit d'une collaboration bien comprise. Ce n'est pas le procédé rendu célèbre il i a un peu plus d'un siècle par la grammaire de Noël et Chapsal : un nègre qui fait le travail et un négrier qui le contresigne ; procédé qui, jusqu'à ces derniers temps, semble avoir particulièrement souri aux auteurs de grammaires françaises. Ici les auteurs sont tous deux des spécialistes l'un en latinisme, l'autre en grammaire comparée ; ils se sont rigoureusement partagé le travail, l'un prenant à sa charge l'istoire des mots et l'autre la partie étimologique. Naturellement chacun des deux collaborateurs a pris connaissance de l'œuvre de son associé, mais sans i intervenir, et chacun est resté strictement et uniquement responsable de la partie qu'il s'était attribuée.

Par la manière dont il est conçu cet ouvrage est une nouveauté. M. Ernout résume ce que l'étude des textes peut faire connaître sur l'istoire des mots et enseigner sur le développement du vocabulaire latin depuis les plus anciens monuments jusqu'au début de l'époque romane. Il s'est efforcé de fixer avec autant de précision que possible le sens de chaque mot, et de montrer les valeurs anciennes qu'il a conservées et les valeurs nouvelles qu'il a acquises au cours du développement de la civilisation romaine ; en même temps que chaque mot il a examiné les dérivés et les composés qu'il a servi à former, et il a marqué brièvement les relations sémantiques des membres du groupe. Nous ne connaissons pas d'autre dictionnaire étimologique qui contienne une istoire des mots aussi développée et aussi complète.

Pour la tâche qu'il s'est assignée, M. Meillet s'est bien gardé de signaler toutes les étimologies qui ont été proposées (ce travail existe et il n'i avait pas lieu de le reprendre). Il s'est imposé de ne présenter que les rapprochements que l'on peut considérer comme certains, ou au moins comme infiniment probables ; tous les autres ont été métodi-

Digitized by Google

quement écartés. Il n'a pas voulu présenter des ipotèses ni même des possibilités, mais faire connaître l'état actuel de l'étimologie latine, ce qui est acquis de la préistoire des mots latins. Il i a deux parts essentielles dans le vocabulaire latin : l'éritage indo-européen et les emprunts. D'où sont venus les mots empruntés, on l'a indiqué toutes les fois qu'on l'a pu, et c'est à peu près tout ce qu'on a eu à en dire ; mais le vrai fond de la langue est indo-européen ; c'est de cela qu'il i a lieu de faire à proprement parler l'étimologie et la préistoire. Et dans ce travail M. Meillet a appliqué à son aise les idées qui à bon droit lui sont chères, à savoir que ce n'est pas donner une étimologie que de rattacher un mot latin à une « racine » indo-européenne. Un mot latin d'origine indo-européenne est un mot indo-européen que le latin a conservé ; c'est ce mot qu'il s'agit de retrouver, et il faut en déterminer avec précision la forme et l'emploi, la valeur sémantique et sociale, l'aire géografique.

Ce dictionnaire ainsi conçu et exécuté est une œuvre magistrale. Il est à souaiter qu'il serve d'exemple à d'autres spécialistes pour l'établissement des dictionnaires étimologiques d'autres langues que le latin.

M. G.

T. Navarro Tomás. — El idioma español en el Cine parlante, *Madrid*, 1930.

Grand débat à Hollywood : les films parlants en espagnol doivent-ils adopter la langue castillane, ou celle des Sud-américains ? Il semble que la question n'aurait pas dû se poser : dans un film parlant en français la langue adoptée sera évidemment le français normal, et non point par exemple celui de Marseille, à moins qu'il ne s'agisse de mettre en scène des Marseillais. Pour l'espagnol il i a eu de violentes polémiques, et M. Navarro Tomás s'en est ému. Il a rédigé un consciencieux mémoire où il développe les arguments qui militent en faveur du castillan, sauf le cas spécial où les personnages sont des Sud-américains, et il nous donne ce mémoire dans une avenante brochure de 96 p. in-16 à la fois en espagnol et en anglais. Mais pendant que ce mémoire se traduisait en anglais et s'imprimait la question avait été tranchée à Hollywood, et conformément au bon sens, c'est-à-dire en accord avec les conclusions de M. Navarro.

Même si la question avait dû rester pendante, on se demande si cela valait la peine d'écrire un semblable mémoire. N'i a-t-il pas lieu de considérer que de tous ces films, surtout les films américains, de cette production effrénée, de cette fabrication en série, il ne reste rien ? Après leur tournée de présentation conforme aux contrats commerciaux, la grande majorité de ces films, qu'ils soient parlants ou simplement lumineux, retombent pour toujours dans le silence et dans la nuit.

M. G.

Digitized by Google

C. Pitollet. — Hispania, *Paris, Hatier*, 1930.

Ce petit livre est assez bien présenté ; mais ceux qui penseraient, d'après le titre « Hispania », qu'ils i trouveront des renseignements, au moins superficiels, sur l'Espagne sous tous ses aspects, seront vite détrompés. Il leur suffira de lire la table des chapitres pour voir qu'il i est surtout question de la langue espagnole, soit de cette langue en elle-même, soit de ce qu'il peut être utile d'en connaître pour voyager en Espagne.

Il faut s'empresser d'ajouter que le tout est bourré de renseignements de toute nature, d'autant plus précieux qu'ils sont dus pour la plupart aux observations personnelles de l'auteur, c'est-à-dire d'un omme qui a vu et qui sait voir.

Cet ouvrage est construit d'une façon bizarre ; on ne saurait jamais dire qu'un chapitre est appelé par le précédent ; quand on croit tenir le fil on s'aperçoit tout d'un coup qu'il est rompu par une ou plusieurs digressions qui vous écartent du droit chemin que l'on croyait suivre. Il est vrai qu'après les digressions le fil se renoue au moment où l'on s'i attendait le moins. On rencontre d'abord un court chapitre sur l'accentuation, et ceci ne surprendra pas ceux qui savent que pour qui veut visiter un pays étranger et le comprendre, la première chose à faire et la plus importante, est d'en apprendre la langue. Après cela on attend un ou plusieurs autres chapitres sur la langue ; point : le fil est déjà coupé. C'est un chapitre, plus ou moins documentaire, de notions géo grafiques et istoriques sur l'Espagne.

Le fil se renoue avec le 3e chapitre, intitulé *La lengua de España*, mais par un nœud assez lâche, car on n'i trouve que des généralités sur la langue, ses origines, ses plus anciens monuments littéraires, avec une digression sur l'*Academia española* et ses travaux, et une autre beaucoup plus longue et assez malencontreuse sur les qualités supérieures de la langue espagnole. Ce sont des citations (12 pages sur un chapitre de 22) d'Espagnols qui ont fait l'éloge de leur propre langue par dessus toutes les autres, en un stile ampoulé, enfatique et redondant. Il n'en résulte rien, car d'une manière générale il n'est guère admis que l'on soit à la fois juge et partie, et d'autre part, pour apprécier les qualités d'une langue il faut avoir une compétence toute particulière que ces écrivains n'avaient pas, il faut connaître d'autres langues aussi bien que la sienne propre, alors que ces personnes paraissent avoir connu très peu de langues étrangères et les avoir connues fort mal. M. Pitollet a si bien senti la faiblesse de ces citations comme argument, qu'il a cru bon de les confirmer par le jugement d'un filologue allemand (p. 42) ; mais ce jugement n'a pas plus de poids que ceux des indigènes, parce qu'il est éminemment tendancieux. Il i a là 12 pages qu'il eût mieux valu garder en tiroir. On rencontre, dans ces éloges à tout prix, des arguments vraiment surprenants, comme lorsqu'il est dit (p. 52 et 53), pour montrer que la langue espagnole se prête également bien à tous les genres littéraires, qu'elle n'a rien à envier à aucune littérature pour la langue de

Digitized by Google

l'istoire ni pour celle de l'épopée, puisqu'on a traduit en espagnol Tacite d'une part, Lucain de l'autre, et qu'il i a lieu de se demander lequel l'emporte de la traduction ou de l'original ! Ce sont de singulières confusions ; c'est le poète qui est épique, non la langue, c'est l'istorien qui fait l'istoire et adapte la langue à ses besoins.

Le chapitre suivant est un *Rápido paralelo entre el español y el francés* pas si rapide que le titre semble l'indiquer, car il occupe 65 pages. Il i a de tout dans ce chapitre. Il s'agit de démontrer la supériorité de la langue espagnole et tous les arguments sont bons pour atteindre ce but. Les langues romanes (il ne s'agit ici que de l'espagnol, de l'italien et du français) seraient en quelque sorte des dégradations du latin, qui aurait été une langue parfaite ; l'espagnol aurait érité toutes les qualités du latin, en particulier la douceur et la force, tandis que l'italien n'a que la douceur, comme on le voit bien par ce seul exemple, la prononciation du mot *io* : l'italien dit *io*, ce qui est efféminé, l'espagnol dit *yó*, ce qui est viril ! Quelle est la place du français dans cet éritage ? on ne le saisit pas bien, car l'auteur lui reconnaît la douceur avec Racine et l'énergie avec Corneille. Là se place un tableau de correspondance des lettres (modificaciones ortográficas) des mots espagnols avec les lettres des mots latins, tableau assez compliqué et un peu enfantin. Puis influence de la littérature espagnole sur la littérature française, et en retour influence de la langue et de la littérature françaises sur la langue et la littérature espagnoles. De là un tableau de gallicismes (p. 62). Puis une « autocitation » de 10 pages (p. 69-80) sur les qualités (!) de l'allemand, qui n'est pas dénuée de sel ni d'exacte observation, mais franchement n'est pas à sa place ici où il s'agit de nous faire connaître *Hispania*. — Enfin nous arrivons à la comparaison de l'espagnol avec le français. D'abord l'espagnol aurait, au contraire du français, l'*aurea brevitas* ; c'était encore une des qualités du latin, qui décidément les avait toutes (le latin était une langue lapidaire, c'est entendu, mais en même temps une langue lourde et gauche ; quant à l'*aurea brevitas*, qui n'est pas toujours une qualité si enviable, ce n'était certes pas la qualité maîtresse de Cicéron, qui est incontestablement le plus grand prosateur latin). Pour démontrer que l'espagnol possede l'aurea brevitas et le français non, l'auteur use d'un procédé qui nous semble peu acceptable ; il choisit une frase espagnole, la traduit mot par mot, et compte qu'il i a plus de mots dans sa traduction française que dans la frase espagnole. D'abord, question de principe, l'auteur fait le compte des mots *grammaticaux* dans les deux frases ; or dans la plupart de nos langues modernes on ne parle pas par mots grammaticaux, qui sont des abstractions de grammairiens, mais par mots accentuels ou ritmiques, chacun de ces mots, qui seuls sont des mots *réels*, pouvant être constitué par la réunion de plusieurs mots grammaticaux. Ainsi dans la frase espagnole « no quiero que salga » il i a 2 mots et non pas 4, et dans la traduction française « je ne veux pas qu'il sorte » il i a également 2 mots en tout ; la seule différence est qu'en français les indices personnels sont devant tandis qu'en espagnol ils sont derrière. D'autre part il i a bien des manières de traduire et la traduction

Digitized by Google

mot à mot n'est pas souvent la meilleure, surtout si on ajoute encore des mots dans la traduction pour rendre de prétendues nuances. Ainsi nous avons souvent entendu traduire en Languedoc des frases comme : *mas pronto de lo que se cree* par « plus vite que l'on ne le croit » (en français proprement dit : « plus vite qu'on ne croit »). Voici une traduction de M. Pitollet qui n'est pas meilleure, p. 80 ¡ *Entren cuántos vinieren* ! « Que tous ceux qui viendront sans doute, entrent ! » Le « sans doute » est de trop et n'est guère français ici ; la nuance est comprise dans « viendront », et je ne serais pas particulièrement choqué d'une traduction « Entre qui voudra ! » ou même « Entrée libre », la nuance du potentiel étant sous-entendue à bon droit, car il est trop évident que si personne ne se présente l'autorisation d'entrer reste sans effet.

Puis de nouveau l'éloge à tout prix de la langue espagnole, et au détriment du français, la richesse incomparable de son vocabulaire, avec des exemples auxquels il serait facile de trouver une contrepartie. Mais M. Pitollet a-t-il fait le compte du vocabulaire de Rabelais ou de celui de Victor Hugo, pour ne prendre que deux exemples ? Il serait sans doute étonné du total, comparé à celui de tel écrivain espagnol qu'il voudra. Et il n'ignore pas que si au XVIIe siècle nos plus grands écrivains se sont servi d'un vocabulaire restreint, c'est volontairement, ayant voulu *épurer* la langue en vue de fins artistiques ; et ce n'a pas été sans résultat utile, et toutes les langues et littératures de l'Europe en ont profité, l'espagnole comme les autres et plus que beaucoup d'autres. Ces restrictions volontaires n'amoindrissent pas le vocabulaire réel de la langue ; il subsiste et l'emploiera qui voudra. D'ailleurs cette discussion est oiseuse, car elle repose sur un principe faux. Ce qui fait la richesse d'une langue n'est pas le nombre des mots qu'elle possède, mais celui des nuances dont elle dispose. Chaque peuple a une langue à son image parce que c'est lui qui l'a faite, et chaque langue est une œuvre d'art correspondant au niveau artistique de celui qui la parle. Or l'art consiste essentiellement en nuances. Un musée de peinture n'est pas riche parce qu'il contient beaucoup de tableaux, mais parce qu'il en possède un plus ou moins grand nombre qui sont d'ordre supérieur. C'est la qualité du vocabulaire qui importe et des nuances que l'on peut obtenir par son emploi. M. Pitollet sait certainement que la langue allemande, pour laquelle il semble professer une admiration plutôt fraîche, est de toutes les langues d'Europe celle qui possède le plus de mots ; son vocabulaire est d'autant plus étendu qu'il est, à proprement parler, illimité ; elle a beaucoup de sinonimes, qui répondent bien à l'esprit classificateur des Allemands, mais cependant elle est susceptible de fort peu de nuances. Les nuances différentes ne sont pas rendues par des mots différents et des sinonimes, mais par les emplois différents des mêmes mots.

Enfin, car il ne faut rien négliger contre ce maleureux français, l'ortografe ! Ici nous sommes d'accord ; l'ortografe espagnole par sa simplicité approche de la perfection ; l'ortografe française présente de nom-

Digitized by Google

breuses défectuosités. Mais cela pouvait être indiqué d'une manière précise en 20 ou 30 lignes ; M. Pitollet i consacre 8 pages (105-113), où il trouve même le moyen d'introduire la célèbre dictée que fit un jour Mérimée à la cour de Napoléon III. Mais pourquoi n'ajoute-t-il pas 20 pages sur les défectuosités de l'ortografe anglaise ? Le développement était facile et n'aurait pas été plus déplacé ici que les réflexions sur la langue allemande qui figurent dans ce même chapitre (p. 69 sqq.). On pourrait ajouter que, si l'espagnol a simplifié et modernisé son ortografe, il a gardé fidèlement certaines tournures et locutions du moyen âge qu paraîtraient ridicules dans d'autres langues ; pourquoi M. Pitollet ne cite-t-il pas celle qui est peut-être la plus caractéristique et que l'on trouve encore aujourdui très couramment au bas des lettres adressées par un omme à une dame : Q. B. S. P. « qui vous baise les pieds » ?

Il résulte de tout cela que la langue espagnole a toutes les qualités et toutes les vertus, et que sa frase se déroule en périodes magnifiques avec une souplesse et une aisance incomparables. La frase espagnole est en effet construite de telle sorte qu'on peut l'allonger indéfiniment par l'addition de nouveaux membres de frases. Un orateur peut parler pendant 20 minutes sans sortir de la même frase. Seulement cette longue frase, faite de membres successivement ajoutés les uns aux autres, n'est en rien comparable à ce que nous appelons une période en français ; la période française a un commencement, un point central et une fin ; elle est tout entière constituée de parallélisme, de simétrie et d'équilibre : quand elle est arrivée à sa fin, on n'i peut rien ajouter. La frase espagnole a un commencement, cela va de soi ; mais le centre est un peu partout, et la fin arrive quand on n'ajoute pas de nouveau membre de frase ; mais on le pourrait. La grande frase française est une période, la grande frase espagnole est une longue frase. En outre le mouvement musical de la frase espagnole est conçu de telle sorte, qu'il revient le même au commencement de chaque membre de frase et finit de même avec chaque membre ; en sorte que cette longue frase espagnole, M. Pitollet n'a garde de le dire, est d'une exaspérante monotonie. La monotonie est un défaut qu'elle possède en commun avec beaucoup de langues méridionales, mais elle le présente à un degré supérieur.

P. 118-156. *Para viajar por España : el léxico y las frases usuales.* — Un des meilleurs chapitres du livre. Beaucoup de renseignements sur la langue. Ce ne sont plus les frases jamais utilisées et jamais utilisables des « Espagnol tel qu'on le parle » et autres manuels de même farine ; ce sont les mots et les locutions réellement usuels, et par suite éminemment utiles.

P. 157-212. *El viaje por España : consejos prácticos.* — Pas grand chose comme conseils pratiques ; c'est un guide qui guide peu. L'auteur s'en défend (que ce soit un guide) ; très « littérature », avec des citations, de l'érudition bibliografique. Quant aux renseignements précis, il vaudra mieux les chercher ailleurs. M. Pitollet cite avec complaisance (p. 176 sqq.) 9 menus de déjeuners et de dîners de l'ôtel où il se trouvait à Madrid en 1928. C'est un de ces ôtels genre « international » comme

Digitized by Google

il i en a un peu partout, organisés à l'allemande, et tenus le plus souvent en Espagne par des Allemands. M. Pitollet trouverait les mêmes menus, aussi ridicules dans leur libellé, à Berlin et dans les principales grandes villes de l'étranger. J'avoue que ce sont des ôtels que j'évite par principe ; quand je vais à l'étranger c'est pour m'i rencontrer avec des indigènes, non avec des Anglais, des Allemands ou des Argentins. D'ailleurs la première fois que je suis allé en Espagne, il i a de cela 40 ans, les ôtels de cette nature étaient loin d'i avoir pris l'extension qu'ils i ont aujourdui. J'étais attiré en Espagne par trois choses : l'art tout d'abord (M. Pitollet en parle peu ; chaque fois que l'occasion s'en présenterait, il renvoie aux *guides* ; c'est une défaite ; car en ce qui conserne les œuvres d'art les guides sont le plus souvent d'une insuffisance écrasante), la langue ensuite sous ses différents aspects et dialectes, enfin les mœurs et le pays que je mets ensemble comme formant un tout indissoluble. Pour l'art ce n'est guère que dans les villes, mais pour le reste il ne faut pas craindre d'aller dans les villages. Or il i a 40 ans c'était une entreprise ardie, car il semble bien que dans certains villages on n'avait jamais vu un étranger et on ne tenait pas à en voir. J'ai fait connaissance avec les *casas de huéspedes*, les *fondas* et les *ventas* et même avec le ciel étoilé d'Andalousie. J'apprécie sans doute autant que M. Pitollet le « confort », mais là il se manifestait surtout par une surabondance de *chinches*, parmi lesquels ceux de Córdoba m'ont paru être de qualité supérieure. J'ai mangé ce que mangeaient les indigènes et bu ce qu'ils buvaient ; ce n'était pas toujours fameux ni appétissant, mais au moins ce n'était pas « international » ; foin de la cuisine « française » qui n'a de français que la prétention. J'ajouterai qu'ayant été invité à dîner par le patron de l'établissement Fornos, qui était alors le traiteur le plus renommé de Madrid et se trouvait à la calle Alcalà, il me demanda si je voulais manger à la française ou à l'espagnole ; je lui répondis naturellement : « Tout à l'espagnole et aussi espagnol que possible ». Je dois avouer que c'est un des meilleurs repas que j'aie jamais faits, sans omettre qu'il était arrosé d'excellents vins, à commencer par une copita de Jeres pour finir par une d'Alicante.

Quant à la sociabilité, courtoisie et hospitalité des Espagnols (dont il est plusieurs fois question au cours du livre, p. ex. p. 116), je dois déclarer que j'ai rencontré en Espagne des personnes charmantes, très accueillantes et d'un commerce fort agréable. Mais est-ce bien une particularité et une caractéristique ? J'en ai rencontré tout autant dans tous es pays d'Europe, même dans ceux où je m'i attendais le moins. Par contre il ne faudrait pas prendre trop au sérieux le fameux : « Es Vd. en su casa de Vd. » ; c'est une vieille formule de politesse à peu près vide de sens ; on en a l'équivalent dans le Midi de la France, sans que cela comporte davantage de réalité concrète. Pour les villages dont je parlais tout à l'eure je ne les citerai pas tous comme modèles d'ospitalité. Dans certains, et même à peu de distance de Madrid, aucune auberge, de quelque rang qu'elle fût, n'a consenti à nous servir quoi que ce soit à boire ou à manger, ni à nous permettre de coucher fût-ce sur une

Digitized by Google

botte de paille ; il n'i avait qu'à aller plus loin ; mais pendant que nous parlementions, les gamins de l'endroit s'étaient rassemblés devant la porte, quelques adultes aussi s'étaient avisés qu'il i avait là quelqu'un d'étranger au village ; les uns et les autres nous ont suivis jusqu'à notre sortie du village, et, bien entendu sans aucune provocation de notre part, nous avons dû, mon camarade et moi, prendre la fuite, poursuivis à coups de pierres par une partie des abitants. Voilà comment il nous est arrivé de n'être redevables de l'ospitalité qu'à la voûte étoilée. Je dis « nous », car nous étions deux, et il eût été véritablement imprudent pour un pareil voyage à cette époque de voyager seul, et encore n'était-il pas inutile, même en deors de la Sierra Morena, d'être sérieusement armés. Car nul de notre voyage n'avait assuré les relais ; c'est en cela qu'il différait essentiellement de celui d'Alexandre Dumas. Lui n'a vu que ce qu'on lui a montré, les « blagues » qu'on lui a racontées et ce que son imagination i a ajouté. Nous n'avons pas vu tout cela ; mais nous avons vu beaucoup de choses dont on ne parle dans aucun livre.

Puis un chapitre sur Madrid (p. 213 à 259), où il est question de tout (sauf d'art ; voyez les *guides*), d'étimologie (!), d'istoire, de bibliotèques, d'enseignement, érudition, littérature ; mais peu de renseignements « pratiques ». M. Pitollet, qui recherche le confort, ne nous dit pas qu'il i ait entendu le cri sinistre : « El agua va ! » J'en ai vu bien d'autres, dans le même ordre d'idées et de plus incroyables, à Madrid même et à Tolède et ailleurs, mais je ne les ai jamais racontées que de vive voix.

Cet ouvrage, dont la composition est vraiment étrange, se termine par un chapitre intitulé « Dans quels livres apprendre l'espagnol ? », suivi de deux *appendices*, un recueil de proverbes « pédagogiques » et une liste de mots, toujours pour montrer la richesse de la langue espagnole, qui ne figurent pas dans les dictionnaires courants, pas même dans celui de l'Académie. Après tout, cela ne doit pas trop surprendre qui se rappelle que le livre commence par un chapitre sur l'accent.

Si, comme il semble, M. Pitollet a fait ce livre essentiellement à l'intention de ses élèves et de ceux de quelques-uns de ses collègues, il est certain qu'ils ne pourront pas trouver un exercice plus attrayant et plus directement utile que la lecture de ce petit livre. Car, d'un bout à l'autre en espagnol, il est écrit avec une facilité, une souplesse, une variété, une virtuosité vraiment remarquables. La voilà bien la longue frase espagnole, qui se déroule avec aisance et prend si vite une allure oratoire. Ici elle est entrainante et vous prend comme un engrenage ; je dois confesser que lorsque j'ai eu commencé la lecture de cet ouvrage, je n'ai pas pu m'arrêter avant d'être arrivé au bout. J'ai compris du même coup comment il se fait que M. Pitollet, qui sait à l'occasion écrire un excellent français, emploie dans ses comptes rendus et lorsqu'il utilise des documents, des frases à rallonges qui n'en finissent pas : c'est sa frase espagnole qu'il introduit en français ; seulement en espagnol c'est fort bien, tandis qu'en français cela étonne tout d'abord et puis ça choque.

Digitized by Google

M. Pitollet est de ces professeurs de langues étrangères, comme nous en avons un assez grand nombre en France, qui s'étant donnés corps et âme à la langue et à la littérature qu'ils se sont chargés d'enseigner, en sont arrivés à mésestimer leur propre langue maternelle et sont devenus inaptes à en apprécier la littérature. C'est un défaut assez grave; car, comme il n'i a pas d'étalon d'après lequel on puisse juger une langue ou une littérature, tout jugement est forcément le résultat d'une comparaison, fût-elle inconsciente, et si l'un des deux termes n'est pas prisé à sa valeur, le jugement est obligatoirement faux.

Maurice GRAMMONT.

Sp. Fetvadjiev. — Recueil de 790 bons mots, anecdotes gaies, fables choisies, récits instructifs, etc., 1re partie, *Sofia*, « *Fakel* », sans date, in-16 de 192 pp.

Ce recueil est fait pour les classes. Il est composé de morceaux très courts (aucun n'atteint 20 lignes), très variés, choisis et disposés de telle sorte que l'intérêt ne faiblit jamais, et que chacun donne envie de lire le suivant. Il i a dans cette 1re partie 472 morceaux en prose; un très petit nombre sont empruntés à un véritable écrivain, mais la rédaction en est toujours simple et correcte. (Nous noterons à la p. 20 que *Sophie* s'écrit en français avec un *ph*, à la page 80 qu'il faut « rien qu'en ne mettant *pas* les points sur les *i* », à la p. 101 « descendit le plus vite *qu'il put* » et « mit un genou *en* terre ».)

Les morceaux de prose sont suivis de 54 pièces en vers que nous aimerions mieux n'i pas rencontrer; car sauf deux ou trois fragments empruntés à de vrais poètes, ce sont des préceptes d'une banalité agaçante ou des récits à tendance morale d'une niaiserie qui fatigue, le tout en mauvais vers.

M. G.

J. Gaudefroy-Demombynes. — Abrégé de Phonétique française, à l'usage des étudiants et professeurs étrangers, *Paris*, *Maisonneuve*, 1931, 208 p. in-16, 15 fr.

L'auteur doit être féministe, ce qui est son droit; mais nous sommes étonnés de voir dès la première page (p. 11) qu'il parle de « l'*e* muette » et de constater que ce pauvre diable d'*e*, qui avait déjà l'infortune d'être muet, a été condamné en outre à changer de sexe, sans avoir sollicité cette métamorfose. Il est vrai que, de crainte qu'il ne s'ennuie dans la solitude, on a fait subir la même opération à toutes les voyelles, comme nous le voyons aux pages suivantes, et même au monosillabe *tête* qui est devenu « la monosyllabe *tète* » (p. 204).

Voici quelques autres observations :

P. 12 nous ne saisissons pas comment *consuetúdinem* a pu devenir en fr. *coutume*.

Digitized by Google

P. 12 « en anglais et en allemand l'accent tonique est sur la pénultième ou l'antépénultième ». Pourquoi pas aussi sur l'initiale ?

P. 12 l'accent est « toujours sur la première dans les mots bisyllabiques (sauf quand c'est un préfixe d'origine latine ou grecque, en anglais : *a, be, for* ; en allemand : *be, emp, ent, ge, ver*) ». Que ces préfixes soient d'origine latine ou grecque, c'est vraiment la première nouvelle.

P. 12 *Fenster* ne vient pas du français.

P. 13. *Je ne sais pas ce que j'ai* a un accent tonique sur *j'ai*, et aussi un sur *pas*.

P. 13, l. 3 du bas et p. 14 en entier : l'interprétation de ces exemples est radicalement fausse ; l'auteur a confondu membres de frases et groupes rimiques.

P. 19 à 23, le chapitre sur l'accent d'insistance n'est qu'un tissu d'erreurs monumentales, comme celle-ci, p. 22 : « L'effet de l'accent d'insistance est de déplacer l'accent tonique ».

P. 24 à 26. Généralités sur les voyelles, position des organes. Après l'austère gravité des chapitres précédents, l'auteur paraît avoir éprouvé le besoin de divertir son lecteur dans celui-ci. On i lit que pour l'*a* « ouverte, la bouche est un peu ouverte », et que pour l'*a* « fermée, la bouche est très ouverte », ce qui revient à dire que lorsque l'*a* est fermé on l'appelle « ouverte » et que lorsqu'il est ouvert on l'appelle « fermée ». — Tout le monde sait que l'*a* est la plus ouverte des voyelles françaises ; la chose a été vérifiée et mesurée des milliers de fois, et personne ne songe à la contester. Mais notre auteur déclare sans sourciller que pour « *é* ou *è* ouverte, les mâchoires sont plus ouvertes que pour *a* », et il ajoute : « les dents à 2 cm. de distance » ; il s'agit sans doute d'imiter le bêlement d'un mouton, non de parler la langue française. — Pour « *é* fermée, les dents à 1 mm. de distance » ; l'écartement des dents est donc de 19 mm. moindre pour *é* fermé que pour *è* ouvert ; terrible ! Il ajoute « lèvres en cul de poule », ce qui ne saurait avoir d'autre effet que de produire un *ü*. — Pour *i* « mâchoires plus rapprochées que pour *é* fermée » ; cela paraît assez difficile puisqu'on vient d'enseigner que l'on prononce l'*é* fermé avec « les dents à 1 mm. de distance » ou « en serrant les dents ». — C'est pour *ü* que « la langue se retire et s'élève le plus vers le fond de la bouche » (p. 26) ; comment peut-elle alors avoir la même position que « pour *é* fermée » (p. 25) c'est-à-dire avec « la pointe de la langue restant près des dents inférieures » ? — Pour *ü* « la langue ne doit pas toucher les dents inférieures » (p. 25) ; pour *ü* « la langue doit rester collée contre les incisives inférieures » (p. 58) ; ces rapprochements se passent de commentaire. — « Les voyelles moyennes, qui ne portent pas l'accent tonique, se prononcent sans ouvrir la bouche, sans bouger les lèvres, sans faire le moindre effort d'articulation » ; enfoncés les ventriloques ! C'est évidemment du langage pour sourds-muets-aveugles.

Nous nous arrêtons ici ; le lecteur ne nous suivrait pas plus loin. Nous avons eu la patience de lire attentivement les 200 et quelques

Digitized by Google

pages de cet ouvrage ; c'est partout pareil : un tissu d'erreurs, de contradictions et d'incompréensions.

L'auteur nous apprend qu'il enseigne depuis 7 ans le français aux étrangers, et que ce petit livre est le fruit de son enseignement. Enseigner le français de cette manière, c'est vendre à faux poids, et tromper sur la qualité de la marchandise.

Maurice GRAMMONT.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

TOME LXVI

ARTICLES DE FOND

Pages

J. ANGLADE. — Esquisse morphologique du parler de Lézignan (Aude)..... 1

A. DAUZAT. — Essais de géographie linguistique, Nouvelle série. 45

A. DURAFFOUR. — Description morphologique avec notes syntaxiques du franco-provençal de Vaux (Ain)..... 277

L. KARL. — Notice sur un Dit de Jean de Condé..... 81

BIBLIOGRAPHIE

1° COMPTES RENDUS :

P. AEBISCHER. — Études de toponymie catalane. Le catalan *turó* (DAUZAT)..... 115

C. APPEL. — Bertran von Born. — Die Lieder Bertrans von Born (HOEPFFNER)..... 370

BARBEAU-ROHDE. — Dictionnaire phonétique de la langue française (GRAMMONT)..... 503

R. C. BATES. — Le conte dou Baril (HOEPFFNER)..... 365

A. BAUCHE. — Le langage populaire (GRAMMONT)..... 487

J. BAUDASSÉ. — Melancholia (GRAMMONT)..... 265

E. BÉQUET. — Glossaire des noms de personnes de la région de Cellefrouin (DAUZAT)..... 395

V. BERTOLDI. — *Gava* e derivati. — Antichi filoni. — Relitti prelatini (DAUZAT)..... 106

ID. — Parole e idee... — Droghe orientali... — L'irradiazione di Roma..., etc. (FOUCHÉ)..... 240

V. BERTOLDI et G. PEDROTTI. — Nomi dialettali delle piante... (FOUCHÉ)..... 240

F. BOILLOT. — Psychologie de la construction dans la phrase française moderne (DAUZAT)..... 126

A. BONILLA Y SAN MARTIN (Estudios « in memoriam ») (PITOLLET)..... 142

Digitized by Google

E. Bourciez. — Éléments de linguistique romane, 3e éd. (Dauzat)..... 109
G. Boussagol. — Anthologie de la littérature espagnole (Pitollet)..... 158
J. Boutière. — Les poésies du troubadour Peire Bremon Ricas Novas (Hoepffner)..... 375
E. Bouvier. — Initiation à la littérature d'aujourd'hui (Grammont)..... 498
E. S. Buchanan. — The Harkness Gift to New York City of an ancien Gospel MS (Pitollet)..... 422
G. Delpy et A. Viñas. — L'Espagne par les textes (Pitollet). 133
A. Dauzat. — Essais de géographie linguistique, 2e série (Fouché)..... 247
Id. — Histoire de la langue française (Grammont)..... 483
A. Duraffour. — Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux (Grammont)..... 492
A. Ernout et A. Meillet. — Dictionnaire étymologique de la langue latine (Grammont)..... 507
P. Fouché. — Études de philologie hispanique (Dauzat).... 118
Id. — Le verbe français (Dauzat)..... 398
L. Foulet. — Le couronnement de Renart (Hoepffner)..... 214
E. Le Gal. — Ne confondez pas... (Grammont)..... 262
L. Gauchat, J. Jeanjaquet. E. Tappolet, E. Muret. — Glossaire des patois de la Suisse romande (Dauzat).... 111, 401
J. Gaudefroy-Demombynes. — Abrégé de phonétique française (Grammont)..... 515
R. Gómez de la Serna. — Azorín (Pitollet)..... 161
G. Gougenheim. — La langue populaire dans le premier quart du XIXe siècle (Dauzat)..... 101
M. Grammont. — La psychologie et la phonétique (Fouché). 233
Id. — Traité de phonétique (Fouché)..... 476
A. Griera. — Gramatica historica del català antic (Dauzat)... 386
Ch. Grimm. — Étude sur le roman de Flamenca (Hoepffner). 380
I. Jordan. — Introducere în studiul limbilor romanice (Fouché)..... 474
P. Jourda. — Marguerite d'Angoulème (Vianey)..... 270
F. Langenbeck. — Beiträge zur elsässischen Ortsnamen (Dauzat)..... 122
J. Leite de Vasconcellos. — Antroponimia portuguesa (Dauzat)..... 99
Id. — Opusculos : dialectologia, onomatologia (Dauzat)..... 383
E. Lerch. — Hauptprobleme der französischen Sprache (Fouché)..... 248
Libro de Oro Ibero-Americano (Pitollet)..... 208
J. Marouzeau. — Lexique de la terminologie linguistique (Grammont)..... 488
J. Melander. — Les poésies de Robert de Castel (Hoepffner). 363

Digitized by Google

R. Menéndez Pidal. — La España del Cid (Thomas)..... 272
E. Mérimée. — A History of Spanish Literature (Pitollet).... 180, 410
H. Muller et P. Taylor. — A Chrestomathy of vulgar Latin (Fouché)..... 461
F. de Murat. — Vocabulaire du parler de la région de Sainte-Eulalie (Dauzat)..... 397
A. Palacio-Valdés. — Testamento literario (Pitollet)..... 127
Id. — Santa Rogelia (Pitollet)..... 175
L. Pavia. — Nuovi studi sulla parlata Milanese. — Eresie etimologiche. — Il Saggiatore meneghino (Fouché)..... 467
F. Piquet. — Le patois de Dombras (Dauzat)..... 104
C. Pitollet. — Hispania (Grammont)..... 509
M. Rameau et H. Yvon. — Dictionnaire des antonymes (Grammont)..... 502
K. Ringenson. — La palatalisation de *k* dans les parlers provençaux (Dauzat)..... 393
J. Ronjat. — Grammaire istorique des parlers provençaux modernes, t. I et II (Fouché)..... 470
A. Rosetti. — Curs de fonetică generală (Fouché)..... 235
L. Sainéan. — Les sources indigènes de l'étymologie française (Grammont)..... 255
Salvador de Madariaga. — Anglais, Français, Espagnols (Pitollet)..... 152
E. W. Scripture. — Die neue Metrik. — Ein Fall von Dissoziation der Energiefactoren der Betonung (Grammont).. 260, 261
A. W. Thompson. — The Elucidation (Hoepffner)..... 360
E. F. Tiscornia. — Martin Fierro (Pitollet)..... 169
La Vie de saint Thibaut, publiée par H. E. Manning (Hoepffner)..... 217
W. von Wartburg. — Französisches etymologisches Wörterbuch (Duraffour)..... 221, 452

2° Ouvrages annoncés sommairement :

Best, 407. — Blatt, 466. — Boillot, 250. — Boulanger, 251. — Bulletin linguistique, 501. — Cohen, 266, 268, — Cuny, 486. — Dedesk-Héry, 359. — Dupire, 221. — Dauzat, 487. — Delcourt, 261. — Désormaux, 392. — Espinosa, 172. — Le français moderne, 491. — Fetvadjiev, 515. — Foulet, 110. — Gamillscheg, 403. — Gérardin, 490. — Ghis, 473. — Giese, 465. — Götzfried, 252. — Grasso, 450. — Grenier, 244. — Guía de Guipuscoa, 157. — Guillén de Castro, 167. — Hauvette, 481. — Holthausen. 492. — Homère, 264. — Hytier, 258. — Jaquenod, 465. — Jarsaillon, 105. — Kahane, 405 — Keller, 121 —

Digitized by Google

LÉVY, 360. — LOMBARD, 125. — MARKUN, 406. — MEILLET, 486. — MISCELLANEA ALCOVER, 463. — NAVARRO TOMÁS, 508. — PEDROTTI et BERTOLDI, 120. — POPP SERBOIANU, 258. — PRACE FILOLOGICZNE, 257. — RABOTINE, 252. — REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, 408. — RITTER, 245. — RIVALS, 219. — ROSETTI, 464. — SACHS, 405. — SERRA, 388. — SHAW, 219. — SOURIAU, 265. — THOMAS, 369. — URBAIN et LEVESQUE, 266. — VANNERUS, 390. — VILLEY, 481. — WAHLGREN, 389. — WATERS, 467. — ZEITSCHRIFT FÜR ORTSNAMENFORSCHUNG, 108, 409.

Le Gérant : M. DESBOIS.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXXIV

Digitized by Google

Digitized by Google

E. Mérimée. — A History of Spanish Literature (Pitollet).. 410
E. S. Buchanan. — The Harkness Gift to New York City of an ancien Gospel MS (Pitollet)..... 422
M. Grasso. — Les études félibréennes en Italie..... 450
W. v. Wartburg. — Französisches Etymologisches Wörterbuch (Duraffour)..... 452
H. F. Muller et P. Taylor. — A Chrestomathy of Vulgar Latin (Fouché)..... 461
Miscellanea filologica dedicada a A. M. Alcover (Fouché). 463
A. Rosetti. — Limba română în secolul al xvi-lea (Fouché).. 464
A. Braue. — Satzgestaltung der spanischen Umgangssprache (Fouché)..... 464
W. Giese. — Volkskundliges aus den Hochalpen des Dauphiné (Fouché)..... 465
F. Jaquenod. — Le verbe dans le patois de Sottens (Fouché). 465
F. Blatt. — Die lateinischen Bearbeitungen der Acta Andreae et Matthiae apud antropophagos (Fouché)..... 466
E. G. R. Waters. — An Old Italian Version of the Navigatio Sancti Brendani (Fouché)..... 467
Luigi Pavia. — Nuovi Studi sulla Parlata Milanese. — Eresie etimologiche. — Il Saggiatore meneghino (Fouché)..... 467
J. Ronjat. — Grammaire istorique des parlers provençaux modernes, t. I et II (Fouché)..... 470
E. Ghis. — La question du proparoxyton nissard (Fouché).... 473
I. Jordan. — Introducere în studiul limbilor romanice (Fouché)..... 474
M. Grammont. — Traité de phonétique (Fouché)..... 476
H. Hauvette. — Les poésies lyriques de Pétrarque (Vianey).. 481
P. Villey. — Les Essais de Montaigne (Vianey)..... 481
P. Moreau. — La conversion de Chateaubriand (Vianey)..... 482
A. Dauzat. — Histoire de la langue française (Grammont).... 483
A. Meillet. — Esquisse d'une histoire de la langue latine (Grammont)..... 486
A. Cuny. — La catégorie du duel dans les langues indo-européennes et chamito-sémitiques (Grammont)..... 486
A. Dauzat. — Andare-aller (M. G.)..... 487
A. Bauche. — Le langage populaire (Grammont)..... 487
J. Marouzeau. — Lexique de la terminologie linguistique (Grammont)..... 488
C. Gérardin. — Gruey avant la Révolution (M. G.)..... 490
Le français moderne (M. G.)..... 491
F. Holthausen. — Altenglisches etymologisches Wörterbuch (M. G.)..... 492
A. Duraffour. — Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux (Grammont)..... 492
E. Bouvier. — Initiation à la littérature d'aujourd'hui (Grammont)..... 498
Bulletin linguistique (Grammont)..... 501

Digitized by Google

M. Rameau et H. Yvon. — Dictionnaire des antonymes (Grammont)..... 502
Barbeau-Rohde. — Dictionnaire phonétique de la langue française (Grammont)..... 503
A. Ernout et A. Meillet. — Dictionnaire étymologique de la langue latine (M. G.)..... 507
T. Navarro Tomás. — El idioma español en el Cine parlante (M. G.)..... 508
C. Pitollet. — Hispania (Grammont)..... 509
Sp. Fetvadjiev. — Recueil de 790 morceaux choisis (M. G.). 515
J. Gaudefroy-Demombynes. — Abrégé de Phonétique française (Grammont)..... 515

ABONNEMENT

Un an : France..... **30** fr.
Étranger..... **33** fr.

Collection complète de la **Revue des Langues romanes**, depuis l'origine jusqu'à l'année courante (1870-1932), 66 volumes. **5.500** fr.

Vient de paraître :

Maurice GRAMMONT

TRAITÉ DE PHONÉTIQUE

AVEC 179 FIGURES DANS LE TEXTE

1re Partie : Phonologie.
2e Partie : Phonétique évolutive.
3e Partie : Phonétique impressive.

Un volume grand in-8° de xii-480 pages, broché..... **60** fr.

PARIS, LIBRAIRIE DELAGRAVE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXXII

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03964 1892

BOUND

JUN 12 1934

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

Digitized by Google